

Université de Montréal

Travail et rapports sociaux de sexe en semi-périphérie.  
Le cas de l'Italie illustré par un village du Molise.

par  
Claire D. Belanger

Département d'anthropologie  
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Philosophiæ Doctor (Ph.D.)  
en anthropologie

Juin 1997

© Claire D. Belanger



GN  
4  
U54  
1998  
v.018  
t.1

Document de travail

Tous les travaux effectués de 1998 à 2000 ont été effectués  
dans le cadre de la mission de l'INRA au Mali

Document de travail

Document de travail

Document de travail

Document de travail

Document de travail



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée:

Travail et rapports sociaux de sexe en semi-périphérie.  
Le cas de l'Italie illustré par un village du Molise.

présentée par:  
Claire D. Belanger

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes:

Pierre Beaucage  
Bernard Bernier  
Deirdre Meintel  
Parvin Ghorayshi

Thèse acceptée le: 10.03 1998

## SOMMAIRE

Cette thèse porte sur le développement inégal du capital et, plus précisément, de l'impact de l'émigration dans une communauté village du Mezzogiorno entre les années 1950 et la signature du traité de Maastricht en 1992. Nous mettons en lumière comment la mobilité du capital et de la force du travail, ou les contraintes de l'émigration, sont imbriquées aux rapports de sexe. Il s'agissait aussi de voir, par le biais des récits de vie, la réponse apportée aux ponctions sur le travail et la sexualité.

Nous vérifions la pertinence de la thèse du système mondial (Wallerstein), soit l'émergence de la modernité au XVI<sup>e</sup> siècle, pour l'analyse du changement social dans une semi-périphérie. En effet, en perdant le contrôle sur les procès de production, l'Italie perd sa position dominante. Nous vérifions aussi les énoncés qui veulent que le développement inégal du capital façonne le territoire au gré des stades de développement (Harvey, Dunford et Hadjimichalis). Le capital entraîne le recul de la production non capitaliste, en libérant la force de travail. Dès l'émergence de l'État, la paysannerie sert de réserve de main-d'oeuvre au capital au gré des stades de développement et ce n'est que sous le fordisme qu'elle sera enfin soumise aux rapports marchands (Sassen). C'est la maisonnée ouvrière-paysanne où les hommes émigrent, mais les femmes gèrent la terre. La déterritorialisation sous le fordisme, déclenchée par l'accumulation intensive dans les métropoles, repose sur la conquête du temps. La reterritorialisation de l'identité sous l'accumulation flexible, qui repose sur la conquête de l'espace, se réapproprie les régions périphériques pour y implanter les sites de

production. Après avoir été laissée pour compte, voilà que la production directe est menacée de disparition. et les luttes émergent à nouveau en réponse aux ponctions sur le travail et la sexualité.

L'étude des représentations idéologiques (Eagleton) et de la conscience contradictoire (Gramsci) illustre comment chaque génération manifeste sa résistance aux rapports sociaux. Dans les années 1950, le refus de la prolétarianisation signifie que les femmes sont parfois contraintes de rester au pays. Dans les années 1990, la menace qui pèse sur la production directe éveille une résistance véhiculée par le sentiment d'appartenance au lieu et un projet de développement local, mené majoritairement par les femmes qui, cette fois-ci, refusent de quitter la communauté. Malgré leur cachet local, les luttes interpellent l'État et à l'économie mondiale (Nash).

La notion de résistance nous a permis de nuancer la thèse du développement inégal et de situer les notions de communauté et de culture aux confins du social et du vécu. Elle confirme la nécessité d'étudier le développement inégal du territoire à la lumière des rapports sociaux de sexe (Kelly) et elle laisse entrevoir la résistance aux ponctions sur le travail et la sexualité. La réponse de la jeune génération, dans la foulée d'un nouveau stade de développement, pourrait faire l'objet d'une autre recherche.

# TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION</b>	1
<b>CHAPITRE I</b>	<b>6</b>
<b>Cadre théorique</b>	6
Cadre théorique	7
• Le système mondial et ses périphéries	7
• Le développement régional inégal	29
• La paysannerie	41
• Le féminisme et le sujet de la modernité	49
– Le patriarcat	52
– Le discours du post-structuralisme	58
– Les thèses socialistes	65
– La société de reproduction	71
– La sexualité et la conscience dominée	74
– La structure du vécu	78
Méthodologie	84
• Approche méthodologique	84
• Récits de vie	85
– La procédure	86
– L'analyse	89
– L'observation participante	90
• Les autres sources	91
– Sources secondaires	91
– Sources premières	91
• La diffusion	91
• Le déroulement de la recherche	92
<b>CHAPITRE II</b>	<b>93</b>
<b>Survol historique : le développement inégal du capitalisme en Italie</b>	
Du long XVI <sup>e</sup> siècle au XVIII <sup>e</sup> siècle	96
Le XIX <sup>e</sup> siècle	112
Le XX <sup>e</sup> siècle	118
• L'Entre-deux-guerres	119

• Les années 1950-1968	121
• Le redéploiement du capital depuis 1968	127
– L'agriculture	134
– La production capitaliste	139
– La production marchande	140
– La production de subsistance	140
<b>CHAPITRE III</b>	<b>147</b>
<b>Survol historique : les rapports sociaux de sexe</b>	
Du XIV <sup>e</sup> siècle au XIX <sup>e</sup> siècle	148
Le XIX <sup>e</sup> siècle	158
Le XX <sup>e</sup> siècle	165
• L'Entre-deux-guerres	168
• L'après-guerre : les années 1950-1992	175
<b>CHAPITRE IV</b>	<b>185</b>
<b>Les récits de vie : les rapports sociaux de classe et de sexe</b>	
Le Molise et le village de Montorio nei Frentani	189
Les récits	197
<b>CHAPITRE V</b>	<b>267</b>
<b>Les récits : analyse</b>	
Analyse des récits	270
• Le développement régional inégal	270
• La paysannerie	277
• L'émigration	286
– L'émigration et les rapports de sexe	293
• Le travail	302
• Les rapports sociaux de sexe	309
– La division sexuelle du travail	309
– Les travaux agricoles	311
– Les travaux de la maisonnée	312
– Le mariage et la sexualité	312
L'instruction	314
– La double journée de travail	316
– La conscience dominée	318
<b>CONCLUSION</b>	<b>325</b>
<b>SOURCES DOCUMENTAIRES</b>	<b>341</b>

## ANNEXES

### Annexe I : Récits de vie : version intégrale

FA1	A-2
FA2	A-16
FA3	A-26
FA4	A-35
FB5	A-35
HA1	A-63
HA2	A-72
HA3	A-82
HB4	A-92
HB5	A-107
HB6	A-110

### Annexe II : Cartes

Italie	A-117
Molise	A-118
Région de Montorio nei Frentani	A-119

### Annexe III : Photos

Montorio nei Frentani	A-121
La fête du Blé	A-122
Mère et fille : la transmission	A-123



Je tiens à remercier ceux et celles qui m'ont aidée et soutenue tout au long de cette recherche et de la rédaction de ma thèse. Mes premiers et plus profonds remerciements s'adressent à Bernard Bernier, mon directeur de thèse. Je pense aussi aux amies qui m'ont encadrée, dont Odette DesOrmeaux qui a gracieusement accepté le rôle d'infographiste. J'ai eu la chance d'être entourée littéralement d'un cercle d'amies et parmi elles, je dois remercier tout particulièrement Penninah Schwarz pour son appui dans un cheminement à la fois personnel et collectif. Je remercie les nombreuses générations de la famille Colantonio qui ont encadré mon séjour et cette recherche. D'ailleurs, Helena Colantonio a aimablement accepté de transcrire les récits de vie en dialecte. Je songe aussi aux villageois qui ont bien voulu partager leur vécu avec moi. Il n'est pas acquis que les portes s'ouvrirent et que le vécu sera transmis. Je remercie Maria-Teresa Occhionero qui a bien voulu m'appuyer lors de la cueillette de certains récits et Fernanda Stefano de son amitié. Je remercie Guido Vincelli de l'intérêt qu'il manifeste à l'égard de ma recherche. En dernier lieu, je me dois de souligner que c'est Jean Elliott, de l'Université Dalhousie, qui lors d'une conversation à Toronto a non seulement fait preuve d'écoute, mais m'a fait parvenir le livre qui me permis d'arrêter mon choix sur l'Italie et le rôle de l'émigration. Ces remerciements ne lui parviendront pas. En effet, ces remerciements sont empreints d'une certaine tristesse car certains d'entre eux, fragilisés par les années, sont décédés et leur témoignage demeure, pour moi, d'autant plus émouvant.

*The beauty of the world ... has two edges,  
one of laughter, one of anguish,  
cutting the heart asunder.*

Virginia Woolf (1882-1941)  
*A Room of One's Own*

## INTRODUCTION

Cette thèse porte sur le développement inégal du capital et, plus précisément, de l'impact de l'émigration sur la division du travail ainsi que du vécu véhiculé par les rapports sociaux de sexe dans une communauté villageoise de l'Italie sur une période de près de quarante ans, à savoir depuis les années 1950 jusqu'à la signature du traité de Maastricht en 1992. C'est là le premier volet. Nous traiterons non seulement des structures sociales, mais nous aborderons aussi la notion de « sujet » par le biais de la structure du vécu, pour reprendre l'expression de Williams (1977; 1989). Cela nous permettra d'étudier comment la notion d'appartenance véhicule la résistance à la prolétarianisation et aux rapports sociaux de sexe. Elle se veut donc une contribution aux débats sur l'économie-monde, le développement régional et les rapports sociaux de genre. La problématique de base sur ces points est présentée au chapitre 1.

Nos propos sur le développement économique à l'échelle du système mondial vise surtout à en illustrer l'impact sur l'Italie et, indirectement, sur l'Europe du nord-ouest, et non l'ensemble du système. Notre étude porte avant tout sur la vague d'émigration des années 1950 dans un village du sud. C'est alors que l'Europe du nord-ouest devient une métropole et que les régions semi-périphériques méditerranéennes sont secouées par de fortes vagues d'émigration. À l'échelle du système mondial, le fordisme et l'État-Nation céderont peu à peu la place, autour des années 1968 et 1973, à l'accumulation flexible qui s'insère de façon inégale sur le territoire. Nous chercherons à mettre en lumière le lien entre

la mobilité du capital et de la force du travail à cette époque, soit au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et la résistance aux rapports de classe et de sexe dans un village du Mezzogiorno.

Puisque l'histoire de l'Italie est étroitement liée au développement du capitalisme, un survol historique, aux chapitre 2 et 3, nous permettra de situer la formation sociale italienne dans le contexte de la mise en place du système mondial. Il sera aussi question de l'impact des stades du développement du capitalisme sur les rapports de sexe. Nous remonterons donc jusqu'au au long XVI<sup>e</sup> siècle, soit l'émergence de la modernité, pour terminer avec la seconde moitié de notre siècle. Les années 1950 marquent la consolidation du système mondial et la diffusion, à large échelle, du fordisme. Après 1968, c'est au tour de la division internationale du travail son régime d'accumulation flexible, qui marque le début de la post-modernité. Nous y reviendrons au premier chapitre et à nouveau lors de l'analyse des récits.

Cela nous permet d'introduire le second volet de notre étude. Celui-ci a pour objet de cerner, par le biais de récits de vie et d'entrevues, les pratiques sociales et le vécu qui traversent la division du travail, les rapports de classe et les rapports sociaux de sexe. Les choix et les contraintes qui forgent ce vécu sont repris aux chapitres 4 et 5. Nous parlerons de deux générations de femmes et d'hommes qui ont quitté leur village et qui, parfois, reviennent périodiquement au pays, ainsi que de ceux et de celles qui sont demeuré-e-s au pays.

Cette recherche s'est déroulée dans la province du Molise, une région de collines et de montagnes située entre les Abruzzes et les Pouilles, dans le sud de l'Italie. Nous avons choisi plus précisément le village de Montorio nei Frentani, car le village a été un bassin d'émigration en direction des métropoles et, au

Canada, de Montréal et de Toronto. Les vagues d'émigration des années 1950 ne seront pas à long terme tel qu'on le croyait mais bel et bien un exode permanent. Leurs conséquences sont le dépeuplement et l'abandon de la terre puis le rachat et la concentration de la terre suivi de la mécanisation de l'agriculture et du transfert à des cultures de rente. Toutefois, ceux qui rachètent la terre proviennent des régions avoisinantes et non pas de la communauté villageoise. Les maisonnées qui maintiennent leur lien à la terre le font par le biais, en partie, des subsides étatiques. Les remises ainsi que le retour annuel ou encore périodique d'un certain nombre d'émigrés contribuent non seulement au maintien des liens communautaires ou de parenté et au maintien des propriétés, mais alimentent l'économie locale de manière substantielle. Les individus qui sont partis ont vécu en majeure partie de leur force de travail. La contrepartie de leur départ, dans la région molisane, a été le vieillissement, mais non la féminisation, de la population s'adonnant à l'agriculture.

Cette thèse comporte cinq chapitres. Dans le premier chapitre, il sera question des cadres théorique et méthodologique de la recherche. Le cadre théorique comporte deux volets. On présente, en premier, le système mondial, la semi-périphérie et le développement régional à la lumière du développement inégal du capitalisme. C'est par ce biais que nous aborderons la question méridionale qui caractérise, encore aujourd'hui, la péninsule italienne. Cela nous permettra de cerner le rôle de l'agriculture et de l'émigration. Nous présentons en second lieu, un bref survol de certaines théories féministes. Il y sera brièvement question du patriarcat et du post-structuralisme qui appréhende le sujet par le langage. Nous passerons alors aux thèses socialistes qui tracent le lien entre les stades de développement du capitalisme et les rapports sociaux de sexes. Nous présentons par la suite le « sujet » par le biais de la structure du vécu afin d'aborder la notion de prise de conscience et de

pratique ainsi que de résistance aux rapports de classe et de sexe. Quand il s'agira de ces derniers, nous aborderons la notion de conscience contradictoire. En dernier, nous présenterons la thèse de la société de reproduction mise de l'avant par certains auteurs italiens. Le cadre méthodologique discute, lui, entre autres, du lien de la recherche qualitative qui sous-tend les récits de vie dont il sera question aux quatrième et cinquième chapitres.

Le volet du développement inégal du capital est repris dans le deuxième chapitre. Ce chapitre sert aussi de toile de fond aux quatrième et cinquième chapitres où il est question des récits de vie. Il s'agit avant tout de situer l'agriculture méridionale et non pas de cerner le développement économique de l'ensemble de la péninsule. Le chapitre traite essentiellement d'un survol historique du développement économique de la péninsule italienne depuis le début de l'époque moderne jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Il y sera question, plus spécifiquement, de la période contemporaine, soit de l'émergence de l'État-nation, de la montée du fascisme pendant l'entre-deux-guerres, et de l'insertion de l'Italie dans la nouvelle division internationale du travail au cours des années 1950-1990.

Le troisième chapitre offre le même survol, mais, cette fois-ci, du point de vue des rapports sociaux de sexe en Italie. Il sert lui aussi de toile de fond aux deux derniers chapitres. Dans ce chapitre, on cherchera à comprendre comment les stades de développement économique s'articulent aux rapports sociaux de sexe. Nous y retrouvons les mêmes périodes qu'au chapitre précédent pour une plus grande cohésion entre les chapitres. Par contre, le lien est plus relâché que dans le deuxième chapitre, car la présentation des rapports sociaux de sexe et leur références renvoient au nord de la péninsule alors que le développement économique présenté dans le deuxième chapitre est lié à la transformation de l'agriculture méridionale.

Le quatrième chapitre porte avant tout sur le résumé des récits de vie. Il y sera brièvement question de la province du Molise et de la communauté villageoise de Montorio nei Frentani. On y présentera les thèmes qui feront l'objet d'une analyse plus détaillée dans le chapitre suivant. Il s'agit des représentations du travail et des rapports de sexe.

Dans ce dernier chapitre, l'analyse des récits de vie porte essentiellement sur les rapports de classe et les rapports de sexe. L'analyse renvoie aussi à d'autres grandes lignes du cadre théorique. En effet, il sera question du développement régional, de la paysannerie et de l'émigration ainsi que des liens entre la division du travail et les rapports sociaux de genre. Nous tenterons de mettre en lumière comment les vagues d'émigration s'imbriquent aux rapports de classe et et aux rapports sociaux de sexe. Nous chercherons à cerner comment le tandem société-sujet s'articule à la production et la reproduction sociale et culturelle quand le vécu est analysé comme un rapport social.

# **CHAPITRE I**

## **CADRES THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE**



Nous aborderons, dans ce premier chapitre, les cadres théorique et méthodologique. Il y sera question, en un premier temps, des structures sociales, soit du système mondial, des semi-périphéries et du développement régional. Nous passerons ensuite aux théories féministes. Il y sera brièvement question de deux grands courants, soit le patriarcat et le post-structuralisme. Nous traiterons des représentations idéologiques par le biais de la structure du vécu et, brièvement, de la conscience dominée. Un traitement plus large situera les rapports de sexe à la lumière des stades du développement du capitalisme.

La seconde section de ce chapitre portera sur le volet méthodologique. Nous y décrirons le déroulement de la recherche sur le terrain ainsi que les étapes méthodologiques nécessaires à l'analyse des récits de vie dont il sera question dans les deux derniers chapitres de cette thèse.

## **CADRE THÉORIQUE**

### **Le système mondial et ses périphéries**

Notre étude porte sur le développement inégal du capitalisme et de son impact sur le territoire et les rapports sociaux de sexe. Elle s'inscrit dans l'école de pensée du système mondial, telle que développée par Wallerstein (1974). Nous traiterons de la manière dont le développement inégal du capital façonne le territoire. Il s'agira, plus précisément, de comprendre comment cela s'est déroulé pour la semi-périphérie italienne. Or, ce processus est étroitement lié à l'émergence du système mondial.

Selon Wallertsein (1985), le long XVI<sup>e</sup> siècle marque le début de l'ère moderne et l'émergence d'un système mondial caractérisé par le lien dynamique entre les métropoles et les périphéries, à savoir une division géographique du travail, ainsi

que par de nouveaux rapports sociaux. La définition de « centre », ou de métropole, varie selon les périodes qui ponctuent le développement du mode de production capitaliste. Les transformations du travail affectent, à leur tour, les modes d'encadrement de la main-d'oeuvre.

“A world-system is a social system, one that has boundaries, structures, member groups, rules of legitimation, and coherence. Its life is made up of the conflicting forces which hold it together by tension, and tear it apart as each group seeks eternally to remold it to its advantage. (...)”

We have defined a world-system as one in which there is extensive division of labor. This division is not merely functional – that is, occupational – but geographical. That is to say, the range of economic tasks is not evenly distributed throughout the world-system. In part this is the consequence of ecological considerations, to be sure. But for the most part, it is a function of the social organization of work, one which magnifies and legitimizes the ability of some groups within the system to exploit the labour of others, that is, to receive a larger share of the surplus.”

(Wallerstein : 1974, 347-348)

L'école du système mondial met l'accent sur les dynamiques entre la division géographique du travail et les rapports sociaux de production. Lors de l'émergence du système mondial, des contradictions s'établissent entre ce qu'on appelle communément les métropoles et les aires périphériques, mais le statut de l'une comme de l'autre n'est pas acquis et immuable. Au tout début, les activités qui permettent l'extraction d'un surplus sont liées au centre, alors que celles qui ne donnent qu'un faible surplus, ou dont le surplus est transféré, sont liées à la périphérie. Dans ses écrits, Wallerstein (1974; 1985) précise que l'économie-monde ne saurait être polarisée entre le centre et la périphérie, car si une telle polarisation permet de comprendre la division du travail au sein du système, ainsi que le déplacement continu vers de nouveaux lieux de production (Harvey : 1989), elle ne permet pas de comprendre ce qui se déroule dans certaines formations sociales qui semblent

être en voie d'atteindre le statut de métropole ou encore, de chuter vers la périphérie. Les semi-périphéries se définissent par leur rôle de plaque tournante, ou de relais, au sein de l'économie-monde. Selon Wallerstein (1974), il suffit de tracer le profil des activités économiques qui existent au sein d'une formation sociale pour déterminer où elle se situe dans la hiérarchie du système mondial. Ainsi, il est moins souvent question, pour ces formations, de leur lien avec les autres nations que de leur profil économique interne. Pourtant, leur dualisme économique et l'impact sur la production non capitaliste font de ces régions des réserves de main-d'oeuvre importantes à la reproduction du système mondial. Nous y reviendrons quand il sera question de la paysannerie.

Le rôle de l'État semi-périphérique en matière de contrôle des frontières et de la main-d'oeuvre, de prélèvements fiscaux et de leur redistribution et même en ce qui concerne les dépenses sociales, est lié au processus d'accumulation. Dans une formation semi-périphérique, les luttes politiques internes, qu'il s'agisse de luttes entre industriels, des luttes ouvrières ou sociales, ou encore, de luttes internes à la bureaucratie étatique, sont particulièrement importantes car, en intervenant dans la sphère économique, les semi-périphéries peuvent influencer sur la place qu'elles détiennent au sein du système mondial. Ces interventions ont une plus grande importance en période de crise, car c'est alors que la rivalité entre les formations sociales permet une marge de manoeuvre dont les semi-périphéries peuvent profiter.

"Semiperipheral states, by taking measures directed at shifting the mix of activities in a "core-like" direction, can restructure the commodity chains of the world-economy. They can as a first step make sure that more of the links occur within state boundaries, thereby tending to "upgrade" the mix. They can, via "subimperialism" create new links that are "core-like"

in nature. They can alter internal distribution of reward in whichever direction they prefer while limiting the impact of such redistribution on trans-state competitiveness by regulating closely those links that cross frontiers.

Of course, all states can do these things. But for semiperipheral states the pay-off is bigger in terms, on the one hand, of prospects of success (...) and, on the other hand, of absence of alternative mechanisms (...). It also follows that semiperipheral states are more likely to be an important mechanism of restructuring the world-economy when the degree of rivalry between core states in the interstate system is strongest – that is, in B phases, or periods of stagnation of the world-economy.” (Wallerstein : 1985, p. 35)

Selon Wallerstein, lors de l'émergence du système mondial, la semi-périphérie avait déjà connu une ébauche d'accumulation primitive assez ancienne et un développement économique endogène. Elle était dotée d'un bassin de population important, d'où elle tirait une main-d'oeuvre qualifiée qui produisait pour le marché national et celui des pays situés plus bas dans la chaîne mondiale. Elle exportait de plus des matières premières vers les métropoles émergentes.

“Core, semiperiphery and periphery all refer to positions in the economic system. The core areas were the location of a complex variety of economic activities – mass market industries such as there were (mainly textile and ship-building), international and local commerce in the hands of an indigenous bourgeoisie, relatively advanced and complex forms of agriculture (both pastoralism and high-productivity forms of tillage with a high component of medium-sized, yeoman-owned land). The peripheral areas, by contrast, were monocultural, with the cash crops being produced on large estates by coerced labor. The semiperipheral areas were in the process of deindustrializing. The form of agricultural labor control they used was intermediate between the freedom of the lease system and the coercion of slavery and serfdom. It was for the most part sharecropping (métayage,

mezzadria). The semiperiphery in transition still retained for the time being some share in international banking and high-cost, quality industrial production." (Wallerstein : 1985, p. 38)

À la fin du Moyen Âge, les pays du Bassin méditerranéen détiennent le statut de métropoles en Europe. Au cours du long XVI<sup>e</sup> siècle, l'Italie, puis l'Espagne, perdent leur domination sur le procès de production. Une longue période de stagnation, qui se prolonge jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, accentue leur périphérialisation au profit du nord-ouest de l'Europe, mais le XIX<sup>e</sup> siècle marquera tout de même un tournant.

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la vague d'industrialisation et d'expansion géographique des métropoles exacerbe l'échange inégal entre elles et les semi-périphéries. Les marchés de l'Espagne et du Portugal ainsi que les industries du Piémont seront durement touchés. Cette crise, qui aggrave leur périphérialisation, se répercute sur les campagnes et consolide la contradiction ville-campagne entre le nord-ouest et le sud de l'Europe. La même dualité s'instaure au sein même des formations sociales méditerranéennes.

L'État-nation semi-périphérique, plutôt faible, dessert le capital par le biais de sa bureaucratie, en assumant la mise en place d'une infrastructure qui facilitera les investissements des capitaux étrangers ainsi que la soumission de la main-d'oeuvre. Les industriels, les hauts fonctionnaires de l'État et les intellectuels, de même que les grands propriétaires, adhèrent à ce modèle de développement économique basé sur l'exportation.

L'État est traversé par de fortes contradictions. En effet, le vieil ordre rural s'oppose au développement économique qui entraîne son déclin alors que le capital endogène insiste pour que l'État défende ses intérêts en contrant les visées des métropoles. Les pays semi-périphériques diffèrent entre eux à cause de leur

histoire spécifique, mais les nouvelles frontières de l'État-nation, qui découpent l'empire ottoman ou qui englobent l'espace plus petit des campagnes, ne peuvent pas occulter la diversité géographique et historique sur lesquelles se superposent de complexes hiérarchies sociales.

"The natural environment had long since been transformed or restructured through a progressive integration into the international economy (and the) heritage of positions that had once been held in the world-economy (Italy), or of former political or colonial domination (Ottoman Empire), or of specialization in production oriented to the needs of international trade.

These hierarchies can be seen operating at all levels: that of infrastructure-density of the urban network, development of equipment and means of transport; that of the social and economic structures of the countryside – the agrarian system, the status of peasants and land tenure, and the choice of crops (intensive or extensive, commercial or subsistence); that of the forms of accumulation, of utilization, and of circulation of capital, tied in turn to the degree of commodification of economic life". (Aymard : 1985, p. 44)

Vers la fin du siècle, soit à compter de 1873, les métropoles se lancent à la conquête des aires géographiques qui constitueront leur nouvelle périphérie coloniale. Les formations semi-périphériques en bordure du centre ne seront que partiellement laissées pour compte, car le capital choisit d'entraver l'accès de leurs capitaux au marché international tout en investissant dans l'infrastructure et en consentant des prêts à leurs gouvernements.

"Finally, towards the third quarter of the 19th century, north-western imperialism took yet another and more aggressive form vis-à-vis southern Europe (...) In the previous periods, it had made the integration of indigenous capital into the international market almost impossible. Now, north-western capital, in the form of railway investments and loans to governments, penetrated southern economies and contributed to considerable transformation in the social and spatial structure.

The end of the 19<sup>th</sup> century and the beginning of the 20<sup>th</sup> mark the stabilization of the conditions of accumulation in north-western Europe. At a time when Spain and Italy were still struggling for unification (...), north-western European states enjoyed a political and economic security that permitted them to dominate the southern countries politically and economically more than ever before.”

(Hadjimichalis : 1987, p. 125)

La période de près de vingt ans, qui marque la fin du siècle, avant la Première Guerre mondiale, sera tout de même pour certaines semi-périphéries, malgré leur inféodation, une période d'accumulation relativement stable dans la foulée de la mise en place d'un marché national et de mesures protectionnistes. C'est au de cette période que l'une d'entre elles, soit l'Italie, atteint un rythme de croissance digne des métropoles, même si le dualisme économique, qui la caractérise en tant que semi-périphérie méridionale, n'est pas enrayé pour autant.

L'importance du développement économique à cette période est important pour mettre en lumière le concept de semi-périphérie au sein du système mondial. En effet, dans une anthologie dirigée par Arrighi (1985c), les auteurs analysent la pertinence du concept de semi-périphérie vers la fin du siècle et au XX<sup>e</sup> siècle. Les auteurs englobent, dans les formations semi-périphériques du Bassin méditerranéen, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Grèce et la Turquie<sup>1</sup>. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, une convergence socio-politique permet de regrouper les semi-périphéries du Bassin méditerranéen. La convergence se divise en deux temps. La première période s'échelonne de la fin du siècle dernier jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Puis, en un deuxième temps, on passe des années 1950 aux années 1980. Les deux moments de convergence ont lieu, d'abord, au cours des années 1920 puis, à nouveau, dans les années 1970, soit la montée du

---

<sup>1</sup> On inclut parfois le Midi de la France parmi les semi-périphéries méditerranéennes (Tarrow : 1985).

fascisme et du socialisme. Les divergences notées entre ces formations par les divers auteurs nous permettent de mieux comprendre le développement économique spécifique de chaque semi-périphérie et, de là, son rôle au sein du système mondial. Elles permettent aussi d'introduire les notions du social et du politique. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Les auteurs de l'anthologie ne sont pas toujours d'accord sur le degré de convergence entre les formations sociales méditerranéennes et Arrighi (1985a) souligne, avec raison, que ces divergences d'opinion s'expliquent en partie par les différentes périodes étudiées ainsi que par la spécificité historique de chaque formation. Lange juge que, pour être utile, le concept de semi-périphérie doit s'appliquer à l'ensemble de l'Europe du sud et pour la totalité de la période étudiée. C'est alors seulement qu'on saisit que la convergence entre ces formations sociales et sa manifestation sur le plan politique s'expliquent précisément par leur inféodation, en tant que semi-périphéries, au système mondial.

Aymard, dans ses divers écrits, cherche, de son côté, à saisir le rôle des semi-périphéries au sein du système mondial en nuancant le rôle déterminant que Wallerstein en général accorde aux métropoles. Pour ce faire, il met l'accent sur la spécificité historique et géographique de chaque formation sociale lors de cette convergence. À ses yeux le dualisme économique caractéristique des formations semi-périphériques méditerranéennes explique en grande partie la tournure des événements à cette époque. Il lui importe donc de comprendre les conditions qui sous-tendent l'émergence de l'État-nation, mais aussi de saisir qu'elle a été la réaction aux pressions de périphérialisation exercées par les métropoles. Il attire notre attention sur les contradictions engendrées par le développement inégal du capital sur le territoire et la réponse dans l'arène politique, soit le rôle de l'appareil étatique et des classes sociales lors de deux réponses politiques contradictoires, à savoir le fascisme et le socialisme.



L'auteur (1985) ajoute que toute analyse d'une semi-périphérie doit tenir compte des contradictions sociales et leur insertion sur le territoire lors de l'émergence de l'État-nation. On saisit mieux alors son obsession avec l'unité nationale et l'homogénéité du territoire. L'auteur souligne aussi l'importance des régimes politiques en place, de l'autonomie des régions ainsi que de la diversité du tissu social, soit les groupes ethniques, linguistiques et religieux. À son avis, l'analyse de l'appareil politique doit englober tous les paliers du pouvoir, leur bureaucratie respective ainsi que les luttes sociales et les rivalités au sein des élites. L'analyse devra aussi porter sur les politiques économiques et indiquer en quoi elles ont contribué au développement inégal de certaines régions afin de privilégier le marché national. Cela se fait le plus souvent par le biais des réformes agraires et des choix en matière d'investissements en infrastructure et en communication. On doit aussi examiner les modalités de l'insertion dans le système mondial et le rôle du capital étranger.

Ranki (1985) opte pour une définition à la fois plus simple et plus large. Selon lui, la région du Bassin de la Méditerranée est, somme toute, une entité homogène. Toute diversité locale ne saurait remettre en question cette homogénéité régionale. Selon l'auteur, la Première Guerre mondiale a favorisé le développement économique des semi-périphéries. Ce n'est que lors de l'entre-deux-guerres que l'homogénéité se fragmente, car les péninsules ibérique et italienne ainsi que les Balkans opteront pour des réponses politiques divergentes. L'Italie, malgré une position relativement forte, se met sous la tutelle du fascisme, mais les politiques du régime ne contribueront que sommairement à l'essor économique.

Keyder (1985) met l'accent sur le fait que, malgré l'essor industriel de l'après-guerre, les importations demeurent plus importantes que la production nationale. Il ajoute que le développement économique de ces pays repose avant tout sur le rôle subventionnel de l'État, l'exploitation des ressources naturelles, le

tourisme et les remises des ouvriers émigrés. De fait, il estime que l'État semi-périphérique inféode le développement national de manière à favoriser la consolidation du système mondial.

Logan (1985) traite de la rivalité entre les classes traditionnelles, qui optent pour des politiques mercantilistes et les régimes autoritaires, et l'industrie moderne, liée au capital international, qui préfère le libéralisme économique et politique. À ses yeux, les luttes ouvrières n'exercent pas d'influence réelle, mais Arrighi (1985a), dans son introduction à l'anthologie, souligne que les écrits de Logan en dépeignent, au contraire, l'importance. Lange et Tarrow (1985), qui traitent spécifiquement de l'Italie, mettent les luttes syndicales et sociales au coeur de l'analyse de la sphère politique d'une semi-périphérie. Ils estiment que le statut de métropole est lié avant tout au mode d'encadrement de la main-d'oeuvre.

Arrighi (1985b) ne traite pas de la force de travail, mais il est tout de même du même avis que Wallerstein qui établit le lien entre le niveau de profit et l'écart des revenus au sein d'une formation et sa position dans le système mondial.

Papadantonakis (1985) abonde indirectement dans le même sens, car il se penche plus particulièrement sur l'agriculture, la prolétarianisation de la paysannerie, l'émigration et l'urbanisation. Il estime que le développement économique, basé sur des investissements étrangers, ne permet pas l'émergence de consommateurs pour le nouveau marché local qui découle de la transformation de l'agriculture. Une économie basée sur l'exportation a pour effet, à son tour, d'entraver la création d'emplois de manière à absorber la main-d'oeuvre disponible. Un développement économique, soit l'exportation des produits en direction du nord-ouest de l'Europe, débouche nécessairement sur l'émigration de la main-d'oeuvre, l'exode rural et le chômage urbain. Selon Papadantonakis, le Bassin de la Méditerranée est en majeure partie devenu une région périphérique du système mondial. Seules l'Italie et l'Espagne y échappent. Il conclut que les conditions créées au cours de

la première moitié du siècle prennent tout leur sens au lendemain de la Deuxième Guerre, avec la consolidation du système mondial.

Les travaux de Papadantonakis semblent se situés dans le droit fil des écrits de Poulantzas (1975). En effet, ce dernier, dont les travaux sont antérieurs à l'apparition de l'anthologie dirigée par Arrighi (1985c), estimait que l'appareil étatique des semi-périphéries est tout aussi important que la rivalité entre les élites, car c'est lui qui gère les modes souvent hétérogènes de production et qui crée le climat propice à la mobilité du capital. Il se dote de politiques qui favorisent l'émigration tout en réprimant les révoltes de la main-d'oeuvre. Le secteur des services et des professions libérales voient leurs rangs se gonfler, alors que les bourgeoisies artisanale, manufacturière et commerciale stagnent. Le retard de l'agriculture, caractéristique de ces formations, entraîne l'exode rural, la prolétarianisation de la paysannerie et la concentration urbaine de la classe ouvrière. La transformation de l'agriculture débouche sur le chômage et l'émigration (Poulantzas : 1975).

Passons maintenant au moment de convergence entre les semi-périphéries du Bassin méridional. Le premier moment de la conjoncture est ponctué, pendant l'entre-deux-guerres, par la mise en place de régimes autoritaires et par la promotion d'un nationalisme économique et politique fondé sur le culte de l'État et de sa gloire antérieure, tel que l'Empire romain et les États-cités de l'Italie<sup>2</sup>. Cette période est caractérisée, selon Wallerstein (1985), par le déclin de la domination économique et culturelle britannique. Cette faiblesse de la métropole accorde à la semi-périphérie une certaine autonomie, car, dans un contexte de crise économique mondiale, le centre n'est pas en mesure d'intervenir pour contrer les visées d'un État interventionniste en matière économique. Le repli de l'État semi-périphérique sur lui-même pour favoriser son développement endogène

<sup>2.</sup> De fait, c'est de l'époque du fascisme que date un renouveau folklorico-historique qui sert, aujourd'hui, d'attrait touristique. On pense, entre autres, au *palio* de Sienne, la course hippique qui a lieu chaque année en juillet

s'accompagne de mesures pour intensifier l'exploitation des villes et des campagnes, soit des classes ouvrière et de la paysannerie. Celles-ci résistent, mais, en Italie entre autres, le régime fasciste réussira à mater les luttes. Ainsi, au cours des années 1920 et 1930, l'Italie cesse d'être un bassin d'investissement qui exporte des matières premières en échange des biens de consommations. Les politiques protectionnistes lui permettent de devenir un pays exportateur de biens de consommation. Elle se dote d'industries nationales qui se substituent aux biens importés et dont les secteurs les plus dynamiques sont la métallurgie et l'industrie chimique. Le développement économique demeure tout de même lié à l'exportation. C'est sans doute ce qui fait dire aux auteurs de l'anthologie dirigée par Arrighi (1985c) que l'accession au statut de métropole n'aura lieu qu'après la Seconde Guerre mondiale.

Au lendemain de la guerre, les États-Unis, qui détiennent d'importantes réserves monétaires et dont le dollar est devenu la monnaie internationale, jouent un rôle important dans la relance économique. La métropole américaine subventionne le développement économique de l'Europe et, ce faisant, elle insiste sur le rejet des politiques autarciques et sur l'ouverture des marchés. L'essor économique du nord-ouest de l'Europe est tel que la région rivalise avec les États-Unis. La nouvelle puissance européenne exerce, à son tour, de fortes pressions sur le Bassin méditerranéen. La réintégration du sud de l'Europe au système mondial à cette époque confirme sa position intermédiaire. Cette intégration se fait par le biais du marché et d'institutions, comme l'OTAN et la Communauté européenne, dont le centre se dote pour exercer son hégémonie.

Les semi-périphéries redeviennent le lieu d'investissement des capitaux étrangers qui sont à la recherche de nouveaux sites et d'une main-d'oeuvre moins dispendieuse et plus docile que celle que l'on retrouve dans les métropoles (Arrighi, 1985a). Certaines semi-périphéries continuent d'investir dans les industries lourde et légère ainsi que dans l'agriculture capitaliste, mais elles sont toujours

marquées par le dualisme économique. En Italie, selon Tarrow (1985), ce dualisme, caractérisé par la présence des secteurs traditionnels et le nombre élevé de petites entreprises, même dans le secteur agricole, se traduit par le clientélisme de l'appareil étatique. Il reprend l'expression gramscienne de *rivoluzione borghese mancata* pour expliquer la dépendance de la bourgeoisie à l'égard de l'État.

Les politiques étatiques des semi-périphéries encouragent l'émigration vers les centres industriels ainsi que vers les métropoles du nord-ouest de l'Europe. La concurrence qu'engendre l'arrivée des ouvriers du Bassin méridional dans les métropoles contribue à la chute des salaires pour les emplois qualifiés et à leur transformation en emplois semi-qualifiés. Les emplois dans les nouveaux secteurs de pointe sont les emplois qualifiés réservés à la main-d'oeuvre nationale (Casparis : 1985; Tilly : 1975; Tilly et Scott : 1978). Casparis (1985) est du même avis qu'Arrighi (1987) lorsqu'il affirme que la main-d'oeuvre du sud de l'Europe a permis à certaines formations sociales européennes, dont la Suisse, d'atteindre le statut de métropole, car les ouvriers de la semi-périphérie ont accepté des emplois subalternes et mal rémunérés dans les secteurs des services et de la construction qui étaient nécessaires à l'expansion de l'économie suisse. Cette main-d'oeuvre venue du sud de l'Europe travaille aussi dans les industries en déclin qui sont sujettes à la concurrence des aires périphériques, mais aussi dans des emplois semi-qualifiés et bien rémunérés dans les industries modernes où l'on préfère la main-d'oeuvre immigrée aux ressources nationales trop dispendieuses. Les vagues d'émigration correspondent aussi aux stades de développement industriel dans le Bassin méditerranéen et celles-ci ponctuent aussi l'inféodation de la région au système mondial.

La période de développement économique de l'après-guerre est marquée par le fordisme ainsi que la production et la consommation de biens de consommation durables. Le secteur de la construction revêt lui aussi une grande importance. On assiste à la mise en place de l'État-providence, avec ses politiques

keynésiennes, et à l'exportation des biens de production. Ce stade de développement du capitalisme a été qualifié de « capitalisme organisé » par Lash et Urry (1987).

Malgré une période de développement économique important, que l'on a surnommée « les trentes glorieuses », la crise se manifeste déjà au cours des années 1960. Elle se caractérise par la saturation des marchés, la surproduction et la pénétration des marchés euro-américains par les capitaux de l'Asie. La réindustrialisation de l'Europe au lendemain de la guerre, fondée sur la production de biens de consommation, de bas de gamme au début, puis, très rapidement, de haut de gamme, aggrave la crise de surproduction qui entraîne la chute des profits et qui débouche sur l'inflation des années 1970 et la dévaluation du dollar américain. La crise du pétrole des années 1970 mine, à son tour, l'hégémonie américaine. De plus, le développement économique en périphérie est subventionné par les capitaux américains et la chute des profits qui découle des taux d'intérêt élevés provoquera, dans les années 1980, une récession à l'échelle de l'économie monde.

Les répercussions de la crise varient selon chaque pays et chaque secteur. Pour les États-Unis et l'Angleterre, elle met en lumière, dès les années 1960, la désuétude des infrastructures et des moyens de production. En Europe, la crise est manifeste dès la seconde moitié des années 1970. Cette crise est caractérisée par des récessions multiples toujours plus sévères et de faibles reprises économiques. Ce n'est qu'au début des années 1980, et surtout entre 1991 et 1995, qu'elle se manifestera au Japon.

Cette période de l'après-guerre est secouée par d'importantes luttes sociales qui, selon Lange et Tarrow, sont typiques du centre. Le militantisme des années 1960-1970 atteint son apogée alors que le développement économique s'es-souffle. Dans les métropoles, les luttes s'intensifient. Après mai 1968 en France, c'est l'automne chaud italien de 1969, le mouvement féministe et le mouvement

afro-américain. Il en est de même du mouvement pacifiste qui s'oppose à la guerre du Vietnam. Ces mouvements sociaux s'essouffleront quelque peu dans la seconde moitié des années 1970 (Scott et Storper : 1988a).

Parmi les semi-périphéries, seule l'Italie semble être sur le point d'atteindre le statut de métropole à la fin des années 1970, mais d'importantes différences se font remarquées. L'Europe du nord pourra affronter le militantisme ouvrier des années 1960 et lui céder des conventions collectives, à cause de l'importance de ses investissements à l'étranger et du fait qu'elle a une réserve de main-d'oeuvre immigrée à sa disposition. En Italie, par contre, les réserves de main-d'oeuvre sont réduites à cause de l'émigration massive et l'État s'avère impuissant face aux syndicats et aux divers mouvements sociaux lors des manifestations du célèbre *autunno caldo*. Ainsi, si les luttes semblent être typiques d'une métropole, elles trahissent de fait une transition lente et problématique. Cette période aboutit donc à une impasse malgré l'ampleur importante du militantisme social et ce n'est qu'au lendemain de la crise de 1973, que l'État aura de nouveau la main haute sur le mouvement ouvrier.

L'année 1968 ou en encore 1973, selon les auteurs, marque un tournant important dans le développement du système mondial. C'est la période de l'ajustement structurel qui ponctue la nouvelle division internationale du travail. La décentralisation des sites de production se fait fort souvent en direction des régions plus marginales au sein des pays avancés ainsi qu'à l'étranger. Les grandes usines et manufactures de production de masse ne cessent de dépérir au cours de cette période. L'ajustement structurel amorcé dans les métropoles entraîne le retour de la main-d'oeuvre émigrée dans les semi-périphéries (Arrighi : 1985a). Dans les semi-périphéries, les soubresauts qui découlent de l'ajustement structurel se manifestent et chaque État semi-périphérique réagira à sa manière selon ses conditions internes.

En Italie, chaque État choisira d'accroître le volume des ressources financières affectées au Mezzogiorno (Ginatempo : 1985).

Le capital se dote d'une nouvelle division internationale du travail. C'est la mondialisation du capital et on parlera désormais de l'économie monde. C'est ce que Lash et Urry (1987) ont qualifié de « capitalisme déstructuré »<sup>3</sup>. Selon eux, le capitalisme s'en trouve affaibli. Harvey (1989), lui, estime plutôt que le mode d'accumulation flexible que l'on voit apparaître ne renvoie pas à une déstructuration, mais bel et bien à un renforcement du mode de production capitaliste. À l'encontre de certains auteurs tels que Piore et Sabel, Harvey estime qu'il ne s'agit pas d'un mode d'accumulation entièrement nouveau, mais d'un mode qui s'insère dans la logique du développement capitaliste (Smith : sd.). En effet, les premiers signes de ces politiques remontent aux années 1930 quand l'industrie du textile aux États-Unis se déplace vers le sud afin de profiter des salaires moins élevés. Dans les années 1950, les industries euro-américaines de la chaussure et du textile se déplacent outre-mer. Ce qui se déroule dans les années 1960 n'est que l'accélération d'une tendance qui remonte aux années 1930. Par contre, cette fois-ci, ce type d'ajustement structurel et de décentralisation se déroule non pas seulement en périphérie, mais aussi au sein des économies avancées. Sans en exagérer la continuité, Scott et Storper (1988a), estiment qu'il n'y a pas de césure dramatique soulignée dans les travaux antérieurs sur la nouvelle division du travail. Harvey (1990) abonde dans le même sens.

Les métropoles entament un ajustement structurel à grande échelle. Les industries désuètes chercheront à fusionner ou à scinder leur procès de production pour créer de nouvelles unités de production. Elles se mettent, d'autre part, à la recherche de nouveaux procès technologiques ainsi que de nouveaux modes

<sup>3</sup> Traduction libre du terme anglais « disorganized ».



d'encadrement du travail. Il en est de même des secteurs de pointe. Ce sont donc à la fois les industries désuètes et les industries de pointe qui sont à la recherche d'un nouvel espace et d'un nouveau procès de production et ce, dans les régions avancées et (ou) reculées de l'économie monde. Il importe avant tout que les salaires y soient moins élevés. Un exemple tiré de l'industrie de l'automobile illustre bien la transition du fordisme vers l'accumulation flexible.

“Ford, for example, has created the ‘World car’, which involves international integration of very large-scale production units with standardized output, many parallel plants, and the provision of product variety by creating different interchangeable components which are combined with core products to make possible great variety at high levels of output. By spreading the production process over many different areas, the company faces diminished risk of blockages created in any one plant or region. This permits a great increase in company bargaining power with labor forces and governments. But it remains to be seen whether the integrated world production system is a durable locational tendency or merely a transitional response to crisis conditions while longer-term rationalization of technologies and facilities is accomplished.”

(Scott et Storper : 1988, 5-6)

Les nouvelles industries et les sociétés établies se regroupent en consortiums internationaux, qui comprennent des sociétés nationales et multinationales, regroupées en alliances ponctuelles, surtout en matière de recherche, et pour des étapes spécifiques de la production. Les capitaux américano-japonais de l'industrie de l'automobile investissent en Europe et dans l'industrie de leur pays respectif. Le capital rationalise ses activités à l'échelle de l'économie monde sans que les sociétés individuelles perdent leur ancrage ou leur identité nationale. Cela a pour effet d'éviter les protestations au sujet de la présence de sociétés étrangères en territoire national.

Dans les années 1960 et 1970, plusieurs pays de la périphérie et de la semi-périphérie ont adopté des politiques industrielles de substitution à l'importation. Les multinationales ont alors réagi en optant pour des investissements directs qui visaient à desservir les marchés domestiques de ces pays. Selon les auteurs, ces investissements ont en réalité pour objet le transfert de capital constant dans le but de créer des exportations en direction des métropoles. Ainsi, les infrastructures industrielles et la main-d'oeuvre sont déjà en place dans certains pays comme le Mexique et le Brésil, à cause des politiques antérieures axées sur le marché national. Ces pays, qui avaient diversifié leur économie pour mettre un terme à ce type d'industrialisation sans retombées, accueillent de nouveau les multinationales qui n'offrent que des salaires très faibles et dont la production est répartie à divers endroits dans l'économie mondiale. Il s'agit d'une production de biens industriels et agricoles pour l'exportation. D'autres pays, comme la Corée et Singapour optent pour une industrialisation « agressive » fondée sur des biens de consommation de bas de gamme. Leur infrastructure attirera les industries désuètes ainsi que les nouvelles industries de pointe. On voit apparaître des usines « itinérantes » où ont emménagé les secteurs du vêtement, de la chaussure et du textile, mais ce type d'industrialisation a peu de retombées pour les pays hôtes. La part du lion des profits se dirige toujours vers les métropoles.

Dans les années 1970, les formations sociales semi-périphériques vont élire des gouvernements socialistes. C'est le second moment de convergence entre les pays du Bassin méditerranéen. Au cours de la même période, les métropoles optent pour des gouvernements conservateurs. Les gouvernements socialistes des semi-périphéries ont tôt fait d'adopter des politiques néo-libérales qu'on ne peut différencier de celles de leurs pendants des métropoles. Plusieurs auteurs ont souligné l'importance que revêt l'économie informelle dans certaines semi-périphéries dans la foulée de l'accumulation flexible, une importance qui ne cessera de croître (Arrighi : 1985a).

À la mondialisation du capital correspond la mondialisation de la production ainsi que la mobilité internationale de la force de travail. Il en sera question à nouveau au terme de cette section quand nous aborderons le lien entre le développement industriel et l'agriculture. Ainsi, disions-nous, la consolidation de l'économie-monde a un impact crucial sur les modalités de la production. Son impact sur les sites de production et les modes d'encadrement de la main-d'oeuvre est tout aussi important que celui de la refonte du procès de production et des marchés du travail. Cette mondialisation du capital découle de la crise du profit, mais elle aggrave la concurrence. Le nouveau rapport capital-travail dans les pays capitalistes avancés donne lieu à la mise en place de gouvernements néo-libéraux qui démantèlent les structures de l'État-providence.

La consolidation du système mondial après la Deuxième Guerre mondiale ne s'est pas faite sans heurts. En un premier temps, la mobilité du capital est ponctuée par la surproduction qui entraîne la chute des profits et qui débouche sur l'inflation des années 1970 et la dévaluation du dollar américain. La crise du pétrole des années 1970 mine, à son tour, l'hégémonie américaine. De plus, le développement économique en périphérie est subventionné par les capitaux américains et la chute des profits qui découle des taux d'intérêt élevés provoquera, dans les années 1980, une récession à l'échelle de l'économie monde. Cette récession mène à l'internationalisation accrue des flux de capitaux à partir de 1985. Notons, entre autres, que dans les années 1970 et 1980, aucun pays ni aucune monnaie ne parvient à dominer le marché financier international. La fluctuation des taux de change encourage l'échange international et les multinationales modifient les livraisons et les paiements pour tirer avantages de ces fluctuations.

Scott Storper (1988a) relèvent les caractéristiques du nouvel ordre mondial fondé sur de nouveaux procès de production et de nouvelles technologies. On abandonne les systèmes mécaniques inertes pour la technologie numérique

programmable et, donc, flexible. Dans le passé, l'implantation d'une technologie avait des répercussions sur l'ensemble d'un secteur à cause de l'intégration verticale. Tel n'est plus le cas désormais à cause de la désarticulation des procès de production. Un grand nombre de transactions se déroulent maintenant entre des sites qui sont entièrement autonomes sur les plans techniques et financiers. La tendance entamée au début du siècle, à savoir l'intégration de la production et de la propriété, s'estompe. Ce type d'organisation reflétait les besoins d'une industrialisation basée sur la production de biens de consommation. Les choix et les contraintes par rapport au site de production ne sont plus les mêmes.

Les procès de travail sont désormais vulnérables. Il en est de même des marchés instables qui obligent les entrepreneurs à mettre un terme à l'intégration verticale pour éviter que les incertitudes du marché se répercutent sur la hiérarchie verticale de l'entreprise. La même chose se produit même là où le procès de production demeure homogène, car c'est alors que le travail à temps plein cède la place à la sous-traitance et à la surexploitation de la force de travail dans de petits ateliers où se déroule la production industrielle dite artisanale.

Les rapports entre les sites de production sont désormais plus complexes. Les nouveaux modes d'encadrement du travail, outre la sous-traitance et le contrat, sont le travail précaire, intermittent et à temps partiel plutôt que l'emploi permanent. Cela permet aux entrepreneurs de mieux s'adapter aux marchés capricieux et fragmentés. La firme opte pour une division du travail fondée soit sur la fusion ou l'éclatement du site de production. Plus la division du travail est prononcée, plus elle attire les capitaux. Elle attire aussi une main-d'oeuvre mobile qui est à la recherche d'emplois mieux rémunérés. Le taux de roulement des effectifs dans ces sites de production est souvent très élevé.

La bureautique s'inscrit dans la même foulée. Le rôle des cadres, le secteur des services et la manipulation de l'information découlent de l'éclatement

de l'intégration verticale et spatiale antérieure. On voit apparaître de nouveaux services ainsi que la scission des instances gestionnelles ou administratives et l'atelier de production. Une telle division du travail donne lieu à de nouvelles fonctions. Il ne s'agit pas ici seulement d'une fragmentation physique et (ou) financière des tâches existantes et de leur refonte, mais aussi de l'apparition de nouveaux secteurs et de nouveaux procès de travail. Cet éclatement donne lieu à la tertiarisation avancée qui devient le nouveau lieu privilégié de travail à l'encontre du tertiaire traditionnel précaire qui l'accompagne le plus souvent.

Le concept de secteur comme un ensemble d'établissements ou un espace ayant une production homogène n'est plus valable. Avec l'apparition de l'informatique, un établissement n'a pas nécessairement la même gamme de produits que ses concurrents, et ce, même à court terme. De plus, le lien entre la productivité et l'économie d'échelle est transformé à cause d'une technologie hautement informatisée, soit toute la gamme des machines à contrôle numérique. On voit aussi apparaître les usines où les robots l'emportent sur la force de travail. Les stratégies touchant la sélection des produits et la répartition de leur fabrication au sein d'une entreprise sont non seulement plus complexes, mais elles sont étroitement liées à la sous-traitance. Elles sont choisies en fonction de conjonctures ponctuelles.

En dernier lieu, c'est le dynamisme même de l'organisation industrielle des économies capitalistes qui est à revoir. Les rapports rigides et clos qui régissaient la production sont à repenser à la lumière de la compétition sérieuse qui est à l'oeuvre. L'heure est à la diversité et aux choix. C'est introduire là le rôle de l'agent social, dont la réaction revêt une telle importance que Storper et Scott (1988) parlent de la dialectique de la structure et de l'agent social. Nous y reviendrons. Toujours est-il que l'introduction de nouveaux procès de travail et de leurs rapports sociaux, changements, qui s'appuient sur l'innovation technologique, entraînent la

déqualification de certaines tâches et la requalification de certaines autres, surtout en matière de recherche.

L'espace prend une nouvelle signification. Quand il s'agit d'une entité plus large, il sera question de territoire ou, encore, de région. Lorsque la production se déroule dans un enclave où tout est axé sur l'exportation, on parlera de « site » (Dunford : 1988). Le site de production devient une enceinte, souvent hautement informatisée, sans retombées pour l'ensemble du territoire et seuls les coûts de transport, la distance et des facteurs géographiques sont pris en considération. On trouve aussi, toujours sous l'égide de l'accumulation flexible, une production diffuse sur un territoire qui donne lieu à la notion de « région ». C'est le cas de la tierce Italie et, plus récemment, de l'Italie du nord-ouest.

Scott et Storper (1988) estiment que, désormais, la survie des économies régionales est liée aux procès de reproduction sociale, car c'est là que jouent les attitudes et les comportements qui décident de l'acceptation des conditions de travail et de l'échelle de salaire. La disponibilité de la main-d'oeuvre et son encadrement culturel ainsi que la sphère politique et les conditions de reproduction jouent un rôle important dans les relations industrielles. Il n'y a pas que la production qui se déroule sous les contraintes de la diversité. La main-d'oeuvre désirable varie elle aussi selon les secteurs, les emplois, la formation, l'âge, le sexe et de l'appartenance ethnique. Selon les auteurs, le sentiment d'appartenance communautaire et la vision du monde traversent les divisions sociales au sein des régions. Il faut donc tenir compte de l'impact du vécu sur le sentiment d'appartenance pour comprendre la reproduction des rapports sociaux. C'est la rencontre de l'espace et du sujet. Nous y reviendrons après une discussion du développement régional.

## **Le développement régional inégal**

Dans son étude sur les semi-périphéries méditerranéennes, Hadjimichalis (1987) offre un survol de quelques théories sur la définition de l'espace. Les théories libérales mettent l'accent sur la diffusion éventuelle du développement économique sur l'ensemble des régions, par le biais du marché. Les théories marxistes traitent du développement inégal inhérent au mode de production capitaliste tout en mettant l'accent soit sur la sphère de production, soit sur la sphère de circulation. Nous en résumons les principaux concepts.

Certaines théories libérales, largement diffusées dans les années 1960 et 1970, attribuent le développement inégal au surplus de main-d'oeuvre et à la polarisation des secteurs moderne et traditionnel. Elles ont été adoptées à la fois par ceux qui prônent l'autonomie du marché et par ceux qui favorisent une certaine intervention étatique. Les deux préconisent l'attribution des ressources au secteur moderne. La cause du développement régional inégal serait l'absence de ressources naturelles et cette lacune justifie l'abandon de ces régions. Les écrits de Vera Lutz, cités par Hadjimichalis (1987) représentatifs de cette école, décrivent le Mezzogiorno comme étant privé de tout avantage ou de tout attrait pour le capital, à cause des coûts élevés de transport et de sa main-d'oeuvre non qualifiée. Or, Dunford (1988) affirme tout le contraire, comme on le verra plus loin. Hadjimichalis (1987) abonde dans le même sens que lui en soulignant que la présence d'une main-d'oeuvre abondante et peu dispendieuse annule de fait les autres coûts comme ceux du transport.<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> En effet, quelques semaines suffisent pour former la main-d'oeuvre nécessaire à ces entreprises. On pense aux nouvelles aires industrielles de la périphérie qui font leur apparition avec la nouvelle division international du travail.

Une autre école attribue le développement économique à l'équilibre entre les capitaux et la main-d'oeuvre, ou encore, entre les sites de production et l'émigration. Le développement inégal ne serait donc qu'un déséquilibre temporaire. Une troisième école favorise la promotion de zones de commerce et d'exportation, car elle estime que la redistribution d'une part des profits aura des retombées dans les autres secteurs, même les secteurs traditionnels. Les gouvernements du sud de l'Europe, influencés par ces écoles, ont voté des projets de lois pour attirer le capital étranger et encourager l'émigration.

“Another important policy was to encourage inter-regional and international migration. In terms of inter-regional migration, to a considerable extent the effect of such movements has been to convert rural under-employment into urban unemployment, rural into urban poverty (what all this implies in terms of poor housing, living conditions, etc.), although this surplus labour has been important in relation to the growth of industry and services in urban areas (...) Political encouragement of international migration in the 1950s and 1960s coincided with a growing demand for migrant labour in north-western Europe. As with internal migration, there is a considerable selectivity from southern Europe in terms of who moves, where they move to and from, and why they move (...) This process leads to increasingly underpopulated regions of feminized and aged population, a decline in labour inputs into agriculture and a consequent drop in agricultural output. But this is considered necessary for 'national' economic reasons.” (Hadjimichalis : 1987, 20)

Toutefois, les avantages à court terme, qui découlent de ces politiques dans les années 1970 et 1980, ne pouvaient plus occulter la crise de développement qui se manifestait. En effet,

“as Whitman (1970) argues for southern Italy, peripheral regions risk losing their factors of production and at the same time failing to secure second-round exports to more developed regions. In other



words, their main exports were more often labour and capital, rather than goods." (Hadjimichalis : 1987, 20)

Les thèses libérales ont été largement critiquées. Les intellectuels de gauche estiment que le développement inégal est inhérent au mode de production capitaliste. Seules les conjonctures économiques expliquent l'exploitation d'une région par le capital, et non la disponibilité de ressources. La pénurie n'est pas un attribut incontournable, mais en fait, un phénomène d'origine sociale et culturelle et, qui plus est, selon Harvey (1989), elle est indispensable à la reproduction du capitalisme. Les désavantages structurels et géographiques attribués à certaines régions ne sont pas des réalités incontournables tout comme l'émigration n'est pas une tradition culturelle. Au contraire, ces phénomènes sont étroitement liés au procès d'accumulation capitaliste. On a aussi dénoncé les fondements réductionnistes des thèses basées sur un équilibre illusoire, voir irréaliste. En effet, les théories fondées sur l'exportation ne tiennent pas compte de la mobilité des capitaux et du maldéveloppement, à savoir l'absence d'effets multiplicateurs liée à ce type de développement.

Le survol de Hadjimichalis (1987) se poursuit en soulignant que les thèses libérales ont cédé le pas aux théories inspirées des travaux de Perroux et de Myrdal. Ces travaux sont basés sur les notions de pôles de développement, de développement centralisé, de déséquilibre permanent ainsi que d'intervention étatique. Ils affirment que les inégalités qui découlent des premiers stades de développement économiques disparaîtront avec le temps, grâce à l'intervention étatique. Ils ont connu une certaine notoriété au cours des années 1970 dans le sud de l'Europe, entre autres, auprès de la *Cassa per il Mezzogiorno*, l'agence étatique chargée de la réforme agraire et du développement économique du Mezzogiorno. Toutefois, ces politiques se sont avérées incapables d'enrayer le développement inégal, car un degré de développement en région ainsi que la hausse des exportations et du

revenu moyen ne peuvent occulter qu'il s'agit d'un développement sans emplois (Dunford : 1988).

"But the integration was realized primarily between highly capital intensive sectors and in specific locations within the Mediterranean system (and not within southern European regions). This is a common conclusion of both liberal (...) and Marxist critics, who emphasized additionally the new International Division of Labor, which shaped the growth poles and maritime complexes in the Mediterranean (...).

In southern Europe (as well as in other parts of the globe where this strategy has been applied), the modern sector turned into a steel-and-glass enclave with high labour productivity, capital intensive technology and high rates of growth. But it neither acted as locomotive of regional prosperity in social and spatial terms nor created sufficient productive employment. In fact, despite high rates of industrial investment in such regions as Mezzogiorno (...), out-migration continued until the end of the 1970s."

(Hadjimichalis : 1987, 22)

Ces théories ont cédé la place à la pensée keynésienne qui se fonde en majeure partie sur l'intervention étatique. Elle favorise la mise sur pied de programmes sociaux en réponse aux revendications sociales. L'État-providence doit assurer les conditions favorables au capital et gérer la redistribution des ressources pour le bienfait du plus grand nombre au lieu d'attendre qu'elles filtrent vers le bas. Pour ce faire, il suffisait de décentraliser l'activité économique, de trouver la technologie adéquate, de préserver les sources d'énergie et de protéger l'environnement. Ces théories, prônées par le Bureau International du Travail (BIT), se sont avérées tout aussi utopiques que les précédentes, car elles ne tenaient pas compte du mode de production dominant. Aussi, elles ne pouvaient pas donner lieu à une redistribution plus uniforme des sites de production à l'échelle du territoire national. Par contre, ces théories auraient permis au capital de conquérir le secteur informel.

“Soon, however, it became evident that planning for basic needs, decentralization and soft-path strategies, while they were unable significantly to distribute growth, under existing capitalist relations, could provide a new frontier for capitalist development in the conquest by planners and the market of the informal sector, which centralized, capital-oriented strategies could never successfully control. This was not only an economic issue (e.g. expansion of consumption and standardization of work outside the factories) but a major political one: it involved controlling on the one hand the mass of unemployed people crowded into big cities or dispersed in rural areas; and on the other providing a framework for absorbing small and medium size productive units working outside the official market.” (Hadjimichalis : 1987, 24)

Ces théories ont été largement diffusées dans les économies avancées et dans la périphérie du système mondial. Elles exigeaient toutefois un seuil de démocratisation. Les didactures du Bassin méditerranéen ont tout simplement été évincées du pouvoir.

À la fin des années 1970, on abandonne le concept de l'autosuffisance pour celui du développement par la base dans un espace cloisonné, soit le territoire. Ces thèses néo-populistes remettent en cause le pouvoir central ainsi que l'encadrement à grande échelle et elles préconisent une planification régionale autonome. Tout développement économique doit se dérouler sur une échelle réduite et non plus par le biais de projets de grande envergure. Cette théorie, comme les autres, ne tient nullement compte du mode dominant et de ses contradictions. Alors que les pays du sud de l'Europe adoptent des politiques de décentralisation, au début des années 1980, les métropoles se tournent vers les politiques conservatrices du néolibéralisme. L'Italie est un cas d'exception à cause de l'importance de son économie informelle et du secteur de subsistance.

“A notable exception was Italy, where research and particular attention was given to the different

reproduction patterns that reflect and influence capital restructuring. Studies of developing and backward regions, both rural and urban, showed the persistence to various degrees of subsistence 'economies' based on activities for the direct consumption of members of the household (...). In addition, research in industrial relations demonstrated the spread of forms of organization of informal work at home (e.g. in the sectors of clothing and salaries below the legal minimum wage, which enables many companies to compete at international level). The latter received major attention in Italy, with the well known debate around 'fabbrica diffusa' (diffused industrial production) and local labour markets." (Hadjimichalis : 1987, 25)

Le discours dominant à l'heure actuelle est celui du néolibéralisme. Il remet en cause l'État-providence, surtout en matière de développement régional. Il tient le discours de l'austérité, il oblige l'État à réduire les dépenses publiques et les salaires et à promouvoir la compétitivité du capital. Seul le marché peut dicter la voie en matière de développement économique et de relations industrielles. Le mot clé est incontestablement celui de la « restructuration » ou d'ajustement structurel. Le marché exige que chaque instance ou, mieux encore, chaque « territoire » (nation, région, site de production), s'adapte au nouvel ordre global. Le développement économique se réduit au calcul du profit. C'est l'époque des profits faramineux, mais le capital n'a aucun projet social. Dans cet esprit, l'Europe exige que l'Italie assainisse ses finances publiques avant l'entrée en vigueur du traité de Maastricht en 1992. Finalement, on constate que ces théories ont servi d'outil de planification pour l'État, alors que ce dernier est essentiellement exclu du discours.

Passons maintenant aux théories marxistes. Hadjimichalis (1987) nous rappelle que l'oeuvre de Marx n'aborde pas la question du développement régional inégal. La problématique de l'« espace » fut délaissée mais elle a pris, depuis lors, la place qui lui revient depuis l'exacerbation des contradictions sociales et spatiales à l'échelle de l'économie mondiale. Un premier courant regroupe les thèses sur le

développement autonome du capitalisme. Ainsi, les stades de développement économique des régions sont liés au procès d'accumulation. La chute du taux de profit oblige le capital à réduire le temps nécessaire à la mise en marché et à accélérer son rythme de production et d'expansion. Les profits sont directement liés aux coûts de production, c'est-à-dire au travail nécessaire à la reproduction de la force de travail. Ces théories attribuent le développement spatial inégal à la logique interne du capital, mais elles ne tiennent pas compte des liens que les secteurs et les entreprises ont forgés à l'extérieur de la région. Il n'y est guère question, non plus, du rôle de l'État et des luttes de classes.

Une autre école met l'accent sur la circulation et l'échange. Ainsi, le surplus prélevé profite au développement du capitalisme dans les métropoles alors que la croissance économique de la périphérie est bloquée. C'est la thèse de la dépendance et du sous-développement qui lie le développement économique à la force politique des classes dominantes. Une dernière thèse, mise de l'avant par Emmanuel, est celle de l'échange inégal selon laquelle l'accumulation et la disparité spatiale sont liées aux contradictions entre la composition organique du capital et les coûts de la main-d'oeuvre. Harvey (1989) l'intègre à sa notion de développement inégal du capital. Nous y reviendrons.

Les critiques de ces écoles soulignent la dichotomie qu'elles introduisent entre les sphères de la production et de l'échange. La thèse du sous-développement ne tient pas compte de l'existence de nouvelles aires industrielles au centre et dans la périphérie. Réduire l'analyse à l'exploitation externe signifie occulter les rapports sociaux et les luttes de classes. De plus, cela signifie aussi que la technologie est perçue comme l'unique moteur du développement économique. Enfin, Hadjimichalis (1987) dénonce le fonctionnalisme de la notion implicite de l'équilibre des marchés et, donc, du centre et de la périphérie, qui relègue la lutte des classes à l'arrière-plan. À son avis, seule l'oeuvre de Wallerstein et de Mandel évite

cet écueil. Il estime, par ailleurs, que toute analyse du capitalisme doit faire état à la fois des sphères de la production, de la circulation et de l'échange ainsi que des rapports de classe, tout cela s'inscrivant dans l'espace. Nous y ajoutons les rapports de sexe.

“Moved by the profit motive and class conflicts, capital is thus driven to expand in the sphere of production and simultaneously encounters a barrier in the sphere of circulation (Harvey, 1982). It is precisely at this point that uneven regional development and, more generally, the organization of space enter into the problematic of capitalist development. Spatial integration is actively produced rather than passively received as a concession to 'nature' or 'history'. And this production of spatial configurations is made up through direct and indirect intervention by private social agents (mainly individual capitalists) and/or collective social agents (the state, local authorities, labour organizations, social movements, etc.). The outcome is that the development of capitalism is beset by counterposed and contradictory geographical tendencies. On the one hand, spatial barriers and regional/local distinctions must be overcome. Yet the means to achieve that end entails the production of new geographical differentiations which form the spatial barriers to be overcome.” (Hadjimichalis : 1987, p. 50)

Hadjimichalis s'appuie ici sur les travaux de Harvey (1989). Celui-ci estime que le développement du capitalisme manipule l'espace à son avantage, car il exacerbe la concurrence entre les lieux de production. D'ailleurs, les rapports sociaux du capitalisme s'inscrivent dans des lieux concrets et c'est précisément cet ancrage géographique qui explique leurs caractéristiques distinctes. Le procès d'accumulation repose sur la production de valeurs et l'échange inégal ne fait que transposer cette dynamique ou circulation entre deux lieux, les métropoles mondiales (Sassen : 1992), les régions ou les territoires. Le profit découle de la surexploitation ou, encore, sur l'exacerbation des contradictions sociales. Le capital cherche à réduire le taux de rémunération ou à accroître l'intensité du travail. Il manipule

aussi à son avantage la définition sociale du travail selon le lieu, le secteur, l'ethnie et le sexe. La concurrence entre les capitaux et les contradictions du rapport capital-travail ne font qu'exacerber le développement technologique et la circulation. Cela a pour effet d'engendrer une crise de suraccumulation qui dévalorise le capital et le travail auquel seul un réaménagement de l'espace peut répondre. C'est la fuite du capital à la conquête d'un nouvel espace. Par ailleurs, la mobilité du capital exige qu'une part du capital s'incarne ou s'immobilise dans des structures physiques et sociales. Le sujet (l'État, les élites, le pouvoir local, les institutions bancaires, etc.) accueille ou facilite ce processus. En effet, l'ancrage du capital requiert une intervention qui va au-delà du marché (Harvey : 1995). Au dire de Smith (sd.), cela débouche sur une contradiction, car si l'ancrage permet d'accroître le taux de profit, le capital cherche dès lors à se libérer pour maintenir le rythme de croissance en exploitant le développement géographique inégal du taux de profit.

L'accumulation désagrège l'espace social, car il se fonde sur la refonte continue de ses assises géographiques. Le capital se désincarne du territoire à cause de la vitesse de la circulation. Des alliances territoriales cherchent à freiner la mobilité du capital pour assurer ou sauvegarder la reproduction sociale sur leur territoire. Ces alliances, qui investissent des institutions sociales et des infrastructures physiques, n'émergent pas d'un flou contexte culturel quelconque, mais bel et bien de conflits concrets. La rivalité entre les diverses régions du système mondial engendre des stratégies pour protéger le territoire. Les classes sociales dont les intérêts investissent certaines régions déploient leur pouvoir pour y sauvegarder l'ancrage du capital. Les perdants voient leur territoire laissé pour compte.

Le développement régional inégal renvoie donc au transfert géographique de valeur. Ce processus s'inscrit, selon Hadjimichalis (1987), dans le tandem de la régionalisation et du régionalisme. La première renvoie aux pressions exercées par le capital et par l'État. Le second est la réaction du pouvoir local et des acteurs

sociaux à la régionalisation et les alliances que cela fait naître. Cette dynamique revêt une importance particulière dans les formations sociales du sud de l'Europe où le développement régional inégal est imbriqué aux enjeux politiques et idéologiques.

“The relationship between regionalization and regionalism and its roots in uneven regional development is viewed as a social confrontation over the spatiality of contemporary capitalism (Soja : 1981). My argument builds upon a conceptualization of spatiality as the material form of the social relations of production, as the concrete historical and territorial framework for accumulation, as hence the terrain for new forms of class struggle and political mobilization. In this conceptualization, the state, territory and social classes are implanted directly in the analysis of spatiality, not as peripheral categories but as its essential problematic.” (Hadjimichalis : 1987, p. 3)

Hadjimichalis (1987) ajoute que toute étude doit reposer sur une analyse diachronique de la société ainsi que du rôle de l'État, des classes sociales et des agents locaux. Il se situe en cela dans le droit fil de l'oeuvre de Gramsci (1991). Il conclut que l'espace ou la « région » s'imbrique aux rapports sociaux et à la division du travail.

Le renouveau que semble connaître Gramsci récemment mérite qu'on s'arrête à son analyse du développement régional. Son oeuvre décrit comment le territoire est façonné par le procès de formation de l'État et les alliances de classes. Elle traite de la spécificité du local et du territoire et, surtout, de la question méridionale. Cette dernière déborde la contradiction ville-campagne, car le territoire est façonné par le procès de formation de l'État et les alliances de classes. Il inclut aussi les grands intellectuels qui contribuent à façonner une image du sud qui domine encore aujourd'hui dans le nord de la péninsule. Ainsi, le Mezzogiorno s'insère dans une contradiction nationale, et non régionale, qui renvoie au



développement du capitalisme et aux bases sociales du pouvoir bourgeois. La désagrégation rurale qui résulte de ce développement inégal ne saurait découler du seul retard de l'agriculture. La territorialité de la question méridionale est façonnée par la réalité socio-historique d'un développement économique qui englobe tout le pays. Gramsci (1991) ira jusqu'à comparer la dépendance du Mezzogiorno à la soumission sous l'impérialisme, car dans les deux cas la territorialité est liée au fonctionnement et au développement du mode capitaliste. Il s'agit avant tout d'un rapport social et politique qui renvoie au développement inégal du capitalisme et au rapport entre le capital et l'État (Gramsci : 1991).

On ne saurait donc réduire les problèmes du sud à des carences régionales, comme l'affirment les théories libérales, car toute solution au problème du Mezzogiorno doit nécessairement transcender la région. Il ne s'agit pas non plus d'une nette coupure géographique, ou un dualisme économique, car une telle approche ne tient pas compte des contradictions sociales qui affectent l'ensemble du pays. De nombreux auteurs italiens privilégient une approche fondée sur la spécificité des régions. Avec l'apparition du régime d'accumulation flexible, il a même été question d'une tierce Italie. Cette thèse semble perdre son importance avec la diffusion de l'accumulation flexible dans l'Italie du nord-ouest ainsi que du nord-est. Quoiqu'il en soit, nous préférons une analyse de la territorialité en fonction du développement inégal du capitalisme. Cela nous ramène aux travaux de Gramsci (1991), Harvey (1989) et Hadjimichalis (1987). C'est la définition que nous adopterons dans cette thèse, en plus de celle du « site » puisée chez Dunford (1988).

Les études qui sont antérieures à la nouvelle division internationale du travail mettaient l'accent sur la dynamique historique des systèmes socio-économiques et la reproduction des rapports sociaux. Avec l'accumulation flexible, ce sont la conquête de l'espace et la reproduction sociale qui importent désormais. Harvey (1989)

et Hadjimichalis (1987) citent tous deux les travaux de Lefebvre sur la production de l'espace. Harvey (1989) ajoute que le capital cherche à introduire dans les économies avancées la multiplicité des modes d'encadrement du travail trouvés auparavant plutôt en périphérie. Smith (sd.) abonde dans le même sens que Harvey quand il précise qu'il ne s'agit pas d'un capitalisme déstructuré tel que décrit par Lash et Urry (1987), mais d'un capitalisme de fait régénéré par ce mode de diffusion sur le territoire. La surexploitation de la force de travail sous ce régime par l'entremise, souvent, d'un patrimoine culturel local, confirme l'importance attachée à la reproduction sociale dans les petites et moyennes entreprises (PME) ou les nouveaux ateliers de production. Il demeure à vérifier si cela est plus prononcé dans les ateliers liés aux secteurs de pointe.

“H. Lefebvre has argued in the 1970s (for example in *La Pensée marxiste et la Ville*) that, during the nineteenth century and into the early twentieth, the production of geographical space was accommodative, conformant and directly shaped by the market. In addition, given the massive urbanization associated with expanding industrialization, the reproduction of the labour force was much less crucial an issue than the process of direct exploitation through a system of subsistence wage and the domination of capital over labour at the point of production. In the extraction of absolute surplus value, and in the simple reproduction process, time was more important than geographical space.” (Hadjimichalis : 1987, p. 35)

Le même développement inégal se déroule dans les économies avancées. Les instances de gestion adoptent la structure des multinationales, alors que le sous-prolétariat est concentré dans les stades de production et les services faiblement rémunérés. Nous y reviendrons quand il sera question de la paysannerie et de l'émigration. La main-d'oeuvre qualifiée et syndiquée est en voie de disparition dans la foulée de l'ajustement structurel. Le paysage urbain reflète cette refonte qui se déroule à l'échelle du système mondial. Les centre-villes, destinés à la reproduction

sociale des sièges sociaux et des cols blancs, sont transformés par la construction effrénée de tours et par l'embourgeoisement des quartiers ouvriers. Les autres quartiers sont abandonnés aux bidonvilles et aux ateliers illégaux (*sweatshops*).

Auparavant, le procès d'accumulation, et ses rapports sociaux, étaient monolithiques et ils transformaient tout sur leur passage. Dorénavant, le rapport travail-capital ne fait que se greffer ou s'articuler aux conditions de production régionales déjà existantes, tout comme il ne fait que se supersposer à la communauté où il ne s'arrêtera qu'un certain temps (Scott et Storper : 1988).

“They are also the framework within which specific urbanization and regional development processes unfold. Further, it is in these complexes that social reproduction occurs, and thus the creation of or resistance to new forms of domination that appear on the historical scene can be discerned through the window of territorial dynamics.” (Scott et Storper : 1988, 310)

Il est aisé de conclure, au terme de cette présentation, que le « territoire » est façonné par le développement inégal du capital. C'est la définition que nous adopterons dans cette thèse. Les stades du développement inégal ont toujours eu, dès l'émergence du système mondial, un impact profond sur l'agriculture. C'est donc dire que le territoire est en partie façonné par la transformation inégale de la paysannerie. Elle servira de réserve de main-d'oeuvre à l'échelle du système mondial au fil des besoins du capital. Cela semble particulièrement vrai des semi-périphéries méditerranéennes au XIXe siècle. Pour mieux saisir ce qu'il en est, arrêtons nous un peu sur l'impact du développement économique sur la paysannerie.

## **La paysannerie**

Les travaux de Marx et de Lénine ont traité du cas anglais qui illustre l'industrialisation de l'agriculture par la décomposition et la prolétarianisation de la

paysannerie et l'émergence de la grande propriété capitaliste orientée vers le marché (Hussain et Tribe : 1981, a et b).. Le cas français illustre, lui, le maintien de la production directe. C'est la thèse de Kautsky (Hussain et Tribe : 1981, a et b). Les petits et moyens producteurs subissent une soumission formelle au capital dans les sphères de la production et de l'échange. En effet, sur la ferme, la propriété juridique et les rapports de circulation camouflent les rapports de production ou le prélèvement d'un surplus. La soumission est réelle ou formelle selon qu'elle s'inscrit de façon immédiate, ou non, dans les rapports sociaux capitalistes. La contrainte au surtravail, soit le prolongement de la durée ou l'accélération du rythme de travail, ne peut contrer la chute des prix des produits agricoles. La soumission formelle de la paysannerie est manifeste à l'égard des intermédiaires, des sources de crédits, des commerçants et des fournisseurs de moyens de production. Elle l'est aussi par le complexe agro-industriel qui soumet l'agriculture au capital par le biais de protocoles et de la sous-traitance qui consolident la perte de contrôle sur les facteurs de production ainsi que sur la transformation et la mise en marché. L'agriculture est intégrée au mode dominant en amont et en aval par l'endettement et le marché (Goodman et Redclift : 1981). Les politiques étatiques facilitent la présence de certains produits sur le marché et la disparition des entités agricoles plus vulnérables ou qui s'adonnent à une production moins souhaitable.

Le développement de l'agriculture est lié au mode dominant, mais il s'agit, ici comme dans les autres secteurs, d'un développement inégal qui s'inscrit dans le paysage local et régional. La surexploitation de la production familiale permet le transfert de surplus vers l'industrie. Elle contribue à la production de biens agricoles à bas prix afin de maintenir les salaires industriels à la baisse. Si une minorité accède au statut de moyenne bourgeoisie, la production familiale subit souvent la soumission réelle au mode de production dominant. La soumission réelle peut être partielle, à savoir toucher certains membres de la maisonnée, elle

peut aussi être saisonnière ou encore permanente. Tel semble être le cas de l'Italie. Tout n'est pas dit pour autant. En effet, la production familiale est aussi un bassin de main-d'oeuvre pour l'industrie.

Pour traiter de l'émigration, nous reprendrons la thèse de Sassen (1992) au sujet de la mobilité du capital et du travail à l'échelle du système mondial, car elle trace le lien la transformation de l'agriculture et l'émigration. Cette thèse s'intègre à celles de Hadjimichalis (1987), Dunford (1988), Scott et Storper (1988a), dont il a été question plus haut. Selon Sassen (1992), la pauvreté, le sous-emploi et la surpopulation ne suffisent pas à expliquer les facteurs qui sous-tendent l'émigration. L'analyse doit dépasser ou aller au-delà des conditions internes d'un pays. En effet, de nombreux pays souffrent de pauvreté sans qu'il n'y ait émigration pour autant. De plus, les problèmes de pauvreté et de croissance démographique remontent assez loin dans le temps. Les causes qui contribuent à l'émigration sont souvent liées aux vagues antérieures d'émigration, à l'impact des investissements étrangers dans le secteur agricole, ainsi qu'à l'histoire coloniale, diplomatique et militaire. De plus, les liens d'échanges commerciaux entre régions y sont aussi pour quelque chose. En dernier lieu, l'analyse de l'émigration doit tenir compte des politiques d'immigration des métropoles. Somme toute, pour comprendre les vagues migratoires, il faut tenir compte de l'ensemble des liens entre le bassin d'émigration et le pays récipiendaire.

Sassen (1992) estime, suivant en cela Marx, que le développement du mode dominant repose sur l'appropriation du surplus, soit par le biais de l'exploitation de la force de travail. Or, dès son émergence, le système mondial se fonde sur la mobilité de la force de travail, car le capital éprouve des difficultés à s'approprier une main-d'oeuvre qu'il juge « désirable ». De plus, la force de travail provient surtout de l'agriculture et la place que détient une formation sociale dans le système mondial déterminera les modalités de l'émigration. Nous y reviendrons au dernier chapitre.

L'auteure identifie aussi les quatre catégories liées à l'encadrement du travail. La première est associée à la pénétration du capitalisme dans les régions moins développées ou périphériques du système mondial. Le transfert du surplus prélevé par le capital dans la périphérie est expédié vers la métropole. Cela est typique de la production axée sur l'exportation, comme les mines et les plantations. Aujourd'hui il est associé aux entreprises à forte intensité de travail en périphérie. L'apparition de la production capitaliste à large échelle dans la périphérie entraîne le recul de la production non capitaliste, car le capital cherche toujours à libérer la force de travail. Il s'agit le plus souvent de la petite production, mais ce n'est pas que la paysannerie *in situ* qui est touchée. On n'a qu'à penser à l'immense transplantation de population que l'esclavage a représenté. À la même époque, les grands propriétaires des Amériques offraient aux paysans italiens du Mezzogiorno les frais de transport et un lot de terre en échange d'un contrat dans les plantations de café.

La deuxième catégorie est toujours liée à l'expansion du capitalisme, mais avec, cette fois-ci, une forme d'accumulation dans les pays périphériques. Elle correspond à la vague de développement qui a eu lieu aux États-Unis à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Elle correspond aussi, au XX<sup>e</sup> siècle, au développement économique des pays producteurs de pétrole.

La troisième catégorie est associée aux périodes d'accumulation intense dans les pays avancés. C'est au cours d'une telle période d'accumulation en Angleterre que les Irlandais émigreront en grand nombre au XIX<sup>e</sup> siècle. Les paysans de l'Europe du sud et de l'est émigreront en Suisse, en Allemagne et en France au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et à nouveau après la Deuxième Guerre mondiale. Le capital recherche avant tout une main-d'oeuvre peu coûteuse et vulnérable. Il n'a pas à payer les avantages sociaux et il peut, en toute liberté, rapatrier la main-d'oeuvre lors d'une baisse dans la productivité. Il désire, de plus, une main-d'oeuvre consomme peu, tant les biens que les services.

La dernière catégorie est la migration associée à la reproduction de la domination du capital sur la main-d'oeuvre dans les pays avancés. Tel a été le cas pour l'Europe après la guerre et pour les États-Unis au cours des dernières décennies. Le surplus est plus élevé, car la main-d'oeuvre immigrée fait chuter le coût général de la reproduction de la main-d'oeuvre nationale. De plus, comme pour le cas précédent, une main-d'oeuvre immigrée qui peut être rapatriée permet de faire l'économie des prestations de chômage. La main-d'oeuvre immigrée ne consomme ni les biens, ni les services au même degré que la main-d'oeuvre nationale. Les travailleurs étrangers acceptent les emplois que refusent les ouvriers du pays. Ce type d'immigration est souvent temporaire et ne donne pas accès à la citoyenneté. C'est le phénomène du *gästarbeiter*.

“Immigrant workers produce more in relationship to what they consume than native workers. Furthermore, some of the foreign workers can be repatriated when they are no longer needed or when their physical and mental health prevents them from working. The costs associated with unemployment, workers' disability, and medical care can at least be partly exported. Moreover, social discontent can be exported (...) In short, the possibility of repatriation and the below-average demands of immigrants generally exempt the receiving country's economy from the need to build the kind of infrastructure and service organizations that would be required by an equal number of national workers. This issue, however, is complicated by the presence of children born to foreign workers and the number of these workers who become more or less permanently settled.”

(Sassen : 1992, p. 39)

Quatre modes d'encadrement de la main-d'oeuvre correspondent aux quatre types d'émigration décrits plus haut. En un premier temps, lors de l'émergence du système mondial, le capital inféode différentes régions du système mondial à l'hégémonie européenne et il transpose la main-d'oeuvre d'une région de la

périphérie à l'autre, comme bon lui semble. Les populations sont mises en tutelle et soumises au travail forcé, soit l'esclavage, le péon, l'encomienda et les contrats de travail imposés à des tribus entières.

Le colonialisme est un deuxième type de mise en tutelle de la main-d'oeuvre. Les déplacements ont eu lieu d'une aire colonisée à une autre ou, encore, des métropoles en direction de la périphérie où le capital exploite les ressources des régions mises en tutelle. Ce type de déplacement débute au cours du long XIV<sup>e</sup> siècle et il se poursuivra pendant les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. C'est aussi à cette époque qu'émerge l'État-nation qui a pour mandat de gérer cette ressource rare et précieuse qu'est la main-d'oeuvre. En effet, à cette époque, la croissance démographique est lente et les guerres coûteuses en vies humaines alors que le capital a besoin de main-d'oeuvre pour sa production intensive et pour peupler les régions soumises ou qui restent à conquérir. On comprend pourquoi l'État cherche à contrôler la sexualité des femmes. Il en sera question au troisième chapitre.

Avec la consolidation du système mondial, grâce à la domination de la périphérie, il sera désormais question d'émigration internationale. La main-d'oeuvre partira des pays moins développés en direction des métropoles. Le nord-ouest de l'Europe importe la main-d'oeuvre de sa périphérie immédiate, soit l'Europe de l'est et du sud. Ces régions fourniront la main-d'oeuvre qui permettra le développement de l'Europe et des États-Unis. C'est à cette époque que l'Italie voit sa population se rendre en France en grand nombre. Puis, ce sera au tour de la Chine, du Mexique et de l'Afrique du nord. Au cours des dernières décennies, la main-d'oeuvre provient de l'Amérique du sud, de l'Afrique et de l'Asie. Il en sera question lors de l'analyse des récits de vie.

Avec la nouvelle division internationale du travail, la main-d'oeuvre se dirige toujours vers les métropoles, mais et elle se dirige aussi vers les nouveaux ateliers de sous-traitance dans les régions périphériques des pays avancés et les



sites de production pour exportation de la périphérie. La main-d'oeuvre se déplace sur le territoire national ainsi qu'à l'échelle de l'économie-monde. Certaines métropoles privilégiées regroupent les sièges sociaux et le tertiaire avancé qui les dessert. Ces cités-monde (*global cities*) gèrent le capital financier et contrôlent la mondialisation. Les métropoles deviennent elles aussi récipiendaires d'investissements directs. Les vagues d'émigration des régions périphériques se dirigent vers les cités-monde qui accueillent les secteurs de pointe, le tertiaire avancé et sa main-d'oeuvre qualifiée ainsi que les secteurs traditionnels. La nouvelle division internationale du travail implique que les stades de production non qualifiée et semi-qualifiée ont non seulement emménagé en périphérie, mais aussi dans les régions dites périphériques des économies avancées. À ce stade de développement du capital, les flots de main-d'oeuvre proviennent de trois régions du globe. Le flot le plus important, en provenance de l'Europe du sud et de l'Afrique du nord, se dirige surtout vers le nord-ouest de l'Europe. Un deuxième flot, originaire des Caraïbes et de l'Asie du sud-est, se dirige vers les États-Unis. Le dernier vient du Moyen-Orient et de l'Asie du sud et il se dirige vers les pays arabes exportateurs de pétrole.

Le système mondial a tôt fait de se doter d'un appareil politique qui dessert ses intérêts, soit l'État-nation. Tel que déjà mentionné, celui-ci joue un rôle contradictoire, car il doit défendre ses propres intérêts afin de protéger son statut au sein de l'économie-monde et il doit répondre aux revendications de ses citoyens tout en protégeant les intérêts économiques des secteurs du capital. Ainsi, les frontières contribuent à la reproduction du système, car elles justifient la stratification de la main-d'oeuvre sur le territoire national, et ce souvent en fonction de l'appartenance culturelle, la mise en place des différentes échelles de salaires et la vulnérabilité de la main-d'oeuvre immigrée. De plus, l'État adopte des politiques de réunification des familles pour la main-d'oeuvre immigrée, tout en cherchant à

restreindre son droit de résidence et de citoyenneté. L'identité ethnique et la ségrégation sexuelle servent à justifier des salaires moins élevés. En dernier lieu, les frontières contribuent au maintien de la périphérie en tant que réserve de main-d'oeuvre.

La mobilité de la force de travail varie au fil des stades de développement de l'économie-monde qui ponctuent la soumission et la disparition, même, des formes de production non capitalistes. La terre devient une marchandise et la force de travail est « libérée ». La diffusion des rapports marchands déclenche des mouvements migratoires à l'échelle du système auxquels se greffe l'illusion du choix individuel. Cette main-d'oeuvre est aussi encadrée par l'État qui en fait une catégorie distincte sur son territoire. Ce processus de différenciation confère aux ouvriers étrangers une impuissance exploitée par l'État et le capital. Cette différenciation a pour objectif de maintenir les coûts de reproduction du capital à la baisse. En effet, les frais de reproduction de cette main-d'oeuvre demeurent du ressort du pays d'origine et seuls les frais immédiats relèvent du pays récipiendaire.

La main-d'oeuvre provient le plus souvent, des régions rurales. Elle est avant tout jeune et non qualifiée, car le capital recherche une main-d'oeuvre peu coûteuse pour les secteurs modernes et traditionnels. Il souhaite une main-d'oeuvre flexible, c'est-à-dire qui accepte les conditions rébarbatives de travail et de congédiement.

Les études portent plutôt sur la dynamique entre les économies avancées et les périphéries, ou les sociétés en voie de développement. Les semi-périphéries du Bassin méditerranéen permettent de nuancer l'étude du développement inégal du capital. Une étude de cas en Italie permet aussi de nuancer certaines généralisations sur le Mezzogiorno basées foncièrement sur le démantèlement du latifundium. Ici comme ailleurs, l'émergence du système mondial, au XVI<sup>e</sup> siècle, transforme d'ores et déjà l'ordre rural bien que la transformation de la paysannerie

continue au fil des stades ultérieurs du développement du capital. Il en sera question au chapitre suivant. La position de l'Italie au sein du système mondial décidera aussi, en partie, des modalités de la soumission formelle ou réelle au capital. Quoiqu'il en soit, une large part de la paysannerie méridionale sert de réserve de main-d'oeuvre au capital. Au terme de cette discussion sur le développement inégal et la paysannerie, nous passons maintenant à l'étude des rapports sociaux de sexe.

### **Le féminisme et le sujet de la modernité**

Nous passons maintenant au survol de certaines thèses féministes. La thèse sur laquelle nous nous appuyons dans le cadre de cette étude trace le lien entre le développement inégal du capital et les rapports sociaux de sexe. Il sera aussi question de la conscience contradictoire, de la structure du vécu et de la résistance. La notion de résistance englobe la prise de conscience du « sujet » et les luttes pour un changement social en réponse aux contradictions sociales. Par ailleurs, nous n'avons pas pour objectif une étude exhaustive du « sujet », mais de mettre en lumière la piste la plus intéressante, à notre avis, qui se dégage des récits de vie, soit le sentiment d'appartenance au lieu fondé sur la résistance aux contradictions sociales. Les récits de vie ne sont pas toujours en mesure d'étayer ces liens de manière aussi détaillée que nous l'aurions souhaité, mais ils laissent entrevoir une notion importante qui permet de nuancer certains énoncés théoriques.

Le féminisme est foncièrement un mouvement social qui repose sur la prise de conscience, par les femmes, de leur exploitation et de leur oppression, à savoir dans les sphères de la production de l'espace et des représentations de l'espace. C'est sur cet axe que repose la notion de dépossession dont il sera question plus bas. Il englobe un vaste corpus de thèses et de positions politiques. Il

promeut un sentiment d'appartenance par le biais de l'histoire collective. Il proclame la nécessité incontournable d'un changement social profond dans toutes les sphères de la vie, soit le changement social, culturel, idéologique et même, pour certaines, spirituel.

Nous ne sommes pas en mesure de présenter un survol des thèses féministes mais, en guise d'introduction, nous nous permettons un survol historique succinct. Puisqu'il est souvent question, dans cette thèse, du début de l'ère moderne et de l'Italie, on ne peut passer sous silence le nom de Christine de Pisan.<sup>5</sup> Au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, l'histoire parle des épistolières et des salons des aristocrates. (Bridenthal : 1987). Au XIX<sup>e</sup> siècle, on voit apparaître le féminisme libéral de la bourgeoisie, qui revendique l'égalité des femmes, leurs droits sociaux et politiques ainsi que le suffrage. Les féministes de cette époque se sont dotées d'un organisme structuré pour appuyer leurs luttes. Le féminisme socialiste, lui, remonte, entre autres, aux luttes menées par des femmes comme Clara Zetkin<sup>6</sup> et Alexandra Kollontai<sup>7</sup>, qui endossèrent les luttes ouvrières et revendiquèrent des changements dans la condition des femmes.

Au XX<sup>e</sup> siècle, et surtout depuis les années 1960, on ne compte plus les travaux féministes en sciences humaines<sup>8</sup>. Les débats tournent autour du féminisme

---

<sup>5</sup> Christine de Pisan (1365-1430). Auteure vénitienne qui vécut en France et dont l'oeuvre la mieux connue demeure *La Cité des dames*, paru en 1405, dans le contexte du début de l'époque sur la « querelle des femmes ».

<sup>6</sup> Clara Zetkin (1857-1933), dirigeante du parti socialiste allemand et organisatrice principale de la conférence des femmes qui a eu lieu en 1907 dans le cadre de la Deuxième internationale. Elle proposa que le 8 mars soit déclaré la Journée internationale des femmes.

<sup>7</sup> Alexandra Kollontai (1872-1952), féministe russe, membre du gouvernement soviétique, diplomate au Mexique et en Norvège et ambassadrice de l'Union soviétique en Suède de 1930 à 1945.

<sup>8</sup> Il en est de même dans toutes les sphères, dont la littérature et les arts.

radical qui, avec des auteures comme Shulamith Firestone<sup>9</sup> et Mary Daly<sup>10</sup>, dénonce un patriarcat ahistorique et universel. C'est la thèse qui sous-tend les *gender studies* où la catégorie analytique du genre est analysée en fonction de l'organisation sociale, les structures socio-politiques et le pouvoir. C'est aussi un mouvement qui prône la spécificité des femmes. Ainsi, la majorité de ces thèses se fondent sur la notion d'identité féminine essentielle, ou encore naturelle, basée sur la biologie des femmes. Le post-structuralisme, est, lui, axé sur l'analyse du patriarcat par le biais de l'analyse sémiotique du discours. Il sera brièvement question de ces deux thèses plus bas (Coward : 1977; Weedon : 1987).

Les thèses socialistes postulent que les stades de développement du capital ont un impact sur la division du travail ainsi que sur les rapports sociaux de sexe. Voilà qui vaut pour le social. Les notions de conscience dominée et de structure du vécu, telles que développées par Mathieu (1991) et Williams (1989) respectivement, nous permettront de traiter du sujet. En dernier lieu, la notion de résistance permettra, elle, de jeter un pont entre le social et le sujet.

L'analyse des récits, présentée au dernier chapitre, tentera d'illustrer ces notions. En effet, la production de l'espace, soit le social, est imbriquée aux représentations de l'espace, soit le sentiment d'appartenance au lieu qui émerge en réponse aux rapports sociaux. Poursuivant dans le droit fil de la terminologie de Lefevre (Harvey : 1989), il ne sera pas question, ici, de l'espace des représentations, soit de l'inconscient et de la créativité.

---

<sup>9</sup> Shulamith Firestone : auteure américaine connue pour son livre *The Dialectics of Sex*, paru en 1970.

<sup>10</sup> Mary Daly : auteure américaine, mieux connue pour son livre intitulé *Gyn/Ecology*, paru en 1978.

## **Le patriarcat**

Le patriarcat en tant que théorie ne renvoie pas habituellement à une forme d'organisation sociale, bien qu'on parle de sociétés patriarcales, mais réfère généralement à un univers idéologique ahistorique qui justifie l'exploitation et l'oppression des femmes et des cadets par les hommes. Il aura remplacé des sociétés dites matriarcales où les femmes exerçaient le pouvoir. Il est alors le plus souvent question d'autorité et de pouvoir, ou encore du pouvoir politique direct et indirect. Ce dernier renvoie à la notion de consentement ou de résistance passive dont il sera question plus bas. On a pas retrouvé de preuves historiques de sociétés matriarcales, mais en anthropologie, on étudiera les sociétés matrilineaires et matrilocales qui ne stuent pas dans un passé antérieur aux sociétés dites patriarcales. Le patriarcat repose sur la contrainte ainsi que sur la résistance active ou passive des femmes, qui, elle, s'exprime par le biais de stratégies qui varient selon les contextes socioculturels, les classes sociales et l'époque étudiée.

Certains auteurs préfèrent toutefois cerner le contexte socio-historique des sociétés patriarcales afin de mieux délimiter le cadre d'analyse des rapports de pouvoir auxquels renvoient le patriarcat. Ainsi, selon Lerner (1986), le patriarcat remonte au troisième millénaire. Elle débusque la thèse qui veut que le patriarcat émerge de l'Antiquité et se dissolvent à la fin du XIX<sup>e</sup> ou au début XX<sup>e</sup> siècle avec le suffrage universel. Toutefois, c'est plutôt la diffusion des rapports marchands qui met fin à la domination économique des hommes ainsi qu'à la soumission des femmes et des cadets. Lerner définit le patriarcat tel que suit :

“In its narrow meaning, patriarchy refers to the system, historically derived from Greek and Roman law, in which the male head of the household had absolute legal and economic power over his dependent female and male family members.. (...)”

Patriarchy in its wider definition means the manifestation and institutionalization of male dominance over women and children in the family and the extension of male dominance over women in society in general. It implies that men hold power in all the important institutions of society and that women are deprived of access to such power. It does not imply that women are either totally powerless or totally deprived of rights, influence and resources.”

(Lerner : 1986, 239)

Encore d'autres auteurs estiment, par ailleurs, que le « pacte » patriarcal déborde la notion de rapport de force et renvoie à la fois à des structures sociales spécifiques de même qu'à des représentations idéologiques qui existent toujours même sous le capitalisme avancé. Kandiyoti (1988) situe le patriarcat « classique » patrilinéaire et patrilocal, dans les pays d'Afrique du Nord, dans les pays musulmans du Moyen-Orient, y compris la Turquie, l'Iran et le Pakistan, ainsi que dans l'Asie du sud et l'Asie de l'est, soit l'Inde et la Chine<sup>11</sup>. Elle n'inclut pas, dans cette définition, le sud-est asiatique, ni la Méditerranée du nord, malgré les similarités importantes entre elles sur tout ce qui a trait au contrôle de la sexualité des femmes, comme le code de l'honneur et la virginité. Malgré ces précisions intéressantes, il n'en demeure pas moins que même dans les sociétés de descendance bilatérale, où les femmes accèdent à la propriété, on retrouve des diktats patriarcaux en matière de propriété, de résidence et de descendance.

La maisonnée patrilocal varie beaucoup selon les périodes historiques et les sociétés. Il est vrai que par maisonnée patriarcale, on entend le plus souvent

---

<sup>11</sup> Kandiyoti (1968) compare ces régions avec les sociétés sub-sahariennes, mais elle souligne que, malgré la polygynie qu'on retrouve en Afrique, les femmes y font preuve d'une grande autonomie qui les distingue de leurs consoeurs. Le vécu de ces femmes est traversé de fortes contradictions, car malgré leur plus grande autonomie, les femmes de nombreux pays, surtout musulmans, d'Afrique de l'est et d'Afrique de l'ouest subissent la circoncision, c'est-à-dire l'ablation d'une partie ou de l'ensemble de leurs organes génitaux externes (Koso-Thomas : 1987).

la maisonnée élargie des sociétés paysannes. Elle peut, dans certains cas, être basée sur la dyade relativement autonome mère-enfant subordonnée à des entités hiérarchiques sous la tutelle des hommes. Dans les sociétés patriarcales, le mariage est étroitement lié à la définition de l'« honneur ». Si le mariage est endogame, c'est la famille de l'épouse qui est tenue responsable du comportement et de la virginité des femmes. Plus le lien endogame est éloigné, plus cette responsabilité relève de l'époux. Le contrat de mariage est établi sur la base du prix de la fiancée. Il ne faut pas confondre la dot avec le transfert de l'héritage, car elle est versée à l'époux ou encore à sa famille. Quand les femmes ont droit à l'héritage, elles ne réclament pas, le plus souvent, leur part du patrimoine afin de ne pas s'aliéner leurs frères qui demeurent leurs seuls alliés advenant des difficultés dans leur nouvelle vie. Selon l'auteur, cela est particulièrement vrai de certains pays musulmans. Somme toute, les modalités de mariage et d'héritage varient selon les systèmes de parentèle et les traditions culturelles de chaque pays.

Les ponctions sur le travail et sur la sexualité des femmes varient selon leur situation au sein de la maisonnée et le profil démographique des membres de la maisonnée. Le rôle social le plus difficile est celui de jeune mariée qui n'a pas encore contribué au travail ou à la reproduction. Avec le temps, les rôles se modifient au fil et à mesure qu'une femme acquiert du pouvoir au sein de la maisonnée. Elle exercera, à son tour, ce pouvoir sur les jeunes femmes de la maisonnée, surtout à l'égard de ses brus. Son pouvoir serait le pendant de celui qui est exercé par les hommes. Le désir d'accéder au pouvoir expliquerait pourquoi les femmes intériorisent les valeurs patriarcales. De plus, les femmes n'accèdent au pouvoir que par l'entremise de leurs fils. Le fils devient garant d'un appui quotidien et même de la qualité de vie de sa mère dans son vieil âge. Les femmes veulent donc l'assurance que leur fils leur sera toujours voué et elles vont jusqu'à s'interposer entre lui et son épouse pour protéger leurs intérêts.



La thèse du patriarcat accorde de fait une grande importance aux rapports de force. Le patriarcat est donc un pacte, c'est-à-dire un système de règles et de prescriptions qui gèrent les rapports sociaux de sexe. Les deux sexes y acquiescent et, bien que le pacte soit constamment contesté, redéfini et renégocié, il demeure un rapport de force, qui peut s'avérer relâché ou tendu, mais au sein duquel les femmes ont toujours la position subordonnée.

“Paternalism (...) describes the relationship of a dominant group, considered superior, to a subordinate group, considered inferior, in which the dominance is mitigated by mutual obligations and reciprocal rights. The dominated exchange submission for protection, unpaid labor for maintenance. In its historical origins, the concept comes from family relations as they developed under patriarchy, in which the father held absolute power over all the members of his household. In exchange, he owed them the obligation of economic support and protection. (...) the male children's subordination (...) lasts until they themselves become heads of households. The subordination of female children and of wives is lifelong.”

(Lerner : 1986, pp 239-240)

Ainsi, selon cette thèse, le pacte se fonde sur le consentement des femmes. De plus, le système de valeurs et de comportements est intériorisé dès l'enfance. Les femmes reproduisent le rapport de force<sup>12</sup> à l'endroit de leur père, de leur mari et des femmes<sup>13</sup>. Les femmes consentent à leur soumission, mais elles

<sup>12</sup> Les femmes battues qui hésitent à quitter leur mari sont pointées du doigt et jugées faibles comme individus. L'opinion publique, en négligeant l'effet pernicieux caché d'une socialisation fondée sur la dévalorisation des femmes, les condamne et les rend responsables de la violence qu'elles vivent. On les pointe du doigt parce qu'il leur est difficile de quitter leur mari et parce qu'elles retournent parfois à plusieurs reprises vivre avec ce conjoint.

<sup>13</sup> Le livre de Wolf (1972) décrit fort bien l'exercice du pouvoir par les femmes et comment ce rôle varie avec leur statut et leur âge. Elle dépeint un portrait frappant de la famille patriarcale chinoise où la jeune épouse qui est opprimée par sa belle-mère transmet, à son tour, cette idéologie à ses filles et traitera ses brus avec la même sévérité que celle qu'elle a connue lors de son entrée dans la maisonnée de son mari.

exigent, en retour, que les hommes s'acquittent de leurs obligations à leur égard. Elles ne remettent pas en l'ordre social par peur, le plus souvent, de perdre ce qui est acquis et leur est familier. Elles exigent des hommes la protection traditionnelle en échange de leur soumission et de leurs comportements bienséants<sup>14</sup>. En dernier lieu, la prise de conscience de leur oppression ne suffit pas, ici, pour renverser l'ordre social, car le terrain de négociation et de compromis, ou encore, de résistance, de luttes et de revendications, varie selon le lieu et l'époque.

Dans les thèses du patriarcat, les femmes constituent une classe sociale. L'exploitation et l'oppression des femmes se fondent sur l'appropriation, par les hommes, du travail et de la sexualité des femmes. De plus, les rapports de classe se greffent aux rapports de force (Kandiyoti : 1988). Les castes indiennes constituent un bon exemple de la soumission et la dépendance économique des femmes aggravée par l'exclusion du travail productif. Les femmes n'entraveront pas impunément ces règles sociales afin de sauvegarder leur statut social et la protection des hommes.

Toute tentative de la part d'une femme d'échapper au patriarcat pour gérer ses moyens d'existence et sa sexualité engendre inévitablement une sanction, car le patriarcat repose de fait sur la contrainte et la violence.

“(...) on a spectrum ranging from the slave woman, whose sexual and reproductive capacity was commodified as she was; to the slave-concubine, whose sexual performance might elevate her own status or that of her children; then to the “free” wife whose sexual and reproductive services to one man of the upper classes entitled her to property and legal rights. (...)”

---

<sup>14</sup> On pense au Real Women canadiennes et aux mouvements de droite aux États-Unis. Cela explique aussi en partie le port du voile dans certains pays, dans la foulée de l'intégrisme musulman.

“Respectable women” gain access to class through their fathers and husbands but breaking the sexual rules can declass them. The gender definition of sexual “deviance” marks a woman as “not respectable” which in fact consigns her to the lowest class status possible. Women who withhold heterosexual services (such as single women, nuns, lesbians) are connected to the dominant man in their family of origin and through him gain access to resources. Or, alternatively, they are declassified. In some historical periods, convents and other enclaves for single women created some sheltered space, in which such women could function and retain their respectability. But the vast majority of single women are, by definition, marginal and dependent on the protection of male kin. This is true up throughout historical time (...) The group of independent, self-supporting women which exists in every society is small and usually highly vulnerable to economic disaster.”  
(Lerner : 1986, pp 215-216)

La notion de consentement ne devrait pas pour autant nier la résistance des femmes, ni leur capacité de luttés. Les femmes luttent pour leur « libération » et les « droits des femmes ». Ces termes renvoient à l'égalité des sexes. On pense au mouvement réformiste du XIX<sup>e</sup> siècle. L'« émancipation » signifie échapper à la domination paternaliste ou à toutes contraintes biologiques et sociales. Elle évoque l'autodétermination, soit la liberté de choisir son propre destin et de décider de son propre corps. Elle interpelle aussi l'autonomie qui renvoie au contrôle sur le travail et la sexualité (Lerner : 1986, pp. 236-237).

Ainsi, le patriarcat, en tant que grille d'analyse, renvoie à la lutte des sexes en tant que rapport de force universel. Il n'est pas étonnant que cette école féministe ait de fortes affinités avec l'oeuvre de Foucault fondée, elle aussi sur les notions de sexualité et de pouvoir. (Breur : 1989).

### **Le discours du post-structuralisme**

La thèse du patriarcat sous-tend aussi les approches post-structuralistes et post-modernes.

Dans le cadre cette thèse, nous situons la discussion des représentations idéologiques et de la conscience contradictoire sous la rubrique des thèses féministes, mais il va de soi que les représentations idéologiques renvoient à la fois au social et au vécu, et non pas seulement aux rapports sociaux de sexe. Nous aurions pu tout aussi bien présenter cette discussion sous un autre titre, car elle déborde le cadre du débat sur les seuls rapports de sexe. Quelques mots en guise d'introduction sur ce sujet, donc, sur ce sujet avant de passer au post-structuralisme.

La question des représentations idéologiques est importante et son survol dépasse le cadre de cette thèse. Il faut toutefois préciser que les représentations idéologiques ne se réduisent pas à une structure qui sert à reproduire l'ordre dominant, ni à des préceptes qu'il faille infirmer. De fait, une approche utile est de les situer aux confins du discours et de la pratique politique car, en effet, elles peuvent servir à légitimer le pouvoir. Si elles ne sont pas engendrées par l'ordre dominant, elles ne sauraient, non plus, être réduites à la vision du monde de l'agent social. De plus, elles vont au-delà de la cohésion discursive (*closure*), dont il sera question sous peu, tout comme elles dépassent aussi la notion d'univers cognitif d'une société. Les représentations idéologiques ne sont pas des entités diffuses, désincarnées, mais elles ne constituent pas pour autant des entités cohérentes. De fait, elles façonnent ou traversent le sujet dans son vécu, sans être réduites pour autant à sa subjectivité, car elles s'incarnent aussi dans les institutions de la société civile. Par le passé, les thèses marxistes ne voyaient dans la question des représentations idéologiques que le phénomène du fétichisme. Elles postulaient, en effet, que le fétichisme, ou la réification marchande, transcende la subjectivité du sujet. Ainsi, les représentations idéologiques dépassaient le cadre des théories psychologiques,

tout comme celui des structures sociales. Les travaux plus récents estiment que l'idéologie participe de façon active aux enjeux sociaux plutôt que de les refléter passivement. De fait, elles s'incarnent là où le signifiant affronte le pouvoir (Eagleton : 1991).

Dans cette thèse, nous postulons que les représentations idéologiques s'imbriquent aux rapports sociaux, soit au travail et à la sexualité. En effet, c'est alors que l'idéologie débouche de façon très concrète sur la prise de conscience et les luttes sociales. De plus, le rapport du discours à la subjectivité et au pouvoir soulève de manière concrète la question de la praxis politique dans toute son ampleur. Voilà donc ce qui sous-tend la discussion de la conscience contradictoire et la structure du vécu dont il sera question plus bas. Revenons maintenant au post-structuralisme.

Le post-structuralisme appréhende le sujet par le langage. La sémiologie du signe permet de saisir le sujet inscrit dans les contradictions sociales, mais qui lutte pour un changement social sans, toutefois, avoir pleine conscience, ni plein contrôle sur les circonstances. Ainsi, l'idéologie agit à l'égard du sujet comme s'il était un signe et elle le fige dans un univers délimité ou circonscrit. Le sujet est traversé par les contradictions sociales, mais c'est l'identité individuelle, ou l'ego, qui confirme ou infirme ce qui est véhiculé. Ce processus de cognition occulte les contradictions sociales, car pour les percevoir, l'ego doit infirmer la perception de soi-même en tant qu'entité cohérente qui cogite et qui perçoit le sens des choses. Selon Coward (1977), c'est la cognition qui forge l'identité de l'ego et ce même processus contribue à sa connivence avec l'ordre dominant. Les représentations idéologiques agissent à l'égard du sujet comme elles le font à l'égard du signe : elles le figent dans une affirmation du sens, ou une certitude, qui nie les contradictions. De plus, les représentations idéologiques se présentent comme la vision du monde du sujet qui relève du sens commun.

Nous ne voulons pas entreprendre une étude exhaustive de l'approche sémiologique, mais une simple présentation qui permette la comparaison et le débat. Nous nous basons, pour ce faire sur les écrits de Coward (1977), qui cherche à réconcilier l'approche sémiologique et le marxisme. Pour ce faire, elle décrit les prises de positions de divers auteurs qui ont contribué à cette école de pensée. Quand il est question d' Althusser, Coward (1977) nous rappelle que les instances économique, politique et idéologique sont fondées sur les conditions matérielles et historiques de l'appropriation du surplus ainsi que sur les rivalités gréffées à l'accumulation. Elle réfute la notion de conscience erronée chez Althusser, mais elle retiendra celle de l'idéologie intériorisée par l'individu. Elle y greffe le concept lacanien de l'« imaginaire », ancré dans le langage, ainsi que la notion de représentation. De plus, l'idéologie est intériorisée par le sujet parce qu'elle est imbriquée aux rapports sociaux. La maisonnée, ou la famille, joue un rôle primordial dans ce processus. Elle est le lieu de transmission où l'individu intériorise les valeurs et les rôles liés aux rapports sociaux. L'idéologie englobe des représentations contradictoires, sans que cela ne remette en cause l'ordre dominant.

Encore faut-il expliquer comment le sujet acquiesce aux représentations idéologiques ou les enfreint, car dans le cadre post-structuraliste, les représentations idéologiques semblent s'imposer au sujet passif et interpeller sa connivence malgré les contradictions sociales. Or, cette thèse repose, tout comme celle de la cognition ébauchée plus haut, sur la dualité de la pensée occidentale et elle ne permet pas de poser la prise de conscience à l'égard des représentations du monde alors que la moindre brèche dans l'univers des représentations mène à la prise de conscience de la vraie nature du travail et de la sexualité. Nous retiendrons des travaux de Coward (1977) les notions du sujet traversé par les contradictions sociales et celle de pratique. De plus, dans cette thèse, la notion de sujet est étroitement liée à celle, justement, de prise de conscience et diffère donc considérablement du

post-structuralisme tout comme elle diffère de la notion d'individu qu'on retrouve dans la post-modernité. Il en sera à nouveau question de ces deux aspects quand nous traiterons de la thèse de la conscience dominée ou contradictoire.

Étroitement liée au post-structuralisme, donc, est l'école de pensée post-moderne qui cherche, elle aussi, à cerner le sujet dans son identité. Ici, le terme « sujet » implique une entité mouvante alors que celui d'« individu » renvoie à la notion d'une nature immuable qui transcende le social. On appréhende le sujet par le langage, car les pratiques sociales, lourdes de sens, servent de réseaux d'échange entre les agents sociaux. Le sujet est ici perçu comme étant façonné par le langage (Webster : 1990).

Nous nous permettons ici une parenthèse sur la post-modernité. S'il est vrai que la post-modernité telle que nous la connaissons s'avère être l'univers idéologique idéal du régime d'accumulation flexible (Harvey :,1989), les balises de la post-modernité sont de fait beaucoup plus anciennes. En effet, on peut en retracer l'origine dans la pensée humaniste du long XVI<sup>e</sup> siècle. De fait, les fondements de l'anthropologie sont eux aussi étroitement liés à cet héritage humaniste qui englobe le discours, le spécifique, le local et l'éphémère, soit les catégories que s'arroge la post-modernité. Ainsi, il est donc possible de revoir ces notions à la lumière non pas de la seule post-modernité, mais des écoles de pensée telles que le marxisme. Nous voulions aussi mettre en lumière, par cette parenthèse, les origines épistémologiques de l'androcentrisme qui sous-tend la pensée scientifique quand elle s'appuie sur un processus cognitif fondé sur la dualité.

Selon Toulmin (1990), la post-modernité remonte de fait à la Renaissance, ou au début du long XVI<sup>e</sup> siècle. Il estime que la modernité émerge en réaction à la pensée humaniste. La Renaissance manifeste un vif intérêt pour le local comme en témoigne la popularité des traités ethnographiques, géographiques et historiques qui dépeignent la vie sociale et culturelle des autres peuples. L'oeuvre de

Montaigne en est un des meilleurs exemples, car il prônait l'ouverture d'esprit, la courtoisie, la tolérance ou le scepticisme à l'égard de toute certitude. Il s'insurgeait contre toute ingérence de la religion dans la sphère politique, et ce surtout quand il s'agissait de promouvoir la guerre au nom de doctrines religieuses. Toutefois, à peine un siècle plus tard, la philosophie repose sur la pensée scientifique.

Toulmin (1990) poursuit son étude en stipulant que la révolution philosophique et scientifique remonte à Descartes et à Galilée. Pour ce qui est de Descartes, c'est dans ses *Méditations* et son *Discours sur la méthode* qu'il énonce les principes épistémologiques qui sous-tendent la vie intellectuelle. L'auteur attribue le même rôle à Galilée jouera le même rôle pour la physique. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est au tour des philosophes des sciences naturelles. La science croit en la notion de progrès et si elle participe au développement économique, elle définit aussi la nature et la société. Newton poursuit le cheminement intellectuel amorcé par Galilée, en astronomie et génie mécanique, et par Descartes pour la logique et l'épistémologie. Selon Toulmin (1990), la pensée scientifique a été un mouvement *anti-rinascimento*, une contre-Renaissance. En effet, la pensée humaniste se penchait, en plus de l'enquête empirique, sur tout sujet qui touche au discours, à la spécificité, à la localité et à l'immédiat. La science empirique réfutera ces modes d'enquête et leur substituera l'écrit, l'universel, la généralisation empirique et la durée. La pensée humaniste a tout de même profondément marqué la pensée occidentale. Il suffit de penser à Erasme, à Machiavel et à Shakespeare. En anthropologie, on pense avant tout à Montaigne (Richman : 1990).

“Indeed, from the sixteenth century to the present, a distinctive blend of introspection, moral imperative, and social analysis is encountered in essays and novels that regard the other as the basis for self-reflection and criticism. If Montaigne set a precedent for French humanism, it is because his *Essais* record the first self-reflexive mapping of the modern self, an inner voyage whose confrontation with the demonic



dualisms of Western consciousness – body and soul, self versus other, intellect over sensibility, contemplation against action and male versus female – were no less formidable than the encounter with the mythic monsters awaiting explorers who trespassed the geographical boundaries of the sixteenth century. The parallel is not merely rhetorical. For the innovation of the author of *Des cannibales* is to have tied the discovery of the modern subject to the exploration of a New World that would irrevocably decenter the Old. Comparison with cultural others was neither invidious nor simply praiseworthy of difference: it was the catalyst for self-scrutiny and reappraisal of the relation of self to society through the standards of an other.

The historical fate of this anthropological discourse in the following centuries until its culmination in the Enlightenment tradition of Montesquieu, Voltaire, Diderot, and the revolutionary impetus of Rousseau is well documented." (Richman : 1990, p. 185)

Mathieu (1991) traite, elle aussi, de la notion d'altérité qui sous-tend la pensée scientifique, mais elle pousse plus loin le raisonnement en illustrant comment il est lié au biais androcentrique des sciences humaines. Les travaux des anthropologues féministes des années 1960 et 1970 ont dénoncé l'androcentrisme des recherches ethnographiques qui projetaient les rapports sociaux des métropoles sur d'autres sociétés. Dans l'univers épistémologique moderne, le chercheur se pose comme le sujet de la production de la connaissance. De plus, les hommes sont identifiés à la sphère sociale alors que les femmes relèveraient de la nature (Rosaldo et Lamphere : 1974). C'est le destin biologique des femmes. Tout en étant l'objet de la recherche, les femmes, leurs rôles et leurs activités demeurent invisibles. Quand la recherche en tient compte, les rapports de sexe ne sont pas intégrés au plan théorique.<sup>15</sup> S'il est question de la division sexuelle du travail, le biologie épistémologique lui confère un caractère naturel.

---

<sup>15</sup> Plusieurs chercheurs, dont Godelier, ont revu leurs travaux à la lumière des rapports sociaux de sexe.

« Derrière l'inattention portée aux femmes dans la description des faits, derrière l'invisibilisation des femmes comme acteurs sociaux, la non-intégration ou l'intégration inadéquate de leurs activités physiques ou mentales dans les modèles théoriques du fonctionnement et de la structure des sociétés, derrière leur traitement linguistique comme animées non humaines ou même inanimées, se révèle une conceptualisation des sexes relevant du naturalisme, et plus précisément une idée de la nature biologique des femmes dans sa liaison au sociologique.

L'identification pure et simple (...) des femmes à la nature et au biologique dans la pensée occidentale, et l'utilisation de ces « critères » comme principe explicatif final des rapports entre les sexes dans toute société, est un des objets premiers de la critique du discours scientifique, en anthropologie comme dans d'autres disciplines. » (Mathieu : 1991, p. 107)

Le dualisme de la pensée moderne, soit l'altérité du chercheur et de l'objet de la recherche, sous-tend aussi les représentations idéologiques. Il est, bien sûr, sous-jacent au développement technologique indispensable au capital (Toulmin : 1990). L'auteur souligne que la pensée rationnelle traverse présentement une crise. Il en est de même de l'État-nation qui émerge avec la modernité, mais qui est menacé de démantèlement sous l'égide de l'accumulation flexible. Il n'offre aucune solution aux soubresauts du nouvel ordre mondial au-delà d'entériner le retour à l'héritage humaniste auquel s'apparente le post-modernisme.

Harvey (1989) prend la relève là où s'arrête Toulmin. S'il situe l'émergence de la modernité au Siècle des Lumières et à la révolution industrielle, il reconnaît qu'on puisse remonter jusqu'à l'émergence du système mondial. Traiter du développement technologique et du post-modernisme, c'est poser la question de la reproduction sociale. En effet, selon certains auteurs, l'accélération du développement technologique est telle qu'elle remet en cause l'ordre dominant. Nous y reviendrons plus bas. Si on y ajoute l'agent social, on est alors dans le domaine de la culture.

### **Les thèses socialistes**

Nous passons maintenant aux thèses féministes. La plus importante, à nos yeux, est celle de Kelly ((1984) qui trace les liens entre le développement inégal du capitalisme et les rapports de sexe. Nous traiterons aussi, brièvement, question de la thèse de la marginalisation largement reprise dans les travaux de Mies (1982; 1986; 1988; 1989), et ce afin de situer les travaux de certains auteurs italiens sur la société de reproduction. Il sera ensuite question de la conscience dominée de Mathieu (1991), que nous identifions aussi à la notion de conscience contradictoire puisée dans les travaux de Gramsci (1977, 1991) . En effet, prendre en compte le social et le sujet dans sa prise de conscience liée aux contradictions sociales renvoie aux travaux de Gramsci. Il en a été question plus haut quand nous discutons les thèses de Hadjimichalis (1987), Dunford (1988) et Harvey (1989; 1995). Nous traiterons de la « structure du vécu », telle que développée par Williams (1977, 1988). Ce faisant, nous présentons les grandes lignes de l'analyse des récits de vie présentée dans le dernier chapitre.

Nous disons donc que la thèse de base est celle de Kelly (1984). Elle ne sera pas développée de façon détaillée, car nous avons plutôt choisi de la mettre en lumière par le biais d'un survol historique qui fait l'objet du deuxième chapitre. Il suffit de dire que les travaux de cette historienne constituent un jalon incontournable, car elle a repris la notion de l'impact du développement du capital sur les rapports de sexe, qui se prêtait bien aux périphéries, pour mettre en lumière l'histoire des sociétés avancées cette fois. Qui plus est, elle démontre comment le nouveau système mondial, qui émerge lors du long XVI<sup>e</sup> siècle, introduit le mode dominant, mais aussi de nouveaux rapports sociaux de sexe modernes qui se fondent sur la mise en tutelle des femmes dans la sphère privée. Ses travaux sont particulièrement importants, car elle démontre non seulement l'impact du capital sur les structures sociales et les rapports de sexe, mais aussi sur les représentations idéologiques.

De plus, elle définit les catégories analytiques de l'histoire des femmes. Selon elle, toute analyse doit porter sur l'exploitation des femmes et le contrôle exercé sur la sexualité des femmes par la famille et l'État. Pour se faire, on se penche sur les rôles économiques et politiques des femmes ainsi que sur leurs rôles culturels. Il faut aussi prendre en considération ce que véhiculent les représentations idéologiques au sujet des femmes afin d'évaluer l'impact, sur elles, des événements socio-historiques qui tracent les balises de l'histoire officielle. En effet, une période charnière pour les hommes marquera un recul, ou la perte de certains acquis, pour les femmes. Kelly (1984) ne cesse de souligner l'importance de remettre en question les périodes historiques du capitalisme, car celles-ci n'ont pas le même impact sur les femmes. Le féminisme marxiste postule que la soumission des femmes n'est ni universelle, ni ahistorique. En effet, à certaines époques, les femmes ont eu accès aux moyens d'existence et elles ont géré leur sexualité de façon autonome. Elles ont même exercé le pouvoir politique. C'est donc dire que la division du travail et son impact sur les rapports de sexe varie dans le temps et l'espace (Leacock : 1982, 1986).

L'anthologie dirigée par Bridenthal (1987) reprend la thèse de Kelly pour dépeindre l'histoire des femmes en Europe. La lumière jetée sur ces questions varie quelque peu selon les disciplines et même les aires culturelles étudiées. Ainsi, en anthropologie, les travaux féministes ont mis l'accent sur le développement du capital et les périphéries, soit les stades de développement du capital et les rapports sociaux de sexe au sein de la production non capitaliste. Les auteurs soulignent l'accès inégal des femmes aux moyens de production, au travail, au capital et aux fruits de leur travail. Il y est aussi question de la soumission de l'agriculture dans la foulée de la diffusion des rapports marchands. Certains travaux féministes en anthropologie traitent aussi de la mise en tutelle de la sexualité des femmes. Les

travaux de Leacock (1986, 1982 et 1981<sup>16</sup>) et de Nash (1986 et 1983) ont été particulièrement importants. Les travaux de ces deux anthropologues peuvent servir de charnières dans le débat. En effet, Leacock entérine les énoncés d'Engels qui veulent que les femmes ont été le premier objet de propriété et que l'appropriation de leur travail et de leur sexualité sous-tendent la division du travail ainsi que le développement des classes sociales et de l'accumulation. Elle ajoute que la division du travail ne cessera d'avoir un impact particulier les femmes. Nash abonde essentiellement dans le même sens et elle revient à la sphère de reproduction afin d'élargir le débat. Nous le reprendrons sous peu. Qu'il suffise de dire que bon nombre d'anthropologues féministes se sont largement appuyées sur cette approche. Il suffit de mentionner quelques travaux clé comme ceux de Nash et Kelly (1983) Nash et Safa (1986), Beneria et Stimpson (1987), Leacock et Safa (1986) et, en dernier lieu, Etienne et Leacock (1981). Nous devons aussi mentionner les anthologies dirigées respectivement par Reiter (1975) et Rosaldo et Lamphere (1974), car elles regroupent les premiers écrits en anthropologie féministe. Dans cette dernière, il y était question du débat sur les notions de «nature» et «culture». Dans les travaux plus récents, il est plutôt question de «raison» que de «culture». Il en a été question plus haut quand nous discutons de la dualité de la modernité dans les travaux de Toulmin (1990) et de Mathieu(1991).

Avant de revenir à la reproduction sociale, il importe de préciser, dans ce survol des thèses socialistes, que selon Lee-Lampshire (1994), Marx n'était pas à l'abri des représentations dominantes de l'époque victorienne. Elle illustre la diffusion de la notion de «nature» et «raison» dans certains écrits de Marx. Qui plus est, elle met en lumière comment la définition des notions de « praxis » et d'« aliénation »

---

<sup>16</sup> Les écrits d'Eleonor Leacock portent sur les Montagnais du Québec mais elle a dirigé des anthologies qui traitent de la périphérie, de la division sexuelle du travail et du colonialisme.

sont imbriquées à l'androcentrisme victorien. Ainsi, si Marx reconnaît que la première appropriation a été celle du travail des femmes, il n'en demeure pas moins qu'il évacue la notion de reproduction sociale en cantonnant les femmes dans la sphère domestique, dite naturelle. Ainsi, seuls les hommes ouvriers participent à la l'aliénation qui découle du travail et eux seuls peuvent donc participer à la praxis libératrice. Les femmes sont somme toute «objet» car elles fournissent les conditions nécessaires dans la sphère domestique. Il faudra donc lutter pour que soit reconnue la spécificité de l'oppression des femmes dans la sphère domestique ainsi que sur le marché du travail. Afin de mettre en lumière la nécessité de constater la double oppression et exploitation des femmes, Lee-Lampshire souligne comment les femmes préfèrent fort souvent l'exploitation liée au travail à l'oppression si longtemps jugée toute naturelle et biologique. Nous en reparlerons dans le dernier chapitre qui porte sur l'analyse des récits de vie. Pour ce faire, il s'agira de voir comment cet « objet », qui regroupe la moitié de l'humanité, deviendra « sujet ». À la lumière de cet androcentrisme, il n'est donc pas étonnant que les thèses féministes ont avant tout revendiqué que la société reconnaisse le travail de production et de reproduction, ou encore, le travail et la sexualité des femmes.

En effet, dans les années 1970, le mouvement féministe dans les sociétés avancées revendiquait le salaire au travail ménager. Il s'agissait de le reconnaître comme étant un travail productif. Les travaux de Maria Rosa della Costa (1977) représentent un jalon important de cette école de pensée. Ils s'appuient eux aussi sur la thèse de Luxembourg, qui veut que le travail domestique ne soit pas une oppression privée, tel que mentionné plus haut, mais qu'il serve à faire chuter le coût de la force de travail. D'autres travaux ont porté sur la ségrégation sexuelle du marché du travail des sociétés avancées, des femmes en tant que réserve de travail et des stéréotypes qui figent les femmes dans les emplois mal payés et déqualifiés (Redcliffe : 1991, 1985). Ces thèses se rapprochent de celle de Sassen (1992)

qui veut que la réserve de travail que le capital puise dans la production non capitaliste, fasse chuter les salaires. Nous y reviendrons.

Plus récemment, la problématique s'est élargie tout en redonnant un nouveau sens à la notion de reproduction. Les écrits féministes traitent de la conquête de l'espace par le capital. Ainsi, sous la nouvelle division internationale du travail, Nash (1990), entre autres, souligne que la boucle est bouclée entre la métropole et les périphéries. Elle nous rappelle que le lien entre la subsistance et l'accumulation a été établi par Luxembourg qui postulait le maintien d'un secteur de subsistance, ou de la valeur d'usage, sous le capitalisme. Elle estime que les contradictions liées aux moyens d'existence, ou de survie, sous le stade actuel du capital, débouche sur une prise de conscience et les luttes liées à la survie. Selon elle, élargir l'analyse de la sphère de l'exploitation pour y inclure le secteur informel et la maisonnée, la sphère de la reproduction, signifie élargir les luttes de classes pour englober la lutte pour la reproduction, pour le droit à la survie. Poser le problème de cette façon lui permet de dire que dans les métropoles et les périphéries, c'est la reproduction sociale qui est menacée. Dans les sociétés avancées, la crise tend à privatiser la reproduction, car la famille assume les coûts auparavant assumés par l'État. Dans les périphéries, la crise menace la survie, car l'accumulation débouche sur la production de subsistance. Elle rejoint Mies en cela.

"In both core and peripheral countries, the rising rates of marital instability, often caused by unemployment or the forced migration of men to find new sources of work, puts even greater responsibility on women for the care and welfare of dependents. The relative cheapness of women's labor is everywhere more intensively exploited, in the service industries of core capitalist countries and in the export-processing zones of the periphery. As opportunities for employment in the formal sector diminish, women are resorting to self-created jobs in the informal economy, engaging in home work, street sales, or vending as

they strive to meet the needs of their families. In the more extreme situations of the Third World countries, women's daily struggle involves them increasingly in collective action to ensure survival."

(Nash : 1990, p. 350)

La théorie de la marginalisation est le cadre théorique de nombreux travaux portant sur la périphérie. Mies (1989, 1986a, 1986b) a repris cette thèse et elle a développé la notion de production de subsistance, qui se situe dans le droit fil de l'approche féministe en anthropologie. L'auteure met en lumière le lien entre le capital, le travail et l'économie informelle. Elle ajoute que la production de subsistance est liée à la survie et à la reproduction biologique. Selon elle, il ne faut pas confondre celle-ci avec l'autosuffisance antérieure des sociétés paysannes désormais soumises au capital. À prime abord, la production de subsistance semble toujours autosuffisante, car elle regroupe les artisans et les paysans qui vendent une part de leur produit ou leur force de travail. Par ailleurs, l'auteure rajoute que la production de subsistance regroupe de fait ceux qui, malgré leur travail, ne parviennent pas à assurer leur reproduction. Voilà pour la définition de la production de subsistance. Certains auteurs italiens, qui ont repris la thèse de la marginalisation, traitent plutôt d'une société de reproduction. Nous y reviendrons.

La production de subsistance est lourde de conséquences pour les femmes. Elle englobe le travail agricole rémunéré en deçà d'un seuil nécessaire à la reproduction de l'individu et la maisonnée et elle s'appuie sur le travail non rémunéré lié à la maisonnée et à la reproduction.

"The ongoing subsistence production of rural women, both in the form of housework production as well as in the form of paid and unpaid work in agricultural production, forms the base upon which commodity production proper, or market – or surplus-oriented production, can be built up. (...) As subsistence production subsidizes the wages of those engaged in



wage labour, there is no incentive to raise these wages to the point where they would cover the reproduction costs of labour. (...) The process of capital accumulation is therefore inversely related to this process of defining women's work as non-work (or making it invisible) and yet tapping it in its various forms for the generation of profits. (...) The growing exploitation and pauperization of rural women cannot be explained unless it is seen in relation to this process." (Mies : 1986a, p. 6)

Nous cherchions aussi à comprendre la résistance des femmes et le changement social que vise la lutte féministe. C'est ici qu'émergent, pour nous, les notions de sujet et de dépossession. Afin de les cerner, nous aborderons la conscience dominée et la structure du vécu afin de cerner le recoupement entre la production de l'espace et les représentations de l'espace pour utiliser les notions puisées par Harvey chez Lefebvre (1989).

#### La société de reproduction

Nous passons maintenant à la thèse de la société de reproduction. Elle traite de la marginalisation et de la stratégie de subsistance qui caractérisent le sud de l'Italie (Redclift et Mingione : 1985, Vinay : 1985). La marginalisation caractérise le Mezzogiorno où le retrait du capital crée une population excédentaire. Il s'ensuit la paupérisation de ces populations et la dépendance de plus en plus prononcée sur les stratégies de subsistance des maisonnées.

La marginalisation du Mezzogiorno pèse plus lourdement sur les femmes. Ginatempo (1985) et Martinelli (1985) soulignent l'accès inégal des femmes au travail productif selon les régions où elles habitent, leur appartenance de classe et leur âge. La marginalisation fait du Mezzogiorno une société de reproduction dont la maisonnée et ses stratégies de subsistance participent à la surexploitation des femmes (Vinay : 1985). Cette société de reproduction et sa stratégie de subsistance

(Ginatempo : 1985) attestent à nouveau que la division du travail et les rapports de sexe ont des répercussions négatives sur les femmes (Leacock : 1986; Redclift et Mingione : 1985).

Dans la société de reproduction qu'est devenu le Mezzogiorno, la famille devient le lieu de reproduction d'une population marginalisée. La stratégie de subsistance permet aux familles de maintenir les coûts de reproduction de ses membres à la baisse. La famille redevient une maisonnée, si on veut, car elle est à nouveau l'entité, ou le lieu, qui recueille les revenus de tous les membres. De plus, elle gère le travail salarié ainsi que le travail au noir, elle planifie la consommation et elle se charge d'obtenir tous les subsides étatiques auxquels elle est admissible. Les programmes sociaux sont vitaux dans une région profondément touchée par le chômage, mais l'accès demeure inféodé au clientélisme de l'État italien. Le partage des ressources au sein de la maisonnée permet à l'État et au capital de gérer la crise à peu de frais. La maisonnée doit compenser la pénurie d'emplois et les carences des programmes de l'État.

"The reproductive society is a social structure without a structure of labour, its division of labour is based on unproductive survival. Its labour is concentrated in sectors destined to satisfy basic needs (subsistence economy and marginal activities, services in public institutions, subsidy system) or is concentrated in public sectors which operate as a "sink" for overpopulation (such as bureaucracy) or as an instrument of ideological reproduction (such as the magistrature or the schools) (...) The reproduction system rests on three fundamental subsystems: the first concerning the production of survival goods, the second regarding the supply of social services and the third dealing with the family and work in the home."

(Ginatempo : 1985, pp. 101-102)

Vinay (1985) définit la stratégie de subsistance de la maisonnée comme suit :

“(...) household work activities for family consumption, that is work in: the family kitchen-garden (for non-agricultural families), poultry breeding (for non-agricultural families), routine maintenance of the house, construction of the family house, manufacture of agricultural products, the manufacture of clothes and knitted goods and housework. Housework was measured by the percentage of wives of the breadwinner devoting 40 hours a week or more to housekeeping and childrearing, which comprise also activities for education and socialization, bureaucratic activities and the assistance of the ill, the old and the handicapped.”  
(Vinay : 1985, p. 84)

Selon Redclift et Mingione (1985), dans le Mezzogiorno, ce sont les femmes qui assument la double charge de travail. Quand elles travaillent, elles détiennent les emplois moins bien rémunérés qui sont caractérisés, souvent, par de longues heures de travail et des tâches multiples. Elles assument aussi la part la plus large de la stratégie de subsistance. Si la situation et le rôle des femmes varient selon leur âge et le profil démographique de la maisonnée, il n’en demeure pas moins qu’elles subissent une forme de surexploitation spécifique à leur sexe (Vinay : 1985).

L’intérêt de cette thèse découle du lien qu’elle met en lumière entre le développement inégal du capital et les rapports sociaux de sexes. Ce faisant, on pourrait dire, à la rigueur, qu’elle rejoint les thèses féministes de Leacock (1980, 1986), de Kelly (1984) et de Nash (1990). Par ailleurs, la thèse de la stratégie de subsistance repose sur une image du Mezzogiorno basée sur le latifundium et le salariat qui ne prend pas l’insertion de l’Italie dans le système mondial, ni la production directe en compte. Les nuances apportées par Nash et Sassen sur le développement inégal et la reproduction sociale semblent plus appropriées pour le village de Montorio. Il en sera question lors de l’analyse des récits.

### La sexualité et la conscience dominée

Il a été jusqu'ici question de l'impact du développement inégal du capital et de l'importance de la reproduction sociale. À ces formes d'appropriation, Mathieu (1991) ajoute l'oppression par le biais des rapports de sexe et de leurs représentations idéologiques intériorisées lors de la socialisation.

Après avoir brossé, plus haut, les fondements épistémologiques de l'altérité dans la pensée moderne et son androcentrisme, Mathieu fait aussi le lien entre ce biologisme et le contrôle social qui s'exerce sur le corps des femmes et sur leur sexualité. En cela, elle rejoint la thèse de Kelly sur le contrôle de la sexualité des femmes. La sexualité et les tâches liées à la reproduction sont dépeintes comme une contrainte biologique naturelle et non pas comme relevant du social. Cela occulte le contrôle social, qui s'exerce sur la reproduction, en imposant des limites aux rapports sexuels, à la contraception, à l'avortement et à l'orientation sexuelle par le biais des rôles sociaux et des représentations idéologiques.

Mathieu (1991) abonde dans le même sens que Rubin (1975) quand elle estime, à l'instar de Lévi-Strauss, qu'il y a canalisation de la sexualité des êtres humains vers l'hétérosexualité et la reproduction sociale. Or, la production et la reproduction relèvent du social, et non de la nature, même si les modalités de la manifestations varient dans le temps et dans l'espace. Ériger ainsi l'altérité des femmes servirait à justifier la dépendance réciproque des sexes et servirait à expliquer la violence qui l'entâche. Chez Rubin (1975), la contrainte à l'hétérosexualité lui a permis de différencier l'appartenance biologique et les rapports de sexe (*gender*). Ainsi, comme l'avait si bien dit de Beauvoir, une femme naît fille, épouse et mère, mais jamais un être humain à part entière. Toute déviation entraîne l'ostracisme et même la violence.

“At the most general level, the social organization of sex rests upon gender, obligatory heterosexuality,

and the constraint of female sexuality. (...) Gender is a socially imposed division of the sexes. It is a product of the social relations of sexuality. Kinship systems rest upon marriage. They therefore transform males and females into "men" and "women", each an incomplete half which can only find wholeness when united with the other. (...) The idea that men and women are more different from one another than either is from anything else must (...) rise out of something other than a nonexistent "natural" opposition. Far from being an expression of natural differences, exclusive gender identity is the suppression of natural similarities. It requires repression (...) The same social system which oppresses women in its relations of exchange, oppresses everyone in its insistence upon a rigid division of personality.

Furthermore, individuals are engendered in order that marriage be guaranteed. (...) Kinship systems do not merely encourage heterosexuality to the detriment of homosexuality. (...) specific forms of heterosexuality may be required. (...) On the other hand, the very complexities of a kinship system may result in particular forms of homosexuality." (Rubin : 1975, 179-181)

Les rapports sociaux de sexe reposent, en partie, sur les représentations idéologiques en plus de la division sexuelle du travail. Mathieu (1991) refute les notions de consentement et de pouvoir des femmes sur lesquelles repose la thèse du patriarcat. Elle lui substitue celle de conscience dominée et médiatisée qui diffère de la conscience dominante. La notion de conscience dominée véhicule aussi celle de la prise de conscience de l'oppression. La conscience fragmentée véhicule des contradictions qui témoignent de son aliénation.

« Dans les sociétés patriarcales (justement celles qui privilégient à la fois « l'honneur » de la femme – ou plutôt de ses frères et père – et le viol), il y a plusieurs normes contraires pour une femme. Contraires, mais qui, si elles sont vécues de façon contradictoire au niveau psychologique par les femmes – la contradiction permanente étant justement un facteur d'aliénation des femmes (qui fait que céder n'est pas « consentir ») –, ne

sont pas du tout contradictoires au niveau sociologique. » (Mathieu : 1991, p. 144).

La conscience dominée se manifeste, entre autres, par l'esprit de culpabilité qui fait en sorte que les femmes se croient responsables de la violence qui s'exerce à leur égard. D'ailleurs, la société les tient responsables. Selon Mathieu, les femmes ignorent ou méconnaissent les règles implicites qui régissent les rapports avec les dominants, ou le mode de fonctionnement réel de la société. C'est beaucoup dire. Nous retenons la notion de conscience dominée en ce qu'elle interpelle celle de la conscience contradictoire trouvée chez Gramsci. Une telle conscience est ancrée dans les contraintes ou les réalités matérielles, physiques et psychologique. Ici, le sujet est présent, au premier plan si on veut, plutôt que médiatisé par une structure sémiotique. De plus, à notre avis, elle rejoint en quelque sorte la notion de la structure du vécu puisée dans les travaux de Williams.

Dans la foulée de cette discussion sur la conscience, nous nous permettons de présenter une piste de réflexion qui pourrait être approfondie par des recherches ultérieures. Les femmes sont aliénées des moyens d'existence et de leur travail. C'est la dépossession dont parle Marx (Lee-Lampshire : 1994). Or, l'aliénation recoupe aussi la sphère de reproduction. En effet, la surexploitation des femmes entraîne un effort physique et mental ininterrompu et, donc, une fatigue continue du corps et de l'esprit aggravée, dans certaines sociétés, par une consommation alimentaire inférieure à celle des hommes (Mies : 1986a, 1986b, 1988). Ce travail ininterrompu, en plus de la charge des enfants, ne permet pas la résistance et encore moins la fuite.

Il faut y ajouter la peur de l'ostracisme, de la violence et de la mort. C'est l'envahissement de la conscience et de l'inconscient par la structuration du moi qui découle de l'intériorisation des rôles et des valeurs liées aux rapports sociaux. Cette intériorisation inégale, si on veut, des rapports de sexe et de valeurs souvent

contradictoire, le tout greffé au vécu contradictoire, signifie que leur conscience étrangère à elle même. C'est la seconde manifestation de l'aliénation ou de la dépossession. La ponction s'exerce donc sur le travail et la sexualité par le biais, entre autres de la socialisation. Le féminisme identifie la maisonnée/famille comme le chef lieu de la socialisation. Le rôle de la maisonnée a été analysé dans les travaux de Segalen (1986). On y ajoutera ceux de Cuisenier (1977), de Pahl (1988), et de Zaretsky (1986). L'État exerce à son tour un contrôle sur les citoyens et sur la sexualité par l'entremise de la famille (Bridenthal : 1987).

Mathieu (1991) se rapproche à certains égards des thèses du patriarcat, mais en réfutant la notion de consentement des femmes, ses travaux peuvent aussi servir de prolongement aux travaux de Kelly (1984) qui traite du contrôle sur la sexualité des femmes. Elle réfute la notion de pouvoir des femmes, car elle estime que les femmes, craignant les représailles, ont tôt fait d'étouffer tout élan de refus ou de résistance. Ainsi, il n'y a pas consentement à l'oppression, mais oppression méconnue malgré ce que laissent croire certaines formes de solidarité. De plus, Mathieu (1991) ne renvoie pas à la guerre des sexes, mais aux rapports sociaux ancrés dans les structures sociales. Par ailleurs, elle ne traite pas de la résistance des femmes sauf pour en souligner les obstacles, dont la charge des enfants, mais elle reconnaît que la prise de conscience est cruciale et irréversible. Elle voit aussi le lesbianisme comme un refus du pouvoir des hommes. Il semble que même dans l'homosexualité, les rapports de genre jouent un rôle, car l'homosexualité masculine est plus valorisée ou acceptée que le lesbianisme et elle agit fort souvent comme la surenchère de l'hétérosexualité masculine (Mathieu : 1991; Millett : 1977; Rubin : 1975). Par ailleurs, ceci étant dit, de tout temps, les femmes ont résisté à ces contraintes. Une piste que nous présentons, à la lumière de l'analyse de récits, repose sur le sentiment d'appartenance au lieu. Nous y reviendrons aussi plus bas.

Aliénation sociale et idéologique, donc, ainsi que dépossession du travail et de la sexualité qui fonde l'émergence de la conscience en soi qui luttera pour le changement social. Voilà le noeud de contradictions dont on doit tenir compte, tel que le souligne Gramsci, pour comprendre les rapports sociaux et le changement social. Dans son oeuvre, Gramsci (Anderson : 1977, Gramsci : 1991, Hadjimichalis : 1987, Merrington : 1977) insiste sur l'analyse des conjonctures, qui doit saisir l'« ensemble des rapports » sociaux au sein d'une formation sociale afin d'élaborer une pratique de luttes. Cette dernière se fonde sur l'analyse de l'hégémonie, de l'exploitation de la classe ouvrière, non seulement dans la sphère de la production, mais aussi de reproduction. De plus, la notion de conscience contradictoire contient aussi celle de la pluralité des représentations qui peuvent s'élever en réponse à l'idéologie hégémonique. Ces contradictions sont d'autant plus importantes, à l'heure actuelle, quand le capital et l'État s'appuient de plus en plus sur la reproduction des rapports sociaux plutôt que sur l'oppression et la force. La « conscience révolutionnaire » est donc ancrée dans la « phénoménologie du quotidien » ou le vécu quotidien (Lefebvre : 1991).

#### La Structure du vécu

Il n'est question, dans cette thèse, que du rapport au travail et à la sexualité. Or, on sait d'ores et déjà qu'il ne s'agit pas d'exercer un réductionnisme qui tenterait de restreindre l'ensemble des représentations de l'espace et la production des représentations aux seuls rapports sociaux. Nous le faisons ici pour permettre l'analyse des récits de vie qui suivra, mais aussi pour cerner la résistance et la lutte. C'est ce qui nous amène à dire que la conscience contradictoire s'insère dans la structure du vécu (*structure of feeling*) (Williams : 1977, 1981; 1989). Nous jugeons cette démarche appropriée car Williams cherche lui aussi à concilier le social et le vécu. Le social est donc objectif, cernable, fixé, pensé, généralisable



alors que l'instance vécue est subjective, immédiate, ressentie et du ressort personnel. Cette notion interpelle la dualité de la pensée moderne et son débat avec la post-modernité. La rencontre des deux notions est difficilement cernable et analysable. En effet, Williams (1989) souligne à quel point il est aisé de traiter de vision du monde et des représentations en les figeant dans l'univers clos et rigide des concepts. Il insiste sur la nécessité de maintenir l'indicible ou l'invisible du vécu. Nous retiendrons le lien entre les notions de conscience contradictoire et la structure du vécu qui permettent d'introduire la notion du « sujet » qui s'avère être traversé, et non construit, de manière inégale par les représentations idéologiques.

“Yet is is the reduction of the social to fixed forms that remains the basic error. Marx often said this (...).The mistake, as so often, is in taking terms of analysis as terms of substance. Social forms are evidently more recognizable when they are articulate and explicit. We have seen this in the range from institution to formations and traditions. We can see it again in the range from dominant systems of belief and education to influential systems of explanations. (...) But when they have all been identified they are not a whole inventory even of social consciousness in its simplest sense. For they become social consciousness only when they are lived, actively in real relationships, and moreover in relationships that are more than systematic exchanges between fixed units. (...) There is frequent tension between the received interpretation and the practical experience. (...) But this tension is often an unease, a stress, a displacement, a latency: the moment of conscious comparison not yet come, often not even coming. (...) There are the experiences to which the fixed forms do not speak at all, which indeed they do not recognize. There are important mixed experiences, where the available meaning would convert part to all, or all to part. And even where form and response can be found to agree, without apparent difficulty, there can be qualifications, reservations, indications elsewhere (...) Practical consciousness is almost always different from official consciousness (...) For practical consciousness is what is

actually being lived, and not only what it is thought is being lived. Yet the actual alternative to the received and produced fixed forms is not silence: not the absence, the unconscious, which the bourgeois culture has mythicized. It is a kind of feeling and thinking which is indeed social and material, but each in an embryonic phase before it can become fully articulate and defined exchange. Its relations with the already articulate and defined are then exceptionally complex." (Williams : 1977, pp. 129-131)

Si l'auteur estime qu'il ne faut pas réduire la conscience contradictoire et le vécu aux rapports socio-économiques, aux contradictions de classes et ni à l'idéologie, encore faut-il reconnaître qu'il s'agit d'un rapport au social. Nous retenirons aussi, dans son oeuvre, la notion d'une nouvelle, ou pleine, présence au monde qui mène, comme nous l'entendons, au changement social. C'est ce qui nous permet de jeter un pont entre l'oeuvre de Williams dans la foulée des thèses féministes énoncées plus haut. En effet, le cachet immédiat du vécu qui refuse la médiation sémiologique s'associe bien à la notion du survie trouvée chez Nash. (1990)

"We are talking about characteristic elements of impulse, restraint, and tone; specifically affective elements of consciousness and relationships: not feeling against thought, but thought as felt and feeling as thought: practical consciousness of a present kind, in a living and interrelating continuity. We are then defining these elements as a "structure": as a set, with specific internal relations, at once interlocking and in tension. Yet we are also defining a social experience which is still in process, often indeed not yet recognized as social but taken to be private (..) Methodologically, then, a "structure of feeling" is a cultural hypothesis. (...) it is distinguishable from other social and semantic formations by its articulation of presence." (Williams : 1977, pp. 133-134)

Cette citation met l'accent sur le culturel, à savoir comment la présence au monde est imbriquée à la fois au social et au culturel. Harvey (1995) rajoute, au sujet

des travaux de Williams, que le militantisme qui découle de la prise de conscience est lié au sentiment d'appartenance au lieu et au paysage ancré dans le territoire. Le territoire ou le local n'est pas l'équivalent de l'État ou de la nation à une échelle plus petite. Il s'agit avant tout d'une manière d'appréhender l'univers qui demeure ancrée dans le quotidien, ou le vécu, et non pas dans le détachement de l'analyse ou de l'observation. C'est le vécu qui permet au sujet de s'ouvrir au temps et à l'espace. Les représentations sont ici un rapport dialectique entre le lieu et l'espace qui n'occulte pas la réalité concrète du vécu des sujets, ni leur résistance. Les récits de vie confirmeront que la résistance aux contradictions sociales émerge du sentiment d'appartenance au lieu. Le sujet est traversé par diverses structures du vécu qui s'ouvrent sur l'espace de façon contradictoire. Cette notion renvoie à la conscience contradictoire.

Smith (sd.) ajoute que cette cohérence interne au lieu est en interaction avec l'objet extérieur de sa résistance. Le sentiment d'appartenance peut être ciblé ou diffus. Il est ciblé quand il appréhende ce qui doit être saisi pour qu'il y ait prise de conscience. Il est lié au sentiment d'aliénation, car ce qui est désirable de connaître n'est pas toujours concomitant avec ce qui doit être connu. Il faut démêler les échevaux des procès de production sociale et culturelle, l'histoire de la région, la répartition des sujets sur le territoire et leur représentation du lieu. Le territoire ou la région sont façonnés par les pratiques sociales matérielles, la mémoire vive, l'encadrement social et rapports intimes. Nous y reviendrons.

Nous passons maintenant aux notions de communauté et de culture. Dans cette thèse, les notions de communauté et de culture se situent dans la foulée de la notion de résistance. Or, la notion de résistance qui nous intéresse est celle qui émerge des récits présentés dans les deux derniers chapitres. Il est souvent question de résistance en réponse à une contrainte. Il est souvent question de l'exploitation, mais la résistance est aussi liée au sentiment d'appartenance au lieu. On

pense alors au développement économique imposé par des sociétés internationales à des communautés qui jusque là étaient à l'écart de l'exploitation et de la spoliation du paysage. La communauté se rallie autour d'une identité culturelle pour protéger ses moyens d'existence (Scott : 1990). L'identité est donc foncièrement le fruit d'une lutte sociale. En effet les luttes menées par la communauté contribuent à forger une identité locale axée sur son sentiment de vulnérabilité à l'égard d'une menace interne externe. On touche là un aspect fondamental de la reproduction sociale.

Cela nous amène à revoir la définition d'une communauté. Ainsi, par communauté, on entend souvent un lieu géographique spécifique inséré dans une région où l'identité est inhérente à la communauté. En anthropologie, on étudie souvent les dynamiques sociales dans une communauté relativement stable qui est perçu comme étant à l'écart du territoire plus large ou même de la nation. En géographie humaine, la communauté signifie le sentiment d'appartenance au lieu et au paysage. On retrouve la notion de paysage et de nature dans les textes de Williams (1989) où il intègre fort souvent le paysage à la structure du vécu.

Malgré leur cachet local, l'identité et les luttes demeurent imbriquées aux enjeux politico-économiques plus larges, car elles rejoignent l'État et l'économie mondiale. Il importe donc de tenir compte du tissu économique et de l'insertion des communautés dans un développement mondial en perpétuel changement. Situer la communauté dans un contexte plus large permet de mieux cerner les discours sur la communauté et le paysage qui servent, le plus souvent, à légitimer des positions politiques. Il faut donc analyser les images véhiculées au sujet du passé, de la communauté et de l'identité culturelle, car elles reposent les contradictions sociales, mais aussi sur la conscience contradictoire du sujet.

Sous l'égide du fordisme, le développement économique, concentré dans les métropoles, délaissait de vastes régions jugées marginales. Ces régions étaient

par là même à l'écart de l'exploitation économique et de la spoliation du paysage. Par ailleurs, la mondialisation empiète désormais ou précisément, fort souvent, dans les régions auparavant marginalisées. Si le fordisme a façonné le territoire, la déterritorialisation qui découle de la mondialisation, diffusée par les rapports marchands économiques et culturels monolithiques, engendre du même coup une reterritorialisation de l'identité et des revendications basées sur un nouveau sentiment d'appartenance communautaire. Ainsi, on voit émerger, en réponse à l'indifférence de l'État et aux changements sociaux, des revendications fondées sur l'autonomie locale. Cela est vrai à la fois pour les métropoles que les périphéries. Cela renvoie à la notion de reproduction présentée par Nash (1990) plus haut.

Le sentiment d'appartenance à la communauté émerge des contradictions et des luttes sociales. Il se greffe à une image de la communauté qui rallie un mouvement autour d'un enjeu lié à la reproduction. La communauté est un donc un lieu, mais avant tout un processus par le biais duquel un mouvement collectif peut être mis en marche. Il s'agit d'un discours qui engage un répertoire de signifiants mobilisés dans le cadre de luttes concrètes qui interpellent la région, la nation, ou même un horizon plus large selon le contexte (Scott : 1990).

À Montorio, la lutte interpelle le refus de l'émigration, de l'abandon de l'État et de la communauté européenne. Le discours et la lutte renvoient à la reproduction sociale d'une communauté ou d'une région, car la résistance vient en réponse au processus de désagrégation communautaire dans la foulée du développement inégal du capital. Les récits de vie témoignent de la résistance à l'émigration est vécue différemment par les femmes et les hommes de deux générations dans une communauté villageoise laissée pour compte, mais chacune, à sa manière, menacée dans ses moyens d'existence. L'analyse des récits avec une grille, qui tient compte des rapports de sexe, met en lumière comment le travail et la sexualité participent à l'aliénation et la pratique. C'est aussi chercher à comprendre la spécificité

des luttes selon le stade de développement du capital. Ainsi, en un premier temps, les femmes n'offrent pas la même résistance à la prolétarianisation. La génération suivante misera plutôt sur le développement local. Chaque génération sera traversée par une pluralité de discours qui tentent tous de cerner le changement social qui se greffe au travail et à la sexualité à la fois dans le temps et dans l'espace.

## **LA MÉTHODOLOGIE**

### **L'Approche méthodologique**

Dans le cadre théorique, nous avons débattu des approches de l'anthropologie, du féminisme et de la géographie, car la recherche de terrain anthropologique, la méthodologie qualitative prônée par les recherches féministes et la notion de «lieu» développée par la géographie se prêtent bien à la rencontre du social et du vécu. Nous nous intéressons aussi aux thèses qui débattent d'épistémologie ou qui renversent le rapport sujet-objet de l'approche scientifique. Celles-ci permettent aux chercheuses de se poser comme sujet et de faire de même pour les agents sociaux. (Smith : 1987; Gluck : 1991; Oakley : 1981). L'approche réflexive se situe aussi dans la foulée des pratiques visant le changement social (Oakley : 1981; Geiger : 1986; Gluck : 1991). Par contre, certains auteurs préfèrent toujours le rôle de chercheur objectif (Romanucci-Ross : 1980 et Powdermaker : 1966) à celui de chercheur engagé.

Nous nous intéressons aussi aux questions méthodologiques. Les textes qui ont une certaine influence sont *Feminist Research* (1981) de Keohane et ses collaborateurs (dir.), *Feminist Theory in Practice and Process* (1989) de M. Malson et ses collaborateurs (dir.), *Feminist Research Methods* (1990) de J. McCarl Nielsen

(dir.), *Feminism and Methodology* (1987) de S. Harding (dir.), *Nonsexist Research Methods* (1988) de Margrit Eichler, *Experience, Research, Social Change* (1989) de Sandra Kirby et Kate McKenna, ainsi que *The Everyday World as Problematic* (1987) de Dorothy Smith.

De plus, les sources utilisées ont été la littérature existante, l'observation participante et les récits de vie. L'analyse des récits renvoie au cadre théorique décrit dans le premier chapitre. Notons que les trois premiers chapitres sont fondés sur l'analyse de la littérature existante. Les quatrième et cinquième chapitres traitent des récits de vie et de nos données de terrain. Nous présentons ici les étapes méthodologiques.

## **Les récits de vie**

Le nombre d'entrevues sur le terrain a été, somme toute, peu élevé, bien que nous ayons parlé au plus grand nombre d'individus possible. Onze récits de vie ont été enregistrés. L'échantillon a été constitué avec la méthode boule de neige, mais Guido Vincelli nous a offert son entière collaboration. Nous avons eu recours au récit de vie pour comprendre quel a été l'impact de l'émigration sur les rapports sociaux de sexe dans une communauté villageoise méridionale. Lorsqu'il était possible, nous avons interviewé aussi divers membres d'une même famille.

Notre échantillon devait, à l'origine, porter sur les maisonnées de producteurs directs dans les années 1950, car nous voulions recueillir les récits de vie de femmes qui ont pris en charge la production agricole sur une période prolongée. Nous pensions que la recherche porterait sur les femmes qui ont géré la terre pendant l'absence de leur époux et nous voulions vérifier si leurs pratiques et les éventuels réseaux de solidarité entre ces femmes. Nous voulions aussi mettre en

lumière la transition de pouvoir lors du retour des ouvriers. Cette hypothèse était en partie basée sur les travaux d'Arrighi (1985c) et d'Aiello (1972). Or, elle s'est avérée moins pertinente pour la communauté villageoise où nous étions.

Dans notre projet de thèse, nous avons identifié les problèmes d'échantillonnage qui pouvaient émerger. De fait, nous avons révisé notre approche à la lumière des premiers récits recueillis. Le nouvel échantillon recoupe donc deux générations de femmes et d'hommes ainsi que différentes strates de la communauté villageoise, et non pas que des producteurs directs. Certains narrateurs ont émigré de façon définitive au cours des années 1950, alors que d'autres sont revenus au pays alors que d'autres n'ont jamais quitté le village. Le fait d'élargir la cueillette des récits sur deux générations et diverses strates de villageois nous a amené à revoir notre hypothèse initiale. C'est l'approche inductive dont parle Portelli (1991). Il en découle certaines limites, car nous ne sommes pas toujours en mesure d'étayer à notre pleine satisfaction les pistes intéressantes qui en découlent. Cela est d'autant plus vrai pour la piste, à nos yeux, la plus intéressante, soit le sentiment d'appartenance au lieu. Cela aurait exigé un deuxième séjour sur le terrain que nous n'étions pas en mesure d'entreprendre. De plus, à notre retour, nous avons élargi notre cadre théorique à la lumière des pistes d'analyse. Nous tenterons, aussi de nuancer les énoncés théoriques à la lumière de la notion de sentiment d'appartenance au lieu

### **La procédure**

Nous nous étions inspirée des travaux de Anker (1980) pour rédiger le guide d'entrevue. Une pré-test a permis d'en évaluer la pertinence et de le refondre à la lumière des trois premiers récits. Ces trois récits sont inclus dans le nombre total des récits.



Nous avons prévu recueillir une vingtaine de récits à l'origine, mais nous avons fini par en recueillir douze. Des problèmes de transcription font en sorte que seuls onze récits sont inclus. On peut débattre s'il s'agit d'un nombre suffisant pour atteindre le point de saturation souhaité. Par ailleurs, la piste qui en émerge n'est pas invalidée pour autant et elle pourra servir à des recherches ultérieures (Gluck : 1991).

Les récits de vie ont été enregistrés (Ives : 1974; Hoopes : 1979). Ils ont été transcrits afin de constituer un corpus écrit. Les entrevues guidées se sont déroulées dans des séances de trois heures environ, afin de permettre le recouplement de certaines questions et l'approfondissement de certaines autres. Nous avons effectué chaque entrevue à l'aide d'un guide d'entrevue et de questions ouvertes. Les cinq premières entrevues se sont déroulées avec l'aide de la Dottoressa Maria Teresa Occhionero, archéologue et spécialiste du Molise.

Le livre de Paul Thompson (1988) s'est avéré utile, car il traite de la théorie et de la méthodologie liée au récits. Il en est de même des travaux de Bertaux (1988; 1984), de Simeoni (1988), de Ferrarotti (s.d.) et de Denzin (s.d.). D'autres sources utiles sont Faraday (1979), Kandel (1972), Riessman (1987) et Geiger (1986). Un outil particulièrement précieux a été le livre *Women's Words, The Feminist Practice of Oral History*, ouvrage sous la direction de Gluck et Patai (1991). Elisabeth Roberts, dans *A Woman's Place* (1984), situe le récit de vie dans son contexte social.

Il y a peut-être lieu ici d'offrir des explications additionnelles sur le récit de vie, car il est au coeur de notre recherche. Le récit de vie peut contribuer à la théorie ou servir d'outil de collecte de données. Il peut avoir une fonction exploratoire qui permet de s'initier au terrain et d'en découvrir les lignes de force. Quand le récit sert à étayer une théorie, on aura alors recours à un plus grand

nombre de récits pour atteindre la saturation nécessaire (Bertaux : 1988). L'objet visé décide du nombre de récits choisis, d'une approche subjective ou objective et de la contribution à l'état de la connaissance. Le récit est aussi l'outil de la recherche engagée (*la conricerca* de Ferrarotti) ou encore un projet d'écriture biographique.

Le récit de vie jouit présentement d'une certaine vogue. Les études féministes, entre autres, ont contribué à sa diffusion dans le discours universitaire car, en redonnant la parole aux femmes (Gluck et Patai : 1991; Oakley : 1981), il correspond à l'éthique et aux thèses féministes (Geiger : 1986). Le récit de vie est aussi étroitement identifié à l'approche anthropologique.

Deux écoles de pensée dominant dans le domaine. On y trouve, dans un premier temps, l'école qui vise à capter le symbolique de la vie sociale et le sens qui émerge de vies individuelles. Cette école, à son tour, englobe deux courants. Le premier met l'accent sur le récit tant que texte narratif, c'est-à-dire un récit imbu de sens. On donne ici la priorité au point de vue du narrateur, à sa subjectivité, à ses perceptions, à ses valeurs et à sa définition des situations vécues (Gluck : 1991; Denzin : s.d.). Le deuxième courant relève de l'herméneutique et vise la reconstitution des structures objectives de signifiants.

La deuxième école de pensée, qui se situe dans le courant herméneutique, perçoit le narrateur comme une source de renseignements qui servent à reconstituer les structures objectives ou sociales (Bertaux : 1988, 1984). C'est la conception du récit de vie que nous adopterons pour notre recherche. Les trajets de vie sont situés dans leur contexte social et le chercheur tente de dégager l'ensemble des structures sociales qui ont contribué à les façonner. L'accent est mis ici sur la comparaison des récits, sur les cas négatifs et sur le point de saturation qui permet au chercheur de généraliser à l'ensemble du tissu social les pistes trouvées.

## **L'analyse**

Le cadre théorique, présenté plus haut, situe le contexte de cette recherche, soit le développement inégal du territoire sous le capitalisme et son impact sur les rapports sociaux de sexe. Nous voulons, de plus, traiter du vécu en tant que pratique et résistance afin de cerner les pistes de changement social par le vécu, plutôt que par le développement de politiques.

Deux moments importants se recoupent alors, selon l'auteur, soit celui de la mise en rapport des phénomènes ou l'ébauche de typologies, et le passage de l'idée à l'hypothèse, bref à l'élaboration d'une théorie. Il faut établir le lien entre les récits et la réalité afin de dégager les rapports socio-structurels, les normes et les processus qui façonnent le vécu et sous-tendent la vie sociale. Ce processus se déroule dans le temps, mais de fortes intuitions se dégageront dès les premières observations. Il reste à réfléchir aux causes et conséquences des faits saillants, établir des liens entre des phénomènes apparemment détachés et formuler une hypothèse à la lumière des observations ou des pistes confirmées. La théorie émerge de cette analyse fondée sur un objet sociologique, c'est-à-dire une norme, une contrainte sociale, un rôle, un processus ou la mise en oeuvre d'un rapport structurel. Bref, du social, ou la production de l'espace et les représentations de l'espace, et non du psychologique, ou l'espace représenté. Le premier niveau de saturation est alors atteint (Bertaux : 1988; 1984).

Cette étape est suivie de la vérification des hypothèses. On cherche alors à systématiquement nier l'hypothèse choisie en discutant avec des individus qui peuvent jeter une autre lumière sur les faits choisis. On vise par là à élargir les entrées qui ont biaisé le parcours, en vue de confirmer ou d'infirmer l'hypothèse. Cette étape permet de vérifier et de raffiner l'hypothèse. Elle contribue à la formulation définitive, celle de la véritable saturation sans échantillon représentatif. Elle serait alors difficilement réfutable.

Le récit sert à illustrer une question sociologique. Toujours selon Bertaux (1988), on y parvient en s'appropriant les éclairs du récit et en les traduisant en discours sociologique. On y arrive aussi en retravaillant le récit avec le narrateur pour mettre en lumière sa contribution à l'état de la connaissances et la force expressive du récit. Un récit de vie qui se prête à cette approche sera choisi et transcrit sous forme de témoignage autobiographique.

### **L'observation participante**

Le troisième volet de la recherche est l'observation participante. De nombreux travaux portent sur cette question. Il suffira de mentionner, entre autres, les travaux de Delaney (1988), Emerson (1987), Erikson (1984), Hammersley (1990), Jarvenpa (1989), Stanley (1990) et Stebbins (1987). Le calendrier original de la recherche était basé sur la saison basse du cycle agricole, mais, de fait, la recherche s'est déroulée sur une période de sept mois, soit du printemps à l'automne. Les périodes d'observation étaient réparties à divers moments de la journée. Ainsi, l'avant-midi et l'heure du déjeuner nous permettaient d'entrevoir les tâches afférentes au travail agricole ainsi qu'au travail domestique, les rapports familiaux et de voisinage. Les fins d'après-midi nous ont permis d'observer le rythme de vie du village. Nous avons aussi participé aux activités sociales et culturelles, telles les mariages, les funérailles et les fêtes qui ponctuent le cycle agro-touristique de ce temps de l'année.

Les séances de collecte de données, dont les observations et la participation, ont été inscrites sur des fiches de terrain. Pour ce faire, nous avons repris pour notre propre compte le modèle trouvé chez Gillespie (1982). Il s'agit du système de fiches, une par idée ou par observation débouchant sur une hypothèse. Cet exercice de synthèse et de rédaction facilite la rédaction finale, car les enchaînements d'idées et d'observations sont déjà disponibles.

## **Les autres sources**

### **Les sources secondaires**

Nous avons continué, une fois les cours de langue terminés, le survol de la littérature. Les sources italiennes nous étaient alors disponibles. De plus, les archives du ministère de l'agriculture à Campobasso, la capitale provinciale, ont été répertoriées. Il en est de même des archives municipales. Nous avons entrepris un rapide survol des journaux régionaux importants. La collecte de journaux, de correspondance, et de photographies est déjà en marche dans le cadre d'un projet local pour mettre sur pied un fonds d'archives communautaires.

### **Les sources premières**

Nous avons consulté les autorités locales, c'est-à-dire les notables du village et les instances religieuses et syndicales. Nous avons consulté aussi quelques fonctionnaires versés dans les questions rurales, ainsi qu'un universitaire de l'Université de Rome qui, depuis plus de dix ans, mène une recherche ethnologique dans ce village.

## **La Diffusion**

Un exemplaire de la thèse ainsi que les textes disponibles au terme du cycle d'études seront déposés, après traduction, auprès d'un organisme public pertinent qui dessert la communauté villageoise de Montorio et qui a pour mandat l'étude de la condition des femmes. Ces documents seront aussi disponibles pour la communauté italienne de Montréal. Des contacts préliminaires ont déjà été pris à cette fin.

## **Le Déroulement de la recherche**

Trois mois ont été consacrés à l'apprentissage de l'italien. Nous avons, de plus, consacré une période de deux mois à l'apprentissage du dialecte de Montorio. En effet, dans cette région, chaque village possède un dialecte qui lui est unique. L'apprentissage du dialecte s'est fait parallèlement à notre intégration à la vie villageoise. Nous avons établi des liens avec des personnages clés du village. À la suite de ces contacts, nous avons entrepris le pré-test sur un échantillon restreint, afin de vérifier la pertinence du guide d'entrevue.

À notre retour, nous avons entrepris le dépouillement des données et la transcription des récits de vie afin de dégager une analyse préliminaire. Une période de quatre mois a été consacrée à la transcription et à la codification des entrevues avant de procéder au dépouillement systématique et à l'analyse de contenu.

Les outils qui ont servi à cette recherche ne sont pas déposés en annexe. Il s'agit du guide d'entrevue, des lettres de consentement et des fiches de terrain. Les recherches dans les archives municipales de Montorio et à Campobasso ont été transcrites sous forme de tableaux. On y trouve aussi une carte de l'Italie ainsi que du Molise.

## **CHAPITRE II**

### **SURVOL HISTORIQUE : LE DÉVELOPPEMENT INÉGAL DU CAPITALISME EN ITALIE**

L'étude du système mondial tend à porter sur les métropoles et les périphéries et moins sur les maillons relais. Or l'histoire de la formation sociale italienne illustre bien l'importance des semi-périphéries dans le processus d'accumulation. Elle démontre plus précisément l'importance d'inscrire le développement socio-économique d'une formation sociale dans son contexte historique, à savoir les périodes qui ponctuent les stades de développement du système mondial et l'encadrement de la main-d'oeuvre. Ce survol vise surtout à illustrer la périphérialisation de l'Italie, soit la manière dont le territoire est façonné.

Deux moments sont particulièrement importants pour l'Italie, à savoir celui de l'émergence du système mondial au long XVI<sup>e</sup> siècle et celui de l'émergence de l'État-nation au XIX<sup>e</sup> siècle. L'émergence du système mondial marque l'arrivée d'un nouveau procès de production qui deviendra, au XIX<sup>e</sup> siècle, le mode dominant. Ces deux temps marquent aussi, selon les auteurs, l'arrivée de la modernité. À ses débuts, le nouveau mode s'approprie les modes existants d'encadrement de la main-d'oeuvre, mais avec le temps il privilégiera le rapport capital-travail. Il transforme aussi les rapports sociaux de sexe (Kelly : 1984). Avec l'émergence du système mondial, l'Italie perd son statut de métropole alors qu'au siècle dernier, c'est l'émergence de l'État-nation qui est signifiant. La question de la transition du féodalisme au capitalisme a fait couler beaucoup d'encre comme en témoignent les nombreux écrits sur le sujet (Hilton : 1978). Il en a été question au chapitre précédent où on présente les modèles « classiques » français et anglais de transition du féodalisme au capitalisme. Or, l'Italie déroge à ces modèles classiques de transition et il est intéressant de comprendre comment ce soi-disant « échec » a profondément marqué l'histoire de l'Italie et son insertion dans le système mondial.



Le mode de production capitaliste, qui émerge en Europe au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, s'insère dans un système mondial. En Europe, la révolution agraire précède la révolution industrielle. Ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que l'industrie et le salariat deviendront la forme prédominante de prélèvement du surplus. Au moment même où se développe ce nouveau système mondial, on voit aussi apparaître des zones d'accumulation semi-périphériques. Selon Wallerstein (1979; 1985), comme on l'a dit au chapitre précédent, une semi-périphérie joue un rôle de plaque tournante au sein de l'économie-monde. La semi-périphérie a connu un développement endogène et sa population nombreuse est une source de main-d'oeuvre qualifiée et non qualifiée.

C'est donc le rôle de l'Italie en tant que semi-périphérie qui constitue notre premier sujet dans ce chapitre. Nous remonterons, dans un premier temps, à la période qui va du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Puis nous aborderons le XVI<sup>e</sup> siècle qui marque le début de l'ère moderne. Il sera brièvement question du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Suivra la seconde période du XIX<sup>e</sup> siècle, où on voit apparaître l'État-nation italien (Tilly : 1975). L'État à cette époque lutte contre les pressions de périphérialisation exercées par les métropoles. Les périodes de tension entre un développement économique endogène et une croissance basée sur l'exportation se poursuivent au XX<sup>e</sup> siècle. Elles se manifesteront dans la sphère politique où elles donneront lieu au fascisme et au socialisme. Avec la nouvelle division internationale du travail, c'est le régime de l'accumulation flexible axée sur l'exportation qui prendra une importance grandissante.

Notre survol historique vise à décrire comment le développement économique a façonné le territoire. Il traite, en grande partie, de la division géopolitique du pays. Nous avons emprunté à Arrighi et Piselli (1987) leur description

de la géographie de la Calabre, à savoir les plaines, les littoraux et les collines, description que nous avons superposée à l'ensemble de la péninsule. De plus, la division géographique correspond, chez Hadjimichalis (1987) aux types de production. En effet, sauf pour Gênes et Venise, la production agricole capitaliste précoce est située dans les plaines. Milan, avec sa vallée du Pô, en est l'exemple le plus frappant. La production marchande se retrouve dans les littoraux, entre autres, de la mer Tyrrhénienne. Dans les lieux reculés des collines des Apennins on trouve la production de subsistance. Rajoutons que, jusqu'à très récemment, la production capitaliste industrielle et agricole était concentrée dans le nord de la péninsule, les PME de la production flexible dans le centre du pays et la petite production dans le Mezzogiorno.

## **DU LONG XVI<sup>e</sup> SIÈCLE JUSQU'AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE**

Avant de passer au XVI<sup>e</sup> siècle, il sera question de la dépossession précoce de la paysannerie italienne, dans le nord, et de la division géographique du travail à l'échelle de la péninsule. Ce survol vise à décrire comment l'échange entre deux régions se transformera en division géographique du travail avec l'émergence du système mondial.

À la fin du Haut Moyen Âge, la péninsule se divise en trois régions. La première, au nord et au centre de la péninsule, est l'Italie des communes entourées de grandes propriétés foncières environnantes. Viennent ensuite les états papaux, dont le siège est situé à Rome et, en dernier lieu, l'Italie méridionale.

Le sud de la péninsule subit trois siècles de domination byzantine, la conquête lombarde et deux siècles d'occupation sarrasine. Au XI<sup>e</sup> siècle, c'est au

tour des condottieres normands qui instaurent, sans difficulté, une société féodale sur l'héritage laissé par l'empire byzantin. Cette période prospère est marquée par une renaissance culturelle qui précède celle des communes du nord. Le règne des Normands s'achève dans la confusion et cela permettra à certains barons de s'approprier des terres. Suivra, toutefois, de 1177 à 1266, le règne de Frédéric II, empereur d'Allemagne, qui mettra fin à leur appropriation (Barber : 1992).

Le transfert de la maison souabe en Sicile sous le règne de Frédéric II constitue, selon Anderson (1979), un moment important dans l'histoire de la péninsule. En 1220, Frédéric II rétablit le pouvoir central du *Regno*. Les lois de Capua seront imposées par l'épée et, dix ans plus tard, Frédéric II impose la Constitution de Melfi, qui met un terme à l'autonomie des villes du sud. La constitution restreint aussi le pouvoir du cleric feudataire. Les nobles, les prélats et les cités sont inféodés à l'empire germanique. Les châteaux se multiplient et les révoltes musulmanes, qui ont tant nargué les Normands à l'époque, sont matées. Toutefois, l'importance historique du règne de Frédéric II découle de ses ambitions pour un État impérial à l'échelle de la péninsule à l'image du pouvoir absolu exercé en France et en Espagne. Il s'allie aux feudataires du Piémont et de la Vénétie avant d'envahir les Marches et la Lombardie, mais il meurt sans atteindre ses objectifs. Manfred reprend le projet gibelin de son père. C'est au tour de la Toscane de mener la lutte et les banquiers guelfes de Florence financent la maison angevine. Les guerres incessantes avec les communes du nord entraînent la défaite de la maison souabe.

La papauté sort victorieuse, mais affaiblie, de ces luttes. De fait, ce n'est qu'au XIII<sup>e</sup> siècle qu'elle exercera un pouvoir équivalent aux *signorie* des États-cités. Elle se dote de structures administratives autocratiques et centralisées, mais,

sur le plan politique, elle demeure un État faible et inefficace. Les régions résistent à sa domination. La maison angevine n'aura aucune difficulté à mettre la papauté en tutelle à Avignon.

L'échec des ambitions souabes n'est pas dû à la papauté, mais bel et bien à la suprématie économique et sociale des communes du nord. Les communes, d'importants centres commerciaux et manufacturiers, exercent déjà leur domination sur le sud par le biais d'une division géographique du travail. La Ligue lombarde résiste à la tentative d'unification de Frédéric II, tout comme elle l'avait fait face à celles de Frédéric I au XII<sup>e</sup> siècle. Les communes résistent à toute tentative d'unification, mais elles finiront, malgré leur puissance économique, à être transformées en républiques.

Au cours de deux siècles, soit de 1266 à 1442, c'est la dynastie angevine, sous Charles V d'Anjou, qui prend la relève et Naples devient la capitale du nouveau Royaume des Deux Siciles. La Sicile se révolte contre les Français dont le massacre, connu sous le nom des Vêpres siciliennes, met fin à l'intégrité territoriale. Après une guerre, qui dure de 1442 à 1505, le royaume est partagé entre les maisons d'Anjou et d'Aragon. La Renaissance qui s'épanouit dans les cités du nord n'aura pas son équivalent dans le royaume qui, au XIV<sup>e</sup>, tombe sous la tutelle de l'Espagne.

Les États-cités italiennes sont des républiques autonomes dominées par une oligarchie foncière qui garde jalousement le pouvoir du podestat entre les mains de quelques familles. Les guildes, composées des marchands, des banquiers, des manufacturiers et des juristes, se dotent d'institutions civiques et, avec le temps, les strates supérieures intégreront les rangs de la noblesse. La noblesse n'a pas les assises féodales qu'on trouve en Europe. Elle se transforme en une

oligarchie aristocratique, soit en *signoria*. Les premiers tyrans sont des nobles ou, encore, des *condottieres* qui s'arrogent le pouvoir grâce à leur mandat au sein de la *podesteria* ou de la *capitaneria* des communes. Au début, la population appuiera ces candidats afin de se défaire des oligarchies ou pour leur permettre d'instaurer l'ordre après les violentes querelles intestines qui déchirent les familles au pouvoir. Les *condottieres*, dont la puissance est fondée sur un appareil militaire important et moderne pour l'époque, ne se contentent pas de régner sur les cités. Ils se lancent à la conquête des campagnes environnantes afin de les inféoder aux cités. Cette base rurale est typique des cités italiennes car, ailleurs en Europe, les villes n'exercent pas une telle emprise sur les campagnes. Ce n'est qu'avec l'avènement d'un développement économique plus avancé que les villes européennes jetteront leur dévolu sur les campagnes environnantes<sup>1</sup>. Le pouvoir des *signorie* repose en partie sur la propriété foncière, la source de leurs armées et de leurs revenus. Les premières cités émergent dans les régions septentrionales de la péninsule. Milan, aujourd'hui le siège de la Ligue lombarde, devient la première *signoria* sous les Visconti. Dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, la majorité des communes sont sous la tutelle des *signorie*. La Toscane résiste à la mise en tutelle, mais Florence tombe sous l'emprise des Médici au XV<sup>e</sup> siècle. Seules Gênes et Venise y échappent, car elles n'ont pas inféodé les campagnes environnantes (*contado*) à cette époque. Venise resserre tout de même les rangs de sa classe politique. Anderson (1974) nous rappelle que l'apparition de ces *signorie* marque l'apogée des cités.

“The Renaissance cities, on the other hand, were always fundamentally towns at variance with the countryside: their laws of motion were centered in the

---

<sup>1</sup> Ainsi, à titre d'exemple, l'arrière-pays des villes germaniques est un riche pays minier qui ne sera exploité que lors de la révolution industrielle.

urban economy itself, whose relation to its rural environment was one of structural antagonism. The advent of the signorie – princely dictatorships with a pervasive agrarian background – thus ushered in no further cycle of major political or economic growth. Rather they concluded the fortunes of the Italian cities altogether. For the Renaissance republics had no chance of a career of imperial conquest and unification: precisely because they were so quintessentially urban, they could never reassemble and command whole feudal social formations, still massively dominated by the country. There was no economic passage for them to political agrandisement on a peninsular scale. Moreover, their military forces were radically inadequate for such a task. The emergence of the *signoria* as an institutional form was a presage of their future impasse.” (Anderson : 1979, pp. 155-156)

Dès le XV<sup>e</sup> siècle, la *signoria* entrave l'apparition d'une monarchie qui aurait unifié la péninsule. La *signoria* des aventuriers et des marchands repose sur des racines rurales, mais cette noblesse urbaine n'a pas l'esprit de corps d'une aristocratie féodale et, en tant que classe politique, elle ne désire pas la mise en place d'un état féodal centralisé. Les artisans et les semi-paysans sont aussi propriétaires des terres environnantes et ils participent à la vie publique de la cité. Les autres habitants sont des paysans dépossédés et des esclaves. Ce mélange d'activités urbaines et rurales, de l'artisanat et de l'agriculture, est typique des cités-États de l'Italie (Anderson : 1979; Cipolla : 1990).

Le dirigisme économique que les cités exercent sur les campagnes environnantes (*contado*) joue un rôle fondamental. Dans l'Antiquité, la cité était le prolongement des campagnes. Tel n'est pas le cas en Italie à cette époque. Les cités dominent le *contado* et les habitants des campagnes n'ont pas droit de cité. Elles lutteront toujours contre toute manifestation d'un féodalisme agraire, mais elles n'hésiteront pas à s'inféoder le *contado* pour les fins de la production urbaine

et du profit. Elles prélèvent des ponctions sur les céréales, déterminent les prix et dictent même les modalités de la production rurale.

Les cités, à l'origine le site des marchés ruraux, sont avant tout d'importants centres de production et de commerce. Avec les Flandres, elles dominent le marché des matières premières et des biens de consommation, car elles contrôlent la Méditerranée et l'échange international. On y trouve une division du travail avancée, comme en témoignent la technologie manufacturière et le transport maritime. On voit apparaître la première production de masse de biens de consommation. Les villes rivalisent les unes avec les autres, mais c'est pour maintenir leur hégémonie respective pour les marchés commerciaux et financiers. Il n'y a pas de lutte pour l'ascendance.

Les cités exercent aussi leur domination par le biais de leurs réseaux financiers, qui englobent l'Europe et la Méditerranée. Elles innovent au chapitre de la gestion financière et des échanges internationaux : on leur doit la comptabilité, les prêts, les assurances, les dividendes, bref une bonne partie des pratiques qui sont aujourd'hui au coeur même du système financier. La hiérarchie des monnaies, contrôlée par les cités, participe elle aussi au développement inégal entre le travail rural et la richesse urbaine. Voici la description que Wallerstein (1979) nous offre de Venise à l'époque.

"In the High Middle Ages, Venice had been the core state of a smaller Mediterranean regional economy, a prefiguration of the European world-economy. Not only was it a center of trade, of finance and of textile production, but it had an imperium stretching down the Adriatic (Dalmatia) to the Aegean. Crete and Cyprus played the same role vis-à-vis Venice that the West Indies would later play vis-à-vis first Spain, then England. They were centers of sugar estates farmed by slaves, as well as slave marts for the

surrounding region. (...) Venice was linked to another center of regional economy, Bruges in Flanders, by an overland trade route via the Rhine and the Alps. Venice's merchant fleet serviced Mediterranean transport as the Dutch fleet would in the later sixteenth century come to service European sea transport.

Venice was a thriving metropolis where the wealthier merchant classes controlled the state and the intermediate skilled workers were effectively "unionized" via the guild system. The underclasses were of non-Venetian origin. (...) When the Portuguese went around the Cape of Good Hope in 1497, they came momentarily to monopolize the pepper and spice trade from the Orient that had been one of the pillars of the Venetian economy. But this was only a temporary setback for Venice. For by the 1530s, and in collaboration with Arab merchants (...) and the Ottoman Turks (...), the Mediterranean spice trade revived and continued to expand. Neither the fall of Constantinople nor Portuguese explorations therefore had much to do with Venetian decline." (Wallerstein : 1979, pp. 42-43)

Du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, le nord de la péninsule, sous l'égide du capital marchand des cités italiennes du nord et des Flandres, connaît un essor important. Les cités imposent un nouvel ordre rural à l'échelle de la péninsule basé sur la dépossession de la paysannerie. Il s'agit là d'une déféodalisation précoce, selon les auteurs. Les propriétaires fonciers maintiennent leur possession de la terre, alors que la paysannerie, libérée des contraintes féodales, telle la corvée, perd tous ses droits collectifs sur les terres communes et le droit de glaner dans les champs. La dépossession s'est déroulée en deux temps, soit entre 1180 et 1250, sur presque l'ensemble de la péninsule, et à nouveau, après 1244, suite aux ravages causés par la peste. Dès la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, la paysannerie n'est plus attachée à la terre, sauf dans les régions montagneuses des Abruzzes, de la Toscane et des Apennins.



La première vague d'expropriation, donc, qui a lieu en période de croissance démographique, entraîne au nord le déclin de l'économie de manoir et une occupation plus uniforme du sol par la création de petites unités homogènes. L'occupation traditionnelle du sol, basée sur le manoir, le village et le hameau disparaît. Il y a aussi concentration de la terre par le biais de la récupération des terres abandonnées et mal gérées, ainsi que par la hausse des baux et l'introduction de rentes en argent. C'est alors qu'apparaissent les quatre types de tenure qui caractérisent les campagnes du nord : la grande propriété capitaliste de la plaine lombarde, le bail à court terme (*affitto*), le métayage (la *mezzadria* de 5 à 25 hectares et le *podere* de 30 à 100 hectares) et la propriété libre. Les grands domaines feudataires et ecclésiastiques existent toujours côte à côte avec ces nouveaux types de propriétés. On ne retiendra que les deux modes révolutionnaires de culture intensive : la grande propriété de la plaine lombarde et la *mezzadria* de l'Italie du centre et du nord-ouest. On y trouve une arboriculture (vignobles, oliveraies et vergers) et des cultures orientées vers le marché (chanvre, lin et soie). Le nord se spécialise désormais dans la culture intensive et diversifiée grâce à l'investissement financier qui permet, entre autres, de drainer et d'irriguer les terres. Ces mesures témoignent d'une gestion avant-gardiste de la terre.

L'ambiguïté du rapport social sur les nouvelles propriétés disparaît très tôt. Le *padrone* détient les moyens de production essentiels que sont la terre, la résidence, les bâtiments, les instruments aratoires et les animaux. Le paysan, qui ne possède que sa force de travail et quelques outils, doit assumer les frais du défrichage et des semences. Le métayer vit sur la terre et gère la force de travail de la maisonnée. Il est aussi chargé de sauvegarder l'investissement, de lui faire porter fruit et de voir à sa reproduction. Il doit y arriver par la productivité accrue de la force de travail à sa disposition. La taille des *mezzadrie* varie beaucoup et

les conditions décrites plus haut s'appliquent surtout aux possessions plus modestes. Les conditions de vie des métayers diffèrent considérablement de celles des petits paysans, des artisans et des ouvriers agricoles concentrés dans les villages avoisinants.

Les cités, qui ont permis l'émergence du marché et d'une certaine commercialisation de l'agriculture, exercent leur domination sur les campagnes par l'entremise du marché. Dans leur périphérie immédiate, les cités s'approprient la production agricole en la frappant d'un interdit d'exportation avant que ses besoins ne soient satisfaits, ainsi que par le biais de l'endettement de la paysannerie. Cipolla (1990) souligne à quel point ce rôle des États-cités est spécifique à l'Italie. En effet, les cités décident de la productivité, de la consommation et de la mise en marché. Toutefois, c'est précisément ce rôle périurbain de l'agriculture qui entravera l'émergence d'un marché national. Les cités domineront aussi l'agriculture dans le sud de la péninsule.

En Italie méridionale, à vrai dire surtout dans la plaine romaine de Maremma, en Sicile et dans les Pouilles, l'expropriation de la paysannerie débute vers 1180. Les hameaux (*casali*) dispersés comptent de 20 à 30 familles. Ils remontent, pour la plupart, aux périodes romaine, arabe et byzantine. Les paysans sont regroupés dans des villages ainsi que dans des bourgs anciens et nouveaux. Ce réseau urbain n'aura jamais la même envergure, ni la même importance, que celui des États-cités du nord. Les propriétés latifundiaires (*masserie*), appropriées par les feudataires laïcs et ecclésiastiques ainsi que les oligarchies urbaines, dominent désormais le paysage méridional. Elles s'adonnent à la culture extensive, surtout du blé, ainsi qu'à l'élevage. L'arboriculture se pratique à petite échelle, mais surtout en périphérie des centres urbains. On trouve toujours, à cette époque, des

parcelles paysannes dispersées ici et là entre les grandes propriétés latifundiaires. Dès cette époque, le sud se spécialise dans l'exportation des céréales pour les marchés du nord de l'Italie et de l'Europe. Quelques villes méridionales continuent de contrôler la mise en marché, mais sans jamais rivaliser avec les cités. Elles finiront, elles aussi, par gérer leurs terres comme des fiefs, car elles ne pourront pas résister au nouvel ordre rural.

L'importance numérique des ouvriers agricoles à cette époque témoigne de l'envergure du mouvement de dépossession de la paysannerie. À titre d'exemple, vers 1550, de 60 à 70 pour cent des paysans siciliens sont des ouvriers agricoles (Aymard : 1982). La grande propriété n'embauche qu'un faible nombre d'ouvriers sur une base permanente. Elle embauche surtout, au besoin, une main-d'oeuvre saisonnière qui provient, au rythme du cycle agraire annuel, des villes et des montagnes environnantes.

Malgré les contraintes découlant du manque d'innovation technologique, la monoculture, l'outillage médiocre et la piètre qualité des animaux de labour, la grande propriété du sud demeurera relativement stable jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous y reviendrons. La production de blé du sud est dominée par les cités du nord et leurs structures d'approvisionnement sont implantées au sein même du Mezzogiorno. La spécialisation respective des deux régions se transforme en quelque sorte en une division géographique du travail. La production céréalière est située dans le Mezzogiorno, alors que le commerce, l'échange international ainsi que la production manufacturière et l'agriculture orientée vers le marché demeurent les chasses gardées du quadrilatère Venise-Milan-Florence-Gênes (Aymard : 1982).

L'Italie traverse, du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, une période de changement social précoce. Le nouvel ordre rural précoce est déjà en place à la veille du XVI<sup>e</sup>

siècle (Aymard : 1982). Les cités atteignent leur apogée autour de 1450 et elles bloqueront toute tentative d'unifier la péninsule sous une monarchie centrale, comme on l'a vu sous Frédéric II. Le capital marchand et les grands propriétaires gèrent le travail mais ils semblent indifférents à sa transformation en profondeur. Cela est tout aussi vrai des cités que des campagnes. Ils ne visent qu'à s'approprier le surplus de la rente et le profit à court terme qui vient de la mise en marché. Le déplacement du commerce maritime de la Méditerranée vers l'Atlantique (Anderson : 1979; Braudel : 1979) viendra consolider la perte de statut de l'Italie dans le système mondial.

Passons maintenant au long XVI<sup>e</sup> siècle, pour reprendre l'expression de Braudel. Cette période charnière de l'histoire moderne marque la mise en place du système mondial et de la modernité (Wallerstein : 1979). Elle correspond aussi à l'apogée des États-cités. C'est à cette époque que le Portugal et l'Espagne se lancent à la conquête des Amériques. Les marchands des ports atlantiques font fortune à acheminer vers l'Europe les métaux précieux et les matières premières qu'ils y trouvent. Le centre économique du système mondial se situe maintenant en Europe du nord-ouest et la nouvelle métropole exerce dès lors des pressions de périphérialisation sur la péninsule italienne (Hadjimichalis : 1987).

Dans le nord de la péninsule, les communes deviennent des cités-républiques. Dans le sud, le mariage de Ferdinand d'Aragon à Isabelle de Castille, en 1505, signifie que le royaume du sud devient une province espagnole. Le pouvoir central rigide, qui se maintiendra jusqu'en 1738, impose une politique fiscale ruineuse comme en témoignent les nombreuses révoltes qui secouent la région au cours de cette période. Le XVII<sup>e</sup> siècle (1650-1730) sera secoué par une crise qui, selon Wallerstein (1979), se répercute sur l'ensemble du système mondial. Au

XVIII<sup>e</sup> siècle, la diffusion des rapports marchands se poursuit. Le sud relève toujours de la monarchie autonome des Bourbons, sauf pour un bref intermède au cours duquel Joseph Bonaparte, envoyé par Napoléon, sera mené au pouvoir. Les guerres napoléoniennes et le retour des Bourbons en 1816 marqueront profondément l'Europe et l'Italie.

Le nouvel ordre rural, mis en place au cours des siècles précédents, atteindra ses limites dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, car les structures qui ont permis la domination des États-cités bloquent leur transition vers l'État-nation. Les cités maintiennent leur emprise sur le système bancaire mais elles perdent leur suprématie commerciale malgré la réouverture de la Méditerranée dont Venise est à nouveau maîtresse. Les guildes refusent de libérer la force de travail et, même si les marchands réussissent parfois à les contourner, elles sauvegardent leur emprise pendant un certain temps. Leur refus d'intégrer toute innovation technologique signifie leur déclin. Les marchands délaissent le commerce international pour investir plutôt dans la production. Le site de production de cette protoindustrialisation sera la maisonnée et l'atelier artisanal (Crossick et Haupt : 1995). Les membres de la maisonnée travaillent pour un salaire et non plus pour une part du profit (Kelly : 1984). La production est scindée en étapes, telles la filature et le tissage, qui sont données en sous-traitance aux maisonnées (Zaretsky : 1986). Des secteurs entiers de l'économie, tels la filature et le service domestique, sont intégrés dans une division sexuelle du travail. D'autres tâches, par contre, tels le service domestique et la vente des produits au marché local, demeurent des tâches féminines. Une large part de la production quitte la ville pour emménager dans les campagnes.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, la croissance démographique reprend dans le centre et le sud de l'Italie. Cette croissance démographique stimule l'agriculture

et l'économie des cités marchandes. Les auteurs parlent d'une révolution des prix. Les cités-États se concentrent toujours sur le profit. Elles demeurent le plus souvent indifférentes à l'organisation de la production, à la demande du marché et même à la transformation des produits. Elles continuent d'investir dans les secteurs traditionnels du textile et des métaux à leur portée. Elles innovent, tout de même dans certains secteurs, dont ceux de l'imprimerie et de la verrerie. Les cités sont reconnues pour leurs produits de luxe et semi-luxueux de consommation pour les élites urbaines et pour l'exportation. Vers la fin du siècle, les textiles italiens subissent la concurrence du tissu plus léger et moins dispendieux en provenance de l'Angleterre et de l'Allemagne. Un deuxième secteur des cités sera plus durement touché. Il s'agit de la construction navale, accaparée par les pays de l'Atlantique, à savoir la Hollande et l'Angleterre, dont les navires sont supérieurs à ceux de l'Italie. Ces pays doivent leur succès à la proximité des ressources nécessaires (Braudel : 1979).

La bourgeoisie italienne, exclue de certains secteurs du marché, investit toujours dans la propriété foncière. Elle s'insère entre le propriétaire et la paysannerie en tant que fermier à bail. Dans certaines régions, elle cherche à accroître la productivité par le biais de projets d'irrigation et de drainage des sols ou encore en adoptant l'arboriculture. Mais là aussi, la bourgeoisie se heurtera aux limites du système et la productivité atteindra très vite un seuil qui s'avérera infranchissable. Les marchands optent aussi pour l'achat de fiefs, et l'histoire les accusera d'avoir renoncé à la transformation qui était à leur portée (Anderson : 1979).

Ces modes d'appropriation atteindront leurs limites en 1560. Bon nombre de propriétaires délèguent les risques aux tenanciers et aux paysans, qui s'endettent et souvent échouent dans leurs tentatives. La hausse des baux et des prix

qui découle de la spéculation marchande et le choix d'une production orientée vers le marché, au détriment de la production de subsistance, entraînent la chute des revenus et même la dépossession des *mezzadrie* ainsi que des strates inférieures de la paysannerie. En effet, les paysans qui se sont endettés pour mettre leur terre en valeur sont ruinés avant même que les cultures ne soient semées. Même le revenu des terres hyper-parcellisées devient indispensable à la survie, et cette forte demande contribue à la hausse des rentes.

Dans le Mezzogiorno, la monoculture céréalière atteint elle aussi ses limites autour de 1560. La pénurie entraîne des famines telles que celles de 1590 et de 1591. La période de croissance économique du début du siècle débouche sur une crise qui perdure au siècle suivant. La crise est aggravée par le retard technologique qui pèse sur la grande propriété. La rigidité du système foncier est telle que même une extension des surfaces cultivées ne donnent pas des récoltes plus abondantes. Le marché exige de nouveaux comportements, mais le grand propriétaire hésitera à les adopter à cause des rentes à la baisse, de la pénurie de main-d'oeuvre et du bas prix des céréales. Il déléguera plutôt les risques à la paysannerie, tout en lui prêtant les moyens de production. La crise de la fin du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle entraîne la ruine des *massarie*. L'augmentation des surfaces cultivées, le recul des surfaces boisées et l'introduction de l'élevage du bétail n'apporteront pas de solutions à la crise. Les grands propriétaires mettent en marché une part plus large de leurs produits sur le marché local afin de combler leur déficit.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le déclin économique entraîne l'effondrement des prix et des rentes. Les liens économiques entre le nord et le sud de la péninsule ne cessent de s'affaiblir. Les marchands du nord se délaissent de leurs investissements

et de leurs domaines dans le sud et ils misent plutôt sur la reféodalisation de la terre dans le nord. Les cités optent pour une exploitation plus intensive des campagnes avec l'introduction des deux principales cultures du sud dans le nord, soit le blé et la soie. Ces deux produits étaient devenus trop dispendieux et le transport maritime entre les deux régions ne permettait qu'un approvisionnement précaire. Même Venise se dote d'une *Terraferma*, ce qui lui permettra de répondre à ses besoins et de ne plus dépendre du blé en provenance des Pouilles. Le cas de la Sicile illustre l'envergure de la crise à cette époque (Aymard : 1982). La surface des cultures céréalières devait doubler entre 1600 et 1830, mais les tenanciers, assaillis par les redevances et les impôts, iront jusqu'à refuser de semer le blé même si les nouvelles terres mises en friche le long de la mer Tyrrhénienne s'avèrent très fertiles. Quant à l'industrie du textile, elle est désormais intégrée aux *mezzadrie* dans le nord de la péninsule. Les manufactures de textile se spécialisent dans la filature. Cela signifie de fait que l'Italie perd le contrôle de la mise en marché des produits finis. Les manufactures italiennes n'approvisionnent plus les métiers milanais, mais les métiers français, britanniques et suisses.

Si la péninsule maintient sa prééminence dans le secteur bancaire et la comptabilité, elle se transforme, par contre, en région exportatrice de produits agricoles et de produits semi-transformés. La perte de sa suprématie navale et de ses débouchés extérieurs ne fera qu'aggraver la situation. Cette nouvelle division du travail entre le nord-ouest de l'Europe et l'Italie entraîne la ruine des corporations. La perte du contrôle sur le produit fait sombrer l'Italie dans une longue période de stagnation qui durera jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Certains auteurs qualifient ce déclin de désindustrialisation. Aymard (1982) souligne, par contre, les tentatives d'innovation, de décentralisation et de



spécialisation régionale malgré le déclin d'un certain nombre de secteurs. De plus, l'investissement des capitaux italiens en Hollande atteste du manque de débouchés en Italie. La mobilité du capital italien signifie bien que l'hégémonie économique repose désormais dans les Flandres. La même chose se reproduira à d'autres époques. Les capitaux hollandais se dirigeront à leur tour vers l'Angleterre au XVI<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle quand celle-ci émergera comme la nouvelle puissance économique. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce sera au tour des capitaux britanniques de subventionner l'essor de la nouvelle métropole américaine

Le déclin économique qui sévit en Italie au XVII<sup>e</sup> siècle cède tout de même la place à une période de relance économique au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'Italie connaît une deuxième flambée des prix et les conséquences seront les mêmes qu'au XVI<sup>e</sup> siècle. On voit réapparaître les fermiers à baux. Les nouvelles élites, qu'elles soient d'origine féodale, urbaine, marchande ou même religieuse, imposent des contraintes qui reflètent leurs préoccupations bourgeoises, soit l'héritage, la dot et la peur de l'endettement. La restriction du droit d'aliénation de la terre arrive à temps pour consolider la domination des villes sur la terre, la production et le travail. L'exploitation de l'agriculture, du moins dans le nord, répond cette fois aux besoins du capital. La terre demeure tout de même garante d'un statut social élevé (Aymard : 1982).

Selon Hadjimichalis (1987), le procès d'accumulation, la division géographique du travail, les pressions démographiques, l'agriculture intensive fondée sur le métayage, les modes d'encadrement du travail à mi-chemin entre la force de travail libre et le travail forcé et les modes d'appropriation de la terre par la noblesse et l'Église deviendront le fondement du développement régional inégal. Malgré un certain développement industriel, l'économie du sud stagne tandis que

celle du nord se modernise. Ce développement inégal empêche l'Italie d'atteindre le type de croissance typique des métropoles du système mondial.

Sur une période de 500 ans, l'Italie amorce une longue transition qui mène à la fin du féodalisme, mais le succès du capital marchand ne mène qu'à la reféodalisation de la terre (Aymard : 1982). Les communes ont imposé à la péninsule une division géographique du travail qui bloquera leur transition vers l'État-nation et une réelle diffusion des rapports marchands (Anderson : 1979; Aymard : 1982). C'est la *rivoluzione borghese mancata* dont parlent Gramsci et Tarrow. Après leur apogée pendant la Renaissance, les cités ne cessent de décliner, comme en témoigne la stagnation qui durera jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle le dualisme de l'espace qui façonne cette formation sociale prend un nouveau tournant.

## LE XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le capital industriel se lance à la conquête de la périphérie afin de s'arroger les marchés et les matières premières. C'est la rencontre du capital et du travail qui fait dire à certains auteurs, dont Habermans et Harvey (1989), que cette période, et non le XVI<sup>e</sup> siècle, marque le début de la modernité. L'Angleterre exerce son hégémonie sur le système mondial et sa période de gloire s'étale entre 1815 et 1873 (Wallerstein : 1979). Les changements sont particulièrement prononcés au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'apparition du capitalisme monopoliste. C'est la révolution industrielle. En effet, les innovations technologiques prennent une ampleur sans précédent et elles continuent jusqu'à nos jours. De fait, c'est, entre autres, la rapidité des changements technologiques qui sous-tend la crise actuelle. Le système bancaire ainsi que les réseaux de transport et de

communication se développent. Le procès du travail est non seulement profondément modifié mais se dote de divers modes d'encadrement du travail. Les usines, les machines et les ouvriers remplacent les artisans et la production de maisonnée. Cette perte de contrôle sur le rythme et l'allure de la production marque un tournant important. Tout au long du siècle, les entreprises artisanales et domestiques luttent contre leur prolétarianisation. On trouve toujours de petites entreprises qui contrôlent leur production et leur mise en marché et dont la production repose sur le travail de la maisonnée. La nouvelle classe ouvrière habite à l'ombre des usines, alors que les industriels habitent les nouveaux quartiers résidentiels, à l'écart des conditions insalubres des villes. Le capital se sert lui aussi du travail familial par le biais de la sous-traitance. La grande propriété anglaise transforme l'agriculture, alors qu'en France, la classe paysanne s'intègre au marché.

Au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les pressions qu'exercent les métropoles du nord-ouest de l'Europe sur les pays du bassin méridional font dire à certains auteurs, dont Tarrow (1979), Lange (1985) et Arrighi (1985) entre autres, que les formations méditerranéennes demeurent toujours des semi-périphéries à cause de leur statut subordonné de fournisseur de matières premières pour les marchés du centre. Selon Hadjimichalis (1987), les changements amorcés au cours des siècles précédents se font sentir et l'Europe méridionale, intégrée au système mondial, doit répondre aux besoins du nord-ouest de l'Europe. De plus, les sociétés britanniques du textile, en s'accaparant les marchés du Portugal, de l'Espagne et du Piémont, entraînent la ruine des industries de ces régions et les répercussions se font sentir jusque dans les régions rurales. Dans le nord de la péninsule italienne, la crise de l'industrie de la soie provoque des vagues d'émigration en direction des métropoles de l'Europe et l'arrivée de cette main-d'oeuvre fait chuter les salaires (Casparis : 1985; Tilly : 1975; Tilly et Scott : 1987).

L'Italie connaît tout de même une période de croissance économique après l'émergence de l'État-nation au cours de la seconde moitié du siècle. Tilly (1975) en a décrit les soubresauts. On voit la mise en place d'une infrastructure et d'un marché national, l'exploitation du sud par le nord et une période de croissance économique qui s'échelonna sur vingt ans (Tilly : 1975; Arrighi : 1985c). Il aura fallu un peu plus de dix ans (1859-1870) pour que l'État-nation exerce sa mainmise sur l'ensemble de la péninsule. La maison royale savoyarde du Piémont impose un appareil étatique de type français. Il a été question plus haut de l'absence d'une noblesse féodale qui aurait pu faciliter l'apparition d'une monarchie absolue. Or, c'est précisément l'aristocratie piémontaise qui participera à l'unification de la péninsule sous le capitalisme industriel. Le site géographique transalpin du Piémont lui permet sauvegarder son autonomie et d'élargir son territoire grâce à ses stratégies diplomatiques avec la France, l'Autriche et l'Espagne. Vittorio Emanuele deviendra le premier roi de l'Italie et la maison savoyarde atteint son apogée lors de l'unification du pays.

Dès son apparition, l'État italien, faible, gère par le clientélisme qui lui est caractéristique (Tarrow : 1977). Turin devient pour quelque temps la capitale du pays. Les premières démarches seront la consolidation d'un marché national, la diffusion des rapports marchands dans les campagnes et le laisser-faire face à l'égard des capitaux étrangers. C'est aussi à cette époque que l'Italie connaît un certain développement endogène. L'État cherchera l'homogénéité sur son territoire au détriment des régions et des diversités ethniques, linguistiques et religieuses dans les différentes régions du pays.

"Economic and political autonomy that was associated in part with regional differentiation disappeared. From the middle of the 19<sup>th</sup> century, unification efforts in Italy headed by 'northern' leaders faced

strong regional opposition (...) Unification was the demand of industrial capital since it would favour the rapid development of national markets. (The process) was guided by a specific regional bourgeoisie whose role was not acceptable to the other regional bourgeoisie. In Italy, the northern industrialists of Piedmont, Lombardy and Veneto assumed this role." (Hadjimichalis : 1987, p. 125)

Le développement économique est concentré dans le nord-ouest de la péninsule, soit le Piémont, la Lombardie, l'Émilie et la Ligurie. Cette alliance entre le capital et l'État entrave l'émergence d'une bourgeoisie dans les autres régions du pays, mais surtout dans le Mezzogiorno. Cela ne fait que consolider les effets néfastes sur le Mezzogiorno des règnes paternalistes des maisons d'Espagne et des Bourbons, car leur politique de surexploitation du sud avait entravé elle aussi l'émergence d'une bourgeoisie autonome et d'une économie propice au développement ultérieur du capitalisme (Gramsci : 1991). Les autres régions de la péninsule n'auront jamais droit à un accès équitable aux ressources étatiques. Cela est particulièrement vrai pour le sud et les îles. Le sort du Mezzogiorno ne s'améliore donc pas avec l'unification. Au contraire, il devra subventionner le coût de la modernisation de l'État et des structures économiques. Les politiques fiscales et douanières du pouvoir central privilégient systématiquement le nord de la péninsule. La situation du Mezzogiorno est aggravée par les ponctions et les transferts directs imposés par l'État. Le taux d'imposition sur les propriétés et les paysans entraîne une hausse du coût de la vie qui restreint leur pouvoir d'achat et qui draine leurs épargnes en direction du nord. L'argent liquide, rare dans cette économie rurale, s'achemine vers le nord par l'entremise du marché et sert à subventionner l'essor industriel au nord au détriment des industries et de l'agriculture du sud.

La mise en place d'un pouvoir central ne limite pas, toutefois, le pouvoir économique des grands propriétaires latifundiaires, car ils seront intégrés à la classe politique dominante. Qui plus est, la vente des terres ecclésiastiques tenues en mainmorte leur sera avantageuse. C'est l'alliance du bloc agraire dont parle Gramsci (1977). Le bloc englobe les grands propriétaires et les grands intellectuels ainsi que les intellectuels des petites et moyennes bourgeoisies rurales. Le capital qui investit dans le sud ne cherche pas à transformer le profit sur place. L'alliance entre les bourgeoisies du nord et du sud créée après l'unification finira par englober, au cours de la Première Guerre mondiale, les grands propriétaires fonciers conservateurs du centre, dont ceux de la Toscane.

Aymard (1985) estime que le dualisme économique caractéristique des semi-périphéries découle en partie des conditions en place avant l'émergence de l'État et du développement industriel privilégié par le nouveau pouvoir central. Aymard (1982; 1985) et Hadjimichalis (1987), soulignent l'impact négatif des politiques étatiques sur le Mezzogiorno au cours de cette période. Il s'agit surtout de la politique introduite par Cavour, en 1871, politique qui décrète l'abolition des barrières tarifaires internes qui, jusqu'alors, protégeaient les industries du Mezzogiorno. Le marché méridional jouissait toujours d'une autonomie économique, mais les industries méridionales ne cesseront de s'affaiblir avec l'envahissement des produits en provenance du nord. De plus, le réseau ferroviaire, construit sur un axe nord-sud et non interrégional, privilégie les industries du nord de la péninsule au détriment de celles du sud.

L'État opte aussi pour une politique de protectionisme, entre 1890 et 1914, pour favoriser un certain degré de développement endogène. Ce moment charnière expliquerait, selon Arrighi (1985b) et Ranki (1985), la spécificité du

développement économique italien. Cette politique défavorise le Mezzogiorno. Les produits du sud n'ont plus accès aux marchés européens et leurs prix ne cessent de chuter. Les paysans du sud sont obligés d'acheter les produits en provenance du nord de la péninsule et non les produits locaux ou encore les articles moins coûteux en provenance de l'Europe (Arrighi : 1985c).

L'État favorise tout de même l'implantation des industries navale et métallurgique dans le sud, mais aucun développement économique important n'en découle. L'industrie navale est sous le contrôle britannique et les ports de Naples et Palerme demeurent les maillons faibles de son industrie. L'État cherche aussi à centraliser le système bancaire, y compris les banques dominées par les capitaux français et allemands. Il cherche aussi à contrôler le capital financier, mais celui-ci a libre cours comme l'illustre la spéculation foncière effrénée à Rome et à Naples.

La période entre l'émergence de l'État-nation et la Première Guerre mondiale entraîne une première transformation des campagnes. Les provinces délaissées n'accorderont pas leur allégeance au nouvel État qui les ignore. Par ailleurs, l'exode rural ne cesse de s'accélérer en réponse à un développement qui entraîne la désintégration du monde paysan. Les révoltes paysannes secouent plusieurs régions du monde rural. En Sicile, la résistance à l'égard de l'État engendre la mafia et ses pratiques de rapt et de chantage. Celle-ci négociera son propre compromis avec l'État (Arrighi : 1987; Aymard : 1985). La paysannerie de subsistance, qu'on retrouve dans les collines et les montagnes, sera laissée pour compte. Elle manifeste sa résistance par le brigandage et la mise à feu. Ces révoltes s'avèrent pour la plupart peu efficaces, car elles ne sont pas fondées sur un regroupement collectif. Après la Seconde Guerre mondiale, la soumission du sud sera gérée par la bureaucratie romaine (Mingione : 1988).

Les sursauts économiques déclenchent aussi des vagues d'émigration. La paysannerie prolétarisée du nord de la péninsule se dirige vers les métropoles du nord-ouest de l'Europe (Casparis : 1985; Tilly : 1975; Tilly et Scott : 1987). Dans les régions de métayage du nord-ouest, le métayer choisit de demeurer sur la terre alors que les femmes de la maisonnée vont travailler dans les manufactures de textile (Cento Bull : 1991). La paysannerie prolétarisée de la grande propriété méridionale émigre de manière permanente. La paysannerie des montagnes continue le travail saisonnier dans les terres plus basses (Arrighi : 1985c; 1987) ou émigre de façon définitive. La paysannerie des collines et des régions côtières adopte elle aussi la pluriactivité, mais c'est le paysan qui émigre temporairement alors que la femme prend la terre en main. Les strates les plus pauvres partent en Argentine de façon définitive. Il en sera à nouveau question dans les chapitres quatre et cinq.

## **LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE**

L'expansion géographique du système mondial prend fin avec l'arrivée du capital monopoliste. Le centre cherchait à combler ses besoins par l'élargissement des marchés et par l'exportation des capitaux, mais les problèmes d'expansion ne sont pas réglés pour autant, comme l'illustre la Première Guerre mondiale.

En Italie, on cherche à rationaliser la production et la distribution pour profiter de certains avantages ponctuels. L'État entreprend des campagnes d'expansion en Éthiopie et en Libye. Le nord s'enrichit avec l'industrie de guerre. Les prêts qui subventionnent le conflit mondial annulent l'effet bénéfique des remises des émigrants partis en Europe et en Amérique. Au Canada, les recensements



pour la période entre 1901 et 1911 indiquent que la population italienne passe de 10 834 à 45 963. Elle atteindra 66 796 en 1921 (Burnet et Palmer : 1988). Les remises des émigrants serviront de fait à subventionner le développement industriel du nord. Quand la guerre éclate, la situation de la paysannerie, surtout celle du sud, s'aggrave, car l'émigration est désormais bloquée. L'émigration de la paysannerie méridionale continue au début des années 1920, mais elle cesse de manière définitive avec l'arrivée du fascisme.

## **L'entre-deux-guerres**

Au cours de l'entre-deux-guerres, la péninsule tombe sous la tutelle du fascisme. Le régime mène une campagne aux visées coloniales en Éthiopie sous prétexte de combler ses besoins de ressources naturelles et pallier à la croissance démographique. De plus, un État puissant était un signe de modernité. Le régime s'alliera au régime de Franco puis au Nazisme allemand. Entre temps, un développement économique endogène lui permettrait d'afficher son autonomie à l'égard des métropoles. À l'interne, le régime restreint la mobilité sectorielle et géographique de la force de travail et réprime le militantisme syndical (Arrighi : 1985b). Il réprime la classe ouvrière pour imposer un climat de calme industriel et il maintient les salaires à la baisse. Ces mesures favorisent l'accumulation dans une économie qui souffre d'une distribution sectorielle inefficace des ressources.

Une crise secoue le pays dès 1925 à cause des importations trop fortes de céréales et de matières premières. L'année suivante, l'État entame sa campagne du blé (*battaglia del grano*), car il veut accroître la productivité des campagnes. Les paysans du nord et du centre traversent une période de crise. Le paysan-

ouvrier du nord-ouest doit mettre fin aux activités artisanales qui lui avaient permis de survivre (Cento Bull : 1991). Dans le sud, la paysannerie souffre de l'interdit qui frappe l'émigration. Aux yeux de Gramsci (1991), les politiques du fascisme incarne la forme extrême du bloc agraire et de son protectionisme.

L'État se dote aussi de politiques pour protéger le système financier. Les politiques, dont l'augmentation des impôts, visent à protéger les industries nationales, dont l'industrie chimique, celle du textile, l'industrie métallurgique et l'industrie de la machinerie. L'État investit dans les secteurs de l'hydroélectricité, des télécommunications et de l'infrastructure routière. Il crée aussi des agences étatiques qui ont pour mandat l'exploitation des ressources naturelles moins importantes (Arrighi : 1985b). Les politiques de l'État n'auront pas un très grand succès. Elles auront un effet négatif sur l'agriculture en général, mais surtout sur l'agriculture méridionale. La Dépression des années 1930 ne fait qu'intensifier la crise. Le pouvoir d'achat des classes ouvrière et paysanne est réduit de façon considérable et seules les diverses strates de la bourgeoisie peuvent se procurer des biens de consommation (Dunford : 1988).

Les semi-périphéries du Bassin méditerranéen réagissent à l'absence de libre-échange depuis les années 1920, à l'éclatement du marché mondial, aux rivalités territoriales des années 1930 et au conflit mondial. L'Italie demeure somme toute fragilisée par l'émergence récente du pouvoir central, ses visées coloniales, son dualisme interne et les soubressauts de la récente période d'industrialisation intense.

"Her trade remained unbalanced even with countries with clearing agreements, and much more so with countries with free currencies (...). The large import surplus made the balance of payment even more difficult, since one of the largest current account items

– remittances of the emigrants – had seriously declined during the interwar period. For this reason, her foreign currency reserves completely disappeared during the 1930s. Italy was pursuing a policy of autarchy, but this policy may be regarded as a failure not only because of the large import surplus, but also because productivity was actually not growing fast enough in the respective sectors. Although the low salary level, artificially maintained by the suppression of the trade unions, had facilitated the substitution of some import goods, at the same time it failed to promote competitive industries and factories and blocked the development of internal demand at a very low level.” (Ranki : 1985, 81-82)

La bourgeoisie, divisée par des rivalités intestines, n'exerce pas son hégémonie habituelle. De plus, la classe ouvrière devient plus militante. En effet, la forte vague d'industrialisation et l'importance des réserves de main-d'oeuvre permettent au mouvement ouvrier de lutter, du moins un certain temps, contre les représailles de l'État et du capital (Arrighi : 1985c). De fait, c'est l'ensemble du système mondial qui est secoué par de fortes contradictions.

### **Les années 1950-1968**

Nous passons maintenant aux décennies les plus récentes qui marquent la consolidation du système mondial et, ensuite, la mondialisation du capital. Après la guerre, les États-Unis subventionnent la restructuration économique du nord-ouest de l'Europe et cela permettra à cette dernière d'intégrer la chasse gardée des métropoles (Dunford : 1988). Le capital privilégie toujours certains secteurs et même certaines régions du système mondial. Les régions écartées du développement économique deviennent des zones d'exode rural, de dépression économique et de chômage.

L'Italie participe à sa manière à la reconstruction sous le Plan Marshall. Avant la guerre, elle a connu une période d'accumulation inégale, même si intensive, sous le capital monopoliste ainsi que la diffusion du fordisme et du taylorisme. Après la guerre, la dissolution du bloc agraire entraîne la disparition du *latifundium*. Le pouvoir est profondément secoué par cette crise. Les nouvelles politiques visent la libéralisation des échanges et du commerce, dont celui du blé. Le pouvoir fera des concessions à la classe ouvrière et aux mouvements sociaux, et ce, même dans le sud. Il cherchera à s'implanter dans le sud en y aménageant de grands ensembles industriels. L'État investira aussi dans l'infrastructure et l'agriculture pour consolider son pouvoir. L'émigration dans le sud redémarre et toute la région devient un marché de consommation pour les industries du nord. La culture de masse qui accompagne ce développement économique diffuse de nouvelles valeurs. L'agriculture est transformée. Malgré un développement économique qui englobe aussi, jusqu'à un certain degré, le sud, la question méridionale demeure aussi pertinente alors que l'Italie est intégrée au capitalisme avancé européen.

L'État investit en un premier temps dans l'industrie lourde du nord, mais aussi dans l'industrie légère moderne ainsi que dans l'agriculture capitaliste.

"The Italian business class, dependent on the state for subsidies, labor policy, and its export orientation, relied heavily on clientelistic relations with the bureaucracy (La Palombara, 1964), on the political clout of a relatively small group of entrepreneurial families in the northwestern industrial triangle, and on the special privileges of public-sector firms. The long dominance by the Christian Democratic party over postwar Italian politics was not due to a fundamentally Catholic political culture so much as to the historic failure of the industrial bourgeoisie to generate a political bloc organized around its own project for society and to Italy's place in the international system." (...)

“In Italy the state was permeated with business interests in a clientelistic manner favoring those firms and sectors that could use their particular access to the state to their own advantage (La Palombara, 1964). But its weak organization and low cohesion, along with the general permeability of the Italian state to the influence of other sectors, meant that Italian business was never hegemonic in the sense that it had a project that dovetailed with and dominated state policies for the economy.” (Tarrow, 1985, pp. 222-223)

L'État choisit un développement économique basé sur l'exportation. Il maintient les salaires à la baisse, ce qui réduit le pouvoir d'achat de la classe ouvrière. Seules les strates privilégiées des classes moyennes et des professions libérales voient leur situation s'améliorer.

“In this case the development of working-class categories in the industrial sector would be retarded, while the exodus from the countryside and the development of the tertiary sector would be strong. (This model) was chosen (...) in part because of international constraints, but also because of the relative political strength of different groups and the role of the middle strata in the strategy of consensus pursued by Christian Democracy ...

The ability of the oligopolistic export and export-related equipment goods sectors to compete successfully on export markets for those manufactured goods experiencing the most rapid growth of demand was also in part due to the existence of widespread marginal employment in backward sectors and regions and to high levels of unemployment.” (Dunford : 1988, p. 240)

Ces politiques de développement reflètent à la fois les contraintes internationales et les contradictions au sein du pays. On a qualifié ce développement de « miracle italien », miracle qui s'explique en partie par les fortes réserves de main-d'oeuvre. Le développement est ponctué par trois étapes et chaque étape

engendre un cycle de luttes sociales et une vague d'émigration. Le premier stade de développement correspond à la défaite du fascisme en 1943 et il est secoué de luttes paysannes et ouvrières. Le deuxième correspond à la crise du gouvernement central et à la signature du Traité de Rome en 1957. De fortes luttes syndicales obligeront la Démocratie chrétienne à tenir compte de la gauche et à lui faire une place au sein du gouvernement. Le dernier stade survient quand le parti socialiste, élu au pouvoir, subit le contrecoup de l'échec du compromis historique ainsi que de la crise du pétrole de 1973.

"In the post-war period and until the 1980s, the conditions which underlie the continuing survival of the system have changed. Capitalism, on the one hand, has been forced to shift greater and greater emphasis to the extraction of relative surplus value through technological change and modifications to the organic composition of capital, and it is increasingly dependent on the reproduction of the labour force and the general social order. On the other hand, the growing complexity of contradictions in the system made state 'positive' intervention a generalized principle. These developments required the construction and control of social systems to secure the smooth reproduction of the social relations of production, which has become the key issue in welfare capitalism." (Hadjimichalis : 1987, p. 35)

Les répercussions se font sentir à l'échelle du pays. Dans le nord-ouest, le paysan-ouvrier reprend sa stratégie artisanale à petite échelle alors que les femmes de la maisonnée reprennent le chemin de l'usine. Dans le centre du pays, la transformation de la paysannerie sera plus rapide et les gouvernement régionaux appuieront la mise sur pied de PME afin de mettre ces nouveaux prolétaires au travail. C'est le phénomène de la tierce Italie

Au cours de cette période, l'État investit aussi dans le sud. Selon certains auteurs, le Mezzogiorno deviendrait une société urbaine et industrialisée, car cette

vague d'industrialisation, de la fin des années 1960 et du début des années 1970 accélère la transformation des campagnes. On y trouve des activités économiques axées sur l'exportation. Les interventions de l'État, soit de grands travaux publics pour la mise en place d'une infrastructure et la réforme agraire, visent l'intégration du sud au marché national au détriment d'une accumulation régionale. Ce développement confirme la dépendance du sud (Dunford : 1988). Le Mezzogiorno devient un lieu d'investissement et de consommation en plus de servir de réserve de main-d'oeuvre pour le système mondial. Cela est en partie dû à la forte concentration de petites entreprises agricoles qui fournissent la main-d'oeuvre aux nouveaux sites de production. De fait, selon Hadjimichalis (1987), c'est le pays dans son ensemble qui demeure inféodé au système mondial.

Les politiques étatiques pour le Mezzogiorno, au cours de cette période, recourent trois volets, à savoir des projets d'infrastructure, une réforme agraire et une politique de décentralisation industrielle (King : 1973). Dans les années 1950, la *Cassa per il Mezzogiorno* est en majeure partie responsable de la mise en place d'une infrastructure. Elle subventionne les grands projets d'irrigation et d'infrastructure routière.

“By the end of the 1950s, southern development policy turned explicitly to an ‘industrialization’ policy, which included both a programme of financial incentives to industrial location in the Mezzogiorno and direct investment by public corporation. Beyond the rhetoric of government purposes, this change in policy must be understood in the light of the changed position and the new needs of large national – northern – industrial groups. While up to this point the Mezzogiorno had played a totally passive role within the national postwar recovery, in the 1960s the region became an important element in the Italian process of accumulation. From a reservoir of labour power, it became a market and a subsidized investment terrain.” (Martinelli : 1985, p. 52)

La Caisse pour le développement du Mezzogiorno gère aussi l'implantation de sociétés étatiques dans le sud. Des sociétés privées suivront dans la foulée de l'État, mais le plus souvent, ce type de développement n'a pas toujours les retombées qui auraient pu alimenter les petites et moyennes entreprises ainsi que le secteur des services. Les industries lourdes (sidérurgie et pétrochimie) profitent des programmes étatiques pour défrayer leur décentralisation. L'État, en offrant des fonds de contrepartie à ces industries à haute intensité de capitaux, se subordonne aux intérêts du capital qui privilégie un développement de l'industrie lourde complémentaire à celui qui se déroule dans le nord (Mingione : 1988). Les sièges sociaux de ces sociétés sont toujours situés dans le nord. De plus, les secteurs modernes sont tous concentrés dans le nord et dans la tierce Italie du centre (Dunford : 1988). C'est un signe avant-coureur de la division du travail des années 1970.

Les entreprises méridionales qui bénéficieront de l'arrivée de ces industries sont avant tout les secteurs liés à la croissance des centres urbains. Les investissements continueront de croître jusqu'en 1973, mais la création d'emplois atteint son point culminant entre 1961 et 1965, après l'implantation de l'industrie lourde et les grands travaux publics.

“By far the most crucial aspect when considering southern industry, is its dependency on outside decision-making (...) the location of branch plants and subsidiaries by both domestic and foreign large corporations has brought little of the ‘multiplier’ effects into the regions considered. (...) Among the causes of the limited linkages with the local economy which characterizes outside ownership are:

i) The peripheral region's lack of control over investment and decision-making in particular over profits, which would fuel regional accumulation.

ii) The lack of local interindustry linkages, both in manufacturing and services (...)



iii) The lack of information flows and innovation diffusion (...)

iv) The underutilization of regional human capital because of the low profile of the occupational structure which derives from such small multiplier effects." ( Martinelli : 1985, : p. 72)

Les industries méridionales sont surtout concentrées dans la production de biens de consommation traditionnels, soit de l'industrie alimentaire, du textile et des vêtements, de la chaussure ainsi que du bois, du meuble et du cuir, de l'imprimerie et de l'édition, de la pierre, du verre, etc. Au début de cette période, le secteur traditionnel connaît une période de croissance à cause des prestations sociales étatiques. Il est à l'abri de la concurrence du nord à cause des coûts élevés des frais de transport et de la faible importance des marchés locaux. Il ne cherche donc pas à modifier la technologie désuète ni la nature des produits. Il ne peut répondre aux oscillations de la demande que par l'embauche de main-d'oeuvre supplémentaire (Martinelli : 1985).

Le développement régional inégal du Mezzogiorno, lié au développement dans le nord, subit les soubresauts de la crise qui touche le nord. À la fin des années 1960, le pays traverse une période de crise ponctuée par la chute du taux de change et un taux d'inflation élevé. Au terme de la crise, la dichotomie entre le nord et le sud s'est exacerbée. À la fin des années 1970, le Mezzogiorno est une des régions les plus pauvres de l'Europe.

### **Le redéploiement du capital depuis 1968**

Après 1968, et surtout 1973, le fordisme cède en partie la place à l'accumulation flexible. Les grandes manufactures se déplacent vers le tiers monde et

les périphéries des économies avancées. On voit apparaître les PME qui ont la flexibilité nécessaire pour répondre aux besoins du capital. Ce type de développement, fondé sur un processus accéléré d'innovation technologique qui n'a de cesse, ne crée pas ou peu d'emploi. Il ne crée pas de retombées pour la région ou le pays où il s'installe. On peut donc parler de site de production. C'est le développement sans emploi de Dunford (1988) dont nous parlions au chapitre précédent. En Italie, ce type de développement, qui vient en réponse à la crise des années 1960 et début 1970, perce en premier dans le centre, puis dans le nord-ouest.

Le développement de l'Italie semble donc conforme à la description que donne Benson (1989) pour les semi-périphéries. En effet, l'ajustement structurel au cours des années 1960 se manifeste par une forte croissance industrielle et l'augmentation des exportations basées sur une forte intensité de travail et les industries à fort investissement de capitaux. Le succès des semi-périphéries est constamment menacé par la concurrence du travail moins dispendieux des pays moins développés, et ce surtout dans les secteurs des biens de consommation de bas de gamme. Ce type de développement rend les semi-périphéries plus vulnérables aux fluctuations de la demande pour les biens de consommation de la part des économies avancées et à l'imposition de barrières tarifaires pour limiter leurs exportations vers les métropoles. Les semi-périphéries doivent garder les coûts à la baisse et tenter de s'arroger la production de haute gamme ou produire une vaste gamme de produits. Cela s'avère difficile, car les salaires augmentent plus vite dans ces pays-là. Mais revenons à la fin des années 1960 et aux luttes sociales qui secouent le pays.

En Italie, une deuxième vague de décentralisation se déroule en direction du sud entre 1969 et 1974. Il s'agit surtout d'industries à haute intensité de

capitaux. La première vague correspondait à un développement économique dans les économies avancées, mais cette deuxième vague vient, de fait, en réponse à un déclin économique. C'est la *Cassa per il Mezzogiorno* qui est chargée de gérer la décentralisation. Elle leur offrira un appui technologique, mais ce sont les gouvernements régionaux et locaux qui prendront le dossier en main et qui assumeront le gros du travail (Mingione : 1988).

L'État diversifie ses investissements et déplace certaines industries comme les secteurs de pointe de l'ingénierie et de l'électronique dans le Mezzogiorno. Il s'agit de secteurs touchés par une forte concurrence et l'État croit que la main-d'oeuvre méridionale, moins dispendieuse, lui permettra de renforcer sa position. L'Alfa Roméo n'est plus fabriquée à Milan, mais à Naples. L'État investit aussi dans certains secteurs de pointe. L'industrie lourde reçoit la part du lion des subsides, mais l'État investit aussi dans les industries légères. Les secteurs choisis sont la sidérurgie, les produits chimiques et les fibres synthétiques.

Les industries privées, surtout celles spécialisées dans la production de biens de consommation, emménagent des succursales dans le Mezzogiorno. Un exemple est celui de la FIAT qui déménage une partie de sa production à divers endroits dans le Mezzogiorno, dont Termoli, dans le Molise. L'État appuiera ces industries en leur offrant des subsides et des abris fiscaux (Arrighi et Piselli : 1987). Une grande partie des fonds publics sera gaspillée à cause de la rivalité intense au sein d'un secteur. Ainsi, le secteur chimique emménage dans le sud à cause de la forte concurrence, mais celle-ci se poursuit une fois les succursales établies dans le sud. Les problèmes de surproduction deviennent évidents lors de la crise de l'énergie en 1973. Les sociétés étatiques rivalisent avec les sociétés axées sur l'exportation.

La période est secouée de luttes ouvrières. L'année 1969, en Italie, est mieux connu sous le nom de l'« automne chaud ».

“The hot autumn began with a wave of strikes connected with the negotiations for new wage agreements for the years 1970-72. But subsequent conflicts also reflected discontent with working and living conditions, including the length of the working day, track speeds in assembly line industries, shift work and rising unemployment along with inadequate transport, strained public services and worsening housing condition in the cities of the Northwest. Immigrant workers from the South played a particularly active part in the ensuing struggles and pressed strongly for the provision of jobs in the Mezzogiorno.” (Dunford : 1988, p. 236)

Tarrow (1985) ajoute que l'ampleur des luttes ne cesse de croître. Même les secteurs moins militants de la classe ouvrière se mobilisent. Les grèves sont déclenchées pour des revendications autres que les droits stipulés dans les articles des conventions collectives. Elles dépassent largement le répertoire traditionnel des revendications syndicales. Un sentiment de solidarité émerge parmi toutes les strates sociales malgré les différences culturelles et professionnelles. La pénurie de ressources politiques et culturelles de la bourgeoisie explique sa faible réaction. En effet, il réagira moins fortement que l'État français qui affronte lui aussi une période de révoltes sociales. Ce n'est que plus tard que l'État parviendra à reprendre le contrôle.

La paysannerie méridonale continue d'émigrer, mais en moins grand nombre, car le chômage structurel des économies avancées du nord-ouest de l'Europe entraîne le retour des travailleurs immigrés. De plus, à cause des concessions accordées au cours des décennies précédentes, la main-d'oeuvre immigrée est moins compétitive. La production industrielle dans les économies avancées ne

cesse de ralentir et une partie des secteurs de production déménage à l'étranger. De plus, une large part des emplois désormais disponibles sont sporadiques, intermittents, à temps partiels et déqualifiés.

Les usines de l'industrie lourde le plus durement touchées par la crise sont situées dans le Mezzogiorno alors que les secteurs les moins touchés sont situés dans le nord. La crise, inscrite dans la division géographique du travail, engendre le chômage et le sous-emploi que ne peut résorber l'industrie traditionnelle du sud. Il en est de même des nouvelles industries hautement informatisées qui ont emménagé dans le sud. Dunford (1988) parle de développement sans emplois. De plus, les capitaux italiens et étrangers se retirent du sud au lendemain de la crise de 1973. Le chômage structurel des économies avancées et le sous-emploi dans les semi-périphéries ne cessent d'augmenter à la suite du retrait du capital.

"The hard reality of neo-liberalism since the 1980s in many European countries and the restricted changes introduced by southern European socialist governments presented an opposite commitment: a massive decline of state intervention in the spheres of circulation and production. Even in those cases, however, the state still is playing a huge role in securing the conditions for the reproduction of capitalist social relations. The abandonment of whole regions 'to their fate', the loss of thousands of jobs, and the restructuring of capital – to mention only few well known examples – are the new style of 'negative' state intervention. The aim remains however the same as in the past; making capitalism function profitably. In this process, uneven regional development and the production of regional space play an increasingly important role." (Hadjimichalis, p. 1987, p. 236)

Le secteur industriel traditionnel n'est plus à l'abri de la concurrence, car les entreprises du nord sont attirées par le marché de consommateurs du

Mezzogiorno. Le secteur manufacturier ne crée plus d'emplois, car l'entreprise traditionnelle n'a pas le même dynamisme que les secteurs modernes des métropoles. De plus, ses produits sont destinés à des consommateurs à faible revenu. Le profit découle des salaires peu élevés d'une main-d'oeuvre abondante en majeure partie composée de femmes. La technologie de ces usines est désuète et les conditions de travail y sont insalubres. Avec le retrait du capital, c'est au capital local qu'il incombe de créer des emplois mais compte tenu de son déclin, il n'y a pas lieu de croire que ce secteur soit en mesure d'y parvenir, ni, guère plus, les nouveaux « sites » industriels.

“It may well be the case that southern Italy is still the most densely populated underdeveloped region of some size to be found in an industrialized country. In saying this, however, the intention is not to deny that a series of profound social changes have taken place in the area since the end of the Second World War. In the immediate post-war period, the term ‘under-developed’ was applied especially to the high incidence of very-low income agricultural activities (accounting for fifty percent of the working population compared with about thirty percent in central and northern Italy) and to the parallel absence or sporadic nature of modern industries in the area.” (Mingione : 1988, p. 549)

La crise du capital entraîne, dans le Mezzogiorno, le retrait du capital, le sous-emploi, le travail au noir et le chômage (Ginatempo : 1985). Le travail informel prend de l'ampleur en Italie tout comme dans le reste de l'Europe, mais il ne faut pas y voir une indication de croissance économique (Hadjimichalis : 1987).

“(...) this marginalization process derives from the decrease of productive activities – that is activities directly connected with production realization of surplus value. The main general features of this process are the crises and restructuring of productive sectors and the decrease of stable employment opportunities.

In consequence, it determines the growth of unemployment, underemployment or unproductive employment. This marginalization process involves not only the poor or the proletariat because it is spreading to the whole social structure. It produces a population which has grown and continues to grow beyond the needs of capital (...) this overpopulation developing among the middle classes inflates the bureaucratic system and the underemployment in the tertiary economy." (Ginatempo : 1985, p. 100)

Ginatempo, à l'instar de Martinelli (1985) et Mingione (1988), explique que la main-d'oeuvre méridionale, engendrée par le retour des travailleurs émigrés et la croissance démographique après la Seconde Guerre mondiale, ne saurait être résorbée par une croissance économique, car dorénavant le développement technologique, qui sous-tend la crise du capital, ne permet pas la création d'emplois stables en nombre suffisamment important. Ils vont jusqu'à dire que la force de travail méridionale est devenue excédentaire aux besoins du capital malgré les nouvelles possibilités qui découlent de la fragmentation du marché (Hadjimichalis : 1987). La crise d'accumulation serait, selon Ginatempo (1985) et Mingione (1988), le trait structurel dominant du stade actuel du capitalisme. Ils en déduisent que ces secousses sont le signe avant-coureur de l'effondrement de l'économie-monde.

La double déception à l'égard des métropoles et de l'État attise les tensions sociales (Arrighi : 1985a) et donne lieu à des luttes urbaines pour une redistribution des deniers publics et des emplois (Ginatempo : 1985 et Mingione : 1988). La paysannerie s'opposera aux politiques étatiques qui la menace de prolétarianisation. L'État se voit obligé d'accroître le volume des ressources financières attribuées au Mezzogiorno (Ginatempo : 1985). Il s'agit, selon Ginatempo (1985), non plus d'un État providence mais d'un « État subventionnel ». Quelques unes des solutions qui s'offrent sont l'émigration vers le nord, un emploi dans la fonction

publique par le biais de l'instruction, ou l'orientation de la production agricole vers le marché (Arrighi : 1985c; 1987; Hadjimichalis : 1987).

Il n'est donc pas étonnant, dans un tel contexte, que l'économie informelle prenne une place de plus en plus importante. Pour certains, le travail au noir correspond au cycle démographique de la maisonnée. Toutefois, pour le plus grand nombre, il faut cumuler les emplois, mais la plupart sont précaires, sous-rémunérés et ils se déroulent dans des conditions de travail insalubres.

### **L'agriculture**

La situation n'est guère meilleure du côté de l'agriculture. Avant d'aborder le développement de l'agriculture au cours des deux périodes, soit 1950-1968 et de 1968 à nos jours, brosons les grandes lignes de la transformation de l'agriculture, car cela servira à situer le Molise dont il sera question dans les chapitres quatre et cinq. L'agriculture italienne est à l'heure actuelle essentiellement composée de deux strates principales, soit l'agriculture capitaliste et la production directe. Ces deux catégories reflètent le processus de concentration et de spécialisation qui ont transformé l'agriculture. Depuis les années 1980, on note l'apparition de l'agriculture à temps partiel et de sous-traitance (*contoterzo*), et ce surtout dans le Mezzogiorno, grâce, en grande partie, à l'informatique et aux nouvelles pratiques de gestion. Cela découle aussi du fait que l'agriculture italienne doit désormais affronter la rude concurrence au sein du marché européen ainsi que celle du marché international.

Farfani (1992) relève deux périodes charnières, soit les années 1930-1960 et les années 1960-1985, soit les mêmes périodes reprises dans le cadre de cette thèse. En 1930, l'agriculture regroupe 48 pour cent (8,8 millions) des effectifs



productifs. En 1985, l'agriculture regroupe seulement 7,8 pour cent des effectifs, soit deux millions. Cela nous permet de comprendre le rôle important de l'exode rural, de l'émigration et de la mécanisation de l'agriculture au cours de cette période. Nonobstant la réduction de la superficie totale notée ici, la productivité agricole a augmenté de façon considérable. Par contre, sa part du revenu national a diminué, car elle est passée de 40 pour cent en 1930 à 30 pour cent en 1950. En 1985, elle atteint à peine six pour cent. De fait, dès les années 1970, l'agriculture ne répond plus aux besoins et le pays doit importer une part importante des produits agro-alimentaires nécessaires.

L'agriculture italienne accuse un certain retard par rapport à l'agriculture européenne. En Europe, la superficie consacrée à l'agriculture a diminué de façon considérable. De plus, ce sont surtout les petites et minuscules fermes qui ont disparu alors que la grandeur moyenne des fermes ne cessait d'augmenter. La grandeur moyenne d'une terre est passée de 10 à 18 hectares entre 1960 et 1985. En Italie, c'est le contraire qui s'est produit. Au cours de la première période, 1930-1960, la superficie augmente légèrement de 26,3 million de hectares à 26,6 million de hectares, mais elle ira en diminuant après 1960. La superficie moyenne augmente de huit pour cent dans le Mezzogiorno et dans les îles en partie à cause de la réforme agraire des années 1950 alors qu'ailleurs, en Italie septentrionale, on note une réduction 7,5 pour cent.

Au cours de la première période, soit avant la Deuxième Guerre, la dissolution du latifundium et du métayage engendre de petites et minuscules propriétés malgré le maintien d'un certain nombre de grandes fermes capitalistes avec leur main-d'oeuvre salariée. Dans les environs des centres industriels, une telle production directe stratifiée et la désagrégation sociale liée à l'émigration se

prêteront, dans les années 1980, à l'agriculture à temps partiel et à la pluriactivité, soit le travail de la terre et le salariat en tant que stratégie de la maisonnée.

Au cours des années 1960, soit la seconde période, le développement industriel, l'urbanisation et l'exode rural entraînent la réduction de la superficie totale consacrée à l'agriculture, et ce surtout dans le Mezzogiorno. Qui plus est, la réduction est plus prononcée dans les montagnes et dans les collines que dans les plaines (de 12 à 10 pour cent respectivement). La culture s'est intensifiée quelque peu, mais on note tout de même la disparition d'un certain type de culture intensive, soit les vignes, les oliviers et les potagers, après une période de croissance au cours des années 1950 et 1960. Les terrasses tendent à disparaître dans les montagnes et les collines. La monoculture entraîne un réaménagement du sol. La culture extensive ne fait qu'accentuer l'aspect d'abandon de la terre dans ces régions. Il en découle parfois des problèmes d'érosion et d'irrigation de la terre (Farfani : 1992).

La concentration de l'agriculture dans les plaines a favorisé l'implantation de réseaux hydrauliques et autres infrastructures. On y trouve une agriculture intensive spécialisée et plus diversifiée. La mécanisation permet la gestion aisée de ces grandes surfaces. Les nouvelles cultures, que sont le tournesol et le soja, se retrouvent côte-à-côte avec les cultures traditionnelles des plaines.

Parallèlement à l'augmentation de la superficie, on relève l'augmentation du nombre total de fermes. Entre 1930 et 1960, le nombre de fermes augmente en Italie (de 4,2 à 4,3 million de fermes) pour diminuer par la suite dans les années 1960. L'augmentation est plus forte dans le Mezzogiorno que dans le nord de la péninsule. Entre 1930 et 1982, le nombre de fermes dans le Mezzogiorno passe de 1 104 mille à 1 125 mille alors que dans le nord, il passe de 1 886 mille

à 497 mille. Dans les régions du centre, où domine le métayage, l'augmentation de la surface suit de près celle du nombre total de propriétés.

Le nombre de fermes ne cesse de diminuer après les années 1960. Dans le nord-ouest de la péninsule, la diminution est de 46 pour cent, dans le nord-est de 25 pour cent alors que dans le Mezzogiorno et dans les îles, la diminution est de 17 pour cent. De plus, la surface moyenne d'une propriété dans le nord est de 8,5 hectares alors que dans le sud, elle de 5,3 hectares. En 1982, 30 pour cent du nombre total de fermes, soit plus de un million des fermes, ont moins de un hectare et la majorité de ces propriétés sont concentrées dans le sud. Au cours de la première période, soit entre 1930 et 1960, le démantèlement du latifundium signifiait la disparition de la grande propriété dans le sud. Par contre, dans les années 1960, les fermes de moins de 20 hectares tendent à disparaître alors que celles de plus de 50 hectares augmentent légèrement (10 pour cent). Elles occupent 10,5 millions de hectares en 1982, soit 45 pour cent du sol. Les grandes propriétés de plus de 200 hectares ont connu une légère baisse après les années 1960 (650 000 hectares). Les fermes de moins de 10 hectares n'occupent plus que 27 pour cent de la superficie totale.

Le rapport terre-travail s'est transformé lui aussi à la suite du démantèlement du latifundium et du métayage. La production directe domine, mais on note aussi l'apparition de sociétés ainsi que de contrats de sous-traitance. Entre 1930 et 1947, sous le régime fasciste, les grandes propriétés occupaient 53,4 pour cent de la surface. (Le latifundium occupait 25 pour cent du Mezzogiorno alors que le fermage à bail capitaliste occupait 34 pour cent de la vallée du Po.) La production directe occupait 28,5 pour cent du sol et le métayage de l'Italie du centre en occupait 18 pour cent. La loi de 1947 sur la formation de la petite propriété

paysanne et la réforme agraire de 1950 modifient l'appropriation du sol. Après 1960, les producteurs directs occupent 50 pour cent de la surface totale. Depuis les années 1980, l'agriculture italienne est composée de l'agriculture capitaliste, la production directe et l'agriculture à temps partiel (Farfani : 1992).

La répartition géographique des modes de tenure sur le territoire national joue un rôle important. En Lombardie, on trouve surtout de grandes propriétés capitalistes alors que dans la Vénétie, ou le nord-est, on trouve de petites fermes de moins de 10 hectares. En Émilie, la majorité des propriétés sont des fermes moyennes qui ont entre 10 et 50 hectares. En Calabre, un tiers des propriétés ont plus de 100 hectares, mais la majorité ont moins de 5 hectares. Cela est vrai pour la majeure partie du Mezzogiorno. Les terres de moins 5 hectares regroupent plus de 75 pour cent des propriétés et elles sont concentrées dans le sud. Il est aisé de comprendre pourquoi on abandonne plus aisément l'agriculture dans le sud que dans le nord du pays (Aiello : 1972). Arrêtons nous plus longuement sur l'agriculture méridionale. Pour ce faire, nous reprendrons la division présentée par Arrighi et Piselli (1987) et Hadjimichalis (1987). Il sera, entre autres, question des stratégies de maisonnée liées à l'émigration repérées par les auteurs et cela nous permettra de mieux comprendre comment le village de Montorio nei Frentani, dont il sera question au dernier chapitre, reproduit les mêmes modèles ou diffère dans ses stratégies à l'égard de l'émigration.

“C'est l'ampleur du phénomène d'exode qui a caractérisé la population active de l'agriculture italienne dans les vingt ans en question, en la réduisant de 8,2 à 4,3 millions d'effectifs. (...) il faut encore tenir compte de l'influence que ce phénomène exerce sur la composition et la structure de la population agricole (à savoir) l'augmentation massive de la proportion des femmes et des vieillards dans la population agricole (...)

Le phénomène (...) est d'autant plus grave, du fait qu'il réduit le potentiel de travail dont peut disposer l'agriculture, et particulièrement qu'il comporte la formation de trop nombreuses familles de paysans désormais abandonnés par les jeunes gens. (...)

La « féminisation » de la population agricole provoquée par l'exode est également un phénomène de grande envergure. L'incidence des femmes sur la main-d'oeuvre agricole n'a cessé de s'accroître (entre 1931 et 1965, elle passe de 19% à 31,6 %).” (Aiello : 1972, pp. 36-38).

### La production capitaliste

La propriété capitaliste du sud est située dans les régions fertiles où, grâce au sol et au climat, il n'est pas nécessaire d'investir ni de voir à l'infrastructure. Tout investissement est minimal et la rotation saisonnière entre les champs et les pâturages est liée aux fluctuations du marché. Le procès de travail est géré par le propriétaire ou par un intendant. Les propriétaires cherchent toujours à agrandir leur propriété. Cela entraîne la dépossession de la paysannerie qui est alors contrainte d'émigrer ou de devenir ouvrier agricole. Les campagnes sont donc polarisées entre propriétaires et paysans sans terre et cet écart social, ainsi que la pauvreté qui le sous-tend, signifie que les tensions sociales sont aiguës. Une partie des tensions est liée à la rivalité paysan-ouvrier agricole, car la grande propriété entraîne la disparition du savoir paysan alors que l'ouvrier agricole s'avère indifférent à la terre à cause des rapports sociaux antagoniques. La rivalité qui vise la main-d'oeuvre saisonnière qualifiée, puisée dans les régions avoisinantes, entrave elle aussi toute solidarité de classe. De plus, les changements économiques sapent l'hégémonie de la bourgeoisie rurale du sud qui perd, peu à peu, son influence sur le pouvoir central. Lors de la dissolution du latifundium, les grands

propriétaires du sud se transformeront en entrepreneurs urbains et touristiques, mais peu d'entre eux opteront pour le rôle d'industriel.

Les paysans sont prolétarisés. Ceux qui se révoltent contre les contraintes traditionnelles qui entravent le mariage et la création d'une nouvelle maisonnée partiront volontairement. L'émigration contribue à la déstructuration des liens de parenté et communautaires déjà affaiblis par la prolétarianisation. Le mode de vie paysan est aussi miné par les valeurs urbaines du nord.

#### La Production marchande

La production directe apparaît à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette classe hétérogène regroupe les fermes, qui embauchent une main-d'oeuvre pour suppléer à la force de travail familiale, et des petits producteurs semi-prolétarisés, qui vendent leur force de travail afin de suppléer aux revenus familiaux. La stratification sociale reflète la diversité des activités économiques. Les paysans, qui ont l'appui de la parenté, émigrent vers les métropoles alors que les plus défavorisés optent pour l'émigration saisonnière vers les régions avoisinantes. Il s'agit d'individus ou encore de groupes de parents et de voisins qui profitent de la diversité des modes de production agraires et de leurs cycles pour offrir leur surplus de force de travail et ainsi se procurer l'argent nécessaire aux achats. En période de prospérité, les déplacements vers les grandes propriétés avoisinantes se mettent en branle. En période de récession, la paysannerie s'adonne à la production sur sa parcelle ou encore émigre à l'extérieur de la région.

#### La Production de subsistance

La production de subsistance utilise la force de travail familiale. Les strates défavorisées travaillent pour le compte d'autrui. Les paysans émigrent pour

obtenir les fonds nécessaires à l'achat de terres et de moyens de production. Selon Arrighi et Piselli (1987), ils désirent fonder une nouvelle maisonnée ou accroître le patrimoine. Ici, l'émigration serait une stratégie de communautés relativement prospères où les tensions sociales verticales et horizontales sont moins manifestes que dans les communautés où domine la production marchande. Seuls des paysans qui ont un appui de leurs familles sont en mesure de mobiliser les ressources matérielles et morales nécessaires, pour défrayer les coûts du déplacement et pourvoir non seulement à leur intégration dans le pays d'accueil, mais aussi à la survie de ceux qui restent au pays.

La production de subsistance est régie par le poids des coutumes rurales concernant l'héritage, le mariage et la primogéniture. Ces traditions, le plus souvent des entraves au mariage et à la parcellisation de l'héritage, débouchent sur l'émigration, car elle permet d'échapper à une position subordonnée au sein de la maisonnée tout en renforçant les réseaux de parenté et communautaires. Les réseaux sont reproduits dans les pays d'accueil, et facilitent l'arrivée des vagues subséquentes. Les structures sociales sont reproduites, consolidées et élargies lorsque le travailleur revient au pays, achète une terre et des moyens de production et la met en valeur. L'émigration sert aussi de soupape aux tensions sociales qui mènent au brigandage, à la saisie des terres et au mécontentement social.

L'appareil étatique favorise l'émigration pour réduire les conflits sociaux. C'est dans cette enclave relativement calme qu'il puise les fonctionnaires qui gèrent les fonds versés au Mezzogiorno. L'État y puise aussi ses alliés politiques. Il s'appuie sur les réseaux de parenté et de solidarité communautaire pour consolider ses assises politiques.

La reprise de l'émigration au début des années 1950 permet la relance de la migration saisonnière. C'est le point culminant de l'essor économique de l'Europe et celle-ci puise dans sa périphérie immédiate pour combler ses besoins de main-d'oeuvre non qualifiée. Mais tout ceci ne dure qu'un temps et la production de subsistance traverse sa propre crise quand l'émigration cesse dans les années 1960. Les vagues d'émigration deviennent alors un facteur de discontinuité, car elles modifient les normes de consommation et les rapports entre les aînés et les cadets. En effet, les innovations technologiques qui ont permis l'ouverture des marchés de travail et la disponibilité des produits de consommation redéfinissent la notion de la qualité de vie et la production de subsistance est jugée désuète. Les cadets cherchent aussi à se libérer du joug patriarcal et, pour y échapper, on cherche à émigrer ou à entrer dans la fonction publique par le biais de l'éducation. Les paysans plus aisés orientent leur production vers le marché. La majorité choisit d'abandonner la terre ou de la réduire à une activité secondaire qui subventionne le salariat et l'émigration (Arrighi et Piselli : 1987; Hadjimichalis : 1987).

Après ce survol des modes de tenure, revenons à la nouvelle division internationale du travail. Les paysans qui sont partis après la guerre reviennent dans le sud, mais la pénurie d'emplois attise les tensions sociales. Si les conflits ouvriers secouent les centres industriels du nord de la péninsule, le Mezzogiorno est lui aussi secoué par des luttes urbaines qui revendiquent une redistribution équitable des deniers publics vers le Mezzogiorno (Ginatempo : 1985).

Les travailleurs émigrés qui reviennent au pays ne veulent pas nécessairement pratiquer l'agriculture de nouveau. Un grand nombre des ouvriers se dirigeront vers le nord de la péninsule, mais surtout vers les centres urbains du Mezzogiorno. Ceux qui reviennent sur la terre près des villes ayant des assises industrielles ou une industrie touristique choisissent une agriculture capitaliste



axée sur l'exportation. Il s'agit souvent de sous-traitance pour de grandes sociétés dont les sièges sociaux sont situés dans le nord du pays.

“In contrast, dynamic – specialized peasant farms, while they are dependent on family labour, state price regulation and loans from the banks, combine capital-intensive farming in small size farms through a specialization on certain short-cycle ‘soft crops’ like vegetables in greenhouses, flowers and fruit. In many cases they perform their cultivation programmes under a specific contract either with a state agency or an agricultural processing industry. With expanding EEC markets, they seem to be growing fast (...). In terms of class structure, this type of farm consists mainly of relatively well-to-do peasants with one or more family members having a regular job outside the agricultural sector. Use of seasonal non-family labour is also not uncommon.  
(Hadjimichalis : 1987, p. 236)

L'agriculture pour exportation est vulnérable aux fluctuations des marchés régionaux, aux modes de consommation et au climat. Le revenu qu'on peut en tirer est lié à la possession des moyens de production, à la force de travail disponible et aux politiques étatiques qui, comme par le passé, privilégient la production dans le nord. Elle s'appuie sur le travail de la maisonnée, mais le sous-emploi amène aussi les membres de la maisonnée à vendre ailleurs leur force de travail.

La production de subsistance, désormais marginalisée, ne se retrouve que dans les régions isolées et montagneuses qui sont parfois, encore aujourd'hui, démunies des infrastructures et des services qu'on retrouve dans les autres régions du pays. À cause du sous-emploi en agriculture, les paysans et les ouvriers agricoles cherchent à augmenter leurs revenus en travaillant à temps partiel et dans la construction, les travaux publics, le tourisme et les services étatiques saisonniers. Ce type d'emplois requiert le plus souvent un départ saisonnier ou

périodique qui peut s'avérer être le premier pas vers une émigration permanente. Les revenus de ces emplois ne sont pas réinvestis dans l'agriculture, car ils servent à la consommation quotidienne, aux épargnes ou à mettre sur pied une petite entreprise.

"In Italy during the period 1966-1975, about 60 per cent of peasant farms absorbed less than one person's annual labour per annum and a little under one-third of farms generate a demand of less than 50 days of labour per annum (...). For the period under study, underemployment reached around 50 per cent in Italy ( 50 per cent in Abruzzi and Molise, 80-90 per cent in Calabria and Apulia.)." (Hadjimichalis, 1987, pp. 236-237)

Dans l'arrière-pays, par contre, la semi-prolétarianisation de la paysannerie qui se livre à la production de subsistance est manifeste comme en témoigne sa dépendance sur les subsides et les pensions étatiques. Les jeunes gens cherchent à quitter ces villages pour trouver du travail dans les centres urbains, car le travail de la terre n'est plus valorisé par la société. L'exode des jeunes entraîne l'abandon de la terre, le transfert à un tiers et la cession. C'est donc plus au sud qu'on trouve les femmes âgées qui ne veulent pas quitter la parcelle, mais le prix à payer pour y vivre, malgré leur âge, est élevé.

"These farms are small or very small in size (below 5 hectares) and very fragmented in terms of parcels for cultivation. They are present in high and mountainous regions operated by ageing family members (predominantly female labour) and tend to be highly resistant to structural changes. In terms of class structure they are mainly constituted by poor peasants and/or semi-proletarians depending on the central state for price regulation and loans and on local authorities for welfare services." (Hadjimichalis, 1987, p. 236)

Les hommes qui sont revenus dans les années 1960 et 1978 ont abandonné tout travail agricole. La population agricole continue de diminuer plus

rapidement au sud qu'au nord. Ce survol de la paysannerie vaut pour la majeure partie de l'Italie méridionale. Nous verrons, à la lumière des récits de vie, ce qu'il est du Molise.

Ce chapitre traite, par le biais d'un survol historique, des structures socio-économiques qui ont façonné l'Italie depuis le début de l'ère moderne.

Il a été question, avec l'avènement du système mondial, de la division du travail au sein de la péninsule italienne. Le développement industriel est concentré dans le nord du pays. Le sud devient un bassin de main-d'oeuvre au développement industriel. L'impact des stades de développement inégal du capitalisme se manifeste différemment selon les régions du Mezzogiorno.

L'émergence de l'État-nation, au XIX<sup>e</sup> siècle, marque un tournant. C'est la fin du féodalisme. La période entre 1860 et 1990 est ponctuée de vagues d'émigration qui accompagnent les stades de développement à l'échelle du système mondial. Trois vagues s'échelonnent entre les années 1880 et 1920. Elles viennent ponctuer les étapes de la périphérialisation de l'Italie. La montée du fascisme et la Deuxième Guerre mondiale mettent un frein à l'émigration. La vague d'émigration qui nous intéresse tout particulièrement est celle qui se déroule dans les années 1950.

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'Italie entame une période de développement économique important, mais la sphère politique demeure déchirée par de nombreuses crises. La signature du traité de Rome en 1957 fait en sorte que l'Italie entre dans le giron de l'Europe. C'est alors que se déroule

l'industrialisation, l'urbanisation et la sécularisation de la société. La croissance démographique sera tout aussi rapide et elle exercera des pressions sur l'infrastructure urbaine et le marché du travail.

L'essor économique au lendemain de la Deuxième Guerre sera qualifié de miracle italien, mais l'industrialisation est concentrée dans le nord de la péninsule. Il repose aussi sur la prolétarianisation et l'émigration de la main-d'oeuvre vers l'Europe et les Amériques. Le miracle italien est fondé sur sa main-d'oeuvre non qualifiée abondante qui provient des régions rurales du nord, mais surtout du Mezzogiorno.

La paysannerie du Molise partira vers le nord-ouest de l'Europe et les Amériques. Il s'ensuit, en majeure partie, l'abandon de la terre et la déstructuration du tissu social. Le développement industriel dans le sud s'avère le plus souvent du type qui ne crée que peu d'emploi. Le chômage et le sous-emploi donnent lieu à l'économie informelle. Les terres situées dans la périphérie d'un développement industriel donne lieu à une agriculture axée sur le marché à temps partiel ainsi qu'à une agriculture de sous traitance. Ailleurs, là où dominait le latifundium, la majorité des ouvriers agricoles sont des femmes. Le problème de la survie, telle que définie se pose à ouveau pour la plus jeune génération et c'est ce qui nous fait dire que la question méridionale n'a rien perdu de sa pertinence. D'ailleurs, les récits des vie, dont il sera question dans les deux derniers chapitres, mettent en lumière l'impact du développement inégal du capital dans le temps et l'espace sur plusieurs générations d'une communauté villageoise du Mezzogiorno.

## **CHAPITRE III**

### **SURVOL HISTORIQUE LES RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE**

Nous nous sommes penchée, dans le chapitre précédent, sur les époques qui ponctuent le développement inégal du capitalisme afin d'en dégager l'impact sur la péninsule italienne et le développement régional. Dans ce chapitre, nous présentons un survol historique de l'impact de ce même développement inégal du capital, dont il a été question au chapitre précédent mais, cette fois-ci, à la lumière des rapports sociaux de sexe. Le recul historique nous permet de constater que l'émergence du système mondial et chaque stade subséquent de développement du mode dominant a un impact sur la division sexuelle du travail et les rapports sociaux de sexe. Les rôles économique, politique et social des femmes se modifient au gré des stades de développement économique. Les représentations idéologiques emboîtent le pas. Notons que, dans les pages qui suivent, les exemples qui traitent des nouveaux rapports de sexe sont en majeure partie tirés de divers pays européens, mais ils peuvent tout de même servir à comprendre ce qui s'est passé en Italie.

## **DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE**

Du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'aube du XVI<sup>e</sup>, les cités marchandes de l'Italie du nord exercent leur domination sur le bassin de la Méditerranée. Elles imposent un nouvel ordre rural fondé en partie sur la dépossession précoce de la paysannerie. Dans le nord de la péninsule, on voit apparaître deux modes de culture intensive, à savoir la grande ferme et le métayage. Dans le sud, c'est le latifundium et sa culture extensive qui s'imposent. Les cités-État du nord, qui contrôlent l'échange marchand, imposent une division géographique du travail à l'échelle de la péninsule entre les producteurs de matières premières et le secteur marchand. Cette nouvelle division du travail à l'échelle de la péninsule sera consolidée au cours du long XVI<sup>e</sup> siècle.

L'apparition de l'économie marchande s'accompagne d'une nouvelle division du travail et de nouveaux rapports sociaux de sexe. Au Bas-Moyen Âge,

l'ordre féodal était lié à la terre et les femmes de la noblesse avaient un statut social élevé, comme en témoigne leur gestion des domaines en l'absence des hommes. Elles héritaient en égales et étaient propriétaires de grands domaines. Par ailleurs l'amour courtois, largement répandu dans les cours de France, atteste de leur autonomie sexuelle. Kelly (1984) réfute l'hypothèse selon laquelle l'art courtois serait l'expression du culte à la Vierge, car les textes courtois qui nous sont parvenus traitent explicitement de sexualité. L'amour courtois ne remet pas en question l'ordre social dominant sous le féodalisme car, pour la noblesse, le mariage était une alliance et non un lien d'amour (Wemple et Stuard : 1987).

Les nouveaux rapports sociaux modernes de sexes, liés à l'apparition de l'économie marchande, prônent la séparation des sphères publique et privée. De là les nouveaux rôles politiques, économiques et culturels des femmes. Les femmes de la noblesse sont particulièrement touchées, car les nouveaux rapports sociaux de sexe sont fondés sur l'héritage au lieu du lignage. Le mariage et la chasteté deviennent des institutions clés, car les classes dominantes se préoccupent désormais de la légitimité de leur progéniture. Les hommes exercent leur domination sur la maison qui devient un vase clos.

La noblesse est touchée par l'émergence des nouveaux rapports sociaux. Elle devient une classe soumise qui doit obéissance à l'empereur, comme en témoigne sa « féminisation » au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle (Kelly : 1984). En effet, la noblesse des États-cités détient des propriétés, mais elle n'a pas le pouvoir de l'aristocratie féodale. Elle est subordonnée aux despotes (*signorie*). Les *signorie* détiennent un pouvoir foncier et militaire et quand, en 1530, cette noblesse passe sous la tutelle de l'empereur Charles V, elle devient une classe guerrière qui s'adonne aux arts de la cour. Elle adopte des comportements et des habitudes vestimentaires qui reflètent sa dépendance à l'égard du pouvoir central qui consolide ses assises au dépend des feudataires.

"The dominant problem of the sixteenth-century Italian nobility, (...) had become one of obedience. (...) In love, as in service, the courtier preserves independence by avoiding desire for real love, real power. (...) love exemplifies the relation between subject and state, obedience and power (...) The accommodation of the sixteenth and seventeenth-century courtier to the ways and dress of women in no way bespeaks a greater parity between them. It reflects, rather, that general restructuring of social relations that entailed for the Renaissance noblewoman a greater dependency upon men as feudal independence and reciprocity yielded to the state. In this new situation, the entire nobility suffered a loss." (Kelly : 1984, pp. 193-196)

"The symbolic relation of the sexes thus mirrors the new social relations of the state, much as courtly love displayed the feudal relations of reciprocal personal dependence. But Renaissance love reflects, as well, the actual condition of dependency suffered by noblewomen as the state arose. If the courtier who charms the prince bears the same relation to him as the lady bears to the courtier, it is because Castiglione understood the relation of the sexes in the same terms that he used to describe the political relation: that is as a relation between servant and lord. The nobleman suffered this relation in the public domain only." (Kelly : 1984, p. 46)

Les nouveaux rapports sociaux ont aussi un impact sur le travail et les rapports de classe, mais les femmes de toutes les classes sociales seront touchées plus durement. La ségrégation qui se manifeste dans toutes les sphères du travail leur interdit, entre autres, de pratiquer certaines professions même si on leur permet d'exercer certains métiers pratiques qui relèvent traditionnellement de leur expertise, comme le métier de sage-femme. De plus, seuls les hommes ont désormais accès à l'éducation publique (Weisner : 1987). Cela contribue en large partie à leur prolétarianisation inégale et la féminisation de la pauvreté. De plus, l'importance de la famille et du mariage vient marquer d'une nouvelle manière l'accès des femmes au travail en fonction de leur âge et de leur statut civil.



La bourgeoisie se regroupe en guildes pour exercer son hégémonie. Les femmes des classes marchandes sont peu à peu écartées de la production et de la mise en marché des produits. Les veuves des maîtres-artisans ne pourront plus prendre la relève de l'entreprise domestique et elles seront contraintes de vendre l'atelier après le décès de leur mari. Les nouveaux rapports sociaux de sexe ont aussi un impact sur les compagnons de métiers, ou les apprentis, qui exigent dorénavant le droit de se marier, alors qu'auparavant, ce droit était réservé au maître. Les épouses et les filles des apprentis travaillent dans des emplois subalternes. Elles sont domestiques ou elles s'adonnent au colportage. (Kelly : 1984) Les classes populaires doivent, elles aussi, composer avec le nouveau marché du travail. L'accès de plus en plus restreint au travail dans les guildes oblige les femmes à se créer de menus emplois dans les métiers qui ne sont pas gérés par les guildes ou dans les nouvelles manufactures capitalistes.

“(Women) produced cheap and simple items such as soap, candles, thimbles, brooms, brushes, needles and pins, combs, and wooden bowls and spoons. They often made them as a secondary occupation, after working in the fields near the city or as laundresses or porters, or during winter when there was less agricultural or domestic work available. Because such products required little training, produced a meager income, and could be made by one woman acting alone, guilds and city authorities rarely objected. In fact, city officials often viewed such labor as a preferable alternative to (...) public or private charity. (Weissner : 1987, p. 234)

La prolétarianisation, ou l'individualisme lié au travail, liée aux nouveaux rapports sociaux entraîne aussi une nouvelle pauvreté qui est perçue comme menaçant l'ordre public qui cherche alors à contrôler ou à encadrer la sexualité des ouvrières vivant seules en les regroupant dans des institutions publiques. Wiesner (1987) relève le nombre croissant de familles, en milieu urbain, qui sont dirigées par des femmes, et ce malgré l'importance accordée au mariage. Il s'agit, le plus souvent,

de veuves et de célibataires qui partagent une pièce unique dans un sous-sol et qui survivent grâce à la vente de menus articles ou en exerçant le métier de lavandière. Elles sont perçues d'un mauvais oeil par les autorités qui les surveillent de près. On craint qu'elles ne constituent une entrave à l'ordre public et qu'elles n'en viennent à dépendre des deniers publics. La charité privée et collective cherche à enrayer cette pauvreté menaçante en offrant une formation qui leur permettra d'exercer certains métiers, comme celui de couturière aux jeunes ouvrières et aux orphelines. La sphère domestique, où se situe toujours la fabrication textile, devient un important secteur féminin à la fois en milieu urbain et rural. Il n'en demeure pas moins que dans certaines guildes, les femmes sont peu à peu écartées de ce secteur d'activités ou cantonnées dans la production du tissu de bas de gamme. De plus, il advient que seules les femmes mariées ou les veuves sont embauchées car on voit d'un mauvais oeil les femmes cherchant à assurer leur survie en vivant seules.

Ainsi, on relève dès lors l'importance attachée au contrôle du travail. Les femmes de la bourgeoisie marchande sont exclues de la production et la prolétarianisation des femmes des autres classes se déroule à un rythme différent de celle des hommes. Elles sont exclues de certains secteurs et elles se replient sur le salariat et sur l'économie informelle, dont le travail à domicile. Leur travail est aussi déqualifié et on peut dès lors parler de ségrégation plutôt que de division sexuelle du travail. Les femmes travaillent à la pièce et elles sont chargées des étapes préliminaires, telles que le filage, car celles-ci peuvent se faire à la maison. La concentration de la main d'oeuvre féminine dans ces tâches contribue à maintenir les salaires à la baisse. On ne saurait généraliser car, au sein d'un même secteur, la division du travail varie toujours, même d'une ville à l'autre, selon la diffusion des moyens technologiques. Il n'en demeure pas moins que ce retour historique sur la diffusion du capital et du travail permet de mieux comprendre la situation actuelle du travail des femmes. Un tel survol historique fait dire à certains auteurs, dont Harvey (1989) et

Smith (sd.), que la pluralité des modes d'encadrement du travail sous l'égide de l'accumulation flexible ont toujours existé sous le mode dominant, mais que l'histoire a choisit de mettre l'accent sur le seul rapport capital-travail, tel qu'on le trouve en manufacture

Les nouveaux rapports de sexe se projètent aussi dans les représentations idéologiques véhiculées, entre autres, par le biais de l'éducation. Or, si les femmes des classes dominantes ont toujours accès à l'enseignement, celui-ci véhicule les nouvelles valeurs qui justifient leur soumission économique, politique et sexuelle. Le retour aux sources classiques, qu'on privilégie à cette époque, réintroduit les valeurs patriarcales de l'Antiquité. Le fait que l'amour courtois du Moyen Âge cède la place à l'amour néo-platonique est illustré par la Béatrice de Dante, qui n'est qu'une vision fantomatique à laquelle s'adresse le courtisan-poète (Kelly : 1984). Le comportement d'une bourgeoise est d'être l'épouse passive au foyer et non plus les compagnes autonomes qu'étaient les aristocrates du Moyen Âge. La « querelle des femmes » confirme l'écart des bourgeoises de la vie publique et leur cantonnement dans la sphère domestique. De plus, les tâches domestiques sont désormais perçues comme relevant de la sphère privée et non pas de la division sexuelle du travail. De plus, la maternité est devenu le rôle primordial des femmes à cause de l'importance de l'héritage au sein des classes dominantes. Chojnacki (1991) abonde dans le même sens que Kelly quand celle-ci souligne l'importance accordée à la maternité dans la société patricienne de la Renaissance.

"In sum, a new division between personal and public life made itself felt as the state came to organise Renaissance society, and with that division the modern relation of the sexes made its appearance, even among the Renaissance nobility. Noblewomen, too, were increasingly removed from public concerns – economic, political, and cultural – and although they did not disappear into a private realm of family and domestic concerns as fully as their sisters in the

patrician bourgeoisie, their loss of public power made itself felt in new constraints placed upon their personal as well as their social lives. Renaissance ideas on love and manners, more classical than medieval, and almost exclusively a male product, expressed this new subordination of women to the interests of husbands and male-dominated kingroups and served to justify the removal of women from an “unladylike” position of power and erotic independence. All the advances of Renaissance Italy, its protocapitalist economy, its states, and its humanistic culture, worked to mold the noblewomen into an aesthetic object: decorous, chaste and doubly dependent – on her husband as well as the prince.” (Kelly : 1984, p. 47)

Les nouveaux rapports sociaux des sexes seront largement diffusés au cours de cette période même si le statut des femmes varie selon leur classe sociale et la région où elles habitent.

Au delà du travail et des représentations des sexes, la question des femmes se greffe aux grands débats de l'époque. Tout comme les guildes visent à contrôler le travail, l'État se dote, lui aussi, d'institutions qui lui permettent de voir à l'ordre public. Pour ce faire, il se tourne vers les gens sans attaches et ceux qui se déplacent pour exercer leur métier. Il s'agit des vagabonds, des artisans, des mercenaires ainsi que des artistes et des musiciens (Wiesner : 1987). Les gouvernements prennent en charge les institutions qui desservent ces populations, soit les orphelinats, les hôpitaux et l'aide aux pauvres, qui relevaient auparavant de l'Église.

Sous prétexte de voir à l'ordre public, le pouvoir politique s'ingère aussi dans les questions de sexualité et de reproduction sociale, car il s'inquiète de la faible croissance démographique et du taux de mortalité infantile et il vise à limiter l'infanticide. Cela aura pour effet de renforcer le pouvoir du père dans la famille. Il s'ingère dans les questions religieuses. On exige le consentement des parents au mariage et on cherche à fermer les lupanars. On restreint aussi les libertés des organismes laïques, tels que l'ordre des Béguines, où les femmes vivent en

communauté. Les refuges pour les prostituées et les femmes qui fuient le mariage sont, eux aussi, étroitement supervisés. Certaines institutions feront preuve de flexibilité et continueront de respecter la liberté des femmes (Cohen : 1991; Monter : 1987). Au plus fort des Réformes, l'Europe entreprend la chasse aux sorcières. Il s'agit avant tout de veuves et de femmes âgées dont l'autonomie est perçue comme étant menaçante. On s'en prend aussi aux jeunes mères célibataires qui, en milieu urbain, ne vivent pas sous la tutelle d'un homme. Ces exemples font ressortir l'importance qu'on accorde à la sexualité des femmes, surtout lors des deux moments charnière que sont la puberté et de la ménopause ainsi que en ce qui a trait au statut autonome qu'est le célibat, vécu seul ou en collectivité. Cette mise en tutelle illustre bien le besoin d'approfondir la définition du terme «sexualité» afin qu'il englobe la pleine dimension sociale de la reproduction.

"Major differences separated the women accused of infanticide from those charged with witchcraft. Accused witches were usually past menopause; infanticide defendants were not. Most accused witches had been married, whereas very few infanticide defendants had husbands. Apart from gender and relative poverty, women accused of infanticide and those charged with witchcraft had little in common. The general significance of both phenomena for the history of European women lies in the huge number of young and old women convicted and executed for these unprovable crimes during the centuries most heavily marked by the Protestant and Catholic reformations. Misogyny has taken many forms throughout history, but it has seldom provided legal rationales for taking the lives of so many thousands of women."  
(Monter : 1987)

Ces préoccupations se cachent non seulement derrière des valeurs et des comportements, mais dans un débat sur la moralité publique qui englobe l'ensemble de la société. Elles seront donc étroitement liées aux réformes chrétiennes qui s'arrogent le droit de définir les paramètres de la sexualité des femmes. Le

Protestantisme déclare le mariage la seule vraie vocation des femmes et cherche à l'imposer aux célibataires ainsi qu'aux femmes vivant dans les communautés religieuses en abolissant les couvents. Or Cohen (1991) nous rappelle que ces couvents, outre le lieu où les familles des classes dominantes envoyaient leurs cadettes, étaient aussi le refuge des femmes qui, comme les lesbiennes, entre autres, désiraient fuir le mariage. Le Protestantisme, fondé sur la notion de l'individu, reconnaît tout de même aux femmes un rôle public. Aussi, peuvent-elles enseigner et prêcher. L'Église catholique dénonce, elle, le laxisme des mœurs et elle s'immisce de plus en plus dans les questions domestiques.

Le débat sur la « question des femmes » se poursuit au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les philosophes du Siècle des lumières débattent de ces questions dans les salons des grandes aristocrates. Habermas (Harvey : 1989) estime que le Siècle des Lumières marque le début de la modernité, et non le long seizième siècle. Il est aussi intéressant de relever que c'est le patronage des aristocrates et leurs salons culturels qui ont permis la diffusion des grands débats sur le despotisme, la citoyenneté et l'individualité. En effet, c'est l'époque de l'*Encyclopédie*, mais aussi du roman qui s'avérera être le véhicule par excellence de la diffusion de l'individualisme. Toutefois, dans ce débat, compte tenu de l'altérité qui sous-tend la pensée occidentale et ses rapports de sexe, le sujet pensant de la philosophie et de la science demeure l'homme. Il en a été question au premier chapitre. La bourgeoisie s'appropriera les notions de sujet pensant, de l'individu et du citoyen en tant que homme pour les insérer au coeur même de sa vision du monde.

Les philosophes débattent aussi de l'éducation, car c'est par ce biais qu'on façonne l'intellect et la personnalité de l'individu. Ainsi, dans ce débat, la citoyenneté des femmes est liée à la maternité et à leur rôle d'éducatrices. On pense à l'oeuvre de Rousseau (Bar On : 1994). C'est à ce titre seulement qu'on leur accorde le droit à un certain degré d'instruction. De plus, le débat sur la sexualité des

femmes fait toujours rage. Les philosophes ne voient pas d'un bon oeil le mode de vie libertin des aristocrates. Ils estiment qu'elles jouent à la pudeur, lorsqu'elles sont jeunes filles, alors qu'une fois mariées, elles affichent une liberté sexuelle qui, à leurs yeux, n'est pas séante au rôle de mère. On les juge responsables du taux élevé de mortalité infantile, car la coutume veut qu'elles laissent leurs nouveau-nés entre les mains de nourrices. Le cercle des philosophes se fait le porte-parole du mariage d'amour et de la fidélité. La vie des femmes doit se dérouler au foyer et leur sexualité doit être subordonnée au mariage. La notion qui veut qu'une femme soit la compagne de l'homme ne fait que renforcer la subordination des femmes aux institutions patriarcales. Le débat sur les droits de la personne, qui est réservé aux hommes, fournira tout de même aux femmes un modèle pour leurs propres revendications pour l'égalité des sexes et leur participation à part entière à la vie politique et sociale. Toutefois, ces revendications demeurent longtemps l'apanage des aristocrates et des bourgeoises, car les ouvrières et les paysannes en sont exclues. L'analyse des rapports de sexe doit donc renvoyer aux rapports de classe, au rôle de l'État ainsi qu'aux valeurs véhiculées par les représentations idéologiques culturelles et religieuses.

“In fact, the experience and perceptions of French women of the various classes probably remained more different than similar throughout the eighteenth century. Women of the peasantry, the laboring poor, and even the artisan class continued to work long, hard hours; to suffer the hardships of a makeshift economy; to face the dislocations of inadequate or erratic supplies of bread; and to age prematurely. Women of these classes also lived within a rigid role – that of woman – with sharply defined rights and responsibilities. The church, the state authorities, and the folk culture alike reminded them of their distinct nature, their necessary subordination to men and their special tasks and roles. Women of the bourgeoisie and the nobility also received strong messages about their roles and responsibilities as

women, but wealth and status discouraged them from identifying as women with their less fortunate sisters. Elite women, in fact, benefited from the exploitation of women of the lower classes, whom they viewed at best with disdain and at worst as members of a different species." (Fox-Genevieve : 1987, pp. 268-269.

## LE XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

La première moitié du siècle se déroule dans un climat conservateur, résultat des mesures napoléoniennes et de la contre-révolution aristocratique qui suit la défaite de Napoléon. Le Code de Napoléon légitime la subordination des femmes, au nom de l'État moderne (Offen, 1987). Les États cherchent à restreindre le droit de parole et de rassemblement. Cependant, l'esprit de la Révolution française refait surface et les débats sur les droits de l'homme reprennent. Cette période est secouée par des mouvements populaires, dont ceux de 1848. La seconde moitié du siècle se déroule tout de même sous l'égide d'une démocratisation accrue même si les contradictions demeurent aiguës. En effet, la fin du siècle verra l'avènement des mouvements socialistes et ouvriers.

Le XIX<sup>e</sup> siècle est aussi l'époque de l'expansion géographique du capital monopoliste. Avec la rencontre du capital et du travail au cours de la révolution industrielle, le salariat se répand et la famille devient un lieu de reproduction et de consommation (Frader : 1987).

"As factories began to dominate the skylines of European cities, more women worked outside of the home than ever before, and women's work experience changed dramatically. Throughout the nineteenth century, a relatively large proportion of women workers left household-based production for manufacturing, working most often in areas that were extensions of their traditional household activities. Thus, women who had formerly spun or wove in their homes found jobs in factories, where large-scale production of



textiles created a demand for their unskilled, cheap labor. Most of them were single and relatively young, between the ages of sixteen and twenty-one. In working-class families where men's low wages kept the family perilously close to the poverty line, women's and children's work was absolutely necessary for survival. The working-class family economy required that all members of the household contribute wages. Thus, working-class women often had to balance the family's need for income against the responsibility of child-rearing differently than they had done prior to industrialization." (Frader : 1987, p. 315)

Le travail des femmes est aussi étroitement lié au cycle démographique de la famille. À cette époque, les femmes mariées ne travaillent plus à l'extérieur du foyer et pour pallier cette perte de revenu, on accepte des locataires. Les ménagères se prêtent aussi à des travaux de buanderie. Lorsqu'elles travaillent à l'extérieur, c'est le plus souvent dans des conditions insalubres où elles subissent aussi le harcèlement des superviseurs. On accorde une plus grande liberté aux célibataires qui émigrent pour travailler, mais cette mobilité éveille de nouveau les craintes de ceux qui y voient le signe certain du déclin de la famille. Il n'en demeure pas moins que leur salaire est indispensable à la famille et que ces déplacements s'inscrivent dans un réseau de parentèle et d'amitiés (Frader : 1987). Il en sera de même lors de l'émigration de la paysannerie.

La féminisation de certains emplois recoupe sensiblement tous les secteurs de la production. Les ouvriers sont concentrés dans les industries métallurgiques et les mines, alors que les femmes travaillent dans le textile et le vêtement. Les femmes ne sont pas admises aux sessions de formation qui leur donneraient accès à des emplois qualifiés mieux rémunérés et qui leur permettraient d'exercer une certaine autorité en milieu de travail. Malgré son taux de rémunération inférieur, le travail des femmes n'en demeure pas moins indispensable à la production et à la survie de la famille.

Vers la fin du siècle, le secteur des services, qui comprend les emplois de cols blancs, dont les emplois dans le domaine de la vente au détail, de l'enseignement et des soins infirmiers, ainsi que les emplois de secrétaire et de commis de bureau et de vente, prend de l'importance. L'importance grandissante du tertiaire permettra aux femmes d'exercer un autre métier que celui de domestique. Cette tendance ira en s'amplifiant après la Première Guerre mondiale. L'importance croissante du tertiaire, la féminisation de certains emplois et l'écart grandissant entre les emplois disponibles pour les hommes et les femmes engendrent une vive rivalité entre la main-d'oeuvre féminine et masculine. Les hommes craignent que les femmes ne soient embauchées à leur place. Le mouvement syndical, qui prend de l'ampleur à cette époque, cherchera donc à exclure les femmes de son sein.

La paysannerie n'est pas tenue à l'écart de ces bouleversements pour autant. Dans le nord-ouest de la péninsule italienne, les paysannes sont prolétarisées alors que les métayers demeurent sur la terre. Dans le centre, il semble, selon Cento Bull (1991) que le métayage se maintienne et qu'on n'y trouve pas le même degré de pluri-activité qu'ailleurs. Dans le sud du pays, la paysannerie sert de réserve de main-d'oeuvre, mais l'émigration variera non seulement au gré des stades de développement mais aussi selon les régions et les secteurs de production. Arrighi et Piselli (1987) ont décrit ce qui se passe en Calabre. Les récits de vie que nous avons recueillis lors de notre séjour dans un village du Molise démontrent que dans certains villages, ce sont les hommes qui partent et les paysannes qui restent au pays.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui marque la rencontre du capital et du travail, on apparaît non seulement le mouvement ouvrier, mais aussi le mouvement féministe. Les femmes sont particulièrement vulnérables sur le marché du travail à cause de la ségrégation sexuelle qui s'y exerce (Frader : 1987). Les luttes qui secouent cette fin de siècle seront donc nombreuses et elles surgissent en réponse aux conditions

oppressives du capitalisme industriel. De plus, les ouvrières choisissent de mettre sur pied leur propre mouvement syndical en réponse au refus systématique essuyé auprès de leurs confrères. Outre le mouvement syndical féminin et le mouvement féministe, on voit aussi apparaître le mouvement communautaire et ses nombreuses manifestations. Il en sera à nouveau question quand nous discuterons du XX<sup>e</sup> siècle.

Les conditions de travail à cette époque demeurent difficiles. En réponse à la pauvreté générale parmi les classes populaires, les femmes des classes moyennes revendiquent des réformes pour protéger les ouvrières des abus qu'elles subissent en milieu de travail. Le plus souvent, par contre, les réformes exigées reflètent aussi les préoccupations du capital et de la bourgeoisie, et non pas seulement les réels besoins des ouvrières. On met sur pied des ateliers de formation au travail et même des dortoirs pour jeunes ouvrières célibataires grâce à la collaboration des congrégations religieuses. On cherche à interdire le travail des enfants soit interdit et à rendre l'école élémentaire obligatoire. On revendique la journée de huit heures. On revendique que les femmes soient exclues de certaines tâches en usine. Les industriels ne respectent pas les nouvelles lois, car la main-d'oeuvre féminine, qui est disponible à bon marché, leur est profitable.

La question de la reproduction sociale demeure importante. Comme par le passé, les discours qui s'y greffent renvoient à la maternité, la nature féminine essentielle, la maternité et l'éducation et la différence ou la complémentarité des sexes. En effet, il est à nouveau question, à cette époque, du rôle des femmes en tant que mères et éducatrices. Ces discours, qui font écho à ceux du Siècle des lumières et de la Révolution française, visent toujours à contrôler la sexualité et le travail des femmes. En effet, le discours de la «différence» a toujours profité à l'État et au capital. Parfois ce discours est même véhiculé par des groupes de femmes. Un certain courant féminin, qui proclamait les différences physiologiques et

psychologiques des femmes, abondait de fait dans le même sens que le dualisme misogyne. En France, après 1848, le discours de la «différence» cède la place à celui qui véhicule la complémentarité des sexes et proclame le rôle de mère. En Allemagne, il sera plutôt question de la réelle nature féminine. En réponse à ces discours, on relève aussi un autre courant, plus radical celui-là, qui met l'accent sur le droit des femmes à l'autonomie, et non sur la maternité et la nature féminine.

À la même époque en Italie, soit dans les années 1860, c'est la lutte pour le suffrage universel qui prend de l'ampleur. En Italie, une première vague du mouvement féministe prend de l'ampleur entre 1870 et 1919. La lutte pour le suffrage et les droits des femmes sera menée par les femmes des strates supérieures de la bourgeoisie parallèlement à la lutte pour l'unification nationale (Offen : 1987; Howard : 1980). Jusqu'alors, la question des femmes était surtout liée à des mesures sociales pour améliorer les conditions de vie de la classe ouvrière, mais la lutte pour l'émancipation nationale et le mouvement féministe feront front commun (Kaplan : 1992). Dans les années 1870 et 1880, les gouvernements européens cherchent à renforcer les assises du pouvoir central et ils voient d'un mauvais œil le rôle des femmes au sein de l'économie (Sowervine : 1987). Certaines revendications féministes seront récupérées par ceux qui prônent la subordination des femmes.

Les femmes sont de plus en plus nombreuses à participer à la vie politique de leur pays. Le mouvement socialiste attire un plus grand nombre de femmes que les partis politiques bourgeois. Dans les pays où les partis socialistes se dotent d'organisations féministes autonomes, ils seront portés au pouvoir. En Italie, le mouvement socialiste se calque sur le mouvement français et les luttes ouvrières sont nombreuses. En 1883, les travailleuses des rizières du nord font connaître leurs revendications. En 1889, les travailleuses du textile fondent leur propre syndicat : *Società delle Sorelle del Lavoro*. Elles revendiquent une réduction de la journée de travail et des augmentations de salaire. (Kaplan : 1992).

L'année 1892 marque la fondation du parti socialiste italien et deux Russes y joueront un rôle crucial. Il s'agit d'Angelica Balabanoff et d'Anna Kuliscioff. Cette dernière, gynécologue, oeuvre au sein de la classe ouvrière de Milan. Elle participera à la lutte pour le suffrage en 1910. En 1897, le Groupe milanais des femmes socialistes est fondé et Kuliscioff s'y joint pour revendiquer de meilleures conditions de travail pour les ouvrières. L'année suivante, elle participe à la manifestation de Milan où les femmes dénoncent le coût élevé de la vie. Toujours en 1897, à Rome, elle participe à la fondation de l'Union nationale des femmes. En 1899, à Milan de nouveau, on établit l'Association nationale des femmes. Une autre militante italienne qui jouera un rôle important à cette époque est une dénommée Mozzoni. Dès 1864, elle revendiquait la libération des femmes et le droit au divorce. Elle fonde, en 1881, *La Lega promotrice degli interessi femminile*, organisme précurseur du groupe socialiste *Unione Donne Italiane*, fondé en 1944, et qui jouera un rôle clé jusque dans les années 1970. Le 1<sup>er</sup> mai 1898, a lieu, à Milan, une manifestation en réaction au coût élevé de la nourriture.

Les femmes participent aussi aux luttes nationales. Howard (1980) a décrit le rôle des femmes lors de l'unification de la péninsule bien que le *Risorgimento* ait été l'apanage de l'aristocratie libérale ainsi que des strates supérieures et intermédiaires des classes artisanales. Le mouvement d'unification nationale n'était en aucune façon lié au mouvement féministe. Par contre, l'État était prometteur, aux yeux des féministes de la mise sur pied d'institutions nationales, dont l'enseignement public, qui pouvaient mener à un changement social pour les femmes. Le nouvel État permettrait aussi aux militantes de rejoindre le plus grand nombre de femmes.

Ainsi, la mise sur pied d'institutions publiques, dont l'enseignement, devient le terrain de lutte privilégié des féministes. Quatre militantes joueront un rôle particulièrement important. Certaines d'entre elles sont des réformistes qui luttent pour l'enseignement, un État libéral et une monarchie constitutionnelle. Elles

disent être des *Matres patriae* (mères de la patrie), image qui remonte à l'empire romain et qui sert à justifier l'unification de la péninsule. Elles revendiqueront l'abrogation de la loi Casali de 1859 qui interdit l'accès aux femmes à l'enseignement (Kaplan : 1992). Elles estiment que les femmes ont le droit de participer à la vie publique tout comme les hommes. D'autres parmi elles sont des féministes qui dénoncent sans ambages le caractère patriarcal de l'appareil étatique, de l'Église et de la famille. Elles revendiquent elles aussi la participation des femmes à part entière dans toutes les sphères de la vie publique et privée. Les femmes qui leur servent de modèles sont des républicaines laïques qui luttent contre la monarchie constitutionnelle et le pouvoir de l'Église.

La première, Erminia Fuà Fusinato, membre de la droite libérale, revendique l'émancipation des femmes de l'ignorance. La deuxième, Aurelia Cimino Folliero de Luna, appartient à une famille aristocratique hispano-napolitaine du Mezzogiorno. Elle revendique des changements dans le statut des femmes, surtout en milieu de travail. Elle accepte d'emblée la mise en place d'une monarchie constitutionnelle, mais elle est plus radicale politiquement que Fuà. De plus, alors que Fuà se concentre sur l'école primaire, Folliero veut que les femmes aient accès aux études avancées. Elle participera au Congrès international des droits des femmes, qui aura lieu en France, en 1878. Sara Nathan, est une républicaine révolutionnaire qui cherche à mobiliser les mères pour la république. Elle lutte pour un système d'enseignement public et un gouvernement libéral. Mazzini, le républicain, et les membres de son parti politique sont des invités fréquents chez elle. À leurs yeux, elle incarne l'idéal maternel et révolutionnaire. L'histoire retient aussi le nom de Gualberta Alaide Beccari, chef de file d'un réseau féminin post-Risorgimento. Elle assure la gestion du journal, intitulé *La Donna*. Des personnalités importantes de tous les milieux sociaux et politiques contribueront à ce journal (Howard : 1980).

La réaction aux mouvements socialistes et féministes ne tardent pas à venir en Europe ainsi qu'en Amérique. Les généticiens proclament l'infériorité biologique des femmes tandis que l'Église introduit le dogme de l'Immaculée Conception et définit le rôle des femmes en tant qu'éducatrices des âmes. On va jusqu'à traiter les célibataires de troisième sexe (Offen : 1987). Malgré tout, au cours de cette fin de siècle, le mouvement féministe devient une réalité incontournable. Il regroupe des femmes de tous les milieux. On y trouve de jeunes femmes instruites et radicales ainsi que des bourgeoises plus modérées. Les plus radicales dénoncent le clivage entre les sphères publique et domestique. Toutefois certaines femmes reprennent le discours bio-physiologique pour justifier l'écart entre les sexes (Offen : 1987). Par contre, ces mêmes femmes sont conscientes de l'ingérence de l'État dans leur vie et de l'importance politique que revêt la famille aux yeux de l'État (Sowerwine : 1987). Ces débats scientifiques et religieux se poursuivent au XX<sup>e</sup> siècle

## LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE

Le XIX<sup>e</sup> siècle est marqué par la rencontre du capital et du travail. En Italie, il est aussi ponctué par l'émergence de l'État-nation ainsi que l'éveil du militantisme féministe et ouvrier. Ces mouvements prendront de l'ampleur au XX<sup>e</sup> siècle. En effet, les syndicats jouent un rôle de plus en plus important. En 1904, l'Italie est secouée par sa première grève nationale. Les grèves, qui ont débuté au siècle dernier, se font plus nombreuses, car elles ponctuent les stades d'un développement économique intense. À la veille de la Première Guerre mondiale, soit entre 1911 et 1915, les mouvements ouvriers et féministes manifestent aussi pour la paix.

La Première Guerre mondiale affaiblit le nouvel État italien et le pays est toujours secoué par des luttes ouvrières. L'État forge une alliance avec les grands propriétaires fonciers du sud pour maintenir le prix des céréales à la hausse. Des

révoltes secouent les villes ouvrières. En 1900, Gênes connaît les grèves des dockers et des ouvriers. Turin et Florence prennent la relève en 1902 et l'année suivante, les émeutes se dérouleront à Rome. Les problèmes s'aggravent avec la déclaration de la guerre et la conscription. En 1917, le coût de la vie a plus que centuplé en sept ans. Les usines sont sous la tutelle des militaires et toute manifestation est passible de la peine de mort. Les femmes n'hésitent pas à dresser des barricades dans leur quartier pour dénoncer la pénurie des aliments essentiels et le coût élevé de la vie. Elles travaillent plus de dix heures par jour et, à la sortie des usines, elles doivent faire la queue pendant près de quatre heures pour acheter du pain.

Pendant la Première Guerre mondiale, le mouvement féministe bourgeois juge qu'il est préférable de suspendre sa lutte pour le droit de vote afin de participer à l'effort de guerre. Elles mettent sur pied des patrouilles urbaines, elles aident à évacuer les populations menacées et elles gèrent les écoles maternelles et les orphelinats. Ces femmes mettent aussi sur pied des ateliers pour encadrer l'intégration des femmes au marché du travail et leur embauche dans les usines. Les femmes de la classe moyenne accèdent aux emplois dans le tertiaire alors que les ouvrières sont embauchées dans les emplois qualifiés qui étaient jusque là la chasse gardée des hommes. Elles cèdent à leur tour leurs emplois non qualifiés aux jeunes célibataires des régions rurales qui ont émigré en ville. Les paysannes assument la gestion de la terre en l'absence des hommes au front (Bridenthal : 1987). La même chose se reproduira lors de la Deuxième Guerre.

Le mouvement féministe socialiste est toujours aussi militant. En 1903, on crée le Conseil des femmes italiennes. Le Comité national pour le suffrage des femmes est fondé en 1910 (Kaplan : 1987). Deux ans plus tard aura lieu la première Conférence nationale des femmes socialistes (Sowerwine : 1987). Toujours la même année, en 1912, les socialistes fondent le journal *La difesa della lavoratrice* (la défense de l'ouvrière). Au mois d'août 1917, à Turin, la ville industrielle la plus



importante du nord, les pénuries alimentaires s'aggravent. Les femmes manifestent sur une base quotidienne car le gouvernement refuse d'intervenir pour résoudre la crise. De fait, il fixe le prix du blé de manière à favoriser les grands propriétaires fonciers du sud. Le 21 août, les cheminots se joignent aux manifestantes qui ont dressé des barricades dans les quartiers populaires. Le 22 août, les femmes manifestent de nouveau et les métallos de la Fiat se joignent à elles. Le 23 août, la police et l'armée attaquent les barricades. Le 27 août, 1 500 manifestants sont arrêtés. Les ouvriers retournent à l'usine, mais les femmes continuent de manifester contre la pénurie de pain. Le militantisme de ces femmes ne se limite pas aux préoccupations quotidiennes car, du haut des barricades, elles revendiqueront aussi la fin des hostilités (Kaplan : 1992).

“The women who protested were at first preoccupied with the availability of food; however, they also demanded an end to the war and the return of the troops so that the married women would not have to work in the factories. By the time of the uprising had ended on August 28, it had changed from a bread riot into a coordinated effort of the masses to end the war. Many of the survivors were jailed on charges of spreading discord and pacifism. The war continued, but the communal strike established a lasting feeling of resistance in Turin. Although it is only mentioned in passing in most histories of the Italian Left, the communal strike of 1917, which women initiated, made a vital contribution to the development of revolutionary consciousness in Italy.” (Krader : 1987, p. 441)

La période qui suit, soit entre 1916 et 1921, continue d'être secouée par des révoltes rurales et urbaines (Tilly : 1975; Bridenthal et alter : 1987). En Europe, la guerre ne fait qu'exacerber les tensions sociales qui perdurent depuis la fin du siècle dernier. Des révoltes éclatent dans les centres industriels de plusieurs pays et non pas seulement en Russie. Les gouvernements n'interviennent plus comme auparavant pour nourrir la population en période de crise. Ils se contentent de

réprimer les révoltes. Le cycle de crises et de révoltes urbaines contribue au militantisme de la classe ouvrière. En 1919 et 1920, on voit apparaître, en Italie, les conseils d'usine et l'autogestion revendiqués par Gramsci, entre autres. Les femmes participeront en grand nombre aux grèves importantes qui seront déclenchées au cours de cette période. Malheureusement, les partis politiques qui émergent du militantisme syndical, et les syndicats eux même, auront tôt fait d'oublier l'appui qui leur a été offert par les femmes, mais celles-ci ne pourront pas revenir sur leur prise de « conscience ». Elles continueront de revendiquer que le pouvoir politique subvienne aux besoins essentiels de leur famille en matière de logement et de nourriture. De plus, elles seront au premier rang lors des manifestations. Elles inviteront les policiers et les soldats à se joindre à elles, mais elles leur rappelleront leur droit, en tant que mères, de se battre pour le bien-être de leurs enfants (Kaplan : 1987).

## **L'Entre-deux-guerres**

Le capital monopoliste s'impose pendant l'entre-deux-guerres et encore là, les femmes serviront de réserve de main-d'oeuvre et elles subiront la ségrégation sexuelle sur le marché du travail. L'apparition de nouvelles technologies dans les secteurs primaire et secondaire entraîne la disparition des PME ( petites et moyennes entreprises) au sein desquelles un nombre élevé de femmes travaillaient. Les nouveaux emplois créés par les innovations technologiques exigent une main d'oeuvre non qualifiée. Quand les hommes reviennent de la guerre, les femmes perdent leurs emplois. Elles sont embauchées dans le tertiaire et les nouveaux emplois non qualifiés.

La révolution technologique engendre un ajustement structurel du travail dans les secteurs industriel et agricole. Ce sont surtout des emplois non qualifiés qui sont créés. Les emplois faiblement rémunérés du tertiaire sont dédiés aux

femmes. Ces changements au sein de la division du travail se répercutent, à leur tour, sur les rapports sociaux de sexes. Les ouvriers ont tort de croire que les femmes sont favorisées sur le marché du travail, car leur appartenance de classe et leur sexe restreignent leur choix. De fait, le transfert de la main-d'oeuvre féminine vers le tertiaire n'entraîne pas de chômage chez les ouvriers et le taux de participation des femmes au marché du travail se maintient toujours autour de 30 pour cent. En réalité ce sont les secteurs féminins du textile et du vêtement qui sont en voie de disparition alors que le nombre total d'emplois ne cesse d'augmenter dans les secteurs masculins de la métallurgie, de la chimie, et du génie électrique. Les emplois non qualifiés sur les chaînes de montage seront qualifiés d'emplois féminins. Il y a tout de même redistribution des effectifs selon les classes sociales et les strates au sein de la classe ouvrière (Bridenthal : 1987).

Les nouveaux emplois sont créés selon les principes du fordisme et du taylorisme. Les femmes travaillent en plus grand nombre, mais elles travaillent sous la tutelle des hommes dans des tâches qui légitiment l'autorité masculine. Les conditions de travail sont discriminatoires. Les jeunes femmes arrivent sur le marché du travail en plus grand nombre, mais elles ne jouissent pas d'une plus grande indépendance économique à cause des faibles salaires. Leur âge et la nature des emplois auxquels elles ont accès engendrent de nouveaux comportements. L'apparence et l'habillement deviennent, pour la première fois, des facteurs importants dans les emplois de cols blancs qui desservent le grand public.

Le bref intermède entre la guerre et le krach de 1929 semble être une période de plus grande liberté à bien des égards. Certaines femmes choisiront la carrière et le célibat. Une plus grande liberté sexuelle semble régner. Le lesbianisme acquiert une certaine notoriété et bénéficie d'une certaine diffusion grâce à des auteures comme Gertrude Stein, Natalie Clifford Barney, Madeleine de Radclyffe-Hall, Renée Vivien, Djuna Barnes et Alice B. Toklas. Le libre choix en matière de sexualité semble enfin possible.

Cette nouvelle liberté ne peut occulter les contradictions vécues par les femmes, car si, en un premier temps, on met l'accent sur l'apparence et la sexualité, cette image masque la nature routinière de leur travail, qu'il s'agisse du salariat ou du travail ménager (Bridenthal : 1987). La réaction ne tarde pas. Les médias s'emparent de cette image de la femme libre et autonome et ils en font un objet de consommation. La notion d'une société de loisir fait son apparition, comme en témoigne la popularité des salles de danse et de cinéma. Outre la psychanalyse freudienne, le discours de la peur dénonce, comme par le passé, le soi-disant vice, la nature soi-disant déviante de certains choix de vie et il réitère la nécessité de subordonner la sexualité des femmes au mariage. Au lendemain de la Seconde Guerre, la sociologie américaine assurera la diffusion de ce discours par le biais de monographies traitant de la « norme et de la déviance ».

Revenons à la condition des femmes dans l'entre-deux-guerres. Cette même contradiction est vécue au sein de la famille. En effet, grâce au vent de liberté sexuelle, il semble que, dans les sociétés modernes, les rapports de couple ont tendance à devenir plus égalitaires. Les femmes semblent exercer un certain contrôle sur leurs corps. Par contre, le rôle de mère est devenu une profession. Le mouvement féministe des années 1960 dénoncera la soi-disant expertise de certaines professions sur la maternité (Ehrenreich et English : 1982). Le même discours prévaut encore aujourd'hui et il donne lieu à la « surmédicalisation » du corps de la femme qui sous-tend le débat actuel sur les technologies de reproduction. La famille est le lieu de consommation et de reproduction sociale. Elle est aussi perçue comme le refuge émotif des hommes. Le clivage entre le travail et la famille est de plus en plus large. La réaction au changement social et aux tensions inévitables qui s'ensuivent, revêt la forme d'une nostalgie pour un passé fictif.

Le mouvement syndical européen maintient son militantisme au cours de cette période à cause des fortes contradictions économiques et sociales. Les

femmes y adhèrent en grand nombre. Le Congrès international des Travailleuses se réunit à Washington en 1919 et prône des réformes pour améliorer les conditions de travail. Les participantes revendiquent la journée de huit heures, la semaine de 40 heures, l'accès égal au travail et le congé de maternité. Elles exigent que soient interdits le travail de nuit pour les femmes ainsi que la manipulation des produits toxiques. En 1939, le Bureau international du travail (BIT) note que des mesures législatives pour la protection des travailleuses ont été entérinées par un certain nombre de pays, mais qu'elles auront pour effet de rendre la main-d'oeuvre féminine plus coûteuse et donc plus vulnérable. Durant la Dépression, les femmes sont les premières à perdre leur emploi. Le BIT conclut que, de fait, les femmes constituent une réserve de main-d'oeuvre qui peut être manipulée par les industriels à leur gré.

La période de l'entre-deux-guerres est marquée par la montée du fascisme dans divers pays. Les semi-périphéries méditerranéennes se dotent de dictatures. Il en a été question au premier chapitre. En Italie, Mussolini fonde le parti fasciste en 1919 et il prend le pouvoir en 1922. Le régime s'embourbe dans des visées coloniales et il s'engage dans des conflits futiles en Éthiopie. Au pays, le redéploiement intersectoriel et le climat de rivalité qu'il engendre provoquent des conflits au sein même des syndicats. Le développement économique touche aussi les campagnes. Les paysannes trouvent difficilement un emploi et ce même dans les industries traditionnelles, car ces dernières ne peuvent pas rivaliser avec les secteurs de pointe.

“In Italy, from 1921 to 1936, 326,000 women left the agricultural sector, compared to 228,000 men. By 1935, the rural exodus had become primarily a feminine phenomenon. The drop in the percentage of women in agriculture was dramatic: in Italy it fell from 59 to 45 percent of economically active women from 1921 to 1936. (...)”

In Italy, the countryside was partly “deproletarianized” as agricultural workers become owners or

tenants by seizing landed estates or by settling newly cleared lands. Others fled virtual serfdom for the towns. In most economies of Europe, agriculture was the least attractive sector, and women would not stay on the farm after so many veterans (...) failed to return." (Bridenthal : 1987, p. 476-477)

Par contre, ici comme ailleurs en Europe, les nouveaux emplois non qualifiés dans les industries traditionnelles de la chaussure et de l'alimentation sont reconnus comme des emplois féminins. Le retard qu'accuse l'Italie dans son développement économique fait en sorte que la crise du secteur traditionnel ne se manifesterait qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

"Both Germany and France showed considerable regional variation in their economic development, but in Italy the differences were more dramatic. Here, the south was still virtually enserfed, while the north resembled other advanced industrial nations. In Italy also, the drop in the number of women in industry accompanied the decline of some traditional industries that had employed them, such as straw manufactures and textiles where automation displaced many workers. On the other hand, the food industry increased its employment of women, as did shoes and chemicals. Since industrialization in Italy generally lagged behind that in France and Germany, the tendency for women's work in industry to decline became clear only after World War II. Then, women lost about 60,000 jobs in "female" sectors to men, while taking about 35,000 in "male" sectors. The absorption of women into Italian industry was retarded because scarcity of capital prevented investment in the kind of machinery that would have produced changes in the mode of production." (Bridenthal : 1987, p. 481)

Il a été brièvement question, plus haut, de la croissance du secteur tertiaire depuis le début du siècle. En 1936, 25 pour cent de la main-d'oeuvre féminine italienne travaille dans le secteur tertiaire alors que quinze ans plus tôt, le secteur ne regroupait que 18,3 pour cent de ces effectifs. Les femmes sont expulsées des

secteurs traditionnels à un rythme plus rapide que leur accès au secteur moderne. Le chômage des femmes est dû à la diminution de leurs effectifs dans le secteur agricole, à la faible croissance du secteur industriel et à un service tertiaire en crise. Le chômage et le sous-emploi justifieraient que les nouveaux emplois reviennent aux hommes. Le nombre total de femmes dans les professions libérales ne cesse de diminuer. Cette tendance se maintient après la guerre.

Les mesures répressives de l'État à l'égard des femmes se font plus nombreuses et elles s'articulent directement au travail et à la sexualité. Elles visent l'encadrement insitutionnel, entre autres, par le biais de la famille, au sein de laquelle l'homme exerce une autorité unilatérale. Les sanctions à l'égard de celles qui défient l'autorité de l'État et de la famille iront jusqu'à la violence physique. En 1923, le roi proclame un édit qui interdit aux femmes le droit d'être directrices d'écoles. En 1924, toute publicité et vente des moyens de contraception sont interdites. La loi ne sera abrogée qu'en 1971. En 1929, l'État signe le Concordat de Latéran avec l'Église catholique. L'indissolubilité du mariage est déclarée. En 1930, l'avortement est frappé d'interdit à son tour. L'État prélève une taxe auprès des célibataires. Toujours la même année, le Code Rocco légifère la subordination des femmes.

"Two further factors restricted women in new and threatening ways. One was concerned with population politics. (...) Of immediate consequence were the new laws under the so-called Code Rocco, named after the minister Rocco, which fostered and permitted a degree of women's subordination never known before. They effectively disenfranchised the woman in her own home and made her a powerless sexual object and convenient tool in the hands of men. Adultery was made punishable for women but not for men. Physical chastisement of women and children was explicitly permitted by law and this form of "control" was even encouraged under the guise of its being the husband's duty to "correct" his wife's and children's behaviour when seen relevant. In case of death of the wife or children after severe beatings the

punishment was extremely mild, if carried out at all. By law, women were not allowed to refuse intercourse with their husbands. They were not allowed to leave or "stray from" the domicile against the husband's wishes, an act which was punishable by one year's imprisonment. Rape of a female prisoner by an officer was classified as misconduct and, if brought as a charge at all, was dealt with as an administrative matter." (Kaplan : 1992, p. 235)

La dictature fasciste prône le retour des femmes au foyer. En 1934, un projet de loi permet aux hommes de prendre la place des femmes dans les emplois qui leur sont traditionnellement réservés. L'État établit des quotas pour les emplois féminins dans le commerce, les banques et les assurances. Une autre loi interdit le double revenu dans la fonction publique et ce sont les femmes qui démissionnent (Bridenthal : 1987; De Grazia : 1992; Koonz : 1987). Les femmes sont barrées du corps diplomatique. On plafonne leur embauche dans la fonction publique à 10 pour cent des effectifs. Une autre loi permet au patronat de congédier les employées qui se marient. Cette loi ne sera abrogée qu'en 1963. En 1871, la main-d'oeuvre féminine constituait 48 pour cent du marché du travail. Près d'un siècle plus tard, leur taux de participation avait chuté à 17 pour cent. L'âge de mariage pour les filles est fixé à douze ans et ce n'est qu'en 1976 que l'âge sera modifié. (Kaplan : 1992).

Les mouvements féministes et ouvriers luttent contre la répression. C'est la deuxième vague du mouvement féministe. Le Parti communiste italien est fondé en 1920. Parmi les personnalités importantes de la gauche on trouve, bien sûr, Gramsci qui dirigera l'*Ordine nuovo* avant d'être condamné à une peine de vingt ans dans les prisons fascistes. Camilla Ravera, une féministe socialiste, dirige la *Tribuna delle donne*. Elle sera, elle aussi, enfermée dans les prisons fascistes pendant treize ans (1930-1943). Le mouvement féministe socialiste est fortement influencé par des personnages clés comme Rosa Luxembourg, Clara Zetkin et Alexandra



Kollontai, dont il a été question au premier chapitre. Les mouvements féministe et socialiste jouent aussi un rôle crucial au sein de la résistance. Mussolini proclame, en 1938, dans la foulée du parti nazi, le décret des lois raciales, mais, grâce, entre autres, à la résistance, près de 80 pour cent des juifs italiens survivront.

“Women played an important role. It is estimated that of the 200 000 partisans throughout Italy over 70 000 were women, There is, however, considerable disagreement on the numerical strength of the partisan movement. (...) Women were sometimes organised in war groups like the *Gruppi femminile di assistenza ai combattenti della liberazione* (women’s groups for aid and resistance fighters) and *Gruppi femminili anti-fascisti* (anti-fascist women’s groups). By 1943 the protests became visible, especially in centres like Milan and Turin, demanding an end to deportations to Nazi concentration camps and the end of fascist and Nazi massacres. Women’s defence groups (*Gruppi de difesa della donna*) formed in 1943 providing strike support to partisans (...) Clearly it was the anti-fascist unity which gave the feminist movement its strength in those last war years. Camilla Ravera, the grand leader of women’s resistance against fascism, rejoined the resistance once her prison term was over. (...) In 1944 women openly celebrated International Women’s Day in Milan.” (Kaplan : 1992, p. 238)

## **L’Après-guerre : les années 1950-1992**

L’histoire de l’Italie, au lendemain de la guerre, est aisément scindée en deux blocs : 1950-1968 ainsi que 1968-1992. En 1946, la monarchie sera abolie à cause de sa collaboration avec le régime fasciste. Le Parti communiste italien et le Parti socialiste italien joueront un rôle important dans la rédaction de la nouvelle constitution qui accorde le droit de vote aux femmes et qui leur confère l’égalité. On voulait par là souligner leur rôle important au sein de la résistance.

Il a été longuement question, au chapitre précédent, de la croissance économique en Italie au cours de cette période. Le Traité de Rome, signé en 1957, marque le début de cette période de développement fordiste. Malgré tout, la question méridionale revêt une nouvelle importance. S'il y a croissance économique dans le Nord de la péninsule, il n'en est pas de même pour le Mezzogiorno. La faible croissance économique du Mezzogiorno est aggravée par la forte croissance démographique de l'après-guerre. Le marché du travail est toujours géré en fonction de la ségrégation des sexes. Les femmes sont surtout reléguées dans les secteurs à haute intensité de travail. Ces emplois sont perçus comme étant non qualifiés et ils sont donc moins bien rémunérés. On retrouve les femmes surtout dans les secteurs manufacturiers qui seront, dans les économies avancées, durement touchées par la nouvelle division internationale du travail. L'exode rural et l'émigration prennent une ampleur importante au cours de cette période. Dans certaines régions, les femmes resteront sur la terre en l'absence de leur mari, mais la tendance est à la prolétarianisation de la paysannerie. Les terres seront abandonnées.

Le pays est divisé entre les blocs socialiste et catholique, mais c'est le Parti Chrétien démocrate qui l'emporte. Le Parti communiste italien craint une résurgence du fascisme et il crée un volet féministe, *Unione delle Donne italiane*, l'*UDI*, (Union des femmes italiennes), afin de l'aider dans cette lutte. L'organisme regroupe des femmes de toutes les allégeances politiques. L'*UDI* s'essoufle en 1959 quand le pays entame une croissance économique importante, mais s'il se maintient, il ne pourra pas soutenir, à la longue, l'assaut du nouveau matérialisme qui règne. Nous y reviendrons. Le mouvement atteste tout de même du militantisme des femmes et il semble que celles-ci ne pourront plus être rayées de l'ordre du jour politique du pays.

La crise économique se manifeste en 1963. Le pays est secoué par la fuite des capitaux et la croissance ralentie entraîne un chômage sans précédent. Malgré

la crise, certains secteurs, dont le transport et les communications, connaissent un essor. Les femmes sont durement touchées par cette crise. Elles sont 700 000 à perdre leur emploi cette année-là, soit 11 pour cent de l'ensemble de la main-d'oeuvre féminine. La situation ne fait qu'empirer et la crise perdure entre l'automne chaud de 1969 et 1975. La crise du pétrole aggrave les tensions. Au mécontentement industriel se greffe les mouvements sociaux urbains, ouvriers et étudiants. C'est aussi l'époque du mouvement pour la paix au Vietnam. Les luttes de classes sont vives à cette époque, mais les Italiennes constatent que leur participation au mouvement socialiste et ouvrier ne change rien à leur situation de femmes. De plus, elles sont toujours durement touchées par les lois fascistes demeurées en vigueur.

C'est alors qu'émerge une nouvelle génération de féministes qui lutteront pour l'abrogation des lois fascistes. Les luttes porteront aussi sur la réforme du droit de la famille. La parité de la femme au sein du mariage est proclamée en 1975. Les autres revendications touchent les femmes, le travail et la reproduction. Les féministes s'en prennent directement à l'Église catholique et aux mesures qu'elle avait introduites pendant la guerre. De vives luttes s'ensuivent. Les féministes dénoncent aussi la Mafia dont l'*omertà* (la loi du silence) et l'*onore* (l'honneur) prônent la subordination des femmes. Ces luttes sont toujours pertinentes. En 1982, les femmes qui ont perdu leur mari à cause de la Mafia se regroupent pour lutter contre la violence des hommes et la subordination des femmes en Italie du sud. Le mouvement de libération des femmes est fondé à Rome en 1970. C'est au cours de cette période, entre 1970 et 1978, que le mouvement féministe devient un regroupement populaire.

“Broadly speaking, it has been possible to identify four different strands of the movement which evolved in the early 1970s (Pisciotta, 1986: 27). One was the autonomous branch, forming the backbone of the extra-parliamentary opposition, a second one developed out of the new left, a third grouping was

led and organised by the UDi and a fourth was the Mld. Another group founded in 1970, Rivolta Femminile, eventually developed into the famous collective Lotta Femminile (Feminist Struggle). Mld and the Colletivo Femminista Romana, later called Pompeo Magno, belonged to the autonomous strand. The Mld and the Udi initially had very strong ties with political parties. The Mld was part of the left socialist Party and the Udi was still the same mass organization for women that the Pci had formed in the immediate postwar years. In 1975, a split in the Mld led to the founding of Movimento di Liberazione della Donna Autonmo (Mlda) which maintained a strong association with workers." (Kaplan : 1992, p. 245)

L'année 1976 marque un point tournant dans la vie politique italienne, soit la fin du militantisme étudiant. Les féministes poursuivent leurs luttes et c'est la lutte pour l'avortement qui prend le devant. L'Église catholique s'oppose à toute réforme de la loi, mais de 1974 à 1978, le mouvement féministe ne cessera de manifester en faveur de l'avortement et le gouvernement sera enfin obligé de légiférer. Le terrorisme de l'extrême gauche avive les tensions entre le gouvernement et le mouvement féministe. En 1979, Maria Rosa Dalla Costa, la féministe italienne de renom connue pour ses thèses sur le travail ménager, est emprisonnée par les autorités publiques. Les luttes délaissent le pavé pour l'écriture. Les femmes dénoncent le terrorisme, car il frappe les citoyens innocents. Elles jugent qu'il se situe dans le droit fil de la violence faite aux femmes et de la misogynie de l'État et de l'Église catholique. Le slogan féministe de l'époque, là comme ici au Canada, proclamera *La nuit nous appartient (Riprendiamo la Notte)*. D'ailleurs l'Italie connaît une flambée de violence contre les femmes. Les manifestantes sont attaquées à plusieurs reprises par les policiers au cours des années 1970. Les syndicalistes sont attaquées par leur confrères lors de leurs réunions. Rien d'étonnant que le 8 mars 1980 ait eu pour thème la violence faite aux femmes. Le nombre de viol augmente à un point tel que l'État révisera, en 1982, le code criminel pour accroître la peine d'emprisonnement

liée au viol. Deux ans plus tard, l'État légifère sur la violence, mais il exclut les époux et les amants du projet de loi.

Dans les années 1980, le mouvement féministe cède la place aux mouvements écologique et pour la paix. En 1984, le Concordat avec la papauté est reconfirmé bien que le pouvoir de l'Église soit affaibli en grande partie à cause des luttes pour l'avortement, la contraception et le divorce. L'enseignement religieux aura lieu dans les écoles sur une base volontaire.

Les débats féministes plus récents portent sur la sexualité. Il y est question de l'autonomie sexuelle, de la maternité et du rapport au corps, mais en Italie, le lesbianisme ne connaît pas le même développement qu'il aura ailleurs en Europe et en Amérique au cours de la même période. Le premier congrès des lesbiennes féministes aura tout de même lieu en 1981 et la première conférence nationale a lieu à Bologne en 1983. Aujourd'hui, les études féministes sont enseignées dans certaines universités. En 1987, a lieu, à Modène, la première Conférence des études féministes. Dans les années 1980 et 1990, les féministes se sont appropriées un espace social et elles se sont dotées de services. Il s'agit de refuges, de cliniques et de centres de contraception. Bref, d'une vaste gamme de services socio-politiques et culturels. En 1986, a lieu à Sienne, une réunion pour le regroupement des mouvements autonomes.

Dès l'émergence de l'État, le mouvement féministe italien a lutté pour définir l'ordre du jour politique sans vouloir participer aux institutions publiques. Il a su se servir de façon admirable de la participation populaire. En effet, la constitution italienne stipule que le gouvernement doit se prononcer, dans les deux chambres et dans un délai de trois mois, sur tout projet de loi soumis par 500 000 citoyens qui ont le droit de vote. C'est par ce biais que le mouvement féministe a obtenu gain de cause à plusieurs reprises.

Les acquis et les échecs du mouvement féministe sont nombreux. Sur le marché du travail, les femmes ont repris une partie du terrain perdu. En 1988, elles représentaient 35 pour cent de la main-d'oeuvre active totale. Cependant, la discrimination sexuelle demeure une réalité malgré la loi de 1977. Elles n'ont toujours pas obtenu la parité salariale malgré la loi de 1956. Les féministes ont lutté pour améliorer les conditions de travail dans les usines, mais les gains réels sont peu nombreux de ce côté. Les femmes sont toujours les premières à être licenciées. Elles n'ont pas réussi à enrayer les structures patriarcales des instances syndicales et politiques, mais elles y ont tout de même implanté d'importants réseaux. Par contre, elles ont obtenu le congé de maternité et elles commencent à percer en plus grand nombre au sein des professions. Elles ont acquis le droit d'enseigner à l'université et de pratiquer le droit. Par contre, des pratiques discriminatoires qui touchent les pensions et les allocations familiales sont toujours en vigueur. La mondialisation de l'économie et le procès d'accumulation flexible fragmente le territoire en régions prospères et périphériques. Dans les PME de l'accumulation flexible règne toujours une division sexuelle du travail entre le travail qualifié et le travail non qualifié. L'écart ne cesse de croître entre le travail socialement valorisé et les secteurs en chute caractérisés par des emplois précaires et intermittents. Dans les régions périphériques des économies avancées, telles que le Mezzogiorno, les femmes ont plus de difficulté à trouver de l'emploi. Le chômage de 25 pour cent qui sévit présentement dans le Mezzogiorno frappe avant tout les femmes et la jeunesse. De plus, seules les femmes sont, encore aujourd'hui, ouvrières agricoles dans le sud du pays. En dernier lieu, les stratégies de reproduction décrites par certains auteurs reposent en majeure partie sur les femmes.

Les grandes questions actuelles demeurent incontestablement la sous-traitance à domicile et la condition des femmes dans le Mezzogiorno. En 1971, on estimait que 1,5 million de femmes travaillaient à domicile. Ces ouvrières invisibles

sont payées en deçà du salaire minimum et elles n'ont pas droit aux avantages sociaux tels que les régimes de retraite, les vacances et les congés de maladie. Les domestiques travaillent aussi dans des conditions difficiles. Leur journée de travail peut durer de douze à seize heures. Les ouvrières agricoles ont des conditions de travail encore plus désavantageuses. Les relations industrielles et sociales attestent à quel point le changement social se fait attendre.

“Farm hands and farm workers are even worse off at times than the city-dwelling woman engaged in home-based labour; for instance, in the 1980s Sicilian women earned about the equivalent of US\$2-5 for a night's work, harvesting yasmine from 1:00 a.m. to 10:00 a.m., standing in the fields all night with their feet in the water, and of course suffering great health risks. In addition, housework, especially in the south, has often remained a difficult chore in the absence of amenities, let alone modern appliances. In Sicily, 68 percent of households were without a bath and many had no kitchen, forcing women to cook outside on woodburners. (...) The problems of the *mezzogiorno* and the *battaglia meridionale* (battle for the south) are far from over.” (Kaplan : 1992, p. 254)

Au cours des dernières décennies, les femmes ont cherché à percer sur le plan politique. Malgré leurs efforts, elles sont peu nombreuses à siéger au parlement et au sénat. Elles sont encore moins nombreuses au parlement européen. Les deux mouvements féministes liés à des partis politiques, le UDi et le Mld, se sont coupés de leurs attaches dans les années 1980 et cela a entraîné leur disparition de la vie politique. Les femmes continuent de militer au sein des groupes autonomes qui luttent pour la paix et l'environnement. Les militantes d'un mouvement féministe disparu parlent de *disagio* (malaise) et *scacco* (défaite). La nouvelle tendance est vers l'*affidamento* (dépendance), une philosophie qui se démarque d'un mouvement fondé sur l'égalité. En Italie, comme ailleurs, on suit de près la montée de la droite. Les choix de stratégie viendront définir le terrain de luttes.

“Here Hannah Arendt was right in suggesting that the idea of sisterhood and solidarity are fundamentally different in consequence. Sisterhood, or fraternity, is a psychological substitute for the loss of the common world and therefore politically irrelevant. Solidarity, she believes, is the stronger concept of the two for it is a political concept which “makes political demands and preserves reference to the world.” (Arendt, 1968 : 25) (Kaplan : 1992, p. 257)

On a pu constater au cours de ce chapitre que dès le début de l'apparition du système mondial, fondé sur la diffusion des rapports marchands, les rapports sociaux de sexe se modifient eux aussi au gré des stades de développement du capitalisme.

L'émergence du système mondial et la diffusion des rapports marchands du XVI<sup>e</sup> siècle, qui marquent l'arrivée de l'ère moderne, transforment de façon radicale le travail et les rapports de sexes. Les femmes de la noblesse et de la bourgeoisie perdent toute autorité dans la gestion des affaires publiques, du capital et du travail. On cherche à inféoder leur sexualité au mariage afin de répondre aux nouvelles préoccupations portant sur la légitimité de l'héritier et le transfert de la propriété. Le travail des paysannes est lui aussi transformé par la nouvelle division du travail fondée sur l'innovation technologique. De plus, le travail n'est plus complémentaire et fondé sur une division sexuelle du travail. Les tâches subalternes sont prolétarisées et les ouvrières détiendront les emplois moins bien rémunérés. Certaines fonctions qui relevaient des femmes sont désormais qualifiées de professions auxquelles seuls les hommes ont accès sous prétexte qu'elles requièrent un niveau d'instruction. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le travail en tant que domestique devient important. Les autorités politiques et religieuses veulent contrôler l'autonomie et la sexualité des femmes, surtout des femmes seules et des célibataires. Le poids des représentations idéologiques justifie la création, de la part de l'État, d'institutions qui ont pour objet de contrôler cette population.



L'usine de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout du XIX<sup>e</sup> siècle devient, avec la rencontre du capital et du travail, le nouveau mode d'encadrement du travail avec la disparition graduelle de la production domestique. Le Siècle des lumières, dont la foi en la pensée rationnelle et le changement social se veut un des piliers de la modernité, définit les femmes en tant que mères chargées de l'éducation des enfants. Par contre, au XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes ne se laissent plus définir, car elles se dotent d'un mouvement qui leur est propre. Les mouvements féministe et ouvrier prennent de l'ampleur face aux problèmes sociaux et aux conditions de travail. En Italie, les luttes continuent jusqu'à la montée du fascisme dans les années 1920. Les femmes sont alors cantonnées dans la sphère domestique, mais cela ne les empêche pas pour autant de participer à la résistance.

Après la Deuxième Guerre mondiale, la période de développement économique contribue à la consolidation du système mondial. C'est l'époque du fordisme. La mobilité du capital déclenche la mobilité de la force du travail. Face aux nouvelles contradictions, les luttes liées au travail et à la condition féminine reprennent de plus bel, surtout pendant les années 1960. La paysannerie est prolétarisée. À la fois dans le nord et dans le sud, les femmes sont le plus souvent ségréguées dans les emplois à haute intensité de travail qui sont moins rémunérés. Au cours des décennies les plus récentes, le capital réagit aux luttes en déplaçant les secteurs de production traditionnels et modernes en périphérie et en se dotant d'un nouveau procès de production qui se veut flexible et qui permet une grande diversité dans l'encadrement du travail. Le travail est devenu précaire et intermittent. Dans les régions secouées par le développement inégal, telles que le Mezzogiorno, les femmes sont durement frappées par la mondialisation de l'économie. L'économie informelle revêt une nouvelle importance. Malgré les luttes syndicales et féministes, la question méridionale demeure tout aussi aigüe aujourd'hui que par le passé.

Au terme de ce survol, on peut confirmer la thèse féministe qui veut que l'émergence du nouveau système mondial voit la mise en place de nouveaux rapports sociaux de sexe qui auront un impact différentiel sur les femmes au gré des stades de développement économique. Ainsi faut-il ajouter à l'analyse de classe celle des rapports de genre. La division sexuelle du travail, telle qu'on la connaissait, disparaît et les femmes de toutes les classes sociales sont touchées, bien que différemment selon leur appartenance. Les bourgeoises sont cantonnées dans la sphère privée, en tant que mères et éducatrices. Dès l'émergence du système mondial, la prolétarianisation des femmes diffère de celle des hommes et marque la féminisation de la pauvreté. Le tout se joue sur le contrôle de la sexualité des femmes et la perte de leur autonomie dans la sphère de la production. L'État joue un rôle important, tout comme les représentations idéologiques. Les femmes militeront fortement dans le mouvement syndical et elles se doteront d'un mouvement féministe dont les revendications, liées au travail et à nos corps, sont toujours percutantes

C'est précisément sur cette question que portera le prochain chapitre. Voici venu le moment de passer aux récits de vie et à leur analyse pour voir ce qu'ils révèlent des rapports sociaux de classe et de sexe dans un contexte de développement régional inégal.

## **CHAPITRE IV**

### **LES RÉCITS DE VIE LES RAPPORTS SOCIAUX DE CLASSE ET DE SEXE**

Dans les deux premiers chapitres, il a été question du développement inégal du capital et de son impact sur le travail et les rapports de sexe. Notre propos portait sur une discussion large ou en termes généraux sur les semi-périphéries méditerranéennes. Il y était aussi question, bien que traitées en arrière-plan, des représentations idéologiques.

Dans le cadre de ce chapitre, nous ramènerons cette discussion sur un plan plus restreint et plus concret. En effet, il porte essentiellement sur les récits de vie recueillis dans le village de Montorio nei Frentani. Il ne s'agit pas d'un sommaire des récits, mais du sommaire des deux thèmes que nous avons choisi de retenir, soit les représentations du travail et des rapports sociaux de sexe. Chaque récit débutera avec les données sociologiques de la personne interviewée. Il y sera question de l'appartenance de classe, de l'instruction et du rôle de l'émigration. Cette présentation suit une courte description de la province du Molise et du village de Montorio nei Frentani.

Les onze récits que nous avons retenus ont été recueillis auprès des habitants du village, autant ceux et celles qui n'ont jamais quitté Montorio, que ceux et celles qui ont émigré et qui ont choisi de revenir. Nous les avons aussi recueillis auprès de personnes qui habitent le Canada et qui se rendent fréquemment à Montorio nei Frentani. Les narrateurs appartiennent à deux générations : la première comprend des villageois qui ont entre 65 et 80 ans alors que la seconde englobe des gens qui ont de 35 à 50 ans. Les récits des femmes et des hommes sont présentés en ordre alternatif et chronologique. Les récits des femmes sont identifiés par la lettre « F » et ceux des hommes par la lettre « H ». Les récits de la première génération sont identifiés par la lettre « A », alors que ceux de la seconde génération sont identifiés par la lettre « B ». Nous avons recueilli

quatre récits de femmes âgées de plus de 65 ans et un récit d'une femme dans la trentaine. Nous avons interviewé trois hommes qui ont plus de 65 ans et trois hommes de la seconde génération.

Passons à la présentation des classes sociales de notre échantillon. L'échantillon des narratrices est plus diversifié que celui des hommes du point de vue du statut social, mais, par contre, il est moins bien équilibré sur le plan démographique, car une seule femme appartient à la seconde génération. De plus, le mariage et l'émigration viennent modifier l'appartenance de classe des femmes.

L'émigration a touché plus de quatre générations à Montorio. Ainsi, une narratrice (FA3) née dans une maisonnée de paysans riches, verra son père partir pour un bref séjour à l'étranger alors que sa mère prenait la relève à Montorio. Elle partira à son tour avec son mari travailler aux États-Unis, mais elle reviendra au village de façon permanente. Deux narratrices (FA1 et FA4) sont nées dans des maisonnées de paysans moyens. La première a aussi vu son père partir et sa mère devenir chef de maisonnée pendant dix ans. Son frère est parti rejoindre son père et son beau-frère est parti à son tour. Son mari est parti dans les années 1950 et il n'est revenu qu'après une absence de quinze ans. Elle est devenue chef de maisonnée, tout comme sa mère, et elle a géré la terre en son absence. Son fils quittera définitivement Montorio dans les années 1960. La deuxième narratrice a, elle aussi, vu son père partir pour l'étranger et sa mère devenir chef de maisonnée. Elle refusera de vivre seule et quittera donc Montorio avec son mari, pour n'y revenir que lors des vacances. Une narratrice (FA2) est née dans une famille de paysans pauvres et elle a été ouvrière agricole à son tour. Elle n'a jamais quitté Montorio, mais elle parlera longuement de l'absence de son mari. Notre dernière narratrice (FB5) est née dans une famille de la bourgeoisie commerçante de

Montorio. Son père a émigré pendant quatre ans et pendant son absence, sa mère a assumé la responsabilité de la maisonnée. La narratrice est née après le retour définitif de son père.

Trois des narrateurs sont nés dans des maisonnées de paysans moyens, mais leur trajet varie selon les choix liés à l'émigration ainsi que leur âge. Le premier narrateur (HA1) est resté 15 ans à l'étranger et, à son retour, il a agrandi son patrimoine. Son fils a quitté Montorio de manière définitive, mais les deux filles habitent le Molise. Le deuxième narrateur (HA2) a vu son père partir pendant plus de dix ans et il a décidé de le rejoindre. Son père est revenu au village avec l'idée d'agrandir le patrimoine, mais notre narrateur a décidé, lui, de demeurer au Canada. Le troisième narrateur (HA3) est né dans une famille de paysans moyens. Il a émigré au Canada, mais il a décidé de revenir à Montorio après une absence de quatre ans.

Trois narrateurs font partie de la seconde génération. Le premier (HB4) a choisi de partir pour Milan. Il a peu connu son père qui est resté à l'étranger pendant plus de trente ans. Deux narrateurs sont nés dans des familles de paysans pauvres. Le premier (HB5) détient aujourd'hui un commerce à Montorio. La famille entière a émigré au Canada et elle est revenue au village après un séjour de quatre ans. Un frère est resté à l'étranger. Le dernier narrateur (HB6) n'a pas connu son père, car ce dernier est parti pendant plus de vingt à l'étranger.

Il a été question, dans le cadre méthodologique présenté au premier chapitre, du projet original sur les stratégies de solidarité. Dès les premières entrevues, nous réalisons que nous devons modifier notre question de recherche et nous avons décidé de nous concentrer sur l'impact de l'émigration. Les questions portaient principalement sur le travail à Montorio dans les années 1950, sur

l'émigration et sur les rapports sociaux de sexe. Nous voulions mettre en lumière les choix et contraintes liés au travail et à l'émigration pour comprendre comment ils ont été et sont toujours négociés au sein de la maisonnée. Nous devons donc cerner comment le temps et l'espace du travail sont imbriqués aux rapports sociaux de sexe et comment ce rapport a été vécu par deux générations. Il va de soi que les aspects que nous cherchions à cerner n'ont pas été traités par tous les narrateurs. L'analyse des récits, présentée au chapitre suivant, tentera de mettre en lumière le sentiment d'appartenance qui émerge de ces récits.

## **LE MOLISE ET LE VILLAGE DE MONTORIO NEI FRENTANI**

La province méridionale du Molise est divisée en deux régions administratives dont les chefs-lieux sont Campobasso, la capitale du Molise, et Isernia<sup>1</sup>. Le découpage administratif se fonde sur la topographie de la province. La région du Bénévent, avec Isernia comme chef-lieu, est une plaine qui s'étend en direction de Rome. La région de Campobasso englobe les montagnes, mais elle entame aussi la descente vers le littoral adriatique où se situe la ville estuaire de Termoli, le site de l'axe nord-sud de la voie ferrée et de l'autoroute nationale. C'est dans cette région que se situe le village de Montorio nei Frentani où s'est déroulé notre terrain.

---

<sup>1</sup> Isernia est le site de fouilles archéologiques où ont été trouvés, en 1979, les restes de *Homo Aeserniensis*. Les restes, qui datent de 1 million d'années avant notre ère, sont les plus anciens repérés en Europe. On y a aussi trouvé des ossements d'éléphants, de rhinocéros, d'hippopotames, de bisons et d'ours. Toujours dans la province du Molise, on trouve aussi plusieurs sites archéologiques dont le site romain de Saepinum. (Communication personnelle d'une archéologue du Molise).

Le Molise était, jusqu'à très récemment, isolé à cause de ses montagnes et l'absence d'un réseau routier. Toutefois, l'histoire de cette province dément un peu cet isolement, car, de fait, le Molise se trouve sur le chemin des invasions qui ont façonné l'histoire de l'Italie pendant plus de deux millénaires. Parmi les civilisations qui ont eu une influence sur Montorio, on retrouve les invasions grecques<sup>2</sup>, puis romaines. Suit l'époque lombarde (VI<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne), époque au cours de laquelle le Molise est rattaché au duché de Bénévent<sup>3</sup>. Après la conquête normande, au XII<sup>e</sup> siècle, le Molise tombe sous la tutelle de Guillaume premier, roi de Sicile. Au cours des siècles suivants, le destin de la région est lié à celui des royaumes de Naples, angevin, aragonais, espagnol et bourbon. Au XIX<sup>e</sup> siècle, suivra le Risorgimento, ou l'unification de la péninsule. Le Molise est regroupé avec les Abruzzes jusqu'en 1963, date de la séparation des deux provinces. (Barber : 1992).

Géographiquement, cette province se situe entre les Abruzzes au nord, les Pouilles au sud, le Latium à l'ouest et l'Adriatique à l'est. Les montagnes Apennins Sannita et les collines se partagent le territoire, sauf pour une plaine étroite sur la côte adriatique. L'agriculture céréalière sur de petites exploitations domine dans les campagnes, mais dans les vallées et la plaine côtière, on trouve une agriculture intensive de légumes. Le secteur industriel est constitué de petites entreprises de transformation, d'ateliers et de petites usines. À Termoli, un port de mer situé à 30 kilomètres de Montorio nei Frentani, on trouve une importante

---

<sup>2</sup> Dans le village de Montorio, on trouve le quartier des Grecs ainsi que la via dei Greci. Certaines familles ont Greci comme nom de famille. Le dialecte de Montorio, tel que parlé par les personnes âgées, comprend des mots venant du grec et du latin.

<sup>3</sup> La résidence de cette famille est située de biais à la cathédrale de Montorio et elle porte toujours son nom bien que les liens avec la famille feudataire soient tombés en désuétude depuis la Deuxième Guerre mondiale.



succursale de la FIAT, un réseau bancaire lui aussi assez important ainsi que des ateliers de mécanique et de petites entreprises de matériaux de construction. La capitale provinciale, Campobasso, située à quelques kilomètres de Montorio, est un important centre administratif.

Le paysage du Bas Molise, où se situe le village de Montorio nei Frentani, est façonné par deux chaînes de collines ainsi que la plaine qu'elles engendrent et où coule la rivière Biferno en direction de Termoli et de la mer Adriatique. Le barrage et l'aqueduc de Biferno ont asséché les marais et permettent l'irrigation de la plaine où se pratique désormais l'agriculture orientée vers le marché. Termoli est un port de mer ainsi qu'un noyau industriel, ou encore, un « site » industriel avancé. La ville est bien desservie en terme d'infrastructure. On y trouve deux autoroutes, à savoir celle de Canosa-Bologne ainsi que l'autoroute 16 qui longe l'Adriatique. On y trouve aussi la voie ferroviaire Turin-Lecce. Une usine d'épuration a attiré l'industrie chimique de Union Carbide. Le développement économique est en grande partie dû au fait que Termoli promet une sérénité sociale aux investisseurs. En effet, outre la jeunesse instruite, la majorité des ouvriers sont aussi paysans. Ce lien à la terre, même si l'agriculture ne se pratique qu'à temps partiel, a fait qu'on a surnommé cette paysannerie les métallos-agricoles de la FIAT.

Le développement économique se fonde sur quatre pôles d'activités. On y trouve la pêche, l'agriculture capitaliste, encadrée par le Consortium Destra Trigno-Basso et Biferno, la FIAT ainsi que l'industrie du textile donnée en sous-traitance à des familles rurales et artisanes. La main-d'oeuvre domestique est surtout embauchée par la compagnie « Pop 84 » située à Isernia. Les autres activités économiques sont le tertiaire avancé, les ateliers de mécanique, la raffinerie de

sucré, deux usines de mise en conserve et l'industrie chimique de l'Union Carbide. On y trouve près de 25 usines où travaillent 3 500 ouvriers. Deux projets ont été mis de côté, soit celui de l'héliport et du port de mer (Nola et Orlando : 1988).

La FIAT a construit trois complexes : Termoli 1, 2 et 3, sur une surface de 1 146 hectares. C'est là qu'on fabrique la voiture FIRE (*Fully Integrated Robotised Engine*). La stratégie de la FIAT vise l'insertion de ses usines dans des villes moyennes situées en régions rurales dotées d'une infrastructure qui permette d'assurer de façon aisée le transport des produits au siège social ainsi que, sur place, le transport en commun des ouvriers. Elle évite les régions sous-développées à cause des trop grands déséquilibres sociaux qui ont des effets négatifs sur sa production.

La FIAT puise sa main-d'oeuvre auprès des paysans, des artisans et de la jeunesse instruite. Les pêcheurs se sont avérés rébarbatifs au travail industriel. La FIAT préfère les conditions sociales qui permettent la rapide prolétarianisation de la paysannerie ou encore sa soumission partielle. Ces ouvriers-paysans, les métallo-agricoles, (*metalmazzadri*) maintiennent leur lien à la terre. Ils pratiquent une agriculture à temps partiel, surtout en période de chômage. Leur période de formation à la FIAT est d'une durée de neuf mois.

Les trois usines de FIAT sont fortement informatisées. On y trouve 97 robots, 102 ordinateurs industriels, 38 systèmes diagnostiques, 170 machines à contrôle numérique et 370 programmes informatiques qui contrôlent les étapes de la production. En 1989, le rythme de production atteignait 2 600 moteurs par jour et la compagnie cherchait à accélérer le rythme pour réduire le temps de production.

La FIAT n'est pas intégrée dans le tissu économique du Molise, car elle maintient son propre réseau de fournisseurs et de transport. De plus, si les

ouvriers sont molisons, tous les gestionnaires sont piémontais. Les retombées économiques sont donc minimales pour Termoli et la région.

L'agriculture capitaliste du littoral adriatique est désormais possible à cause de l'irrigation et des subventions de la communauté européenne. Les principaux produits sont le lait, le fromage et les pâtes alimentaires. On trouve aussi la SAM, une industrie de la volaille. La raffinerie de sucre joue, elle aussi, un rôle important. On cherche, en plus, à développer l'agro-tourisme et les colonies de vacances. Du côté de l'agriculture paysanne, la culture de rente qu'est le tournesol, a remplacé les olivaias. Par contre, la vigne revient peu à peu, car le Molise a récemment obtenu la dénomination DOC pour ses vins. La culture maraîchère est dirigée vers le marché local.

La paysannerie survit grâce à la pluriactivité. En effet, l'agriculture se pratique à temps partiel. C'est aussi le cas pour les artisans et le tertiaire. Au salariat et au revenu de la terre il faut ajouter les subsides étatiques, à savoir les programmes sociaux et les subventions à la production octroyées grâce au népotisme de la démocratie chrétienne, l'ancien parti politique au pouvoir. Cette pluriactivité plaît au secteur industriel, car il y puise une main-d'oeuvre flexible ainsi qu'une importante réserve de travail. La pluriactivité peut aussi combiner le salariat, l'assurance chômage et le travail au noir traditionnel.

La jeunesse instruite demeure la strate sociale la plus durement touchée par ce type de développement. En effet, le tertiaire avancé, qui embauche les intellectuels et les techniciens, ne parvient pas à réduire un taux de chômage qui s'élève à 25 pour cent pour l'ensemble du Mezzogiorno. Les auteurs évoquent le refus de la prolétarianisation de la part de cette jeunesse instruite, car elle refuse de renflouer les rangs des ouvriers non qualifiés. Outre les métallos-agricoles, ce

sont les immigrants qui acceptent ces postes et parfois aussi les émigrés qui reviennent au pays. Cette situation fait en sorte que, dans le Molise, les emplois augmentent alors que le chômage refuse de diminuer. Il n'en demeure pas moins, selon Nola et Orlando (1988) que le développement industriel et la commercialisation de l'agriculture ont transformé l'esprit de clocher en un sentiment d'identité régionale. Le travail fait en sorte que les villages sont devenus les dortoirs des métallos-agricoles.

Le Molise est un bassin d'émigration et son profil démographique atteste de l'envergure de l'exode. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les vagues d'émigration se sont dirigées vers les Amériques, l'Australie et l'Europe. Les deuxième et troisième vagues ont lieu respectivement dans les années 1910 et 1920. Après la Seconde Guerre mondiale, les vagues d'émigration se dirigent vers l'Amérique. Dans les années 1970, l'émigration s'est dirigée vers le nord de l'Italie où l'ouvrier du sud sera mal accueilli.<sup>4</sup> De 1951 à 1968, 178 000 habitants sont partis vers le nord de la péninsule ou à l'étranger. Aujourd'hui, la population du Molise se chiffre à 350 000 habitants.

Le village de Montorio nei Frentani se situe dans la région administrée par Campobasso. Il est situé à douze kilomètres de la ville de Larino, où se trouve la gare qui permet de se rendre à Rome ou encore à Termoli. C'est la voie de l'émigration. Un service de car relie Montorio à Larino, mais non pas aux villages avoisinants, que sont Rotello, Montelongo et Urillo. Pour s'y rendre, il faut prendre le train de Larino ou encore la voiture. L'été, un car spécial amène les estivants de Montorio à la station balnéaire de Termoli.

---

<sup>4</sup> Encore aujourd'hui dans le Nord de la péninsule, l'épithète de *contadino*, ou de paysan, équivalait à une insulte qui peut mener aux poings.

Montorio est situé dans les collines, soit à 656 kilomètres au-dessus du niveau de la mer. Il jouit d'un climat frais et sec qui explique l'attrait qu'il exerce sur les touristes en provenance de Rome et du Canada. Le village de Montorio nei Frentani est une bourgade cintrée de murailles. La porte principale de l'enceinte est de pur style gothique. L'enceinte entoure le vieux bourg et le Roc, la cime où sont situés l'église, la maison de l'ancien feudataire, la place centrale où a lieu le marché hebdomadaire et le quartier résidentiel le plus ancien de Montorio. Ce dernier est, aujourd'hui, en majeure partie abandonné à la suite de l'exode. Le village et les campagnes avoisinantes sont divisés en quartiers, en *contrada*. Les paysans habitent, sauf exception, au village et non pas dans les campagnes. Les terres sont situées à flanc de colline et dans la plaine qui sépare Larino et Montorio. Dans les années 1950, la population de Montorio s'élevait à 2 500 habitants. Aujourd'hui, la population permanente se chiffre à 600 personnes. La population peut aisément doubler en été, avec la venue des estivants.

Un certain nombre d'études ont été faites sur le village de Montorio. Parmi les plus importantes, on trouve les travaux de trois sociologues. La thèse de Guido Vincelli, intitulée *Una Comunità Meridionale* (1958) se veut avant tout une étude ethnographique. Après l'étude du paysage géographique, l'auteur passe aux grandes périodes historiques, depuis l'Antiquité jusqu'au féodalisme. Au XX<sup>e</sup> siècle, il met l'accent sur la réforme agraire. La description des structures sociales de Montorio comprend une présentation du cycle de vie paysan, du rôle de la maisonnée ainsi que des moeurs culturelles. Le sociologue Franco Ferraroti en a signé la préface. Le sociologue Renato Cavallaro, de l'Institut de sociologie de l'Université de Rome, travaille en étroite collaboration avec Vincelli depuis les dix dernières années. Il a recueilli de nombreux récits et entretiens à Montorio. Il est aussi l'auteur, entre autres, du livre intitulé *Storie senza storia. Indagine*

*sull'emigrazione calabrese in Gran Bretagne.*<sup>5</sup> La deuxième étude est celle d'Angelino De Luca, anthropologue de formation, qui a lui aussi, rédigé sa thèse sur le Molise, mais plus précisément sur le brigandage paysan en réponse à la mise en place de l'État. Le sommaire de cette étude est paru sous le titre *Brigantaggio Preunitario. La "Comunità dei Montorisesi" durante il regno di Gioacchino Murat* (1990). En 1971, un anthropologue hollandais, a également fait sa recherche de terrain à Montorio nei Frentani. Sa thèse porte sur les années 1860-1950, soit l'émergence et la consolidation de l'État-nation. Il attribue la marginalisation du Molise à l'émergence d'un gouvernement central.<sup>6</sup> On trouve également le livre du sociologue Antonio Molino sur les moeurs et coutumes du village dans les années 1950. L'auteur habite à Montorio.

L'histoire de Montorio est celle d'une région montagneuse où domine la petite production. Plusieurs générations ont participé aux grands mouvements internationaux d'émigration. Dans les années 1950, les classes rurales englobent les grands propriétaires fonciers, qui possèdent de vastes domaines laissés en métayage, les paysans riches qui possèdent, en moyenne, de 15 à 40 hectares de terre, les paysans moyens, qui possèdent environ dix hectares de terre, les paysans pauvres qui ont environ deux hectares de terre et les ouvriers agricoles dépossédés qui possèdent une petite parcelle. Dans les années 1990, on y trouve quelques fermes capitalistes qui ont plus de 200 hectares. Une grande propriété est toujours laissée à bail. On y trouve aussi un faible nombre de fermes

---

<sup>5</sup> Il a aussi réalisé une étude sur la FIAT de Termoli et il a collaboré à une anthologie sur le pouvoir social dirigée par Franco Ferraroti (1980). À notre connaissance, il n'a rien publié sur Montorio.

<sup>6</sup> La thèse a été dirigée par Jeremy Boissevain, professeur en anthropologie sociale au Centre d'Études Européennes et Méditerranéennes de l'Université d'Amsterdam. Jeremy Boissevain est aussi l'auteur de *The Italians of Montreal. Social Adjustment in a Plural Society* (1970). Cette étude a été menée pour la Commission Royale d'Enquête sur le Bilinguisme et le Biculturalisme. Monsieur Boissevain a enseigné au Département d'anthropologie de l'Université de Montréal de 1963 à 1965.

moyennes qui ont environ 40 hectares. Les autres propriétés ont toujours près de dix hectares. Viennent, en dernier lieu, les parcelles de deux hectares qui servent de potager.

Passons maintenant au sommaire des récits de vie. Nous avons choisi de mettre l'accent sur le travail et les rapports de sexe, car ces deux thèmes feront l'objet d'une analyse plus détaillée au chapitre suivant.

## LES RÉCITS

### Récit 1.

#### *Sommaire du récit : les données sociologiques*

Le premier récit est celui d'une femme âgée de plus de 75 ans (FA1). Elle a cinq ans de scolarité. La cadette d'une maisonnée de paysans moyens, elle a épousé le fils unique d'une famille de paysans moyens. Elle est la mère de quatre enfants, dont trois sont toujours vivants. Son mari a émigré pendant 15 ans au Canada dans les années 1950 et elle a géré la terre en son absence. Dans sa famille, son père, son oncle, ses beaux-frères, son mari et son fils ont tous émigré.

#### *Le travail*

La narratrice nous parle de son enfance. La population du village s'élevait alors, dans les années 1920, à près de 2 500 habitants. Outre les classes paysannes, on trouvait des artisans, des commerçants, des menuisiers, des cordonniers, des coiffeurs, un médecin et même un pharmacien. Il n'y avait pas d'eau courante à cette époque, mais l'électrification de Montorio a eu lieu dans les

années 1920. Elle se souvient que, le soir venu, sa mère et ses soeurs, assises autour de la lampe, se penchaient sur leurs travaux d'aiguille. Elle avait hâte de devenir adulte afin de se joindre à elles. L'émigration avait redémarré peu après la guerre. Son père est parti et, à 17 ans, son frère est allé le rejoindre, mais ce dernier est revenu à Montorio à la suite d'un accident de travail. Son père est revenu à Montorio après le krach de 1929, car il n'y avait plus de travail en Amérique. La famille était enfin réunie, mais peu de temps après, la mère a été frappée de paralysie et elle est décédée trois ans plus tard.

Les travaux s'échelonnaient sur la majeure partie de l'année. Les activités sociales avaient lieu pendant la période de repos, en hiver. Au printemps, les travaux des champs reprenaient. Les moissons étaient incontestablement la tâche la plus dure, car le blé était moissonné à la faux et on le battait dans une aire ouverte. Le blé était lié en bottes et les femmes portaient ces bottes de 25 kilos, sur leur tête, jusqu'à l'entrepôt. Chaque famille avait son propre entrepôt au rez-de-chaussée de la maison. On y entreposait le bois et la nourriture et les animaux y vivaient également.

Lors de la Deuxième Guerre, les ouvriers agricoles ont quitté le village et leur absence a rendu les travaux plus difficiles. Après la guerre, les machines agricoles ont fait leur apparition, mais les producteurs devaient toujours avoir recours aux ouvriers agricoles. Les moissons duraient, vingt-cinq jours, en moyenne. Dans les hautes terres des Pouilles, la saison des moissons avait lieu plus tard qu'à Montorio et les paysans pauvres et les ouvriers agricoles des Pouilles participaient aux récoltes dans le Molise avant de les entreprendre dans leur propre village. Ils étaient embauchés pour un nombre fixe de jours. Ces paysans étaient pauvres malgré leur dur labeur et les villageois de Montorio les surnommaient les « va-nu-pieds ».



Avant la guerre, les femmes s'occupaient des travaux dans les olivaies. La main-d'oeuvre était abondante, car ce n'est qu'après la Deuxième Guerre que les femmes sont parties à l'étranger avec leur mari. Les oliviers étaient alors plus grands et on devait se servir d'une échelle lors de la cueillette. Les femmes travaillaient aussi dans les champs. C'était un métier ingrat, car les récoltes étaient faibles. Selon la narratrice, l'agriculture a toujours été un métier difficile et la misère a toujours menacé les paysans. La parcellisation de la terre, au moment de l'héritage, aggravait la situation. Les paysans ont émigré, car ils ne parvenaient pas à subvenir aux besoins de la maisonnée, surtout lors des mauvaises récoltes, comme cela s'est produit dans les années 1950.

Une fois ses études terminées, elle accompagnait sa mère dans ses tournées quotidiennes au potager et aux vignobles. Elle ne se rendait pas aux champs, car les parcelles étaient situées trop loin dans la plaine pour qu'elle puisse s'y rendre à pied. À son retour d'Amérique, son père lui a enseigné les travaux des champs. Elle a aussi appris les travaux des vignobles, des olivaies, du potager et de la basse-cour. Le potager approvisionnait la maisonnée en légumes pendant toute l'année alors que les vignobles fournissaient le vin. L'huile, qui était jaune à cette époque, était entreposée dans des barils de bois. En octobre, on apprêtait la viande qui servirait à nourrir la famille pendant tout l'hiver.

Le blé était moulu au moulin du village. Elle se souvient que, pendant la Deuxième Guerre, le blé devait être remis au gouvernement, mais les paysans le cachaient ou le vendaient au noir à Termoli. Elle se souligne aussi que si aujourd'hui, on achète le pain frais du jour, dans les années 1930 et 1940, le pain n'était cuit qu'une fois par semaine, Le pain rassi était mangé avec des oignons et des tomates ou trempé dans l'eau salée.

Il n'y avait pas d'eau courante à Montorio à cette époque et les femmes allaient chercher l'eau deux fois par jour. L'eau potable était puisée à la fontaine Saint-Michel. L'eau du ménage provenait de la Nouvelle Fontaine. Le matin, les femmes puisaient l'eau avant de préparer la pizza qu'on apporterait aux champs. Elles devaient aller à la fontaine après les travaux des champs. Elles portaient de dix à quinze litres d'eau sur leur tête pendant un trajet qui prenait une heure. Les animaux étaient abreuvés la nuit pour éviter d'attendre en file à la fontaine à l'aube. On recueillait aussi, dans des tonneaux, l'eau des pluies qui servirait à la lessive. Malgré tout, en période de sécheresse, l'eau venait à manquer.

Le bois servant au chauffage et à la cuisine provenait des olivaias et des vignobles et chaque maisonnée qui possédait des terres devait en corder suffisamment pour l'hiver. Les paysans sans terres ramassaient le bois sur les terres de la commune. Les propriétés de chaque type de bois servant, soit à la cuisson soit au feu ardent, étaient connues de tous. Les fours existent toujours dans certaines maisons, mais ils ont été laissés à l'abandon. Les habitants qui n'avaient pas de four faisaient cuire leur pain par le boulanger.

La narratrice s'est mariée pendant la Deuxième Guerre. Le couple vivait chez les parents du mari et celui-ci est reparti à la guerre, peu avant la naissance de leur premier né. Quand son mari revenait du front, il aidait son père avec les travaux des champs pendant qu'elle s'occupait de l'enfant. Le village était alors divisé politiquement comme il l'est aujourd'hui. Les Allemands, installés à Montorio même, étaient craints des paysans, car ils s'approprièrent des aliments laissant souvent les paysans démunis. Les Anglais, eux, campaient dans la plaine entre Montorio et Larino. Les escarmouches étaient fréquentes et les paysans fuyaient les champs quand les deux armées s'affrontaient. Selon cette narratrice,

les femmes de sa génération disent que leurs pères ont fait la guerre de 1914-1918 et que leurs maris ont fait celle de 1939, mais elles espèrent que leurs enfants et petits-enfants ne partiront jamais à la guerre.

À son retour de la guerre, en 1946, le mari a repris en main la gestion de la terre. En plus d'aider son mari avec les travaux des champs, elle devait nourrir la maisonnée et les ouvriers agricoles. Les repas étaient préparés au village et elle devait les transporter aux champs. Les paysannes aisées transportaient les repas à dos d'animal. Les moins nanties les portaient sur leur tête. Les paysans, qui avaient des troupeaux, embauchaient des paysans démunis ou des ouvriers agricoles comme bergers, car eux seuls étaient contraints de mener cette vie de pauvreté et de solitude.

Les années 1950 furent des années de sacrifices à cause des mauvaises récoltes. Son mari travaillait très fort et il était déjà aux champs lors du lever et du coucher des enfants. Quand il a décidé d'émigrer au Canada, elle était d'accord qu'il quitte, car la terre ne leur permettait pas de subvenir aux besoins de la maisonnée.

Tout s'est bien déroulé en l'absence de son mari. Selon elle, gérer la terre était une tâche difficile, car seul le propriétaire peut veiller à ses intérêts. Elle estime qu'une femme ne peut pas exercer la même vigilance qu'un homme et qu'elle n'est pas en mesure de se défendre contre l'escroquerie. D'ailleurs, il n'était pas question qu'elle assume la gestion de la propriété, car son rôle était d'élever les enfants. Son mari reportait toujours son retour au pays car il devait continuellement affronter de nouveaux frais au fur et à mesure que les enfants grandissaient. Il s'agissait surtout des frais d'instruction pour les trois enfants : l'abonnement d'autobus, les frais de scolarité du secondaire à Larino, puis

du collège à Campobasso et, plus tard, des études universitaires. La terre leur permettait de vivre, mais elle ne générait pas de revenus liquides. Les remises de son mari étaient majorées par le taux de change et cela leur a permis de bien vivre.

Quand son fils a décidé, à 17 ans, de rejoindre son père au Canada, elle a ressenti un grand vide. Chaque soir, à l'heure habituelle, elle croyait entendre le bruit de ses pas et imaginait qu'il allait traverser le seuil de la porte. Elle mettait alors les pâtes à bouillir, puis elle réalisait qu'il ne rentrerait pas. Pour elle, les départs ont été cruels. Quand son fils est parti, elle l'a accompagné à l'aéroport de Termoli. Avant d'embarquer, son fils s'est retourné pour la regarder une dernière fois. Quand l'avion a décollé, il lui a semblé qu'il emportait une part d'elle-même et cela lui a fait un effet terrible.

Les enfants grandissaient et son mari ne revenait toujours pas. Un jour, la grange s'est écroulée et elle a menacé d'abandonner la terre et c'est alors que son mari est revenu. Il a repris le travail de la terre, malgré son âge, car ce métier lui plaisait et il était devenu plus facile grâce à la mécanisation. Il a acheté les terrains avoisinants puis, avec le temps, une seconde propriété.

Elle reconnaît qu'elle n'a pas connu la misère, mais qu'elle a tout de même travaillé très fort. À ses yeux, la vie est plus aisée aujourd'hui, grâce aux pensions de l'étranger et la pension de l'État italien. La maison est payée, on vit mieux et on mange mieux.

### *Les rapports sociaux de sexe*

La narratrice nous parle de la maisonnée patriarcale. Les paysans préféraient les familles nombreuses à cause du taux élevé de mortalité infantile. Elle cite, à titre d'exemple, les maisonnées de ses soeurs, qui comprenaient les parents

âgés, le couple et leurs enfants. En moyenne, quinze personnes vivaient sous le même toit. Plus une maisonnée était nombreuse, plus il y avait du travail. Le père exerçait son autorité sur tous les membres.

Elle a assumé à un jeune âge son métier de femme. Enfant, elle aidait sa mère, mais après le décès de sa mère, elle a dû s'occuper de la maison et des travaux des champs. Son frère a quitté la maison quand il s'est marié et il n'était pas en mesure de l'aider. Ses soeurs aînées n'ont pas pu l'aider, car elles étaient mariées et elles avaient fort à faire avec leur propre maisonnée. La charge de travail d'une femme est lourde et il est préférable de donner naissance à des filles, car elles aideront leur mère avec les travaux. Selon elle, les filles sont plus attachées à leur mère et elles seules prendront soin de leurs parents dans leur vieil âge. Sa soeur, qui longtemps affronta seule les travaux de la maisonnée, fut ravie quand son troisième enfant s'est avéré être une fille.

Toujours selon la narratrice, les moeurs étaient, jusqu'à récemment, trop sévères à l'égard des femmes. À l'époque de son enfance, il n'était pas permis de rendre visite à une parturiente. On ne parlait pas de sexualité. Les jeunes gens ne pouvaient se voir en public qu'à la messe. Lors des promenades du soir, le jeune homme était le premier sur les lieux et quand la jeune fille arrivait, il lui faisant parvenir une note par l'entremise d'un ami. Les jeunes couples se rencontraient parfois en cachette pour éviter d'être l'objet de potins.

Le mariage était avant tout un contrat entre deux familles. Le trousseau de la femme comprenait la lingerie de maison et deux commodes. Le jeune homme contribuait la terre, l'armoire de la chambre et le lit matrimonial. S'il n'était pas fils aîné, il devait construire la maison. Les cadeaux offerts par la parenté et les amis étaient des objets pratiques pour la maison.

Les nouveau-nés étaient pris en charge par la mère, la grand-mère, ou encore la voisine. On embauchait parfois une sage-femme lors des naissances. Une parente un peu à l'étroit financièrement acceptait parfois de servir de sage-femme. Les villageoises y avaient recours pour éviter les coûts des services hospitaliers. De plus, la sage-femme habitait quelque temps avec la parturiente pour l'aider avec les tâches quotidiennes et le nouveau-né. Tout appui dans les tâches ménagères était très prisé.

La narratrice estime que son propre mariage était typique de ceux de l'époque. Son fiancé lui a fait la cour en lui chantant des sérénades sous la fenêtre de sa chambre. Après lui avoir fait la cour, le jeune homme a demandé sa main en mariage à son père. Les parents décidaient sans toujours demander l'avis de leur fille. Son père a choisi de consulter sa fille, mais il lui a laissé entendre qu'il s'agissait d'un bon parti, car la situation sociale du jeune homme était plus élevée que la leur et il était l'unique héritier d'une terre assez importante. Elle avait aussi l'âge adulte et le moment était venu de fonder son propre foyer.

En signe d'assentiment à son père, elle a invité le jeune homme à la maison et elle en est tombée amoureuse dès le premier instant. Elle avait aussi beaucoup d'estime pour sa mère, car c'était une femme qui s'était méritée le respect de la communauté. Ils se sont fréquentés dans le giron de la parenté lors des séjours de son fiancé au village. En effet, c'était la guerre et le jeune homme était conscrit dans l'armée. Les jeunes gens se sont mariés au mois de janvier, une fois les plus lourds travaux agricoles terminés, et quand leur enfant est né, elle a cessé entièrement de travailler dans les champs.

Selon elle, le rôle des femmes a beaucoup changé au fil des générations qu'elle a vues au cours de sa vie. Du temps de sa mère et de sa jeunesse, tout reposait sur le travail manuel des membres de la maisonnée. En plus des tâches

de la maisonnée, les femmes travaillaient toute la journée dans les champs, le dos plié, et elles rentraient, le soir, complètement courbaturées. Leur journée n'était pas terminée pour autant, car elles devaient alors s'occuper de la maison. Elles travaillaient plus de dix mois de l'année dans les champs. Les vignobles exigeaient beaucoup de travail. Les hommes assumaient certains travaux plus lourds, mais les femmes devaient y voir trois ou quatre fois par jour. Les paysannes devaient aussi préparer les repas ainsi que voir au ménage et à la lessive. Elles tissaient le lin pour la lingerie de la maisonnée et elles cousaient tous les vêtements. Les femmes préparaient aussi les médicaments avec les plantes locales recueillies le long des sentiers alors qu'elles se rendaient aux champs.

La narratrice estime que les femmes ont aujourd'hui la vie plus facile. Elle cite l'exemple de sa propre fille qui, au début de sa carrière, a enseigné dans les divers villages des environs en plus d'enseigner l'école du soir. Jeune célibataire, elle est même partie enseigner en Sardaigne. Cela n'était guère coutumier, mais sa fille la rassurait en lui disant qu'elle rentrait chez elle le soir, après l'école. Avec le temps, cette femme a heureusement obtenu un poste dans une ville avoisinante, alors que beaucoup d'enseignantes doivent, encore aujourd'hui, faire des quarts d'enseignement dans plusieurs écoles. Elle constate, par contre, que bien que ses filles travaillent, elles assument seules les travaux de la maison. Il s'agit toujours, à ses yeux, d'une lourde charge malgré les appareils ménagers et les supermarchés.

La cadette, surtout, a appris très jeune à travailler, car, enfant, elle aidait sa mère dans les champs et à la maison. D'ailleurs, la narratrice voulait retirer sa fille de l'école afin qu'elle l'aide dans ses tâches ménagères. L'enseignante de sa fille l'a suppliée de lui laisser terminer ses études, car sa fille n'avait que dix ans.

Elle a donc permis à sa fille de poursuivre ses études et cette dernière a complété le cycle universitaire. Elle est très fière de ses filles, car elles sont des femmes qui ont le sens des responsabilités familiales.

La narratrice estime que, grâce à sa mère, elle a été heureuse, pendant son enfance et son adolescence. Sa mère a assumé la charge des travaux et elle a connu une vie solitaire, car son mari est parti dix ans à l'étranger. La narratrice était très attachée à sa mère et elle en garde un beau souvenir. Sa mère lui disait parfois le soir, quand la famille se réunissait autour du feu, qu'elle était la plus belle, car la plus jeune des filles. En effet, selon un vieux dicton italien, la dernière branche jetée au feu lui donne son éclat. Elle ne cesse de dire que sa mère est morte trop jeune, car son décès a marqué son propre passage à la vie adulte. En effet, le jour même des funérailles, dès après la messe, son père l'a amenée à Casacalencia et il lui a acheté son trousseau. Jeune enfant, elle désirait être adulte comme ses soeurs, mais elle réalisa que le moment tant souhaité est finalement venu trop tôt, car c'est alors que commença une vie de durs labeurs.

Récit 2.

*Sommaire du récit: données sociologiques*

Le deuxième récit est celui de HA1, un paysan moyen qui a plus de 75 ans. Il a cinq années de scolarité. Après la Deuxième Guerre, il a émigré au Canada et ce qui ne devait être qu'un bref séjour s'est avéré être une absence de quinze ans. Bien qu'ayant l'âge de la retraite, il s'occupait toujours de la production agricole lors de notre séjour.



*Le travail*

Quand on lui demande de raconter sa vie, le narrateur parle longuement de son service militaire et de son séjour à l'étranger. Il a alors une certaine aisance de parole qui se tarit lorsqu'il est question de parler de la terre. Il a émigré pour payer les études de ses enfants. Il croyait rester un an ou deux à l'étranger, mais les enfants grandissaient et il devait répondre à de nouveaux besoins. Un cycle d'étude menait au suivant, et ce jusqu'à l'université. Il devait défrayer le coût des livres, de leur logement et leurs dépenses quotidiennes. Il a donc prolongé son séjour à l'étranger au fil de leurs besoins. Entre-temps, son fils aîné est venu le rejoindre et il lui a payé ses études universitaires. Une fois ses études terminées, son fils a déménagé à Montréal.

C'est alors qu'il a senti qu'il vieillissait. La décision de revenir en Italie n'a pas été aisée, car il aimait sa vie au Canada. Il a décidé de revenir au pays, car il ne pouvait pas transférer sa famille au Canada. Quitter le Canada n'a pas été chose facile après y avoir vécu tant d'années, car il avait un emploi et des amis. Somme toute, il s'y trouvait à la fois bien et mal. Il aurait aimé que sa famille vienne le rejoindre, car il avait un emploi permanent. Ses compatriotes s'y trouvaient bien malgré le climat rigoureux. Il avait de la parenté à Toronto, dont le beau-frère qui a parrainé son arrivée. Pour émigrer, il fallait être parrainé par une personne qui garantissait l'emploi, et par une seconde qui garantissait le logement. Les immigrants n'étaient pas admissibles aux programmes sociaux la première année de leur arrivée.

Dans les années 1950, les emplois étaient nombreux au Canada, car l'économie était en pleine croissance. Une source d'emploi était le réseau ferroviaire qui était en voie d'être rénové. Une fois le tronçon Montréal-Toronto

terminé, les travaux ont continué sur les autres lignes. La majorité étaient des immigrants, des paysans comme lui, car les Canadiens ne voulaient pas ces emplois. Pour accéder aux postes intermédiaires, il fallait une certaine scolarité, une maîtrise de l'anglais et une connaissance approfondie du réseau. Les postes de gestion, soit disant plus spécialisés, étaient réservés aux Canadiens, aux Britanniques, et à ceux qui provenaient des colonies anglaises. Ces emplois étaient mieux rémunérés mais, de fait, selon lui, les gestionnaires travaillaient moins fort que les ouvriers. À ses yeux, les gens sans métier écotent toujours de conditions de travail défavorables et ils gagnent peu bien qu'ils travaillent fort. Les immigrants étaient obligés d'accepter les postes qu'on leur offrait. Un jour, un poste d'aiguilleur s'est libéré, mais il n'a pas postulé, car il lui aurait fallu réussir un examen qu'il n'a pas osé tenter. Il parvenait, malgré son salaire, à faire des économies qu'il faisait parvenir à sa famille. De plus, le fait de travailler pour un réseau de transport le rendait admissible à des rabais sur les autres réseaux de transport. C'est ainsi qu'il a pu retourner deux fois en Italie pendant son séjour au Canada.

Pour se rendre à son lieu de travail, il prenait le train jusqu'au terme du trajet et il faisait le reste du parcours à pied. Il a appris à connaître les fermiers qui vivaient le long des rails. À l'époque, le gouvernement canadien vendait des fermes dans ce coin de l'Ontario. Ce sont les Autrichiens, les Danois, les Italiens, les Ukrainiens et quelques Anglais qui, entre autres, ont peuplé ce coin de pays. Il aurait bien aimé acheter une ferme, mais il croyait que sa famille refuserait de venir le rejoindre, car les enfants avaient grandi entretemps.

Il est parti seul au Canada et il croit avoir eu raison, car les conditions de vie à son arrivée étaient dures. Son premier emploi consistait à réparer les rails dans le nord de l'Ontario. Il travaillait dans une équipe de 200 personnes. Les

conditions de logement étaient primitives, car les ouvriers dormaient dans les wagons. Grâce à la fraîcheur du soir, il parvenait à dormir, mais il se réveillait la nuit, baigné de sueur. Il y avait une pénurie de services et il a appris, entre autres, à couper les cheveux. Il était difficile de maintenir un seuil décent de propreté, car il n'y avait pas d'eau courante. L'eau était transportée dans des citernes et les hommes devaient se laver dans des bassins.

Il a travaillé par la suite à Toronto. Il logeait chez des Italiens et encore là, il a pu constater les sacrifices des familles immigrées. Il était soulagé que sa famille ne vive pas dans ces conditions. Plusieurs familles ont quitté la ville pour prendre possession des maisons abandonnées dans les campagnes. Les vagues d'émigration ont façonné les quartiers la ville au fil des années. Le quartier italien était, antérieurement, le quartier juif. Les propriétaires assumaient l'hypothèque et les loyers des locataires leur permettaient d'affronter les mensualités. Il était fort conscient que le coût de la vie augmentait pour les locataires, mais pas pour les propriétaires. Avec le temps, certains ont même réussi à acheter une maison dans un autre quartier et les Polonais ont pris leur place. Ceux-ci, à leur tour, ont vendu, aux Portugais. À son arrivée, les maisons étaient construites de bois, mais, avec le temps, elles ont été remplacées par des maisons en brique dotées d'une fondation en ciment.

Cet homme a toujours été locataire pendant son séjour au Canada. Parfois, il partageait les repas avec les propriétaires, mais cela ne lui convenait pas et on lui a permis de cuisiner au sous-sol. Il arrivait, au début, que la propriétaire se charge de faire le lit, le ménage et le lavage, mais elle a préféré, une fois ses enfants plus âgés, travailler à l'extérieur pour rencontrer des gens. Il a donc dû apprendre à faire ces travaux.

Les immigrants nouvellement arrivés étaient logés à l'étroit. Lui-même partageait une chambre avec quatre autres personnes. Il souffrait du manque d'intimité et de propreté. Par ailleurs, il était difficile de trouver un logis dans les autres quartiers, où on était mieux logé, à cause du racisme. Quand les gens apprenaient, ou comprenaient à son accent, qu'il était Italien, ils refusaient de lui louer une chambre. Il a tout de même réussi, avec le temps, à trouver un logement chez les Italiens, mais dans un autre quartier. Ce logement était situé près de son emploi et cela lui évitait de se lever très tôt. Il avait enfin une chambre à lui seul au même prix qu'une chambre à cinq au centre ville. Il n'était plus constamment réveillé par les allées et venues des colocataires. Par contre, il souffrait de solitude. Il se rendait à la messe, le dimanche, dans son ancien quartier afin de retrouver ses compatriotes. Après la messe, les gens se rencontraient dans un parc où les jeunes jouaient au ballon pendant que les adultes jouaient aux cartes. Il participait aux fêtes organisées par la communauté, dont les défilés religieux qui lui rappelaient les défilés de Montorio.

Les sorties étaient rares, car elles entraînaient des dépenses additionnelles. Il allait à la première représentation au cinéma car le billet coûtait la moitié du prix. Les ouvriers se réunissaient pour prendre un verre et chacun payait la tournée à son tour. Il se réunissait plutôt avec des amis qui, comme lui, jouaient d'un instrument de musique, soit la mandoline ou l'accordéon, et le groupe jouait lors des fêtes et des anniversaires. On se réunissait aussi les fins de semaines pour partager un repas, car cela était peu dispendieux et leur permettait de maintenir des liens d'amitié. Il arrivait, assez rarement, que des collègues canadiens l'invitent à manger à la maison. Il vivait modestement afin d'expédier ses économies à sa famille.

L'apprentissage de la langue a été difficile et il se sentait continuellement humilié, car il comprenait mal ce qu'on disait autour de lui. Il n'a pas voulu que ses enfants émigrent, car il croyait qu'ils s'adaptent mal à cette nouvelle vie. Selon lui, les enfants doivent émigrer très jeunes, car il leur est alors aisé d'apprendre la langue à l'école avec leurs amis. Les enfants de moins de dix ans se sont bien adaptés alors que les enfants plus âgés ont eu des difficultés. Quand son fils a décidé d'émigrer, il lui a expliqué les problèmes auxquels il ferait face, mais il ne voulait pas contrer le désir d'un enfant.

Il a beaucoup souffert de solitude et du sentiment d'humiliation. Un jour, il s'est mis à chanter en travaillant et il a réalisé que ses deux collègues ne comprenaient pas ce qu'il disait. Il se souvient aussi que, chaque matin, il rencontrait un gestionnaire des voies ferrées à l'arrêt de tram et que celui-ci lui disait « Good morning ». Il croyait qu'il lui demandait de l'argent – « money » – et il ne lui répondait pas. Quand il eut appris l'anglais, il a compris que le gestionnaire lui disait bonjour. Ne pas connaître la langue lui a inculqué un manque de confiance et la peur constante de se méprendre. Les divers accents qu'il entendait autour de lui n'aidaient pas la cause.

Il allait souvent rendre visite à son fils à Montréal, mais ces visites exigeaient des sacrifices. Il rentrait chez lui le vendredi pour manger, se laver et changer de vêtements avant de prendre le train de nuit. S'il y avait foule sur le train, il devait céder la place aux passagers conformément aux politiques de la société. Tel était inmanquablement le cas à Noël. Le train était bruyant et bondé et il devait se tenir debout à l'arrière du wagon. Il cédait toujours son siège, car il ne voulait pas être réprimandé par un contrôleur qui l'aurait reconnu pour un employé des chemins de fer. Une fois par année, il se rendait au Mont Royal pour

y voir la ville à ses pieds. Il préférait Montréal et la vivacité des gens à la réserve de Toronto et il aurait bien aimé y habiter, mais il lui aurait fallu apprendre le français. Il a donc décidé de rester à Toronto où il avait, tout de même un emploi permanent. Apprendre une nouvelle langue et entretenir de bons rapports avec ses supérieurs ne sont pas choses faciles. Il est fier d'avoir donné le meilleur de lui-même dans son emploi.

Le retour en Italie a été aisé, car, même si l'agriculture avait évolué pendant son absence, c'est un métier qui lui plaisait. Avant son départ, il travaillait avec des animaux de labours et avec ses bras. À son retour, il a obtenu des prêts pour mécaniser la ferme, car l'État cherchait à freiner l'émigration. C'est donc pourquoi des personnes âgées, comme lui, pouvaient pratiquer l'agriculture.

### *Les rapports sociaux de sexe*

Le narrateur ne supportait pas la vie solitaire et le poids de la double journée de travail. Arrivé à la maison après une heure de trajet, il devait voir aux achats sur une base quotidienne. Après quoi, il devait cuisiner son repas et préparer le déjeuner du lendemain. Il voyait aussi aux travaux ménagers. Cela lui pesait lourd et il se sentait vieillir. C'est une des raisons pour lesquelles il a décidé de revenir en Italie.

### Récit 3.

#### *Sommaire du récit : les données sociologiques*

Cette femme (FA2) est née dans une maisonnée de paysans pauvres. Elle a étudié cinq ans au primaire. Elle a épousé un ouvrier agricole. Peu de temps après leur mariage, son époux est parti travailler à l'étranger et elle s'est

retrouvée seule. Son mari est revenu après une absence de vingt-cinq ans et il est décédé quelques mois après son retour.

### *Le travail*

Cette femme parle aisément de sa vie de couple et de sa famille. Elle décrit son mariage, la naissance de son fils et le départ de son mari pour l'Europe. Elle voulait partir avec son époux, mais celui-ci croyait que la ville était contributive à déstabiliser la vie familiale. Il ne revenait que lors des vacances et des congés.

Cette femme consacrait tout son temps à sa famille et aux travaux des champs. La vie sociale se déroulait en famille et on fréquentait le proche voisinage. Elle affirme n'avoir jamais eu d'ennuis du fait qu'elle vive seule. La porte de la maison n'était jamais fermée à clé et bien qu'elle n'ait pas eu l'habitude de sortir le soir, elle savait qu'elle pouvait sortir sans crainte.

Elle répète à maintes reprises à quel point la vie a été dure, surtout pour les familles qui ont été séparées par l'émigration. Elle parle plus aisément de la vie de son mari à l'étranger que de sa propre vie. Elle parle aussi longuement de son désir de l'accompagner, avec les enfants. Elle a eu beaucoup de difficulté à accepter la décision de son époux. Les économies de son mari ont servi à l'achat de la maison et à sa réfection ainsi qu'à l'instruction des enfants. Son salaire servait aussi à l'achat de cadeaux lors de ses visites à Montorio. Il se privait pour envoyer ses économies en Italie.

Quand cet homme reviendra définitivement au pays, ce sera contre son gré. Il souhaitait travailler jusqu'à l'âge de la retraite pour être admissible aux primes plus élevées du régime de retraite. La société l'obligea à prendre sa retraite parce qu'il avait le diabète. Il revint en Italie où il languit pendant deux mois dans les hôpitaux avant de mourir dans les bras de son épouse.

Elle réitère qu'elle eut préféré que la famille soit unie plutôt que de vivre seule avec les enfants pendant vingt-cinq ans et devenir veuve à un jeune âge. Pour elle, la famille passe avant toute autre chose. Elle raconte une histoire particulièrement poignante à ce sujet. Lors de fêtes de Noël, une année, son époux est arrivé chargé de cadeaux qu'il offre à sa fille. Cette dernière se met à pleurer, car elle ne reconnaît pas cet homme qui vient vers elle.

L'histoire du village est liée au travail. Encore aujourd'hui, même si la vie est plus aisée, elle sait fort bien qu'il est difficile de trouver un emploi et que l'émigration reprend de plus belle. Elle s'inquiète donc pour ses enfants. Son fils a terminé ses études, mais il travaille à contrat. Sa fille est toujours aux études, mais elle devra quitter Montorio quand viendra le temps de travailler.

#### *Les rapports sociaux de sexe*

D'emblée, cette femme souligne que le destin des femmes est le travail. Tel a été le sort des femmes de sa génération. Elle décrit longuement le travail dans les champs, au rythme des saisons, un lourd travail physique qui est mal rémunéré. Elle estime que les jeunes femmes ont la vie facile malgré les tâches ménagères qu'elles doivent assumer encore aujourd'hui. Il n'en demeure pas moins que, selon elle, les jeunes femmes ont une vie plus aisée à tous les égards. Il ne lui serait pas venue à l'idée de mettre toutes les chances du côté de sa fille. À ce sujet, elle raconte comment elle voulait retirer sa fille de l'école afin de l'avoir auprès d'elle pour qu'elle puisse l'aider dans ses travaux. Son fils a insisté pour que sa soeur poursuive des études. C'est grâce à lui que cette jeune femme est aujourd'hui à l'université.



Récit 4.

*Sommaire du récit: les données sociologiques*

Cet homme (HA2), qui est âgé de plus de 50 ans, est né dans une maisonnée de paysans moyens. Il a terminé ses études après la cinquième année du primaire. Il a émigré de manière permanente au Canada, où il a travaillé dans la confection, jusqu'à sa retraite. Il revient périodiquement à Montorio.

*Le travail*

Le narrateur parle de la vie villageoise qu'il a connue dans sa jeunesse. La population de Montorio s'élevait alors à plus de 2 500 habitants. Les strates sociales regroupaient les grands propriétaires fonciers et les professionnels, le clergé, les artisans et la paysannerie. Chaque strate sociale était autonome et avait son propre club social, ou *circolo*, où on se réunissait pour débattre des questions du jour ainsi que pour s'amuser. L'admission d'un jeune homme au *circolo*, à dix-huit ans, marquait la transition à l'âge adulte. Montorio avait aussi, à cette époque, un théâtre et un orchestre de 55 musiciens dont le chef était diplômé du Conservatoire.

Le rythme de la vie était dicté par le cycle agricole. Chaque maisonnée emmagasinait ses produits au rez-de-chaussée et les produits étaient vendus par les paysans sur une base individuelle. Chaque automne, les paysans se rendaient à la foire agricole de Larino. La grandeur moyenne des terres des producteurs directs était de cinq à dix hectares, mais la majorité étaient de petits propriétaires de deux ou trois hectares.

La vie religieuse suivait le cycle agricole. La procession du Vendredi Saint était le premier défilé de la saison. Les autres fêtes étaient celles de San Costanzo,

le saint de Montorio, la fête de Saint Antoine, le saint de l'Italie, et, en août, l'Assomption, qui est la fête des récoltes. À la Toussaint, on se rendait au cimetière. En hiver, on fêtait la Noël et le Nouvel An. C'était la période de repos, des mariages et des rencontres sociales.

Le narrateur estime que les problèmes du Mezzogiorno remontent à l'unification de l'Italie en 1860. Chaque province, et même chaque village, a gardé son identité régionale et une large part de son autonomie. La première vague d'émigration a eu lieu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la deuxième peu avant la Première Guerre mondiale. Au XX<sup>e</sup> siècle, le communisme et le fascisme joueront un rôle primordial. Selon lui, ces mouvements en apparence contradictoires découlent tous deux de la Révolution française. La faiblesse de l'État explique la montée du fascisme qui était déjà en soi une réaction au communisme. Il estime qu'entre le politique et la religion, cette dernière exerce une influence plus importante que la sphère politique. Pendant les années 1920 et 1930, Montorio avait ses propres chemises noires et les jeunes de moins de 18 ans, comme lui, participaient aux défilés. Ce type de nationalisme à outrance a mené à des confrontations sérieuses et de nombreuses vies ont été ruinées. La troisième vague d'émigration a eu lieu au début des années 1920. La plus importante aura lieu dans les années 1950.

Il est né dans une famille de moyen producteur, mais il ne s'est jamais identifié à ce métier qu'il n'a jamais pratiqué. Il a retracé dix générations de paysans dans sa famille, mais plusieurs d'entre elles ont émigré. Son grand-père a émigré afin de pouvoir agrandir son héritage. À cette époque, les femmes n'accompagnaient pas leurs maris à l'étranger. L'économie nord-américaine attirait les paysans depuis un certain temps. On partait retrouver des compatriotes avec lesquels on avait des liens d'amitié ou de parenté.

Après la Deuxième Guerre, son oncle est parti à son tour aux États-Unis, car sa part du patrimoine ne lui permettait pas de subvenir aux besoins de sa famille. Le père du narrateur est parti, en 1948, rejoindre son frère à New York pour y travailler pendant cinq ou six ans. À son retour en Italie, il a loué et même acheté les propriétés avoisinantes pour agrandir sa ferme, mais il a dû assumer seul les travaux des champs, car les ouvriers agricoles étaient de moins en moins nombreux. Il a vendu ses terres à son frère quand ce dernier est revenu en Italie. Ces années-là ont été fructueuses, semble-t-il, pour les paysans qui possédaient 10 ou 15 hectares.

Cet homme est parti à son tour, à l'âge de 17 ans, rejoindre son père en Amérique. Il s'est rendu en bateau à Gênes, pour ensuite prendre le train jusqu'en France d'où il a pris le bateau pour le Canada. Il a vécu avec son père, mais, après un certain temps, celui-ci est reparti pour Montorio y acheter des terres. Son père lui a demandé de choisir entre Montréal et Montorio. Le narrateur a refusé de retourner à Montorio, car il se plaisait dans la grande ville.

L'émigration, dans les années 1990, se déroule à l'intérieur du pays et ne pourra être freinée. La société italienne a changé et les problèmes des régions rurales ne sont pas identiques à ceux des métropoles. Montorio est un petit village dépeuplé, mais il ne croit pas qu'il disparaîtra dans le proche futur, malgré le départ de la jeunesse.

## Récit 5

### *Sommaire du récit: les données sociologiques*

Cette femme (FA3), âgée de plus de 60 ans, est née dans une famille de paysans riches. Elle a cinq années de scolarité. Ils étaient quatre enfants : deux

garçons et deux filles. Elle s'est mariée à l'âge de 20 ans et elle a émigré avec son mari aux États-Unis où elle a complété sa scolarité. Elle habite maintenant à Montorio.

### *Le travail*

La jeunesse de cette femme s'est déroulée pendant la Deuxième Guerre mondiale. La vie était souvent difficile, car les récoltes étaient confisquées par les Allemands. Son père a tenté de cacher le blé pour le soutirer aux Allemands, car les récoltes étaient faibles, mais il a été dénoncé par un villageois, qui espionnait dans le village pour le compte des Allemands. Son père craignait avant tout pour le bien être de ses deux filles et il leur avait fait une cachette sous le toit.

Après la Deuxième Guerre, l'Italie a connu une période de développement économique. Certains pays se sont dotés de politiques qui favorisaient l'émigration. Dans les années 1950, la narratrice est partie aux États-Unis avec son mari et elle était heureuse de quitter le village. Elle dit avoir découvert l'Amérique, tout comme Christophe Colomb. Montorio avait déjà, à cette époque, certains services collectifs et d'autres sont devenus disponibles après la guerre, dont l'eau courante. Les habitants se sont mis à rénover les maisons. La télévision a fait son apparition. Elle se souvient que, lors de son retour en 1957, il n'y avait qu'un seul téléviseur au *circolo* et qu'on ne diffusait qu'une seule chaîne. Tous les gens de son *circolo* se réunissaient pour regarder la télévision. Puis, peu à peu, Montorio a changé. Avec le temps, chaque maison avait son appareil et les chaînes étaient plus nombreuses.

Elle estime que sa jeunesse, avant de partir en Amérique, constitue les plus beaux jours de sa vie. Par contre, elle ajoute que la vie lui semblait belle,

mais que personne ne connaissait autre chose. Avec le recul du temps, il lui est possible de comparer et de choisir. Quand elle était jeune, son père pratiquait l'agriculture avec l'aide des ouvriers agricoles et les femmes s'occupaient des tâches ménagères. Avec le recul du temps, elle réalise à quel point cette vie était difficile et elle ne désire nullement retourner en arrière.

À l'époque, il y avait des artisans, un menuisier, un quincaillier, des ferronniers et des tailleurs. Les services de buanderie étaient payés en nature. Les paysans pauvres travaillaient pour le compte des producteurs directs. Ces travaux étaient, en partie, une forme déguisée de charité. Ils étaient payés, à titre d'exemple, pour tuer les porcs et on les payait en nature avec de l'huile et du blé. Un jour, un homme a frappé à leur porte pour demander du travail et quand il est revenu quelques jours plus tard, son père a compris qu'il avait faim. Aujourd'hui, avec les pensions de l'État, la majorité des paysans auparavant démunis mènent une vie relativement aisée.

Les propriétés de sa famille étaient dans la plaine du Cigno, du côté d'Urillo. Les paysans et les ouvriers devaient se lever tôt pour se rendre à pied aux champs. Les femmes travaillaient aux côtés des hommes dans les champs. Le soir tombé, ils revenaient à pied au village. Une fois arrivés au village, ils devaient cueillir le bois pour le foyer. Les femmes allaient puiser l'eau et faisaient cuire la pizza du lendemain. Les paysans partaient à l'aube et ils revenaient à la brumante. Ceux qui n'avaient pas de terre travaillaient pour le compte d'autrui. Les paysans, dont les terres étaient trop petites pour subvenir à leurs besoins, travaillaient eux aussi pour les propriétaires et ils étaient payés en nature. Cela se limitait, le plus souvent, au blé, à la farine et à l'huile. On donnait rarement du fromage, car c'était un produit de luxe à cette époque.

Cultiver un hectare de terre nécessitait beaucoup de travail. La période de repos avait lieu entre Noël et la mi-mars. Les paysans qui avaient des vignes avaient beaucoup à faire. À la mi-mars, on plantait les légumineuses. Il fallait aussi nettoyer le grain. En juin, à la fête de San Costanzo, le blé était fauché et on embauchait des ouvriers venus de l'Aquila. Les femmes transportaient le blé vanné dans des paniers de paille jusqu'à l'entrepôt. Elles préparaient aussi les repas des ouvriers agricoles. En septembre, il fallait cueillir le maïs. De septembre à décembre, on s'occupait des semences.

Presque tous les paysans avaient des troupeaux de vaches, des moutons, des animaux de labours et une basse-cour. Chaque hiver, le porc qui avait été engraisé tout l'automne était tué afin de préparer les jambons et les saucisses qui serviraient à nourrir la famille et les ouvriers agricoles. On élevait, dans le village même, des lapins, des poules et des dindons. Aujourd'hui, les animaux sont gardés en campagne et c'est le boucher qui prépare la viande.

Le potager était une autre activité importante. Les femmes y plantaient leurs légumes préférés, soit les tomates, les poivrons, le céleri, les choux, les laitues etc. Les tomates étaient mises à sécher au soleil sur des tables de bois. Quand elles étaient prêtes, on les entreposait dans des urnes de terre cuite et on y versait de l'huile d'olive. Venu le temps de faire la sauce pour les pâtes, on piquait les tomates avec une fourchette, on les passait sous l'eau et on apprêtait la sauce. Quand la sauce en bouteille est apparue sur le marché, on versait la sauce maison dans les bouteilles de verre et il suffisait d'y verser un peu d'huile d'olive pour qu'elle se préserve.

Les femmes s'occupaient des travaux de la maison, y compris le potager et la basse-cour. Elles préparaient les pâtes sur une base quotidienne. Les pâtes

commerciales et le pain n'étaient achetés que les pour jours de fêtes, alors qu'aujourd'hui, on mange les pâtes maison lors des occasions spéciales. Les paysans vendaient leurs produits sur une base individuelle. On gardait la quantité de blé nécessaire aux semences et aux besoins de la maisonnée et on vendait l'excédent. Il en était de même pour l'huile d'olive et le raisin. Tout se vendait alors qu'aujourd'hui, tout s'achète.

Depuis la Deuxième Guerre, Montorio a connu un progrès considérable. À cette époque, il y avait quatre saisons dans le Molise. Chaque hiver, il tombait quatre ou cinq mètres de neige. Il ne neige plus dans cette région. Auparavant, pour laver les vêtements, les femmes se rendaient aux fontaines avoisinantes, alors qu'aujourd'hui, chaque foyer a sa machine à laver. Quant au bois pour le foyer et le chauffage, on le cueillait dans les bosquets. Elle se souvient que les paysans pauvres volaient le bois sur les terres de son père. Avec le temps, le bois a cédé la place au kérosène.

La terre devait nourrir le paysan et l'ouvrier, mais elle ne produisait que six ou sept quintaux à l'hectare. Les paysans, qui n'avaient que quelques hectares de terre, ont été contraints de partir pour le Canada, les États-Unis et même l'Australie. Ces terres ont été vendues à d'autres paysans et, aujourd'hui, les propriétés sont en moyenne plus grandes qu'à cette époque. Les paysans ont été obligés de partir et Montorio est devenu un village dépeuplé. Aujourd'hui une ferme produit 600 quintaux grâce à la mécanisation, les engrais et les pesticides. De plus, l'agriculture requiert moins d'effort qu'auparavant et les journées de travail sont plus courtes. Les émigrés qui reviennent disent que s'ils avaient pu pratiquer l'agriculture comme elle se pratique aujourd'hui, ils ne seraient jamais partis pour l'étranger. Cette femme conclut qu'on reste toujours attaché à la terre qui nous a vu naître.

La jeunesse de Montorio a peu de choix dans les années 1990. Elle trouve regrettable que les jeunes ne trouvent pas d'emplois à Montorio ou dans les environs et qu'ils soient obligés de quitter le village à leur tour. Certains vivent toujours avec leurs parents, bien qu'ils aient atteint l'âge adulte. D'autres poursuivent des études dans les grandes villes sans espoir de trouver un emploi. Il est évident que le village meurt peu à peu. Certains individus ont soumis un projet à la mairie pour enseigner aux jeunes divers métiers dans l'espoir de créer des emplois et d'endiguer leur départ. Elle voulait y participer et elle a été déçue quand le projet a été refusé.

Elle s'occupe aussi des personnes âgées. Elle les encourage à vivre de façon autonome, mais elle reconnaît que la résidence des aînés répond à un besoin et elle s'y rend, chaque semaine, rendre service aux personnes âgées. La plupart d'entre eux ont préféré déménager là où on leur offrait une quiétude de vie.

Elle participerait à tout projet qui viserait à enrayer le dépeuplement de Montorio. Seule, elle ne peut rien faire. Il faut que les habitants du village aient collectivement le désir de changer les choses. C'est la pénurie d'emploi qui décime le village et tant qu'on ne remédiera pas à cette situation, les gens partiront. D'ailleurs, pour trouver un emploi, il faut être recommandé par quelqu'un au pouvoir et elle dénonce ce népotisme avec véhémence. Elle cite de nombreux exemples de jeunes gens qui ne sont pas parvenus à trouver un emploi et qui ont dû quitter le village. L'émigration a touché plusieurs générations. Montorio est un fort joli village et beaucoup de gens reviennent l'été, mais, dès l'automne, ils repartent et le vide qui se fait alors lui étreint le coeur. Pendant le bref parcours entre sa maison et celle de sa soeur, elle ne croise personne et elle ne voit que des portes fermées.



La situation du Molise est aggravée par le fait que le gouvernement choisit d'investir dans le nord, mais pas dans le Mezzogiorno, et ce même si le niveau d'instruction est plus élevé dans le Mezzogiorno que dans le nord de la péninsule. Ce sont les gens du nord qui obtiennent les emplois. Les jeunes du sud étudient plus assidûment et ils font des études avancées, car ils savent que, pour obtenir un emploi, il faut un bon dossier académique. Il faut un diplôme universitaire pour un poste d'enseignant. Le nord est une région industrielle où il est plus facile d'obtenir un emploi et les jeunes là ne sentent pas le besoin d'entreprendre des études avancées.

La dénatalité révèle l'émergence du problème. En 1991, il n'y a eu que six naissances. Les parents sont inquiets, car ils sont conscients de la pénurie d'emplois et ils savent qu'ils auront leurs enfants à charge, même à l'âge adulte. Elle dit que, parfois, elle a honte d'être Italienne à cause de la corruption du gouvernement, de la mafia et du rapt des enfants dans le sud. Elle désespère, car personne ne se mobilise pour changer les choses.

#### *Les rapports sociaux de sexe*

Quand elle était jeune, il n'y avait que la première année d'école à Montorio. Avec le temps, les enfants ont fréquenté l'école jusqu'à la cinquième année. Les excursions d'école consistaient à se rendre à la fontaine de Saint-Michel, où les étudiants se promenaient avant de rentrer à l'école, alors que dans les années 1990, les jeunes se rendent jusqu'en Angleterre. De plus, les jeunes apprennent à écrire à la garderie alors que, dans les années 1940, les enfants, en première année, apprenaient seulement la ponctuation. Elle regrette que l'enseignement n'ait pas été plus poussé.

Sa mère pourvoyait aux besoins de la maisonnée. Tout était fait au sein de la maisonnée, même les vêtements. Seuls les souliers étaient fabriqués par le cordonnier. La jeunesse de cette femme ainsi que de sa soeur s'est déroulée à aider sa mère dans ses tâches et à préparer son trousseau. Les filles devaient rester à la maison, mais les garçons avaient le droit d'étudier. Elle aurait voulu étudier au-delà de la cinquième année, mais ses parents ne le lui ont pas permis. Sa mère la voulait auprès d'elle pour pouvoir lui apprendre son métier de femme. Sa soeur souhaitait devenir enseignante. Son enseignante a cherché à convaincre sa mère, mais sans succès, car il aurait fallu qu'elle étudie à Larino et il n'y avait pas de service de transport en commun. Le cousin de sa mère, un enseignant, a confirmé qu'une fille doit rester à la maison et non pas étudier. Pourtant, ses parents ont permis à leur frère de faire le lycée, l'université et les études de vétérinaire.

Bien que l'école ait été mixte à cette époque, les garçons et les filles ne pouvaient pas se fréquenter. Bien sûr, chaque petite fille avait déjà son prétendant, mais les jeunes se contentaient de se regarder du coin de l'oeil. Il n'était pas question de se parler et cette pudeur était exigée par les parents. Une jeune fille ne devait jamais laisser un garçon l'approcher en public. S'il osait lui parler, elle devait lui dire de s'éloigner à l'instant même. Elle avoue qu'elle éprouve un certain ressentiment quand elle songe aux valeurs de l'époque. Elle n'envie pas la jeunesse des années 1990, mais elle regrette que sa génération n'ait pas pu s'amuser librement comme celle d'aujourd'hui.

Sa jeunesse s'est déroulée entre les murs de la maison. On ne lui permettait de faire que quelques promenades le dimanche, de se rendre à la messe et de participer aux défilés religieux. Elle allait aux représentations de cinéma, mais après un certain temps, le cinéma a fermé ses portes. Son père les amenait

parfois, sa soeur et elle, au cinéma à Larino. Les jeunes se rendaient visite les uns chez les autres. Une femme devait toujours être accompagnée. Elle dit ne pas avoir eu de jeunesse et, aujourd'hui, devenue veuve, elle sort tout aussi peu.

Les jeunes filles devaient apprendre à coudre et à broder pour préparer le trousseau, à savoir les draps, les couvertures, les robes de nuit, les nappes, les serviettes et le service de thé. Toute cette lingerie brodée et crochetée est transmise en héritage. Quand les femmes avaient terminé les travaux des champs et de la maison, elles se réunissaient autour du feu et elles brodaient tout en causant.

Le trousseau pourvoyait aux besoins de la future maisonnée. Les deux familles négociaient le contrat de mariage et le contenu du trousseau. Le trousseau était exposé une semaine avant le mariage et on invitait les gens à venir le voir. La famille devait aussi fournir une dot. L'homme fabriquait les meubles de la chambre à coucher et fournissait la maison et la ferme. Le mariage était célébré en toute simplicité.

Il y avait beaucoup de pauvreté à l'époque. Ainsi, la naissance d'une fille était-elle une charge, car le mariage et le trousseau d'une coûtaient très cher à la famille. Néanmoins, même après 40 ans de mariage, son propre trousseau est toujours en parfait état, même les pièces plus anciennes qui faisaient partie du trousseau de sa mère et de sa belle-mère. Le trousseau durait toute la vie, car le tissu était de grande qualité.

Le mariage était décidé par les parents. Ils demandaient parfois à leur fille si le parti lui plaisait. Sa soeur, par exemple, a refusé certaines demandes en mariage. Le statut social du jeune homme pesait lourd dans la décision. Aujourd'hui, les parents donnent leur avis et des conseils, mais ils ne décident pas

du mariage de leurs enfants, mais, auparavant, les décisions importantes étaient du ressort des parents. Les parents ne parlaient pas de sexualité avec leurs enfants, car on jugeait que les jeunes ne devaient pas penser à ces choses. Sa propre mère n'a jamais cherché à recueillir les confidences de ses enfants.

Elle garde un très beau souvenir de sa mère, qui était une femme douce qui faisait la charité et qui aidait tous ceux dans le besoin. Cette femme a travaillé sa vie entière et elle a fait beaucoup de sacrifices pour sa famille. Elle se levait à 4 heures pour préparer le petit déjeuner et quand il était prêt, elle réveillait ses deux filles en douceur, mais elle leur permettait de traîner au lit. Les deux soeurs ont toujours suivi leur mère pendant qu'elle vaquait à ses tâches quotidiennes. Aujourd'hui, elle se rend régulièrement au cimetière porter des fleurs sur sa tombe.

Jeune, elle ne pensait pas au mariage, car elle voulait jouir de sa jeunesse. D'ailleurs, elle était le troisième enfant et elle devait attendre que sa soeur aînée se marie avant de songer au mariage. Or, sa soeur s'est mariée au mois de février 1949. Entre-temps un cousin est revenu des États-Unis au mois de juin de la même année; quand elle l'a entrevu, elle en est tombée amoureuse. Son mari lui a avoué qu'il était revenu pour se marier et c'est sur elle que son choix s'est arrêté. Elle s'est donc mariée beaucoup plus tôt que prévu. Son mari est reparti en Amérique pour faire la demande d'émigration et, le printemps suivant, elle est partie le rejoindre en Amérique.

Elle a beaucoup aimé sa vie en Amérique. Elle était une jeune mariée heureuse qui se déplaçait allègrement de la maison au lieu de travail. Elle est restée en Amérique jusqu'en 1966 et comme son mari et elle n'avaient toujours pas d'enfants, son mari lui a demandé de revenir à Montorio. Elle ne voulait pas

revenir, car elle était heureuse en Amérique. À ses yeux, Montorio, même aujourd'hui, ne peut pas lui offrir le mode de vie qu'elle avait en Amérique. C'est un village dépeuplé où, veuve, elle mène une vie solitaire malgré sa situation financière aisée. Elle habite seule dans la maison de son enfance. Elle se rend à la messe et au cimetière. Elle est connue de tous les villageois et elle s'est intégrée à Montorio. Elle doit accepter qu'elle ne pourra jamais plus retourner aux États-Unis à cause de son âge.

Elle a tout de même eu certaines difficultés à s'adapter à sa nouvelle vie aux États-Unis, mais le fait que son mari connaisse la langue lui a facilité les choses. Son mari l'a encouragée à travailler hors du foyer. Elle a fait un effort pour apprendre la langue et pour rencontrer des gens. Elle y a rencontré des Italiens venus de tous les coins du pays. Elle a eu divers emplois et elle a appris à connaître la valeur de l'argent et la discipline du travail. Elle s'est inscrite à des cours pour parfaire son instruction. Elle s'est épanouie. Le couple vivait dans une banlieue de New York où il a acheté sa première maison. Elle songe encore aujourd'hui avec regret à leur seconde maison, achetée dans un quartier aisé, qu'ils ont dû vendre quand ils sont revenus en Italie.

Elle ne voulait pas quitter l'Amérique pour revenir à Montorio. Son cœur était déchiré entre son lieu d'origine et son nouveau lieu d'appartenance. Elle se plaisait beaucoup en Amérique. Le couple s'était procuré tous les appareils ménagers et la maison était aménagée à leur goût. Elle habitait à proximité des commerces et elle était libre de se divertir dans les boutiques. En effet, elle a un faible pour les vêtements et les souliers élégants. Elle savait qu'elle ne goûterait plus ces menus plaisirs de la vie à Montorio.

Le jour de son arrivée à Montorio, en août 1966, il pleuvait très fort et toutes les maisons étaient fermées et grises de pluie. Elle est montée dans sa

chambre et elle s'est mise à pleurer en se disant qu'elle ne se plairait pas à Montorio et qu'elle ne pourrait pas s'adapter. Son mari a accepté alors de retourner en Amérique. Elle a tout de même tenté de se réintégrer et, peu à peu, elle s'est faite à l'idée de vivre à Montorio. Ils ont alors entrepris de rénover la maison. Puisqu'ils avaient la voiture, chaque jour, après le déjeuner et la sieste, son mari et elle partaient en excursion dans les environs. Elle s'est habituée à sa nouvelle vie. Son mari était heureux, car il avait noué des liens d'amitié, ce qu'il n'avait pas réussi à faire en Amérique, et cette qualité de vie lui plaisait.

Elle accepte aussi, avec le recul du temps, qu'en Amérique, leur vie était dictée par le travail. Quand son mari rentrait de travailler, elle partait travailler à son tour. C'était une vie vouée au travail et ils ne partageaient pas le quotidien. Par contre, elle garde toujours de beaux souvenirs de l'Amérique. Elle se souvient des voyages qu'ils ont faits et des endroits qu'ils ont visités. L'émigration a été une expérience positive parce qu'elle a trouvé, en son mari, quelqu'un qui la comprenait et qui l'appuyait en tout. Il planifiait toujours un voyage pour leur temps libre. Il lui a surtout permis d'oublier l'absence d'enfants. Chaque fois que lui venait le regret des enfants, son mari la consolait.

Le décès de son mari a été très douloureux. Les beaux jours de leur vie à deux sont finis et elle se retrouve seule. Son manque d'autonomie et de mobilité ajoute à ses frustrations. À son grand regret, elle a laissé échoir le permis de conduire. Elle doit donc prendre l'autobus ou le train et cela lui plaît moins. Elle ne peut plus se procurer un permis à son âge, mais elle souhaiterait avant tout pouvoir se déplacer de façon autonome.

## Récit 6.

*Sommaire du récit : les données sociologiques*

Cet homme, né dans une famille de paysans pauvres (HA3), a cinq années de scolarité. A l'âge de 25 ans, il s'est rendu au Canada avec son épouse et un enfant en bas âge. Son beau-frère a parrainé leur arrivée à Montréal. Deux enfants y sont nés et le dernier enfant est né après le retour de la famille en Italie. Le séjour au Canada a duré quatre ans. Voici ce qu'il raconte au sujet de l'émigration et de sa vie, aujourd'hui, à Montorio.

*Le travail*

Le narrateur décrit les vagues d'émigration dans les années 1950 et 1960. Il est, lui même, parti en 1965, pour un séjour de quatre ans. Il y avait du travail à Montorio, mais il était mal rémunéré et cet homme a donc décidé d'émigrer. Il aurait pu tout aussi bien aller dans le nord de la péninsule, mais il a décidé de rejoindre son beau-frère au Canada. Il était aisé de trouver un emploi, surtout des emplois dont les Canadiens, selon lui, ne voulaient pas. C'était l'époque de l'Expo 67 et de la construction du métro de Montréal. Cet homme a travaillé, en un premier temps, pour la municipalité et, par la suite, il a obtenu un poste auprès de la société Bell Canada. Il travaillait aussi de nuit dans les services de maintenance. Il parle de l'usure physique du travail et il réitère qu'il ne s'est jamais plu au Canada à cause des conditions de travail.

Selon lui, les dollars sont des « douleurs » et on les gagne à la sueur de son front, tout en vivant d'illusions. Ses compatriotes ont cru à l'illusion d'une vie meilleure dans un nouveau pays. Certains de ses compatriotes ont tout de même fait fortune au Canada, mais, selon lui, ils sont surtout pris dans la routine du

travail et du quotidien. De fait, ils n'ont pas de « souliers », c'est-à-dire les fonds nécessaires pour revenir en Italie. Après quelques années à l'étranger, il est parvenu à la croisée des chemins. Il devait décider de s'installer de manière définitive au Canada ou de retourner en Italie. Rester au Canada signifiait investir ses économies dans une maison, mais cela signifiait, à ses yeux, travailler, de fait, pour le compte de la banque. Il avait émigré pour acquérir des économies, mais il constatait avec amertume qu'il travaillait sans répit, six jours par semaine, pour avoir un chèque de paie en main, le vendredi soir. Le peu de temps de loisir dont il disposait était consacré à la famille et à la parenté. Le dimanche, la famille se rendait à la messe, après quoi, elle rendait visite ou elle faisait une promenade au parc. Il n'a pas noué de liens d'amitié avec ses compatriotes et son seul contact avec eux était en milieu de travail.

Il a décidé de revenir dans son village natal, où il a acheté une maison et une terre. Il tire fierté d'avoir exercé tous les métiers, lors de son retour, et surtout d'exercer un métier autonome sans être redevable aux banques. Selon lui, l'Italie est le plus beau pays du monde, car les fleurs y dégagent un parfum incroyable qu'elles n'ont pas au Canada.

Cet homme souligne que la période de développement économique qu'a connue l'Italie pendant les années 1970 a cédé la place à une crise qui perdure. Il n'en demeure pas moins que la période de prospérité a transformé le Molise, comme en témoignent les villas luxueuses, le réseau routier et les autoroutes. Les Molisons qui reviennent de l'étranger sont étonnés de constater ce progrès. La crise des années 1980 et 1990 a tout de même fait perdre tout espoir. Le Molise n'est toujours pas une région industrielle. De plus, le producteur direct moyen disparaîtra à cause des politiques du marché commun et de l'absence de relève.



Les jeunes veulent travailler dans l'industrie ou dans les services et cela les oblige à quitter Montorio à la recherche d'un emploi. Les jeunes abandonnent l'agriculture malgré les sacrifices de sa génération pour améliorer l'agriculture. Les terres du Molise sont en grande partie abandonnées et même les grandes propriétés éprouvent des difficultés. Selon lui, la petite ferme méridionale disparaîtra éventuellement.

L'agriculture du nord, par contre, avec ses rizières et la qualité de ses sols, ne connaît pas ces difficultés. De plus, l'économie du nord est intégrée au marché de la communauté européenne et le climat économique y est tout à fait différent. Dans le Molise, les initiatives commerciales, comme le mouvement coopératif, n'ont jamais trouvé prise et il en attribue l'échec au fait que les Molisons ne veillent qu'à leurs propres intérêts et qu'ils sont envieux. De plus, les hommes et les femmes ne pouvaient pas travailler côte à côte sans qu'on ne répande des médisances sur leur compte.

La marginalisation du Molise ira en s'aggravant avec le traité de Maastricht, car l'État versera des subsides aux terres laissées en friche. Si, selon lui, chaque pays connaît des périodes de prospérité et de crise, seul le gouvernement peut intervenir en temps de crise, mais le gouvernement italien ne se préoccupe pas de l'agriculture méridionale. L'agriculture est intégrée au marché, mais les fermiers ne contrôlent pas la mise en marché de leurs produits. Les moissons sont vendues dans les champs et elles sont transportées du même coup par les intermédiaires qui en dictent les prix. Il conclut que, comme par le passé, celui qui travaille voit son travail mal rémunéré.

Il est d'avis que la jeunesse s'en sortira par le biais de l'instruction, mais il est tout aussi vrai que les chances d'obtenir un emploi sont faibles. Il croit que

les jeunes doivent être plus instruits que la génération précédente pour obtenir un emploi, mais qu'il n'est pas évident que la jeunesse trouvera un emploi, car en Italie, il faut soudoyer ceux qui détiennent le pouvoir pour obtenir un poste. Il rajoute que les immigrants venus de l'Afrique ne font qu'aggraver le problème du chômage.

Récit 7.

*Sommaire du récit: les données sociologiques*

Cette femme (FA4), qui a plus de 60 ans, est née dans une maisonnée de paysans moyens. La cadette d'une famille de cinq soeurs, elle a dû interrompre ses études à cause de la guerre. Elle a émigré à Montréal, où elle vit toujours, mais elle revient périodiquement à Montorio. Ses deux fils sont mariés et ils habitent Montréal.

*Le travail*

L'enfance de la narratrice s'est déroulée à Montorio dans les années 1930. Son père ayant émigré, sa mère assumait seule les lourdes responsabilités liées à la gestion de la terre et de la maisonnée. La différence d'âge entre elle et ses soeurs a fait en sorte qu'elle a été élevée par sa soeur, dont elle parle avec beaucoup de tendresse et qu'elle appelle mère. Cette femme n'a guère connu son père qui a émigré aux États-Unis peu après sa naissance et qui n'est revenu à Montorio qu'en 1972, alors qu'elle était déjà mariée et mère de deux enfants. Son père est décédé peu de temps après son retour en Italie.

L'agriculture était un dur métier dans les années 1950 et une série de mauvaises récoltes a aggravé la situation. C'est alors qu'elle a décidé de partir, car

elle en avait assez d'être la victime des intempéries. Les paysans émigraient déjà en grand nombre et les époux étaient souvent les premiers à partir. Elle est partie avec son mari. Elle n'a jamais même eu l'idée de revenir à Montorio.

Elle bénit la terre qui lui a donné à manger, mais elle sait aussi que le Canada avait besoin de sa main-d'oeuvre et que le pays a été fort bien desservi par les ouvriers immigrants. Elle parle de ses emplois dans diverses usines de Montréal et du plaisir qu'elle avait à travailler, car cela lui permettait de quitter la maison et de rencontrer des gens. Elle aimait l'idée d'un revenu stable qui lui permettait de se procurer certains biens. Elle aime beaucoup la musique et elle raconte l'achat de son premier poste de radio qui lui permettait d'animer un peu la maison et les réunions familiales. Elle parle aussi des emplois non qualifiés détenus par son époux. Ce dernier a été mis à pied après avoir travaillé dix-sept ans dans le même service. Il a été récipiendaire des primes de chômage pendant une brève période. Il s'est trouvé un emploi dans une boulangerie où il ne gagnait que le salaire minimum malgré son expérience de travail et son âge. Il lui a été difficile d'accepter ces postes subalternes et mal rémunérés.

Elle aime Montréal tout autant que Montorio. Pour elle, il n'est pas question de revenir à Montorio, car ses deux enfants et leur famille respective habitent Montréal, mais elle revient périodiquement en visite au village. Elle décrit les liens étroits au sein de la communauté italienne de Montréal et ses liens d'amitié avec ses compatriotes de Montorio. Elle s'est aussi liée d'amitié avec des collègues de travail. Elle quitte la maison chaque jour depuis sa retraite, tout comme lorsqu'elle travaillait, afin de rencontrer ses amis.

*Les rapports sociaux de sexe*

L'émigration a touché plusieurs générations. Elle raconte la vie de sa mère qui a vécu seule à Montorio après le départ de son mari pour les États-Unis où il a travaillé pendant plus de trente ans. Son père a décidé qu'il partirait seul même si son épouse voulait l'accompagner. Sa mère ne cessait de répéter qu'il ne faut pas scinder la famille et que l'épouse doit suivre son mari, car la vie est trop dure pour la femme qui demeure seule au pays avec les enfants. Elle même n'a pas voulu vivre la vie solitaire qu'avait connue sa mère et elle est partie avec son époux pour le Canada. Selon elle, il vallait mieux émigrer que de rester seule sur une terre qui exigeait de durs labeurs.

À cette époque, la réputation des jeunes filles était un sujet d'inquiétude pour leur famille et elles devaient éviter tout geste qui pouvait porter atteinte à leur réputation. Une jeune femme devait veiller à sa réputation car, advenant que le mariage n'ait pas lieu, aucun autre homme ne voudrait l'épouser. Les jeunes gens se croisaient à l'école et dans le village, mais il était impensable qu'ils ne se rassemblent sans la présence d'un adulte. Le jeune homme demandait à un parent, ou encore à l'entremetteuse du village, de transmettre sa demande en mariage. La jeune femme pouvait parfois se prononcer, mais les parents décidaient traditionnellement du mariage. Les deux familles négociaient un contrat de mariage et si on tombait d'accord, les jeunes gens se fiançaient. Le mariage ne revêtait pas l'envergure qu'il prend aujourd'hui. La date du mariage était fixée quelques jours au préalable, tout juste le temps d'inviter la parenté, les amis et le voisinage.

Les visites du fiancé se déroulaient en présence d'un membre de la famille. Or, un jour son fiancé est venu lui rendre visite alors qu'elle était seule

à la maison. Ils se sont assis avec une chaise entre eux. Sa mère est arrivée sur les entrefaites et les trouvant seuls à la maison, elle a vertement réprimandé ses filles de leur négligence. Elle décrit son rapport à son époux comme celui d'une cadette qui doit obéissance à l'aîné en qui repose toute sagesse et à qui on doit respect. Il est clair toutefois que les tâches domestiques ont été partagées par le couple, malgré le poids des traditions, car les deux travaillaient. Selon elle, ce type de rapport entre hommes et femmes, fondé sur le respect réciproque, incarne l'amour profond et durable. Ces sentiments n'existent plus aujourd'hui, car chaque individu agit au gré de ses caprices.

#### Récit 8

##### *Sommaire du récit: les données sociologiques*

Cet homme (HB4) est né, en 1944, dans une maisonnée de paysans moyens. Il a fait des études avancées à l'Académie des beaux-arts. Il a quitté Montorio pour travailler à Milan, mais il demeure attaché à la terre de ses parents. Il est marié et le couple a deux enfants.

##### *Le travail*

Le narrateur est né en 1944. Son père était un paysan moyen, mais la terre ne pourvoyait pas aux besoins de la famille et il a choisi d'émigrer au Canada. Sa mère est restée en Italie pour prendre soin de sa belle-mère, car à l'époque, l'épouse devait vivre avec les beaux-parents. Son père a vécu 25 ans à Toronto et il avait 62 ans quand il est revenu à Montorio. Il revenait, bien sûr, une fois, ou tout au plus, deux fois par année. À l'époque, le trajet était dispendieux et long car il se faisait par bateau. Il n'a donc pas connu son père, sauf

brièvement, car celui-ci est décédé deux ans après son retour du Canada. Entre-temps, il avait lui-même quitté Montorio.

Son enfance s'est déroulée dans une maisonnée paysanne. Le blé était semé, récolté, moulu et emmagasiné et on élevait des animaux. On achetait peu, car l'argent liquide était très rare à Montorio. Dès l'âge de dix ans, cet homme a travaillé aux côtés de son grand-père pendant les périodes de pointe du cycle agraire. Il transportait l'eau dans les vignobles et il rapportait le raisin à la maison. Il aidait aux moissons, il préparait l'aire de battage et il rapportait les bottes de blé à la maison. Certains pouvaient poursuivre des études avancées, mais il fallait se rendre dans une grande ville, comme Naples, et cela impliquait des frais. La paysannerie était vulnérable à cause du faible rendement des terres et les paysans pauvres et certains paysans moyens travaillaient pour les grands propriétaires fonciers. De fait, l'idéal était une terre de vingt à trente hectares et seuls les grands propriétaires fonciers, qui avaient des propriétés de cent à trois cent hectares, étaient assurés d'un mode de vie sans inquiétude.

La vie villageoise était aisée pour certains, alors que d'autres vivaient dans la misère, car les écarts entre les classes sociales étaient prononcés. Il qualifie cet écart de racisme de classe. À Montorio, on retrouvait les artisans, les paysans, les journaliers, les métayers, les professionnels et les grands propriétaires fonciers. Ainsi, la vie des ouvriers agricoles se déroulait au sein de leur propre classe sociale et la fille d'un professionnel n'épousait pas un paysan. Les gens bien nantis refusaient de participer à certains événements quand les individus des classes inférieures étaient présents.

Aujourd'hui, dans le Molise, un mode de vie aisé exige un revenu mensuel de 2 millions de liras par mois et une terre de 25 à 50 hectares. Dans les

viles du nord, le second salaire est indispensable et le coût de la vie y est deux fois plus cher que dans le Molise. Dans les années 1950 et 1960, le revenu minimum se chiffrait à 100 000 liras par mois et, pour bien vivre, il fallait une propriété de dix hectares. Chaque maisonnée avait son potager et sa basse-cour. Les paysans pauvres, qui n'avaient que deux hectares environ, vivaient dans la misère. Dans les années 1950, il n'y avait pas de programmes sociaux, ni de service de santé et faire appel aux services des professionnels nécessitait un revenu liquide hors de la portée de la paysannerie.

La maison paysanne typique était érigée en hauteur car, dans les collines, le village ne peut pas s'étaler en longueur. Les animaux, comme les chevaux et les vaches, étaient logés au rez-de-chaussée. Cet étage servait aussi d'entrepôt. La famille logeait à l'étage supérieur, mais ceux qui n'en avaient pas les moyens vivaient dans une pièce unique avec les animaux dans des conditions sanitaires insalubres.

À son avis, c'est la pauvreté qui contraint à l'émigration. La petite production ne génèrait pas le revenu nécessaire à l'achat des vêtements, des machines agricoles, de la voiture et de l'essence. À Montorio, à cette époque, la majorité de la population n'avait pas de voiture, ni de téléviseur. De plus, avec le temps, de tels achats étaient jugés indispensables, mais la paysannerie affrontait ces coûts avec difficulté. La pénurie d'argent s'est aggravée à la suite des politiques de dévaluation de l'État, car les rares économies ont perdu leur valeur. Il croit que les paysans ont émigré pour se procurer de l'argent. Ils sont partis, car ils ne voulaient pas que leurs enfants deviennent, à leur tour, des paysans ou des artisans, mais qu'ils soient instruits et qu'ils aient accès à une carrière. Ils n'ont surtout pas émigré pour consolider le patrimoine agraire.

À cette époque, l'exode de la paysannerie était perçu de tous comme une tragédie. Son père est parti, ainsi que son oncle, leurs cousins et même leurs amis. Les départs avaient toujours lieu à l'aube. Le jour venu, les paysans faisaient le tour du village avant de se rendre sur la place centrale d'où quittait le car qui les amenait à la gare de Larino. Toute la parenté les accompagnait dans ce dernier tour du village. Ceux qui demeuraient au village ne savaient pas quand ces voyageurs reviendraient. Tous acceptaient le fait qu'ils ne pouvaient échapper à ce destin. L'émigration était une réalité incontournable, car les conditions économiques étaient déplorables. Avec le recul du temps, il croit que pour l'endiguer, il aurait fallu développer l'artisanat, les foires agricoles, le réseau de transport, les autoroutes, mais il reconnaît qu'un tel développement économique exige des capitaux importants que seul l'État peut affronter.

Le narrateur a lui-même quitté le village et il émigrerait de nouveau pour donner un avenir à ses enfants. Il travaille avant tout pour leur donner une instruction. Il sait que la société ne cesse d'évoluer et que la jeunesse doit poursuivre des études avancées si elle ne veut pas être laissée pour compte. Il se souvient que, dans les années 1940, l'analphabétisme en Italie était très élevé. Ses propres parents étaient analphabets et ils étaient conscients qu'ils étaient parfois dupés dans leurs transactions. À son avis, les paysans ont émigré, car ils se sentaient vulnérables. L'émigration s'échelonne sur plusieurs générations. En effet, son grand-père a, lui aussi, émigré dans les années 1920 ou 1930, pour une période de dix ans environ, avant de revenir à Montorio. Puis, ce fut au tour de son père. La génération de son père souhaitait que leurs enfants obtiennent un emploi bien rémunéré et se procurent les biens de consommation. Elle voulait mettre les chances de leur côté et éviter qu'ils soient victimes de leur propre ignorance dans cette nouvelle société.



Son père n'a pas voulu que la famille le suive au Canada, car les enfants étaient aux études. Seules les familles avec des enfants en bas âge, qui pouvaient aisément s'adapter, ont tout abandonné et ne sont jamais revenues. Dans sa famille, les trois enfants ont entrepris des études universitaires. Entre-temps, leur père aurait souhaité que sa famille le rejoigne, mais cela ne s'est jamais produit et le père a vécu seul à l'étranger. Il est tout de même venu à Naples lui demander de l'accompagner, mais le gouvernement italien a refusé un passeport au narrateur parce qu'il devait compléter son service militaire. Son père est donc retourné seul au Canada. Le narrateur avoue qu'il ne désirait pas partir avec son père, car il avait ses propres projets. Il désirait étudier et il voulait quitter Montorio, mais il ne voulait pas émigrer à l'étranger. Toutefois, s'il avait obtenu un passeport, il aurait obéi à son père pour combler son sentiment de solitude dans un pays étranger. Son père est revenu au village à l'âge de la retraite.

Le narrateur est, lui, parti la première fois pour ses études. De fait, toute la famille a déménagé à Naples quand son frère aîné s'est inscrit à l'université et la terre a été louée. Une fois les études terminées, il est passé au service militaire. Son adolescence et sa vie de jeune homme à Naples demeurent, pour lui, les plus belles années de sa vie à cause des liens d'amitiés et le précieux interlude d'insouciance. Il est retourné à Naples après avoir vécu un an dans le nord de la péninsule, mais la ville ne lui plaisait plus, car la vie y était trop chaotique. On y trouvait difficilement un emploi et la mafia était omniprésente. Sa mère a accepté qu'il ne veuille pas y vivre et elle l'a encouragé de partir. Il est donc revenu à Montorio où il a vécu pendant quatre ou cinq mois. Après quoi, il est parti pour Milan sans savoir pourquoi il choisissait cette ville plutôt qu'une autre. Il a tôt fait d'oublier Naples et il se rend compte qu'il oublierait Milan tout aussi vite s'il devait quitter cette ville. Par contre, il ne pourra jamais oublier Montorio et ses racines.

Il est parti, seul, à la recherche de lui-même et de son rêve. Il ne voulait plus vivre, comme par le passé, sous la tutelle de sa mère et sans autonomie financière. Il ne voulait pas être un échec, ni de ceux qui vivent aux dépens de leurs parents jusqu'à un âge avancé. Il désirait recommencer à neuf, oublier son passé et son lieu d'origine, mais il n'y est pas parvenu. Au terme de sa première année, il a voulu renouer avec ses racines, son village natal et sa famille.

Il est parti en cachette sans le dire à quiconque, ni à sa mère et ni à ses amis. Pourtant il avait de nombreux amis, car il est un membre fondateur du « Club 55 » qui regroupait des jeunes gens avec qui il partageait la même vision du monde. Les jeunes s'y côtoyaient en toute liberté, car ils voulaient abattre les barrières du « classismo » social. Dans les autres groupes, les sexes étaient ségrégués. Il est fier de ce club, mais il reconnaît qu'il ne répondait pas à tous ses besoins. Les membres étaient en moyenne plus jeunes et ils songeaient à l'amitié alors que lui pensait à l'emploi et aux relations amoureuses.

Ses attentes personnelles et professionnelles ne pouvaient pas être comblées à Montorio. Il décrochait des contrats en tant qu'artiste, mais jamais en nombre suffisant. D'ailleurs, à cette époque, même un agronome ou un ingénieur ne serait pas parvenu pas à trouver un emploi à Montorio. De plus, les rapports hommes-femmes étaient subordonnés à un contrôle social rigoureux et étouffant qui n'existe pas en ville. Il ne voulait pas qu'on lui dicte qui fréquenter et il ne voulait pas se marier à un si jeune âge. Les jeunes femmes ne pensaient qu'au mariage et il était normal que les fiançailles s'échelonnent sur deux ou trois ans. Somme toute, il ne voulait plus vivre Montorio.

Il a pris le train de nuit pour Milan et pendant le trajet, il a imaginé son arrivée. Il laisserait sa valise en consigne, achèterait un quotidien, louerait une

chambre et récupérerait sa valise. Peu après, il a trouvé un emploi. De fait, il a exercé plusieurs métiers, mais il voulait avant tout exercer celui d'artiste. Il s'est consacré à l'art pendant deux ans, mais il ne percevait pas et il s'est remis au salariat. Il a aussi été décorateur de vitrines, un emploi qu'il a décroché grâce à ses dessins de l'académie. Il maîtrisait la théorie, mais il manquait d'expérience pratique. Il trouvait donc des prétextes pour sortir et se renseigner dans les autres ateliers. Après deux ans, il s'est lancé dans la décoration à la pige. Ceux qui ont du succès dans le métier décorent les vitrines des grands magasins et des boutiques chics, mais il ne travaillait que les fins de semaine et il était donc désavantagé. Avec le temps, l'ennui a pris le dessus malgré les aspects agréables du métier. De fait, il préférerait désormais le design intérieur, métier qu'il exerce encore aujourd'hui.

Déjà, à cette époque, il n'était guère facile de trouver un logement à Milan, mais aujourd'hui, cela est tout simplement impossible. Il désirait trouver un logement près de son lieu de travail pour minimiser ses déplacements. Il n'y avait pas de douche dans ce logement et il devait se rendre dans les bains publics. Il a aussi éprouvé des difficultés qui découlent de son origine méridionale, car les interlocuteurs, reconnaissant son accent, le refusaient sur le champs. Il a donc perdu son accent avec le temps et on ne saurait dire aujourd'hui qu'il est méridional. Il a aussi eu des difficultés à cause de son statut civil. S'il répondait qu'il était célibataire, on le refusait sous prétexte que les célibataires chahutent et qu'ils invitent les amies à domicile. Il a donc dit qu'il était marié et qu'il avait un enfant, mais, encore là, on le refusait, sous prétexte que les enfants sont bruyants. Il a acheté un condominium dans une tour anonyme. Il ressent toujours de la colère à l'égard de ces préjugés.

Une fois le logement et l'emploi assurés, il a fait le tour des discothèques et des salles de danse. Au début, il était mortifié quand une femme refusait de danser avec lui, mais, avec le temps, il a compris qu'il suffisait de demander à une autre personne. Il était quasiment impossible de fréquenter une jeune fille d'une classe sociale plus aisée, car il n'en avait pas les moyens. Il a tenté à quelques reprises, mais il a dû mettre un terme à ces relations car il ne pouvait tout simplement pas partager le mode de vie de la jeune fille. Cela le fait sourire aujourd'hui et il estime qu'il s'agit là, d'aventures de jeunesse et des aléas de la vie dans une nouvelle ville.

Il n'éprouve aucun regret par rapport à son choix et, selon lui, tous ses espoirs ont été comblés sur les plans professionnel et matériel. Il est satisfait de sa vie, car il vécu comme il l'entendait. Il retournerait vivre dans le Molise s'il y trouvait un emploi, car le site est beau et agréable. Par contre, dans le nord, il a tout ce dont il a besoin et il fait comme bon lui semble. Il est vrai que sa vie se déroule entre l'emploi et la maison et il arrive qu'il se sente un peu à l'étroit, car les amis et la parenté lui manquent. Il est difficile de nouer des liens d'amitié dans une métropole. Même les liens avec les collègues de travail demeurent superficiels. Il revenait périodiquement à Montorio visiter sa mère et ses amis lors des fêtes de Noël et de Pâques ainsi que la période des vacances. À Montorio, nul besoin de prendre rendez-vous, car il suffit de frapper à la porte. S'il revenait, il pourrait tout aussi aisément faire ce même trajet entre le travail et la maison à Montorio. Les préoccupations sont les mêmes : les emplettes, les courses et le trajet des enfants à l'école. Mais à Montorio, quand on quitte la maison, on croise un ami, alors qu'en ville, on se retrouve seul. Il aurait pu revenir à Montorio il y a dix ans, mais cela n'est guère possible aujourd'hui, car ses enfants fréquentent l'école et il n'est pas question de les déraciner.

Il demeure attaché à la terre, même si l'agriculture est un métier lourd et peu intéressant. Sa mère ne voulait pas que le patrimoine rural disparaisse et il a suivi son exemple. Il refuse de vendre la propriété et il la laisse plutôt en métayage pour préserver le mode de vie paysan et son histoire pour la postérité. Il a rénové, à ses propres frais, la maison du village. Il a aussi rénové la maison de la ferme. Bien qu'il préserve le patrimoine, il ne sait pas s'il en aura toujours la force.

Il ne sait pas quel est le destin de la jeunesse du Molise. Il croit qu'elle devra inévitablement partir à son tour. De plus, tout emploi est lié à l'instruction. À son avis, l'enseignement demeure théorique au lieu d'être arrimé dans le monde du travail. Les jeunes qui quittent l'école n'ont pas la formation pratique nécessaire pour se lancer sur le marché du travail. Un ingénieur maîtrise son métier à trente ans, et non pas à la sortie de l'école, et il n'atteint son plein épanouissement professionnel qu'à quarante ans.

La nouvelle Europe unie de Maastricht est, à son avis, une illusion. Chaque pays et chaque région a son histoire et son identité. Il suffit de penser aux luttes ethniques qui déchirent l'Europe de l'est. L'émigration est une grave injustice, mais il n'en demeure pas moins que les méridionaux sont différents des Italiens du nord. Il pense aussi aux immigrés venus de l'Afrique. Les groupes ethniques ne cesseront pas de revendiquer leur autonomie. Seul un projet de société à petite échelle est réalisable.

Le traité de Maastricht ne peut pas résoudre les problèmes du Mezzogiorno, car il ne débouchera pas sur l'industrialisation du Molise. La société molisane change lentement. Il y a trente ans, il n'y avait pas d'automobiles, de commerce et ni de réseau routier. Il demeure optimiste pour l'avenir des jeunes

Molisons, car il croit qu'ils y trouveront un emploi et qu'il y vivront. Cependant, Montorio demeure un village agricole et toutes les tentatives d'insertion au marché ont échoué. Il cite le projet de coopérative agricole en exemple.

Il faut avant tout mettre fin au système de népotisme, ou, encore, choisir un métier qui ne nécessite pas de recommandations. Une autre solution serait de fonder des entreprises qui transforment sur place les produits agricoles de la région, mais il faudrait alors développer le réseau routier et favoriser le commerce. De plus, les fermes sont toujours trop petites pour se transformer en entreprises commerciales. Les divers paliers gouvernementaux pourraient subventionner une part du développement économique du Molise si la volonté y était.

Quoiqu'il en soit, le changement social est inévitable même si certaines contraintes perdurent. Ainsi, malgré les sacrifices de la génération antérieure pour se libérer du *classismo*, il est toujours vrai qu'un enfant de fonctionnaire ne réussira pas à devenir architecte. Il souhaite toutefois que ses propres enfants poursuivent leurs études. Il a fait ce qu'il a pu avec son niveau d'instruction. Il n'a pas réalisé son rêve, car il s'est découragé, mais il a confiance que la vie de ses enfants sera différente de la sienne malgré tout. Il voudrait croire que, s'il était resté au sein de sa famille à Montorio, grâce à son appui, sa vie eut été différente, mais il en doute. Il n'en demeure pas moins que le salariat est un échec personnel, le signe qu'il ne réussira pas à faire ce qu'il aime dans la vie. Il aime aussi tout ce qui a trait à la rénovation, mais voilà encore un métier qu'il ne peut pas pratiquer sauf pour de petits projets au sein de la famille. D'ailleurs, il lui aurait fallu quitter Milan pour étudier à Florence et il n'a pas le courage de recommencer. Les choix liés au travail et à la croissance personnelle soulèvent chez lui des questions difficiles. Il n'y voit pas de solution, car sa vie est subordonnée au travail et à la famille.

L'agrotourisme serait une solution viable pour Molise et il suffirait qu'un propriétaire s'intéresse au projet pour qu'il démarre, mais personne ne manifeste d'intérêt. L'absence d'infrastructure touristique dans le village y est pour quelque chose. De fait, il n'y a qu'un restaurant au village. Le site s'y prêterait pourtant à cause de son climat et de la beauté du paysage. Les fontaines qui entourent le village pourraient aisément ponctuer un trajet de randonnée pédestre. D'ailleurs, l'eau est au coeur de l'histoire de Montorio.

L'architecture historique de Montorio devrait être protégée, mais, malheureusement, les maisons de pierre sont rénovées dans un style moderne et anonyme. Montorio s'est doté d'un plan urbain, mais la municipalité se désintéresse de ces questions. Les individus qui cherchent à préserver le patrimoine sont tenus à l'écart. Une telle méconnaissance du patrimoine est d'autant plus regrettable que les artisans doués ont été obligés de partir alors qu'ils auraient pu travailler sur place. Somme toute, il croit que seul l'argent importe et non un projet de société. Il perçoit la même indifférence de la part du gouvernement régional qui choisit délibérément de ne pas investir dans un village dont on envisage la disparition éventuelle. La question du développement régional se pose de fait dans tous les pays.

Récit 9.

*Sommaire du récit: les données sociologiques*

Cette femme (FB5) dans la trentaine est née dans une famille de paysans moyens qui sont devenus des commerçants. La cadette de cinq enfants, elle a hérité d'une parcelle de terre et son frère a hérité du commerce familial. Elle a entrepris des études universitaires et, aujourd'hui, elle est mariée et mère de trois enfants. Le couple est propriétaire d'un commerce.

*Le travail*

La narratrice se souvient que, dans son enfance, un esprit communautaire régnait dans le village. On pouvait toujours frapper à la porte d'un voisin pour emprunter un article qui manquait. Sa famille était propriétaire d'un commerce et cela lui a permis de constater la vie quotidienne du village. Les enfants du voisinage jouaient en toute liberté dans le village et dans les campagnes pendant que leurs parents étaient aux champs, car ils étaient sous la surveillance bénévole de tous les habitants. C'était aussi l'époque où les premiers téléviseurs faisaient leur apparition et les gens se rendaient sans gêne chez qui avait un appareil. Elle se souvient aussi que sa mère mettait une grande cuve au jardin et que tous les enfants du voisinage prenaient le bain sous sa surveillance.

Elle garde un très beau souvenir de son enfance, car c'était une période heureuse et elle avait des rapports affectueux avec ses frères et ses soeurs malgré la grande différence d'âge. Elle regrette que les sentiments d'appartenance communautaire et de solidarité n'existe plus aujourd'hui, même si la vie à Montorio ne ressemble en rien à l'anonymat de la ville. Elle sait fort bien que dans la vie, il faut toujours aller de l'avant et surmonter les désagréments et des déceptions.

Montorio était alors déjà transformé par l'émigration, car le plus gros de l'exode avait eu lieu. Même son père a émigré pendant deux ou trois avant sa naissance, mais l'expérience ne lui a pas plu. Il disait qu'il valait mieux manger du pain et des oignons dans sa propre maison que de vivre à l'étranger. S'il avait décidé de quitter de façon permanente, toute la famille serait partie avec lui. Ce retour prématuré l'a obligé à de grands sacrifices, car il n'a pas eu le temps de faire des économies assez importantes pour améliorer sa situation financière.



Elle n'a pas été personnellement touchée par l'émigration, même si elle voyait les habitants partir. Enfant, elle ne réalisait pas à quel point l'émigration déchirait une famille. Elle ne voyait que le père qui revenait la valise pleine de chocolat. Ce n'est que dans la vingtaine qu'elle a compris ce que signifiait l'exode pour ces villageois. En effet, plus jeune, elle ne pouvait pas concevoir qu'elle pouvait être la vie d'une femme qui ne voit son époux que deux ou trois fois par année.

Elle a été frappée par l'exemple d'une famille qui habitait à proximité. L'homme travaillait en Europe et il revenait au village tout au plus une ou deux fois par année. Elle plaignait, non pas tant l'épouse, mais les enfants qui, privés de leur père, le percevaient comme un étranger. L'absence du père a profondément marqué le garçon et celui-ci, devenu adulte, vénère le père qui s'est sacrifié pour sa famille. Il s'agit d'un destin d'autant plus tragique que le père est décédé quelques mois seulement après son retour. Elle estime qu'une vie à ce point solitaire et lourde de sacrifices est inacceptable. Elle n'a jamais accepté qu'une famille soit ainsi divisée, comme cela s'est produit dans de trop nombreuses familles. Elle dénonce les économies d'un billet de train qui privent la famille de la présence du père.

L'exode continue encore aujourd'hui à cause du chômage élevé. Certains habitants partent par choix et d'autres par contrainte. Le problème se posera pour ses enfants. Montorio doit faire face, dans le proche avenir, à la disparition de la maternelle et, peu après, de l'école primaire. Les parents ont lutté pour empêcher la fermeture de la maternelle, mais elle ne sait pas combien de temps ils réussiront à reporter l'inévitable. Le même sort attend l'école primaire, car seule une vingtaine d'enfants en provenance de Montorio et du village avoisinant

y sont inscrits. La fermeture de l'école primaire est inévitable, car il n'y a qu'un ou deux enfants par classe.

Elle ne sait pas ce qu'il faut faire pour enrayer la disparition de Montorio. Elle sait que ce petit village a été en quelque sorte abandonné par les gouvernements, mais elle reproche aux habitants de ne pas lutter. Les villageois se plaignent, mais ils sont divisés par des luttes intestines plutôt que de se mobiliser. Il faudrait que chaque habitant contribue, à sa manière, à la survie du village. Montorio pourrait aisément devenir un site touristique important car les citadins y viennent à cause de sa proximité à la mer et la qualité de son climat. Mais, il faudrait pour cela améliorer la qualité de l'hébergement et ne pas égorger les touristes avec des prix élevés comme s'il s'agissait d'une station balnéaire importante car, alors, les gens ne reviennent plus. Le commerçant pourrait, à sa manière, contribuer à créer une image agréable du village. Il vaut mieux bâtir sur ce qui existe car il est difficile de créer des emplois de toute pièce. Il est encore difficile d'implanter des industries et, d'ailleurs, elle ne souhaite pas que les industries polluantes s'installent à Montorio. Le village obtiendrait facilement des subventions pour ce type de développement local. Il faudrait que les villageois mettent en valeur le patrimoine local au lieu de manifester une indifférence générale à l'égard de tout ce qui ne génère pas un profit. Personne ne s'émerveille de la beauté de la porte de Saint-Sébastien, dans l'enceinte du village. Il en est de même pour la collection ornithologique léguée au village par une famille importante. Il faut rappeler aux gens que Hannibal s'est battu contre les Romains dans la plaine entre Montorio et Larino. On pourrait aussi exploiter à bon escient le parcours des fontaines qui entourent Montorio. Somme toute, il faut que les habitants tombent d'accord et qu'ils agissent, et non pas seulement brasser des idées.

Elle espère qu'il y aura un projet qui regroupera les personnes compétentes, mais les individus qui veulent changer les choses ont été écartés lors des dernières élections municipales. Les habitants étaient divisés et le climat était à ce point tendu que les gens se dévisageaient. Mais selon elle, seule l'union fait la force et il faut prendre le temps de débattre des dossiers et non pas entraver le changement.

Montorio fait bien sûr partie de l'Italie et le village subit les répercussions des décisions de l'État central, mais il est tout aussi vrai que la région se sent à l'écart du pouvoir. Les habitants se concentrent sur leur quotidien. Il advient que les événements nationaux fassent irruption sur la scène locale. Ainsi, quand les habitants ont su qu'un individu de Montorio était membre de la brigade rouge, cela a créé tout un émoi. Par contre, les événements comme la signature du traité de Maastricht semblent lointains.

Elle croit que Montorio est un village appelé à disparaître. Elle ne le souhaite pas, mais cela lui semble inévitable. Elle maintient la décision de rester, par choix, consciemment, alors que son mari désire partir. Elle avoue être attachée à ces vieilles pierres et ne pas pouvoir s'en détacher.

### *Les rapports sociaux de sexe*

Déjà quand elle était enfant, le rôle des femmes n'était plus le même que celui du temps de sa mère. Les rôles traditionnels avaient déjà changé il y a 30 ans. Une femme n'attendait plus l'âge de vingt à vingt-cinq ans pour se marier et elle pouvait choisir ce qu'elle voulait faire de sa vie. Il n'en demeure pas moins que, pour certains parents, la femme devait se marier et élever une famille.

Ses parents n'ont pas traité les filles différemment des garçons. Par contre, les filles ne pouvaient pas sortir seules le soir. Certaines valeurs sont inculquées et l'individu croit qu'elles découlent d'un choix personnel alors qu'elles sont imposées par les autres. Ainsi, il ne leur serait jamais venu à l'idée, ses soeurs et elles, de confronter leur père sur ce point, car elles savaient qu'il ne l'aurait jamais permis. Elles avaient intégré ces valeurs à un point tel qu'il leur était inconcevable de même lui poser la question. Elle-même croyait ne pas désirer ces permissions quand, de fait, elle savait que ses amies n'auraient guère plus la permission qu'elle. Elle s'est mariée avec un homme qui n'aime pas les activités sociales et cela a confirmé son mode de vie. Elle reconnaît qu'il s'agit d'un choix contraint, mais elle veut y croire malgré tout. Elle sait fort bien que le libre choix est fondé sur le vécu et que si elle n'a jamais connu une certaine chose, n'y a jamais goûté, elle n'est pas en mesure d'exercer son choix.

La ségrégation des sexes était prononcée même pendant la petite enfance. Ainsi, il y a à peine vingt ans, on enseignait la catéchèse aux enfants tous les jours de la semaine, même le dimanche. Les enfants acceptaient d'assister à ces cours afin de jouer ensemble. Les sexes étaient toujours ségrégués et le simple fait de se retrouver ainsi, garçons et filles ensemble, était un tout un événement. On retrouvait la même ségrégation à l'école. Les garçons devaient attendre que les filles soient en classe avant de rentrer à l'école à leur tour même si les classes, elles, étaient mixtes.

L'école ne jouait pas un rôle important quand elle était enfant et elle regrette que cela soit encore vrai aujourd'hui. Elle a fait ses études secondaires à Larino. Elle a été vivement déçue car, de tempérament artistique, tout comme sa meilleure amie, elle souhaitait s'inscrire au lycée artistique. Or, il aurait fallu

qu'elle habite à Campobasso et elle a dû se contenter de s'inscrire au cycle scientifique à Larino. Les études secondaires ont marqué la transition difficile à l'adolescence. Les étudiants de Larino provenaient de milieux sociaux différents, avaient l'âge psychologique de l'adolescence alors que ses amies et elle étaient couvées à Montorio. Les adolescentes de Larino se maquillaient et elles se préoccupaient de la mode alors que les trois inséparables jouaient toujours à la poupée. Confrontées à ce milieu social, ses amies et elle ont dû s'adapter rapidement, car elles se sentaient mal délurées. Sa timidité naturelle ne lui facilitait pas la tâche. Larino n'est qu'à douze kilomètres de Montorio, mais les moeurs et coutumes y étaient à ce point différentes.

Les cinq années du secondaire ont été marquantes pour elle, car beaucoup de choses ont changé au cours de cette période. Il y eut une période de transition qui a beaucoup fait parler les gens puis, peu à peu, les changements ont été acceptés et les plus jeunes ont suivi. Le degré de changement social varie beaucoup d'un village à l'autre.

Les jeunes hommes jouissaient d'une plus grande liberté, mais ils ont aussi bénéficié des changements. La bibliothèque a joué un rôle très important à Montorio, car seul là permettait-on aux jeunes de se côtoyer sous l'oeil vigilant de la bibliothécaire. Sous prétexte d'obtenir un livre ou de consulter un texte, les jeunes s'y rencontraient le soir. Les jeunes ont mené une lutte serrée à l'époque, car beaucoup de gens s'opposaient au fait que les jeunes s'y rassemblent.

Les liens d'amitié étaient plus forts quand elle était enfant qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ainsi, son groupe d'amies était inséparable et elles allaient constamment chez l'une et chez l'autre pour faire leurs devoirs et pour jouer. Le fait que, à l'âge de quatorze ans, elles jouaient toujours à la poupée, témoigne de leur

innocence. Selon elle, les adolescentes des années 1990 n'attachent aucune importance aux études. Elles ne cherchent qu'à se divertir et non pas à nouer des liens d'amitié. Elle croit que les amitiés profondes sont liées à un sentiment d'appartenance communautaire. Elle dénonce le règne de l'individualisme et le fait qu'on ne veille constamment qu'à ses propres intérêts, même en amitié. C'est ainsi partout.

De tout temps, les filles ont été obligées de tenir compte du jugement des villageois. L'égalité entre les sexes n'est toujours pas une réalité en Italie. Le discours officiel affirme que les hommes et les femmes sont égaux, mais la réalité est toute autre. L'opinion publique exerce toujours son contrôle et chaque villageois craint ce que les autres habitants du village peuvent penser ou dire. Cela est particulièrement vrai dans les rapports entre les hommes et les femmes. Sa génération a été la première à effectuer certains changements. Une villageoise a lutté pour mettre fin à la ségrégation et c'est grâce à elle que les jeunes ont pu se côtoyer en public. Il y a eu une forte résistance de la part de certains parents, mais les choses ont changé peu à peu. Aujourd'hui, les jeunes se rencontrent dans les lieux publics et lors des fêtes villageoises. Auparavant, tout contact était interdit et non pas seulement les relations sexuelles. Le simple fait de marcher ensemble était mal perçu. Les parents craignaient les racontars des villageois, même si les jeunes gens ne s'étaient que croisés sur la place du village, sans plus. Auparavant, les jeunes étaient obligés de se rencontrer en cachette, non pas parce qu'ils le désiraient, mais parce que la société les y obligeait. Peu à peu, les gens ont compris que d'interdire les rencontres était pire que de les permettre au vu et au su de tous.

Les adolescentes de sa génération étaient plutôt naïves et elles ne pensaient pas à leur sexualité. Les jeunes hommes leur plaisaient, mais elles n'avaient

pas de notions nettes de leur sexualité, car on en discutait jamais avec les parents. Elle avait plusieurs soeurs aînées et l'arrivée de son cycle menstruel n'a pas été problématique. Par contre, certaines de ses amies ont été prises au dépourvu. D'ailleurs, même sur le plan physique, elles étaient plus jeunes que les adolescentes d'aujourd'hui, car leurs menstruations débutaient vers quatorze ans, et non pas à dix ans, comme cela est le cas maintenant. Les adolescentes des années 1990 ont tout appris, au sujet de leur sexualité, de leurs parents. Les femmes de sa génération ont découvert leur sexualité à un âge avancé et n'ont eu aucun encadrement. Il n'était donc pas acquis qu'elles l'intégreraient de manière positive. Elle dénonce avec force cette complicité du silence. Chez elle, les portes ne sont jamais fermées afin de ne pas engendrer la pudeur excessive qui régnait pendant sa jeunesse.

Les jeunes femmes parvenaient mal à définir leurs attentes, car elles ne connaissaient rien de la sexualité et leurs premières expériences ont été trop pudiques. Un baiser était jugé audacieux. Son rapport avec sa mère ne permettait pas de confidences intimes. Parfois, elle y parvenait avec ses soeurs. Néanmoins, son tempérament, d'un naturel timide et réservé, s'est accentué à l'adolescence. Même à l'âge adulte, les confidences sont réservées aux amies d'enfance.

Les moeurs étaient trop sévères et les écarts entre les classes sociales étaient trop prononcés. Son mari et elle se sont fréquentés en cachette, car ils craignaient le jugement des habitants du village à cause de cet écart social entre leurs deux familles. Les villageois ne cessaient de lui dire qu'un mariage était impensable, car son père s'y opposerait et elle hésitait à lui en parler. Elle reconnaît, avec le recul du temps, que c'était là le méconnaître, car le jour où elle lui en a parlé, il était ravi de son bonheur. Elle veut souligner par là que le temps

où les gens ne se mariaient qu'au sein de leur classe sociale est maintenant révolu. Toutefois, si le discours dominant affirme qu'il n'y a plus de différences entre les classes sociales, à vrai dire, les parents souhaitent, comme partout ailleurs, que leur fille épouse un ingénieur ou un avocat, car les professions sont très valorisées. De plus, on donne encore le titre religieux de Don aux grands propriétaires fonciers et elle conclut que les racines d'une certaine conception du monde perdurent.

La liberté des jeunes femmes variait d'une famille à l'autre. Certaines ont eu le droit de poursuivre des études, mais d'autres, qui étaient douées intellectuellement, n'ont pas eu le droit d'étudier. La fille aînée était souvent obligée d'interrompre ses études pour aider aux travaux et, par un soi-disant esprit d'équité, les parents enlevaient aussi aux cadettes le droit d'étudier. En leur interdisant les études secondaires, on leur interdisait l'accès à l'université. Et tout cela parce qu'il aurait fallu qu'elles prennent le car pour se rendre à Larino. Se déplacer ainsi signifiait à l'époque que ces adolescentes n'étaient pas des jeunes filles rangées. On leur refusait même de faire des courses dans le village. Certains métiers, dont celui de coiffeuse et de couturière, étaient enseignés sur place à Montorio et on leur permettait parfois de les suivre. C'est ainsi que l'une de ses soeurs a appris le métier de coiffeuse à Montorio, mais il n'était pas question qu'elle étudie à Larino. Déjà le fait d'apprendre un métier signifiait qu'elle était avant-gardiste. Encore aujourd'hui, l'ouverture d'esprit varie selon les familles. Cela est une question de tempérament et d'instruction. Les femmes de sa génération qui ont étudié au secondaire, ont pu, du même coup, choisir d'étudier à l'université, de travailler ou de se marier. Sa propre famille n'est pas de celles à l'esprit large, mais son père lui a permis d'étudier à l'université de Bologne. C'est elle, seule, qui a décidé de son retour à Montorio.



Elle souhaitait s'inscrire à l'Académie des beaux-arts, mais l'inscription était contingentée et il fallait obtenir des lettres d'appui. Elle a toujours refusé de participer au népotisme et elle a préféré s'inscrire à la Faculté des lettres. Elle a choisi de ne pas terminer ses études. Avant de revenir à Montorio, elle a tout de même tenté de percer dans le dessin anatomique, mais elle n'a pas réussi, car, là aussi, l'inscription était contingentée. Elle a donc été déçue, mais elle a été heureuse de savoir que c'était le nombre limité de postes, et non le mérite du dossier, qui avait été le facteur décideur. Elle a donc tiré satisfaction de la qualité de son travail.

Elle savait qu'il lui serait difficile de trouver un emploi en quittant l'université car, déjà à cette époque, on était conscient qu'il fallait entreprendre des études avancées pour trouver un emploi. Ses amis ont presque tous trouvé un emploi dans la ville où ils ont étudié. Il n'était pas question pour eux de revenir à Montorio, car il n'y avait pas d'emploi, même si le problème était moins aigu qu'il ne l'est aujourd'hui. La crise de l'emploi est particulièrement aigüe depuis les années 1980.

Elle a rencontré l'homme qu'elle désirait épouser et son choix s'est arrêté consciemment et elle l'assume à part entière. Elle doit travailler avec son mari lors des périodes de pointe, mais il ne s'agit pas là d'un emploi à ses yeux. Elle le fait pour le bien-être de la famille, mais ce travail ne lui plaît pas. Pourtant, elle n'a pas froid aux yeux quand il s'agit de travailler car, enfant, elle a travaillé dans le commerce de son père.

Dans les années 1960, l'image de la femme idéale était celle de la ménagère qui savait cuisiner, faire le ménage, coudre, repasser, tricoter, broder, etc. L'image a très peu changé, même en 1990, et ces tâches sont toujours très

valorisées. Elles n'étaient pas enseignées à l'école, car l'école jouait un rôle marginal dans la société. Les jeunes filles l'apprenaient plutôt de leur mère et des autres femmes qu'elles côtoyaient, car elles se rendaient quotidiennement chez les voisines auprès de qui elles recevaient conseils et appui.

Les femmes de sa génération peuvent choisir de travailler ou d'être ménagère. De fait, la femme qui travaille à l'extérieur du foyer est très valorisée. Par contre, il s'agit là d'une double exploitation, car si le salaire est bienvenu, la société juge qu'une femme qui travaille néglige la maison, alors que dans la majorité des cas, elle assume les tâches ménagères. Même par le passé, la femme quittait la maison avec l'homme pour travailler dans les champs et, souvent, la femme travaillait plus fort que le mari. Au retour, la femme s'occupait de la maison. À cette époque, il n'était pas question d'acheter les pâtes et seules les femmes aisées avaient tout à leur portée. La paysanne devait, chaque jour, faire les pâtes pour le repas du soir. L'homme rentrait à la maison pour se rafraîchir avant de repartir se divertir sans participer aux travaux de la maison.

La femme a toujours eu plus de travail que l'homme dont la vie a toujours été plus facile alors qu'on est en lieu de s'attendre à ce qu'il travaille plus fort à cause de sa force physique. Le travail ménager n'est pas reconnu parce qu'il n'est pas rémunéré et seul le travail payé est reconnu. Quand un homme s'adonne au travail ménager, il se rend compte qu'il est lourd et il réfléchit avant de faire une remarque péjorative. Somme toute, les femmes ont, aujourd'hui, une plus grande liberté et leur mode de vie a changé. Mais on n'en est pas à une véritable égalité entre les femmes et les hommes.

Elle est heureuse et son unique regret est de ne pas avoir du temps à soi, un espace à soi. Elle voudrait avoir le temps de dessiner. De temps en temps,

il lui vient aussi l'envie de tout laisser tomber et de sortir pour son propre compte. Et voilà l'enfant qui l'appelle pour la collation. C'est le sort de toutes les mères, dit-elle. Elle sait que sa vie se déroulera à prendre soin de sa famille. Elle cite en exemple ce neveu marié et père de deux enfants qui s'attend à ce que sa mère demeure à leur entière disposition. Sa propre mère, à soixante-dix ans, doit toujours répondre aux besoins de ses enfants et de ses petits-enfants.

Les femmes ont une plus grande liberté dans les années 1990, car le mariage n'est plus leur unique recours. Une femme peut décider de ne pas se marier sans encourir l'opprobre de la société alors qu'il n'y a pas si longtemps, une célibataire de vingt-cinq ans risquait fort d'être traitée de « vieille fille ». Dans les centres urbains, une célibataire peut vivre seule. Par contre, dans les villages, elle doit habiter chez ses parents. En Italie, qu'une femme vive seule n'est toujours pas jugé acceptable. Par ailleurs, les femmes choisissent, elles aussi, d'investir dans leur carrière.

Récit 10.

*Sommaire du récit: les données sociologiques*

Cet homme (HB5) est le fils d'un paysan pauvre. Il a terminé ses études secondaires pendant le séjour de ses parents au Canada. Le séjour n'a duré que trois ans. Il détient aujourd'hui un commerce au village. Il est marié et le couple a trois enfants.

*Le travail*

Cet homme est parti pour le Canada à l'âge de quinze ans, en 1968. Son père et son frère aîné sont partis un an plus tôt pour trouver un emploi et voir

aux préparatifs. Arrivé au Canada, le narrateur a appris l'anglais aisément à l'école et il n'a pas eu de difficulté à s'intégrer. Il était triste à l'idée de quitter le village, mais cela n'a pas été insurmontable. Il n'a eu aucune difficulté à s'adapter, ni au départ et ni au retour, car il était adolescent. Ses parents ont eu plus de difficultés car ils étaient déjà âgés.

La vie au Canada était tout de même différente de celle qu'il a connue au village. À Montorio, tous les habitants du village se connaissent alors qu'au Canada, chaque personne rentre chez soi après les heures de travail. En Italie, les gens sortent le soir et se promènent sur la place publique du village pour rencontrer des parents et des amis. La famille a adopté le style de vie canadien et même s'il y avait, dans cette ville, des Italiens des différentes régions de l'Italie, la famille ne les rencontrait que lors des mariages et des activités sociales.

La vie à Montorio a quelque peu évolué en son absence, mais il juge que c'est surtout la jeunesse d'aujourd'hui qui subit les contrecoups du chômage. Pour qui a quarante ans, la vie est plus ou moins semblable. Du moins en ce qui a trait à l'emploi. Ses congénères, qui ont trouvé un emploi dans les environs habitent au village, prennent la voiture, ou le car, pour se rendre au lieu de travail, mais personne ne déménagerait de Montorio pour habiter plus près de son emploi. La vague d'émigration la plus importante a eu lieu dans les années 1950. Les habitants sont partis en grand nombre car l'agriculture se transformait et il n'y avait pas d'emplois à Montorio. Les vagues d'émigration se sont déroulées sur plus de 20 ans, mais elles ont plus ou moins cessé aujourd'hui. D'ailleurs, les jeunes ne vont plus à l'étranger, mais ils se déplacent à l'intérieur du pays.

Ses parents sont des paysans pauvres, mais, jeune, il n'a manqué de rien. La misère n'était pas la cause de l'émigration. Ses parents, comme les autres

habitants de Montorio, ont émigré pour améliorer leur sort, et non pas pour investir dans la terre. Ils sont partis à l'étranger pour assurer l'instruction de leurs enfants.

La marginalisation économique du Mezzogiorno découle, selon lui, du fait que les gens n'acceptent plus n'importe quel emploi, comme par le passé. Ils veulent des emplois qui sont permanents et bien rémunérés. Or, il est difficile d'obtenir de tels emplois dans une province comme le Molise et les habitants sont obligés de partir trouver un gagne-pain ailleurs en Italie. Montorio est non seulement un village dépeuplé, mais c'est un village qui se meurt, car il ne reste plus que des personnes âgées.

Peu après son retour du Canada, il a réussi à économiser l'argent nécessaire à l'achat de son commerce. Il aurait voulu acheter un commerce dans un grand centre urbain, mais il ne peut plus partir maintenant. C'est au tour des jeunes de partir. Il ne sait pas quelles sont les attentes ni l'avenir de ces jeunes qui partent pour le nord, car dans les années 1970, on trouvait aisément du travail, mais tel n'est plus le cas aujourd'hui.

Récit 11.

*Sommaire du récit: les données sociologiques*

Cet homme (HB6) est né dans une famille de paysans pauvres. Son père a vécu plus de vingt ans à l'étranger et son enfance s'est déroulée auprès de sa mère. Il a fait des études universitaires et aujourd'hui il est un consultant à la pige.

### *Le travail*

Le narrateur parle en premier de son enfance, qui fut, pour lui, une période heureuse. La population du village était plus nombreuse et il était entouré de sa parenté et de ses amis. Peu après sa naissance, son père est parti travailler en Europe, pour des raisons économiques. Le travail d'un ouvrier agricole était mal rémunéré. Les paysans qui n'avaient pas de terre, ou encore, seulement des petites parcelles, étaient menacés par la misère. Son père voulait donc améliorer le sort de sa famille. Il croyait partir pour une brève période, le temps de faire des économies et de revenir au village. Son père lui répétait, les derniers mois de sa vie que, s'il avait su qu'il allait vivre toute sa vie à l'étranger, jamais il ne serait parti. Il croyait toujours que sa situation financière allait s'améliorer et qu'il reviendrait au village. Tel n'a pas été le cas.

Cet homme a été profondément marqué par l'absence de son père. Il lui voue un profond respect. Somme toute, pour lui, l'histoire de l'émigration à Montorio, c'est l'histoire de sa famille. Par contre, la vie quotidienne de son enfance n'était pas solitaire ou triste. Il y avait les liens de parenté, de voisinage et d'amitié avec les jeunes de son âge. Tout ce monde se fréquentait et faisait souvent la fête.

Les jeunes ne tenaient pas compte des écarts sociaux entre eux. De fait, malgré la résistance des parents, l'émigration a largement contribué à réduire les écarts sociaux car, bien que les ouvriers agricoles aient été les premiers à partir, même les producteurs directs sont partis, après la Deuxième Guerre, les conditions de vie étant difficiles pour tous. La parcellisation des propriétés faisait en sorte que les petites et moyennes productions n'étaient que difficilement rentables. Les ouvriers agricoles ont toujours été les plus démunis. De fait, seuls les

grands propriétaires fonciers et les familles des professions libérales avaient un niveau de vie décent au cours de ces années.

Selon lui, la marginalisation du Molise a toujours été et demeure un problème foncièrement politique. Il cite, à titre d'exemple, l'absence d'universités et d'écoles polytechniques dans le Molise alors qu'il y en a plusieurs à Rome. Il attribue ce développement régional inégal à l'exode rural qui sous-tend le phénomène d'urbanisation des métropoles. Le Molise est faible politiquement, car sa population ne se chiffre qu'à 350 000 habitants. Montorio, avec ses 600 habitants et sa population âgée, ne pèse pas lourd sur l'échiquier politique.

Le second exemple est celui du développement de Termoli, une ville sur la côte adriatique à une courte distance de Montorio. À son avis, le contraste qu'offre Termoli illustre bien que le problème du Molise n'est pas un problème d'infrastructure économique. Encore aujourd'hui, dans le Molise, le chômage est élevé à cause du manque d'infrastructure bien que la région ait été secouée par des luttes qui revendiquaient la parité avec les autres régions. Les luttes ont été en vain, car le pouvoir politique a su les bâillonner.

Le changement social l'attriste car le Molise n'en sort pas vainqueur. Son mode de vie paysan est en train de disparaître à tout jamais. La vie paysanne et ses valeurs, de fait, la vie de ses parents et de son enfance, cèdent la place aux valeurs et aux modes de vie urbains. Or, il s'agit de valeurs laïques qui ne sont pas fondées sur la famille et la religion comme l'est le mode de vie paysan.

Il souligne que l'émigration perdure, même dans les années 1990. Dans les années 1990, ce ne sont plus les ouvriers agricoles qui quittent la région, mais la jeunesse instruite. Le Molise exporte ses forces intellectuelles, ses cerveaux, sa

matière grise. Sa propre génération a, elle aussi, quitté le Molise contre son gré. Enfant, son but était de satisfaire les attentes de ses parents, à savoir s'instruire et obtenir un emploi. Certains Molisons de sa génération ont réalisé de grands exploits. Le Molison le mieux connu est sans doute le juge di Pietro, qui a dirigé l'enquête des *Mani Pulite*. Plusieurs de ses congénères se sont installés à Termoli et à Campobasso, mais très peu sont restés, comme lui, à Montorio.

Somme toute, selon lui, le changement social réalisé depuis la fin de la guerre est superficiel parce que le Molise demeure une région agricole. De fait, l'agriculture n'a foncièrement pas changé malgré la mécanisation. Les fermes sont généralement de taille plus importante, mais elles éprouvent de grandes difficultés financières. En réalité, la commercialisation de l'agriculture n'a fait qu'aggraver la situation des fermiers. Les produits sont toujours mal payés et les fermiers du Molise ne parviennent pas à s'imposer sur le marché, car il est inféodé aux intérêts européens et étrangers. L'agriculture molisane n'a pas réussi à gérer sa propre production, à se doter de structures économiques ou encore, à contrôler la transformation et la mise en marché de ses produits.

La démographie joue un rôle très important dans la marginalisation du Molise. La moyenne d'âge est élevée et les jeunes qui sont restés, trouvent difficilement un emploi. Il demeure tout de même optimiste que la situation s'améliorera, mais il est conscient que la décision doit être prise au palier national. Un nouveau processus de changement social est déjà enclenché, car les citoyens réalisent que la qualité de la vie dans les grandes villes ne cesse de se détériorer. Ils ont amorcé un retour vers les villages à la recherche d'un mode de vie moins stressant. La population des métropoles atteint les cinq ou six millions et il est devenu impossible d'y vivre alors que les villages sont menacés de disparition. À



son avis, la solution au mal de vivre en métropole et en région est de redistribuer la population ainsi que les ressources économiques et les services. Le développement régional équitable mettrait fin à l'émigration dans le Molise.

Les répercussions du traité de Maastricht se font déjà sentir. Il suffit de constater ce qui se passe en Europe de l'est. Déjà, certains marchés nationaux de la communauté européenne éprouvent de sérieuses difficultés. Il croit tout de même qu'on ne peut trouver des solutions à ces problèmes. Il s'agirait de mieux mettre en valeur le territoire national et ne pas écouter le discours passéiste qui s'entête à ne pas munir les régions des services nécessaires. À son avis, une planification économique pourrait niveler les différences qui existent en appuyant les projets qui visent l'assainissement des économies régionales.

Les régions négocient avec l'État mais, malheureusement, en Italie, les politiciens sont corrompus. Avec des politiciens intègres, les régions obtiendraient ce qu'il leur faut sur le plan économique. Après la Seconde Guerre mondiale, l'État italien a décidé, avec raison, de privilégier le secteur industriel, car l'Italie n'est qu'un petit pays montagneux, avec peu de surfaces cultivables. Les retombées des politiques industrielles ont fait de l'Italie le septième pays industriel du monde. Avec une classe politique intègre, l'économie italienne serait en bien meilleur état. Si, au lieu de voir à leurs propres intérêts, les politiciens développaient le potentiel considérable des régions, le pays connaîtrait un développement économique important. D'importantes structures ont été mises en place, mais il faut que la classe politique intervienne en région pour le bien collectif. L'État a subventionné de nombreux projets dans le Molise, mais ceux-ci n'ont pas de suites favorables à cause de la corruption. Il y aurait de beaux projets à réaliser à Montorio, si ce n'était de la corruption. Dès que les politiciens s'en mêlent, rien

ne va plus, car ils s'arrogent les fonds publics ou ils les investissent dans des projets qui ne correspondent pas aux besoins de la société.

### *Les rapports de genre*

Le père du narrateur a toujours refusé que sa famille le suive à l'étranger, car c'était une vie non seulement de sacrifices mais qui menace les fondements de la famille. Dans les villes du nord, il faut se lever tôt, vers les quatre ou cinq heures du matin. La femme doit travailler à l'extérieur de la maison et laisser les enfants en garderie où ils entrent en contact avec des valeurs qui secouent les fondements de la famille. Ces familles mènent une vie de sacrifices en plus d'être secouées par des crises morales. Son père a préféré faire, lui seul, tous les sacrifices. Par contre, une fois de retour au village, il a avoué que s'il avait su que son absence allait se prolonger ainsi, il aurait permis à sa famille de le rejoindre à l'étranger.

Selon lui, un individu qui a grandi dans une société paysanne, où tous les habitants sont très unis, ne parvient pas à accepter une vie où les membres d'une famille sont séparés. Le développement industriel diffuse en Italie méridionale des valeurs qui mènent à l'éclatement de la famille. Le mode de vie paysan, fondé sur la famille, est en voie de disparition à cause de l'industrialisation et de l'émigration. Le travail se déroule à l'extérieur de la maisonnée. Le travail est coupé de la terre et il se déroule pour le compte d'autrui à l'extérieur des régions paysannes et de la maisonnée.

Il estime que sa mère a eu une vie meilleure à Montorio que celle qu'elle aurait connue à l'étranger. Il n'en demeure pas moins que, du point de vue affectif, pour un couple qui s'aimait, cette vie séparée a été difficile. Par contre, du

point de vue économique, les avantages de l'émigration étaient indéniables. Cela a permis l'achat d'une maison et l'instruction des enfants. C'est grâce à son père qu'il a pu étudier à Rome, une ville où le coût de la vie est très élevé.

Sa mère était ouvrière agricole et elle travaillait pour divers producteurs directs tout en s'occupant aussi de la maison et de ses enfants. Il a un très grand respect pour cette femme qui a assumé le double rôle auprès de ses enfants. C'était une lourde charge, mais elle s'en est fort bien acquitté. Elle lui a beaucoup appris, et elle a su le conseiller malgré son tempérament difficile. Elle lui a, avant tout, appris à reconnaître ses propres défauts et à surmonter les difficultés de la vie.

L'émigration à Montorio s'est déroulée sur plusieurs générations. Son épouse travaille dans un village avoisinant. Cette dernière insiste pour habiter Montorio, par sentiment d'appartenance, alors que lui préférerait vivre à Rome. Ce choix est le terrain de négociations au sein du couple.

Nous avons, dans le cadre de ce chapitre, brièvement situé le village de Montorio Nei Frentani. Nous avons également présenté les récits de vie. Il a surtout été question de la description des deux thèmes principaux mentionnés dans ces récits, soit le travail et les rapports sociaux de sexe.

On entrevoit, à la lumière de ces récits, les répercussions sociales de l'émigration ainsi que son impact sur les rapports de sexe. Les récits de la seconde génération mettent en lumière les points saillants du changement social qui

découle, en un premier temps, de l'émigration et, en un deuxième temps, des stades ultérieurs de développement dans la région.

Il ne nous reste plus qu'à procéder, au chapitre suivant, à l'analyse détaillée des récits de vie à la lumière des énoncés théoriques dont il a été question dans le premier chapitre.

## **CHAPITRE V**

### **LES RÉCITS : ANALYSE**

Ce chapitre analyse les récits de vie à la lumière de notre cadre théorique. Il y sera donc question du développement inégal, du travail, des rapports sociaux de sexe et du changement social sur deux générations. Nous nous attarderons tout particulièrement aux commentaires qui évoquent une prise de conscience autour des contradictions sociales, soit l'exploitation économique et l'oppression sexuelle. L'analyse repose fondamentalement sur les récits de vie, mais elle sera parfois étayée par des commentaires recueillis auprès des villageois de Montorio lors de notre séjour.

Les questions posées lors de la cueillette des récits de vie portaient principalement sur la vie paysanne à Montorio nei Fentani dans les années 1950, sur l'émigration et la situation actuelle du village et sur l'évolution des rapports de sexe au cours de la période qui nous concerne, soit entre 1950 et 1990. Nous voulions mettre en lumière les choix et contraintes liés à l'émigration et comprendre comment ils sont négociés au sein de la maisonnée. Par contre, le fait que les récits traitent de ces questions de façon inégale rend l'analyse plus difficile. De plus, à notre retour, la piste la plus intéressante qui émergea des récits s'est avérée être et demeure pour nous, incontestablement, la résistance en réponse à la menace posée par l'émigration et la marginalisation aux moyens d'existence ainsi que la résistance à l'oppression sexuelle. Le lecteur constatera que l'analyse demeure succincte, car les deux pistes qui émergent des récits débordaient notre propos original. Il en a été question au premier chapitre. De plus, traiter de résistance soulève la question du sujet. Nous avons donc tenter de traiter cette question à notre retour par le biais de la conscience dominée. Mais encore là, nous sommes pleinement consciente que nous ne sommes pas en mesure de développer ces questions à notre entière satisfaction dans l'analyse qui suit, car les questions posées sur le travail et les rapports de sexe, lors de

notre séjour, avaient un tout autre objectif. De là une certaine tension entre le cadre théorique, les récits et l'analyse. La notion de sujet en tant qu'acteur social qui résiste aux contradictions sociales, tel que l'exprime dans les années 1990, le sentiment d'appartenance au lieu, demeure toutefois la piste à suivre pour mieux comprendre comment le temps et l'espace du travail sont imbriqués aux rapports sociaux. On comprend comment ce type d'analyse met l'accent sur la reproduction sociale. En cela nous rejoignons l'affirmation de Nash (1990) citée dans le premier chapitre. Par ailleurs, si on ne saurait expliquer la société à la lumière de la structure du vécu, les récits de vie nous permettent tout de même de nuancer certains énoncés théoriques présentés plus haut. Cet aller et retour entre le social et le sujet, entre l'analyse et le vécu, tout comme l'analyse qui suit, demeure tout de même un processus continu, comme le souligne Portelli (1991), et non une oeuvre achevée.

L'analyse des récits, que nous entamons plus bas, met l'accent sur le développement régional, la paysannerie, l'émigration, le travail à l'étranger et les rapports de sexe. Il ne s'agit pas d'une étude exhaustive des récits de vie recueillis sur le terrain. Par ailleurs, nous démontrerons par une série de brèves introductions aux thèmes, les liens avec certains énoncés théoriques présentés dans le premier chapitre. Nous voulions mettre en lumière les propos qui laissent entrevoir une prise de conscience par rapport à l'exploitation et l'oppression. Les récits ne constituent pas un univers homogène, mais un discours traversé des contradictions inhérentes à la structure du vécu. Il faut aussi tenir compte du changement social vécu qui séparent deux générations. Nous tenterons aussi de mettre en lumière comment la résistance, qu'exprime le sentiment d'appartenance au lieu, est liée aux contradictions sociales.

## ANALYSE DES RÉCITS

### **Le développement régional inégal**

Comme on l'a vu, l'émergence de l'État-nation dans la semi-périphérie italienne confirme le dualisme économique de la péninsule. Le développement industriel intensif qui suit l'émergence de l'État nation est concentré dans le nord et la transformation de l'agriculture dans le nord diffère de celle dans le Mezzogiorno. C'est la question méridionale dont traite Gramsci (1991). Le nouvel État adopte des politiques qui façonnent le territoire. Dans les collines du sud de la péninsule, la production de subsistance devient un bassin de main-d'oeuvre pour le développement dans les métropoles. L'État ne cesse d'adopter des politiques économiques qui ont un impact négatif sur l'agriculture du sud. Les vagues d'émigration seront plus ou moins définitives selon les stades de développement auxquelles elles sont liées. C'est ce qui nous permet de dire que la paysannerie de Montorio est d'ores et déjà composée de métallos-paysans, (à savoir des paysans-ouvriers pour le système mondial et des femmes chefs de maisonnée) alors que dans les collines du nord de la péninsule, le développement économique transforme les métayers en paysans-ouvriers (à savoir des maisonnées où les hommes gèrent la terre pendant que les femmes travaillent dans les usines de textile).

La période qui suit la Deuxième Guerre mondiale est marquée par la consolidation du système mondial (Wallerstein : 1974). Cette période de développement intense de type fordiste dans les métropoles attire les vagues d'émigration (Sassen : 1992). Dans le nord-ouest de l'Europe et en Italie du nord, l'essor économique s'appuiera en partie sur la main-d'oeuvre venue des régions rurales. La paysannerie sert toujours de réserve de main-d'oeuvre au développement du



capital. Dans le cas de l'Italie, les politiques de l'État encouragent l'émigration de la paysannerie.

Dans les années 1950, l'État italien procède à la relance économique. L'accumulation intense est concentrée dans le nord de la péninsule alors que le sud est maintenu à l'écart du développement industriel. Le dualisme économique de l'Italie fait dire à certains auteurs (Hadjimichalis :1987, Arrighi : 1985c ) que l'Italie est une semi-périphérie au service du capital. Il en a été question dans les premier et deuxième chapitres.

Le développement régional inégal découle de la pénétration du capital et du rôle de l'État (Scott : 1988; Dunford : 1988; Hadjimichalis : 1987). Les politiques étatiques à l'égard du Mezzogiorno reposent principalement sur la réforme agraire et la mise en place d'une infrastructure pour le développement économique. Le développement régional du Mezzogiorno sera géré en majeure partie par la *Cassa per il Mezzogiorno*. La réforme agraire touche avant tout les régions des domaines latifundiaires et de la production marchande. La petite production directe, qu'on retrouve dans les collines et les montagnes, ne semble pas touchée outre mesure par la réforme (Hadjimichalis : 1987). La diffusion des rapports marchands sur le territoire national, liée au développement économique des métropoles, aura un impact important, dans les années 1950, sur l'agriculture de subsistance et sur la mobilité du travail (Sassen : 1992). L'émigration en provenance des villages des collines sera en majeure partie définitive, mais on trouve aussi des maisonnées d'ouvriers-paysans. L'accumulation intense de cette période transforme la paysannerie sur l'ensemble du territoire, mais les modalités varient de façon importante entre les deux grandes régions du pays. La paysannerie du sud sera soit soumise au capital dans le cadre de la production directe, soit

prolétarisée par l'émigration. La catégorie des ouvriers-paysans chevauchent les deux scénarios, car ces paysans ont toujours accès à la terre et au travail familial. Ainsi, la ponction s'exerce sur le travail et sur la sexualité par le biais du travail. Il en sera à nouveau question plus bas.

Avec la nouvelle division internationale du travail, le gouvernement italien et le capital optent, dans le nord de la péninsule, pour le redéploiement de certaines entreprises situées dans le nord de la péninsule, vers les régions du sud. Ces entreprises n'ont pas toujours des effets multiplicateurs pour la ville ou la région récipiendaire. Elles deviennent fort souvent des « sites » de production comme ceux dont il a été question au premier chapitre (Dunford : 1988). Arrighi (1987, 1985a) a traité de l'importance des sièges administratifs comme lieu d'emplois et de redistribution des subsides étatiques. L'ajustement structurel des années 1970 dans les métropoles entraîne le retour des ouvriers immigrés vers leur village. Ils reviennent vers des régions de développement inégal dans une période de développement sans emplois (Dunford : 1988). Les ouvriers qui reviennent à Montorio seront peu nombreux.

Ceux qui reviennent en périphérie immédiate d'un site industriel, tel que Termoli, deviendront, selon leur âge, des métallos-paysans, des paysans à temps partiel travaillant aussi dans la construction, ou encore des paysans à bail liés par sous-traitance aux sociétés agro-alimentaires de l'Émilie. Ce ne sont pas tous les villages avoisinants de Termoli qui participent à ce type de développement malgré leur proximité au site industriel. Cela dépend du rapprochement géographique mais aussi de la déstructuration sociale engendrée par l'émigration. C'est le cas de Montorio, qui est maintenu à l'écart en grande partie à cause du vieillissement de sa population. Le village est situé à mi-chemin entre la ville de

Termoli et le siège administratif de Campobasso. Dans les années 1980, les gens qui travaillent habitent au village et ils font la navette sur une base quotidienne vers Termoli ou encore vers Campobasso. Ceux qui ne trouvent pas d'emploi, soit le plus souvent la jeunesse de moins de 25 ans, devra quitter le village, mais sa mobilité est limitée à cause de la crise économique dans le nord et le chômage élevé dans le sud.

Les récits de vie confirment le statut de semi-périphérie de l'Italie car ils traitent du développement inégal du Mezzogiorno. Le Molise, en particulier, est une région agricole, et non pas d'une région industrielle (HA3, HB4 et HB6). Le paysage montagneux du Molise rend les échanges commerciaux difficiles malgré l'apparition des nouvelles autoroutes. Deux narrateurs précisent qu'il s'agit fondamentalement d'un problème politique qui renvoie à l'indifférence de l'État à l'égard de la région (FB5 et HB6). L'État a tout de même versé, dans les années 1970, des subventions pour des initiatives locales, comme la coopérative agricole de Montorio, mais un développement à cette échelle ne suffit pas (HA3 et HB4). Le chômage élevé qui menace la jeunesse découle d'un manque de développement économique et de l'indifférence du pouvoir central. Le problème est aggravé par la corruption et le népotisme de l'appareil politique (FA3, FB5, HA3, HB4 et HB6).

Les solutions proposées par la majorité des narrateurs misent sur un développement économique local (HB6). On reconnaît (HA3) que le Molise a connu une transformation importante à cause du développement économique dans le nord, mais le développement local n'a pas l'ampleur de celui du nord. Le développement économique n'a pas connu le même saut. Une solution possible serait la prise en charge de l'agriculture par la région (HA3). Il s'agit surtout de contrôler la transformation et la mise en marché des produits régionaux et de

redonner vie aux industries artisanales qui existaient auparavant (HB4). Un autre scénario porte sur la mise en valeur du patrimoine rural pour le tourisme (FB6). Il est aussi question de mettre à profit sur place la formation des jeunes. Les narrateurs trouvent injuste que le chômage élevé annule tous leurs efforts et les sacrifices pour instruire les jeunes. Les narrateurs mettent l'accent sur un nouvel équilibre du tissu économique qui redonnerait espoir aux Molisons.

Le traité de Maastricht, signé en 1992, laisse entrevoir que, dans un proche avenir, les politiques agraires de la communauté européenne auront un impact important sur l'agriculture méridionale et sur Montorio nei Frentani (HA3, HB4 et HB6). En effet, il y est déjà question des subventions qui seront octroyées par les divers paliers de la communauté européenne aux paysans qui laisseront leur terre en jachère. L'avenir de l'agriculture méridionale est un sujet de débat important parmi certains habitants du village. Les avis des narrateurs sont partagés sur la disparition d'un monde rural, mais la majorité estime que cela semble d'autant plus inévitable que la population de Montorio, dépouillée par l'émigration, ne cesse de vieillir. De plus, l'agriculture n'a pas de relève (HA1, HA2 et HA3), car les fils décident d'émigrer ou d'abandonner l'agriculture (HA3). Le chômage demeure élevé et certains narrateurs en attribuent la cause, du moins en partie, au refus de la jeunesse instruite d'accepter un emploi déqualifié dans les usines informatisées de Termoli. Toujours selon ces narrateurs, la jeunesse serait à la recherche d'emplois bien rémunérés. Par ailleurs, une discussion à bâton rompu avec un jeune homme de moins de 25 ans laisse croire que tel n'est pas toujours le cas. Ce jeune homme manifestait plutôt une indifférence marquée à l'égard du travail. Pour lui, peu importait l'emploi et même la carrière. Ainsi les choix de vie des individus, souvent contradictoires, nous permettent de nuancer certains énoncés au sujet du chômage et d'une main-d'oeuvre jugée désirable ou encore excédentaire par le capital.

Les avis sont partagés sur ce qu'il adviendra du Molise et de Montorio. Une minorité croit que Montorio survivra (HA2 ), alors que la majorité (FB5 et HB4) n'entrevoit que sa disparition inévitable. Les autres problèmes aigus sont le chômage et la dénatalité (FA3, FB5, HB4 et HB6). C'est ce qui fait dire à plusieurs narrateurs que rien ne peut entraver le sort de Montorio. Une narratrice (FB5) s'intéresse tout particulièrement à l'école primaire à cause de ses enfants en bas âge. Elle s'inquiète de la fermeture prochaine de l'école maternelle, car cela aura un impact sur ses enfants. Malgré tous les signes avant-coureurs de la disparition éventuelle de Montorio, cette jeune femme demeure ferme dans sa décision de rester à Montorio. Par ailleurs, la majorité des répondants estiment que le village Montorio disparaîtra avec le temps.

“L'image que j'ai de Montorio est celle d'un village qui est appelé à disparaître. Je ne le souhaite pas, mais cela me semble inévitable. J'assume ma décision de rester, par choix, consciemment, bien que mon mari désire partir. J'avoue être attachée à ces vieilles pierres et ne pas pouvoir m'en détacher.” (FB5, bande 22A)<sup>1</sup>

Aussi, le sentiment d'appartenance à un lieu n'est pas aisément transférable. L'identité nationale et même européenne qu'on offre aux habitants de Montorio en échange de leur identité villageoise n'est pas toujours accueillie avec joie. Un tel refus ne fait que confirmer l'éclatement de l'identité sur le territoire de la péninsule. D'ailleurs, l'État n'a jamais cherché à souder les régions dans un sentiment d'appartenance national. De fait, ses politiques à l'égard des régions

---

<sup>1</sup> Non lo so, lo vedo come una paese che ha ancora poco da vivere, purtroppo. Lo vedo su una bratta piega, vorrei che non fosse così, pero sinceramente la mia idea è questa. Ah, si quello purtroppo (di rimanere). Quella scelta è già fatta, mio marito se ne sarebbe andato già da un bel po', e io invece sona attaccata a queste pietre qua, troppo. Non riuscirei a ricominciare altrove, proprio no. (FB5)

ont contribué au sentiment d'abandon que ressentent les villageois de Montorio (HB6).

“La nouvelle Europe est une illusion. Chaque pays et chaque région a ses traits particuliers. (...) Les groupes ethniques sont liés à l'émigration. Qu'un peuple soit obligé d'émigrer, de quitter sa nation, demeure une injustice flagrante à mes yeux. Les Italiens sont des Italiens, les septentrionaux des septentrionaux et les Siciliens des Siciliens. Même les Molisons appartiennent à leur village respectif plus qu'à la région. Les villageois de Montorio ont même les citadins de Larino en grippe. L'être humain est ainsi fait et je n'ai pas d'espoir pour l'Europe.” (HB4, Bande 3B)<sup>2</sup>

Ce même narrateur (HB4) rajoute qu'il maintiendra toujours son lien avec Montorio bien qu'il habite Milan. Il revient périodiquement au village pour gérer la terre familiale laissée à bail, mais il avoue que Montorio finira par disparaître.

La majorité des narrateurs estiment que le développement inégal dont souffre le Molise découle de l'indifférence de l'État à l'égard du sud et que l'impact de l'émigration et le chômage entraîneront la disparition éventuelle de leur village. La mobilisation autour de luttes pour répondre à l'indifférence et à la corruption de l'État soulèvent un sérieux contentieux parmi les habitants du village (FA3 FB5 HA3 et HB6).

<sup>2</sup> L'Europa io non ci credo, per me è una utopia. Perchè se ci sono già le legue, se ci sono già i meridionali, settentrionali, se ci sono i marochini non dovrebbero essere in Italia, cioè non potrebbe forse arrivare un Europa unita. I grupi etnici sono... io mi (collego) sempre al fatto del emigrazione, che per me non è giusto che un popolo emigri, deve uscire della propria nazione, e queste cose perchè succedano, perchè gli italiani sono gli italiani, perchè gli settentrionali sono gli settentrionali, perchè gli siciliani sono gli siciliani, perchè poi gli molisani sono gli molisani, perchè quelli di Campobasso son di Campobasso e quelli di Montorio di Montorio. Con quelli di Larino ce l'hanno, capisci? Quindi se i settentrionali sono i settentrionali, se i meridionali sono i meridionali, (...) non lo so, non ci vedo molto. (HB4)

Lors des élections municipales qui ont eu lieu peu avant notre arrivée, deux visions de Montorio étaient débattues. L'équipe qui prônait le statu quo a remporté le vote populaire au dam de l'équipe avec une plateforme axée sur le développement local (FB5). Le sentiment d'appartenance qui émerge de la menace liée aux moyens de subsistance se dote d'une identité culturelle fondée sur le passé qui s'exprime par un sentiment d'appartenance au lieu. Elle s'exprime aussi par une volonté de prise en charge sur le plan local en réponse à l'abandon de l'État, mais cela s'avère être un projet qu'il n'est guère aisé de mener. Le projet de changement social ne deviendra pas, comme dans d'autres communautés, le discours dominant, mais on comprend à quel point il est étroitement lié à la reproduction sociale.

## **La paysannerie**

La transformation de l'agriculture est liée aux stades du développement industriel et il advient, au cours de cette période, que sa force de travail serve de réserve de main-d'œuvre au secteur industriel. En Italie, l'émergence de l'État-nation et le développement industriel qui s'ensuit entraîne tout de même une première décomposition de la paysannerie et des vagues d'émigration. Dans les collines de la Lombardie, la stratégie des métayers envoie les paysannes dans les usines de textile. C'est la maisonnée paysanne-ouvrière dont traite Cento Bull (1991). Dans les collines du sud, l'absence de développement industriel ne permet pas d'adopter cette stratégie. Ici, c'est le paysan qui émigre alors que la femme devient chef de la maisonnée. Dans le droit fil de la thèse de Cento Bull, on peut donc qualifier ce phénomène de maisonnée ouvrière-paysanne. On peut aussi parler de pluriactivité, soit du salariat et du travail familial. La transformation de la paysannerie se déroule différemment selon les régions et les modes de

tenure, mais on entrevoit à ces deux exemples tirés des régions montagneuses à quel point le dualisme continue de façonner le territoire et combien est juste l'analyse de Gramsci (1991) sur la question méridionale.

La transformation de l'agriculture s'achève dans la foulée de la diffusion des rapports marchands, dans les années 1950. Dans le Mezzogiorno, après le démantèlement du latifundium, on retrouve, côte à côte, la grande propriété capitaliste et la production directe. La production directe subit la soumission formelle au capital (Goodman et Redclift : 1981; Brewer : 1980). Si on y trouve un certain nombre de grandes propriétés, la majorité des terres dans le Mezzogiorno demeure de petite taille. On remarque aussi, au cours de la même période, la disparition de la production diversifiée ainsi que des activités concomitantes telles que l'artisanat (Sassen : 1992). C'est ce qui se déroule à Montorio. Par la suite, dans les années 1970, la mécanisation fera en sorte que la petite production directe dépendra moins du travail familial. Parfois, même la division du travail semble s'être dissoute. Lors de notre séjour, seules les grandes propriétés, de plus de 200 hectares, semblaient encore dépendre du travail familial. Nous ne sommes pas en mesure d'en dire plus, car il s'agit là d'une strate sociale que nous n'avons pas étudiée.

Dans les années 1970, on voit apparaître, dans la plaine de Termoli, l'agriculture à temps partiel des métallos-paysans et l'agriculture de sous-traitance pour les sociétés agro-alimentaires du nord. Cette dernière côtoie l'agriculture capitaliste et exige un savoir faire moderne. Ce nouveau mode de tenure n'a pas d'impact sur Montorio nei Frentani. Qui plus est, avec l'entrée en vigueur du traité de Maastricht, la communauté européenne exige que les terres marginales, comme celles de Montorio, soient désormais laissées en jachère. Par ailleurs, la



maisonnée ouvrière-paysanne de Montorio a longtemps servi de réserve de main-d'oeuvre au capital au gré de ses besoins. En effet, à chaque stade de développement de l'économie monde et de l'État correspondent des vagues d'émigration soit au sein des périphéries soit vers les métropoles (Sassen : 1992). Ainsi, les quatre vagues d'émigration dont parlent les narrateurs de Montorio correspondent à quatre stades de développement du système mondial depuis l'émergence de l'État-nation. La période choisie se démarque bien, car elle se situe entre l'émergence de l'État et le traité de Maastricht et elle correspond aussi, en majeure partie, à la mémoire vivante des narrateurs.

Il a déjà été question du fait que Montorio nei Frentani est situé dans la province du Molise. Il s'agit d'une région montagneuse qui verse, d'un côté, sur le littoral adriatique et, de l'autre, sur la plaine du Latium. Dans les années 1950, la population de Montorio se chiffrait à 2 500 habitants. Les classes sociales étaient alors plus stratifiées qu'aujourd'hui, même au sein de la paysannerie (HA2 et HB4). On y trouvait des grands propriétaires fonciers dont les terres avaient plus de deux cent hectares. La paysannerie riche possédait en moyenne des terres de plus de quinze hectares, soit entre quinze et quarante hectares de terre. La paysannerie moyenne, la strate la plus importante semble-t-il sur le plan numérique, détenait en moyenne de dix à quinze hectares de terre. La paysannerie pauvre possédait moins de deux hectares et elle devait travailler pour le compte des autres paysans.

Outre la paysannerie, on y trouvait les professions libérales, soit les ingénieurs, les médecins, les pharmaciens et les avocats. Montorio avait aussi un grand nombre d'artisans, à savoir les cordonniers, les mécaniciens, les menuisiers, les ferronniers, et autres. Le village avait aussi ses propres commerçants, dont des

bijoutiers, des orfèvres, des épiciers et des propriétaires de cafés. Les écarts entre les classes sociales étaient prononcés et les classes sociales ne se côtoyaient pas sur le plan social. Il n'était surtout pas question de se marier avec une personne d'un statut social inférieur. Cet écart a été qualifié de « racisme de classe » ou de *classismo* (HB4). Le niveau d'instruction ajoutait un échelon au sein d'une même classe sociale. Le degré de stratification sociale ainsi que la répartition des terres selon les classes sociales, qu'on trouve à Montorio au début des années 1950, sont comparés par l'ensemble des narrateurs.

“Ces classes ne se côtoyaient pas : c'était une sorte de racisme. Il était impensable qu'un ouvrier agricole fréquente quelqu'un de la noblesse, un descendant du marquis de Montorio dont la famille appartient à ces grandes familles italiennes qui font partie de notre passé. De plus, il n'était surtout pas question que la fille d'un professionnel épouse un paysan. Elle devait épouser un diplômé, mais pas n'importe lequel. C'était une strate sociale étanche. Chacun devait rester à l'intérieur de son propre palier. Lors des fêtes ou des réunions, dans les *circoli*, lors de n'importe quel événement social, il arrivait souvent que certaines personnes ne viennent pas parce que des individus inférieurs sur le plan social allaient être présents. Je trouve ces préjugés inacceptables.” (HB4, Bande 2B)<sup>3</sup>

<sup>3</sup> Era diviso in classe sociale, c'erano gli artigiani, gli agricoltori, i braccianti, i ricchi, c'era una mezzadria, poi c'era i professionisti, cioè i medici, avvocati, e i latifondisti cioè quelli grossi proprietari terrieri. Queste classe non si dovevano mescolare fra di loro, era una specie di razzismo, cioè non ammettevano che un bracciante doveva frequentare la famiglia di un nobile, discendente di un marchese, insomma queste vecchie discendenze del passato italiano. Oppure la figlia di un professionista non poteva sposare un agricoltore, doveva avere una laurea, ma anche se era laureato era figlio di un contadino lo stesso veniva mollato. Era un gradino sbarrato, insomma, cioè si doveva viaggiare secondo il proprio livello. E anche nelle feste, anche nelle riunioni, anche nei circoli, qualsiasi manifestazione al livello sociale, molte volte certe persone non venivano perché venivano altre persone di un altro livello sociale, cioè si ostrudevono in questo modo, che non trovo giusto insomma. (HB4)

Le narrateur quittera le village en partie à cause de ce *classismo*. Arrivé à Milan, il y trouvera les mêmes rapports de classe en plus de se voir traité de méridional, une identité « ethnique » qui se greffe à son appartenance de classe.

Dans les années 1950, les paysans s'adonnaient avant tout à la production de subsistance. Les principaux produits étaient le blé, les olives, le maïs, les légumineuses, la vigne ainsi que les produits des potagers, des vergers, de la basse cour et des troupeaux. Les potagers et les vergers étaient situés près du village. Les champs, souvent parcellisés au gré de l'héritage, étaient situés à la fois dans la plaine et à flanc de montagne. Seules les maisonnées aisées avaient des vignobles qui fournissaient aussi le bois nécessaire au chauffage et à la cuisson. Les paysans sans olivaires ou vignobles devaient cueillir le bois sur les terres de la commune. Les démunis ou âgés étaient embauchés comme bergers pour garder les troupeaux de vaches, de chevaux, de moutons et de chèvres dans les terres les plus éloignées.

Les paysans habitaient au village, et non pas dans les campagnes. De plus, la topographie les obligeait à ériger leurs maisons en hauteur. Les paysans riches et les paysans moyens habitaient aux premier et au second étages alors que le rez-de-chaussée servait d'entrepôt pour l'âne ou les chevaux et la basse-cour. On y trouvait aussi le four à pain et parfois un puits. Les paysans pauvres habitaient dans une ou deux pièces du rez-de-chaussée avec les animaux.

Le cycle agraire dictait le calendrier de la vie sociale. Les événements saillants du cycle agraire étaient ponctués par des fêtes religieuses. Les fêtes de Pâques marquaient le début du cycle. Au cours de la procession du Vendredi Saint, on portait le crucifix de l'église dans les rues du villages en récitant des prières. Un orchestre de musiciens accompagnait les croyants. Venait ensuite la

fête de l'Ascension. En juin, on célébrait les fêtes de San Costanzo, le saint du village, ainsi que celle de St. Antoine, le saint de l'Italie. Ces fêtes étaient elles aussi marquées par des défilés ponctués par de la musique. La Fête Dieu, en août, signalait le temps des moissons. À la fin du mois d'août, on célèbre la récolte du maïs. Cette fête folklorique a été remise au calendrier très récemment. À la Toussaint, en novembre, on se rendait au cimetière y déposer des fleurs sur les tombes des disparus. Les fêtes de Noël et du Nouvel An marquaient la période de repos du cycle agraire. C'est alors qu'avaient lieu les mariages et les visites sociales (FA1, HA2 et HB4). Les travaux reprenaient en février.

La diffusion des rapports marchands et l'émigration au lendemain de la Deuxième Guerre ont transformé le paysage. L'ampleur de l'émigration à Montorio engendre un processus de déstructuration sociale qui explique le vieillissement de l'agriculture qui contribue à exclure Montorio du développement économique du type qui se déroule à Termoli, à quelques kilomètres à peine. À Montorio, on trouve une production directe, mais pas le type de production capitaliste de fruits et légumes dont parle Arrighi (1985) et Hadjimichalis (1987).

Au cours de la période qui va de 1950 à 1990, la production paysanne diversifiée traditionnelle disparaît peu à peu. Les vergers, les vignobles et les troupeaux ont disparu. Seuls quelques oliviers demeurent en plus de petites basse-cours dans les campagnes. Les entreprises concomitantes, comme l'artisanat, ont elles aussi disparu. Il n'est donc pas étonnant que dans les solutions offertes au développement régional inégal, on propose de ressusciter l'artisanat et les petits commerces. On propose aussi d'exercer un contrôle sur la mise en marché et la transformation des produits locaux, car c'est là que le producteur direct prend conscience de son exploitation (HA3).

Dans les années 1990, on est frappé par le vieillissement de la population, mais, on ne retrouve pas à Montorio pas le vieillissement et la féminisation de la petite production telle que décrite par Aiello (1972). La majorité des habitants, même ceux qui ne s'adonnent plus à la production, ont gardé leurs vergers et leurs potagers. La production directe est orientée vers le marché, mais elle maintient aussi des activités de subsistance, dont les vignes, les vergers, les potagers et la basse-cour. La soumission au capital ne fait aucun doute. Une des récoltes principales de la production directe est le tournesol (HA1) et les récoltes sont achetées par les intermédiaires directement dans les champs (HA3). Un narrateur (HA3), qui est aujourd'hui fermier, mais qui a été ouvrier agricole et qui a connu le travail salarié au Canada, conclut que celui qui travaille est toujours mal rémunéré.

La question de la relève au sein de la production directe demeure un sérieux problème. Arrighi (1985) et Sassen (1992) sont tous deux d'avis que les rapports marchands s'accompagnent de la diffusion des valeurs modernes. D'ailleurs, le sud est devenu un marché de consommation pour la production industrielle du nord. La scolarité imposée par l'État dans les années 1950 a été un des motifs qui ont obligé les paysans à émigrer. En effet, il leur fallait en défrayer les coûts et, aux dires de certains narrateurs, les paysans voulaient que leurs enfants quittent l'agriculture pour des emplois bien rémunérés (HA1, HB4). La jeunesse elle-même désire des emplois valorisants avec de bons salaires. Un producteur direct (HA3) souligne qu'il est impensable que ses fils prennent la relève.

Seul un grand propriétaire foncier demeure au village et sa terre est laissée à bail. Les propriétaires des grandes fermes capitalistes n'habitent pas au village, mais sur leurs terres, et ils ne participent pas de manière aussi étroite à la

vie villageoise. Ils proviennent, pour la plupart, du Bénévent. La question de la relève sur la grande propriété devient une question intéressante, mais elle n'a pas été soulevée lors du déroulement de la recherche.

Les nouvelles classes sociales, fondées sur la scolarité et l'emploi, sont tout aussi étanches et le *classismo* est tout aussi réel que celui qui existait auparavant (HB4).

“Je constate qu'un fils de paysan, qui veut devenir un architecte, ne réussira jamais à le devenir ; il réussira seulement à devenir fonctionnaire. Et si jamais il réussit à mettre sur pied un petit cabinet d'architecte, son fils sera assurément un architecte. Je suis convaincu que c'est ainsi, même si cela confirme le classismo d'antan, mais, à mon avis, le fils d'un notaire héritera toujours du cabinet de son père.”  
(HB4, Bande 4A)<sup>4</sup>

Notons que d'autres villageois estiment que l'écart entre les classes, ou la rigidité de caste, a diminué et que le mariage est laissé à l'individu bien que de nombreux préjugés demeurent (FB5). Cela découle en majeure partie de l'arrivée de la modernité bien qu'il s'agisse d'une communauté profondément touchée par l'émigration, comme en témoigne la déstructuration sociale et le vieillissement de la population. Les narrateurs décrivent l'affaiblissement des liens sociaux et l'importance croissante de l'individualisme (FB5, HB4 et HB6). Un narrateur (HB6) décrit la disparition du monde paysan et de ses valeurs. Il ajoute que les citadins

---

<sup>4</sup> Perchè io vedo che per un figlio di contadino che vuole fare l'architetto non riuscirà mai a fare l'architetto, riuscirà solo a fare l'impiegato. E se riesce a fare qualche lavoro in privato, a organizzare qualche piccola camera come studio, forse il figlio se fa architettura forse quello lì riesce a fare l'architetto. Perchè io sono convinto che appunto, pero penso forse sto contraddicendo il classismo di prima, ma il notaio secondo me potrà avere un figlio che farà il notaio, se il figlio vorrà fare il notaio perchè ha già uno studio avviato. Il dentista che c'ha già lo studio di dentista, il figlio potrà fare il dentista. A un punto di vista cioè un ragazzo che si diploma in medicina per esempio oppure altro dovrà (HB4)

entament un retour vers les régions rurales pour retrouver le calme de la vie villageoise. Un narrateur (HB4) renchérit sur l'anonymat des villes. Enfin, une narratrice (FB5) décrit les liens communautaires.

“Quand j'étais jeune, la vie villageoise était fondée sur la complicité. La vie de chaque maisonnée était liée à celle des autres et on pouvait frapper à n'importe quelle porte pour emprunter un article qui manquait. Les enfants des paysans pouvaient jouer partout dans le village et les campagnes pendant que leurs parents allaient aux champs, car ils étaient sous la surveillance de tous les habitants du village. C'est toujours ainsi, mais ce n'est plus la même façon. Je me souviens aussi que ma mère mettait la cuve pour le bain des jeunes dehors et, quand l'eau était chauffée par le soleil, tous les enfants du voisinage prenaient le bain sous sa surveillance. J'en garde un très beau souvenir. Un sentiment de solidarité sous-tendait la vie communautaire et ce sentiment d'appartenance n'existe plus aujourd'hui. La vie à Montorio ne ressemble pas à l'anonymat de la ville et des tours de condominiums. Je sais qu'on ne peut pas figer le temps et qu'il y aura toujours des désagréments et des déceptions à surmonter. Il n'en demeure pas moins que mon enfance a été un moment privilégié de bonheur et de quiétude.” (FB5, Bande 21A)<sup>5</sup>

Les jeunes narrateurs soulignent la disparition du monde paysan, de son mode de vie et de ses valeurs. Leurs commentaires sont empreints de regret par rapport à un passé façonné par leur vécu et leur imaginaire. La société moderne ne

---

<sup>5</sup> Il ricordo più lontano è sempre quello quando avevo più o meno sei-sette anni, non so, adesso non ricordo proprio, è comunque di una vita comune, voglio dire, fra gli abitanti del paese. È come se ci fosse una complicità, si andava dai vicini per chiedere qualsiasi cosa che ti mancasse in casa... Oppure, allora si andava ancora in campagna, i genitori andavano in campagna, non i miei ... stavano in casa. Però gente che andava in campagna poteva lasciare tranquillamente i figli ai vicini di casa. Adesso non è che si possa fare ancora. Ancora ancora, si potrebbe fare ma non come allora. Uno spirito di solidarietà, di più che adesso, sicuramente. (...) Mi ricordo che mia madre metteva fuori una bagnarola, (...) si metteva dell'acqua, si scaldava al sole, facevamo il gano insieme tanti bambini che abitavano lì avanti. Era una cosa bellissima, un ricordo favoloso questo. (...) Però quel ricordo di quelle cose vissute insieme in un periodo felice, devo dire, per me sì, abbastanza felice, perché tranquillo anche. (FB5)

semble pas pouvoir combler cette attente d'un sentiment d'appartenance. La première génération n'a pas une image aussi pastorale de son passé. En effet, les récits parlent d'une vie de durs labeurs que les femmes n'hésiteront pas à quitter pour le salariat. Mais revenons aux individus de la seconde génération. Parallèlement au refus de la marginalisation de Montorio, la majorité des récits expriment aussi un sentiment ambivalent par rapport à l'individualisme des sociétés modernes. En effet, la liberté de poser des choix liés à un développement personnel implique aussi devoir en assumer les contraintes (HB4). Les récits déplorent l'anonymat de la société moderne et, aux yeux de ces narrateurs, l'individualisme se résume à la poursuite des intérêts personnels qui entravent les rapports d'amitié et l'intimité ou la cohésion communautaire qu'ils ont connu pendant leur jeunesse (FB5, HB4 et HB6).

## **L'émigration**

Dès sa mise en place, le système mondial libère la force de travail et il se l'approprie au gré de ses besoins. Sassen (1992) décrit les quatre stades de développement, les modes d'encadrement du travail et le rôle de l'agriculture en tant que réserve de main-d'oeuvre. De tout temps, le capital recherche une main-d'oeuvre qu'il juge désirable. Selon la conjoncture, qu'elle soit politique ou technologique ou autre, il délaissera cet ancrage pour une autre région, un autre site et la main-d'oeuvre qui le desservait sera laissée pour compte. Dans les années 1950, la main-d'oeuvre se dirigeait vers les métropoles pour répondre aux besoins de l'accumulation intense. Depuis les années 1970, l'accélération du procès d'accumulation basée sur la conquête de l'espace fait en sorte que le capital, qui s'est doté d'une nouvelle division du travail, peut très aisément délaisser une région qu'il jugeait désirable.



Arrighi (1987) et Sassen (1992) décrivent les caractéristiques de la main-d'oeuvre qui se prête à l'immigration. Elle était, jusqu'à très récemment, jeune, peu instruite et vulnérable aux conditions de travail et aux politiques étatiques du pays d'immigration (les conditions de rapatriement et les programmes sociaux). Il s'agit surtout d'une main-d'oeuvre qui consomme peu, qui a faiblement recours aux programmes sociaux et dont la reproduction sera assumée en bonne partie par son pays d'origine. Il en sera à nouveau question plus bas. Elle permet aussi au pays récipiendaire de répondre aux besoins de la main-d'oeuvre nationale tout en desservant les intérêts du capital. Sassen (1992) ajoute que l'émigration est perçue comme étant un choix personnel.

Le village de Montorio nei Frentani est un bassin d'émigration depuis la fin du siècle dernier. Les narrateurs interviewés lors de notre séjour parlent de quatre vagues d'émigration. Celles-ci correspondent aux stades de développement de l'économie monde et aux périodes de périphérialisation de la formation sociale italienne depuis l'émergence de l'État-nation. Il en a été question dans le premier chapitre. La première vague se déroule dans les années 1860-1890, peu après l'émergence de l'État-nation. C'est une période de première transformation de la paysannerie et une nouvelle forme d'appropriation du sol qui durera jusque dans les années 1950. Les paysans se dirigent surtout vers l'Amérique latine et cette vague d'émigration sera permanente. La deuxième vague se déroule dans les années 1910 et elle correspond à la période de développement intense dans le nord de la péninsule. La troisième vague a lieu au lendemain de la Première Guerre mondiale. La montée du fascisme en Italie mettra fin à l'émigration paysanne. Les paysans s'absentent pour de longues périodes et ils font parvenir leurs redevances à leur famille. C'est la maisonnée ouvrière-paysanne dont il a été question.

La quatrième vague d'émigration des années 1950 correspond à l'accumulation intense au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale et à la diffusion à large échelle des rapports marchands dans les régions les plus reculées des semi-périphéries européennes. La transformation de la paysannerie est accélérée, entre autres, par les ponctions étatiques qui contraignent l'agriculture méridionale à s'intégrer au marché. La première étape de la transformation sera la prolétarianisation de la paysannerie pauvre, car celle-ci est profondément touchée par la mécanisation et le faible taux de rémunération. De plus, dans les années 1950, même les paysans moyens partent vers les métropoles. On se dirige vers les États-Unis et le Canada ainsi que vers le nord-ouest de l'Europe. L'ampleur de cette vague signale la prolétarianisation de la paysannerie de Montorio. Un petit nombre maintiendra son lien avec la terre, mais la production directe signifie leur soumission formelle au capital. La vague d'émigration des années 1950 s'avérera permanente pour la majorité des paysans, comme en témoigne le dépeuplement et le vieillissement de Montorio. Bon nombre de ces paysans croyaient s'absenter pour une courte période et revenir au pays après avoir fait des économies, comme cela a été le cas pour la génération antérieure, mais leur séjour se prolongera plus de vingt ans ou, encore, il s'avèrera être définitif.

Les causes de l'émigration identifiées par les narrateurs sont nombreuses. On a mentionné les politiques étatiques et la mécanisation de l'agriculture. Il faut ajouter la diffusion des biens de consommation ainsi que les coûts de l'instruction et des soins de santé. Face à ces pressions exercées par l'État et le capital, les narrateurs mentionnent à maintes reprises la pénurie d'argent liquide dans les régions reculées, comme le Molise. En effet, la paysannerie s'adonnait essentiellement à la production de subsistance et les paysans étaient payés en nature (FA4, HB4). De plus, les politiques étatiques qui entraînent la dévaluation de la

monnaie italienne ont affaibli le pouvoir d'achat et les économies des paysans (HB4).

Aux problèmes de liquidité, s'ajoutent les années de mauvaises récoltes (FA1 et FA5). Au cours de la même période, les métropoles des Amériques et de l'Europe du nord-ouest ouvrent leurs portes à l'immigration. Les paysans pauvres partiront les premiers parce que le travail se fait rare à cause de la mécanisation de l'agriculture (FA3 et HA3) et aussi parce que le travail disponible est mal rémunéré (HA3). Une narratrice (FA3) décrit comment les tâches traditionnellement du ressort des ouvriers agricole sont touchées par la mécanisation et les mauvaises récoltes. Les tâches des paysannes, dont la cueillette des olives, ne sont pas immédiatement touchées par les changements. Elles le seront à un stade ultérieur. En effet, l'introduction de nouveaux types d'oliviers est plus récente. Les paysans moyens partiront eux aussi, en même temps que les ouvriers, pour acquérir un revenu qui leur permettra d'agrandir le patrimoine (HA2, HA3, HB4 et FB5). Ils partiront aussi pour affronter les ponctions étatiques et les frais de scolarité de leurs enfants (HA1, FA2, HB4 et HB6).

Un narrateur (HB4) résume fort bien le rôle des politiques de l'État. Il parle des frais additionnels qu'engendrent la diffusion des rapports marchands, l'apparition des biens de consommation, la mécanisation de l'agriculture, la dévaluation de la monnaie alors que les sociétés rurales n'ont qu'un accès restreint à l'argent liquide. Il parle aussi du désir des paysans de mettre fin aux rapports de classe et à leur vulnérabilité en tant que classe sociale. Il n'est pas de ceux qui croient que les paysans ont émigré pour consolider le patrimoine. Cela est néanmoins vrai pour certains paysans comme le soulignent les narrateurs HA1, HA2 et HA3.

“Je crois que la vague d’émigration a été déclenchée par la pauvreté, car la famille qui vit des produits de la terre n’a pas l’argent nécessaire pour acheter les souliers et les vêtements. Il va de soi qu’il n’y avait pas de tracteur, pas de voiture, pas de réfrigérateur; il n’y avait pas toutes ces factures à payer. Par contre, l’argent liquide manquait. Ils ne voulaient pas que (leurs enfants) deviennent charpentier ou paysan. Ils voulaient qu’ils étudient et qu’ils deviennent médecin, technicien, ingénieur, architecte et universitaire. Celui qui dit avoir émigré pour acheter une terre, je ne le crois pas. Moi-même, je choiserais d’émigrer pour assurer l’avenir de mes enfants et pour leur donner une instruction.” (HB4, Bande 2B)<sup>6</sup>

Un autre narrateur de la première génération (HA1) renchérit au sujet de la pénurie d’argent et sur la nécessité d’affronter les frais d’enseignement. Il ajoute que, malgré la pénurie d’argent, les paysans ne souffraient pas de faim, car ils transformaient leur production en aliments. Il affirme avoir émigré pour défrayer les frais de scolarité de ses enfants. Il est un de ceux (FA1, FA2, FB5 et HB6) qui croyaient s’absenter pour une brève période, mais dont le séjour s’est prolongé sur plus de quinze ans.

Une ouvrière agricole (FA2), dont le mari a vécu vingt-cinq ans à l’étranger, met l’accent sur la mécanisation de l’agriculture. L’absence de son époux se prolonge, car les enfants poursuivent des études avancées. Une deuxième narratrice (FA1) situe l’introduction de la mécanisation dans les années 1940

<sup>6</sup> Io penso che la molla che ha fatto scattare l’emigrazione era un pò il bisogno della famiglia perchè era povera, cioè vivere dei prodotti della terra a molto volte è molto povera, e poi dopo non ci sono i soldi per acquistare le scarpe, i vestiti. Va bene non c’era il trattore, non c’era la macchina, il frigorifero, non c’era tutte queste bollette da pagare. Pero mancava questa disponibilità liquida, (...) Non volevano che facessero più i falegnami, i contadini. Volevano che studiavano e diventano laureati, cioè medici, tecnici, ingegnere, architetti, professori. No, non credo. Qualcuno ha detto questo che è andato, emigrato per comprarsi un pezzo di terra non ci credo, io penso che anch’io farei nello stesso modo, emigrare per la mia famiglia per dare loro un avvenire, ai figli, darli l’educazione scholastica. (HB4)

suite à la conscription des paysans et des ouvriers agricoles. Quoiqu'il en soit, les remises de l'ouvrier émigré auront aussi permis l'achat d'une maison et sa réfection ainsi que l'achat de biens de consommation. Les années passent et cet ouvrier agricole, devenu simple ouvrier, désire rester à l'étranger jusqu'à l'âge de la retraite afin de toucher la pension. Les pensions de l'État italien et de l'étranger contribuent au niveau de vie relativement aisé de ces villageois. Elles contribuent aussi à la stabilité politique de la région. En effet, les subsides étatiques sous toutes leurs formes jouent un rôle important dans le Mezzogiorno encore aujourd'hui.

En décrivant la vague d'émigration des années 1950, les narrateurs en attribuent aussi la cause à une série de mauvaises récoltes (FA1, FA4 et HA1). On parle de grêle et de blé qui monte en foin. Les narrateurs soulignent qu'il suffisait de peu pour que la misère frappe.

“J'ai mis une croix sur l'agriculture. Je me suis dis « je m'en vais et je ne reviens pas » sachant que nous allions au Canada. Et même si les gens me disaient « Mais, regarde, ceux qui sont au Canada travaillent dans les usines. » (...) Mais le type de travail m'importait peu pour autant qu'on me paie parce qu'ici, je me suis épuisée à attendre la grâce du ciel. C'est pourquoi nous avons pris la décision, comme tant d'autres avant nous, d'émigrer. Certains l'ont sans doute regretté et ils sont revenus. Les années de l'après-guerre ont été une période très difficile. C'est pourquoi je réprimande les jeunes quand ils se lamentent et je leur dis que le pire, c'est nous qui l'avons vécu.” (FA4, Bande 5A)<sup>7</sup>

<sup>7</sup> Più di tre ettari di terreno. Era tutto u raccolto. Gli altri che per esempio si trovavano da altre zone, più calde, quelli se l'hanno salvato perchè avevano già trebbiato prima. Ma noi che ci trovavamo in montagna, io come tanti altri, c'abbiamo capitato tutto, ma per me che stavo proprio quel giorno stavo trebbiando, me la sono vista brutta. L'anno dopo questo grano è rinato, tutto, ma è rinato di anticipo perchè era cascato, e quando è arrivato il tempo di aprile era già grande, che poi, si è uscito tutto a herba e io l'ho dovuto miettere per fieno. Esse a portato a conseguenze da dire ci faccio croce, me ne vado, e avvia non sapendo dove andavamo.

De fait, le développement économique de l'Italie, au lendemain de la Deuxième Guerre, contribuent à intégrer l'agriculture dans le giron de l'économie nationale (HB6). Par ailleurs, la dévaluation de la monnaie a eu pour effet d'annuler toutes les économies au moment même où l'État imposait des ponctions toujours plus nombreuses sur les maisonnées paysannes (HB4). Aucun narrateur ne parle de la réforme agraire comme d'une circonstance importante. Il ne semble pas qu'elle ait eu un impact important dans cette région.

“L'argent était rare, surtout à la suite de la dévaluation de la monnaie par le gouvernement italien et ceux qui avaient des économies se sont retrouvés avec des billets sans valeur et sans revenu régulier. Plusieurs paysans ont émigré pour obtenir cet argent liquide et pour faire en sorte que leurs enfants ne deviennent pas, à leur tour, des agriculteurs. Ils ont émigré pour changer les structures sociales.” (HB4, Bande 2B).<sup>8</sup>

Somme toute, le développement économique au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale entraîne la prolétarianisation de la paysannerie. L'émigration est nécessaire en raison des contraintes économiques, mais elle est facilitée par les politiques étatiques et les besoins de main-d'oeuvre des métropoles. Les ouvriers agricoles sont les premiers à partir, de façon définitive, pour la plupart. La paysannerie moyenne choisit d'émigrer elle aussi. Les individus sont

---

E quando tanta gente diceva ma guarda che lì, andate in Canada ma lì si lavora a job ( ). Come si lavora basta che mi pagano a soldi perchè qua mi sono stancata di aspettare la grazia del cielo perchè non permetteva mai. Non erano permettendo le staggione. Per questo abbiamo fatto, tanto gente ha fatto decisione di emigrare, forse poi qualcuno è pure pentito, se ne è pure ritornato, ma perchè dopo-guerra è stato un periodo troppo brutto. Perciò noi ritiriammo i ragazzi di oggi, non vi lamentare perchè voi state troppo bene, a confronto di ieri, perchè il brutto l'abbiamo passato noi.(FA4)

<sup>8</sup> Pero mancava questa disponibilità liquida, perchè è scattata una svalutazione al livello monetario nella politica italiana, quindi se uno aveva dei soldi da parte, dopo non valevano più nulli, non c'era più un reddito continuo. Molte persone, molti capi di famiglie sono emigrate per avere un ( ) liquido e per farsi che i figli non diventassero più agricoltore, cioè cambiare la mentalità, cambiare la struttura sociale. (HB4)

partis pour divers motifs, à savoir agrandir le patrimoine et obtenir de l'argent liquide pour affronter les nouveaux coûts. Les vagues d'émigration locales en provenance des Pouilles, qui sont liées au cycle agraire de subsistance, cessent à la même époque. De fait, la transformation de la paysannerie et sa soumission au capital se déroulent sur l'ensemble du pays, mais les modalités varient selon les régions.

L'émigration se poursuit jusque dans les années 1970 et encore aujourd'hui. Dans les années 1990, c'est la jeunesse qui cherche à partir. À l'émigration interne, il faut ajouter celle venue de l'extérieur de la péninsule. Deux narrateurs (HA3 et HB4) discutent des nouvelles vagues en provenance de l'Afrique. Ils dénoncent l'arrivée de cette main-d'oeuvre alors que leurs enfants doivent affronter le chômage généralisé. À Montorio nei Frentani, on parle de l'émigration et du déracinement de la terre, mais le refus des nouveaux immigrants est tout aussi virulent que celui dont ces villageois ont souffert en Amérique et à Milan. Cette vague d'immigration plus récente en provenance de l'Afrique vient confirmer la thèse de Sassen (1992) dont il a été question plus haut ainsi que dans le premier chapitre.

### **L'émigration et les rapports de sexe**

Nous chercherons maintenant à démontrer, à la lumière des récits de vie, comment les choix et les contraintes liés à l'émigration ont été négociés différemment au sein de la maisonnée par les deux générations de notre échantillon. Dans les années 1950, les paysans cherchent à maintenir leur lien à la terre en exigeant que leurs épouses demeurent au village (FA1, HA1, FA2, HA3 et HB4). On peut donc dire que c'est ainsi que s'exprime leur refus de la prolétarianisation. Une narratrice raconte que son mari, croyant partir pour un bref séjour, n'a cessé

de prolonger son séjour au fil des années. Comme tant d'autres comme lui, il remettait la majeure partie de son salaire à sa famille et sa vie à l'étranger n'était que sacrifices.

“Il a quitté Montorio en 1962 (...). Il est parti en Allemagne, il a trouvé un emploi, et il m'envoyait l'argent une fois par mois. Peu à peu, son salaire a augmenté et sa situation s'est améliorée. Seulement, il a dû vivre seul et, moi aussi, j'ai dû vivre seule. J'étais seule avec les enfants et chaque fois qu'il revenait, je lui répétais que je voulais partir, moi aussi, que je ne voulais pas rester. Il me répondait que j'irais travailler et que je devrais payer une *baby-sitter* pour prendre soin des enfants. Il disait « je veux faire les sacrifices, mais tu dois rester à la maison». (FA2, Bande 4B)”

Dans les années 1950, le mari est donc en mesure de décider d'émigrer seul et d'exiger que son épouse demeure au village (FA1 et FA2). Il refuse que sa femme l'accompagne à cause des valeurs modernes qui menacent la famille. Il n'en demeure pas moins que de nombreux couples (FA3 et FA4) ont émigré ensemble comme en témoigne le dépeuplement dont souffre le village de Montorio. Une narratrice (FA4), dont la mère a vécu seule pendant plus de trente ans pendant que son mari était à l'étranger, refusera de rester à Montorio quand son mari partira pour le Canada.

La décision de rester à l'étranger ou de revenir au pays est souvent prise par le mari (FA3). Une narratrice reviendra à Montorio à la demande de son mari.

<sup>9</sup> E isse pare che se ne iuto nel 62 di Montorio. (...) E iuto a Germania, ha trovato il lavoro, ha cominciato a lavorare e stava buono che là pagavano ogni quindici giorni, e lui mi spe-diva i soldi ogni mese. Mano mano e poi è cominciato pure a pagare di più, e stava buono. Solo che m'avuto fare una vita, isse là, solo, e io a eche, da sola. Perchè poi tenevo i bambini, io quando riveneva isse faceva sempre questo raggionamento che iève a ire pure io, io non ci volevo ire. (Che là io ci deve ire a lavorare, e i bambini per badarli si deve pagare qualche baby-sitter,..) Diceva i voglio fare io i sacrifici, ma tu ti devi stare a casa. (FA2)



Cet homme désirait revenir au pays car, pour lui, la vie en Amérique se résumait au travail et la vie y était dépourvue d'attaches. En effet, le couple n'avait pas d'enfants pour les retenir là-bas. De plus, la maison au village les attendait. Par ailleurs, pour elle, l'émigration était une expérience heureuse, car elle aimait cette vie partagée divisée entre la maison et le travail. Même dans les années 1990, Montorio ne peut pas lui offrir le mode de vie qu'elle a connu en Amérique, car c'est un village dépeuplé où, veuve, elle mène une vie solitaire dans la maison son enfance. Elle mène une vie aisée à Montorio, mais son plus grand regret est de ne pas pouvoir retourner aux États-Unis, car elle n'y a plus d'assises (FA4). Quatre autres narratrices (FA1, FA2, FA3 et FA4) ont elles aussi voulu partir avec leur mari, mais seulement deux d'entre elles (FA3 et FA4) y sont parvenues. Cela témoigne de l'autorité exercée par le chef de la maisonnée sur le travail des femmes dans le cadre de la division sexuelle du travail. Il en sera à nouveau question lorsque nous discuterons des rapports sociaux de sexe.

Certains récits de vie laissent entendre qu'un départ définitif était plus aisé pour les paysans pauvres que pour les paysans moyens, qui, eux, étaient encore attachés à la terre. C'est ce que ressort du récit de vie de notre première narratrice (FA1). Elle raconte que son mari ne voulait pas abandonner la propriété et que son séjour à l'étranger ne devait être temporaire. On ne saurait généraliser, car les récits de deux ouvriers agricoles font état de ce même attachement à la terre de la part des hommes de cette génération (FA2 et HA3).

Par ailleurs, les récits de vie des paysannes indiquent que les femmes de la première génération, et même des générations antérieures, n'avaient pas ce même lien et qu'elles n'auraient et n'ont pas hésité à abandonner la vie paysanne. Il n'y a donc pas pénurie de main d'oeuvre féminine pendant ces années-là et les

tâches des femmes sont les dernières à être touchées par la transformation de l'agriculture (FA1, FB5, HA1 et HA3). Nous y reviendrons. La prolétarianisation de la paysannerie s'avèrera incontournable. En un premier temps, les terres ont été abandonnées, puis parfois rachetées par les villageois pour agrandir leur patrimoine.

“Toutefois, les femmes, elles, étaient toujours nombreuses parce que quand l'émigration vers l'Amérique s'est enclenchée, les hommes sont partis les premiers et les femmes sont restées en Italie. Puis, même les paysans qui ne possédaient rien ici, sauf une maison, ont émigré avec leur famille. Dans le cas de mes deux soeurs, elles sont restées en Italie et c'est le mari qui revenait tous les deux ou trois ans. Par la suite, les hommes ont émigré avec leur famille. Mon père me disait, avant de partir, que ce n'était pas une bonne idée de faire venir la famille. En ces temps-là, il n'y avait pas d'assurance chômage, de pensions, non, il n'y avait rien.” (FA1, Bande 11A)<sup>10</sup>

Les paysannes de la première génération (FA1, FA2 et FA3) désiraient émigrer afin que la famille vive sous un même toit. Elles n'hésitaient pas à délaissier la lourde division sexuelle du travail des sociétés paysannes et elles étaient fort conscientes des conséquences de leur choix (FA1, FA2, FA4). Celles qui ont quitté Montorio n'ont aucun regret, comme en témoigne une de nos narratrices (FA4). Deux d'entre elles (FA1 et F45) ont grandi sans connaître leur père. Il leur importait, plus que tout, de ne pas connaître le même sort que leur mère et que leur famille soit unie.

<sup>10</sup> Pero le donne ce n'erano sempre abbondante perchè quando c'è stato l'emigrazione per l'America sono partiti sempre primi gli uomini, e le donne sono rimaste più a casa, in Italia. Poi dopo hanno cominciato a emigrare pure la donna, chi non c'aveva quasi niente qua oppure solo una casa, hanno pensato di portarsi le famiglie dietro. Mentre prima, le mie sorelle, le due prime hanno sposato americani, pero le moglie sono state sempre in Italia, tornavano loro, ogni due o tre anni. E dopo questa emigrazione dopo hanno pensato di portarsi le famiglie. Mi diceva mio padre prima emigravano le donne più così, una famiglia per bene, non piaceva portarsi la famiglia indietro. In quei tempo non c'era ne assistenza in America, non c'erano assicurazione, pensione, non c'era niente. (FA1)

Dans la majorité des cas, les départs de Montorio ont été définitifs. Le dépeuplement du village et le vieillissement de la population qu'on constate aujourd'hui à Montorio en témoignent avec éloquence. Les dossiers d'archives témoignent aussi de quelques cas d'abandon : des hommes n'ont plus jamais donné signe de vie à la famille qu'ils avaient laissée à Montorio. Les récits de vie recueillis auprès des paysans de la première génération racontent l'exode définitif et, parfois, le rare retour au village. Ainsi, un paysan moyen (HA1), qui croyait s'absenter pour un bref séjour, ne reviendra qu'après une absence de quinze ans. Un autre paysan moyen partira de façon définitive (HA2). Le paysan pauvre reviendra, lui, par contre (HA3). Dans la deuxième génération, le fils d'un paysan moyen partira de façon définitive, mais vers le nord de la péninsule (HB4). Les deux autres hommes de notre échantillon sont nés de paysans pauvres et bien qu'ils souhaitent partir, leur épouse désire vivre à Montorio (HB5 et HB6).

Deux narrateurs (HA3 et HB4) expriment leur ressentiment à l'égard des circonstances qui les ont obligés de partir. Le premier exprime son refus de l'exploitation de sa force de travail. Par ailleurs, le second parle en terme de son développement personnel. Il met aussi l'accent sur le refus du monde étouffant de la vie communautaire et du contrôle exercé sur la sexualité. En cela, il rejoint le refus de la soumission à l'autorité familiale dont parlent Arrighi et Piselli (1987).

Avec la division internationale du travail, les vagues d'émigration se dirigent désormais vers le nord de la péninsule (HB4) plutôt qu'à l'étranger (HA3). À Montorio, sauf pour deux cas, il n'y aura pas de retour des travailleurs vers la terre tel que décrit par Arrighi (1989) pour la Campanie. Dans les années 1990, l'exode se poursuit, mais cette fois-ci, c'est la jeunesse qui quitte Montorio. (HA3, FA3, HB4, FB5 et HB6). Elle se dirige à son tour vers les centres industriels et

administratifs de la région ou, encore, du nord de la péninsule, comme la génération précédente (FB5 et HB6). Ceux qui parviennent à trouver un emploi dans les environs de Montorio habitent toujours au village et ils font la navette pour se rendre au travail. Toutefois, le chômage est élevé dans le Mezzogiorno et on trouve difficilement un emploi dans la région. Les narrateurs soulignent que la jeunesse quitte, à son tour, le village de façon définitive et que ce nouvel exode entraînera inévitablement la disparition de Montorio (FA3, FB5, HA3, HB4 et HB6).

L'émigration est vécue de manière différente par chaque génération. Dans les années 1950, ce sont les paysans qui tentent de sauvegarder leur appartenance de classe et leur identité paysanne par le biais de la maisonnée et la terre. L'appartenance au lieu devient pour plusieurs d'entre eux le symbole du refus de l'émigration. Il n'en est pas de même pour les paysannes de la première génération. Ces femmes, peu importe leur classe sociale, ont voulu abandonner le village pour sauvegarder l'unité familiale. Il en est de même pour les générations antérieures de femmes.

La vie des paysannes, qui sont restées au village, est vouée au travail de la terre et à la solitude. Ces femmes (FA1 et FA2) racontent leur vie en tant que chef de maisonnée. La première (FA1) raconte la lourde charge de travail qui pesait sur ses épaules, car elle devait gérer la production et assumer la charge de la maisonnée. Elle exprime à maintes reprises que la gestion de la terre n'est pas une tâche de femme. Ce disant, elle exprime son ressentiment à l'égard de la vie solitaire qu'elle a menée et à la décision de partir seul. Son mari a exigé qu'elle reste à Montorio afin de gérer la propriété. Elle jugeait que puisque l'absence de son mari se prolongeait, il n'y avait pas de raison pour qu'elle ne puisse pas émigrer et travailler elle aussi. Comme son mari ne fixait toujours pas la date de son

retour, elle a menacé de tout abandonner. Son mari est revenu peu de temps après cette confrontation. Une autre narratrice (FA2) raconte comment son mari décide, après une longue absence, de reporter à nouveau son retour afin d'obtenir sa pension. Elle n'acceptera jamais les raisons qui lui sont offertes parce que l'absence du mari signifie l'éclatement de la famille. De plus, les promesses de son mari la laissaient indifférente. En dernier lieu, elle conclut que les sacrifices de son mari ont été vains.

"J'étais d'accord pour qu'il parte, mais il tardait à revenir. Je voyais les familles partir et je me disais que je pouvais travailler moi aussi car j'étais jeune alors et que la famille pouvait être réunie. Comme il avait la propriété et que ses parents étaient vivants, il me disait qu'il ne voulait pas tout perdre et il s'en est tiré comme ça. Certes, alors, je ne m'attendais pas à ce qu'il revienne de si tôt et j'ai compris qu'il n'était pas pressé de revenir. Je ne pouvais pas m'occuper de la ferme car, en tant que femme, je n'ai pas la vigilance nécessaire et on me volait. De plus, j'avais les enfants à élever. Je voulais tout abandonner et partir. J'ai pris ma décision quand la grange s'est écroulée. Nous avons obtenu un prêt pour la reconstruire. Je lui ai dit que s'il voulait une grange, il devait revenir car je ne m'en occupais pas. C'est ainsi qu'il est revenu après quinze ans. Les années passent à force de toujours prolonger son séjour de deux ans. La famille doit vivre ensemble." (FA1, Bande 1)<sup>11</sup>

<sup>11</sup> Io so stato pure d'accordo solo che dopo lui l'ha preso a lungo, e poi pensavo, che allora si cominciava a emigrare le famiglie, per esempio potevo lavorare pur'io. In quelli tempi ero giovane pur'io, potevamo fare fare una famiglia là. Ma lui dato che c'aveva la proprietà, aveva i genitori, non teniva nessuno più, cie mi dispiace lasciare tutto e si è tirata così. Certo che l'aspettavo, si perchè, l'hai visto ai fatti suoi, diciamo mantieni l'azienda non la posso tenere, perchè prima sei una donna, non puoi dare quella vigilanza che ci vuole, quelli tirubano pure, quindi come si fa, io ieva a badare pure i figli a crescere. Questo non ci sta, io me ne vado, questo devo lasciare a l'abbandono, qua, comie sifa? Poi mi son deciso pur io quando si doveva fare quella stalla là. Che avevamo fatto una domanda per un prestito, poi è stata accordata questa domanda. Hai detto se si deve fare la stalla, devi ritornare che io non faccio proprio niente. Così, poi è tornato, ... fa quindici anni. Un paio d'anni alla volta si allunga. La famiglia è fatta per stare insieme. (FA1)

Au début, il ne pouvait pas revenir sous peine de perdre son emploi. Les patrons se sont rendus compte qu'il travaillait fort et avec le temps il a obtenu des promotions et il est même devenu superviseur. Il disait toujours « Quand je prendrai ma retraite, nous irons en voyage et je ferai voir tous les endroits que j'ai visités. » Ce sont des balivernes d'homme. (FA2, Bande 6)<sup>12</sup>

Le mari peut aussi décider de revenir au pays alors que l'épouse souhaite demeurer à l'étranger. Tel a été le cas pour une des narratrices (FA3). Elle ne désirait pas quitter New York pour revenir à Montorio, même si elle était attachée à son lieu d'origine. Elle se plaisait en Amérique, car elle aimait la vie qu'elle y menait. Leur maison offrait tous les comforts et était aménagée à son goût. Elle était libre de sortir à son gré et de se divertir comme bon lui semblait. Elle savait qu'en retournant à Montorio, elle n'aurait plus cette liberté et qu'elle ne pourrait pas goûter ces plaisirs de la vie. Il pleuvait le jour de son arrivée à Montorio et elle ne voyait que les volets fermés et les maisons grises de pluie. Le mauvais temps reflétait son état d'âme. Elle est montée dans sa chambre, où elle s'est mise à pleurer car elle croyait qu'elle ne pourrait jamais s'adapter à cette triste vie.

Les récits de la seconde génération témoignent eux aussi de l'absence du père et du fait que la mère assume la gestion de la terre et les responsabilités de la maisonnée (FB5, HB4 et HB6). Presque tous les récits soulignent la solitude de ces couples qui ont été séparés pendant près de vingt ans. Le déchirement qui sous-tend l'émigration n'est pas passé inaperçu pour la deuxième génération.

<sup>12</sup> Io rimanevo contente assai, se emigravo pur'io e facevo una famiglia lontano, voe poteve stare tutti inseime. Nai fatto quello e non sono rimasta contente. I primi anni no riveniva per niente, se no perdeva u lavoro. Chille allora hanno visto che tu sapeva tenere, poi, piano, piano, ha cominciato a stare sopra u lavoro chiste veramente l'avevano colto per il bene, che cominciava a fare u padrone alla. Diceva sempre Maria, quando mi ritiro, andiamo a fare una gita e ti porto in tutti i posti dove sono stato io. Quello era un cantiere tutto d'uomini..(FA2, Bande 6A).

Les récits de deux narrateurs (FB5 et HB6) laissent entendre que les femmes de la deuxième génération ne sont pas disposées, comme celles des générations antérieures, à quitter leur lieu d'appartenance. Bien que les hommes veuillent partir, les femmes sont en mesure de négocier, avec succès cette fois, leur refus de partir ou de vivre seules (FB5, HB5 et HB6). Les jeunes femmes n'acceptent pas d'être séparées de leurs maris, comme l'ont été leurs mères et leurs grand-mères. Elles (FB5 et HB6) refusent un mode de vie fondé sur l'émigration au détriment de la famille. De plus, elles refusent de partir, car l'émigration n'a pas le même attrait que pour les femmes des générations antérieures. Il semble qu'on ne délaisse la double charge de travail comme on délaisse la division sexuelle du travail des sociétés paysannes. De plus, la vie urbaine signifie qu'elles s'éloignent des amitiés et des liens communautaires qui donnent un sens à leur vie. Le sentiment d'appartenance au lieu tel que vécu par les hommes et les femmes de deux générations s'est profondément modifié et même inversé en quelque sorte. Il importe de souligner que les femmes de la seconde génération sont en mesure de négocier ces choix de vie alors que leurs mères et leurs grand-mères n'avaient pas toujours ce même pouvoir décisionnel. On est en mesure de constater le degré de changement social dans les rapports des sexes. Il y a lieu de croire que le mouvement féministe a eu un impact ou, encore, qu'il est en partie intégré, en quelque sorte, dans le discours quotidien qui sous-tend les choix de vie. Tout n'est pas acquis pour autant, comme le nous le verrons lorsqu'il sera question de la scolarité des femmes. Ce qu'on entrevoit du féminisme vaut peut-être aussi du mouvement écologique. Nous y reviendrons quand il sera question des choix liés à l'autonomie et à des initiatives locales de mise en valeur d'un paysage.

## **Le travail**

La main-d'oeuvre qui provient des périphéries, le plus souvent jeune, peu instruite, malléable et vulnérable, se prête aux emplois non qualifiés dans les métropoles (Sassen : 1992). Cette main-d'oeuvre consomme peu et n'utilise que très peu les programmes sociaux disponibles dans les sociétés avancées. Sa reproduction est assurée en partie par son pays d'origine. Elle se distingue de la main-d'oeuvre nationale car elle est souvent entâchée d'une identité ethnique qui sert à justifier son traitement inéquitable. En effet, cette main-d'oeuvre contribue à maintenir les échelles de salaires à la baisse et elle doit accepter des conditions de travail moins intéressantes. Elle peut aisément être rapatriée, car l'État ne lui accorde pas aisément la résidence permanente. En effet, l'État, dans son rôle contradictoire, cherche à desservir les intérêts du capital en facilitant l'arrivée de cette main-d'oeuvre sur son territoire tout en répondant aux revendications syndicales de la main-d'oeuvre nationale. Sassen (1992) et Arrighi (1987) font aussi le lien entre l'émigration et la diffusion des valeurs modernes.

Les récits des narrateurs décrivent les conditions de vie difficiles à l'étranger. Tel a été le sort de plusieurs générations de paysans venus du Molise. Les récits font état d'une vie de sacrifices et de solitude. Un narrateur (HA1) décrit longuement non seulement de la solitude, mais aussi du sentiment d'humiliation qui ne quitte pas l'ouvrier étranger à cause des difficultés liées à l'apprentissage de la langue. Cet homme raconte aussi les conditions pénibles de logement et le manque d'intimité. Il évoque les difficultés d'intégration et le racisme manifeste à l'égard des émigrés. Il décrit aussi comment les emplois non qualifiés étaient réservés aux immigrants alors que seuls les Canadiens et les immigrants des pays du Commonwealth avaient accès aux emplois qualifiés. Il parle aussi de



l'évolution du caractère ethnique des quartiers de Toronto au gré des vagues d'émigration. Vivant seul, il devait affronter la double journée de travail. Il ajoute que sa décision de revenir au pays est en majeure partie au poid des tâches ménagères.

"J'habitais dans le quartier italien, mais les conditions laissaient à désirer, car on était à quatre ou cinq dans une chambre. J'ai cherché un logement dans les quartiers anglophones, mais ils étaient plutôt racistes et quand ils réalisaient que j'étais Italien, ils refusaient de louer.

Il y avait des postes avancés de livres, mais pour être retenu, il fallait un certain niveau d'instruction. (Les Canadiens) pouvaient postuler, mais la plupart d'entre eux n'étaient pas intéressés. L'immigrant qui aurait bien voulu le poste ne pouvait pas l'obtenir, car il n'avait pas les études nécessaires, ni la maîtrise de la langue.

Je me sentais continuellement humilié car je ne comprenais pas ce que les gens disaient. Naturellement, quand les enfants ont grandi, j'ai laissé tomber l'idée de les transférer là-bas pour leur éviter cette humiliation. Il aurait fallu qu'ils viennent très jeunes, comme cela a été le cas pour bon nombre de nos compatriotes venus avec leur famille. Leurs enfants ont appris la langue jeunes et, souvent, ils servaient d'interprètes auprès des parents.

J'ai décidé de revenir, car j'étais seul. J'y suis resté plusieurs années car j'avais un emploi et des amis. Cela a été difficile de quitter le Canada. J'étais bien et j'étais mal. Je devais faire le ménage, le lavage. Je ne supportais plus cette vie solitaire et je n'étais plus tellement jeune. Le soir, quand je rentrais, le trajet prenait une heure à l'heure de pointe. Une fois arrivé, comme je vivais seul, je devais voir aux achats. (...) Je faisais les courses sur une base quotidienne. Puis, je préparais les repas du soir et du lendemain en plus des travaux ménagers. C'était trop compte tenu de mon âge et j'ai décidé de revenir." (HA1, Bande 18A)<sup>15</sup>

<sup>15</sup> (Se stavi in un posto dove c'era molta emigrazione, stavi male perchè stavi a quattro o cinque in una piccola stanzetta. Se andavi dove c'erano tutti inglese, tenevano le stanze vuote, poi quelli erano piuttosto razzisti, se sapevano che eri italiano, non ti davano una stanza. E allora ti dovevi stare insieme agli italiani, e male come stavi.)

Il n'y a pas que la solitude qui soit pénible. Les conditions de travail sont elles aussi difficiles. Il se peut que le couple travaille ou encore que seul l'homme travaille. Il a déjà été question du fait que les femmes ont accepté le salariat. Il n'y a pas d'emploi qui ne soit trop lourd. Il n'en demeure pas moins que les conditions de vie dans les pays d'accueil sont le plus souvent difficiles. Un narrateur (HA1) explique comment les immigrants n'étaient pas admissibles aux programmes sociaux la première année de leur arrivée. Il parle aussi de l'absence de programmes d'insertion, surtout en ce qui a trait à l'apprentissage de la langue.

Les récits décrivent aussi le racisme à l'égard de la main-d'oeuvre immigrée. Même quand le racisme s'exprime de façon contournée, il joue un rôle sur le type de logement et d'emploi auquel l'ouvrier aura accès. De plus, le racisme ne vise pas seulement l'ouvrier venu d'ailleurs. Il se manifeste aussi à l'égard de

---

Naturalmente i capi ti volevano bene, poi stando sempre quella vita ti impari altre cose e passi a un altro lavoro. Se lasci quello dove vuoi andare, forse c'erano pure, ma magari eri lo stesso canadese che eri conoscenza della lingua, conoscenza del posto, poteva fare pure un corso da saldatore lo poteva fare benissimo se voleva. Presso la stessa compagnia ci stavano aperti dei posti, ma ci vuole sempre un pò di scuola, quindi l'emigrante non può farlo. Potevano andarci loro, pero buona parte di loro non erano interessati diciamo no. L'emigrante che era interessato non poteva farlo per mancanza di studi, di lingue, tutte ste cose, erano difficoltà. Quelli che lo poteva fare, bevevano e quei posti così non ci davano. E si perchè quel deffettuccio ce l'avevano da bere, e la legge non permetteva stu fatto qua, sul posto di lavoro non dovevano bere, pero erano tutti fra loro, si coprivano uno l'altro.

Io che ho avuto quella esperienza che mi ci sono trovato male quando in mezzo a tanta gente non capivo niente, questa è una umiliazione. Naturalmente quando i figli si sono fatti un pò grandi, per dire la verità, non lo creduto più di trasferirli, per non farli trovare alla stessa cosa che hai vissuto io, questa umiliazione, mentre se venivano da piccoli come sono andati tanti nostri connazionali, che hanno portato la famiglia piccoli, subito a scuola, e i figli facevano da interprete per i genitori.

E così via facendo sono deciso di tornare, non si può fare quella vita da solo per molti anni, perchè poi viene l'età, e io per esempio cominciavo, la sera quando tornavo a casa che mi trovavo lontano così, una mezzoretta pero all'orario di punta, pero gli autobus tutti i stop doveva fermare, perchè molta gente, e arrivavo a casa ci mettevo un ora, il doppio del tempo, e sapete che mi pilliava la sonnolenza. Poi dovevo tornare a casa, pensare se dovevo comprare qualcosa perchè ero solo, mica tenevo il frigorifero, io non c'avevo niente. E dovevo fare quel altro lavoro. Poi dovevo pensare alla cura della lavanderia, la laundry, ne facevo troppo per l'età che mi cominciava a venire addosso. E me ne sono tornato.

l'ouvrier venu d'une autre région du pays. Ainsi, la main-d'oeuvre méridionale souffrira de racisme même dans le nord de la péninsule, comme en témoigne un narrateur (HB4). On refusait de lui louer un logement à cause de son accent méridional et il a dû perdre cet accent du sud afin de pouvoir s'intégrer. Dans les années 1990, le préjugé à l'égard des méridionaux est toujours dominant, mais c'est aussi au tour des vagues plus récentes, venues de l'Afrique, de subir le racisme lié à l'immigration (HA3, HB4). L'ostracisme ou l'hostilité qui se manifeste par l'attribution d'une identité ethnique à celui qui est à la recherche du travail ne distingue pas entre la migration interne et l'immigration internationale.

Un narrateur (HA3) qui a émigré autour de 1965, ressent encore aujourd'hui la colère liée à l'exploitation qu'il a connue pendant son séjour au Canada. Il refusera la prolétarisation qui l'enferme dans une vie d'illusions et il reviendra en Italie. Il pratiquera divers métiers, mais c'est l'achat d'une terre qui symbolisera son autonomie. Il exprime le refus de la prolétarisation par le biais d'images. Il qualifie les dollars canadiens de « douleurs » et, à ses yeux, le rêve de ses compatriotes n'était qu'une illusion. Il regrette avoir usé sa santé à travailler six jours semaine. Il se sentait exploité lors de son séjour à l'étranger, mais il n'a guère de sympathie pour ceux qui, par contrainte économique, sont obligés à leur tour de quitter leur pays à la recherche d'un emploi. Il justifie une telle prise de position en soulevant la question du chômage élevé qui frappe la jeunesse du Mezzogiorno (HA3).

“Je suis parti au Canada en 1965 et quand je suis arrivé à Montréal, j'ai constaté que les immigrants vivaient d'illusions. Des cars entiers partaient chaque semaine pour prendre le bateau à Naples en direction de Montréal et Toronto. Quand je suis arrivé à Montréal, les travaux pour l'Expo 67 étaient en cours : j'ai travaillé dans la construction pendant quatre ans. Je m'ennuyais car je ne faisais que travailler. Quand je suis revenu en Italie,

en 1969, je me suis remis au travail et je m'y sens bien. J'ai exercé divers métiers et, aujourd'hui, je travaille la terre, mais pour mon propre compte et je suis heureux. Au Canada, il y avait beaucoup de travail. J'ai travaillé fort, car j'étais jeune, et on a exploité ma jeunesse et ma force." (HB3, Bande 1A)<sup>14</sup>

À ses yeux, ses compatriotes sont pris dans l'engrenage du quotidien, que symbolise l'hypothèque. Ils ne peuvent plus s'en sortir : ils « n'ont pas de souliers » et ils vivent d'illusions. D'ailleurs, conclut-il, les fleurs au Canada n'ont pas de parfum et que ce n'est qu'en Italie que les fleurs émanent un parfum abondant.

Une narratrice (FA4) abonde dans le même sens en valorisant sa contribution au développement du pays et en soulignant l'exploitation qui la soutient ainsi que le statut subalterne qu'on accorde aux immigrants.

"Je remercie (le pays) qui nous a accueilli, vraiment, même si, aujourd'hui, il y a des conflits de la part des vieux pour qui nous sommes toujours des immigrants. Le Canada est grand et il a besoin de main-d'oeuvre et nous sommes partis là avec toute la bonne volonté du monde. Nous avons développé ce pays, mais nous avons été exploités et nous avons participé à notre exploitation, car nous avons travaillé trop fort, au-delà de nos forces.

<sup>14</sup> Quindi noi siamo emigrati in 65 a Montréal. Quando sono venuto lì si viveva d'illusione. Perché allora si diceva sempre l'America, l'America, perché la gente che è spopolata di qua, che ha emigrato di qua, è andata a Montréal, a Toronto. Equa c'è stato u spopolamento verso il cinquanta, del cinquanta fino al 64-65 e dopo è finito l'emigrazione. E c'è stato tutte le settimane dei pullman interi che partivano a Napoli a prendere la nave per emigrare in Canada. Dopo mano mano il paese è tutto spopolato. E quindi adesso qua ci sono solamente i vecchietti, fa sei- settecento abitanti il paese, non fa di più. E io quando sono venuto là a Montréal in 1965, avevano inniziato l'Expo, e il lavoro ce n'era molto di lavoro, nella costruzione. Ho arrivavo a lavorare una ventina d'ore, su 24 ore, notte e giorno lavoravo. E visto di così mi sentivo un po troppo annoiato. Perché sempre a lavorare, a lavorare, a lavorare, e quindi, un bel momento ho pensato qua non mi va, non mi piace, e me ne so ritornato di nuovo in Italia, dopo di quattro anni. Mi trovo molto più buono in Italia e no al Canada perché al Canada, quando sono arrivato io, di lavoro ce n'erano abbondantissimo, perché con l'Expo che hanno aperto lì c'è stato un afflusso di lavoro chi non voleva lavorare. Quindi io so trovato giusto so trovato che ero giovane quindi la compagnia dove lavoravo mi poteva benissimo sfruttare che era giovane e (redevo).

Nous avons travaillé fort pour gagner cet argent que nous n'avions jamais connu. Mais nous avons travaillé fort pour développer ce pays." (FA4, Bande 8A) <sup>15</sup>

Deux narratrices (FA1 et FA2) racontent comment le séjour de leur mari s'est prolongé sur plus de quinze ans alors qu'ils croyaient partir pour une brève période de temps. La vie des ouvriers du système mondial peut aisément se dérouler à l'étranger si rien ne les contraint à revenir, car, à cette époque, la diffusion des rapports marchands créait de nouveaux besoins qui n'avaient de cesse (FA1, HA1, FA2, HB4 et HB6).

Un narrateur (HB6) confirme à quel point il était aisé de reporter sans cesse le retour au pays. Son père a été un de ceux qui devait s'absenter le temps de faire des économies et qui est resté plus de vingt ans à l'étranger. Son père lui a avoué, lors de son retour, que s'il avait su que son absence allait être si longue, il aurait demandé à sa famille de le rejoindre. Son père voulait que la famille reste à Montorio, car il croyait que les sociétés industrielles étaient responsables de l'éclatement de la famille. En effet, les femmes devaient travailler à l'extérieur du foyer et les enfants grandissaient dans les garderies. Ce père souhaitait un avenir à Montorio, soit une terre ou une maison. Son épouse devait gérer les remises qui permettaient l'achat et la réfection de la maison.

Le narrateur raconte aussi la vie solitaire des femmes qui, comme sa mère, sont demeurées en Italie. Il estime tout de même que sa mère a connu une meilleure qualité de vie à Montorio que la vie qui aurait été la sienne à l'étranger.

<sup>15</sup> E ringraziamo a chi ci ha accolti, veramente, anche se oggi ci sono i litigi, sai, l'invidia, che siamo sempre immigranti. E grande il Canada, c'ha bisogno dalla mano d'opera, e noi ci siamo andati con tutta la volontà buona, che l'abbiamo sviluppata, pero ci siamo sfruttati a noi stessi, abbiamo fatto troppo lavori un pò pure al di più che potevamo, sempre per u soldi che non avevamo viste. Quando abbiamo visto u soldi ci è venuto tutto una animazione per sviluppare li.

Il termine en soulignant à quel point l'absence du père a profondément marqué les familles qui ont vécu une telle séparation.

Les femmes ont un tout autre point de vue. Les femmes de la première génération n'hésitent pas à tout quitter pour une vie de travail à l'étranger, car cette nouvelle vie leur permettra d'améliorer leur situation. Elles sont aussi unanimes quant à l'importance qu'il faut attacher à la vie de famille. Les femmes des deux générations dénoncent la futilité de certains sacrifices et elles ne veulent pas d'une vie de couple reportée dans un futur éloigné. Le témoignage qui suit illustre bien la vulnérabilité de la main-d'oeuvre immigrante face au rapatriement en période de chômage ou pour cause des raisons de santé.

"Il gagnait peu au début, mais, avec le temps, son salaire augmentait et il disait toujours, les derniers temps, « Je reste pour compléter les années nécessaires et je me reposerai à mon retour ». Quand il est tombé malade, les patrons l'ont renvoyé. Ses projets ne se sont pas réalisés et tous ses sacrifices ont servi à rien." (FA2, Bande 5A)<sup>16</sup>

Les récits de vie nous permettent de confirmer les thèses de Sassen (1992) et Arrighi (1987) au sujet de la main-d'oeuvre qui se rend dans les métropoles dans les années 1950 et qui sera cantonnée dans les emplois non qualifiés. Ils jettent aussi une lumière sur le racisme qui l'entache. Ils décrivent aussi les sacrifices encourus afin d'expédier leurs économies à leur famille. Les femmes qui accompagnent leur mari seront nombreuses à travailler (FA3 et FA4). D'autres seront ménagères (HA3). Les récits expriment aussi la prise de conscience des narrateurs par rapport à leur exploitation (FA3, FA4, HA1 et HA3)

<sup>16</sup> Di poco, e poi piano piano, c'ha avuto... e poi diceva sempre, diceva gli ultimi anni che me mi restano, mi ci devo compire i anni che ormai non mi servono più, mo mi guadagno qualcosa, e mi trovo buono, e mi commincio a riposare. E piano piano arriva l'età, che quello doveva arrivare a 60 anni, quello ancora non ci arriva manche mo. E poi quello si è ammalato, le cose non sono iuto tanto, tutte le cose che aveva pensato di fare, non li è riuscito niente

## **Les rapports sociaux de sexe**

### **Division sexuelle du travail**

Nous nous pencherons maintenant sur les rapports de sexe à la lumière des théories féministes qui analysent l'impact des stades de développement du capital sur les rapports sociaux de sexe. Il s'agit aussi de cerner quels sont les rôles politico-économique des femmes, les représentations qu'en véhiculent les instances idéologiques et le contrôle qui s'exerce sur la sexualité des femmes afin d'évaluer l'impact d'un changement social sur les femmes (Kelly : 1984, Leacock : 1981; Nash : 1983; 1986 et 1990).

Au cours de la période qui nous concerne, on constate que la division sexuelle du travail cède la place, au gré du développement économique, à double journée de travail. Nous avons choisi de mettre l'accent sur deux aspects, soit le travail et la sexualité des femmes. Il en a déjà été question lorsque nous discutons de l'émigration. La ponction sur le travail qui s'exerce dans le cadre d'une société paysanne se modifie au fil de la transformation de l'agriculture. Il est plus difficile de traiter du contrôle qui s'exerce sur leur sexualité et de la conscience dominée (Mathieu : 1991) dont il a été question au premier chapitre. La conscience dominée renvoie au processus de socialisation par lequel un individu intériorise des représentations idéologiques qui l'amènent à être étranger à lui-même. La notion de structure du vécu (Williams : 1977, 1981, 1989) vient enrichir celle de la conscience dominée, car elle introduit la notion de présence immédiate au monde. En cela, elle rejoint la notion de l'acteur social qu'on retrouve chez Gramsci (1991). Cela renvoie aussi au récit inachevé de Portelli (1991).

Nous nous pencherons en un premier temps sur la division sexuelle du travail telle que décrite par les narratrices (FA1, FA3 et FA5). Dans les années

1950, la maisonnée patriarcale se fonde sur la division sexuelle du travail (FA1 FA3 et FB5). Les paysannes des maisonnées aisées semblent plutôt gérer la maisonnée et les stades de la production agricole sans participer directement aux travaux. Les femmes de la paysannerie moyenne sont avant tout partenaires dans le travail en plus de s'occuper de la maisonnée alors que les paysannes pauvres vendent leur force de travail.

Une narratrice (FA1), qui appartient à la paysannerie moyenne, décrit la maisonnée patriarcale de Montorio. Le chef de la maisonnée exerce son autorité sur tous les membres, et ce même sur les couples mariés qui partagent le même toit. L'autorité du chef se fait sentir même pendant son absence à l'étranger. Il en été question quand nous discussions de l'émigration. Les parents décidaient aussi du transfert de la terre aux enfants et il est symbolisé par la cession de la chambre matrimoniale au couple désormais chef de la maisonnée. Le nombre de membres dans une maisonnée était souvent proportionnel à l'importance de la propriété. On adoptait aussi, lorsque le besoin se présentait, les membres vulnérables de la parenté. Chaque nouveau membre signifiait une charge additionnelle de travail pour les femmes. La naissance d'une fille était un événement heureux, car elle aiderait avec les travaux de la maisonnée. Par ailleurs, la naissance d'une fille était perçue comme une charge financière dans les familles pauvres.

Lors de l'absence du chef de la maisonnée, c'est la mère qui prend la relève (HB4, HB6). Ainsi, deux narratrices (FA1, FA4) racontent la vie de leur mère en tant que chef de la maisonnée. La première d'entre elles (FA1) connaîtra le même sort. La seconde précise qu'elle a été élevée par sa soeur aînée, car sa mère était prise par les tâches de la maisonnée. Un narrateur partira pour Milan pour échapper, entre autres, à la tutelle économique de sa mère qui exerce



le rôle de chef de maisonnée en l'absence de son père (HB3). Cela ne signifie pas pour autant que le chef de la maisonnée est délesté de son autorité. Deux narratrices (FA1 et FA2) nous racontent que leur mari leur faisait parvenir des directives de l'étranger.

#### Les travaux agricoles

Les femmes de la paysannerie moyenne participaient aux tâches du cycle agraire aux côtés de leur mari et des ouvriers. En plus de travailler aux champs, elles devaient aussi préparer les quatre repas quotidiens pour les membres de la maisonnée, y compris ceux des ouvriers agricoles. Les repas étaient portés aux champs soit sur la tête des femmes ou encore à dos d'animal (FA1, FA2 et FA3).

Les villageoises travaillaient également dans les olivaias et dans les vignobles. À cette époque, les oliviers étaient moins nombreux, mais ils étaient plus grands et on devait se servir d'échelles lors de la cueillette. Les oliviers qu'on retrouve dans les campagnes aujourd'hui sont une espèce naine qui facilite la cueillette (FA1). Les paysannes aidaient aussi à planter les nouvelles vignes et elles participaient aux vendanges, deux tâches lourdes qui permettaient d'approvisionner la maison en vin (FA2). Les femmes étaient aussi responsables des travaux dans les vergers et dans les potagers, car ces activités se déroulaient en périphérie du village (FA1). Elles s'occupaient aussi des animaux de la basse-cour. Une tâche connexe était la culture du maïs, car le maïs servait à nourrir les animaux (FA1, FA2 et FA4). Tout comme pour les vignobles, il s'agissait d'une tâche difficile et les paysans y participaient parfois à ces travaux. Seuls les paysans pauvres se servaient de la farine de maïs pour la pizza, car elle était moins dispendieuse que la farine de blé.

### Les travaux de la maisonnée

Les narratrices décrivent les tâches de la maisonnée (FA1, FA3 et FA4). Les femmes devaient, sur une base quotidienne, préparer les repas, ramasser le bois et puiser l'eau potable. Les paysans moyens se servaient des animaux pour transporter l'eau alors que les paysans pauvres devaient porter l'eau sur leur tête. Certaines tâches, comme la cuisson du pain, se faisaient sur une base hebdomadaire. Il fallait aussi voir au ménage, aux enfants, à la lessive, au repassage, au reprisage et à la confection des vêtements. L'absence d'un aqueduc et la pénurie d'eau rendaient les travaux, comme le lavage des draps et des langes, encore plus difficiles.

### Le mariage et la sexualité

Le chef de la maisonnée exerçait son autorité sur tous les membres (FA1, FA3). On envisagerait mal de lui tenir tête une fois sa décision rendue (FB5), du moins pas ouvertement (FA1). Il décidait du mariage de ses enfants et il était garant de l'honneur familial, ce qui signifiait contrôler la sexualité des femmes (FA3, FB5). Le mariage est un contrat entre deux familles et un partenariat de travail (FA1, FA3 et FA4). Les parents consultaient parfois la jeune fille en lui présentant les avantages du parti qui avait été choisi, soit le statut de sa famille, son héritage ou son tempérament. Elle pouvait, parfois, refuser un prétendant. Les fiancés ne devaient jamais se trouver seuls et leurs rencontres étaient étroitement surveillées. Le contrat était signé quand les deux familles avaient décidé des modalités de la dot et du trousseau. La famille de la jeune fille devait fournir les biens mobiles et une somme d'argent. La famille du jeune homme fournissait la maison, la terre et les meubles de la chambre à coucher (FA1, FA3 et FA4).

"Ma mère avait toujours peur, car elle avait cinq filles et dans ces temps-là, ce n'était pas du tout pareil.

Aujourd'hui, les jeunes filles choisissent qui elles veulent épouser et elles sortent où et quand bon leur semble. Les femmes de ma génération n'ont jamais connu une telle liberté. Même pas quand j'étais fiancée. Auparavant, les parents devaient accorder leur consentement au mariage. De plus, les femmes étaient mineures jusqu'à l'âge de 21 ans alors qu'aujourd'hui, on est adulte à 18 ans. J'ai dû écrire à mon père pour obtenir son consentement. Un homme (...) était audacieux s'il embrassait la fiancée parce que si le mariage n'avait pas lieu, les rumeurs se mettaient à courir du genre : « Je l'ai embrassée avant toi » et aucun autre homme ne voudrait l'épouser. Ma mère avait ces principes à coeur. Quand mon fiancé me rendait visite, nous étions toujours surveillés par mes soeurs ou ma mère. On ne me laissait jamais seule avec lui de peur pour ma réputation." (FA4, Bande 7B)<sup>17</sup>

Les parents ne parlaient pas de sexualité avec leurs filles et elles étaient surveillées de près par tous les villageois (FA1 et FA3). Elles n'avaient pas accès aux espaces publics et on ne leur permettait même pas de rendre visite à une parturiente (FA1, FA3, FA4 et FB5). Les narratrices soulignent le contraste entre cette attitude et celle qui prévaut aujourd'hui et grâce à laquelle on parle ouvertement d'avortement et de sexualité. Les jeunes gens ne se côtoyaient pas à l'école ni dans le village. Les premières rencontres amoureuses étaient des échanges de billets qui étaient acheminés par une tierce personne en qui on avait confiance. Parfois, il arrivait que les jeunes se voyaient en cachette pour éviter d'être l'objet de potins (FA1, FA3 et FA4).

---

<sup>17</sup> Mia mamma sempre paurosa perchè aveva i figli femmina e ci teneva, ai quei tempi non è come oggi che si procurano loro stesso lo sposo, escono, a passeggiare qua e là, noi queste cose non abbiamo conosciuto. Nemmeno io con mio marito che dovevamo sposare, e prima ci voleva il consenso dei genitori, perchè io era minorenni, adesso è 18 anni ma prima era 21 anno. Allora mi ha dovuto mandare il consenso mio padre per sposarmi. L'uomo... era qualcuno proprio sfasciato che poteva baciare la fidanzata prima del tempo. Perchè poi se non ti sposavi con quell'uomo, c'era quel mormoria io lo baciato prima di te, e allora il secondo uomo non voleva che la donna l'aveva toccato un'altra persona, e mia mamma questa ci teneva. Quando veniva mio marito, il fidanzato, io ero sempre in guardia, di una sorella, di mia mamma, non mi lasciavano mai sola, per paura che lui non mi toccava.

Les jeunes filles commençaient très jeunes à préparer leur trousseau. Dans les familles aisées où le trousseau était important, la mère était souvent en mesure de transmettre son propre trousseau à ses filles. Les travaux liés au trousseau servaient aussi à l'apprentissage du rôle de femme (FA1, FA3 et FA4).

“Les jeunes filles devaient apprendre à coudre et broder pour préparer le trousseau. Toute cette lingerie brodée et crochetée était transmise en héritage. Les jeunes filles crochetaient aussi des napperons de dentelle, mais on n'apprenait pas le tricot. Après les travaux ménagers, y compris les repas des ouvriers, ma mère, ma soeur, une dame du village et moi, nous nous rassemblions autour du foyer et nous nous racontions des histoires pendant que nous brodions.” (FA3, Bande 15B)<sup>18</sup>

Ainsi l'apprentissage du travail correspondaient à la division sexuelle du travail et les femmes faisaient l'apprentissage dès leur jeune âge des travaux de la terre ainsi que des travaux de la maisonnée (FA1, FA3 et FB5).

### L'instruction

L'instruction disponible à Montorio avant la guerre se limitait aux cinq années du cycle primaire. Les garçons avaient le droit d'aller à l'école et même de faire des études avancées (FA3), mais on retirait souvent les filles de l'école,

<sup>18</sup> Si, si, si, il corredo si cominciava giovane. Da giovane veramente come nascono queste diciamo così le figlie femmine, che le figlie femmine allora, era un'altra cosa, quando nasceva qualche bambina, non era bene accettata in famiglia. Non era bene accettato perché... sempre ripetendo per questo corredo si usava il corredo, va bene si usa pure adesso, per sono cambiati un po' i tempi, non si fa più quel corredo grande come si faceva allora. Si faceva il corredo grande e poi tutto ricamato. Tutto lenzuole, asciugamani, servizio di tavola. (...) E poi facevamo i centrini, tutte queste cose, facevamo... di maglie si usavano poco, ma adesso è sviluppato, mentre allora era il ricamo. E mi ricordo che durante la sera poi il giorno facevamo i servizi per la casa, la cucina per gli operai, per noi, e poi d'inverno durante la notte ci mettevamo vicino al camminetto, e c'era una signora veniva tutta le sere, e portava pure lei o il ricamo o qualcosa da ratoppare. E stava a parlare, si parlava allora, si parlava tanto, si raccontava delle barzellette, dei racconti, c'avevamo una zia sapeva raccontare questi racconti.

car elles devaient aider aux tâches ménagères. On jugeait aussi que l'instruction n'était pas nécessaire pour une fille. Ainsi, une narratrice (FA1) a voulu retirer sa cadette de l'école afin que celle-ci l'aide avec les travaux de la maisonnée et l'enseignante a réussi à la convaincre de revenir sur sa décision. Deux autres narratrices auraient souhaité poursuivre des études, mais cela n'a pas été possible. Dans le cas de l'une d'entre elles (FA4), c'est la guerre qui a mis fin à ses études et elle n'a jamais eu l'occasion de poursuivre ses études par la suite. Quant à la deuxième narratrice (FA3), sa mère a décidé que sa soeur et elle n'allaient pas poursuivre d'études au-delà du cycle primaire disponible alors à Montorio. Pourtant son frère a entrepris des études avancées et il est aujourd'hui vétérinaire. Sa soeur désirait devenir enseignante, mais sa mère lui a refusé la permission malgré le fait que son enseignante soit, elle aussi, venue plaider pour que la fille puisse poursuivre ses études. Sa mère avait consulté un cousin qui enseignait à Termoli et celui-ci lui avait répondu qu'une jeune femme devait rester à la maison et non pas étudier. La narratrice avait elle-même souhaité poursuivre des études et c'est ce qu'elle fera, plus tard, en Amérique.

La narratrice de la seconde génération (FB5) se souvient que l'une de ses soeurs désirait poursuivre des études, dans les années 1950, et que ses parents lui ont refusé car, pour entreprendre des études, il lui aurait fallu quitter Montorio. Or, cela était impensable aux yeux de ses parents. On offrait à Montorio des cours de formation et ses parents lui ont permis d'apprendre le métier de coiffeuse alors que de nombreux parents ne permettaient pas à leurs filles de suivre ces cours offerts sur place. Qui plus est, si l'aînée avait été retirée de l'école, les parents retireraient aussi les cadettes dans un esprit soi-disant d'équité. Une autre narratrice (FA2) voulait, elle aussi, mettre un terme aux études de sa fille car elle jugeait que les études n'étaient pas nécessaires pour une fille. Par contre, elle avait insisté

pour que son fils termine ses études universitaires. Son fils a plaidé, à son tour, pour que sa soeur termine ses études.

“Le fait de sortir de Montorio, de prendre le car pour aller à Larino avec d’autres jeunes, signifiait qu’elles n’étaient pas sérieuses, enfin presque. On leur refusait le droit d’aller à l’école et même de suivre des cours de formation qui étaient offerts sur place à Montorio et qui pouvaient être suivis à la maison. Ma soeur, par exemple, a suivi un cours de coiffeuse à Larino et le fait qu’elle puisse prendre le car seule était perçu comme étant avant-gardiste. Comme partout, il y a des gens qui ont toujours été avant-gardistes et d’autres, non. Encore aujourd’hui, on interdit des choses aux jeunes filles. Encore aujourd’hui.” (FB5, Bande 21 B)<sup>19</sup>

L’école a pris en charge une large part de l’apprentissage lié au rôle des femmes bien que le niveau d’instruction donne avant tout accès au marché du travail.

#### La double journée de travail

Les femmes de la première génération (FA1, FA2 et FA4) reconnaissent sans ambiguës que les jeunes femmes ont la vie nettement plus facile. Bien que la division sexuelle du travail de la société paysanne ait cédé la place à la double journée de travail, il n’en demeure pas moins que la socialisation des femmes demeure, même aujourd’hui, axée sur le foyer et les travaux ménagers (FA1 et FB5). Les femmes de la première génération (FA1 FA3 FA4 et FB5) réalisent fort

<sup>19</sup> Eh, il fatto di uscire da Montorio, già chi andava a Larino,, prendere il pullman, andare insieme ai ragazzi così così, era già delle ragazze, non dico serie ma quasi. E quindi se si escludeva il fatto di andare a scuola si escludeva anche quello di andare a fare un altro corso di qualsiasi genere fuori. C'erano delle maestre che magari venivano qui (...) sul posto, dove potevano andare solo ragazze naturalmente. (...) Lo potevi in casa tra altri. Oppure per esempio mia sorella ha fatto la parrucchiera, è andata ... ma già il fatto che ha dovuto andare a Larino, quindi col pullman, quindi andare da sola...oppure era già. Poi, come dappertutto, c'era gente più avantguardia. (...) e gente che ancora adesso da delle proibizione, fa delle cose alle ragazze. Ancora adesso.

bien que la vie des femmes plus jeunes est plus aisée, mais qu'elle a tout de même ses propres contraintes. Ainsi, quand il est question de ses propres filles, notre narratrice (FA1) perçoit le travail salarié et les tâches ménagères comme deux sphères séparées et non plus comme le même univers, comme cela était le cas quand elle était chef de maisonnée. On peut donc parler de la double journée de travail.

La plus jeune des narratrices (FB5) explique comment les femmes de sa génération ne sont plus des partenaires dans un contrat, mais qu'elles sont à la recherche d'un lien affectif. Le deuxième salaire est très valorisé et, souvent, même indispensable (HB4). Les attentes des femmes sont liées au mariage avec un bon parti et au travail. Les qualités recherchées chez une femme sont liées au travail ménager, par exemple une femme qui sait cuisiner, coudre, etc. Par contre, une femme peut choisir de mener une carrière et de vivre seule, mais ces choix sont plus aisés dans les centres urbains.

Une narratrice de la deuxième génération avouera qu'elle souhaite parfois un peu de temps à soi. Elle ajoute que même si le discours officiel déclame que les femmes sont égales, cela est loin d'être la réalité pour la majorité des femmes aux prises avec la double journée de travail. Elle est d'avis que le travail ménager sera dévalorisé tant et aussi longtemps qu'il n'est pas payé. De plus, le travail des femmes n'est jamais fini. Elles sont toujours, même à un âge avancé, des mères qui demeurent à la disposition de leur famille.

La narratrice ajoute qu'en Italie, une femme peut opter pour la carrière et vivre seule, mais que cela n'est possible que dans les grands centres urbains, et non pas dans un village comme celui de Montorio. Les jeunes femmes peuvent étudier dans les villes universitaires. Elle est une de celles qui sont parties.

La fille d'une autre narratrice (FA2) était, lors de notre séjour, aux études dans une ville universitaire. Les représentations idéologiques au sujet des femmes et leurs rôles ont évolué dans la foulée du développement économique, mais il reste encore à changer les choses en profondeur.

#### La conscience dominée

Les récits de vie recueillis auprès des narratrices nous permettent d'entrevoir la conscience dominées. La mobilité sociale et géographique et les choix de vie des femmes de la première génération étaient restreints. Leurs rôles étaient limités au travail et à la reproduction. Les femmes ne pouvaient pas exercer de choix quant à leur scolarité, leur mariage et l'émigration. Les femmes de la seconde génération, qui sont dans la trentaine et dans la quarantaine, ont plus de liberté que leurs mères et les plus jeunes femmes, dans la vingtaine, souvent encore plus. Trois narratrices plus âgées (FA1, FA2 et FA3) envient la liberté des jeunes femmes dans les années 1990. Ainsi, même si le rôle des femmes aujourd'hui demeure axé sur le foyer, les jeunes femmes jouissent d'une plus grande liberté. On l'a vu dans les choix liés au lieu de résidence. Par contre, tout n'est pas acquis. Une narratrice (FA2) n'hésitait pas à nier des études universitaires à sa fille. La jeune femme était dans la vingtaine lors de notre séjour. Seule l'intervention de son frère lui a permis d'entreprendre des études. De plus, le chômage dans le Mezzogiorno, qui s'élève à 25 pour cent, est plus élevé chez les femmes et les jeunes.

Les récits recueillis auprès de trois narratrices (FA3, FA4 et FB5) nous permettent d'entrevoir comment fonctionne la conscience dominée. Une narratrice (FA3) reconnaît que le fait de vivre à l'étranger et de pouvoir comparer non seulement deux pays, mais deux époques, lui ont permis de voir son passé sous



un autre angle. Avec le recul du temps, elle dénonce la sévérité qui était la norme durant sa jeunesse et elle avoue ressentir de la rancune à l'égard de cette sévérité dirigée vers les femmes. Une autre narratrice (FA4) de sa génération abonde dans le même sens. Elle qualifie de « bêtises » ou de « stupidités » les comportements patriarcaux qui cherchaient à contrôler la sexualité des femmes et à leur inculquer un sentiment de pudeur exagéré, Elle juge ces comportements et les rôles traditionnels des femmes démodés.

La troisième narratrice (FB5) appartient à la deuxième génération. Elle se souvient que, enfant, il ne lui serait jamais venue à l'idée de demander à ses parents la permission de faire quelque chose qui aurait enfreint les valeurs et les rôles traditionnels. Elle ajoute que les interdits associés à son statut social, à rôle de femme et à sa sexualité étaient à tel point intériorisées qu'elle croyait qu'ils renvoyaient ou qu'ils étaient partie intégrante de sa personnalité et de ses propres choix. Voici ce qu'elle ajoute au sujet de la conscience dominée.

“Mes parents ne nous traitaient pas, nous les filles, différemment des garçons. Par contre, les filles ne pouvaient pas sortir seules le soir. Certaines valeurs sont inculquées et l'individu croit qu'elles découlent d'un choix personnel alors qu'elles sont imposées par les autres. On les assimile à tel point qu'on ne pose pas de question. Quand on sait qu'une chose est impossible, on ne demande pas à l'avoir. Ainsi, il ne me serait jamais venu à l'idée de contester le fait de ne pas sortir le soir. Mes soeurs et moi n'avons jamais confronté notre père sur ce point, car, quand nous savions qu'il ne voulait pas ou qu'il ne pouvait pas ou, encore, qu'il n'aurait jamais donné sa permission pour certaines choses. Nous l'avions intégré à un point tel qu'il ne nous serait pas venu à l'esprit de le lui demander. Nous étions sûres ne pas désirer participer à cette excursion. Je tenais le même discours pour les fêtes. Je disais ne pas vouloir sortir, mais de fait, je ne voulais pas m'y rendre seule sans mes amies. Je me suis mariée avec un individu qui n'aime pas ce type d'activités sociales et cela a confirmé

mon mode de vie. Il s'agit d'un choix qui s'inscrit dans la contrainte, mais, malgré tout, je me suis mise à y croire. Je me rends compte que si une personne n'a jamais connu une chose, n'y a jamais goûté, comment peut-elle faire un choix dans ce sens. On arrive à croire que la vie est ainsi." (FB5, Bande 21A)<sup>20</sup>

Les représentations liés aux rôles sociaux et à la sexualité semblent relever du sens commun. Une brèche peut parfois se produire, car la structure du vécu n'est pas une entité homogène, mais bien un noeud de contradictions. De plus, avec le recul du temps, on perçoit sous un jour nouveau les rôles et les valeurs qui semblaient jusque là immuables. Parfois, la brèche est plus immédiate en réponse à l'exploitation, comme on l'a vu quand il a été question du travail en Amérique.

Il a été question des représentations du travail et des rapports de sexe qui émergent des récits de vie recueillis auprès de onze villageois de Montorio nei Frentani en Italie du sud. Nous nous attardions, dans le chapitre suivant, aux

<sup>20</sup> No, a casa mia no, a cas mia non tanto, devo dire che non abbiamo mai incontrato questo tipo di problem. Anche se, anche se, che ti devo dire, non è che si potesse uscire di sera o.. non lo so, guarda, quello poi è una cosa che... certe cose vengono inculcate, nel senso che ti sembrano che sono delle scelte fatte da te, quanda invece ti vengono imposte da altri, e tu le assimili a tal punto che non chiedi neanche. Quando sai ch una cosa è impossibile, non la chiedi, e infatti non abbiamo dato nessun problema a mio padre proprio per questo motivo, perchè quando sapevamo che lui non poteva o non voleva o non ci avrebbe mai data il permesso per fare una cosa, eravamo talmente inquadrati in un certo senso che non li chiedevamo proprio. Si va alla gita? Non mi va. A tal punto che no ci credavamo. Credavamo di non volere andare. Ancora adesso, dico no, a me le feste non mi piaciono, non mi sono mai piaciute, così. E in realtà poi non è proprio così perché da ragazza magari potove uscire sola la festa e non mi andava perchè avrei voluto uscire anche altri giorni come facevano gli altri, no. allora non uscivo sola la festa, era una questione mia, non vleva uscire solo, solo la festa assolutamente. (...) È stata una scelta forzata e ci credo anche, alla fine, ci credi anche perchè se non vai mai in una festa, no non mi piace, ma se tu non l'hai neanche assaggiato come fai a poter scegliere? Sono le scelte forzate, e ci credi anche tu, che tutto vada così. In effetti non è sempre così.

représentations du travail et des rapports de sexe, soit l'exploitation et l'oppression, les deux grandes contradictions sociales. Nous les avons repris dans le cadre de ce chapitre pour analyser le sentiment d'appartenance au lieu en tant que rapport au social, car il émerge de l'exploitation et de l'oppression.

L'appartenance au lieu est lié à l'appartenance de classe, aux rapports de sexe ainsi qu'au refus de l'émigration et de la marginalisation du Molise. Les récits de vie mettent en lumière deux aspects importants, le sentiment d'identité et la résistance de la paysannerie confrontée à l'État central, au capital et à l'émigration. Ils permettent de saisir comment l'émigration a été négociée au sein de la maisonnée. Ils permettent aussi de dégager comment le sentiment d'appartenance au lieu est un refus de la marginalisation qui découle de l'indifférence de l'État et de la menace que pose les politiques de la communauté européenne.

La notion la plus frappante qui ressort des récits de vie recueillis à Montorio nei Frentani est celle de la résistance. Les récits de vie permettent d'entrevoir comment le refus est vécu en réponse à la menace posée aux moyens d'existence. Les quatre vagues d'émigration sont liées au développement économique national et des métropoles. Dans les années 1950, le refus de l'émigration, basé sur l'appartenance de classe, s'exprime en partie par le lien qu'on cherche parfois à maintenir avec la terre. C'est la maisonnée de l'ouvrier-paysan, car l'homme offre sa force de travail dans les métropoles du système mondial alors que l'épouse gère la terre en son absence. Les femmes n'ont pas la même réticence face à la prolétarianisation, mais elles ne peuvent agir sur leur refus de rester au pays.

Dans les années 1990, la résistance s'exprime autrement. Elle met en jeu moins l'appartenance de classe, soit l'identité paysanne ou ouvrière, mais plutôt le sentiment d'appartenance au lieu. Il est aussi vécu différemment par les femmes

et les hommes, comme cela a été le cas pour la génération antérieure. La résistance surgit en réponse à la marginalisation, à l'indifférence de l'État et aux politiques européennes. Mais elle exprime à la fois la lutte et l'impuissance. En effet, elle surgit en réponse à un certain sentiment d'impuissance et à l'absence de prise en charge des enjeux liés aux moyens d'existence. L'appartenance se dote d'une identité communautaire, ancrée à la fois dans le patrimoine et l'imaginaire des villageois qui adhèrent à ce projet de militantisme communautaire.

Ainsi, une partie des habitants de Montorio réagit à l'émigration, l'abandon de l'État et aux politiques européennes. Si des alliances se forment autour du sentiment d'appartenance communautaire, il n'en demeure pas moins que les définitions de la communauté sont nombreuses et qu'elles rivalisent les unes avec les autres. Le conflit provient de l'extérieur, mais il est aussi interne à la communauté. De plus, ce qui est représenté comme étant le bien collectif recoupe presque toujours des intérêts divers et même contradictoires. Il importe d'analyser comment l'identité communautaire s'érige en réponse aux menaces posées aux moyens d'existence. Il faut aussi chercher à comprendre comment le discours de la résistance peut occulter d'autres formes de résistances, car il choisit de mettre en lumière certains enjeux tout en occultant ceux qui contredisent une prise de position. En dernier lieu, il est intéressant de voir que, à Montorio, ce sont les villageois qui luttent pour une forme de développement économique local qui s'approprient ce répertoire symbolique. Il ne s'agit d'un acquis culturel, mais d'un processus social fondé sur les perceptions et le vécu d'individus. En effet, le patrimoine existe, mais il est aussi créé par la mémoire des villageois qui veulent que Montorio survive. Par ailleurs, le groupe au pouvoir et la majorité de la population semblent indifférents à ce patrimoine et au projet de développement local. La résistance s'exprime par ce biais dans les années 1990, car elle repose sur les

grands mouvements sociaux qui ont marqué les années 1970 et 1980, soit les mouvements féministe et écologique. Il ne s'agit pas d'en exagérer l'importance, car tout n'est pas acquis comme nous le disions plus haut. L'exemple des rapports sociaux de sexe l'illustre bien. Les femmes ont désormais une marge de manoeuvre plus large. De plus, ce sont les femmes qui refusent de partir et ce sont elles qui tentent de mettre des projets sur pied et qui cherchent à investir dans le local, comme le démontrent les récits de vie. Par ailleurs, une vue d'ensemble plus large permet de constater que les femmes n'ont pas réussi à prendre en charge leur travail et leur sexualité, et ce malgré les changements importants qu'on relève entre deux générations. Elles n'ont toujours pas accès aux ressources, comme le démontre les taux de chômage du Mezzogiorno. Elles n'exercent pas une pleine autonomie sur leur sexualité.

Notre échantillon de Montorio recoupe les strates sociales de classes, de sexe et d'âge. De fait, les récits de vie que nous avons recueillis, donnent la parole à celles et ceux à qui le groupe dominant au pouvoir impose le silence. Notre échantillon aurait dû, en principe, inclure des représentants de ce groupe dominant, soit l'équipe au pouvoir. Cette équipe entérine les politiques étatiques et s'oppose à leur remise en question pour un développement local. Tout prolongement de cette étude serait axée sur les retombées de Maastricht et viserait à élargir l'échantillon de manière à englober tous les acteurs. Il viserait aussi à développer la notion de résistance par l'analyse de ce qui constitue une pratique sociale ou une lutte.

## **CONCLUSION**

Cette thèse avait pour objet d'étude le temps et l'espace du travail et des rapports sociaux liés au travail et au sexe dans une communauté villageoise de l'Italie méridionale. L'étude portait sur une période de près de quarante ans, soit des années 1950 à 1992. Le terrain s'est déroulé à la veille de la signature du Traité de Maastricht en 1992.

La recherche portait sur une communauté villageoise de l'Italie méridionale semi-périphérique qui a servi de réserve de main-d'oeuvre pour le système mondial. Les grands thèmes étaient le développement inégal du capital dans une région rurale dite marginalisée où la paysannerie a servi de réserve de main-d'oeuvre. Il s'agissait de voir l'impact de l'émigration sur les rapports sociaux de sexe. Ainsi, nous voulions mettre en lumière comment le développement inégal du capital façonne le territoire et repose sur la mobilité du travail. De plus, nous voulions voir l'impact de l'émigration sur une communauté villageoise et comment elle a été négociée au sein de la maisonnée. En dernier lieu, nous voulions aussi, par le choix des récits de vie, lier l'analyse sociologique au vécu afin de mieux comprendre comment la théorie interpelle le vécu et même, parfois, la lutte pour le changement social.

Nous avons entrepris un survol historique qui nous a permis de lier ces questions aux stades de développement du système mondial. Il nous permettait aussi de mieux comprendre les modalités d'insertion d'une semi-périphérie au système mondial ainsi que l'impact du développement inégal sur le territoire. Il s'agissait aussi d'illustrer, du moins pour la période de 40 ans qui nous concerne, la soumission de la paysannerie dans la foulée du développement économique au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, soit les liens entre la mobilité du capital et du travail.

Notre étude comporte donc un volet historique qui remonte à l'émergence du système mondial. Le retour continu à l'émergence du système mondial tout au long de ce texte s'est avéré une piste importante à bien des égards. Il permettait de resituer les énoncés théoriques présentés dans le premier chapitre. En effet, cela nous a permis de vérifier l'impact sur le développement du capital sur une formation semi-périphérique.

Le survol historique entrepris dans le deuxième chapitre nous a permis de vérifier la pertinence de la thèse du système mondial (Wallerstein) pour l'étude des grands changements sociaux à la fois dans les métropoles et les périphéries. Il nous a aussi permis de vérifier la justesse de l'énoncé, puisé chez Harvey, Dunford et Hadjimichalis, qui veut que le développement inégal du capital façonne le territoire. De plus, la territorialisation sous le fordisme et la déterritorialisation repose toujours en partie sur l'exploitation de la paysannerie et des périphéries (Sassen). Il a aussi été question du fait que les vagues d'émigration se dirigent vers différents endroits du système mondial selon les stades de développement. Le rapport du capital au travail varie aussi selon les stades de développement du capital. Il en sera à nouveau question plus bas quand il sera question des représentations liées au travail et à la sexualité. C'est alors que nous traiterons aussi de la notion de résistance.

Dès l'émergence du système mondial, lors du long XVI<sup>e</sup> siècle, le capital se fonde sur la mobilité du travail. Pour ce faire, il libère la force de travail et il se dote aussi de périphéries qui lui serviront de lieux de prélèvement du surplus et de main-d'oeuvre. Cela a pour effet d'entraîner le recul de la production non capitaliste au fil des siècles ou de façon rapide, selon les régions.

Ces stades de développement du capital et leurs modes d'encadrement de la main-d'oeuvre varieront au cours des siècles. Ainsi, la période initiale



d'accumulation dans les périphéries sera suivie, toujours dans les périphéries, d'une période d'expansion et d'accumulation. Celle-ci sera, à son tour, suivie d'une période d'accumulation intense dans les métropoles. Une autre période sera celle de la reproduction de la domination du capital dans les régions développées. Les modes d'encadrement sont, en un premier temps, le travail forcé, ou l'esclavage, quand la main-d'oeuvre se déplace au sein même de la périphérie. Un deuxième mode se déroule sous le colonialisme quand le travail se déplace vers les périphéries. Encore un autre mode est lié à l'émigration internationale quand la main-d'oeuvre se dirige vers les métropoles. Un dernier mode d'encadrement du travail revient à l'exploitation du travail dans les périphéries. La main-d'oeuvre se déplace à nouveau au sein des périphéries. Le survol des stades de développement aide à cerner la transformation de la paysannerie et les conditions liées à son émigration.

Il a plutôt été question, jusqu'ici, des métropoles et des périphéries. Or, c'est une région semi-périphérique qui nous intéresse, soit le Bassin de la Méditerranée et, plus spécifiquement, la péninsule italienne. Le rôle d'une semi-périphérie varie, lui aussi, au cours des siècles. Lors de la mise en place du système mondial, une semi-périphérie est une formation sociale avec ébauche d'accumulation primitive et un développement endogène. Elle est aussi dotée d'une main-d'oeuvre qualifiée qui produit pour le marché national tout en exportant vers des pays moins avancés. Par contre, l'exportation des matières premières vers les métropoles marque son inféodation dans le système mondial.

Ainsi, au XVI<sup>e</sup> siècle, avec l'émergence du système mondial, l'Italie perd sa position dominante pour devenir une semi-périphérie. Le XVIII<sup>e</sup> siècle confirme sa périphérialisation par rapport à L'Europe du nord-ouest. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la

semi-périphérie européenne subit des pressions de la part du capital qui cherche à exacerber l'échange inégal et la périphérialisation de la péninsule. L'émergence de l'État-nation déclenche des vagues d'émigration. Au cours de cette période, dans la semi-périphérie italienne, la petite production ne disparaît pas dès l'émergence du système mondial ou, encore, de l'État-nation, au XIX<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, le capital n'hésite pas à déplacer la main-d'oeuvre qu'il juge désirable pour la transposer dans les métropoles où se déroule la production. Cela se poursuit au cours du XX<sup>e</sup> siècle, où le capital y puise une main-d'oeuvre qui dessert le capital à l'échelle du système mondial. Avec la mondialisation de l'économie, la péninsule demeure polarisée entre la production capitaliste et l'accumulation flexible dans le nord et le chômage élevé du développement régional dans le sud.

L'État-nation semi-périphérique, plutôt faible, dessert les besoins du capital par l'entremise d'une bureaucratie qui gère la mise en place d'une infrastructure ainsi que la formation d'une main-d'oeuvre docile. L'émergence de l'État est ponctué par une période de développement endogène qui s'échelonne sur une période de près de vingt ans, soit entre 1890 et 1914. Un tel développement économique est possible parce que les métropoles délaissent les semi-périphéries au cours de cette période pour se concentrer sur leurs visées coloniales en périphérie. Le vieil ordre rural résistera, mais la classe capitaliste ascendante oblige l'État à défendre ses intérêts. L'essor industriel atteint un rythme important, mais le dualisme économique qui, en Italie, s'inscrit dans le territoire, met en lumière les ressemblances avec les autres pays du Bassin méditerranéen.

Cette période marque la fin du féodalisme en Italie et la transformation de la paysannerie. On se souviendra que la transformation avait été amorcée au cours du long XVI<sup>e</sup> siècle. De plus, la paysannerie sert d'ores et déjà de réserve

de main-d'oeuvre au système mondial. En effet, le sud de l'Italie, laissé pour compte par l'État, est caractérisé par le développement inégal. Par contre, le capital y puise, de façon inégale, au gré de ses besoins. Ainsi, une première vague d'émigration se déclenche autour de 1890. On sait que la main-d'oeuvre se dirigera vers l'Amérique latine pour travailler dans les plantations et les mines, soit d'une périphérie à une autre. Le départ des paysans sera définitif.

Deux autres vagues se déroulent au cours des années 1910 et 1920 en réponse aux stades de développement du capitalisme. La première renvoie à une période d'ouverture sur le système mondial. Ainsi, avant la Première Guerre, l'Italie exportait des matières premières et elle était un bassin d'investissement pour le capital étranger. La deuxième vague d'émigration a lieu au cours du développement économique caractérisé par le protectionisme et un secteur d'exportation. En effet, l'Italie semi-périphérique se dotera, pendant l'entre-deux-guerres, d'un régime autoritaire qui privilégie un développement économique endogène grâce à la répression de la classe ouvrière.

Un développement endogène, concentré dans le nord de la péninsule, est à nouveau possible, car les métropoles rivalisent les unes avec les autres et se désintéressent des périphéries et elles diminuent les pressions de périphérialisation. Au cours de cette période d'expansion et d'accumulation, qui se déroule à la fois dans les économies avancées et dans certains pays de la périphérie, la main-d'oeuvre italienne se dirige surtout vers les États-Unis. Les paysans travaillent à l'étranger pendant près de vingt ans afin d'obtenir les fonds qui leur permettront d'agrandir le patrimoine. La montée du fascisme et la Seconde Guerre mondiale mettent un frein à l'émigration, mais elle repartira de plus belle dès la fin de la guerre. Nous avons traité de cette période plus en détail dans le deuxième chapitre.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la métropole américaine subventionne le développement économique de l'Europe du nord-ouest, qui a tôt fait de devenir une métropole à son tour. Par ailleurs, la domination du Bassin méditerranéen par l'Europe confirme sa position intermédiaire dans le système mondial. En Italie, les capitaux investissent dans l'industrie lourde et moderne et l'agriculture capitaliste du nord de la péninsule. Dans le sud, l'État investit dans une infrastructure qui doit faciliter le développement économique. Il entreprend aussi une réforme agraire. Les politiques étatiques et le développement économique, basé sur les investissements étrangers, encouragent l'émigration vers le nord de la péninsule et les métropoles de l'Europe du nord-ouest. La diffusion des rapports marchands et les ponctions exercées par l'État qui contraignent la paysannerie à émigrer.

La vague d'émigration des années 1950 correspond à une période de production intense pour le capital. La main-d'oeuvre de l'Europe méridionale se dirige vers les métropoles où elle est concentrée dans les emplois subalternes et mal rémunérés. On la trouve aussi dans les industries en déclin qui subissent la concurrence des aires périphériques. La main-d'oeuvre immigrée aura permis à certains pays européens d'atteindre le statut de métropole.

Dans les années 1960, la main-d'oeuvre immigrée dans les métropoles aura aussi accès aux emplois semi-qualifiés et mieux rémunérés dans les industries avancées. Le patronat la préfère aux ressources nationales trop dispendieuses et militantes. L'Europe est secouée par des luttes sociales importantes et les concessions sont possibles à cause de ses investissements à l'étranger et de la main-d'oeuvre peu dispendieuse à sa disposition. En Italie, par contre, les réserves de main-d'oeuvre sont réduites à cause de l'émigration massive et l'État s'avère

impuissant face aux syndicats. La période de concessions aux revendications ouvrières se fait, dans les semi-périphéries, sous l'égide de gouvernements socialistes. Les métropoles sont secouées par la crise économique et elles se dotent de gouvernements néo-libéraux pour la gérer.

La nouvelle division internationale du travail se manifeste dès les années 1970. Les industries de pointe et même en déclin emménagent dans le nouvel espace des périphéries alors que l'ajustement structurel se poursuit dans les métropoles. Elles se regroupent en consortiums internationaux, sur la base d'alliances souvent ponctuelles, pour des étapes spécifiques du cycle de production. Le capital rationalise ses activités sur le plan international sans que les sociétés ne perdent leur identité nationale. Cela a pour effet d'éviter les protestations autour de la présence de sociétés étrangères en territoire national.

La mondialisation du capital exerce de fortes pressions sur l'ensemble des économies pour qu'elles se conforment au nouvel ordre. L'abandon des systèmes mécaniques pour des technologies informatisées flexibles engendre l'éclatement des structures verticales et spatiales diffusées sous le fordisme. La tendance entamée au début du siècle, vers l'intégration de la production et de la propriété, est en voie de dissolution à cause des choix et des contraintes des nouveaux sites de production.

Les nouveaux procès de travail sont la sous-traitance et le contrat. Certains secteurs de travail sont déqualifiés alors que d'autres prennent une nouvelle importance. La main-d'oeuvre se déplace à la recherche des emplois alors que les industries sont secouées par le roulement élevé des effectifs. La division du travail entre le siège social et le site de production engendre une vague d'émigration entre les deux pôles. La main-d'oeuvre déqualifiée se dirige vers les services

traditionnels qui desservent les cités-mondiales et leur tertiaire avancé. Elle se dirige aussi vers les pôles de développement industriel habituellement situés dans les périphéries. Ainsi, dans la semi-périphérie italienne, malgré le chômage élevé, on note l'arrivée d'immigrés venus d'Afrique. L'intensification des contradictions sociales laisse entrevoir un nouveau seuil de militantisme et ce d'autant plus que le démantèlement de l'État, qui caractérise ce stade de développement, mettra fin aux subsides qui servaient à mater le mécontentement social.

L'espace, le site ou le territoire, prend une nouvelle importance. Selon certains auteurs, la «diversité» de la main-d'oeuvre interpelle ses identités culturelles liées à l'emploi, à la formation, à l'âge, au sexe et au territoire. Sans nier l'importance de l'agent social, dans cette thèse, nous avons mis l'accent sur le sentiment d'appartenance au lieu. On entend souvent, par communauté, un lieu géographique spécifique inséré dans une région où l'identité est inhérente à la communauté. En anthropologie, communauté signifie souvent les dynamiques sociales au sein d'une communauté souvent à l'écart des influences externes. En géographie humaine, la communauté signifie le sentiment d'appartenance au lieu ou, encore au paysage (Williams : 1989). Dans cette thèse, nous avons tenté de mettre en lumière comment les notions de communauté et de culture se situent aux confins du social et du vécu et comment elles se transforment dans le temps.

En effet, sous l'égide du fordisme, le développement économique, concentré dans les métropoles, délaissait de vastes régions qui ont été marginalisées. Par ailleurs, elles étaient par là même à l'écart de l'exploitation et de la spoliation environnementale. Dans le cadre des récits que nous avons recueillis, la résistance se manifeste comme un refus de la prolétarianisation. La mondialisation empiète désormais dans les régions auparavant marginalisées. Si le fordisme a façonné le paysage, la

déterritorialisation qui découle de la mondialisation, diffusée par les rapports marchands économiques et culturels monolithiques, engendre du même coup une reterritorialisation de l'identité et des revendications basées sur un nouveau sentiment d'appartenance communautaire. La résistance se manifeste alors par le refus de la marginalisation et des rapports de sexe. Elle est axée sur le développement local. Ainsi, malgré son cachet local, l'identité et les luttes demeurent imbriquées aux enjeux politico-économiques plus larges, car elles renvoient à l'État et à l'économie mondiale. Il importe de tenir compte du tissu économique et de l'insertion des communautés dans un développement mondial toujours en évolution.

Face à la menace, la communauté se rallie autour d'une identité culturelle pour protéger ses moyens d'existence. L'identité est foncièrement le fruit d'une lutte sociale. En effet les luttes menées par la communauté forgeront une identité locale axée sur son sentiment d'appartenance au lieu. Les revendications sont donc axées sur l'autonomie locale et la résistance est liée à la reproduction sociale (Nash : 1990). Cela est vrai à la fois pour les métropoles que les périphéries.

Les discours sur la communauté, soit les représentations véhiculées sur le passé, la communauté et l'identité culturelle, sous-tendent des positions politiques. Les représentations renvoient aux contradictions sociales mais aussi au vécu, ou à la conscience contradictoire. L'image de la communauté rallie un mouvement autour d'un enjeu lié à la reproduction. La communauté est un donc un lieu, mais aussi un processus par le biais duquel un mouvement collectif peut être mis en marche. Il s'agit d'un répertoire de signifiants, mobilisé dans le cadre de luttes concrètes. Or, les luttes interpellent la région, la nation et un même un horizon plus large selon le contexte. C'est aussi chercher à comprendre la pratique des luttes qui se manifeste par des projets de renouvellement communautaire et un développement économique à l'échelle locale.

Les récits de vie témoignent de la résistance à l'émigration vécue différemment par des femmes et des hommes de deux générations. Les contradictions entre les deux générations et même au sein d'un même récit ou encore de récits recueillis au sein d'une même famille démontrent bien cette rencontre de la réalité sociale et du vécu (Eagleton : 1991) ainsi que de la conscience contradictoire (Gramsci). En effet, dans un premier temps, la communauté villageoise laissée pour compte, dès l'émergence de l'État-nation, sert de réserve de main-d'oeuvre au gré des stades de développement du capital. Les récits témoignent du refus de la prolétarianisation. Mais la communauté est à nouveau menacée dans ses moyens d'existence et un certain nombre de villageois se regroupent autour d'un projet de développement local. À Montorio, la lutte interpelle la contrainte de l'émigration pour quatre générations, l'abandon de l'État par après et, plus récemment les politiques de l'Union européenne. Le discours et la lutte renvoient à la reproduction sociale d'une communauté ou d'une région, car la résistance vient en réponse au processus de désagrégation communautaire dans la foulée du développement inégal du capital.

La description de Montorio nei Frentani dans les années 1950 confirme les thèses de Sassen et de Kelly sur la transformation de la paysannerie et sur le fait que les changements sociaux ont un impact différentiel sur les rapports sociaux de sexe. En effet, dans les années 1950, la majorité des paysans pauvres et moyens du village de Montorio seront prolétariés. Les ouvriers agricoles sont les premiers à partir et les paysans moyens ont tôt fait d'emboîter le pas. Le départ définitif mène à l'abandon de la majorité des terres. Les autres classes sociales, soit les professionnels et les artisans, quittent Montorio à leur tour. Le *classismo* de la société paysanne ne disparaîtra pas pour autant. Il n'y aura pas de retour des paysans émigrés, dans les années 1970, sous l'effet du redéploiement des sites de production dans les régions périphériques des pays développés et la périphérie traditionnelle.



La production paysanne repose sur la maisonnée et la division sexuelle du travail. Il s'agit d'une maisonnée patrilocale, mais la transmission entraîne la parcellisation de la terre. Cela explique, en partie, l'attrait de l'émigration. Les femmes participent à la production tout en étant chargées de voir à la reproduction de la maisonnée. Les paysannes de cette génération, veulent quitter tout comme celles de la génération antérieure. La majorité d'entre elles pourront, cette fois-ci, exercer ce choix. Certaines, par contre, seront contraintes de rester seules au pays. C'est la maisonnée ouvrière-paysanne, où l'homme s'adonne au salariat et la femme à la production agricole, qui marque la lente prolétarianisation de la production paysanne liée au développement régional inégal.

Le mariage au sein de la société paysanne est un contrat entre deux familles qui ont un statut équivalent. Le contrat stipule quelles seront les modalités de l'échange des biens. Les femmes sont avant tout partenaires dans le travail et l'apprentissage du travail débute à un jeune âge, dans le sillage des travaux de la mère. La maisonnée paysanne doit veiller à la sexualité des femmes. Le contrôle s'exerce par le biais de rôles qui valorisent la modestie et l'honneur de la famille. Le silence règne sur tout ce qui a trait à la sexualité. Les thèses de Kelly sur le contrôle exercé sur la sexualité des femmes par le biais, entre autres, de la conscience dominée, décrite par Mathieu, sont donc pertinentes

La communauté villageoise subit l'impact de la diffusion des rapports marchands. C'est la soumission de la production directe. La division sexuelle du travail de la production directe disparaît peu à peu avec l'introduction de la mécanisation et de la production spécialisée pour le marché, la disparition de la production diversifiée et la concentration de la terre. La production moyenne était de dix à vingt hectares, mais la production directe comprend aujourd'hui, en

moyenne, une quarantaine d'hectares. Certaines des récoltes orientées pour le marché sont achetées par les intermédiaires directement dans les champs. Les villageois qui s'adonnent toujours à l'agriculture pratiquent la moyenne production directe. Les villageois maintiennent leur lien à la terre par le biais de la petite production, par le maintien des vergers et des potagers ainsi que par le biais de subsides étatiques, dont les pensions. Le retour annuel ou encore périodique d'un certain nombre d'émigrés contribue au maintien des liens de parenté, aux liens sociaux et au maintien des propriétés. Les remises des compatriotes exilés, ainsi que les frais de villégiature des vacanciers, alimentent l'économie locale de façon importante. On trouve aussi, à Montorio, des propriétés plus importantes, mais la majorité des grandes propriétés ont été achetées par les paysans venus du Bénévent et non pas par les habitants de Montorio. Elles n'ont pas fait l'objet d'une enquête plus poussée lors de notre séjour.

Dans les années 1990, la production directe ne repose plus sur la division sexuelle du travail, mais sur la double journée de travail. On soupçonne qu'il en est autrement pour les producteurs directs qui détiennent de plus grandes propriétés car la famille habite directement sur la terre. La taille des propriétés, le degré de mécanisation et l'âge avancé des certains producteurs sont les premières explications qui viennent à l'esprit. Les récits de vie recueillis auprès de la deuxième génération semblent confirmer cette constatation. La deuxième génération est beaucoup plus instruite que la précédente. Les femmes peuvent travailler à l'extérieur de la maison. Leur mobilité est toutefois limitée par leur accès inégal à l'instruction. Encore aujourd'hui, certaines jeunes femmes se voient refuser le droit d'étudier alors que l'instruction pour la main-d'oeuvre est devenue indispensable.

La double journée de travail met en lumière la dépossession qui découle de la transition vers la production directe et sa disparition éventuelle. Elle signifie

le maintien d'une conscience dominée par le biais de laquelle la société continue d'exercer un contrôle sur le travail et la sexualité des femmes. En effet, elles subissent la ségrégation du marché du travail, car, dans le Mezzogiorno, le chômage élevé frappe avant tout les femmes et les jeunes gens. De plus, elles sont toujours chargées du travail ménager non payé. Elles sont surtout mères, même à un âge avancé. L'égalité des rapports sociaux de sexe n'est toujours pas une réalité. Il n'en demeure pas moins que le processus de changement social est entamé, comme l'illustrent les luttes du mouvement féministes. La structure du vécu qui se dégage des récits de vie témoigne elle aussi d'un processus en cours. Les rapports de sexe reposent toujours sur la dualité, ou l'altérité, qui sous-tend la pensée moderne.

Dans la région du Molise, la jeunesse instruite refuse de participer à l'agriculture et les emplois mal rémunérés. Elle est à la recherche des emplois permanents qui lui permettront de soutenir le style de vie auquel elle s'attend. De plus, il faut comprendre comment les choix de vie sont imbriqués aux rapports sociaux. Les jeunes femmes de Montorio refusent de quitter le village de Montorio pour les centres urbains et elles sont en mesure, cette fois-ci, de négocier leur choix au sein du couple. Par ailleurs, les récits mettent en lumière le déchirement du tissu social traditionnel et même l'émergence d'un nouvel individualisme toujours plus détaché qui semble mieux en mesure de répondre aux besoins du capital. Par ailleurs, si auparavant, les études mettaient l'accent sur la dynamique historique des systèmes socio-économiques, car le mode de production s'y prêtait, l'accumulation flexible nous permet de redécouvrir le sujet traversé par ses choix et contraintes liés au territoire.

La main-d'oeuvre qualifiée et syndiquée est en voie de disparition, car ses assises ne cessent d'être restructurées et relocalisées. Dans le Molise, c'est la

production directe des régions les plus reculées qui est désormais menacée de disparition. La production de subsistance a cédé la place à la production directe dont c'est maintenant le tour d'achever sa transformation. La période de transition sera adoucie par les primes aux producteurs directs. Le vieillissement de la population servira sans doute à faciliter le changement social qu'on entrevoit dans le proche avenir.

Le développement régional inégal du Molise reste sans solution car la production, du moins dans certaines régions, n'englobe pas l'ensemble du territoire comme par le passé, mais elle s'articule aux modalités existantes de production, de spécialisation régionale et à la communauté et ses agents sociaux. Dans le Molise, la ville de Termoli est un exemple de ce type de développement où, entre autres, la pluriactivité et l'économie informelle, qui côtoient le site de production, desservent les intérêts du capital.

Les représentations du travail et des rapports de sexe évoluent au fil du temps, au fil des luttes, au fil des prises de conscience et ce vécu contradictoire s'insurge parfois contre l'exploitation et l'oppression qui pèsent sur les moyens d'existence, ou le travail, et sur les rapports sociaux de sexe. Sous le fordisme, alors que le capital se lance à la conquête du temps, les récits révèlent que, en réponse à la prolétarisation, la résistance surgit en réponse à l'exploitation et au déracinement. Par contre, les femmes ne sont pas toujours partie prenante de ce projet. Suivront, dans les années 1970, sous les politiques de développement régional, les luttes sociales et les grands mouvements sociaux féministes et écologiques. Dans les années 1990, sous l'égide de l'accumulation flexible et la reterritorialisation du capital, c'est la conquête de l'espace qui pose la question la reproduction sociale.

Nous n'avons pas constaté le repli sur la stratégie de subsistance lors de notre séjour. Nous avons plutôt observé la tentative de certains de promouvoir un projet communautaire, en réponse à la menace posée aux moyens d'existence. Le projet politique deviendra, ou non, selon les circonstances, le discours dominant qui mobilise l'ensemble ou la majeure partie de la communauté. Les récits de vie des narrateurs de Montorio en témoignent, mais on sait que, dans ce village, le projet a déjà été refusé une fois. Mais tout n'est pas dit pour autant, car si le projet ne passe pas la barre des élections municipales, il se manifeste tout de même par le refus des femmes de quitter, cette fois, leur village. De plus, elles sont désormais, en mesure de décider de leur appartenance au lieu. Nous nous arrêtons sur le seuil d'un nouveau changement social sous la nouvelle communauté européenne et les politiques internes. C'est la jeune génération qui affrontera de nouveaux choix dans la foulée du développement actuel et son chômage élevé et dont la réponse aux contradictions et aux rapports sociaux pourrait devenir l'objet d'une autre recherche sur la rencontre du social et du vécu face à la reproduction sociale.

La reterritorialisation ou la production de l'espace, qui renvoie aux rapports capital, travail et sexualité, fonde une nouvelle définition du local et de l'appartenance au lieu, ou les représentations de l'espace, qui, grâce à l'analyse, dépasse la notion de local de la post-modernité. De plus, on ne saurait oublier qu'elle s'inscrit dans le temps, car elle repose aussi sur la déterritorialisation traversée elle aussi, par des luttes fondées sur le sentiment d'appartenance au lieu.

Ainsi, la notion de résistance nous permet d'émettre l'hypothèse d'un développement inégal plus nuancé que décrit dans les travaux. Si elle confirme les grandes thèses de Harvey sur le territoire, elle met aussi de l'avant comment la

prise en compte des rapports sociaux de sexe, tel que prônée par Kelly, jette une toute autre lumière sur les changements sociaux comme la prolétarianisation, l'émigration et le développement régional inégal ou la marginalisation. À cela nous ajouterons que la notion de résistance permet de mieux comprendre comment, malgré les ponctions sur le travail et la sexualité, peuvent émerger des luttes sociales qui sont menées avec plus ou moins de succès selon les circonstances. Même si l'analyse des récits confirme que la subjectivité, à elle seule, ne saurait enrayer les représentations idéologiques liées à l'aliénation, au travail et à la sexualité, il n'en demeure pas moins qu'elle débouche tout de même sur la notion de pratique ou de luttes. Dans un premier temps, c'est le refus de la prolétarianisation. Suivra la prise en charge sur le plan local menée majoritairement, cette fois-ci, par les femmes de la communauté villageoise de Montorio nei Frentani en refus à la fois de leur exploitation et de leur oppression.

## **SOURCES DOCUMENTAIRES**

- AGLIETTA, M. *Régulation et crises du capitalisme. L'Expérience des États-Unis*. Paris, Calmann-Lévy, 1976.
- AIELLO, C. «L'aménagement de l'exploitation agricole dans les zones d'exode rural : Italie.» in C.A.O. van Nieuwenhuijze (dir.), *Emigration and Agriculture in the Mediterranean Basin*. Paris, Mouton, 1972, pp. 27-49.
- ANDERSON, B.S., J.P. ZINSSER. *A History of Their Own. Women in Europe From Prehistory to the Present*. Vol. 1-2. New York, Harper and Row Publishers, 1988.
- ANDERSON, P. *In the Tracks of Historical Materialism*. Londres. Verso, (1983) 1984.
- ANDERSON, P. *Lineages of Absolutist States*. Londres, New Left Books, (1974) 1979.
- ANDERSON, P. *Sur le marxisme occidental*. Paris, François Maspéro, 1977.
- ANKER, R. Research on women's roles and demographic change: Survey questionnaires for households, women, men and communities with background information. Genève, BIT, 1980.
- ARRIGHI, G. «Introduction» dans G. Arrighi (dir.), *Semiperipheral Development: The Politics of Southern Europe in the Twentieth Century*. Londres, Sage, 1985a, pp. 11-30.
- ARRIGHI, G. «Fascism to Democratic Socialism: Logic and Limits of a Transition.» dans G. Arrighi (dir.), *Semiperipheral Development: The Politics of Southern Europe in the Twentieth Century*. Londres, Sage, 1985b, pp. 243-279.
- ARRIGHI, G. (dir.), *Semiperipheral Development: The Politics of Southern Europe in the Twentieth Century*. Londres, Sage, 1985c.
- ARRIGHI, G., F. PISELLI. «Capitalist Development in Hostile Environment : Feuds, Class Struggles, and Migrations in a Peripheral Region of Southern Italy». *Review*, vol. 10, no 4, printemps 1987, pp. 649-751.
- AYMARD, M. «From Feudalism to Capitalism in Italy: The Case Trial Doesn't Fit.» *Review*, vol. 6, no 2, automne 1982, pp. 131-208.
- AYMARD, M. «Nation-States and Interregional Disparities of Development», dans G. Arrighi (dir.), *Semiperipheral Development: The Politics of Southern Europe in the Twentieth Century*. Londres, Sage, 1985, pp. 40-54.
- BARBER, M. *The Two Cities. Medieval Europe 1050-1320*. Londres et New York, Routledge, (1991) 1992.
- BENERIA, L. et C. Stimpson (dir.) *Women, Households, and the Economy*. New Brunswick et Londres, Rutgers University Press, 1987.



- BECCALLI, B. «Italy», dans J. Farley (dir.). *Women Workers in Fifteen Countries*. ILR Press, Cornell University, Ithaca, 1985, pp. 154-169.
- BERGER, S. et D. PATAI (dir.). *Women's Words. The Feminist Practice of Oral History*, 1991.
- BERTAUX, D. Fonctions diverses des récits de vie dans le processus de recherche. *Sociétés*, no 18, mai 1988, pp. 18-22.
- BERTAUX, D. The Life Story Approach: A Continental View. *Annual Review of Sociology*, no 10, 1984, pp. 215-237.
- BETTIO, F. «Sex-typing of occupations, the cycle and restructuring», dans J. Rubery (dir.) *Women and Recession*. Londres, Routledge Kegan Paul, 1988a, pp. 74-99.
- BETTIO, F. «Women, the State and the family in Italy : problems of female participation in historical perspective», dans J. Rubery (dir.) *Women and Recession*. Londres, Routledge Kegan Paul, 1988b, pp. 191-217.
- BIRD, J. et alter. (dir.) *Mapping the Futures. Local cultures, global change*. Londres et New York, Routledge, 1993.
- BRAUDEL, F. «A Model for the Analysis of the Decline of Italy». *Review*, vol. 2, no 4, printemps 1979, pp. 647-662.
- BREUER, S. «Foucault and Beyond: towards a theory of the disciplinary society». *International Social Science Journal*, May, vol. 120, 1989.
- BREWER, A. *Marxist Theories of Imperialism. A Critical Survey*. Londres, Routledge and Kegan Paul, 1980.
- BRIDENTHAL, R., C. KOONZ, S. STUARD (dir.), *Becoming Visible. Women in European History*. Boston, Houghton Mifflin Company, 1987.
- BRIDENTHAL, R. «Something Old, Something New : Women Between the Two World Wars», dans R. Brithenthal, C. Koonz et S Stuard (dir.). *Becoming Visible. Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1987, pp. 473-498.
- BURNET, J., H. PALMER. 'Coming Canadians'. *An Introduction to a History of Canada's Peoples*. Toronto, McClelland and Stewart, 1988.
- CALLINICOS, A. *Against Postmodernism. A Marxist Critique*. New York, St. Martin's Press, 1990.

- CAPECCHI, V. «The informal economy and the development of flexible specialization in Emilia-Romagna», in Portes, A., M. Castells et L. Benton. (dir.) *The Informal Economy. Studies in Advanced and Less Developed Countries*. Baltimore and London. John Hopkins Press, 1989, pp. 189-215.
- CASPARIS, J. «The Swiss Mercenary System: Labor Emigration from the Semi-Periphery». *Review*, vol. 4, Printemps, 1982, pp. 593-642.
- CASPARIS, J. «Core Demand for Labor from Southern Europe : The Case of Switzerland», dans G. Arrighi (dir.) *Semiperipheral Development: The Politics of Southern Europe in the Twentieth Century*. Beverly Hills, Sage, 1985, pp. 107-134.
- CENTO BULL, A. et P. CORNER. *From Peasant to Entrepreneur. The Survival of Family Economy in Italy*. Berg Pub. Ltd, 1991
- CHOJNACKI, S. «The Most Serious Duty» : Motherhood, Gender and Patrician Culture in Renaissance Venice», dans M. Migiel et J. Schiesari *Refiguring Women. Perspectives on Gender and the Italian Renaissance*. Ithaca. Cornell University Press. 1991, pp. 133-154.
- CIPOLLA, C. *Storia economica dell'Europa pre-industriale*. Bologne, il Mulino, 1990.
- COHEN, S. «Asylums for Women in Counter-Reformation Italy», dans S. Marshall (dir.) *Women in Reformation and Counter-Reformation Europe*. Bloomington, Indiana University Press, 1991, pp. 166-188.
- COLLINS, J. *Labor Outside Value*. Communication dans le cadre de la conférence «The Political Economy of the Margins», Université de Toronto, Mai, 1988.
- CONWAY, J. K., S. C. BOURQUE, J. W. SCOTT (dir.), *Learning About Women: Gender, Politics and Power*. Ann Arbor, University of Michigan Press, (1987) 1989.
- CORNELISEN, A. *Women of the Shadows: A Study of the Wives and Mothers of Southern Italy*. New York, Vintage Books, 1977.
- COWARD, R., JOHN ELLIS. *Language and Materialism. Developments in Semiology and the Theory of the Subject*. Londres et New York, Routledge & Kegan Paul, 1977.
- CROSSIK, G. ET H.-G. HAUPT. *The Petite Bourgeoisie in Europe, 1780-1914. Enterprise, Family and Independence*. Londres et New York, Routledge, 1995.
- CUISENIER, J. (dir.). *Le cycle de la vie familiale dans les sociétés européennes*. La Haye, Mouton, 1977.
- DALY, M. *GynEcology*. Beacon Press, Boston, 1978.

- DE GRAZIA, V. *How Fascism Ruled Women. Italy, 1922-1945*. Berkeley, University of California Press, 1992.
- DELANEY, C. Participant Observation: The Razor's Edge. *Dialectical Anthropology*, vol. 13, 1988, pp. 291-300.
- DELPHY, C. *Close to Home: A Materialist Analysis of Women's Oppression*. Amherst, The University of Massachusetts Press, 1984.
- DENZIN, N.K. Interpreting the Lives of Ordinary People: Sartre, Heidegger and Faulkner. *Life Stories-Récits de vie*, sd., pp. 6-20.
- DI LEONARDO, M. «Introduction. Gender, Culture and Political Economy. Feminist Anthropology in Historical Perspective», dans M. di Leonardo (dir.) *Gender at the Crossroads of Knowledge. Feminist Anthropology in the Postmodern Era*. Berkeley, University of California Press, 1991.
- DUNFORD, M. «Integration and unequal development: the case of Southern Italy, 1951-1973», dans A. Scott et M. Storper (dir.) *Production, Work, Territory. The geographical anatomy of industrial capitalism*. Boston, Unwin Hyman, 1988, pp. 225-245.
- EAGLETON, T. *Ideology. An introduction*. Londres, Verso, 1991.
- EICHLER, M. *Nonsexist Research Methods. A Practical Guide*. Boston, Allen & Unwin, 1988.
- EINSENSTEIN, Z. R. (dir.), *Capitalist Patriarchy and the Case for Socialist Feminism*. New York, Monthly Press, 1979.
- EHRENREICH, B. et D. ENGLISH. *For Her Own Good. A 150 Years of Experts' Advice to Women*, Anchor Books, New York, 1982
- ELENA, G et L. Giorgio Silvia. *Être exploitées*, Paris, des femmes, 1972.
- EMERSON, R.M. Four Ways to Improve the Craft of Fieldwork. *Journal of Contemporary Ethnography*, avril 1987, pp. 59-89.
- ENGELS, F. *The Origin of the Family, Private Property and the State*. Pékin. Foreign Language Press, 1978,
- ERIKSON, F. What Makes School Ethnography "Ethnographic". *Anthropology and Education Quarterly*, vol. 15, no 1, printemps 1984, pp. 51-66.
- FARADAY, A. et K. PLUMMER. Doing Life Histories. *Sociological Review*, vol. 27, no 4, 1979, pp. 773-798.

- FARLEY, J. (dir.). *Women Workers in Fifteen Countries. Essays in Honor of Alice Hanson Cook.* New York, ILR Press, 1985.
- FAUBION, J.D. *Rethinking the Subject. An Anthology of Contemporary European Social Thought.* Boulder, Westview Press, 1995.
- FEATHERSTONE, M. (dir.) *Global Culture. Nationalism, Globalization and Modernity.* Londres, Sage, (1990) 1993.
- FERRAROTTI, F. *Biography and the Social Sciences* *Social Research*, sd., p. 57-80.
- FINNEGAN, R. *Oral Traditions and the Verbal Arts. A Guide to Research Practices.* Londres et New York, Routledge, 1992.
- FIRESTONE, S. *The Dialectic of Sex. The Case for Feminist Revolution.* Bantam, New York, 1970.
- FOX-GENOVESE, E. «Women and the Enlightenment». dans R. Brithenthal, C. Koonz et S Stuard (dir.). *Becoming Visible. Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1987, pp. 251-278.
- FRECCERO, C. «Economy, Woman, and Renaissance Discourse», dans M. Migiel et J. Schiesari *Refiguring Woman. Perspectives on Gender and the Italian Renaissance.* Ithaca, Cornell University Press, 1991, pp. 192-210.
- FRIEDMANN, H. «World Market, State, and Family Farm: Social Bases of Household Production in the Era of Wage Labor», *Comparative Studies in Society and History*, vol. 20, no 4, 1978.
- FRÖBEL, F , J. HEINRICHS et O KREYE. *The New International Division of Labour. Structural unemployment in industrialised countries and industrialisation in developing countries.* Cambridge et Londres, Cambridge University Press et Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1980.
- GEIGER, S. «Women's Life Histories: Method and Content». *Signs*, vol 11, no 21, 1986.
- GILLESPIE, G.W. *Data Collection, Analysis and Research Strategies: A Framework for Organizing the Fieldnote File.* *Cornell Journal of Social Relations*, vol. 16, no 2, printemps 1982, pp. 98-117.
- GINATEMPO, N. «Social Reproduction and the Structure of Managerial Areas in Southern Italy: Some Remarks on the Role of the Family in the Present Crisis», *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 9, no 1, mars 1985, pp. 99-112.

- GLUCK, S. BERGER, D. PATAI (dir.). *Women's Words. The Feminist Practice of Oral History*. Londres, Routledge, 1991.
- GOODMAN, D., M. REDCLIFT. *From Peasant to Proletarian. Capitalist Development and Agrarian Transitions*. Oxford, Basil Blackwell, 1981.
- GRAMSCI, A. *Gramsci dans le texte*. Éditions sociales, Paris, 1977.
- GRAMSCI, A. *Folclore e senso comune*. Riuniti, Roma, 1992
- GRAMSCI, A. *La questione meridionale*, Rome, Riuniti, (1966) 1991.
- HADJIMICHALIS, C., D. SADLER (dir.). *Europe at the Margins. New Mosaics of Inequality*. Chichester, John Wiley and Sons, 1995.
- HADJIMICHALIS, C. *Uneven Development and Regionalism: State, Territory and Class in Southern Europe*. Londres, Croon Helm, 1987.
- HAMILTON, R. *The Liberation of Women: A Study of Patriarchy and Capitalism*. Londres, George Allen & Unwin, (1978) 1979.
- HAMMERSLEY, M. What's Wrong with Ethnography? The Myth of Theoretical Description. *Rural Sociology*, vol. 24, no 4, novembre 1990, pp 597-615.
- HARDING, S. (dir.). *Feminism and Methodology*. Bloomington et Milton Keynes, Indiana University Press et Open University Press, 1987.
- HARVEY, D. «The Geography of Capitalist Accumulation», dans Agnew, J., D. Livingston et A. Rogers (dir.) *Human Geography. An Essential Anthology*, Blackwell, Oxford, 1996.
- HARVEY, D. «Militant Participation and Global Ambition. The Conceptual Politics of Place, Space and Environment in the Work of Raymond Williams» *Social Text* 42, vol. 13, numéro 1, 1995.
- HARVEY, D. «Between Space and Time: Reflections on the Geographical Imagination», *Annals of the Association of American Geographers*. vol 80, numéro 3, septembre 1990, pp. 418-434.
- HARVEY, D. *The Condition of Postmodernity. An Enquiry Into the Origins of Cultural Change*. Cambridge et Oxford, Blackwell, 1989.
- HELLMAN, J. ADLER *Journeys Among Women. Feminism in Five Italian Cities*. New York, Oxford University Press, 1987.
- HOOBS, B. *Ain't I a Woman*. Londres, Pluto Press, (1981) 1990

- HOOPES, J. *Oral History. An introduction for students.* Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1979.
- HOWARD, J. JEFFREY. «Patriot Mothers in the Post-Risorgimento : Women After the Italian Revolution», dans C. Berkin et C. Lovett *Women, War and Revolution.* New York, Holmes & Meier Publisher, Inc. 1980, pp. 237-258.
- HUSSAIN, A., K. TRIBE. *Marxism and the Agrarian Question. Vol. 1. German Social Democracy and the Peasantry, 1890-1907.* Atlantic Highlands, Atlantic Highlands, 1981a.
- HUSSAIN, A., K. TRIBE. *Marxism and the Agrarian Question. Vol. 2. Russian Marxism and the Peasantry, 1981-1930.* Atlantic Highlands, Humanities Press, 1981b.
- IVES, E.D. *The Tape-recorded Interview. A Manual for Field Workers in Folklore and Oral History.* Knoxville, The University of Tennessee Press, 1974.
- JARVENPA, R. Unvamiliar Compatriots: Role Ambiguity in Finnish Field Research. *Ethnos*, vol. 54, no 1-2, 1989, pp 31-44.
- KANDEL, L. Réflexions sur l'sage de l'entretien, notamment non directif, et sur les études d'opinion. *Épistémoloige et sociétés*, vol. 13, no 1, 1972, pp. 25-46.
- KANDIYOTI, D. «Bargaining with Patriarchy». *Gender and Society*, vol 2, no 3, Septembre 1988, pp. 274-290
- KAPLAN, G. *Contemporary Western European Feminism.* Londres, University College Press, 1992.
- KAPLAN, T. «Women and Communal Strikes in the Crisis of 1917-1922». dans R. Brithenthal, C. Koonz et S Stuard (dir.). *Becoming Visible. Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1987, pp. 429-450.
- KELLY, J. *Women, History and Theory: The Essays of Joan Kelly.* Chicago, University of Chicago Press, 1984.
- KEMP, S et P. Bondo. *The Lonely Mirror. Italian Perspectives on Feminist Theory.* Londres, Routledge, 1993.
- KEOHANE, N. (dir.). *Feminsit Theory. A Critique of Ideology.* Chicago, The University of Chicago Press, 1981.
- KEYDER, C. *The American Recovery of Southern Europe: Aid and Hegemony.* dans G. Arrighi (dir.), *Semiperipheral Development: The Politics of Southern Europe in the Twentieth Century.* Londres, Sage, 1985, pp. 135-139.
- KING, R. *Land Reform: The Italian Experience.* Londres, The Butterworth Group, 1973.

- KINNEAR, M. *Daughters of Time. Women in the Western Tradition*. Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1982.
- KIRBY, S., K. MCKENNA. *Experience, Research, Social Change, Methods from the Margins*. Toronto, Garamond Press, 1989.
- KLEIN, A. *Meeting the Great Bliss Queen. Buddhists, Feminists and the Art of the Self*. Boston, Beacon Press, 1995.
- KOLLONTAI, A. *Marxisme et révolution sexuelle*. Paris, Maspéro, 1973.
- LANGE, P. «Semiperiphery and Core in the European Context: Reflections on the Postwar Italian Experience», dans G. Arrighi (dir.), *Semiperipheral Development: The Politics of Southern Europe in the Twentieth Century*. Londres, Sage, 1985, pp. 179-214.
- LASH, S., J. URRY. *The End of Organized Capitalism*. Madison, The University of Wisconsin Press, 1987.
- LEACOCK, E et H. SAFA (dir.) *Women's Work*. South Hadley, 1986.
- LEACOCK, E. et M. Etienne (dir.) *Women and Colonization. Anthropological Perspectives*. South Hadley, Bergin, 1982,
- LEACOCK, E. *Myths of Male Dominance. Collected Articles on Women Cross-Culturally*. New York, Monthly Review Press, 1981.
- LEE-LAMPSHIRE, W. *Marx and the Ideology of Gender. A Paradox of Praxis and Nature*. dans B. Bar On (dir.) *Modern Engendering. Critical Feminist Readings in Modern Western Philosophy*. New York, SUNY Press, 1994.
- LEFEBVRE, H. *Critique of Everyday Life*. Londres, Verso, 1991.
- LEONTIDOU, L. «Urban land rights and working-class consciousness in peripheral societies». *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 9, no 4, décembre 1985, pp. 533-556.
- LERNER, G. *The Creation of Patriarchy*. New York, Oxford University Press, 1986.
- LIPIETZ, A. «New tendencies in the international division of labor: regimes of accumulation and modes of regulation», dans A. Scott et M. Storper (dir.). *Production, Work, Territory. The geographical anatomy of industrial capitalism*. Boston, Unwin Hyman, 1988, pp. 16-41.
- LOGAN, J., « Democracy from Above : Limits to Change in Southern Europe », dans G. Arrighi (dir.), *Semi-Peripheral Development*. Sage Publications, Londres, 1985, pp. 149-178.

- McNAY, L. *Foucault and Feminism: Power, Gender and the Self*. Boston, Northeastern University Press, 1992.
- MALSON, M. et al. (dir.) *Feminist Theory in Practice and Process*. Chicago et Londres, The University of Chicago Press, (1986) 1989.
- MANGANARO, M. (dir.). *Modernist Anthropology. From Fieldwork to Text*. Princeton, Princeton University Press, 1990.
- MARSHALL, S. (dir.). *Women in Reformation and Counter-Reformation Europe. Private and Public Worlds*. Bloomington, Indiana University Press, 1989.
- MARTINELLI, F. «Public Policy and Industrial Development in Southern Italy: Anatomy of a Dependent Industry», *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 9, no 1, mars 1985, pp. 47-81.
- MATHIEU, N.-C. *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*. Paris, Côté femmes éditions, 1991.
- MERRINGTON, J. «Theory and Practice in Gramsci's Marxism» dans New Left Review Editions (dir.) *Western Marxism. A Critical Reader*. Londres, New Left Review Editions, 1977.
- MIES, M. Bennholdt-Thomsen, V et C. von Werlhof. *Women. The Last Colony*. Zed Books, Londres, 1988.
- MIES, M. *Indian Women in subsistence and agricultural labour*. BIT, Genève, 1986a
- MIES, M. *Patriarchy and Accumulation on a World Scale: Women in the International Division of Labour*. Londres, Zed Books, 1986b..
- MIES, M. *The lace makers of Narsapur: Indian housewives produce for the world market*. Zed Books, Londres, 1982.
- MIGUEL, M., J. SCHIESARI (dir.). *Refiguring Woman. Perspectives on Gender and the Italian Renaissance*. Ithaca et Londres, Cornell University Press, 1991.
- Millett, K. *Sexual Politics*. Londres, Virago, 1977.
- MINGIONE, E. «Work and Informal Activities in Urban Southern Italy», dans R. E. Pahl (dir.), *On Work: Historical, Comparative and Theoretical Approaches*. Oxford, Basil Blackwell, 1988, pp. 548-578.
- MONTER, W. «Protestant Wives, Catholic Saints, and the Devil's Handmaid: Women in the Age of the Reformation». dans dans R. Brithenthal, C. Koonz et S. Stuard (dir.). *Becoming Visible. Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1987, pp. 203-220.



- MOORE, H. L. *Feminism and Anthropology*, Minneapolis, University of Michigan, 1988.
- NASH, J. «Latin American Women in the World Capitalist Crisis», *Gender & Society*, vol. 4, no 3, Septembre 1990, pp. 338-353.
- NASH, J. et H. SAFA (dir.) *Women and Change in Latin America*. Massachusetts, Bergin et Garvey, 1986.
- NASH, J., M. P. FERNANDEZ-KELLY (dir.), *Women, Men and the International Division of Labour*. Albany, State University of New York Press, 1983.
- NEWTON, J.L., M.P. RYAN, J. WALKOWITZ. *Sex and Class in Women's History*. Londres, Routledge and Keegan Paul, 1983.
- NIELSEN, J. MCCARL (dir.). *Feminist Research Methods. Exemplary Readings in the Social Sciences*, Boulder, San Francisco et Londres, Westview Press, 1990.
- NOLA, L., F. ORLANDO. «Termoli : dove atterra la FIAT in Barberis», C. et G.G. Dell'angelo (dir.) *Italia Rurale*, Laterza, Bari, 1988, pp. 355-375.
- OAKLEY, A. Interviewing women: a contradiction in terms. Dans H. Roberts (dir.). *Doing Feminist Research*. Londres, Routledge and Kegan Paul, 1981.
- OFFEN, K. «Liberty, Equality, and Justice for Women: The Theory and Practice of Feminism in Nineteenth-Century Europe». dans R. Brithenthal, C. Koonz et S Stuard (dir.). *Becoming Visible. Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1987, pp. 335-374.
- PAHL, R. E. *Divisions of Labour*, Oxford, Basil Blackwell, 1984.
- PAHL, R. E. *On Work: Historical, Comparative and Theoretical Approaches*. Oxford, Basil Blackwell, 1988.
- PANDOLFI, M. *Itinerari delle Emozioni. Corpo e Identità femminile nel Sannio Campano*. Milan, Francoaneli, 1991.
- PAPADANTONAKIS, K. «Incorporation is Peripheralization: Contradiction of Southern Europe's Economic Development». dans G. Arrighi (dir.), *Semiperipheral Development: The Politics of Southern Europe in the Twentieth Century*. Londres, Sage, 1985, pp. 86-106.
- PORTELLI, A. The Death of Luigi Trastulli and other stories. Form and Meaning in Oral History. New York, SUNY Press, 1991.
- POULANTZAS, N. *La crise des dictatures : Portugal, Grèce, Espagne*. Maspéro, Paris, 1975.

- PORTELLI, A. *The Death of Luigi Trastulli and Other Stories. From and Meaning in Oral History*. Albany, State of University of New York Press, 1991.
- POWDERMAKER, H. *Stranger and Friend. The Way of an Anthropologist*. New York, Norton and Co., 1966.
- RANKI, GYORGY. «Problem of Southern European Economic Development (1918-38)», dans G. Arrighi (dir.), *Semiperipheral Development: The Politics of Southern Europe in the Twentieth Century*. Londres, Sage, 1985, pp. 55-85.
- RAVIS-GIORDANI, G. (dir.), *Femmes et patrimoine dans les sociétés rurales de l'Europe méditerranéenne*. Paris, CNRS, 1987.
- REDCLIFFE, N. et M. T. SINCLAIR (dir.). *Working Women. International Perspectives on Labour and Gender Ideology*. Londres, Routledge, 1991.
- REDCLIFT, N., E. MINGIONE (dir.), *Beyond Employment: Household, Gender and Subsistence*. Oxford, Basil Blackwell, 1985.
- REITER, R. (dir.). *Toward and Anthropology of women*. New York, Monthly Review Press, 1975.
- REYNOLDS, S. (dir.), *Women, State and Revolution: Essays on Power and Gender in Europe Since 1789*. Amherst, The University of Massachusetts, 1987.
- RICHMAN, M. «Anthropology and Modernism in France: From Durkheim to the Collège de sociologie», dans M. Manganaro (dir.) *Modernist Anthropology. From Fieldwork to Text*. Princeton, Princeton University Press, 1990.
- RIESSMAN, C. When Gender is not Enough: Women Interviewing Women. *Gender and Society*, vol. 1, no 2, Juin 1987, pp. 172-207.
- ROBERTS, B. (dir.) *Doing Feminist Research*. Londres et New York, Routledge, Kegan et Paul, 1981.
- ROBERTS, E. A Woman's Place. An Oral History of Working-Class Women 1890-1940. Oxford, Blackwell, 1984.
- ROMANUCCI-ROSS, L. «Anthropological Field-research: Margaret Mead, Muse of the Clinical Experience». *American Anthropology*, juin 1980, pp. 304-317.
- ROSALDO, M., L. LAMPHERE (dir.). *Woman, Culture & Society*. Stanford, Stanford University Press, 1974.
- RUBERY, J. (dir.). *Women and Recession*. Londres, Routledge et Keagan, 1988.

- RUBIN, G. «The Traffic in Women : Notes on the "Political Economy" of Sex», dans R. Reiter *Toward an Anthropology of Women*. New York, Monthly Review Press, 1975.
- SASSEN, S. *Cities in a World Economy*. Pine Forge Press, Thousand Oaks, 1994.
- SASSEN, S. *The Mobility of Labor and Capital. A study in International Investment and Labor Flow*. Cambridge, Cambridge University Press, (1988) 1992.
- SCOTT, A., M. STORPER (dir.). *Production, Work, Territory. The geographical anatomy of industrial capitalism*. Boston, Unwin Hyman, 1988 a.
- SCOTT, A., M. STORPER (dir.). «Production, work, territory : contemporary realities and theoretical tasks» dans A.J. Scott et M. Storper (dir.), *Production, Work, Territory. The geographical anatomy of industrial capitalism*. Boston, Unwin Hyman, 1988 b. pp. 3-16
- SCOTT, A., M. STORPER (dir.). «Industrial change and territorial organization : summing up», dans A.J. Scott et M. Storper (dir.) *Production, Work, Territory. The geographical anatomy of industrial capitalism*. Boston, Unwin Hyman, 1988 c. pp. 3-16
- SCOTT, J.C. *Domination and the Arts of Resistance. Hidden Transcripts*. New Haven et Londres, Yale University Press, 1990.
- SEGALEN, M. *Historical anthropology of the family*. Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- SIMEONI, D. Du récit de vie comme mise en scène du discours. *Sociétés*, no 18, mai 1988, pp. 31-33.
- SMITH, D. *The Everyday World as Problematic: A Feminist Sociology*. Toronto, The University of Toronto Press, 1987.
- SMITH, G. *When Capital Has Moved On: The Sense of Place*. sd.
- SOLINAS, G. «Labour Market Segmentation and Workers' Careers: The Case of the Italian Knitwear Industry», dans R. E. Pahl (dir.), *On Work: Historical, Comparative and Theoretical Approaches*. Oxford, Basil Blackwell, 1988, pp. 279-304.
- SOWERVINNE, C. «The Socialist Women's Movement from 1850- to 1940». ans dans R. Brithenthal, C. Koonz et S Stuard (dir.). *Becoming Visible. Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1987, pp. 39-428.
- STANLEY, L. Doing Ethnography, Writing Ethnography: A comment on Hammersley. *Rural Sociology*, vol. 24, no 4, novembre 1990, p. 617-627.

- STEBBINS, R. Fitting in: the researcher as learner and participant. *Quality and Quantity*, vol. 21, 1987, pp. 103-108.
- STUARD, S. «The Dominion of Gender: Women's Fortunes in the High Middle Ages», dans R. Brithenthal, C. Koonz et S Stuard (dir.). *Becoming Visible. Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1987, pp. 153-174.
- SULLIVAN, R. «Marxims and the "Subject" of Anthropology», dans M. Manganaro (dir.). *Modernist Anthropology. From Fieldwork to Text*. Princeton, Princeton University Press, 1990.
- TARROW, S. «The Crisis of the Late 1960's in Italy and France: The Transition to Mature Capitalism», dans G. Arrighi (dir.), *Semiperipheral Development: The Politics of Southern Europe in the Twentieth Century*. Londres, Sage, 1985, pp. 215-242.
- TARROW, S. *Between Center and Periphery. Grassroots Politics in Italy and France*. New Haven et Londres, Yale University Press, 1977.
- THOMPSON, P. *The Voice of the Past*. Oxford, Oxford University Press, 1988.
- TILLY, C., L. TILLY. *The Rebellious Century, 1830-1930*. Cambridge, Harvard University Press, 1975
- TILLY, L, J. SCOTT *Women, Work and Family*. New York, Holt, Rhinehart and Winston, 1978 (1987).
- TOULMIN, S. *Cosmopolis. The Hidden Agenda of Modernity*. New York, The Free Press, 1990.
- VAN NIEUWENHUIJZE, C.A.O. (dir.), *Emigration and Agriculture in the Mediterranean Basin*. Paris, Mouton, 1972.
- VANDELAC, L (dir.). *L'Italie au féminisme*. Paris, Tierce, 1978.
- VILLANI, P. *Mezzogiorno tra riforme et rivoluzione*. Universita Laterza, Roma Bari, 1977.
- VILLARI, R. *Mezzogiorno et Contadini Nell'eta Moderna*, Laterza, Bari, 1977.
- VINAY, P. «Family Life Cycle and the Informal Economy in Central Italy», *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 9, no 1, mars 1985.
- VINCELLI, G. *Una Comunità Meridionale*. Torino, 1958.
- VOGEL, L. *Marxism and the Oppression of Women: Toward a Unitary Theory*. New Brunswick et Londres, Rutgers University Press, (1983) 1987.

- WALBY, S. *Patriarchy at Work: Patriarchal and Capitalist Relations in Employment*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 1986.
- WALLERSTEIN, I. *The Capitalist World Economy*. Londres et Paris, Cambridge University Press et les Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1979.
- WALLERSTEIN, I. «The Relevance of the Concept of Semiperiphery to Southern Europe. dans G. Arrighi (dir.), *Semiperipheral Development: The Politics of Southern Europe in the Twentieth Century*. Londres, Sage, 1985, pp. 31-39.
- WALLERSTEIN, I. *The Modern World System. Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*. New York, Academic Press, 1974.
- WEBSTER, S. «The Historical Materialist Critique of Surrealism and Postmodernist Ethnography», dans M. Manganaro *Modernist Anthropology. From Fieldwork to Text*. Princeton, Princeton University Press, 1990.
- WEEDON, C. *Feminist Practice and Poststructuralist Theory*. Oxford, Basil Blackwell, 1987.
- WEISNER, M. «Spinning out Capital: Women's Work in the Early Modern Economy». dans R. Brithenthal, C. Koonz et S Stuard (dir.). *Becoming Visible. Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1987, pp. 221-250.
- WEMPLE, S. «SANCTITY AND POWER: THE DUAL PURSUIT OF EARLY MEDIEVAL WOMEN». dans R. Brithenthal, C. Koonz et S Stuard (dir.). *Becoming Visible. Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1987, pp. 131-152.
- WILLIAMS, R. *Culture*. London, Fontana Press, 1981.
- WILLIAMS, R. *Marxism and Literature*. Oxford, Oxford University Press, 1977.
- WILLIAMS, R. *Resources of Hope*. Londres, Verso, 1989.
- ZARETSKY, E. *Capitalism, the Family, and Personal Life*. New York, Harper & Row, (1976) 1986.

Université de Montréal

Travail et rapports sociaux de sexe en semi-périphérie.  
Le cas de l'Italie illustré par un village du Molise.

par  
Claire D. Belanger

Département d'anthropologie  
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Philosophiæ Doctor (Ph.D.)  
en anthropologie

Juin 1997

© Claire D. Belanger



GN

4

U54

1998

v.018

t.2

(Inventaire de Mandat)

Le cas de l'homme libéré par un village au début  
de la guerre mondiale de 1914-1918

par  
Claude J. Bégin

Département d'anthropologie  
Université de Montréal

Thèse présentée à l'École de études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Philosophie (D.É.S.)  
en anthropologie

juin 1977

© Claude J. Bégin



**ANNEXE I**  
**RÉCITS DE VIE ITALIENS**



## FA1

### Données sociologiques :

*Cette femme est née dans une maisonnée de paysans moyens et elle a épousé le fils unique d'une maisonnée de paysans moyens. Elle a terminé la troisième année d'études primaires. Elle a été chef de maisonnée pendant l'absence prolongée de son mari parti pour l'étranger. Son père a aussi émigré et a résidé à l'étranger pendant plus de 10 ans. Le couple a eu trois enfants, un fils et deux filles, qui sont mariés et ont fondé leur propre famille.*

*Claire* ...è la storia di Montorio l'agricoltura no?

*FA1* La maggior parte della gente se ne iute a tutti.

*Claire* Come era la vita prima, quale sono i suo ricordi, come grande era il paese per esempio?

*FA1* C'era più di tremila abitanti, prima quando io ero una ragazza, poi nel dopo guerra del 15-18 è incominciato l'emigrazione, in Canada, nelli Stati-Uniti, qualcuno nel Belgio. Di cui molti giovani sono pure morti che hanno preso delle malattie, sono andati nelle miniere del Belgio, hanno preso una malattia e sono morti, erano in tenera età, e qualche famiglie pure ci è rimasta, qualcuno si è sposato e ha fatto la famiglia là. E quando ha emigrato mio padre dopo della guerra, è emigrato nelli Stati Uniti, hai lavorato là per dieci lunghi anni, io quando è partito avevo quattro anni, quando è tornato ne avevo quattordici, l'ho conosciuto quando è ritornato perchè non me lo ricordo.

*Claire* Come era sua madre, lei è stata sola?

*FA1* Mia madre è rimasta da sola con quattro figlie e un figlio maschio. Di cui il maschio quando ha fatto diciassette anni, mio padre l'ha chiamato nelli Stati-Uniti, e siamo rimaste solo donne, cinque donne. Poi, ha incominciato a sposare la prima sorella, nel 26, mio padre ha conosciuto un giovane che era di Montorio ma era emigrato anche lui nelli Stati-Uniti, e l'ha conosciuto là. Ha detto a mia madre poi accettate questo giovane perchè è un bravo ragazzo. E si è sposata la prima sorella il 26. Noi siamo state quattro sorelle sposate tutte a vent'anni. La prima nel 1926 era del 1906, la seconda il 27, era del 1907, allora i figli nascevano un pò vicini, poi c'era il maschio ed era del 9, ha emigrato anche lui pero poi ha avuto un incidente sul lavoro, un grande incidente, e mio padre l'ha rimandato in Italia perchè ha subito le operazione, la compagnia l'ha liquidato non lo so. E è tornato in Italia. In 32 è sposata la sorella che era del 1912, perchè forse c'era un'altra sorella che è morta aveva tre anni, come diceva mia madre si chiamava Adele e è morta. E poi sono arrivato solo io perchè ero la più piccola, poi verso il 30-31 c'è stato una forte depressione in America, è mio padre è rimasto senza lavoro, e ha deciso di tornare in Italia, tanto non lavoro è meglio che torno a casa mia. E così siamo riuniti in famiglia eravamo quattro, il fratello, la mamma, padre e io. Poi la mamma ha avuto una paralisi a l'età di 49 anni, e è rimasta mezza paralizzata, e aveva bisogno di aiuto, di cure perchè proprio per vestire. Io era l'ultima a stare a casa, dovevo aiutarla. Poi dopo di due anni è ricaduta, è morta. Siamo rimasti in tre, due uomini da accudire, per la campagna, che pure si lavorava più a braccia. C'era molto lavoro in casa, il pane si faceva a casa, maccheroni. Le salsiccie si facevano nel periodo invernale, si ucideva il maiale. Il primo anno che dovevo fare le salsiccie, io ero una ragazza, era un pò di difficoltà. Poi c'era una zia vicino casa, mi ha insegnato come si faceva, subito ho imparato. Questi giorni di luglio, agosto, c'era molto lavoro in campagna. Si teneva gli operai, si mieteva il grano con la falcia. Poi si ritiravano i covoni, si facevano i piccoli mucchi. Dopo finita la mietitura, si ricacciava il grano, questi covoni si portavano, si faceva una grande aia e si faceva dei grandi mucchi di grano. Gli altri portavano i loro mucchi da noi che noi ne avevamo di più, e su questa grande aia si faceva la trebbiatura, il padrone faceva prima. Prima

mi ricordo anch'io quando si faceva la trebbiatura era con gli animali, gli muli o cavalli tiravano una grande pietra, dovevano girare. E con la forca si rimuoveva sempre questo grano fin in tanto si macinava. Poi quando avevano finito di macinare dovevano ventilare, diciamo noi. Il vento portava la paglia e restava il grano. Poi con un atrezzo che si chiama il crivello si ( ) questo grano, non so come si dice in italiano. Poi si metteva dentro di un sacco, e con i muli, i cavalli si riportavano a casa. E noi le donne, questo si chiamavano le salme, salme di grano, erano ceste e si riempivano di grano, dentro ci andavano 25 chili di grano, e allora ce le mettevamo sulla testa, e si portavano dentro i magazzini. Noi avevamo dei grandi magazzini, questi poveretti avevano un grande cassone, fatto di canna intrecciata. I poveretti tenevano una stanzetta solo di casa, ci tenevano grano, letto, cucina, galline. Sotto il letto ci mettevano la legna, per fare il fuoco. Noi c'avevamo i sottanei, sotto, ci avevamo i animali, la legna, il maiale, le galline. Poi nel tempo della guerra che è stata nel 40' gli operai scarseggiavano che sono stati tutti richiamati i più giovani, e hanno cominciato a uscire le trebbie. Ma solo che si doveva aspettare molto perchè sia per miettere mancavano gli operai, anche per la trebbia perchè c'era uno solo a Montorio che faceva per tutti, allora si doveva aspettare. Ma pure era una cosa perchè allora con gli animali ci voleva, minimo chi c'aveva molto un mese, 15-20 giorni a fare questa trebbiatura, era lunga. Poi se capitava una... come queste che piove sempre, quando la paglia si innumidisce il grano non si stacca della paglia

*Claire* E che si faceva per le olive?

*FA1* Ma per le ulive non c'erano problemi perchè le donne non sono andate nella guerra. Il problema era per la mietitura. Perchè qua a Montorio noi c'avevamo parecchi ettari di terreno, per esempio quando c'erano gli operai venivano gli forestieri con questi locali al paese. Questi avevano tutti un pò di grano seminato per conto loro, e mentre ancora non era pronto il loro facevano delle giornate, poi quando era pronto il loro certamente pensavano a mietere il loro, e tu gli operai non gli trovavi. Allora venivano gli Baresi, dalla Puglia, degli uomini che camminavano scalzi, senza scarpe senza calze, c'avevano forse la pelle dura sotto i piedi. E dormivano in campagna, la mattina si alzavano presto, si mettevano a lavorare, e erano molto bravi, svelti a miettere. Poi c'erano anche quelli montagnari, dicevamo noi, della montagna, venivano de Ripa, di Morone, questi paesi. Perchè da loro arrivava più tardi la mietitura, e allora venivano un poco. E non c'avevano le scarpe che non se le potevano comprare, e noi li chiamavamo zampitagni, i zampite. Pero gli mietitore pugliesi erano più bravi, più svelti. Erano cinque, era formato di quattro mietitore e uno che legava. (...) Lui faceva la casa come la chiamavamo. E quando avevano finito il padrone doveva ritirare i covoni che lasciavano per il campo. L'uliva ne stato mai tanto problema perchè prima ce n'erano pure di meno, adesso hanno cresciuto più gli ulivetti, hanno messo queste specie nane che sono più comodo perchè non ci vuole la scaletta. Questi di prima ci vuole sempre la scala. Pero le donne ce n'erano sempre abbondante perchè quando c'è stato l'emigrazione per l'America sono partiti sempre primi gli uomini, e le donne sono rimaste più a casa, in Italia. Poi dopo hanno cominciato a emigrare pure la donna, chi non c'aveva quasi niente qua oppure solo una casa, hanno pensato di portarsi le famiglie dietro. Mentre prima, le mie sorelle, le due prime hanno sposato americani, pero le moglie sono state sempre in Italia, tornavano loro, ogni due o tre anni. E dopo questa emigrazione dopo hanno pensato di portarsi le famiglie. Mi diceva mio padre prima emigravano le donne più così, una famiglia per bene, non piaceva portarsi la famiglia indietro. In quei tempo non c'era ne assistenza in America, non c'erano assicurazione, pensione, non c'era niente. Qua la vita era stente pure perchè la terra produceva poco, non c'erano questi concimi come adesso, motori, oggi sta più attrezzati, allora si lavorava con gli animali, e la campagna rendeva poco.

*Claire* Per quale motivo è partito suo padre?

*FA1* Giusto per questo motivo, è tornato della guerra nel 1918, di cui io sono nata nel 19. Già aveva una famiglia di quattro figli, e quel poco di campagna non bastava per una famiglia di sei persone, e venivano gli anni che c'erano delle grandinate, nel mese di maggio del 19' (29') c'è stata una grandinata che gli ha distrutto il poco di raccolto. E si incominciava più-

tosto a mettere un poco di debito piuttosto che di capitale. Diceva un compare che stava in America, gli diceva compare vieni anche tu. Ma in quei tempi ci voleva dieci mila lire, si andava in contrabbanda, si andava a Napoli, lui diceva compare vieni anche tu, te li presto io, vieni anche tu. C'era uno, lo pagavi e ti donava i biglietti falsi, non lo so, e ti faceva emigrare. Poi con la contrabbanda du Canada, la fatto passare negli stati-uniti, che là era più sviluppato. Per un periodo sono stati tranquilli poi hanno cominciato a cercarli, chi non ha le carte in regola se ne deve andare. Quindi è stato un problema pure per questo. Qua una grande proprietà pure non c'è l'aveva, lui c'avevano i terreni ma poi erano una famiglia di dieci figli, suo padre ha avuto dieci figli, tra cui sei maschi, quando si sono sposati tutti i figli, c'aveva una casa, un vigneto con le ulive, cinque sei bei terreni, non erano una grande proprietà per fare vivere una famiglia grande. Che allora ognuno chi teneva quattro, cinque, sei figli vivente. Perché in quei tempi mi diceva mia suocera si morivano molti bambini, specialmente questi bambini di gente povere che lavoravano in campagna, se li portavano dietro questi bambini, e con il sole il latte materno caldo, perché la donna lavorava molto in campagna, morivano molto i bambini. Ma pure che morivano nascevano uno a l'anno, e quindi.

*Claire* Cosa ha fatto sua madre mentre suo padre era in America?

*FA1* Ha lavorato sempre con gli operai questi terreni, questo vigneto, quest'ulivetto, c'aveva gli operai e ha lavorato questi. Io ero l'ultima, io gli stavo sempre dietro a mia madre, la piccola per compagnia. Poi finito le scuole elementare che allora c'erano per me, sono arrivato un pò più tardi, le mie sorelle hanno fatto fino alla terza, c'era solo fino alla terza classe a Montorio, poi è arrivato la quinta e io l'ho fatta, avevo undici anni quando ho finito le scuole elementare. E mi hai cominciato a portare nella campagna sotto che noi avevamo campagne sotto, molto più sotto del Cigno.

*Claire* La terra poteva essere divisa?

*FA1* C'avevamo una vigna con le olive, che era un pezzo, era quasi vicino al paese non era molto lontano, poi i terreni erano lontano, erano nel Cigno, si doveva attraversare anche il Cigno, facevano parte di questa zona di Larino questi terreni che c'aveva mio padre. Da piccola non ci ero andata quasi mai perché era lontano, ma in questa vigna vicino al paese mi portava sempre, c'era della frutta, si raccoglieva, seminava fagioli, ceci, quello che c'era si mangiava tutto quello che c'era a casa, si produceva.

*Claire* E questo era il lavoro delle donne l'orto?

*FA1* Sì. C'avevamo un'altra vigna, una da una parte del paese e una dall'altra. E io e mia madre andavamo un giorno da una vigna e un giorno dall'altra vigna. Mio padre aveva rimasto un mulo, che era tanto buono, iera come se era un cane, affezionato. Di cui poi si è fatto pure vecchio, mia madre li ha fatto dispiacere l'abbiamo dovuto vendere, quasi non camminava più. L'ha tenuto forse quasi tutto il tempo che mio padre è stato in America. Allora con questo mulo andavamo sempre nella vigna, lei si metteva avanti e me mi mettevo dietro. E per cui iamavamo verdura, frutta e cosa. E così quando è tornato mio padre si è comprato un mulo giovane, si è rimesso l'attività, e mi ha insegnato pure a me che mi ero fatta più grande come si lavorava in campagna. E la prima volta, diceva dobbiamo seminare le fave. Io ho detto non lo so seminare, perché non l'ho mai seminato. E non fa niente, tu buttale a terra che poi nascono. Allora la mattina si usciva molto presto, perché camminava a piedi, adesso si va in macchina. La mattina era buio perché le fave si seminano verso ottobre-novembre. La mattina buio andavo in campagna, la sera buio si ritornava a casa. Sera e mattina. E il giorno il mulo con l'aratro tirava il solco, e io dovevo buttare tutte le fave dietro. E ho buttate le fave, e sono nate tante belle, sono nate molto perché c'è n'ho messe molte, la terra forse era anche riposata perché per qualche anno forse non era stata lavorata, e sono venute le fave grande. Quante fave ha raccolto quel anno, ha detto visto che sapevi seminare, sono venute belle. E così m'hai cominciato a imparare come si faceva per la vigna,

perchè aveva fatto mio padre le vigne nuove. (...) Mi ha imparato come si faceva questi lavoretti, l'ulive, come si raccoglieva l'ulive. Come si seminano i fagioli, il granone.

*Claire* E gli animali pure?

*FA1* Gli animali c'avevamo solo le galline, c'avevamo una casa che c'aveva un orto dietro, c'era come una casetta con le galline. Poi in autunno si comprava un maiale, verso ottobre, si ingrassava questo maiale e si amazzava a gennaio. Perchè allora ogni casa si amazzava un maiale e quella era la risorsa di tutto l'anno, mica si andava a comprare la carne perchè non c'erano i soldi per comprarla. Qualche pollo si metteva pure, per la festa si comprava sì, si amazzava qualche pollo. Ma tutti i giorni si mangiava un solo piatto, o faggioli, o verdura, o maccheroni, e la frutta quella che c'era in casa, come era il tempo. Poi c'era la frutta che si conservava pure d'inverno, mele, pere, l'uva che si appendeva in cantina.

*Claire* E il vino pure?

*FA1* Il vino sì, quando mio padre ha fatto l'altra vigna c'avevamo molto vino.

*FA1* ...doveva macinare il grano, prima si doveva pulire con dei piccoli setacci, poi si doveva bagnare, poi mettere nel sacco e portare al mulino.

*Claire* E chi era il proprietario del mulino?

*FA1* A Montorio era l'ingegnere Carfagnini che aveva un mulino. Con la tessera, durante la guerra c'era la tessera per chi c'aveva il grano, per esempio due quintali a persona. Ma poi l'ingegnere Carfagnini faceva la regolazione perchè non c'era tanta sorveglianza, a Montorio di carabinieri non c'è n'erano. Allora questo macinava, ti porti questo, ti porti l'altro. Facevamo sempre adoppio gli sacchi di grano, in modo che invece di due quintali poteva macinare pure quattro. Perchè qualche chili di farina si pure vendeva, erano (tre donne) che facevano un poco di contrabbanda, lo portavano a Termoli, oglio, farina, perchè in città non c'era grano e cose dovevano vivere con la tessera.

*Claire* Ma allora ogni famiglia poteva vendere come voleva ?

*FA1* Eh, si ma con la guerra non lo poteva, con la guerra si doveva consegnare il grano al governo, e ti lasciava per esempio due quintali e c'avevi la tessera. Noi che eravamo proprietari, avevamo questa agevolazione che il padrone al mulino lui guadagnava, non lo so quanto si prendeva allora diciamo 50 lire non lo so, e noi guadagnavamo che tenevamo sempre la farina, più qualche chili lo vendevi, e ci potevi prendere qualche lire. Quelle che lo rivendevano c'avevano da guadagnare pure loro, erano due donne, andavano col treno a Termoli e portavano un pò di oglio, di farina e si guadagnavano da vivere perchè erano due vedove, erano morto il marito alla guerra du 15', che sono stati pure molti morti in questa guerra. Molte donne non si sono risposate mai, sono state sempre vedove, come pure qualchuno con questa guerra du 40'. Vicino a casa di Nella c'era una ragazza che era molto giovane, è sposata, due o tre mesi è stata col marito, questo è andato soldato, è morto e lei è rimasta non ha avuto ne figli ne niente. È rimasta vedova qualche anni poi si è risposata, ha avuto due figli che si sono pure fatti dottore. E si è mantenuta vedova per tanti anni. E quindi... e poi si doveva settacciare questa farina, una giornata intera a settacciare, ti facevi tutto pieno di polvere come nu mulinai. Poi si preparava il pane ogni otto-dieci giorni, secondo la famiglia, si mangiava pure il pane duro, adesso per un giorno "no, non lo voglio, è di ieri!" Allora si faceva il pan cotto con la verdura, con i faggioli, era buono. Facevamo di questi giorni in estate mo ancora non faccio, facevamo l'acqua sale, si metteva a bagnare il pane un pò duro nell'acqua, si mette sale, oglio, origano, un pò di pomodori, cipolla chi li piace, insomma l'acqua sale si condisce così ed è molto buono. E poi si lavavano i panni tutti a mano, non c'era acqua, si doveva andare a prendere nelle fontane. La fontana di San Michele per la cucina. Per lavare la verdura, la faccia c'era la Fontana Nuova, è sotto la casa di mia sorella, era la fontana un pò più vicina. C'avevamo due contenitore per l'acqua, grande, uno era per l'acqua di San Michele, e uno per l'acqua della fonte, che si facevano i lavori, per lavare l'insalata, la faccia. Per il bagno chi c'aveva una stalla se ne serviva della stalla, chi no

c'erano i bagni pubblici, da una parte del paese e dell'altra parte che secondo dalla parte che uno abitava dove si trovava più vicino. Quindi si doveva andare là a fare il bagno. (...) C'è stato problemi in quei tempi con l'acqua. Poi si raccoglieva molto l'acqua quando pioveva, per lavare i panni, perchè quando hai dei bambini devi lavare, non dico tutti i giorni ma due volte a la settimana, allora i pannolini si dovevano lavare, oggi si buttano. E quindi si lavava molto con le braccia, e quindi era il problema dell'acqua, noi c'avevamo gli animali, e coi (pavili) gli uomini andavano a prenderci l'acqua, mentre noi le donne l'acqua era sulla testa, non l'abbiamo portata mai. Ma questi gente più povere che non tenevano gli animali, loro il giorno andavano a lavorare in campagna, e la sera che tornavano dovevano andare a prendere l'acqua, sulla testa, forse 10 litri, 15 al più. A San Michele ci voleva un ora, per andare a prendere na cosa di acqua così. E la mattina presto prima di andare in campagna andavano alla fonte più vicina, la sera si portavano la verdura che cattavano per la campagna e la cuocevano, si facevano un piccolo fascio di (ceppe) che trovavano per la campagna, per la strada poi tornavano la sera, dovevano fare la pizza di granone, dovevano riscaldare molto il focolare, cuocevano la pizza per portarsi il giorno dopo in campagna.

*Claire* Dove si prendeva il legno?

*FA1* Noi tenevamo la campagna, delle ulive, della frutta. Mo c'è molta legna perchè non si fa il pane ma prima consumavamo più legna perchè si faceva il pane, nel forno. Io pesavo, mettevo quindici chili di legna, e veniva il pane sempre uguale. Si pesava la legna, poi si metteva nel forno e si cuoceva il pane. (...) Il pane si preparava sotto, che tenevamo tutto sotto, farina, legna e tutto, e così non si doveva portare la legna sopra. ( Prima il vecchio forno era sopra, in quel sgabuzino dove c'è la legna ). Quando c'avevano tempo, l'uomo, mio suocero oppure mio marito ( preparava la legna ), ma questo prima è stato alla guerra, poi è emigrato in America, è stato pochissimo tempo. Certe volte le dovevo preparare io ( la legna ), c'era un affare così con una sega, preparavo la legna per mettere al forno. Poi l'abbiamo fatto sotto, che era più comodo, era anche più grande sotto questo forno. Ma poi la gente più povera che non teneva neanche il forno, che non c'avevano neanche la casa che stavano in casa di affitto, allora per questi c'erano due forni pubblici, c'era una persona che lo gestiva e si doveva pagare 50 lira, non so. Le facevano grande le pagnotte perchè questi dovevano pagare, facevano delle pagnotte così grande. La fornaia si arrabbiava quando erano così grande, che non riusciva a metterle nel forno. C'erano due forni pubblici, avevano l'orario, dicevano vengo a tale ora. Era per quelli che non avevano ne forno ne legna. Noi ne acqua ne legna questi cose, non abbiamo avuto questi problemi perchè tenevamo gli animali. Con gli animali, prima che veniva l'inverno facevamo la provvista di legno a casa, che d'inverno mica tenevamo gli termosifoni, si faceva il fuoco, ci voleva una stalla tutto per preparare legna, ceppa per accendere il fuoco. E l'acqua poi noi la tenevamo anche là in campagna, la riportavamo pure di qua che d'estate c'è il problema della siccità, l'acqua diminuiva nelle fontane, mancava l'acqua. Allora per fare più presto gli uomini andavano la notte, l'una, le due, si alzavano la notte e andavano per acqua, per fare più subito. Se no teneve una fila di animali là che prendevano l'acqua, e una fila di donne che lavavano i panni. Dovevi aspettare u turno per uno secchio d'acqua. Era un problema con quest'acqua. È venuta l'acqua in paese, la fognatura, è stato una grande cosa. C'era una vecchia vicino a me, quando hanno messo l'acqua, era vecchia, hanno messo un piccolo rubinetto, ha detto "Benedetto Dio! che c'ho San Michele dentro la casa! " La luce è venuta molto presto, mi ricordo quando ancora non c'era, ero piccolina, forse tenevo 5 o 6 anni, mi ricordo che le mie sorelle che erano più grande, la sera ricamavano il corredo, ognuna si preparava il suo corredo, la mamma ci comprava la stoffa, e si faceva le lenzuole, le camicie. E usavano il lume, mettevano il lume sopra il tavolo e da una parte e dall'altra ricamavano. Io ero una bambina piccola, e mi ricordo che camminavo e vedevo sempre l'ombra, il lume mi faceva l'ombra e io mi vedevo grande. E mi ricordo stu particolare, che non ancora veniva la luce. Poi è venuta la luce. Se no col lume a petrolio, compravi il petrolio, e quella era la luce che c'era. Io pure ho ricamato la sera, che il giorno c'avevo poco tempo,

dovevo fare tutto, che ero rimasta da sola a casa, e la sera lavoravo ma c'era una bella luce, la sera si poteva lavorare. Forse è venuta la luce nel 23'-24', che poi ho visto il mulino ( ) mentre prima il mulino stava qui sotto. Sotto dove sta Christina c'era il mulino a acqua, e c'aveva il Cigno vicino, andavano là a macinare. Questo mulino non mi ricordo non ci ho mai macinato. Poi c'è stato una compagnia della luce hanno messo il mulino da quella parte che ci stanno le scuole adesso, era il vecchio mulino. Poi l'ingegnere Carfagnini ha messo a l'entrata dove ci sta questa croce del calvario, un mulino elettrico. Primi i nostri genitori d'inverno si facevano un pò di proviste perchè poi quando non c'era acqua non potevano manche macinare, che andavano con l'acqua queste pietre. Mi ricordo quando si faceva il (frantoglio) con i cavalli. Il farmacista là Carfagnini che c'aveva nu mulino, che tirava questa pietra col cavallo, e poi riempivi dei barilli di acqua e oglio, ci riportava tutto a casa, non c'era il separatoio. Allora mi ricordo che mia madre lo metteva dentro una grande caldaia di rame, e con un recipiente doveva prendere sempre l'oglio sopra, poi quando restava in ultimo (l'acqua) era difficile ricavarla allora si faceva sul fuoco, si metteva dentro un caldaio a riscaldare sul fuoco, e si ricattava l'oglio, l'oglio rimaneva per ultimo. L'oglio si faceva un pò verde, non era bello come quello giallo, il primo, lo chiamavamo l'oglio (rivenuto).

*Claire* Ma allora in questi tempi c'era più gente, c'erano artigiani...

*FA1* Sì, c'erano falegnami, calzolai, fabbro-ferrai, c'era un barbiere con un salon che mo non c'è l'abbiamo. Si deve fare a Larino i cappelli quando gli vuoi. Il medico c'era un medico condotto, andava a fare pure le visite in casa, adesso devi andare tu in ambulatorio. Questo dottore si chiamava Don Valerio, c'aveva un bastone e andava a fare le visite in casa, la mattina usciva presto. E allora a detto una mattina, prima quando non c'erano i bagni, allora ogni uno faceva l'urina a casa, e lo buttava dalla finestra. Essi passava presto la mattina (era pericoloso) ...Facciamo una pausa?

*FA1* ...le famiglie patriarcale come si usa a dire, no. Per esempio questo che sta vicino alla chiesa, erano 10 o 12 persone in famiglia di cui mio cognato, il marito suo si è sposato era l'ultimo dei fratelli. Il primo si era sposato e sua moglie è morta un anno dopo e non si è più risposato. Un altro è sposato, un altro è emigrato in America, ha fatto la vita dello scapolo, quando è stato vecchio si è preso la pensione e se ne tornato. Una sorella pure di mio cognato è rimasta vedova molto presto, a Montorio c'è stato la spagnola la chiamavamo, era come un cholera, una malattia, che sono morte molte persone. E è morto il marito, era rimasta con due ragazze femmina era rimasta vedova molto giovane. Allora il padre, che sarebbe il suocero di mia sorella se l'ha ripreso in casa questa figlia che lui era morta la moglie, è rimasto vedovo e ha preso la figlia vedova a casa con le due figlie. E quindi si era fatto una famiglia numerosa, quindi non poteva dare nessun aiuto perchè stava in mezzo a una famiglia grande poi c'avevano la campagna, molti operai, era una casa molto lavorosa, una casa grande. Quest'altra sorella mo sta ammalata qua pure lo stesso. Perchè prima i genitori avevano quella fissazione di tenersi i figli con loro, e facevano sposavano uno, due, tre tutti insieme. Erano diventate quindici persone, che c'avevano un fratello sposato che ha avuto sette figli, e due di loro nove, suocere e suocere undici, mia sorella dodici e poi i figli, mio cognato tornava dall'America ogni tre anni e lasciava un bambino, tutti gli anni che tornava lasciava un bambino. E ha fatto una famiglia di quindici persone, figurati che cosa era. Poteva dare qualche aiuto a mia mamma che era ammalata, quelli tenevano i fatti loro, i grandi pure. E io ho dovuto assistere a curire nella malattia. Poi e rimasto mio fratello, poi mio fratello si è sposato, ottobre, e mamma è morta a marzo, pochi mesi prima di morire. La mamma di Andrea, era di Casacalenda, e io fin tanto che mi sono sposata sono stata io e loro con mio padre. Sono sposata a Gennaio del 39', mia mamma è morta nel 36'. E quindi, per dire, quando uno c'ha tutti i maschi neanche bello è perchè mi sembra che le ragazze, donne sono più attaccate alla famiglia, alla mamma, mentre i maschi so più distaccati.

*Claire* La donna prende cura delle persone, della casa.

*FA1* Eh sì, perchè io ero pure ragazza e ho dovuto curire sia mio padre, a mia mamma malatta, e poi a mio fratello fin in tanto che non si è sposato, purchè avevo pochi anni pero, ho

dovuto assumere la responsabilità della casa, della famiglia. Leonilde per esempio quando ha avuto questi due maschi la terza volta stava dispiaciuta se viene un altro maschio, perchè erano vivace assai, non si arrivava a badarli, poi invece è arrivato la femmina, perchè era dispiaciuta se venivano tutti maschi. Certo che è una fissazione, so bravi, che sia maschi o femmina, non fa niente, penso che la famiglia mischiata è bella pure. Penso che non ci sta tanto differenza. Mentre allora per esempio la donna si doveva fare il corredo, si doveva dare la dota per farla sposarla, mentre l'uomo... aveva la terra se ce l'aveva, chi non ce l'aveva, se non teneva la casa te la dovevi affitare.

*Claire* E i mobili?

*FA1* I mobili la donna li portava, il comò, i dui comò, e il corredo, lenzuole, tovaglie. L'uomo faceva la lettiera, l'armadio e il resto. Poi se vai in una casa che è già corradizzata per esempio io so iuto con la suocera quella già (teneva queste cose) tutte le mie sorelle pure so iute con i suoceri, mentre chi andava da solo si ieva a comprare il necessario. I regali che facevano, se uno doveva mettere su casa allora gli facevano u caldaio, allora mica che c'era il gas, i rame, per cuocere i maccheroni, a tina di rame, per andare a prendere l'acqua alla fontana, e quella costava pure allora si univano due persone per comprarla. Il necessario, chi una cosa chi un'altra qualche regalino che si facevano e si preparavano questi oggetti. Affitavano una stanzetta di casa, e quella era tutto, era cucina, salotto, e camera da letto. Quando c'erano altri bambini, la mamma o la nonna se li portava, si partoriva a casa, mica a l'ospedale. Loro i bambini li mandava da una vicina, così nel frattempo, arrivato tornavano a casa.

*Claire* C'era la donna che aiutava per il parto, come si faceva?

*FA1* Un pò così. Quella signora sai chi è, (...) Da queste parte le levatrice se ne facevano poche, venivano quasi tutte dell'Alta Italia. Assistevano il parto, si andavano a chiamare, c'era la mamma o la suocera che (l'aveva), qualche parenti più stretti. O il marito se c'era aiutava un poco. Poi se il parto andava male si doveva andare a pigliare il dottore a Larino, il ginecologo. Perchè in ospedale allora si pagava, ci volevano molti soldi e questi soldi non c'erano, e in ospedale non ci andava quasi nessuno. Se andava tutto bene si pagava solo la levatrice. Lei ti assistiva cinque o sei giorni, i primi giorni ti veniva a fare le pulizie e cose, veniva a pulire il bambino i primi giorni, fino a quando aveva l'ombelico, e si partoriva a casa.

*Claire* ... era più severa per la donna, c'era l'onore della famiglia.

*FA1* Sì, sì per le giovane, non ti permettevano neanche di andare a vedere una partorita. Nessuno ragionamento, per esempio, come è aperto mo, si deve parlare di sesso, si deve parlare di aborto. C'era una ragazza, non si parlava proprio.

*Claire* E come si incontravano i giovani?

*FA1* Eh, ti dico, si incontravano di nascosto. Oppure il ragazzo che voleva una ragazza gli mandava un messaggio per o un'altra ragazza che la conosceva o per un'altra vicinanza, persona che c'avevi confidenze, allora si incominciava, potevi vedere, no incontrare, in chiesa potevi vedere. Quando si andava alla messa, allora si cercava un posticino, e si vedeva. Poi quando si usciva (dalla chiesa) l'uomo usciva un pò prima e la guardava passare. Forse ci metteva uno che ci portava i messaggi, magari forse si scrivevano qualche lettera, al più. Ste nu zio mio che abitava vicino a casa loro, allora quiste a portato u messaggio, se mi piaceva, quando lui è andato militare, siamo fidanzati, siamo scritto nel periodo. Certe volte penso quanto lettere hai scritto, quando ha fatto il militare, la guerra, l'America, quanto lettere hai scritto.

*Claire* E lui ha suonato sotto la finestra?

*FA1* Eh sì, il sabato sera, veniva, oppure portava a qualcuno, qualche volte cantavano pure qualche canzone. Mi sono imparato le canzone, allora non c'era ne festivaie, ne televisione, ne radio, eppure usciva qualche canzone, non lo so la sentivi e te l'imparavi pure. Le canzone ai miei tempi per esempio Il violino tzigano, (...)

*Claire* La donna poteva decidere oppure i genitori dovevano essere d'accordo?

*FA1* No, almeno mio padre quando questo mio zio è venuto a portare il messaggio, mio padre ha preso una settimana di tempo per parlare con me, ha detto se hai piacere, è un buon partito, la madre è Pasqualina, Pasqualina è mia suocera e mio suocero era Diodato. Dice se hai piacere, è un bel ragazzo, che quando era giovane era un bel giovanotto, belli capelli tutti ( ) belli neri, bei occhi neri, si perchè quando tieni vent'anni, teneva venti due quando ci siamo sposati, venti faceva il militare. La prima volta che è venuto a casa sono innamorata subito, l'impressione che mi ha dato così. Così hai detto a mio padre se va bene per te, va bene pure per me, mi piace, e così siamo cominciati a frequentare con la famiglia. Lui stava a Potenza, faceva il militare. (...) Poi durante il militare ha avuto pure una malattia, (l'ictèrizza), è una malattia che ti fa il giallo. È stato in convalescenza qualche mese poi è guarito così a gennaio... allora i coltivatori sposavano d'inverno perchè in estate dovevano lavorare. L'inverno è il periodo dove si sta al riposo. Abbiamo sposato a gennaio. C'era tanta neve. Ha fatto giusto in tempo che nel quaranta è venuta la guerra.

*Claire* Lui ha dovuto partire di nuovo.

*FA1* Eh sì, in aprile del 40', io c'avevo il bambino aveva tre mesi, Diodato. Sono stati lui e il cugino, mo è pure morto, questo è morto a Montreal, era della sua classe, del 16', loro sono stati i primi a partire. Per chiamarli andavano per le lettere, C, sono stati i due primi a essere chiamati. Poi meno male che sono stata con i suoceri se no per la guerra... Mica potevo lavorare, c'avevo il bambino piccolo, so stati brutti tempi.

*Claire* C'erano gli operai per la terra, perchè eravate due donne?

*FA1* Ma, era mio suocero. Lui lavorava, era giovane nel 39'. Poi gli operai, quando serviva l'aiuto. Mia suocera andava sempre in campagna col marito, e io so stata a casa, ho cresciuto il bambino. Ti davano, pare che cinque lire al mese, non mi ricordo, un piccolo stipendio. Se dovevi vivere con quelle due persone che... Perchè lui era l'unico figlio, siamo stati sempre insieme con i suoceri.

*Claire* Ho sentito che i tedeschi sono venuti a Montorio.

*FA1* Sì. Sono venuti a Montorio e sono venuti pure qua, qua c'era gli animali, mio suocero aveva un maiale, dei polli. Il maiale l'hanno amazzato, (...), hanno rotto tutto. Era tempo che si vendemiava, loro sparavano, perchè ci stavano tedeschi e inglesi sotto e sparavano, abbiamo dovuto lasciare di vendemiare. Allora lui si è deciso è venuto a vedere che si trattava, e i tedeschi l'hanno preso. L'hanno preso come una spia, perchè dentro la masseria di Vincelli c'avevano messo il commando dei tedeschi. Gli inglese stavano a Larino, non lo so. L'hanno preso poi per fortuna nella masseria di Vincelli ci stavano dei (mezzati) che uno per fortuna parlava il tedesco, e così questo ha spiegato, dice questo è u padrone, non è una spia. Così l'hanno rilasciato, ma solo che ha avuto a fare questa strada, l'hanno rilasciato dentro di un bosco, un sacco di fastidio ha avuto. Poi una sera, quello la riportato uno di Montorio, un tedesco andava a cercare una fisarmonica, musici diceva. Quello se l'aveva portata, se l'aveva portato sempre con lui, è stato il suo compagno di gioventù, pure in America se l'ha portato. Nu tiengo, hai detto. (...) Per fortuna solo questo disastro abbiamo avuto. Quelli sono venuti, ma non hanno trovato niente. (...) Diceva (?) u padre ha fatto la guerra du quindici, e mo il figlio fa quella del quaranta, speriamo che u nipote... intanto mio figlio è partito in America e non ha manche fatto il servizio militare.

*Claire* E come era dopo la guerra quando Donato è tornato?

*FA1* Era brutto. Lui ha ripreso l'attività per la campagna quando è tornato, poi come avevamo la stalla ci ha messo gli animali, ha messo pecore, vacche, è stato molto dura. E per diversi anni il raccolto è stato molto scarso, dopo guerra, e non si riusciva, si tirava avanti a stento insomma. Così poi ha deciso di emigrare in Canada. È tornato nel 45-46 mi sembra, e per cinque o sei anni abbiamo svolto questa attività agricola. Allora non c'era questa attrezzatura, questi concimi, era più... la terra quel che ti dava, ti dava poco.

*Claire* E lei cosa ha dovuto fare, i lavori?



*FA1* Io? Ma io, c'avevo pure tre figli da crescere, e acompagnare devi acompagnare solo per preparare quando si mieteva la cucina che si deve fare tenevamo dieci operai per esempio a preparare da mangiare. Mattina, mezzogiorno e sera, mangiavano quattro o cinque volte al giorno i mietitore. Allora si doveva fare qua la cucina, mentre chi non teneva un posto per cucinare doveva fare la cucina a casa a Montorio, poi chi aveva gli animali lo metteva sopra gli animali, e chi no se lo metteva sulla testa, metteva dentro le ceste questo mangiare per fare mangiare i mietitore per la campagna. Poi questo si ha fatto una mietitrice, che a volte gli operai non si trovavano, costavano troppo, e s'ha fatto una mietitrice che mieteva il grano poi questi covoni si dovevano tutti ritirare. Poi quando se ne andato ha lasciato tutto questo lavoro perchè se ne andato a maggio per l'America. E c'era il grano da mietere, da ritirare, non c'era mica la macchina venivo a piedi, tutti i giorni, sera e mattina per questa strada. Poi avevo mio suocero li lasciavo i figli, li badava. Così poi ho tirato per due anni, poi ho detto io non posso fare questo lavoro perchè la donna (ha i figli da badare). E ho messo i (mezzadri) per quel periodo che lui è stato in America. Ti davano quel poco di guadagno pur che non ti davano un gran che perchè i (mezzadri) certamente lavorano per loro, no per te. E stavo un pò più tranquilla con loro per fare la mietitura e tutte ste cose. Quando trebbiavano con la trebbia, sul campo facevamo due parte, e u mio me lo riportavo a casa. (...) Pochi guadagni facevo.

*Claire* Ma lei era d'accordo che lui parte così per l'America?

*FA1* Sì, so stato d'accordo perchè so stati anni duri, lavorava molto, la sera tornava sempre tardi a casa. Una vita molto sacrificata. Spesse volte i bambini gli trovava addormentati perchè quando tornava lui, avevano sonno. Li facevo mangiare e li mettevo al letto. La mattina quando lui partiva loro dormivano. Poi questi anni dopo guerra sono stati anni cattivi, poco raccolto si faceva, non coprivano le spese. Allora dato che mio cognato, mio fratello stavano tutti in Canada, ha detto mo, provo pur'io. Che quando si è giovane si tenta tante cose. Solo che poi si è incamminato bene, hanno cominciato a studiare i figli, e dice mo, ci tengo un altro pò, un altro pò, e si è allungato abbastanza. Quando si è laureata la prima, essi non ci steve qua. E questi hanno cominciato a fare le scuole, e poi sono andate sempre bene, mo, facevano pure l'università, che è più facile avere un posto, e così è stato, si sono messo subito a posto con il lavoro, sono sposati, hanno tolto la patente, hanno fatto la guida, insomma sono venute le cose uno dietro l'altra. Io so stato pure d'accordo solo che dopo lui l'ha preso a lungo, e poi pensavo, che allora si cominciava a emigrare le famiglie, per esempio potevo lavorare pur'io, in quelli tempi ero giovane pur'io, potevamo fare una famiglia là. Ma lui dato che c'aveva la proprietà, aveva i genitori, non teneva nessuno più, dice mi dispiace lasciare tutto, e si è tirata così.

*Claire* Ma lei non se l'aspettava che lui sarebbe partito così a lungo?

*FA1* Certo che l'aspettavo, si perchè l'hai visto ai fatti suoi, diciamo mantieni l'azienda che dice così, poi hai visto che non si tratta che lui torna, io l'azienda non la posso tenere, perchè prima sei una donna, non puoi dare quella vigilanza che ci vuole, quelli ti rubano pure, quindi come si fa, io ieva a badare pure i figli a crescere. Questo non ci sta, io me ne vado, questo devo lasciare a l'abbandono, qua, come si fa? Poi mi sono deciso pur io quando si doveva fare quella stalla là. Che avevamo fatto una domanda per un prestito, poi è stata acor data questa domanda, hai detto se si deve fare la stalla, devi ritornare che io non faccio proprio niente. Così poi è tornato, nel '66, nel '51, fa quindici anni. Un paio d'anni alla volta, si allunga. (...) La famiglia è fatta per stare insieme.

*Claire* Ma lui tornava spesso?

*FA1* Cinque o sei anni.

*Claire* Che voleva fare con i risparmi, era per comprare della terra?

*FA1* No, erano cominciati a andare a scuola i figli no, allora pagava (la scuola) perchè pure le medie le hanno dovuto fare a Larino che di medie non c'è n'erano a Montorio, con l'abonamento facevano sopra e sotto con l'autobus. Poi quando hanno finito, il ( ) magistrale l'han-

no fatto a Campobasso. A Campobasso allora l'hai messo in college perchè case private non si è che incontri. E si paga il college. Poi l'università ci vogliono i soldi liberi ogni mese. Alla campagna si raccoglievano una volta a l'anno (i soldi), quando l'annata veniva un poco buona, quando no ci usciva appena appena per le spese, le tasse, la luce, e si viveva pari pari, di soldi disponibili non c'è n'era. Poi lui si è ingranato col lavoro, si è trovato bene, lavorava sulla ferrovia, stava sempre fuori all'aria aperta, perchè quello che sta abituato alla campagna dentro nelle fattorie non si fai bene. Mi diceva mio padre che quando è iuto nelli Stati-Uniti è andato a lavorare in una fattoria, facevano il sapone, ha detto che con quella polvere si è ammalato, i polmoni, i bronchi, che stava abituata a l'aria aperta dentro non ti fai bene. Mio cognato faceva u boss là alla ferrovia, a Toronto, quello ha fatto le carte di richiamo mio cognato. Il marito di quella sorella che sta vicino alla chiesa. (...) Quello ha emigrato in America da ragazzo, è tornato quando era molto grande, pare teneva più di trent'anni, ha sposato a mia sorella, perchè lui era un pò più grande di mia sorella. E ha chiamato tutti i cognati e cosa, assai paesani ha fatto assai atti di richiamo. Quello tenevo un pò le conoscenze, ha fatto u boss, di cui questu figlio che è tornato quest'anno Franck, lui ha preso il posto del padre, quello è u primo figlio di mia sorella. La ferrovia questi ti mettevano a lavorare, poi questo diceva che si trovava buono, è stato per tanti anni. Poi è stato pure a casa di Nella mia nipote di Toronto, (...) Si guadagnavi più quello soldi liquido ogni mesi, no, spediva pare cinquanta pezzi ogni mese. Allora erano pochi soldi l'ora, il vivere costava di meno pero la giornata era pure di meno il guadagno. I figli hanno cominciato a ire na scola so iute sempre bene, mai ripetizione, mai m'hanno dato problemi, e piano piano hanno cominciato a studiare una cosa dopo l'altra, è passata così. Quello ha finito a 18 anni il magistrale, il magistrale a 18 anni già sei maestro, no. Poi i posti che ti danno è più difficile, è più facile avere un posto da professoressa. Così è stato, subito ha lavorato, questa che sta a Termoli, si è laureata penso a febbraio, e a ottobre già ha avuto l'insegnamento. Si è riposata un mese o più poi ha tolto la patenta, ha avuto l'insegnamento a Larino e a Santa Croce, ha avuto le ore piene no. Ha avuto la patenta e è iuta con la macchina. Quest'altra pure Leonilde, a fatto una volta la scuola serale, un anno ha fatto l'agente di lettura, poi ha fatto domande in Sardegna, e ha tolto un posto là. Vitti, a Vitti. Veramente non avevo tanto piacere, si sentono tutte queste cose brutte sulla Sardegna, no, e non stavo tanta tranquilla. Poi essi mi dice, Ma, prima là mi danno le ore complete, poi ti pagano nelle vacanze. Mentre si è trovata buona perchè l'hanno contato queste scuole che ha fatto, valgono per il concorso, ti danno questi punti, e poi si è sposata l'anno dopo, a settembre. Ha fatto un anno a Ururi poi un anno a San Martino, poi subito ha avuto quel posto a Rotello, si è messo a posto. Mentre ci sono questi che sono vecchi vanno ancora lontano. Poi queste non hanno manche fatto la casa subito, i primi anni sono state con la suocera che teneva la casa grande, ha detto Ninuccio ci facciamo la casa nostra, e si hanno fatto la casa a Rotello.

*Claire* E durante questo tempo suo marito è tornato e ha ripreso il lavoro.

*FAI* Sì. Eh, a quello li piace il lavoro, li piace la campagna.

*Claire* È diverso adesso no?

*FAI* Eh si è molto diverso, mo si produce anche molto di più perchè i lavori si fanno meglio, per esempio le arature profonde, allora con gli animali potevi fare... Tanti passi faceva il cavallo e tanti passi faceva l'uomo che ci andava dietro. Mentre adesso sul motore pure che è pesante sul motore, quando fa caldo, la nafta, la polvere, pero vai seduto. Allora quanti passi si faceva in una giornata. E poi c'è stato un periodo che molti terreni si sono venduti qua vicino, anche per pochi soldi, perchè prima c'è stato un periodo che nessuno voleva lavorare la terra, la lasciavano abbandonate e spesso si sono incominciato a vendere. E lui ha cominciato a comprare questi terreni tutti nelle vicinanze nostre. Poi si ha fatto il motore, poi s'ha fatto uno più grande, s'ha fatto due. (...)

*Claire* Prima i prodotti erano più diversi, no?

*FA1* Sì, prima si seminava fave, grano, granone, ma il granone è scomparso perché vuole molto lavoro, e si seminano i girasoli che non si seminavano prima. Ma sono diversi anni, una decina d'anni non mi ricordo, che si seminano i girasoli. E un buon prodotto perché producono pure abbastanza, i primi anni costavano pure bene, prima l'abbiamo venduto 70-72 mila lire, ma costano di meno, l'anno scorso ha fatto verso il 50 mila lire, non lo so.

*Claire* Prima c'erano gli animali, pastori per la campagna.

*FA1* Sì, sì. Prima c'erano i pastori perché i vecchi quando non potevano più lavorare, andavano a fare il pastore perché non avevano la pensione, per vivere il povero che c'aveva, no casa ne terra, e doveva lavorare fino a quando moriva. E andavano a badare gli animali. Chi c'aveva il terreno, la masseria, si faceva gli animali, prendeva un pastore e se li faceva badare, dava tanto al mese. Noi pure tenavamo due pastori, uno che badava le vacche, uno che badava le pecore. Si dava uno stipendio al mese, ci davano pure mezzo quintale di grano, qualche litro d'oglio al mese, si dormivano pure qua, dormivano sopra, sotto ci stavano gli animali. Erano due camere che non stavano agiustate bene però, in quei tempi così per la campagna si adattavano di più, non erano tanto delle pretese come... Nascevano pure i bambini, è nato un bambino qua, vicino ci stava una masseria ci stava una famiglia, sotto c'erano le vacche, e in coppa c'era in mezzo quella signora che ha partorito. Hanno dovuto prendere la levatrice a Montorio col l'asino l'hanno dovuto mettere a cavallo, e portarla qua. Equa è nata una bambina. C'è stato un mezzadro che è morto qua. Due figli che si sono sposati, e una bambina che è nata qua.

*Claire* Ma oggi la vita è più facile, è migliore?

*FA1* Certo che è più migliore, ma è migliore per i giovani e per gli anziani, perché ci stanno più soldi, ci sono le pensioni, ogni casa che c'ha qualche anziano tengono le pensioni, c'è chi è stato all'estero c'hanno la pensione qua, la pensione dell'estero. Per esempio quei compari Francesco che stanno vicino a casa nostra a Montorio, quello tiene una pensione di qua, e una della Francia. E quindi c'hanno molti soldi, perché la casa c'è l'hanno, affitto non se ne paga, dice c'abbiamo quattro pensioni, non gli consumiamo tutte, l'anziano già deve mangiare di meno, e consuma di meno. Si vive meglio perché c'è un altro tenore di vita, si mangia meglio. Allora si faceva delle grandi economie, i poveretti potevano comprare un litro d'oglio, e quel ooglio si dice che si dovevano pure pettinare i capelli, col l'oglio, si puliva le scarpe, e si faceva la cucina. E doveva bastare pure molto tempo perché dice che mettevano poco poco. E era la vita più dura. Noi di miserie non abbiamo conosciuto perché... molto lavoro sì, dentro casa, sia da giovane che pure qua, perché la vita dell'agricoltura richiede molto lavoro. Mentre adesso pure che so coltivatori che ne sono poco le famiglie che sono rimaste a Montorio, però è una vita meglio di quella che abbiamo fatto noi. Le mogli vanno più riposare, più trattate perché il pane lo vanno a comprare, i maccheroni pure, si miete, un giorno finito tutto. Nu pranzo che fai non è quel lavoro che c'era prima. Stanno liberi, vanno a passeggio, allora non si è potuto mai ne passeggio, ne cinema, non c'è ne stive e non c'era neanche tempo per andarci.

*Claire* Il ruolo della donna anche ha cambiato molto, no?

*FA1* Sì, è cambiato molto sì perché i prodotti che si mettevano prima, si metteva granone, fave, si sarchiava il grano, tutto con le braccia, si teneva l'operai però ci doveva ire pure la padrona. L'uomo era occupato si doveva arare e cosa e la donna c'aveva l'operai e si metteva a lavorare con questo. Allora si doveva lavorare tutto a braccia, si metteva il granone con un (pezzuco) un bastoncino affilato che facevi un buchetto, ci (mettevi il seme). E dovevi stare tutto il giorno così, una giornata che la sera ti ritiravi con la schiena rotta. Poi si zappava il granone con la zappa, dopo un poco si zappava un'altra volta. Le fave si zappavano poi si dovevano tirare, (...). Allora si tenevano gli operai quelli cominciavano già a marzo, aprile, maggio, sempre questi lavori per la campagna. Ma questo non si fa nu grano

ci mettono la medicina, (un) priservante, per (piantare) i girasoli ci sono gli atrezzi, ci metti il motore, quindi con la zappa non si usa più, mentre allora si usava. C'era molte vigne, ogni casa teneva la vigna perchè u vino chi lo poteva comprare, chi teneva la vigna lo beveva chi no, beveva l'acqua. Allora le vigne erano molto lavoro, l'uomo faceva la parte più pesante pero la donna a legare, levare questi cacchi, stava sempre dentro la vigna. Poi il periodo che cresce la vigna veniva tre quattro cinque giorni e poi ggia doveva ricominciare dietro perchè già era cresciuta altra, nel periodo di maggio, poi si mettono le medicine. Mo questi lavori non ci stanno più le vigne non le tiene nessuno più, si vanno a cattare l'uva, si fanno u vino, chi si vuo fa, si va a comprare il vino dentro la damigianella nel forno, già preparato buono, e quindi la donna sta più libera, più riposata.

*Claire* Le sue figlie lavorano fuori della casa, è diverso oggi.

*FA1* Chille u lavoro lo tengono pure loro perchè hanno a fare quello e quello, come io quando facevo la casa e venivo in campagna. Sono cinque persone, tengono una famiglia (e un lavoro). Si usa molto pulizie, ci sta l'acqua ci sta la lavatrice pero solo che... e stirare, Leonilde tiene una montagna di panni (da stirare), poi cucinare, ha fatto marmellata. (...) E quindi il lavoro c'è l'hanno pure loro. Quell'altra sono parecchi anni che va a Campobasso tutti gli anni a fare l'esame... questi che c'hanno l'esame di (commissione), c'ha fino al 19 luglio, quindi le vacanze pure poco sono per esse, la mattina alle sette parte, e revene verso le due di pomeriggio. Si guadagnano gli soldini, pure extra. Leonilde ha fatto pure qualche... Ma io l'hai abituato pure a lavorare che quando loro erano piccole io c'avevo molto da fare, quanto è vero io quando questa ha finito la scuola elementare non la volevo fare studiare proprio Maria, avevo bisogno d'aiuto, poi u maestro m'ha detto così, che allora si doveva fare l'esame d'ammissione per fare le medie, e si doveva andare a Larino. Io mi dicevo che finisce che un poco d'aiuto, perchè in campagna la sera arrivi pure a piedi arrivi stanca poi senza cucina senza cose, mi sentivo stanca. Ha detto ma questa tanta grande non è, questa era piuttosto piccolina, aveva undici anni, ha detto questa mo che finisce le scuole elementare, almeno le medie faci fare. Perchè quando si fa più grande ha detto già si dimentica quel poco che ha imparato. Se non la vuoi fare continuare, fallele fare le medie. Mi ha imbrogliato dopo ho pensato che questa poi ci teneva ma tanto a fare le medie. E allora è andata a fare l'esame d'ammissione. Poi ha cominciata è iuta sempre buona, quando io andavo a parlare col professore, diceva quella piccolina va molto bene, va molto bene. E quindi si è trovata ingaggiata. Poi gli esami, poi l'università, sempre tutto... quando mi scriveva o mi telefonava, dice sostenuto e superato, sostenuto e superato. E pare che si viene le cose una dietro l'altra, e poi ha fatto quella puo fa una si una no, poi ci viene le gelosie, e così penso che i figli sono uguali, come una e poi un'altra. E iute, facevo "e siamo ingaggiati". E è iuto a finire così. Grazie a Dio so state fuori, so state brave, hanno fatto il loro dovere.

*Claire* E lei ha visto il suo marito partire, era difficile vedere il suo figlio partire?

*FA1* Eh si. Ma il padre, questo quando è partito noi tenevamo la casa là c'era una discesa internamente per andare giù, c'era una scalinata interna per non fare sempre il giro intorno, e per molto tempo quando era la sera quello quando tornava, alzava questa scalinata, a sera sempre sempre riveneva da quella porta. (...) E per un periodo di tempo pare mi sembrava sempre di sentire questa (porta). E ci ha voluto un pò di tempo. Per esempio alla festa a me non mi teneva più di uscire pare vedevo tanta gente, non vide a chi t'appartiene è brutto. Poi questo ha deciso pure lui de ire. Una volta m'ha fatto brutto quando è ripartito. La prima volta che è rivenuto, pare che dopo di quattro anni, mio figlio, e poi è ripartito. Questa Maria che sta a Termoli l'abbiamo accompagnato a Roma, penso che c'era pure mio marito. Allora ci stava una loggia là, ci vedevo quando pilliavano l'aereo, mo è tutto cambiato pure l'aeroporto, si tratta di molti anni fa, quando... lui saliva l'aereo, se è rigirato un'ultima volta così, pare che come partiva l'aereo, pare se come portava una parte di me che... non lo so, m'ha fatto brutto. Certe volte partono di qua, ni vide per niente, quel aereo pare che mi si

portava una cosa che mi apparteniva certamente sì. E poi è tornato pure più spesso, dopo un'altra volta non mi ricordo, quando già si era fidanzato con Gislaine, aveva mandato la fotografia, io scrivevo le lettere e cose, era una bella ragazza pure, allora era giovane, teneva forse 17 anni quando... che si è sposata molto giovane. Eh ho detto io è buono, se hai intenzione serie che te la vuoi sposare, pero se l'avessi pilliato in giro, non farlo non mi piace hai detto che io tenevo pure i figli femmine perchè mi dispiace quando uno per esempio pillia in giro una ragazza... se uno tiene intenzione serie che se la vuole sposare, è buono perchè si conoscono, si innamorano. È un'età giusta perchè quando ti fai più grande è più difficile innamorarsi, è più difficile il matrimonio, mentre quando sei giovane è più facile. E poi si è sposato, esse è andava a lavorare a scuola, e poi lui m'ha detto una volta, in America se non ti sposi quando è ora, perdi la strada. Forse l'uomo quando non ha la famiglia può incontrare più facilmente compagnia più cattiva e cosa, mentre quando sei sistemato tieni una famiglia, c'hai più una responsabilità e quindi... Mi ha piaciuto perchè quello pare che era pure un pò così, insomma ha ragionato serio. Ha incontrato una brava ragazza Gislaine è molto brava, educata, molto sincera, mi piace il carattere, non è furba, non è bugiarda, è pure i figli so brave ragazze, molto educate, è questo che vale, se no che c'è di più nella vita. La famiglia, volersi bene, rispettarsi. Quelli le prime volte che venivano loro facevo pure il pane, una volta era un pò duro, ha detto Mamma, l'hai fatto con le tue mani questo? Eh, con le mie mani l'hai fatto. Quello che poi mi piaceva era che era una che si mangiava tutto, contentava di tutto. Ha detto una volta, noi eravamo dieci figli, mamma ci ha imparato a mangiare tutto. Dodici persone a tavola, ci vogliono dodici piatti. Che poi la mamma si è ammalata presto ha detto, ha avuto troppi figli, è morta pure presto. Quando sono andata la prima volta che è nata Elena, era una bella donna pero già era molto malata. U padre pure era un bel uomo, Tassé è nata, è nata Tassé.

*Claire* Lui è venuto qui. È una bella storia, la storia della sua vita...

*FA1* Eh, queste sono le storie insomma della vita, che... l'adolescenza lo passata molto bene, perchè tranquilla, serena, c'eravamo io, mia madre e mia sorella. Mia mamma era una brava donna, molto educata, buon cuore, e c'ha saputo molto educare, non con le botte ma anche con lo sguardo, se una cosa non andava, pure se stava seduta scomposta, ti guardava e tu già capivi che la posizione che eri seduta non era buona, allora subito, per le ragazze allora si usava ti dovevi stare coperta, sempre con le gambe con la vestina calata. Mo, minigonne, che c'è di più? E così siamo venute, si educava, si diceva non dare rete ai ragazzi, si faceva capire che bisognava stare attente. Le cose se le ha imparato perchè era una donna molto seria, pure così ha vissuto molti anni senza mio padre, la guerra poi l'estero, mio padre è stato dieci anni di fila senza mai tornare, se l'hai conosciuto quando tenevo quattordici anni non lo conoscevo, quindi ha dovuto fare tutto da se per la famiglia. Poi quando si dovevano sposare le mie sorelle, i problemi, le responsabilità, perchè tutto da se era. Solo che è stata sfortunata che, malata, è morta presto. Troppo presto, mio padre manche due anni che era tornato dall'America.

*Claire* E lei ha un bel ricordo di sua madre.

*FA1* Sì, un bel ricordo. Ero molto attaccata a mia madre perchè ero la bambina. Hai visto quello gruppo dove siamo tutti noi di famiglia? Io andavo... dove andava lei andavo sempre io, sempre con la mamma. Una volta stava uno vicino casa che stava male, (...) c'era mia madre e me, allora m'ha detto con me, dicevano i vecchi, questo era un detto così, diceva "l'ultimo è bello u fuoco". Insomma la sera quando si andava a dormire, che allora c'erano i cammini in tutte le case, allora la sera mi ricordo che mia mamma la cenere che si faceva durante il giorno, si riuniva al centro del cammino, se c'era ancora un pò di fuoco si copriva con questa cenere che si manteneva calda la casa. Allora ha fatto questa vecchietta con mia mamma, "questa è l'ultima bambina che c'hai", ero piccolina, tenevo cinque o sei anni, ha detto mamma "sì, l'ultima fa bello u fuoco." E io hai detto "no, il fuoco lo fa bello la mamma, tutte le sere, no io, la mamma." Perchè mi ricordo quello significava, è sogetto dialetto, mo non si usano manche più, ma certi vecchi allora li dicevano. Io dormivo sem-

pre con la mamma, perchè mio padre non c'era, ero la piccolina dormivo sempre con lei. Le sorelle dormivano insieme poi sono cominciate a sposare, e ero molto attaccata alla mamma. Poi quando si è ristabilita, che per un periodo dopo la paralisi è stato un due mesi male è stata al letto, poi ha incominciato a ristabilirsi, usciva un poco pero con la gamba e la mano che era rimasta... perchè la paralisi mezzo lato, è molto. E ha incominciato a comprarmi il corredo, tornava tutti i giorni, portava lenzuoli, cose perchè pensava dice forse io me ne vado. Hai detto sono ancora piccola, ma lei diceva ma no, chissa se vivro. E poi quando è rimasto mio padre mi ha chiesto dice le cose, oggetti che ti mancano... Mi ha portato al negozio a Casacalenda che a Montorio manche c'è ne steve, e m'ha comprato tutte le ultime cose, coperte, materassi, tutte ste cose. Le cose che mi mancavano, me le ha fatto.

*Claire* È incredibile tutti questi cambiamenti nella sua vita e a Montorio.

*FA1* Sì, mi ricordo appena appena quando non c'era la luce, e mi ricordo questo particolare che chille lavoravano e io giocavo per la casa. (...) Mi vedevo grande con l'ombra e mi dicevo chissa quando mi faccio così grande, quando ero ragazza pensavo sempre di diventare giovane, vedevo le mie sorelle più grande che facevano per esempio i servizi di casa, io ero l'ultima e era un poco, dicevo quando ve ne andate voi faccio tutto io, volevo fare, vedevo fare i piatti e cosa. Poi quando l'hai avuto fare detto hai visto, ( ), mo li devi fare. Io ero piccola vedevo le mie sorelle e volevo fare quello che facevano loro, allora dicevano sempre "quando vieni casate". Faccio tutto io, (non vedevo l'anno) che diventavo giovane, grande. È successo. Perciò mi piaceva fare come loro.

## FA2

### Données sociologiques

*Cette femme est née dans une maisonnée de paysans pauvres. Elle a terminé la troisième année d'études primaires. Elle a été ouvrière agricole et chef de maisonnée pendant plus de 20 ans en l'absence de son mari. Veuve aujourd'hui, elle habite seule car les deux enfants, un fils et une fille, ont quitté la maison.*

*Claire* Allora l'immigrazione ha avuto un grande impatto, lei quando era giovane e che si è sposata non si aspettava...la vita sarebbe così, no?

*FA3* Sarebbe andata meglio di giovane penso! Io l'emigrazione me sono piaciuto perchè aieche (qua) è sempre nu paese che non c'è lavoro, pure per i figli nuostri non c'è lavoro. Io rimanevo contente assai, se emigravo pur'io, e facevo una famiglia lontano, dove potevo stare tutti insieme. Nai fatto quello, e non sono rimasta contenta. Quello che è venuto mi ho preso, solo che hai avuto un buono marito sì. Mi ha rispettato, mi ha voluto bene, dopo che è stato pure lontano. Che non mi ha fatto mancare una lettera, mi ha fatto stare meglio cu pensiere, non mi ha fatto mancare mai i soldi, niente. Sulo che ci sta, che essi pure ha capito che i soldi là sempre ritrovate, che ce l'hai fatto grossi i figli, che ce l'hai fatto a casa che no tenevamo, ce n'avuto a fare na (seggia) che noi quando ci siamo sposati, chiste so tutte (cuoce) fatte così, miche so (cuoce) che... Quando i sposate te li fatte che lui non ha potuto far niente. E comunque essi pure ha capito che io i soldi l'hai saputo admenestrare, e me l'ha sempre remannato. Perchè se che dice io capive che i soldi tu li fai tic-tac te li solo metti in cuollo e i figli... quando riveneva ritrovava i debbiti o ritrovava così, di soldi te ne tiene una parte per tuo magnare e potevi stare spensierato, pero essi m'ha capito che (doveva andare), e m'ha fatto comandare di tutto. Come hai fatto è iuto bono. Mi a fatto maneggiare tutto tutto. Mi voleva bene sì assai.

*Claire* Ma una donna sola, che diceva gli altri nel paese, era più difficile stare da sola?

*FA3* Ah, certo, sentivo pure i chiacchere di gente... Con me no. (Non era difficile non avere l'uomo in casa). Per me u sai perchè, pur u marito mi diceva t'hai conosciute, io per me dormivo spensierate per sette, così. Io hai dormuto pure con la porta aperta. Che i figli rivenevano tardi, che certe volte uscivano che quelli erano fatti giovanotti. Signore mo ti ringrazio di tutto, che n' hai avuto mai un incontro, mai un guaio, mai... Perchè io pure che iave na (vie), che mi serviva na cosa, per esempio adeva ire a là, subito mi chiamavo a compagnia, zio( ), mi porti tu a ire a là. E se è venuto zio ( ) a ma fatto fare compagnia a me. Sempre, pure sì (...). Sempre con la compagnia.

*Claire* C'erano altre donne come lei che erano capo di famiglia?

*FA3* Ci stevano ma ievano chiù anziane. Proprio chilli uomini che stavano con mariteme a Germania, come Philomena. Ciu perlete. U marite steve a Germania con mariteme. Ma io ieva chiù giovane. Quando andavo al campoglio mi praticavo, dicevo hai avuto lettera tie io l'ho avuto. Ci devamo notizie, quando riveneva mio marito, per esempio maritesiei portava u pacchietto per i uaione. E ci è sempre voluto bene pure. Ma quielli erano chiù anziane e chiù giovane iero io. Perchè ci siamo sposati, quattro anni so stati uniti, ma è rimasto ventiquattro anni. Ma è rimasto ventiquattro anni, sola. È molto, tutta a vita è stato. E poi pienza là, pienza là, pare che Madonna che volessi fare... e poi a Montreal mo so stato, stanca...

*Claire* E poi la vita oggi è meglio, è più facile per i giovani?

*FA3* Madonna chi sta moglie e marito, che tiene tutte quelle belle cose, è bello oggi a vita. Secondo i rapporti, secondo i casi che viene. A vita è troppo bella oggi, sii libero, puoi

uscire, è tutto diverso, ma per noi non ci è. Perchè devi pensare a oggi, invece mo se tu tenessi u marito, è già tutta un'altra... Madonna è tutto diverso. E così ti metti sola, (...) Ma prima e prima ciu dico io, Maddalena no rivenire tardi. Io a tenga per abitudine queste parole, quando uscivano figleme, pure che usciva sola, Maddalena no rivenire tardi. Questa era l'unica parola che dicevo. Mo certe volte m'hai a pure a rimantenere, quando esce ecche. (...) Adesso quando sono sola sono abituata.

*Claire* Grazie

*FA3* E comunque il lavoro della donna è cambiato, eh non si fa niente. Perchè prima tutti i giorni si andava in campagna, e si aiutava proprio il marito, nei campi, quando si faceva una vigna, quando c'erano le vigne, dove c'era l'uva che si faceva il vino, si doveva zappare poi rizappare. Comunque u lavoro continuava sempre sempre per la donna. Poi mano mano si sono levati questi lavori di campagna, e è venuto la crise del lavoro proprio per l'operai come fusse stato pure mariteme. E hanno emigrato a Germania, chi è iuto a Germania chi è iuto America. Io veramento per dire la verità dovevamo ire America, no avevo avuto fortuna, che quando siamo andati dal consolato, non hanno dato il viste, non hanno dato il passaporto, e comunque siamo rimasto a eche. Il paese era piccolo, i mezzi con le mani, a lavorare con le mani so tolti, e ognuno hai avuto a pigliare un'altra strada, e se ne iuto a Germania. Poi iuto a Germania dice mo faccio nu poco, mi guadagno qualcosa, perchè di casa no tenevamo ci siamo sposati tenevamo vent'anni, che potevi tenere?

*M.-T.* Quale anno vi siete sposato?

*FA3* Noi nel '56. E isse pare che se ne iuto nel '62 di Montorio. (...) E iuto a Germania, ha trovato il lavoro, ha cominciato a lavorare e stava buono che là pagavano ogni quindici giorni, e lui mi spediva i soldi ogni mese. Mano mano e poi è cominciato pure a pagare di più, e stava buono. Solo che m'avuto fare una vita, isse là, solo, e io a eche, da sola. Perchè poi tenevo i bambini, io quando riveniva isse faceva sempre questo ragionamento che iève a ire pure io, io non ci volevo ire. (Che là io ci deve ire a lavorare, e i bambini per badarli si deve pagare qualche baby-sitter, ...) Diceva i voglio fare io i sacrifici, ma tu ti devi stare nna casa. Io lavoravo come bracciante, cogliere le olive, queste cose. E mo hai tolto la pensione mia, che tenevo i contributo che so iute nna campagna. Maddona iuta là che potevo dare, ce l'hai dato lo stesso pure che so rimasta qua. Essi poi quando m'ha rimmandato qualche (soldi), ci siamo cominciato a cattare (una casa), prima li doveva cattare, e dopo li dovevi conciare che erano troppo vecchie. Con quello che mi guadagnavo io, già mi campavo da me stessa. Che prima la vita costava molto di meno, a luce ci pagava, e quando avevo i soldi essei (di mio marito), sempre li riponevo perchè mi dicevo hai a cattare a casa. Perchè quando mi sono sposata mi ha fatto un senso troppo brutto. Io stavo da casa di affitto e stavo a disaggio. (Avere la casa mia era molto importante.) Io a casa di mamma, che noi eravamo pure pochi figli, Maddona stiamo stati più buoni. Per esempio mariteme è stato più male, che stevano più figli, e erano pure tutti uomini che consumavano le cigarette. Quello ha sofferto di più, di più. E quello nnu faceva tanto, ma a me m'ha fatto male assai (essere in casa di affitto). Dicevo, basta solo che mi ristregne una cento lire, m'hai a cattare a casa. E di fatto che poi m'hai cattato questa casa che dopo era pure piccierella, che dopo era comodo comodo, l'aveva conciata come piace a me. Dopo un anno di lavoro (di mio marito) m'hai cattato questa casa. Figurati, che certe volte i fatti di famiglia non si possono manche dire, quando hai cattato a casa, dispiaceva (alla signora) mariteme che essi se l'aveva guadagnato, (...?)

*Claire* Ma lui prima di partire che lavoro faceva?

*FA3* Faceva per campagna, andava a zappare le vigne, e poi si è affittato un pezzetto di terra che diceva quando finisce la giornata mi vado a fare eche. La mamma a teneva (la terra) ma teneva altri figli, teneva sei versure di terra ma quella la faceva ancora u padre. Comunque piano piano sono tutti andati a l'estero, Michelino, queste terre poi il padre è fatto anziano, è morto e le terre sono rimasto così. Le abbiamo dovuto a vendere. Allora chi servevano nni



teneva che li doveva fare ancora u padre, e poi chi se ne stato in America chi... Michelino sta nna Merreca, Lorenzo sta nna Merreca, (i fratelli del arito) e isse poi se ne iuto a Germania, e chiste terreni l'hanno avuto chille Pellegrino e Ponte. Loro si sono arricchiti... (...) Una versure se l'ha tolta Annina Colantonio, un'altra Lucia.... Tutta spezzetata. Non se l'hanno avuto i figli, è rimasta una cosa abbandonata. E poi c'hanno avuto a fare a strada con u motore perchè la no iave nessuno a vedere, in zona Cigno. Si trovava Federicuccio Pappalardi, (...) Proprio achiappa quella strada dove sta Annina e arrivi giù, sotto sotto. Tenevamo un fontariello de ulive. (...) Piano piano, isse dice mo faccio quattro-cinqu'anni e mi ritiro. E poi quando riveniva a eche le cose più steveno e più steveno peggiorate, e diceva Maria, allora ci andavo per quella volontà, ma mo ci deve a ire per forza... E là io hai comminzato i contributi, e là hai comminzato con u lavoro mio. E diceva mo, o con a forza, o con u buono. Ci deva ie per forza. I figli poi sono iuti nna scola, e quello doveva ire con a forza là che eche aveva perduto tutti i diritti, tutti i cose che faceva. Che dev a fare più? Tu poi per tenere doveva cattare pure u mottore doveva tenere pure qualche versure di terra, eh, chi de fa? Eh questo è. Quello è ammallato là, proprio che è ammallato nnu lavoro che se no non se manche ritirava. Quando è ritirato isse, non si è ritirato. Quello teneva 47-48 anni proprio quando è ammallato, se no quello continuava, che isse diceva che aveva avere la pensione buona della Germania. Quello è caduto sopra u lavoro che no stieve buono, l'hanno achiappato e l'hanno avuto a portare a l'ospedale, e è stato quaranta iorni alla hanno dovuto a mettere l'interprete per pottere parlare. Uh, se me recuerdasse, è stato troppo dispiacente veramente. E poi piano piano quando è rivenuto, chillo l'hanno fatto a vista l'hanno fatto il tesserino dell'invalidità, già u 80%. Perchè quello teneva u diabete, e questu diabete si è sforzato è sforzato e l'ha achiappato alle arterie. Uno di quelle ieve (trato) completamente. E poi si eveno dato pure u tesserino che dent'u pullman basta che presentava a quello e venne far settar. E quando ieva sopra u lavoro presentava a quello e se (na lavorava come se ne chiappare una cop) ma se no già no poteva fare più. E poi hai avuto a fare là due anni di sacrifici pure senza lavorare. Se pilliava quel poco de pensione che se l'avevano dato. E i davano solo u Venerdì, una giornata per lui per zsi far spese. E du riesto tutti gli altri giorni non si poteva muovere della case che ogni tanto iavo u controllo. E vedessi se zse riveniva in Italia o stava là. Che se zse riveniva in Italia questi diritti di pensione e cose, n'aveva per niente. Capito? Che là non si scherza. Che là non te manche pegava se te veramente te ne stevi malato. Quille dopo era ammalato troppo assai. Poi pure quando è rivenuto a eche, Antonio l'ha portato a Roma, e tutti dicevano che si aveva a operare. Diceva Maria non mi opero. E io quante volte dicevo quanti sacrifici hai fatto, e stava solo, a cucinare da solo, e per prepare u giorno enanze che u giorno apriesso te ne devi ire a lavorare, chi fatto tutti questi sacrifici per nui e non sai fare uno per te. Questo è un sacrificio che fie. "Maria non me parlare che io rimane sotto i fieri, che no more" E mi voglio tornare a casa miei, mi voglio tornare a casa miei, sempre questa parola diceva. E di fatto sta mattina che l'hanno cacciato dell'ospedale, a sera è morto a casa seia. È stato una cosa troppo... E quando reveneva, quando reveneva da a Germania, a San Costanzo ieva a fiesta seie. Perchè dice che si poteva togliere una settimana, che ancora ievanno tutti in feria, e si pilliava una settimana di più. E quando riveneva, Maddalena era piccola, tenevo una figlia che quella passa assai anni a Antonio, no, ieve piccola e come passava la porta non lo voleva vedere. (...) Non voleva mai a salutare. E poi quando ci pilliava quell'amicizia, diceva u padre ti ho portato una bella cosa, a sapie togliere, iava a pilliare la valigia, i dave a cioccolata, riportava una maglietta, quando erano piccoli quante belle cose ieve a riportare. Poi quella piano piano si avvicina e si pilliava tutte confidenze. Non è che, quando erano uiaione ieve affabile, ieve tutto, ma non vedeve u padre. E poi come ci pilliava u cose cosi, se ne eriava, e te ne scurdive un'altra volte.

*M.-T.* Ma lui tornava a San Costanzo e poi?

*FA3* I primi anni no riveniva per niente, se no perdeva u lavoro. Chille allora hanno visto che tu sapeva tenere, poi piano piano ha cominciato a stare sopra u lavoro chiste veramente

l'avevano (colto) per il bene, che cominciava a fare u padrone alla. Diceva sempre Maria quando mi ritiro, andiamo a fare una gita e ti porto in tutti i posti dove sono stato io. Quello era un cantiere tutto d'uomini, anche se mi portava io non ci potevo ire, era vietato. (...)

*M.-T.* In quale città ha lavorato?

*FA3* A Monaco di Baviera. I primi anni non tornea, poi veniva tre settimane a San Costanzo, e poi dopo piano piano è cominzato a venire a Natale. (la storia della gelata...) Il padrone sapeva che essi iève preciso, e se che essi iève bisogno di un giorno glielo dava. Quando è nata Maddalena è venuto, ha avuto i giorni.

*FA3* ... preciso, si doveva ritrovare là. Poi i pasqua poco è rivenuto, pasqua niente. (...) E ha fatto troppo sacrifici, assai. Perchè pure là te l'hanno fatto, ma questi si sono portati la famiglia, e si hanno fatto i sacrifici, l'hanno fatto tutti insieme, ma essi l'ha fatto troppo solo. Io è stato la stessa cosa. (Non ha potuto comprare una casa perchè suo marito non stava con lei.)

*Claire* Quanti anni lui è stato partito in tutto?

*FA3* Tutti insieme 25 anni.

*Claire* Ma lui non se l'aspettava di essere partito così molto tempo.

*FA3* Di poco, e poi piano piano, c'ha avuto... e poi diceva sempre, diceva gli ultimi anni che me mi restano, mi ci devo compire i anni che ormai non mi servono più, mo mi guadagno qualcosa, e mi trovo buono, e mi commincio a riposare. E piano piano arriva l'età, che quello doveva arrivare a 60 anni, quello ancora non ci arriva manche mo. E poi quello si è ammalato, le cose non sono iuto tanto, tutte le cose che aveva pensato di fare, non li è riuscito niente.

*Claire* Ma che voleva per i figli?

*FA3* Ah, i figli li voleva fare studiare, i figli a posto diceva di fare tutti questi sacrifici, che i figli miei non hanno a zappare come me, ovunque vanno sempre deve far fare qualcosa. Antonio diceva il papà, mettiti la cocchia a posto imparati qualcosa e fallo qualcosa, che io dopo che (stienghe là) sono stato là, t'hai a dice sempre picco e palo, palo e picco, tieni tutta un'altra job. (...) I capi ingegnere che stanno là, con quelle cocchie il sabato e la domenica giocano a carte stanno più rotto di noi, di cocchia. Pero nonostante tutto voleva che il figlio studiava. Quelli studi che ha fatto essi, non l'hai mai piaciuto. Certe volte quante parole hai sentito pur'io de fraterme, "questo, delinquente, va solo a girare, ma questo va a scuola questo, trent'anni ancora non finisce, se l'avesse menato a togliere u padre a Germania." Madonna quanto n'hai sentito, Maria-Teresa. (I parenti trovavano che ci metteva molto tempo a laurearsi, dicevano ma li fai gli esami? e che diceva solo bugie.) E quando veramente si è laureato hai fatto un pranzo, l'hai fatto per loro che era morto pure il padre. (...) Madonna quante chiacchiere... Io e u padre ci comprendavamo, e me m'avesse avuto piacere che i figli miei non hanno avuto a fare quello lavoro che abbiamo fatto noi, ma Antonio che era uomo, Madonna quanto era contento che io li facevo fare qualcosa, ma per quanto riguarda Maddalene, o la faceva o non la faceva, non li importava tanto. Figlia femmina, non mi tanto interessava, che dico, ha fatto pure queste scuole, fa una domanda, e così. Solo che Antonio ha voluto che lei andasse, ha detto esse tiene 19 anni, mo non la vuoi inscrivere là è vero? Me, mettetevi intorno alla stufia e vi riscaldate, facevo io, e lui continuava, la devi inscrivere, se la fa la fa, se non la fa oppure manche finisce, pero, è meglio che continua a fare qualcosa, e che deve fare adesso. Sì, facete l'uncinetto, questo vi paga. E per quello fatto di Antonio quella è andata a l'università. Ma se no t'hai a dice proprio a vangelo di Dio Maddalena non me n'importava. (...) E dunque quando poi è laureata, hai fatto a tavola, con tutta la famiglia. E ce l'hai fatto con quello pezzo di dolore, non me ne importava se la gente hanno pure mormoriato, che era morto il padre, l'hai fatto più assai per quelli che m'hanno rotto tanto i scarpe nere veramente. Hai detto mo magari, mangiamoci i maccheroni che ce se ne riusciva. Hai detto allora vi voglio fare mangiare un piatto di maccheroni per l'auguri che ce riusciva. Tante chiacchiere. Per quello l'hai fatto. E veramente ha tolto la

laurea giusto l'anno che è ha finito il padre. Hai detto mo quello che ha finito ha finito e u potemo ringraziare u Signore che ci è riuscita. Mo quella o ci riesce o non ci riesce ha fatto quello che ha fatto come riesce è buono, non me ne manche importa. Ma gli studi di essi (Antonio), ci ha tenuto veramente assai, che era uomo e era tutto diverso. E che poi lui era pure un poco cocciulone (testa dura) che volessi fare quelle cose che piace a essi, ne quelle cose che ti venne e dice non ti piace e non li vuo fare, eh, questo è. Uno tipo di nu figlio già u sie, quello vuole fare quelle cose che piaciono a essi. (...) Quello li piaceva (gli sarebbe piaciuto) andare alla RAI. Lui mi diceva mamma, attenta che fra due o tre giorno mi chiama al telefono il direttore della RAI, ma quale due o tre giorni, sono passati trenta-due. Dico certe volte, Antonio ma non mi fare inquietare più. Quello poi è il guai, ma quella cosa che volevi ma se tu non la puoi avere, cerca un'altra cosa, basta che fai qualcosa. Non si vuole adattare a quelle cose. Maria-Teresa, mo t'hai a dice pure questo, tu sei sposata, devi riportare il mangiare a casa se no che fai? Tu che ti piace quella cosa se quella cosa non l'hai avuta, pure sei arrivata a trent'anni e già ti hai dovuto a sposare, che erano pure parecchi anni che stavi a presso a quel ragazzo, mo se aspettate di trovare qualcosa che vi piace che vi mangiate? Tieni un bambino che si deve mangiare? Tieni una casa devi pagare l'affitto mo cosa li puoi dare?

*M.-T.* E stanno qua, se stessero fuori sarebbe ancora peggio, perchè almeno qua, insomma ci state voi, con l'aiuto, badare il figlio...

*FA3* Ma un pò badare il figlio, un poco se ti serve una cosa, se così per esempio li serve l'oglio, va a cattare a mamma, ma se no voi non sapete che ci vuole a campare una casa, poi dici no, non voglio fare quel lavoro, voglio fare quello, eh, se ti chiamano quelli. Apposto ci dobbiamo adattare. Quello dice ma io ho studiato, ma Sant'Antonio benedicaci, ci ragioni. Quando tu sei stato giovane, io t'hai pagato la benzina, ti è rotta la macchina valla a riparare. Sono stancata pure io di sto lavoro, gli artigiani non la pensono così. Gli artigiani vanno al lavoro, che tu quella macchina la devi mantenere, eh.

*M.-T.* Si pero quando hai un diploma generico, è diverso. Quando invece hai studiato abbiamo fatto tanti anni di sacrifici anche noi stando fuori, anche noi abbiamo fatto gli emigranti dello studio. Adattarti a fare un'altra cosa non è facile, perchè vuoi rimanere in quel campo la. Percio io non lo posso condannare, perchè... certo dopo non lo so, piano piano deve venire a compromessi.

*FA3* Certo che sono problemi, ci riviene male, ci stanno i mamme addolorate, non ci sono nessuna gioia. (...) In questi paesi, per esempio, la mamma mo come u maritame è morto quelli non lo voleva nessuno più, quello poco di pensione, zsa finisce ( ). Perchè non ti guadagni niente, na giovanetta nu giovanotto che ha studiato, non tiene lavoro, e è proprio un problema che è un guaio. Ti fai l'ha macchina quella la devi mantenere, ci devi mettere la benzina, mo si rompe mo è quello.

*M.-T.* Ma spesse sento dire dalle altre interviste che abbiamo fatto che prima si c'era tanta miseria ma ci stava più harmonia, si stava più contento. Secondo te, per certi aspetti...

*FA3* Per certi aspetti si, perchè mo stiamo troppo buoni. C'abbiamo tutto, i figli, e mo possiamo ringraziare il Signore che si sono laureati, sono contenti, eh ma tengono una desolazione perchè non tengono il posto (di lavoro). È uno pensiero, tutte due, tutte due. Quello mo si è sposato, questa è ancora da giovinetta. Quando tenete la mamma che vi garantisce, ma se no che devi fare, devi andare rubando? Mo è tanto che tenessi tanta gioia perchè i figli pare che l'hai fatto studiare, quello che voleva il padre, che dice n'hanno ire zappare, non ci sono iuti. Pero mo certe volte sono triste Maria-Teresa. Con i figli non ci posso neanche dirli questo. Che quelli poi dicono ma allora tu che mamma sei? U diritto è questo. Perchè tu come mo sei laureato tenisse un posto che sie bello tutti i giorni ti alzi e vai, allora la mamma gioisce, finisce u mese e pure tieni i soldi, e è quello. Quell'altra se mi finisce l'università, avesse avuto un lavoro pure in questi paesi, io li cattavo una macchina, e iave a lavorare. Eh, pare che è così. Oggi m'hai a pagare la tassa, oggi m'hai a pagare la luce a quello, mo

è finito l'affitto di casa, è finito quest'altro mese hai a pagare, eh tengo solo a pagare e pagare. L'università non si finisce mo, e tengo solo a pagare, forse è proprio a vangela (gli vangeli). E stie contenta, che pare che è progredito u fatto cosi, pero o credo che so u paese nostro che è cosi...

*M.-T.* L'Italia è cosi

*FA3* Tutta l'Italia?

*M.-T.* Sì. (Uno) lavorava in banca, è uscito lui, è andato in pensione e ci ha messo il figlio. Grazie. Così il lavoro lo so trovare anch'io, se mio padre avesse avuto la stessa fortuna, lui andava in pensione entravo io. Così si possono avere i posti di lavoro. C'ha 22 anni, è una testa di rape e lavora alla banca di Larino. Ma perchè. Nepotismo.

*FA3* Io mo mi credevo che teneva qualche lavoretto. E quillo vo far, perchè so troppo paesi morti, so paesi che non ti rendono niente, e basta. Pure che se quello posterello (piccolo posto), non te lo dà nessuno, ma pure se l'avessi, hanno uscire sempre fuori.

*M.-T.* Ma questo il fatto di uscire fuori quello è pacifico. Le distanza tu le copri, un ora per arrivare a Campobasso, non è quello il problema.

*FA3* E quello sì, io so contenta se avesse un posto che l'avesse... ma ne là, ne là, ne là. U padre mo l'hai avuto a fare i sacrifici, che si è morto è finita la vita, e io lo stesso, sempre in quelli pensieri, in quelle cose, sempre con quelle mortificazione, quelle cose, ma dico certe volte Signore, che sia fatta la tua volontà, tu ti dice che la provvidenza di Dio, che tu ti devi arrivare, e dico non me la fai venire. Se no certe volte io (m'avilisco) per buono.

*Claire* Torniamo forse un pò dietro e parliamo come era la sua vita mentre suo marito era in Germania, come era trovarsi sola, lavorare, come si faceva per la casa...

*FA3* No, sempre ripetere queste cose, sempre queste cose di pensieri, u pensieri, u pensieri a me mi ha distrutta. E mo sono troppo stanca Maria-Teresa. Stanca, stanca. Dicono i figli miei certe volte dicono ma perchè sei stanca? Ma dico n'avete che dice. Stanca. Stanca stanca stanca. Con i muratori, conciare, con i soldi, devo riponere tanto e poi devo dare a quello, so stato tutti problemi miei, mo Antonio se ne iuto a Roma, u padre già stava ancora in Germania allora, e ci mancavano tutti i due. Figurati una casa sembra una casa (caduta), sembra una casa di... Quando sentivo quelle campane che suonavano, mi veniva sempre da piangere, mi veniva sempre quella tristezza. Andavo a casa nu figlio era fatto giovanotto nu teniva, e mariteme per niente, e poi cresceva solo che hai tenuto poi Maddalena quella è stata per me una compagnia, è stato una cosa fino a mo. Quando me n'andavo a lavorare stavo contenta, una giornata era meglio così. Quando andavo in campagna era meglio. Il lavoro in campagna distraia, perchè tu sei in campagna, quelli ragionamenti e così, è quello tanto che era bello. Invece quando è diminuito questo lavoro di campagna che non siamo iuti più, siamo iuto poco solo quando coglievamo le ulive, solo per la raccolta delle olive che poi dopo quelle campagne di prima è finita. (Non si lavorava più a mano nelle campagne a parte la raccolta delle olive.) Certi giorni Maria-Teresa che nu sacco come si fa notte e come si fa giorni perchè tu ti metti sola là, mo piensa là mo piensi a quillo, è peggio, è peggio perchè la cocchia troppo. Mi vai a mettere dentro il letto, certe volte dico Signore, famme venire un poco di sonno non mi fare pensare niente non me ne manche frego, faccio certe volte. E così quando tieni i guai quelli sono i nostri, ma niente da fare, niente. Piensi sempre là.

*M.-T.* Che tipi di lavori per esempio si facevano?

*FA3* Facevamo u grandino (il granone). Quello dopo si doveva zappare due volte. (Tutti i lavori che si facevano con il granone, raccogliarlo, pulirlo, farlo asciugare.) E poi eravamo due persone, e ci (spartavamo) separavamo il granone, mezzuccio si pilliava u padrone, e mezzuccio ti pilliavi tu e mezzuccio mi pillavi io, secondo come facevi.

*Claire* C'erano lavori di donne specialmente?

- FA3* Quello era proprio il lavoro della donna, con il granone. Che quelli poi allora tenevano l'animale a casa, i maiali e cosa, e si vendeva, e tu vendevi quel granone e facevi denaro. Il granone era per i maiali, e pure prima prima la gente se lo mangiava. Noi no, noi no ma prima prima si faceva la pizza (di granone) che il pane non c'era. Quella pizza di granone che la chiamavano. (Era un segno di povertà mangiare questa pizza e no pane.) Tutta roba di casa, salsiccia chi si uccideva u maiale. Il maiale apposto pure veniva bona la salsiccia che quello era granone che zappavamo noi. U granone genuino, non era quello comprato che vanno a comprare, pure se è selezionato, quello era una cosa bella. Noi u facevamo proprio per commercio che u vendevamo, e poi un poco ci riponevamo quando tenevamo u maiale a casa, e un poco lo vendevamo.
- M.-T.* Quale sono altri lavori che facevano le donne?
- FA3* C'erano le fave, si mettevano le fave, a mese di giugno si raccoglievano. Questi erano sempre questi dentro la vigna, c'erano i lavori, e quelli. E pure vendemiare, quante gente sono andati a vendemiare.
- M.-T.* La donna faceva tutti i lavori nell'orto o c'erano cose che non faceva?
- FA3* Ci stavano quelli lavori che miettevano pure quelle femmine prima, noi no ma quelli di prima miettevano, perchè hai visto a prima, miettevano tutti con la falcia e ci stavano parecchie femmine che sapevano miettere, e aiutavano il marito. Miettevano con la falcia, poi mano mano hanno messo queste miotti-trebbie, e si è levato il lavoro, apposto il lavoro della femmina pure mano mano. I bambini quelli li portavano na campagna, li lasciavano sotto un albero con il fresco pero quando faceva caldo, che allora facevo caldo, quel caldo forte a mamma già aveva caldo come aveva lavorato perdeva il latte, e quel latte caldo caldo caldo i bambini li venivano quella diarrea, e si morivano. E quanto sentivo din, din, din, ha suonato ah, il campanello allora. Era una campanella diversa quando moriva un bambino, come quando suona quelle campanelle là sotto, din, din, din, come una cosa non faceva don, don, don, non quello rintocco forte proprio di un morto normale. Iave di un'altra maniera quella campanelle... e poi sentivo uh, chi è morto, a figlia di quella, uh era fatto grosso, ma non era un bello uaine. Ma si moriva assai gente. Assai, Maria-Teresa, perchè li portavano nella campagna. Mo nascono, l'hai visto che nasce, piccolini piccolini, senza peso, e pure li fanno (ragiungere) il peso.
- Claire* Ma era difficile trovare lavoro nella campagna?
- FA3* Allora no, allora no, allora u trovavo, allora tutti i giorni trovavo quello... E quanto io mi ricordo proprio quando venivano i miettitore. Venivano certi forestieri, e zsa dormevano sopra questo marciapiedi che sta in piazza vicino al commune, e aspettavano la notte e per terra dormivono. Allora la sera, qualcuno che doveva miettere tante versure, andava là...
- FA3* Cinque erano, quattro miettevano e uno legava, e facevano cinque uomini, che venivano della Puglia, si univano e si dicevano ce n'andiamo a guadagnare qualcosa in quello paese che ci stava più grano.
- M.-T.* Perchè qua si mietteva più tardi perchè eravamo più in montagna, nelle Puglie si mietteva prima, finivano là e venivano qua.
- Claire* E come lei faceva per trovare un lavoro, era sempre la stessa famiglia, le stesse famiglie...
- FA3* E noi poi quelli ci conoscevamo, no, e ti venivano a chiamare a casa, noi che eravamo del paese, ti conoscevamo, allora per esempio venivano a chiamarmi a casa, e dice domani (iame a ire) andiamo a miettere u grano là, per miettere dovevo arrivare alle quattro a piedi, e rivenire a piedi di là. E poi la sera, tutta la giornata poi la sera si cominciava a fare notte diceva mo è rimasto un pezzetto, meh meh, che lo dobbiamo finire, lo dobbiamo finire, e noi già eravamo stancati della giornata. L'operai di prima si troppo stancava, perchè era troppo lavoro a mano, questi le braccia erano rotte la sera. Communque, abbiamo fatto quella vita così. Ma una via pare che era troppo pesante, una'altra via ci siamo troppo divertiti. E poi facevano quelli canti quando... cantavano, quelli poi u vino, si facevano quelli bichieri di

vino, u vino t'aiuta! U vino t'aiuta a cantare e lavorare. Quelli è u guaio du vino che tiene troppo (?), che se ti bevevi l'acqua ci cadevi là in coppa.

*Claire* Poi c'era anche il lavoro di casa.

*FA3* La casa! Quello poi faceva mangiare tutti i miettitore che aveva tenuto il giorno, perchè chi mietteva, li faceva mangiare essi (il padrone). A mattina veniva fatta la zuppa, ti ricordi? E poi veniva fatta la colazione, e a mezzogiorno facevano una minestra, e sta chi teneva gli atrezzi, stava bene organizzato in queste casette che ci sono nella campagna, la faceva nella campagna (la cucina), e chi no la faceva a casa, si metteva quelle ceste sulla testa, e la portava alla campagna a portare a mangiare alli operai. E poi mangiavano, trovavano quelle belle quercie, mettevano una tovaglia da tavola grande, con le salviette, pilliavano un piatto, e de quello che avevano cucinato (caneroni ca carne) maccheroni, con la carne, ma quando erano saporiti quelli maccheroni allora, Madonna quando erano saporiti. Tutta roba di casa, il maiale era saporiti, pure se facevi pasta e faggioli, (...). E poi mo ci vuole, dopo li davano la frutta che si usava nella campagna, i mele, la frutta della campagna. Ci stavano tutti i frutti, che mo ce l'hanno levato (tolto), ci stavano di frutta prima, quelle belle melogranate (melograno), quando era ora di melogranate. I melogranate, i cutugni, i mele dolce li chiamavamo, i vongole. Non ci stanno più, hanno cambiato perchè quelli con il motore, dice che li serve il largo quando deve girare, li da fastidio e hanno tolto tutti gli alberi da frutta ma se no prima ci stavano. E i mereni, (amarene) quando era il mese delle mereni, quando si passava là vicino a quel albero cosi, quanto erano saporiti. Quilli ciliege... (...) I gelsi. C'era gente che ci campava con l'orto, con l'insalata, pomodori, melanzane, zucchini. E poi la sera li coglievano freschi freschi, e li portava con quelli (sporte) ceste di paglia, e le metteva uno una via e uno un'altra sul mulo, sull'asino secondo uno che teneva, li portavano in piazza, e chi non era andato in campagna che era più di casa allora si comprava questi roba. Eh, ma erano veramente roba fresca e buona. (...) E i suoi gelsi, tutto Montorio andava là per gelsi. Mo sono finiti i gelsi, mo è solo se te li compri in mezzo alla piazza te li mangi se no, niente più nella campagna. Perchè hanno troppo levato, dice che li da fastidio con il motore. Una cosa vai a cattare in piazza, e non mettono niente più. (Ricetta della ciabbotta) Noi abbiamo tenuto un poco di campagna per conto nostro, sempre vi ripeto che non siamo stati troppo buoni. Proprio nella casa nostra uccidevamo u maiale, la salsiccia. I soldi no, i soldi non so se era distrutta la sementa (il semo), i soldi non esistevano. Pure che lo vendevamo quel poco di grano, ci ripagavano qualche cose, queste cose che loro tenevamo. Mo solo i soldi ci stanno, pero quanto mai duecento mila lire di luce, allora duecento mila lire ci cattava tutte le versure di terra, che cominciavano sotto e uscivano in coppa. Con duecento mila lire, oggi ci paghi solo la luce. È una cosa... mo l'hai detto, era una vita dove c'era troppo lavoro, troppo cose pero si divertivano i gente, erano unite. Mo la sera mi metto là... E prima non ci stava la televisione, io mi ricordo proprio quelli anni quando io mi sono sposata, la televisione non la teneva nessuno. Allora veniva (suocerome) mio suocero, e raccontava i conti, raccontava le favolette, quello le sapeva pure raccontare, e veniva mio suocero, noi facevamo un bello fuoco, cacciavamo i cecci, il vino. Invece che era più bello cosi, e noi tutti ascoltavamo a quello che faceva i racconti. Mo ti metti sola sola, davanti a quella televisione. Poi certe volte ma se stai due persone, non tanto, ma se sei una sola mi metto con i piedi proprio sopra il divano, certe volte m'arriva a dormire. Perchè è troppo un silenzio, troppo una cosa... Non è che dice mo sono fatto le otto, ancora tornano i figli ma mo torna mio marito, e sento quelle porte chi entra, chi riesce. Quello è bello, gente. Mo l'hai tanto pure vissuto di miseria, di cose, pero la gente è quello che arricchisce tutto. Mo l'hai detto non ci stava niente, pero veniva mio suocero, veniva mia suocera, mamma, papà mio, io, una zia, chi ci stava, basta che avevamo i cecci, i cecci vicino al camminetto che facevamo un bello fuoco, i fave, pure le fave, e quelli si mangiavano quilli, e poi tenevamo u vino, gli uomini lo bevevano e ci stavano pure i femmine che se lo beveva. Facevamo pure i cecci sotto la cenere, venivano croccanti croccanti, e quanto erano saporiti. Ti divertivi più allora, mo, pensamo tutte altre stupidagine. Quelle riunioni, quelle cose

di prima, non c'è più. Mo, mo l'hai detto, è venuto un mortuario dentro le case. Invece tempi di prima prima, per esempio quando si sposava un figlio, non li facevano suggestione che doveva andare a pagare l'affitto da casa. O cattivo o quello o quello, chi è è, ma u figlio ci levava il letto dei suoceri e ci si metteva il figlio (il figlio prendeva la camera matrimoniale e i genitori un'altra camera). Il figlio rimaneva con quelli anziani, e gli anziani apposto non se l'hanno rissentuto tanto questa vecchiaia come mo. Quelli sono stati con i figli. (M.-T.) Pure che litigavano, pure che chiacchieravano che i chiacchieri ci sto stati sempre, pero te l'hai detto o battiva o scattiva ti dovevi crepare là (morire) e poi si moreva a mamma, si moreva u padre e sono rimasti essi. (...) È tutto diverso, è quando si divertivano, che ballavano ma ballavano in casa, in modo che dentro questa casa si divertiva l'anziana e la giovane. Mo dicono che solo i giovani devono andare alla discoteca, devono andare là a ballare, la vecchia rimane là.

*Claire* Allora c'è più differenza oggi tra sua vita e la vita dei giovani che la vita di sua madre prima per esempio.

*FA3* Mia mamma ha avuto troppo fortuna, mamma meia, perchè io non sono iuta, non sono emigrata io, ecco allora io sono rimasta vicina a mia madre. E mia mamma l'ha avuto quella gioia, e unite non siamo proprio state di casa, pero, esse proprio quando abitava qua, sono stata vicina. Io solo quel affetto pure quasi hai tenuto, che di marito non tenevo, e ogni volte (li chiedevo consigli). Mamma meia lo stesso, mamma ha avuto un rapporto troppo buono con me, per esempio non vuole stare sola a casa sua, già chiede Maria che fai? e veniva a vedere la televisione a casa mia. Mamma l'ha avuta.

*Claire* Sembra che c'è più differenza oggi tra lei e sua figlia che tra lei e sua madre.

*FA3* Le cose hanno cambiato oggi, mentre allora no. Proprio quando mangiavamo noi, noi scendeva mamma, scendeva papà, noi abbiamo mangiato sempre con la gente. Loro mangiavano in coppa a casa loro, e poi noi tenevamo la televisione che loro ancora se la manche facevano che erano più anziani, e mo iamo un cono a ballo Maria a vedere u telegiornale (scendiamo un pò a guardare il telegiornale), e scendevano. (...) Ma noi mo, quel rapporto con i figli nostri così, non c'è, è diverso. (...) Pare che si volevano un pò più bene, mo no. Mo mi sono rimasta sola, perchè Maddalena se ne andata, Antonio è sposato, andiamo in coppa la sera e... I figli miei vengono, dicono mamma che fai, proprio la sera, pero la casa teia (mia) è rimasta vuota. Mo tengo pure un altro poco di speranza che torna ancora Maddalena a casa mia, ma quando si sposa quella che speranza più tengo? I gente di mo è più... che lo vogliono loro lo spazio, non è quelle cose così. L'affetto io sì, io li volesse fare i padroni della casa. Quando per esempio fatte una festa voi che siete giovane, facete la minestra, vi voglio dare tutta la casa, facete. Non lo so manch'io. Quelli ogni uno tiene la vita sua. Non è come quando fosse la casa tua, viene e dice saccio fare questo dolce, facemo, così. È una cosa così, non lo so, triste.

*Claire* E le amiche?

*FA3* Eh, gli amici, prima ti sono amici e poi te ti fanno nemici. Gli amici sì, quelli che vengono a casa mia io certo che tutto volentieri, per l'amore di Dio, ma gli amici se stai un pò te ne devi (reire) andare, ognuno va a casa sua. Io mo quando vado a vedere Giuseppe, (...), i nipotini che ti fanno gioire assai. (...)

*Claire* Lei ha sorelle, donne della stessa età, non ha amicizie?

*FA3* Ma io non ho sorelle. Poche ce ne stanno, pure di amicizie. Io sono stata qua davanti, (la vicina di casa) mia zia l'hai trattata come una mamma, io tenevo la chiave, quella quando non si alzava non la vedevo la mattina aprire, (dicevo) zia alzati. Prima c'erano rapporti di vicinanza, mo no, mo mamma mia se non tenesse la figlia sua, o che devi tenere la femmina o te ne devi andare là a l'ospizio. Ma invece che noi la ieieta (vecchietta) ci dava sempre le chiave. Noi la ieieta, quante volte stava dentro il letto io hai detto mo ti cuoco la pasta, Maria cuoce qua, no, io tengo uno tipo che conosco la casa mia e t'ha vai a cuocere a casa mia.

*M.-T.* Io mi ricordo che mia nonna faceva le pizze, e c'era sempre quelle quattro-cinque case che io mi facevo ogni volta portando queste pizze per delle vecchiette che erano da sole e che non si potevano muovere.

*Claire* C'era il senso della comunità, quelli che non avevano...

*FA3* Mo ci sta un senso che ogni minimo di che, eh tengono una pensione e zse pono (possono) mangiare. Ma ti mangi i soldi, Maria-Teresa? Se non possono cucinare, ce ne sono che non ce la faciono a cucinare. I questo piatto che tu volessi portare là, ciu porta da malavoglia (malvolontieri) perchè hanno i soldi. Io pensavo che quelli, o tenevano i soldi o non tenevano i soldi che non si possono alzare, e quelli servivono un compagno di pasti a mezzogiorno. Il figlio lo teneva ma dove lo teneva lo teneva a Roma, mo venivada Roma e veniva a cuocere la pasta. E io quante volte (l'hai fatto). Certe volte quella era pure diffettosa, diceva io mi piace più quando è tosta tosta che come tu la mangi. Dicevo io dico che la pasta ci vuole un pò più lenta lenta che tosta tosta, se che (dici ancora questo) non te la manche ricuoceva più un'altra volta, per quanto ci vuo mettere pure u diffietto. Ma diceva quella ognuno di noi è come è, e poi quanto stava malata un'altra volta c'hai a vergogna. Ma mo, se che non stai buona, manche hai che dice. Mo è solo che apposto avrano aperto questi cose (l'ospizio) perchè sono cambiati i ragionamenti, e è la meglio cosa, che te ne vai là e non dai fastidio a nessuno più. Pero solo che ci sta, quando prendi i genitori con te, te l'hanno rimasto a te qualcosa. Ma invece che mo si deve pagare i mensili di milioni, i mensili di milioni là e campano pure un poco, voglio vedere che ti resta a te, quando porti a mammate là. Tempi di prima apposto li è rimasta la proprietà, apposto li è rimasto una lira apposto li è rimasto tutto cosa, che i genitori quello che hanno aquistato l'hanno rimasto sempre ai figli.



## FA3

### Données sociologiques

*Cette femme est née dans une famille de paysans. Ils étaient quatre enfants: deux garçons et deux filles. Elle a étudié jusqu'à la cinquième année primaire. Elle s'est mariée à 20 ans et elle a émigré aux États-Unis avec son mari. Elle est revenue à contre-cœur pour s'établir de façon définitive à Montorio avec son mari. Elle vit seule aujourd'hui.*

FA4 Quindi, dove eravamo arrivati... ah i tedeschi, mi ricordo, questi tedeschi, sono venuti prima fin quando sono venuti gli inglesi, che poi mio suocero, il mio cognato mio suocero è stato in America, sapeva l'inglese proprio molto bene, è andato quando questi inglesi sono venuti è andato a prendere ( ) sotto Termoli, poi questi tedeschi quando sono arrivati gli inglesi, queste persone inglese americane se ne sono andati. Una giornata abbiamo avuto paura che poi dicevano dice questi tedeschi dice rubano le ragazze e noi eravamo veramente io e mia sorella eravamo ragazze proprio, e papà ci ha fatto nascondere sopra un soffitto, ha fatto nascondere, dice non scendete fin quando non se ne vanno. Guarda questo è durante la guerra, e poi c'è stato pure che... noi non ci è mancato un gran che perchè avevamo la campagna, papà come agricoltore c'aveva i terreni, e producevamo il grano, ma nello stesso tempo questo grano dovevamo versarlo, e poi ci lasciavano due quintali a testa, era poco perchè papà aveva l'operaio in campagna, e cercava di nascondere un po' di grano veramente. Poi qualcuno ha fatto la spia, e ci hanno sequestrato pure questo grano, un ricordo che poi mamma ha dovuto macinare dei cecci, per fare un po' di pane, mio suocero ha aiutato un pochino pure a dare questo grano perchè per gli operai non era sufficiente. E ma comunque abbiamo superato. Poi c'erano... le stoffe ci hanno dato le tessere, ci davano una tessera, e questa tessera poi potevamo comprare tanti metri di stoffa, a persona, non più di tanto quindi questo mi ricordo proprio. Siamo stato un po'... non c'è stato uno spreco come c'è adesso, perchè poi le scarpe non si potevano buttare, si mandavano a rattoppare, e mi ricordo mia sorella, mia sorella abita proprio a fianco a casa di Donato, quella casa a fianco, la casa di mia sorella, si faceva fare delle scarpe al falegname, quella era tanto brava, prendeva della stoffa li copriva così, molto brava. Poi mia nonna aveva delle camicie da notte, allora nel corredo si usano queste camicie, tute ricamate, che io fino a adesso avevo pure le camicie di mia suocera, che poi le ho date a mia sorella, c'ha due figlie femmine, quindi eh.. così abbiamo tirato avanti. Poi dopo della guerra è incominciato insomma a svilupparsi un po' questo Montorio. Svilupparsi nel senso che poi la gente sono aperti i passaggi per il Canada, nel cinquanta, quindi la gente mano mano è partito per il Canada, e Montorio siamo restati... Io pure sono andata nel cinquanta, sono andata negli Stati Uniti, quindi per me poi è stato tutto una cosa, veramente una scoperta come Cristoforo Colombo quando ha scoperto l'America per me è stato... ma tanto contenta quando sono stato in America, perchè pensando che poi Montorio durante la guerra... non è stato... non c'era... c'è e non c'era niente. Non c'era tutto quelle comodità, o dio poi, nella mia assenza che sono tornata nel 57', allora ha incominciato a mettere l'acqua a venire l'acqua, hanno incominciato a fare il bagno, e portare pure un lavandino per lavare, e c'è stato un progresso dopo di questa guerra, dopo del cinquanta insomma, il progresso che poi mano mano è venuta l'acqua, e sono cominciato a aggiustare le case, e dal cinquanta e dal sessanta fino a adesso, siamo arrivati a questo punto, tutti c'hanno le case aggiustate, televisione, prima, nel 57' c'era soltanto una televisione ma chi ce l'aveva la televisione, mi ricordo siamo tornati nel 57' dall'America e c'è l'aveva soltanto il circolo culturale, aveva la televisione e c'era un programma solo. Era Mike Bongiorno che c'è tuttora, ha incominciato allora Lascia o Radoppia. Quindi andavamo in questo circolo a vedere questa televisione. E poi mano mano so incominciato sono ingrandite, hanno incominciato a fare più

persone, insomma le televisione, e mo tutti ce l'hanno due o tre televisione in casa. Prima ce l'aveva soltanto bianco e nero, e soltanto un canale solo, soltanto il primo canale c'era. O ti piaceva o non ti piaceva quel canale, era quello. Poi ha incominciato il secondo, e poi il terzo canale, e poi tutto questi canali privati. Quindi ci sono tutte queste varietà di programmi, ed è molto bello veramente, è una compagnia. Per me, questi tempi gli farrei durare chissà quando, perchè sono belli, mi ricordo ai tempi quando insomma da quando sono nata fin quando sono partita in America, non sono stati belli. Erano belli perchè non sapevamo altre cose, migliore, ed erano belli perchè eravamo giovani, la gioventù non pensa a niente pensa soltanto a divertirsi, e noi facevamo insomma che poi... la campagna, avevamo l'operaio tutti i giorni, papà aveva l'operaio, eh ma a casa facevamo il pane, la pasta, cucivamo i vestiti, facevamo tutti questi lavori di casa, che poi mia sorella è andata a scuola di taglio, ha imparato a cucire, quindi... eravamo contenti, mo, a distanza di tanti anni, vedendo adesso, ricordandoci allora, no, non voglio ritornare indietro non vorrei mai tornare indietro, guarda mi fa una cosa proprio... brutta, brutta. Ma ci accontentavamo niente, noi eravamo quattro, due sorelle e due fratelli, e con niente passavamo il tempo, con niente si divertiva. Pure fare una camminata già per noi era... ma una cosa proprio stravagante una cosa proprio bella. Adesso, le camminate, questi ragazzi non le vogliono neanche perchè pretendono altre cose...

*Claire* La macchina.

*FA4* La macchina, allora non se ne poteva parlare, allora era un'altra cosa, c'era una serietà. Pero chi voleva fare la seria, diciamo così, papà nostro è stato un po' severo pero, ha fatto bene. Mo ti dici questo, papà ha fatto bene, ci ha saputo educare. Perchè (...) quando vi sposate, fatte quello che volete, dove volete andare con i vostri mariti, ma adesso che siete a casa mia, quindi... E noi andavamo in chiesa la domenica, se ci trovava... naturalmente qualche ammiratore c'era sempre, che pure noi in tempi si usavano queste cose, ci salutavano per strada, noi passavamo gli occhi non guardavano nessuno, una certa serietà, quindi... Questa è una vita molto molto limitata, e soltanto la domenica si poteva andare in chiesa, pure la sera ma sempre diritto casa e chiesa, chiesa e casa e basta, niente camminate, niente... Era una vita molto... insomma per noi era sempre guerra per noi. Mentre adesso quando parliamo con le mie nipote e raccontiamo i tempi nostri, Madonna ci guardano in faccia era così davvero? E non sono soddisfatte, pero non soltanto, tutti, tutti questi ragazze e ragazzi, non sono soddisfatti. Ma allora eravamo contenti. Si ballava soltanto a carnevale, pero si ballava a case private, (...). E se si voleva ballare con una ragazza, si doveva chiedere il permesso al padre o alla mamma. Guarda una cosa troppo... E questo era il divertimento d'allora, finito carnevale, basta, non si faceva niente più.

*Claire* Pensavo che c'erano diverse feste...

*FA4* Poi le feste sì, le feste c'erano, c'era la musica come a San Costanzo, le feste padronale, sì. Ma queste feste, per esempio il ballare come c'è adesso c'è la discoteca, non c'era allora, non si usava proprio. Si usavano queste feste private, si faceva una riunione tutti gli amici oppure la famiglia, e si ballava così, ma non c'erano queste feste che c'è adesso. Quindi è molto cambiato dai tempi della guerra fino a adesso è cambiato totalmente. Su tutti i punti di vista.

*Claire* Montorio era diverso allora, c'erano artigiani...

*FA4* Sì, c'erano artigiani, c'erano questi falegnami veramente eh... (...) Erano artigiani che veramente proprio sapevano lavorare. Avevano la fantasia di fare queste cose belle proprio, e c'era il fabbroferraio, c'era. Allora c'erano questi animali, cavalli, che ferravano, mettevano i ferri vicino ai piedi degli animali. E poi c'erano le sarte che cucivano per qualcun'altro, e pure c'era... si lavava allora la biancheria perchè non c'era la lavatrice, noi va bene l'abbiamo fatto noi, perchè eravamo tre, mamma e noi due abbiamo fatto noi, e c'era qualcuno che chiamava una persona, e questa persona andava a lavare a casa di altri, e li davano qualcosa, o l'oglio, o un po' di farina. E così queste povera gente, dico veramente, così tiravano avanti

la famiglia, andavano a lavorare a casa di questi allora dicevano i proprietari, insomma questi proprietari di terreni, agricoltori, andavano a lavorare là per la padrona di casa li dava in cambio l'oglio, o qualcosa del maiale che allora si ammazzava il maiale dentro casa, ma più di tutto l'oglio e il grano. L'oglio e il grano è la base proprio per tirare avanti, mi ricordo quanta gente ancora adesso quando ritorna del Canada, dice ah, mi ricordo a tua mamma, che bella persona era, era una brava persona, era di Montelongo non era di Montorio, una brava persona proprio. Un senso di dispiacere per questa gente che non stava all'altezza nostra, non dico morivano di fame, ma qualcuno c'era. Perchè di pane molta gente, non c'aveva il pane si mangiava la pizza di grano duro, era brutto, e quando... papà, prima che morisse lo ricordava, c'era un uomo che veniva a lavorare da noi, è ancora vivo, quello c'avra 92-93 anni questo, e è venuto un giorno, e si è portato questa pizza di grano duro, e non era cotta. Poi un altro giorno è venuto e mio padre li ha chiesto perchè non mangiava, ha detto eh, non ho fame, papà ha detto vieni qua, ha preso il pane, ha preso tutto l'ha fatto mangiare, che ha capito che questo non ce l'aveva proprio. No allora era brutti tempi. Mo, mo so fatti anziani, diciamo così, adesso prendono una pensione, questo Nicola che sto dicendo adesso, prende quasi un milione al mese, sta a casa del figlio, il figlio prende la pensione, la moglie prende la pensione, dice noi prendiamo tre milioni al mese. Quindi stanno bene adesso, mentre in quei tempi era brutto. Durante la guerra, prima del cinquanta era brutto, poveretti. Che poi le donne andavano in campagna. Vanno in campagna per cogliere l'uliva, allora si mettevano le fave, il grano duro, e pure il grano, adesso ci sono questi concimi che butti questi concimi e distrugge l'erba, mentre allora di concimi non c'erano, e dovevamo tenere l'operaio, e mi ricordo quest'operaio con la zappa tutto a pulire l'erba dentro il grano. Oppure a zappare le fave, a zappare il granoturco. E quindi e poi quando tornavano di cogliere le ulive, quando tornavano allora si andava a piedi in campagna non è come adesso che si va con la macchina, adesso alle quattro già sono a casa, quanto sono cambiati i tempi, mentre allora, la campagna nostra che era sotto Donato Colantonio, molto più giù, (...), quindi e lì, la sera, la gente camminava di là, prima il giorno lavorava poi la sera si metteva a camminare a piedi ritornava a Montorio. Quando ritornavano a Montorio, dovevano fare il fuoco, e non c'era questa legna e cosa, usavano la maggior parte la paglia, queste cose di granoturco, facevano il fuoco e cucinavano questa pizza. Cucinavano la pizza per mangiare la sera e per portare il giorno dopo in campagna. Quindi era povera gente, la mattina partivano era buio, la sera quando tornavano era buio. Adesso sembra un paradiso rispetto a allora. Si è cambiato, si è cambiato totalmente questo Montorio, non solo Montorio tutti questi paesi.

*Claire* Erano braccianti o avevano una terra troppo piccola?

*FA4* Qualcuno aveva terre troppo piccole, qualcuno non l'aveva per niente, andavano a giornate si diceva, andavano dai proprietari a lavorare e questi proprietari o gli davano i soldi o poi facevano sempre in cambio o un po' di grano, o l'oglio, qualcosa di casa, o il formaggio. Ma il formaggio era più lusso per chi non ce l'aveva, non ce l'avevamo dentro casa va bene, ma per loro questi poveretti, erano braccianti ma... in cambio del grano, grano o farina e ooglio. E pure quando venivano a cogliere le ulive si dava l'oglio, mamma mi ricordo dava sempre l'oglio a questi braccianti, e l'oglio era poco, un quarto di un litro una giornata, allora era poco. Comunque poco nel senso pensandoci adesso, ma allora era abbastanza, era abbastanza perchè... nell'agricoltura allora, si lavorava ma però non si produceva come si produce oggi. Adesso ogni ettari di terreno fanno 60-65 quintali di grano, allora ogni ettari di terreno, potevano fare 8-9 quintali di grano, poco, poco. E quindi pure pagandoci questi operai, era abbastanza salato diciamo così, era troppo pure dando questi operai un quarto d'oglio una giornata queste donne che venivano a cogliere le ulive, e era troppo perchè non c'era. Mo si è tutto sviluppato, con il progresso si è sviluppato anche quelle cose, perchè l'agricoltura adesso quello che produce è abbastanza elevato. (...) Allora si facevano questi lavori in campagna con gli animali, muli e cavalli, e con l'aratro, ma poveretti, con l'aratro il mulo avanti e il padrone oppure l'operaio dietro. Quindi per arare un ettari di terreni ci voleva, ci

voleva non so quanti giorni ci voleva, si stancavano gli animali e si stancavano pure l'operaio. Poi si seminava a novembre, non si finiva mai di seminare perchè per seminare un ettaro di terreno ci volevano diversi giorni. E non si produceva, non si produceva per niente. Mo ci sono tutti questi concimi che mettono adesso, poi mano mano dopo i cavalli, o muli sono tutti finiti, mano mano l'hanno tolto. I braccianti che avevano pochi pochi ettari di terreni sono andati in Canada, oppure negli Stati-Uniti, qualcuno sta pure in Australia, quindi questi se l'hanno venduti questi ettari di terreni, e se l'hanno comprato i confinanti. Mo chi si è allargato, diciamo così, e è restato a Montorio, come pure mio nipote è restato a Montorio quindi mo ha preso i terreni del padre, i terreni di mio fratello quindi lavora tutto lui, quindi è abbastanza così. Mentre allora dividendo tante tante famiglie, erano poco, e non si produceva. Ecco perchè so stata costretta a andare, a emigrare. E hanno fatto bene però, per loro proprio. Hanno fatto bene per loro però Montorio è stato... è restato spopolato, sì. E la necessità è stata. E di fatto qualcuno che ritorna e vede Montorio, pure mio fratello è tornato saranno dieci anni fa, e mi dice mio fratello che sta negli Stati-Uniti diceva, ma se fossene stati allora quei tempi, come sono adesso, io non sarei stato mai negli Stati-Uniti. Anche perchè quando uno si allontana, rimpiange sempre la terra dove si nasce. Perchè mo gli agricoltori fanno tutta un'altra vita, la mattina vanno in macchina a lavorare, torna a casa a mangiare a mezzogiorno, poi si vanno a fare un pisolino, poi si vanno a tornare a lavorare, ma ritorna presto a casa, quindi sono poche ore di lavoro, con i trattori, una giornata guarda si fa chissà quanto lavoro, ma allora non si finiva mai di lavorare. Si finiva di seminare e si doveva preparare per il granone, per le fave, qualsiasi cosa si semina a aprile, marzo-aprile. Poi si finiva di seminare le fave e si incominciava la trebbia a giugno, principio di giugno. E quando si incominciava questa trebbia al principio di giugno, allora questa trebbia non c'era che poi mano mano sono uscite queste trebbie proprio le trebbiatrici del grano, una macchina, ma prima si faceva tutto con gli animali. Si faceva un'aia in campagna, mi ricordo papà faceva quest'aia, andava a prendere l'acqua, e batteva questo terreno, poi faceva diventarlo duro, e poi ci faceva camminare questi muli sopra, al mese di giugno allora faceva caldo giugno allora, faceva camminare fin quando questi chicchi di grano, uscivano i chicchi di grano dentro, calpestando gli animali sopra uscivano i chicchi. Poi dopo che facevano questo lavoro non lo so per quante ore, mi ricordo che papà cercava di ventilare questo grano (...) per pulirlo. Così si puliva il grano. Poi si caricava, mamma aveva... papà aveva dei sacchi grandi non so quanti quintali ci andava, si caricava sulla schiena del mulo, e lo riportavano a casa. E noi donne a casa, un po' alla volta, avevamo questi magazzini, dentro casa, un po' alla volta con queste ceste di paglia, io c'ho ancora qualcune giù come ricordo così, queste ceste di paglia si svuotavano e si riempivano questi magazzini. Quindi era un lavoro massacrante. E poi mano mano sono uscite queste miettitrici, e miettitricie e poi... miettitrice che poi miettevano e trebbiavano pure. Facevano tutto. Mo adesso ci sono queste veramente che miettono e trebbiano ma allora, prima facevano, miettevano il grano con gli operai, mi ricordo con una falcia si mietteva questo grano, poi dopo finito di miettere, lo ritiravano per la campagna, e facevano questi mucchi noi gli chiamavano. E poi veniva e si trebbiava così, prima con i muli, poi sono venute queste miettitricie, si faceva con queste macchine. Poi sono uscite le miettitrici facevano tutto loro, e mo ci sono tutte queste macchine, miettono, trebbiano e lo portano direttamente alla massa. Mo si sta bene proprio. C'è veramente un cambiamento, un cambiamento da quando sono nata verso il 30', 35', 40' diciamo così durante la guerra, e fino a adesso, è bello, bello adesso. È bello adesso ma allora è stato molto faticoso.

*Claire* Ogni stagione aveva i suoi lavori.

*FA4* Ogni stagione aveva i suoi lavori, perchè veramente tutto l'anno, l'unico periodo, ma però pochi giorni, che c'era un po' di riposo, proprio quando faceva la neve, tra Natale e la metà di marzo. Perchè la metà di marzo chi c'aveva le vigne, papà mi ricordo, ma dice mo devo tenere gli operai per preparare questo vigneto, e poi prepararlo, fare la potatura, e poi zappare, e già è la vigna. Poi c'era preparare ceppi e legna per il fuoco. Poi il mese di marzo

piantava fave, insomma. E poi maggio pulire il grano, a giugno ha incominciato pure... mi ricordo a San Costanza diceva papà diceva mamma, noi domani dobbiamo incominciare a miettere, Madonna così presto, il grano era già pronto per miettere. E i primi anni poi veniva pure qualche miettitore della Puglia, eh ma era bello, dormivano in piazza quelli, pure che c'era della miseria pure per la Puglia. E papà mi ricordo teneva questi operai, loro in campagna e noi preparare la cucina a casa, perchè i miettitore facevamo noi da mangiare. Era pasta fatta in casa, facevamo il pane due volte al giorno, avevamo il forno dentro la casa, e facevamo il pane. E poi a settembre era pronto per trebbiare il grano duro, il granturco, e poi si cominciava a preparare per la semina. E quindi era tutto... l'anno si incominciava verso la metà di gennaio e per Natale si finiva, era un lavoro massacrante, si si un lavoro massacrante. Mo non sembra, veramente, si, si lavora ma poche ore, poche ore al giorno e tutto differente. Più produzione mentre allora, veramente... si produceva poco, poco poco poco si produceva.

*Claire* C'erano bestiame anche.

*FA4* Sì, sì, c'erano bestiame, e ognuno, quasi tutto Montorio avevano le capre. Allora, ogni famiglia aveva il maiale per la casa, crescevano il maiale e poi l'ammazzavano. Io mi ricordo mamma ammazzava due maiali a l'anno per far fronte durante la miettitura, durante il periodo degli operai. E poi tutto... il pane lo portavano loro, il companatico dovevamo portarlo noi. E quindi si ammazzavano questi due maiali, e ma pero in casa c'era questi due maiali, mi ricordo mamma pero non solo mamma, tutti, si allevavano i conigli, le galline, tutti i polli, i tacchini, e tutti questi animali, si si, dovevamo farlo perchè macelleria non si andava. Tutto di casa proprio veramente. Poi ha incominciato... le galline hanno voluto che poi i vicini dicevano che sporcavano, noi avevamo una campagna papà li ha portato in campagna. I conigli a casa, dentro le gabbie mi ricordo, qualche capra. E i capri poi c'erano degli ragazzi adesso sono andati tutti in Canada, questi ragazzi prendevano queste capre la mattina...

*FA4* E quindi questa era la vita d'allora, sì, avevamo tutto di casa nostra.

*Claire* Anche l'orto, no?

*FA4* L'orto, i pomodori... Madonna i pomodori, un ricordo... Noi avevamo, e ce l'abbiamo ancora, la terra che ci ha lasciato papà in eredità, poco lontano dal paese, è vicino ma è un po' di salita, e si piantava cinquanta ( ), c'era lì, e si piantava questi pomodori, peperoni, e poi il periodo di cavoli, cavolfiori, sedano, insalata, tutto questo. Quando erano pronti facevamo la salsa con i pomodori, la salsa non era come si fa adesso, no. Dico salsa ma si chiamava conserva, perchè dopo fatto questi pomodori, fatto questa salsa e cose si metteva a seccare al sole su questi tavoli, tavoliere venivano chiamati, di legno, abbastanza grandi, si spargeva lì sopra e si metteva a seccare al sole. Poi dopo seccato si prendevano questi recipienti di terra cotta, mamma li metteva là dentro e li riempiva così bene, ci metteva un po' d'oglio sopra per farli mantenere umido. E poi quando dovevamo fare il sugo per i maccheroni, si prendeva un po' con la forchetta e si schiacciava con un po' d'acqua e si faceva il sugo per i maccheroni. Poi sono incominciato a fare proprio la salsa con le bottiglie, la conserva l'abbiamo lasciato dietro, dopo riempite le bottiglie, il giorno dopo mamma farla mantenere pure lì sopra ci metteva un po' d'oglio, e si tappavano queste bottiglie, poteva stare insomma. Mo c'è tutto un altro metodo, si fa bagno-maria, si fa... si fa tante metode per la salsa, ma allora così si faceva. Ma la maggior parte facevano, questo sempre prima della guerra, facevano questa conserva, che la mettevono a seccare. Noi a casa di mamma avevamo, e c'è tuttora, un terrazzo grande, e questo terrazzo tutte le vicinanze di casa dicevano, zia Maria posso asciugare la conserva? E mamma diceva va bene, c'è lo spazio. Quindi si seccava questa conserva per l'inverno. Quindi facevamo pure l'orto, si faceva, si usava a fare tutto di casa. Poi mano mano pure la pasta fatta in casa, poi sono usciti i pastifici, non stavano a Montorio, hanno aperto un pastificio a Casacalenda, e mi ricordo mamma faceva pure cambio del grano, portava il grano, tanto chili di grano, tanto chili di pasta. Quella pasta si

cucinava soltanto giorni di festa, che poi tutti i giorni si faceva pasta fatta in casa, che era tanto buona, veramente. Mo, si fa una volta all'anno pasta fatta in casa. Ma quella era pasta principale. Pasta fatta in casa si faceva tutti i giorni. (...) Dopo della guerra poi di fatto le galline, chi non ce l'aveva un (sottaio) li mandava per la strada e poi sporcavano, e proprio il sindaco ha ordinato di togliere le galline di mezzo e di fatto le galline non esistono più, chi c'è l'ha c'è l'ha in campagna. I maiali non esistono più perchè senti l'odore a casa, non esistono più i maiali. Quando fanno la salsiccia, vanno dal macellaio quando è mese di gennaio, comprano tanti chili di carne e fanno la salsiccia, quindi è lo stesso, mangiono la salsiccia. Pero non è buono come allora, quanto era buona quella salsiccia. Ma non soltanto la salsiccia era buona allora, era buono tutto. Allora, o perchè i maiali venivano cresciuti in casa, e venivano allevati veramente con la crusca di grano duro oppure crusca di grano, fave macinate, tutto questo. Veramente la carne era saporita, era saporito tutto tutto tutto. Mentre adesso no, è tutto un'altra cosa. (...) Poi dopo hanno aperto questa macelleria Di Stefano, che sta qui in piazza, allora stava in un'altra strada, una stradina piccolina. E mano mano ma si andava una volta in tanto a comprare la carne lì, perchè tutti crescevano questi animali a casa, i polli.

*Claire* Ma non si vendevano i prodotti della terra?

*FA4* I prodotti della terra si vendevano. Pero era ridotto, non è come adesso. Perchè il grano, pure allora papà vendeva il grano, perchè lasciava una parte per seminare, poi quando era mese di dicembre o gennaio, venivano questi compratori da fuori, e compravano il grano, e pure l'oglio. L'oglio la maggior parte si vendeva quasi in paese perchè allora c'era molta gente, non tutti avevano l'ulivetto, andavano a questi proprietari a comprare l'oglio. Ma si vendevano pure le uove. (...) Eh no si vendeva tutto allora, tutto si vendeva. Adesso si compra, vengono in piazza e si compra, non ci sono più i polli. Quella è la miseria diciamo così che ha fatto... la miseria un'abitudine era, così si usava, si usava tutti avevano il maiale a casa, tutti avevano i polli, qualcuno aveva i conigli, poi chi aveva la campagna pure in campagna aveva delle pecore, facevano il formaggio. (...) Era bello, era bello, si usava così, non si conoscevano altri modi, altre usanze, insomma poi dopo della guerra sono cambiate le cose. Quando è venuta l'acqua poi è venuta proprio la cosa migliore, che per lavare allora, quando si lavava questa biancheria, o si doveva andare veramente in queste fontane che stanno... San Michele, e un'altra fontana sta poco lontano da Montorio, si chiama (doppia fonte) diciamo noi, e pure chi c'ha la campagna se n'andava in campagna, noi avevamo la campagna, avevamo i pozzi in campagna, andavamo in campagna a lavare questa biancheria. Mi ricordo c'era il Cigno allora, e c'è tuttora, era poco lontano, quindi correva, e mamma sciaquava i panni dentro l'acqua. E di fatto l'odore di pulito con l'acqua fresca è cosa bella. Mo non si usa per la campagna, si fa tutto a casa naturalmente, mo tutto queste comodità, le lavatrice e quindi...

*Claire* E la legna dove si prendeva, sulla terra?

*FA4* La legna c'era... la legna chi c'aveva dei boschetti, per esempio, noi avevamo dei boschetti proprio, o potevamo gli ulivi, o se no avevamo dei boschetti, e avevamo proprietà nostra della legna. Poi quando era tanto diciamo così papà la vendeva pure. E questi poverilli, quando la compravano quando vedevano la legna fatta, quanta legna ci hanno rubato a noi, rubavano allora, davvero che per riscaldarsi. Ma noi la prendevamo della campagna nostra. Poi non si usa neanche più, no io veramente la uso, nonostante ho il termosifono la uso pure adesso la legna. C'ho il camminetto giù, accendo il camminetto, mi porto il braciere di carboni sopra, e d'inverno faccio il braciere di carboni e termosifono. Ma si sta bene, mentre allora soltanto la legna il camminetto, ti riscaldava avanti e faceva freddo dietro, perchè veramente faceva freddo. Allora esistevano quattro stagione a l'anno, primavera estate autunno inverno. Adesso no, adesso non si capisce, allora esisteva. Quando era primavera incominciava già a togliere le calze, insomma fa caldo a mese di marzo. L'estate era caldo. L'inverno quanta neve si faceva allora. (...) Quattro cinque metri di neve faceva allora,

questo me la ricordo. E fino al 53-54, e poi mano mano è diminuita, ogni anni faceva di meno. (...) Ma allora esisteva proprio tutte quattro le stagione, era bello proprio.

*Claire* E come funzionava la scuola allora?

*FA4* La scuola, prima c'era soltanto la prima, e poi mano mano fino alla terza, e poi è uscita fino alla quinta. E poi hanno messo le scuole medie proprio qui a Montorio, già ci stanno ancora tuttora le scuole medie. Le scuole medie allora, dopo fatta la quinta elementare si doveva andare a Larino. Io veramente ho fatto soltanto la quinta elementare ma pero non è stato colpa mia diciamo così, adesso me ne pento un po', sono finito le scuole va bene, ma adesso me ne pento. Potrei tornare indietro ci andrei perchè veramente le scuole sono tante (?). Ma si doveva andare a Larino, allora in quei tempi non c'era autobus e non c'era niente, quindi le donne dovevano stare a casa, era tutto un altro ambiente. Mio fratello ha fatto... lui è veterinario quindi è andato a Larino a fare il liceo poi ha fatto l'università a Pisa e Bologna. È laureato è restato lì. No funzionava, c'erano le maestre, si funzionavano molto bene, e le scuole non erano al di sotto erano proprio al centro del paese dove c'è il commune adesso, io ho fatto le scuole dove è il commune adesso. E si facevano maschi e femmine, ma allora c'erano tanti, eravamo tanti ma tanti ragazzi. E si facevano queste scuole, e poi in tanto in tanto dicevano andiamo a passeggio, prendiamo una giornata di vacanze. Adesso fanno queste gite, vanno lontano vanno in Francia, in Inghilterra, mentre allora si andava fino alla fontana di San Michele, l'ariella questa vicina alla croce, e si stava un pochino là e si ritornava. No le scuole funzionavano bene pero adesso naturalmente sono più svelti, sono più svelti perchè già vengono preparati che c'è l'asilo, i bambini sanno già incominciare a scrivere, ma allora era tutto un altro metodo. Si incominciava io mi ricordo delle linee, queste le prime lezione della prima elementare, linee poi tutti i punti interrogativi, punto esclamativo, e poi venivano le vocale, e poi tutte le consonnante. Quindi è stato tutto un altro metodo, era molto indietro veramente. Pure le maestre si vede che erano preparato in quel modo, come erano preparate loro così insegnavano pure ai ragazzi, quindi si faceva qualcosa nella terza elementare dove adesso fanno qualcosa molto di più nella prima elementare. Quindi funzionava ma non tanto bene. (...)

*Claire* E tra i giovani quale era il ruolo dell'amicizia, i giovani si incontravano dopo la scuola?

*FA4* Ragazzi e ragazze non si potevano incontrare. Non era permesso veramente. Ognuno c'abbiamo avuto il pretendente, mi ricordo pure io, ma con l'occhiolino così sottocchio ma mica che si poteva avere un dialogo. Madonna era proibito nel senso era una cosa chiusa proprio. Ma pure c'è stato qualcuno più aperti, si davano pure l'appuntamento, uscivano fuori di Montorio, c'è stato qualcuno. Ma la maggior parte delle ragazze non erano libere insomma di fare, non era permesso, e neanche... le cose che inculcavano i genitori, questa riservatezza per le ragazze, quindi non si potevano permettere, nemmeno un ragazzo si poteva permettere di avvicinare una ragazza, no, no, allora non si usava. Questo adesso, lo dico sinceramente, me lo rissento un pochino adesso. Non dico che sono gelosa ma tutta questa libertà, dico noi siamo stati giovani, ma che gioventù pure, non è che siamo divertiti tanto, perchè i divertimenti non esistevano. Cinema no, no, non c'era, dopo tanto tempo hanno messo un cinema a Montorio, e il cinema era dove sta la sala di San Costanzo, sotto la chiesa, lì c'era un cinema. E papà poi in tanto in tanto ci portava a vedere questo cinema, allora era di moda (Amedeo Bonanzanti?) che mi piaceva tanto quell'attore. E abbiamo visto il cinema così, ma era tutto una cosa tutto differente di come si usa adesso questi film e cose. Ma intanto per noi era qualcosa. Poi hanno fatto insomma il progresso e sono stati costretti a chiudere questo cinema, e è trasferito a Larino, qualche volta poi andavamo a Larino, papà ci portava a Larino, ma qualche volta, non è che potevamo andare spesso. E quindi noi, la vita nostra si svolgeva diciamo così tra i muri domestici, qualche passeggiata così la domenica, e la chiesa e basta. Poi se veniva San Costanzo o cose, una naturalmente era più libera di uscire, ti davano più il permesso di uscire ma pero fino a un certo orario, sempre accompagnata, e quindi non è che era... Quindi noi siamo state giovane ma vedi ma che giovane, delle volte eh... Questo mo, con papà, che papà prima che morisse è stato a abitare qui è

stato con me, (...) Communque questa è la difficoltà di queste ragazze, ragazze e ragazzi. Poi c'erano gli giochi, fra noi ragazze, si questi giochi li facevamo. A casa di mamma, noi uscivamo poco ma pero accettavamo tanto queste ragazze, tante compagne, amiche venivano, e c'erano tanti giochi che facevamo noi fra noi. Ma niente di più diciamo così.

*Claire* Era piuttosto la vita di famiglia...

*FA4* Vita di famiglia.

*Claire* Una ragazza stava più vicino alla madre per imparare...

*FA4* Per imparare, questo per imparare con la madre che la madre insomma... perchè naturalmente a studiare abbiamo smesso dopo la quinta elementare, e mi ricordo mia sorella, voleva continuare, e poi c'è la maestra, c'era una maestra che ha fatto la quinta elementare, è andata a chiamare a mamma, dice ma signora, ma Lucetta è molto brava, falla continuare. Lei voleva fare la maestra mia sorella voleva continuare, le scuole a Montorio non c'erano, doveva andare a Larino, l'autobus non c'era, quindi si creava pure difficoltà, e poi c'era sempre quest'ambiente che la donna deve stare a casa. La donna deve restare a casa, mamma aveva un cugino che è morto mo quest'anno, un professore che stava a Termoli, è di Montelongo poi è andato a Termoli, dice no, no, no Maria, i figli femmine devono stare a casa, ma guarda un pochino. Insomma noi siamo state costrette a stare a casa. Communque abbiamo fatto la quinta elementare poi qualcuno veramente ha fatto fino alla terza che fino alla terza c'era allora le scuole. E naturalmente a casa senza fare niente non potevamo stare, abbiamo fatto molto ricamo, abbiamo ricamato tutto il corredo nostro.

*Claire* Si cominciava giovane a preparare il corredo.

*FA4* Sì, sì, sì, il corredo si cominciava giovane. Da giovane veramente come nascono queste diciamo così le figlie femmine, che le figlie femmine allora, era un'altra cosa, quando nasceva qualche bambina, non era bene accettata in famiglia. Non era bene accettata perchè... sempre ripetendo per questo corredo si usava il corredo, va bene si usa pure adesso, pero sono cambiati un po' i tempi, non si fa più quel corredo grande come si faceva allora. Si faceva il corredo grande e poi tutto ricamato. Tutto lenzuole, asciugamani, servizio di tavola. (...) E poi facevamo i centrini, tutte queste cose, facevamo... di maglie si usavano poco, ma adesso è sviluppato, mentre allora era il ricamo. E mi ricordo che durante la sera poi il giorno facevamo i servizi per la casa, la cucina per gli operai, per noi, e poi d'inverno durante la notte ci mettevamo vicino al camminetto, e c'era una signora veniva tutta le sere, e portava pure lei o il ricamo o qualcosa da ratoppare. E stava a parlare, si parlava allora, si parlava tanto, si raccontava delle barzellette, dei racconti, c'avevamo una zia tanto sapeva raccontare questi racconti. E noi eravamo contente, e sapeva raccontare, e passava delle serate fino alle dieci le undici, vicino al fuoco, ricamare e raccontare queste storie. Sono delle storie... le due orfanelle, oppure la (cieca) di Sorrente, che poi hanno fatto pure dei film con queste storie. Sono romanze, tanto belle, e noi ascoltare là così mia zia che li sapeva tanto raccontare. E tanti racconti, pure da parte da quando era giovane lei, che poverina era peggio di noi, che era nel 1800, insomma. Io e mia sorella che eravamo più giovane ascoltavamo questi racconti. Poi mia sorella è sposata, io pure so sposata nel 49', quindi lei ha formato una famiglia e siamo cominciati a dividerci, quindi si è rotta questa leganza diciamo così. Ma fin quando siamo state a casa di papà questa è stata la vita che abbiamo svolto noi, ricamo o a cucire cammie per uomini, giacche, tutto tutto cosa facevamo di casa. Ma è stato pure buono che abbiamo imparato allora, tanto è vero mia sorella fino a adesso ha cucito, ha cucito lei ha ricamato pure lei il corredo per i figli, che ha due figlie una è sposata a Chieti e una studia a Roma, e quindi ha ricamato lei, e è stato un aiuto, comunque era abituata allora da giovane ha continuato pure adesso.

*Claire* E la contra parte del corredo dell'uomo, per il ragazzo quale era?

*FA4* Allora si mettevano d'accordo, chi faceva tutto i mobili, chi faceva il corredo. Il corredo era sempre della donna, l'uomo non c'entrava. Era l'usanza che portava questo corredo, e poi dipendeva delle ricchezze che aveva la famiglia, diciamo così, insomma tante paie di



lenzuole, tanti asciugamani, tanti servizi di tavola. E poi a parte di questo che era una cosa in comune tra la sposa e lo sposo, e poi la mamma doveva fare pure tante paie di scarpe alla sposa, allora si usava, pure dei vestiti per la sposa, tanti vestiti cuciti, doveva essere tutto cucito. E mi ricordo allora il corredo un'altra cosa pure che si usava, e fin quando siamo sposati noi che allora non si usa più, questo corredo, poi si metteva tutto in mostra, si metteva, prima di quando si dovevano sposare. Una settimana prima si apparecchiava così bene, e si metteva tutto in mostra dentro una camera o due dipendeva della quantità del corredo, e si chiamava la gente per fare vedere questo corredo. Ma, era bello tutto così messo in mostra, tutto così bene stirato, e poi tutti i vestiti attaccati vicino al muro, tante paie di scarpe, tante calze. La donna doveva portare queste cose. E poi lui faceva i mobili della camera da letto, e poi se c'è l'accordo il pranzo di nozze facevano un po' ciascuno. E si scambiavano questi regali pure, o l'uomo faceva il vestito da sposa alla sposa, e poi la sposa faceva per esempio cammicie allo sposo, comprava le cravatte, dei bottoni per i polsi, tutto queste cose... Ma c'era un accordo. E poi a parte il corredo che doveva portare la donna, doveva portare pure tanti soldi di dote, la dote sì, veniva chiamata. E lui poi c'aveva questi terreni, se c'aveva i terreni, o casa, lui portava questi terreni proprietario e casa, e la donna portava tanti soldi. Dipendeva della questione finanziaria che erano la parte della sposa, le possibilità che avevano i genitori, che poi c'erano pure qualcuno che portavano appena pochi paia di lenzuole, qualcosa veramente il stretto necessario portavano se la famiglia era povera, e se avevano parecchie figlie femmine dentro la casa guarda che era un gratta capo. Era brutto, allora era brutto, ecco perché quando nasceva una bambina, Madonna, dice è femmina... Sembrava come una disgrazia, perché si sapeva che queste femmine quando si sposavano costava tanto, tanti soldi, e ma allora c'era la miseria, quindi questi soldi non potevano... dove si prendevano per fare tutto questo corredo, anche se si fa un po' alla volta, i soldi devono uscire. Noi abbiamo avuto un bel corredo, che qui la maggior parte poi lo lasciamo quando sono partita in America, lo lasciamo qui insomma. Un bel corredo, coperte per il letto, coperte di lana, allora si usavano coperte imbottite, per l'inverno per coprire che faceva freddo. Ma non... tanto era bello, un'usanza bella allora diciamo così. Mentre adesso no, è tutto cambiato. Adesso fanno proprio lo stretto necessario, che fanno mano a mano, si cambiano i modelli degli lenzuoli, cambiano... uno cambia modello, cambia abitudine, vogliono cambiare tutto. Mentre allora facevi quel corredo, e doveva durare tutta la vita, io c'ho ancora il corredo, guarda a distanza di quarant'anni che sono sposata c'ho ancora le lenzuole che m'ha dato mamma, ancora l'asciugamano che m'ha dato mamma, ma che me ne faccio ancora. Ma io cerco sempre di comprare...

## FA4

### Données sociologiques

*Cette femme est née dans une maisonnée de paysans moyens. Elle a terminé la troisième année d'études primaires. Elle a émigré et n'est jamais revenue, sauf pour les vacances. Elle habite avec son époux et ils sont tous deux à la retraite. Ce couple a deux fils et six petits-enfants.*

FA5 ... la presidenza di un gruppo dell'âge d'or a Montreal, ho fatto anche qualche teatrini,

Claire Da quanto tempo lei è presidente?

FA5 Da quattro anni. Come ho finito il lavoro nel 87, come ha chiuso la fattoria, sono stata 27 anni nelle fattorie. Quando è finito la fattoria io ero abituata di uscire tutti i giorni allora mi sono impiegata.

Claire Quante persone?

FA5 Io sto a diversi gruppi, non è che c'ho uno solo, e proprio i tesserati sono 220. Agli altri gruppi... un giorno andiamo da una parte, un giorno andiamo da un'altra, siamo girandoloni. Il mercoledì andiamo nella danza, il martedì il venerdì si va a giocare al bingo, perchè là sono più vecchi, la musica non vogliono... (...)

Claire Posso chiedere il cognome, nome? (...) Un pò parlare della sua vita qua prima, perchè ha deciso di emigrare...

FA5 La vita mia è stata un pò dura, e dura di tutti. Ma la mia che era la quarta figlia, la quinta che una è morta a dieci mesi, la quarta figlia, io ero tirato ( ) indietro perchè io ero sempre

Claire C'erano molti anni di differenza?

FA5 Tra lei che sarebbe la terza e me ci facciamo otto anni. Lei mi passa diciannove anni, che è la prima. È stato lei che mi ha cresciuto, che mamma andava in campagna, allora io c'ho due mamme, lei è la seconda mamma. La mamma che mi ha concepita e lei che mi ha allevata. Io ero capriciosa (...). La sera non mi volevo mai ritirare, d'estate, facevo cascare i pipistrelli con le canne, sai. Ma eravamo in qualità nel paese, eravamo assai compagne, amiche, e giocavamo fino a tardi. (...)

Claire Allora, il cognome?

FA5 Io faccio Carfagnini-Carfanini, allora da signorina Carfagnini, Italia.

Claire E la nascita?

FA5 Il quindicesimo aprile 1930.

Claire Poi l'indirizzo qui a Montorio?

FA5 Via Garibaldi numero 2.

Claire E a Montreal?

FA5 Adesso sto a 7325 (Zominil) a St-Leonard. Codice postale H1S 3A7.

Claire E la scuola?

FA5 La scuola ho fatto la quinta poi la sesta che qui sarebbe la prima media. Insomma ho fatto un anno in più di qui pero non so passata, perchè non sono stata promossa. Hanno fatto un mese prima gli esami perchè è cominciata la guerra, nel 40. Sono stata rimandata ma no del tutto, solo per qualche materia, ma poi non ho potuto continuare sii per la guerra sii per gli esami.

Claire E a Montreal vive sola?

FA5 Con mio marito. Avevo due figli maschi, so sposati, c'ho sei nipoti.

*Claire* E sposata da quanto tempo?

*FA5* Sono sposata a diciotto anni, stavo per compiere diciannove, sono sposata il 21 febbraio 1949. Ho avuto due figli, che si passano quattordici mesi, a ventun anno avevo due figli.

*Claire* Come si chiamano?

*FA5* Si chiama uno Antonio Carfagnini e uno Mario Carfagnini.

*Claire* E quanto anni hanno?

*FA5* Il primo è del 49, è nato il 6 dicembre 49, e il secondo è nato il 5 febbraio 51. Si passano due anni ma la differenza è di quattordici mesi che è un anno vecchio e un anno nuovo.

*Claire* Come era la vita qui prima di partire?

*FA5* La vita prima di partire, dopo guerra, era troppo misera, che le stagione, le raccolte non permetteva, i lavori si facevano un pò mal fatti che si lavorava con gli animali, e adesso si lavora a motori, la terra è più fina, prima ci stava`no più pietre. Quando andavi a fare il lavoro era sempre un pò di meno che di più. E non ci uscivi, non si riusciva nemmeno a vivere. E allora abbiamo dovuto decidere di separarsi con le famiglie, con i mariti che erano emigrati prima e ci sono stati dolori, anche se oggi è brutto, in quei tempi era ancora più brutto. Perchè vivendo in una famiglia unita e poi si deve dividere, figurati. I pianti...

*Claire* Avete preso la decisione insieme?

*FA5* Tutt'i due, sì. E per forza, per la necessità.

*Claire* Lei ha fatto i lavori sulla terra durante questi due anni dove è stata sola?

*FA5* Io ho continuato a lavorare. Sempre lo stesso lavoro. Mio marito si prendeva un dollaro, che sarebbe mille lire al giorno, in Francia. Immagini trenta-due anni fa un dollaro al giorno, se io potevo vivere qui a Montorio con mille lire al giorno che si prendeva mio marito in Francia. Lui mangiava sul padrone, aveva mille lire pulite insomma. E io mi dovevo adattare qui per non togliere insomma, almeno per uscirci, se poteva risparmiare qualche mille lire. Poi un anno a fatto la grana e non ho potuto trebbiare. E ha fatto la grana proprio il giorno che io avevo cominciato a miettere, che prima si mietteva a mano. A mezzogiorno quel giorno ha fatto la grana e non ho potuto trebbiare e finire di miettere. E perciò siamo snervati, depressi che dobbiamo vivere con la (pillola) oggi che abbiamo passato troppo tempi brutti.

*Claire* Quanto grande era la terra?

*FA5* Erano diversi ettari. Più di tre ettari di terreno. Era tutto u raccolto. Gli altri che per esempio si trovavano da altre zone, più calde, quelli se l'hanno salvato perchè avevano già trebbiato prima. Ma noi che ci trovavamo in montagna, io come tanti altri, c'abbiamo capitato tutto, ma per me che stavo proprio quel giorno stavo trebbiando, me la sono vista brutta. L'anno dopo questo grano è rinato, tutto, ma è rinato di anticipo perchè era cascato, e quando è arrivato il tempo di aprile era già grande, che poi, si è uscito tutto a herba e io l'ho dovuto miettere per fieno, quello che si mangiano gli animali. In modo che è partito l'anno della miettitura che non ho potuto miettere, l'anno dopo che è uscita a herba, l'anno più dopo... Esse a portato a conseguenze da dire ci faccio croce, me ne vado, e avvia non sapendo dove andavamo. E quando tanta gente diceva ma guarda che lì, andate in Canada ma lì si lavora a job ( ). Come si lavora basta che mi pagano a soldi perchè qua mi sono stancata di aspettare la grazia del cielo perchè non permetteva mai. Non erano permettendo le stagione. Per questo abbiamo fatto, tanto gente ha fatto decisione di emigrare, forse poi qualcuno è pure pentito, se ne è pure ritornato, ma perchè dopo-guerra è stato un periodo troppo brutto. Perciò noi ritiriammo i ragazzi di oggi, non vi lamentare perchè voi state troppo bene, a confronto di ieri, perchè il brutto l'abbiamo passato noi.

*Claire* Quando è partita lei pensava stare così molto tempo?

*FA5* Quando siamo partiti abbiamo visto il (B10), l'abbiamo conosciuto, che era meglio di dove eravamo. E non abbiamo mai pensato a dire un giorno me ne ritornerò perchè sapevamo noi quello che avevamo lasciato. Dobbiamo ringraziare i francesi che ci hanno accolti,

inglesi, juif, tutti i stranieri che c'hanno dato lavoro, e pane per vivere. Io ero tanta attirata alla musica, alla radio, ci era e ci sono carratteri vivo, ma qui con dodici anni sposata, non ho potuto comprare, non voglio dire nemmeno il pane ma non ho potuto comprare niente. Al di più che di (ustensile) che mi ha dato mia mamma, anche qualcosa della nonna, come tavolo, non voglio nominare, attrezzi. Perchè giovani, un uomo che tiene 28 anni che mio marito mi passo otto anni e io, non siamo stati capace di comprare mobbili. Come siamo arrivati in Canada con venti-cinque dollari, poi togliendo anche le tasse, ci siamo riusciti a comprarci una casa, mobbili, abbiamo potuto soddisfarci. Allora perciò abbiamo preferito, benediciamo quella terra. Questa la rimpiangiamo, se no non tornavo, tutta la gente che torna, non solo io. Ma benediciamo quella terra che ci ha dato da mangiare. Eh perchè quella terra è più ricca, no perchè l'Italia non è buona, non ci vuole bene. Era terra ricca, adesso pure quella terra si sta mettendo male, ci sono anche oggi quelli che non lavorano. Ma chi c'ha voglia di lavorare, Merreca qua Merreca là, chi c'ha voglia di lavorare anche per cinque dollari lavora. Chi poi non c'ha voglia di lavorare, quando mio marito ha lasciato a (cadhuri), era arrivato dopo di diciassette anni era arrivato a una buona settimana, ha dovuto ricominciare per poco. E quando ha finito di lavorare mio marito, ha finito con cinque dollari. Quello ti pagavano col prezzo minimo. E figurati che prendeva 150\$ di chômage. Un uomo che mio marito (...) Io sono piccola ma mio marito era un bel giovane di confronto a me. E pure insomma abbiamo fatto la vita nostra. Poi si è sposato mio figlio, il primo, quel anno che mio marito ha perduto il lavoro, e quando si è deciso mio figlio che ha sposato una francese, ci è uscito cinque anni ma mai l'ha portato a casa, e quando la portato a casa è quando ha deciso di sposarsi. Nel 75 siamo ritornati tutti i quattro la famiglia a Montorio. Quando siamo ritornato in Canada, era proprio nel mese di febbraio che facevamo l'anniversario, ha detto io ti porto una ragazza. E io ho detto mi fa piacere, ma come era morta mia madre io ero ancora vestito di nero, dico come mi fa male augurio trovarmi vestita di nero, che allora si portava il nero di più di oggi, oggi non lo mettono nemmeno più. E l'altro figlio ha detto mamma che vai trovando queste usanze vecchie, ha detto che ti vuole portare a conoscere la ragazza, e non rinunciare. E va bene ho detto, mo faccio a cake per l'anniversario e così si mangia pure essi e facciamo l'augurio mio e vostro. E quanta gente mi diceva, oh, tuo figlio un bel giovane, si sposa una francese, ci sono tanti italiani. E io dicevo, Lorenza si chiama. Io non sapevo parlare, ma anche se sapevo qualche parole quando non puoi fare un discorso... Ci ho detto Lorenza, tu sei d'accordo di sposarte con mio figlio, ma io non so parlare, se tu t'impari, ci possiamo praticare, ci possiamo capire. Se no, ho detto, come facciamo? Datosi che mia nuora viene da parte da Gaspésie a La Malbaie, era pure lei una emigrante. Ha detto signora, cercherò di impararmi. Che mio figlio ci è uscito cinque anni e non li ha imparato nemmeno una parola, d'italiano. Lui si è fatto francese come lei, invece non ha girato. E oggi se ne penta! Mia nuora, quando ha avuto la prima bambina, l'anno dopo, Lia è nata nel 78, l'ha cresciuta una donna di Isernia, italiana, e figurati che la bambina si è imparato l'italiano, e la mamma che parlava il francese non si capivano mamma e figli! Chi l'avrebbe fatto, una mamma francese che fa crescere una bambina che parla italiano. Che poi mia nuora, insieme alla figlia, insieme a me, si è imparato a parlare italiano, e parla il dialetto come lo parlo io, che ci capimo, quando dico "sta frangisella mia" dice "sangue italiano". E quando andiamo a qualche festa e che non ci piacciono, dice "oh, questi sono francesi, non parlano come noi italiani", "ma se tu sei francese!" dico e ci scherziamo. E così ha avuto due femminucce e nu maschietto. Quando ha avuto l'ultimo figlio, per la paura che non avevano un'altra bambina non ne volevano più, e quando è uscito incinta, dice ma mo questo da dove è uscito con tanta attenzione, io aspetto un altro bambino. E quando mi ha detto a me, mi ha detto a me "mamma aspetto un altro bambino ma se è femmina pure, come faccio con tre femmine" E io ho detto mia madre ne ha avuto cinque tu ti lamenti in questa terra va a lavorare l'uomo va a lavorare la donna. E poi durante la gravidanza si è cambiato il sistema delle due prime, era differente, ha dovuto pure stare a riposo ogni tanto aveva un pò di mestruazione, quando ha saputo, che non l'ha rivelato, ma ha saputo che era maschietto, e poi è nato maschietto. Mi ha detto a me quando

sono andata, mamma, vedi Gesù me lo voleva ripigliare questo bambino, perchè era maschio, perciò m'ha fatto soffrire, che io non lo volevo, e se lo perdevi perdevi proprio un maschio. Tutto è andato bene, si chiama Anthony, non è che si chiama Antonio o Tony si chiama proprio Anthony. Perchè Antonio si chiama mio figlio, e poi non è che mettiamo Antonio è Antonio, ma quando lei mi ha domandato, perchè lei ci tiene assai con la famiglia, col cognome insomma per rinnovare, m'ha detto a me mamma com'è che dovrete mettere il nome se nasce femmina o maschio. Ho detto come, domandi a me, i figli sono vostri. Perchè la prima hanno messo il nome Lia, che io mi chiamo Italia ma non poteva mettere alla figlia in Canada il nome Italia, allora lo ha tagliato e l'ha messo nome solo Lia. La seconda ha messo nome Katia, e poi mi domandava per vedere io che intenzione avevo, io ho detto a me mi piace Anthony, ma no perchè si chiama Antonio mio figlio, ma mi piace proprio Anthony. E lei di colpo m'ha risposto "ma è quello che pensavo pure io!" E così l'ha messo Anthony Costanzo. Mio marito si chiama Costanzo Antonio, ma lei l'ha girato. E quando viene a casa e che dico come vuoi bene alla nonna? lui mi abbraccia forte forte forte. È una bella famiglia, una bella famiglia.

*Claire* E anche l'altro è sposato?

*FA5* Anche l'altro si è sposato dopo di due anni di suo fratello, tutt'i due a ventotto anni. Due anni si portano di nascita e due anni dopo so sposati. E hanno fatto proprio bilancio uguale. Nemmeno se uno lo racconta lo leggi sul libro dici ma è possibile? Mario si è sposato il 30 giugno, due anni dopo. La moglie si chiama Linda, Linda-Anna. Erano quattro figli, tre maschi e una femmina nella famiglia sua. Quando si sono sposati tutti i due si hanno messo la casa per conto loro. E io non è che non era contenta ma io avevo la casa grande, e vedo che i miei figli non sono venuti a abitare insieme a me. Ma... poi è stato buono perchè la famiglia cresceva e lo stesso non ci potevano stare, quattro camere erano piccole. Quanta è nata la prima bambina, Linda diceva Lia, non posso mettere un'altra Lia, e pensava nemmeno mi voglio far dire che mette uno nome strano allora ha pensato a metterci il nome Liana, e così hanno trovato per avvicinarsi, la traduzione ma non è vero che vale il nome, vale volersi bene. E ha detto Mario ho cominciato pure io con i femmine, insomma, due uomini... Perchè Anthony, quando è nato Anthony già erano nate tutte quattro le femminucce. Anche dell'altro figlio. Poi la seconda, che si chiama Laura, e dice mo so quattro femmine, mo ne volemo più ne l'uno ne l'altro, che facemo tutto femmine. Quando la mia nuora Linda ha avuto il terzo bambino, primo de Anthony, l'ha avuto un poco come me, insomma subito dopo di Laura, e mi ha detto mamma io aspetto un altro bambino. Auguri ho detto, che sta di male, ha detto: "un pò è troppo presto, Mario non è contento." Ho detto Mario non è contento, prima ha fatto u danno, e mo non è contento! E ha detto se viene un'altra femmina? Dico facciamo tutto spacozze, niente campanelli! E che poi è nato maschio, ha avuto pure esse il primo maschio. E così adesso quando dico con la gente, con gli amici, per ridere, dico io c'ho quattro spacozze e due campanelli. Io so stata contenta quando sono nate le femminucce perchè io ho avuto i maschi, sono stata contenta a vedere le femminucce. Ma la famiglia mischiata è buona.

*Claire* E come era per lei lavorare e avere i figli?

*FA5* Qualche volta il lavoro si faceva pure di notte, o a quarti. Quando mio marito tornava da lavorare lui cominciava molto presto, la mattina, allora lui cominciava a preparare da mangiare, e non c'è stato mai ostacoli de... questo è tuo, questo è mio, no no no, noi abbiamo lavorato insieme, mangiare insieme, uscire insieme, e tutto insieme. Ci siamo accordati anche se qualcosa a volte non piaceva che non piace nemmeno oggi. Però siamo sempre calmati, mai a ribellarci, è così è così, è capitato. Ci siamo accordati. Bacciamo, ringraziamo il Dio che tutte le famiglie continuasse almeno come Al Bano e Romina Power, che dicono che sono la coppia più felice... Così noi, così noi. Anche ci sono stati delle discussioni, rimproveri, e serate (a cul a cul). Ma però è sempre passato, non sono state portate a lungo. Ma come puoi fare, moglie e marito, tu devi raccomandare una cosa la mattina

devi partire presto, se deve prepararsi per la sera, o pagamenti, o ... Litigi piccoli duravano qualche ore, le lite grande duravano qualche giorno, ma non più.

*FA5* Abbiamo portato qualche tradizione a Montréal, ma non è che facciamo proprio pasta a mano, lo facciamo qualche volta pero, giusto per ricordarsi così, ma abbiamo preso l'abitudine canadese, si usa a comprare e si compra e basta. Abbiamo fatto per venti-cinque anni la riunione delle famiglie, a Natale facevo dalla nipote di mio marito che io non c'ho nessuno in Canada. E mio marito c'aveva solo una sorella con due nipote femmine, sia Maria con Mena. E Maria Di Iorio-Carfagnini e Filomena Di Iorio-Cavaro. E un altro due nipoti maschi stavano a Toronto, Raffaele Di Iorio e Ferdinando Di Iorio. Allora con quelli non ci vedevamo. Allora a Natale faceva da mangiare Maria, e faceva la vigilia di Natale anche. A capo d'anno faceva Filomena, e io a Pasqua. Il sabato santo e a Pasqua era la giornata mia e l'abbiamo durato per quindici anni anche dopo che si sono sposati i figli, con qualche nipoti. Quando è uscito il ballo del qua-qua (la danse des canards) io avevo comprato il stereo, quando ho fatto venti-cinque anni di matrimonio, e avevamo tutti due i nipoti sia io che Maria, e insieme ai bambini ballavamo tutti il ballo dei qua-qua. Che ci siamo divertiti a ridere con i bambini noi i grandi. Poi dopo di venti-cinque anni le famiglie si sono ingrandite, e è venuta la separazione che c'è stato anche la morte che ci ha... un pò separati, è morto il marito di Maria a 59 anni. Il 22 dicembre è morta mia cognata la sorella di mio marito, a Natale c'è l'abbiamo fatto al salone mortuario, e sono venuti tutti i nipoti di Toronto e io ho fatto da mangiare per tutti. E diceva Ferdinando: ci ha voluto la morte per farci riunire tutti quanti a Natale. Perché loro avevano cinque figli, tutti due fratelli stavano a Toronto, e era duro venire spesso. Una volta è venuto questo Ferdinando, e li è scoppiato la ruota per strada. Con tre bambini piccoli. (...) Ci sono anche i disturbi, c'è la gioia e il dolore.

*Claire* Si fanno là le feste italiane?

*FA5* Oh, sì, sì. Facciamo una volta a l'anno la festa, prima si faceva due volte a l'anno, ma poi a gente sai, battesimi, matrimonio, si stanca da partecipare sempre. Allora l'hanno diminuito a una volta a l'anno. Quando si fa questa festa, la prima settimana di marzo, non meno di 500 persone. Adesso si fa alla sala Cristina. Prima c'è stato altre sale pero hanno dovuto sempre ingrandire, le sale più grande, le sale più grande... Riesce sempre una bella festa, sarebbe la festa annuale Montoriense, nell'inverno. Poi si fa la festa del padrone, San Costanzo. A l'Epiphanie. (storia della statua, del terreno...) Questa festa si fa la prima settimana di luglio. Quando esce il bel tempo si fa una bellissima festa, ci sono le majorettes, c'è u disco, si balla, si fa il barbecue... Poi si fa un'altra festa delle panocchie, che noi diciamo del granone (épluchette de blé d'inde). Quella è gratuita, e si fa la prima settimana di agosto mi sembra. Fanno i spaghetti aglio e olio, che sono offerti dalle compagnie insomma spaghetti e olio, si hanno compreta delle caldaie e con i fornelloni, si fa spaghetti a volontà per tutti questi che partecipano a questa festa.

*Claire* La comunità è molto importante no?

*FA5* Sì, loro del comitato fanno le riunioni per i preparativi e poi noi approviamo. Avevamo cominciato che quando facevamo la festa annuale nella sala a fare anche i biscotti per portarli, per dopo sai, insomma si cerca sempre di migliorare. Pero si migliori perché è troppo bravo stu Colantonio (Costanzo) che ha portato che lui c'ha i studi, sa quello che deve fare e quello che deve dire, perché per combattersi con un popolo ignorante insomma ci vuole per farle capire tante cose. Anche se c'è qualche altre persone non puoi fare se non c'hai studi, pazienza. E poi lui ha pure amici suoi che fanno folla.

*Claire* Come era la vita quando lei era piccola, quale cosa erano importante?

*FA5* L'importanza della fanciulanza, chi ci teneva c'era la scuola. Ma si aspettavano le feste, perché forse la mamma ti faceva un vestito nuovo, e ti comprava magari le scarpe nuove quando arrivava la festa, no come oggi che si compra tutti i giorni. E poi si faceva qualche dolcetto, produzione nostra. A Pasqua si facevano le pigne, e la mamma faceva o dei cestini, o

dei piccione come colombe di pasta, e mettevamo il manico con uno ramocello di ulive che si piegava, così intorno a questo ramocello si involtava la pasta, veniva coperto, e noi lo portavamo in mano come se fosse veramente o un cestino con l'uovo dentro che a Pasqua porta l'uovo o a forma di colomba con l'uovo nella pancina, sempre con il manico. E non si potevano mangiare prima che veniva il prete a benedirlo. Il prete andava casa per casa, e quando la mamma faceva un pò di taralli o un pò di pigne, diceva: non si possono toccare che non sono benedetti! Ma perchè erano pochi e poi noi gli finivamo prima. A Natale c'era tradizione delle crispelle fritte. E andavamo di sfida famiglie con famiglie a chi li poteva fare più lunghe. (...) Chi era più orgogliose di farle più lunghe ste crispelle. Oggi si fanno piccole. Questa era la tradizione di Natale. E io che ho 62 anni me li ricordo, e li faccio pure qualche volta. Perchè dico mia mamma così faceva.

*Claire* E chi viveva con voi nella casa?

*FA5* C'era una nonna che aveva a casa no con noi che noi già eravamo cinque figlie, insomma la casa non era permettenda. Lei c'aveva un'altra casa a un altro posto ma lo stesso dovevamo soccorrere noi sia da lavarla quando aveva i panni sporchi sia da portare da mangiare. E quando la dovevamo portare da mangiare, era sempre una lita, perchè nessuno ci voleva andare. Mi toccava sempre più spesso a me che ero l'ultima, la più piccola. Avevamo un tegamino col manichetto e io sempre con questo tegamino portavo da mangiare alla nonna. Poi io quando mi sono sposata, c'era una ragazza qui vicino, e mandavamo questa ragazza a portare da mangiare dalla nonna. Oppure quando veniva lei, fino a quando si è potuta dirigere da sola è venuta lei, e dopo li mandavamo da mangiare a casa sua.

*Claire* Anche i nonni erano coltivatori?

*FA5* Sì ma mio nonno è morto molti anni prima di mia nonna, nonno Carlo, che io non lo ricordo che è morto non lo so quando è morto, quindi avevo pochi anni. Mia nonna Filomena Greco è morta quando io avevo 14 anni, a l'età di 84 anni, e l'ultimo anno quell'anno che è morta è venuta a zappare in campagna con noi. È incredibile. Si viveva, e forse si vive (bene) ancora oggi, perchè la gente esce fino a una tard'età, mentre in Canada diciamo quando sei nell'età della pensione che tu ti ritiri, veramente ti vedi un pò non dico perduto, ma troppo rilassati, che non hai che fare. Invece qui vanno aiutare i figli, i nipoti, fino a tarde età. E allora si portano un'attività a lungo.

*Claire* Loro hanno emigrati o no?

*FA5* No, mia nonna no, non si usava tanti anni fa. Neanche nei tempi di mia mamma si usava, perciò è restata con quattro figli qui a vivere da sola. Mia mamma è restata in attesa incinta, con me, l'ultima volta nel '29, di tre mesi, quando mio padre è emigrato per l'ultima volta. È stata incinta di tre mesi, e io sono nata il 15 di aprile, del '30, e mio padre è ritornato a novembre del '61 quando io ero sposata con due figli. Che mi dicevano le mie sorelle adesso ritorna papà, ma io in mente mi dicevo mi vergogno pure a nominarlo papà se io non lo mai visto conosciuto, ma dico questo è mio padre, papà? Poi insomma ha durato pure poco tempo, sette anni, dopo che è tornato, perchè è tornato già vecchio.

*Claire* Lui quando è emigrato la prima volta?

*FA5* Mio padre ha fatto una vita va e viene, sempre fuori. E quando ritornava, ritornava per poco tempo, e nasceva sempre una figlia. E perciò mia madre diceva: no, no, non vi dovete separare perchè non devi ricominciare la vita mia. E caro marito e caro a moglie. Perchè l'uomo quando è fuori è uomo, e a fatto una vita mio padre come tutti di quei tempi. Solo poi c'è stato chi a durato quattro-cinque anni e se n'è ritornato, si è riunito con la famiglia, ma le condizione di mio padre che aveva tutte figlie forse femmine, oppure la mentalità, le cose non sono andate troppo bene e allora doveva emigrare. E con l'ultima emigrazione dopo è venuta la guerra, e so stati tanti anni, la guerra del quaranta, e stato tanti anni a non scrivere, a non mandare soldi. E noi quattro figlie femmine qua c'è l'abbiamo visto brutta e poi la sorella Assunta che si è trovata sposata a Serra, quando scriveva dopo mio padre è andato in pensione, diceva adesso è ora che tu torni a casa tua. Sei andato in pensione America

ormai per te è finita. Sei arrivato a quest'età, 70 anni, che aspetti. Te ne ritorni e così, almeno l'abbiamo conosciuto.

*Claire* Lui è andato in America?

*FA5* Lui è andato in Canada. In Canada c'era la depressione, non c'era lavoro, forse più di oggi che prima i lavori si facevano più a mano, oggi si fanno più a mano. E se ne sono andati nelli Stati Uniti, con tanti paesani amici. Ma sono andati senza atto di richiamo. E quando son andati là se l'hanno visto brutto pure là che senza carte, dove ti presenti. E hanno dovuto stare sempre nascosto. E di lavoro è stato poco che hanno potuto fare, quello che facevano, sempre di nascosto. Poi è messa la guerra, e poi quando è passato la guerra che so passati tanti anni, è restato libero. Ma quando è restato libero è finito il tempo del lavoro. e perciò la vita è stata un pò... troppo dura.

*Claire* Quanto tempo è stato l'ultima volta?

*FA5* Ventun anni di continuo. È ritornato quando avevo ventun anno. Lui è ritornato a novembre, che m'ha ritrovata sposata con due figli. La famiglia nostra c'abbiamo troppo da raccontare. Perché c'è stato troppo separazione con moglie e marito. Mia mamma sempre paurosa perché aveva i figli femmina e ci teneva, ai quei tempi non è come oggi che si procurano loro stesso lo sposo, escono, a passeggiare qua e là, noi queste cose non abbiamo conosciuto. Nemmeno io con mio marito che dovevamo sposare, e prima ci voleva il consenso dei genitori, perché io era minorenne, adesso è 18 anni ma prima era 21 anno. Allora mi ha dovuto mandare il consenso mio padre per sposarmi. Quando mio marito è andato sul comune a vedere che era arrivato il consenso per sposarci, è venuto a casa, contento... perché il nostro fidanzamento è stato breve, non è che è stato un fidanzamento di anni che escono, si conoscono, allora non si usava questo. L'uomo... era qualcuno proprio sfasciato che poteva baciare la fidanzata prima del tempo. Perché poi se non ti sposavi con quell'uomo, c'era quel mormoria io lo baciato prima di te, e allora il secondo uomo non voleva che la donna l'aveva toccato un'altra persona, e mia mamma questa ci teneva. Quando veniva mio marito, il fidanzato, io ero sempre in guardia, di una sorella, di mia mamma, non mi lasciavano mai sola, per paura che lui non mi toccava. E quando quel giorno che è venuto, mio marito ch'ha detto finalmente è arrivato u consenso, dice possiamo decidere la giornata che ci possiamo sposare. Che adesso si prepara con un anno prima ma allora con otto giorni, quindici giorni, decidevi. Tu ci andavi a invitare qualche parenti così, a casa, ci andavi dicevi vuoi partecipare al nostro matrimonio. Mi ha trovato sola... devo dire che mio marito non è un carattere sfasciato, e lì al muro c'era una filata di sedie, ci siamo seduti ma con una sedia vuota di mezzo. Mia madre ha fatto fino di mondo con le sorelle, come mai erano uscite e quello era venuto e mi trovava sola, manca se mi mangiava. E pure, con una sedia vuota di mezzo. Era troppo rigoroso, non so come avevi il coraggio di sposarti con un uomo che tu non ti ci eri mai baciata. Perché ci sono state pure quelle più sfacciatelle ma che ci hanno potuto dare, massimo nu bacio. Con tanta paura. Però era bello che era amore. Chi lo capiva. Ai quei tempi lo capivamo tutti che era l'usanza di quei tempi e tu già ti facevi un reso conto che dici questo è mio marito, invece adesso no, tutto a convenienza. Noi non lo potevamo fare, c'erano proverbi che dicevano "occhi, guarda guarda che non è caldaia che si cambia". Un caldaio lo puoi cambiare ma il marito no. Invece oggi, quanta gioventù si rovina, ci sono anche le ragione ma pure per fesserie delle volte. Per capricci, per stupidagine

*Clatre* Ma come si incontrava?

*FA5* No, vedi non si usava, non era lui che si permetteva a incontrarti, a dire ti voglio bene, mi vuoi bene, c'era per mezzo di una persona, doveva raccomandare per esempio una persona di a quella ragazza, ma doveva venire a casa, erano più quelli che venivano a casa. Lo facevano dire insomma, ragazzi e ragazze, ci stava sempre uno di mezzo, qui a Montorio c'era proprio un donna che faceva questi matrimoni. Si chiamava Arnestina. E quella si interesse par esempio a un giovane, diceva con questa donna vai da tale famiglia e dice se mi vuole accettare per sua figlia a nome e diceva il nome. Noi eravamo quattro, diceva dice a



la madre se mi vuole accettare per Italia. Allora tu rispondevi sì o no. E allora lui si faceva presente, quando posso andare, e si presentava, sempre d'accordo con le famiglie. E poi c'era pure quelli più sfacciati che facevano tra loro.

*FA5* Mia sorella mio cognato ha mandato una persona prima, ma mia sorella l'ha rifiutato, allora si è rivolto a me, e io sono venuta da mia sorella a convincerla che mia sorella non era d'accordo.

*Clatre* Perchè la donna poteva dire voglio o non voglio.

*FA5* Sì, ma anche se dicevi mi piace o non mi piace ma poi la mamma ti faceva capire le condizioni di questo ragazzo, diceva guarda, lo puoi fare, è buono, è di famiglia buona, che allora ci si tenessi con la famiglia. Non è come oggi che un bianco si sposa pure con una nera, allora si marciava più con famiglie, e famiglie se avevi la dote. Se avevi insomma un contante di soldi dovevi dimostrarlo, era troppo duro il matrimonio di una volta. La mamma quando nasceva una figlia femmina cominciava a comprare strofinacci, tovaglia da tavola, tovagli da bagno, lenzuoli, coperte, calze, doveva dare tutto alla figlia, e doveva scrivere tutto il montante della dote che si dava alla figlia. E chi non aveva un maggior contante era dura pure a sposarsi, oppure si doveva sposare con una famiglia più povera. Ma per l'orgoglio, per mantenere la linea de famiglie si rinunciava anche a sposarsi. C'è stata una coppia che si volevano loro innamorarsi, il padre dell'uomo non è stato d'accordo, il giovane si è buttato giù della finestra a giovane età, si è deciso quando il padre non ha voluto darli il consenso per sposare quella ragazza. Che lei poi non si sposata più. Il giovane a preferito morire. (...) Era duro il matrimonio di una volta. Era bello di un modo, perchè era amore, ma pero quando qualche volte si usciva... non andavano troppo d'accordo perchè erano matrimoni combinati.

*Clatre* Allora sua madre con quattro figlie aveva da pensare.

*FA5* E prima, e anche prima dell'epoca mia, la mamma quando sposava una figlia, la madre non poteva andare al matrimonio della figlia, che era male augurio. Che sembrava che lei aveva perduto una figlia, e come che se l'aveva perduta una figlia, e non poteva andare al matrimonio. Perchè dalla casa andava a casa dove andava la figlia, dai suoceri, non è che andavi alle sale, ai ristoranti come si fa oggi, no, si faceva in casa il ricevimento. La sposa andava poi ritornava a casa della suocera o dove doveva abitare questa coppia. E quante mamme non sono andate a matrimonio di figlie a stare a casa a piangere, per pensare il destino che aveva sta figlia. E quando ti ricordi certe cose, a volte dici ma che stupide, ma a volte ci pensi, perchè quando esce una figlia di casa, veramente c'è da pensare. Perchè vedi oggi quante cose capitano. Ci siamo abituati e ci pare normale, ma non è normale. Perchè quando una donna si unisce a un uomo per formare una famiglia, deve pensare che famiglia forme, che figura per esempio, l'orgoglio della comunità, che sono piccoli paesi, ci conoscevamo tutti. In città dici non ci conosciamo ma pure ti conosci, ma figurati qua che ci conoscevamo allora ci tenevamo con queste delicatezze.

*Clatre* E sua madre che gli ha imparato tutto il ruolo della donna?

*FA5* Sì, sì. Ma la madre e poi qualche sorella più grande. Tu seguivi, per esempio le sorelle mie cucivano vestiti per altre persone, ricamavano, hanno lavorato anche per la chiesa, facendo delle tovaglie, avevamo un altare della chiesa che lo dirigevano loro, lavavano le tovaglie, nell'azione cattolica.

*Clatre* E quale è il suo ricordo della mamma?

*FA5* Beh, il ricordo di mia madre più bello, che posso dire... Quando mi sono sposata, il giorno che si dimostravo tutto questo corredo che era di sabato e prima si sposava il lunedì, allora il sabato si (inviava) tutto il corredo, la dote, alla casa dello sposo dove andava a abitare la coppia. Il sabato si metteva tutto esposto, e poi si metteva delle tavole e si metteva il corredo, e si chiamava tutti gli amici, tutto il paese, chi voleva andare a vedere stu corredo di questa persona che si doveva sposare. E poi il sabato si mandava. Quando c'era di più o quando era lontano si metteva due ragazze, se no una ragazza, e con i tretti del comò, si

metteva dentro e si mandava, e quella in testa si trasportava questa roba alla casa dello sposo. E poi lì si faceva il letto matrimoniale, e l'uomo e la parte dell'uomo metteva a posto tutto u corredo, ma pero metteva in esposizione il letto. Allora la parte dell'uomo chiamava altri amici per fare visitare il letto matrimoniale. So bei ricordo, perchè io sono stata la prima figlia che mi sono sposata. Allora ecco perchè mi è restato il ricordo bello, perchè veramente il sabato, me lo ero passato un pò dispiaciuto, perchè ho avuto la mestruazione e dicevo managia non era tempo, perchè è arrivato adesso. Ma forse l'emozione, chissà, perchè non era tempo. Perchè è brutto quando ti devi sposare, avevi vergogna, non lo so. Ma il lunedì che mi so sposata, non lo so, mi sono cambiata e ho fatto ridere a tutti che quando mi sono vestita, con il velo, così, dicevo con gli amici vedi ci sto bene vestita da sposa, m'ero tolto quel dispiacera che avevo avuto il sabato e pensavo se ci stava bene vestita da sposa. E pensavo che lo sposo ritardava, e lui ritardava perchè non trovava l'anello. (storia dell'anello perso)

*Claire* Allora si viveva con la sua suocera?

*FA5* Sì.

*Claire* E quando sono venuti i figli?

*FA5* Eh, lo stesso, si continuava, quando andavi d'accordo. Quando non andava d'accordo come è capitato a me, i liti, e si separavi. Siamo andati in affitto, eh, comprare, chi ti dava i soldi.

*Claire* C'era più di gente allora a Montorio?

*FA5* Sì, sì, oggi è vuoto il paese, prima eravamo arrivati quasi a 3 500 persone. Anzi adesso è ringrandito di forestieri, perchè nelli anni che siamo emigrati che tutte le settimane partivono 10, 15 persone, era svuotato di colpo il paese, apoi sono venuti di fuori. Si comprono pure qualche casette che si agiustono per le vacanze. A volte, quando rientriamo noi, che ci pensiamo, queste case che stanno mezze cadute, prima erano tutte piene, ci fa pena pure, diciamo ma guarda quando ci stavamo noi non abbiamo potuto godere di niente, ne di pulizia, ne ci stavano gabinetti, ne ci stava aqua, dovevamo andare dalle fontane a prendere l'aqua, e tutto a base di testa, questo è il posto dove avevamo le tine. Dovevamo fare da uomo, da donna e da animali che dovevamo trasportare tutto a base di testa. E le fontane erano pure un pò lontanucce, San Michele è a un kilometro, per andare a cercare una tina d'aqua dovevi fare un kilometro. Delle volte inciampavi (cadevi) per strada e la buttavi, allora dovevi ritornare indietro, la rabbia. Perciò la gioventù di ieri non è stata troppo... insomma quelli di oggi godano troppo assai. Pero eravamo contenti quelli di ieri perchè c'era più semplicità, oggi c'è più malizia. Io quando ho fatto il primo paio di scarpe dopo guerra, con un'altra amica mia Angelina Di Maulo, era quasi di fronte a noi, c'abbiamo fatto un paio di scarpe sai con i chiodi sotto, che non dovevi appoggiare la suola a terra che se no si consumava subito, allora tutto intorno alla suola mettevano chiodi. Quando caminavi facevi un rumore, insomma rumore di ferro. E quando c'abbiamo messo il primo paio di scarpe abbiamo girato tutta la piazza, su i marcia-piedi a fare sentire che avevamo le scarpe ai piedi, no più i zoccoli di legna. E adesso ci viene quasi da ridere, ma come siamo stati stupide, ma che avevamo... Ma per quando l'abbiamo fatto, noi la gioia del mondo abbiamo goduto, quella sfilata a farci sentire tutto u rumore.

*Claire* Perchè era anche importante che pensava la gente in un piccolo paese.

*FA5* Che pensava la gente sì, noi abbiamo... la fanciulanza non è stata libera, quando si tagliava la lana alle pecore, io, come tante altre amiche, noi filavamo questa lana, senza pulirla e senza scardare, noi la facevamo così, appena uscita dalla pecora. Dovevamo prima agiustarla poi filarla col fuso, e poi dovevamo fare le maglie, le calze. Poi una signora da (Pricena), che si chiama Incoronata, lì mettevano il cotone, la piantagione del cotone. Questa qui quando andava al paese suo alla Pricena, portava stu cotone, e noi lo comprevamo, un chilo, cinque chili, ma senza pulito, cotone proprio uscito da pianta. Dovevamo prima pulirlo, e poi lo dovevamo filare, ma che pazienza ci voleva. Io mi sono combattuta, con Ersilia Paulozza, poi dopo di tanti anni la sorella aveva la macchina per fare

le maglie, e lei si aveva fatto la macchina per filare. Lei filava, e la sorella faceva le maglie a macchina. Io mi sono scomessa che lei con la macchina io con il fuso facevamo uguale. Per l'orgoglio io tira, tira, tira, che non mi dovevo fare vincere... Ecco cosa ricordiamo della nostra fanciulanza. Perché ci siamo imparati a fare i lavori, e oggi non ci è di peso se dobbiamo fare un lavoro. Poi tempi di guerra non ne parliamo, una volta siamo andati in campagna con tutti gli aparechi che passavano, la paura, i tedeschi che stavano in paese. Siamo andati in campagna che là stavano tutti bene di fichi, uva, mele, frutta, e a casa non avevamo niente, avevamo cinque bocche e avevamo fame. E abbiamo fatto una decisione con le sorelle, andiamo a farci una provisione di frutta. Io so inciampata e ho buttato una cesta di fichi, per la paura che è passato un aparechio basso. L'abbiamo avuto racogliere e a casa l'abbiamo avuto lavare. E quando ti ricordi delle volte ti fa pure pena. Dici quanto lavoro abbiamo dovuto fare. Ma è passato.

*Claire* Hai dovuto lavorare anche sulla terra?

*FA5* Eh sì, sulla terra, quando si mieteva dovevamo raccogliere stu grano, che si mieteva a mano. I uomini mietevano davanti, facevano piccoli mucchi, poi noi raccoglievamo questi piccoli iermi di grano e formavano nu manocchio. Dovevi fare la casa per legarlo, dovevi fare una corda, ma di grano stesso, piegavi testa con testa e poi lo legavi. E si faceva sti manocchi. Poi ritiravano ancora i manocchi, e si formavano in dieci manocchio, che si chiamavano (lachie) du grano. E poi quando si finiva da miettere, con gli animali e con le caiole, fatto a posto per metterci sti manocchi di grano, si mettevano là dentro, e si trasportavano al deposito che si formava i mucchi de grano grande. E poi veniva la macchina per trebbiare. C'era troppo lavoro ai tempi nostri dopo guerra per raccogliere un pò di grano. E c'era troppa paura. E poi i posti che non poteva andare la macchina per trebbiare dovevano fare con gli animali. Facevano un largo... battuto di terra con l'aqua ben battuto, si metteva u grano la sopra, e si metteva una pietra grossa, con gli animali che la tiravano sta pietra. Il grano doveva essere ben secco che si doveva sbucciolare, e poi si doveva fare con delle pale, a fare volare in aria, col vento si puliva sto grano. Era troppo lavoroso, dopo guerra è stato miseria e molto lavoro. Mio figlio una volta, Mario con Antonio, andavano a dare da bere a un asino. Senza della sella, così, nudo. Non avevano dove tenersi, erano piccolini, cinque o sei anni, sette anni massimo. Questo asino ha visto un mucchio di cenere, e ci è andato. Allora c'è stato da ridere.

*Claire* Allora lei ha visto molto cambiamenti.

*FA5* Io ho visto molte cose perché io ho visto da uomini e da donne. Prima di sposarmi ero l'ultima, dopo di sposarmi ho visto troppe cose perché ho conosciuto subito l'uomo, la famiglia, la miseria, e lavori in quantità. Pero non ci siamo mai scoraggiati. Sempre con la speranza che l'anno prossimo. Che una volta mi ero comprato una radio, abitavamo vicino alla piazza a casa di Raffaella Moriello. Erano le prime radie che cominciavano a uscire, era un giovane di Montelongo che li portava, si chiamava cinquecento. Ho preso una radio, che costava 500 lire, ma dovevo parlarne la sera con mio marito. Quella giornata ti posso dire festa è stata a casa mia con la musica. Mio marito la sera s'ha fatto u conto, ha detto si è bella, ma poi se non la possiamo pagare, quando facciamo il raccolto, non ci usciamo... Mi sono messa a piangere, ho dovuto ridare la radio indietro. Managia padre eterno, è possibile che non ci può mandare un raccolto? Io sono stata sposata dodici anni, e non poteva una volta manche fare spendere mille lire? Quando è uscita la radio è come se fosse uscito un morto, che io ci tenevo assai. Poi mi volevo comprare una radio di una donna che la voleva vendere, un stereo che ci metti i dischi. In quei tempi era uscita una canzone napoletana, questa signora la metteva stu disco dalla mattina alla sera, io c'ero vicina, ed ero così invidiosa, dicevo Madonna questa deve possedere una radio e io no. Questa è pure morta, e il marito mi voleva vendere stu stereo, si chiamava Nicola. Ma voleva una pagnotta di pane alla settimana, c'abbiamo pensato ma poi quanto ci viene sta radio, nemmeno quello abbiamo potuto acquistare. Perciò abbiamo preso sta decisione, me ne vado pure a disperazione, basta che lascia stu paese povero. Perché non facevo il raccolto, nemmeno per soddisfarti di pane. Gli

anni dopo guerra sono stati proprio brutti per quelli che ci ha capitato, quelli prima e quelli dopo se l'hanno risentito di meno. Gli indumenti costavano proprio caro e non erano nemmeno di buona qualità. (...) E ringraziamo a chi ci ha accolti, veramente, anche se oggi ci sono i litigi, sai, l'invidia, che siamo sempre immigranti. E grande il Canada, c'ha bisogno dalla mano d'opera, e noi ci siamo andati con tutta la volontà buona, che l'abbiamo sviluppata, pero ci siamo sfruttati a noi stessi, abbiamo fatto troppo lavori un pò pure al di più che potevamo, sempre per u soldi che non avevamo viste. Quando abbiamo visto u soldi ci è venuto tutto una animazione per sviluppare li. E loro sono stati contenti a vedere più bello da una parte, da un'altra parte ci bestemano che una volta una francese ha detto a Edmonda un'amica mia il padrone era italiano si chiamava Alberto Troini quando ho cominciato a lavorare appena arrivata dall'Italia, lui ci buscava diceva fattene di più fattene di più, mo quella francese che era abituata a lavorare a modo loro,

FA5 ... ha detto io ti taglio la testa. Perchè dice noi non ci arriviamo, e u padrone ci manda via, voi vi fatte d'occhio al padrone che rendete di più, e a noi ci fa di malocchio perchè noi non ci arriviamo. Adesso che ci ricordiamo ci ridiamo, diciamo ma guarda quanto ci siamo sfruttati a noi stessi. Una volta Alberto Troini ci ha aumentato di un soldo. A noi piacevamo prendere il caffè e il Mae West, che costavano dodici soldi, ma dodici soldi tutti i giorni potevamo comprare i biglietti del bus, allora nemmeno questo abbiamo spento. (le reste ne s'entend plus.)

Claire Grazie molto.

## FB5

### Données sociologiques

*Cette jeune femme dans la trentaine est la cadette de cinq enfants et quelques années séparent sa naissance de celle des autres enfants. Elle a étudié à l'Université de Bologne sans terminer son cycle d'études. Elle a hérité des terres et c'est son frère aîné qui a hérité de la boucherie. Elle est mariée et mère de trois enfants. Ce jeune couple est propriétaire de l'un des deux cafés du village.*

*Claire* Ho pensato forse parlare un po' di Montorio, poi un po' della tua vita e anche avere il tuo punto di vista su come è essere donna qui in Italia a questo tempo, se si può paragonare con, non so, la vita di tua madre, che hai visto, come è oggi le scelte, le difficoltà ma anche le attese, poi anche parlare un po' della situazione qui a Montorio, che è successo, che sta succedendo oggi, se è la stessa cosa per tutto il Molise o forse anche il mezzogiorno è...

*FB6* Ma il discorso globale non è che lo posso fare, perchè posso parlare sempre a titolo personale, come ti devo dire, non è che posso... non conosco neanche tutto il Molise per poter dire...

*Claire* Cominciamo allora, qual è l'immagine che hai di Montorio quando eri giovane, come era il paese, gli abitanti, come si definiva...

*FB6* Bah, il ricordo più lontano è sempre quello quando avevo più o meno sei-sette anni, non so, adesso non ricordo proprio, è comunque di una vita comune, voglio dire, fra gli abitanti del paese è come se ci fosse una complicità, si andava dai vicini per chiedere qualsiasi cosa che ti mancasse in casa o che ne so, l'aglio, il prezzemolo, cose così. Oppure, allora si andava ancora in campagna, i genitori andavano in campagna, non i miei perchè i miei hanno fatto sempre la macelleria quindi avevano... stavano in casa diciamo. Però gente che andava in campagna poteva lasciare tranquillamente i figli ai vicini di casa per esempio, questo era una cosa... beh insomma adesso non è che si possa fare ancora. Ancora ancora si potrebbe fare ma non come allora. E c'erano le prime televisione, c'è n'erano due o tre in tutto il paese, allora tutti i vicini che portavano addirittura alle sei per andare a vedere la televisione in casa d'altri, quei pochi che ne avevano. Uno spirito di ... solidarietà, di... più che adesso, sicuramente. E qui ancora c'è il rispetto che altrove, come può succedere una città dove proprio ognuno fa i fatti suoi completamente, anche in un condominio non ci si conosce proprio, però noi non è più come una volta. Mi ricordo che mia madre metteva fuori una bagnarola, non lo so come... non so dire, ci metteva dell'acqua, si scaldava al sole, facevamo il bagno insieme tanti bambini che abitavano lì avanti, era una cosa bellissima, un ricordo favoloso questo. Ricordo molto molto... che anche se oggi magari con le stesse persone ci sono stati degli screzi, delle piccole cose che poi... eh, chiaro che durante la vita le cose cambiano, no, e non semplice sia... cioè non si può pretendere dalle persone che ci si comporti come vorremmo, no. Però quel ricordo di quelle cose vissute insieme in un periodo... felice, devo dire, per me sì, abbastanza felice, perchè tranquillo anche. Ti fa superare anche delle piccole... degli screzi che adesso magari si potevano creare. Sì sicuramente, un ricordo buono dell'infanzia secondo me ho avuto. Noi poi eravamo... noi siamo in cinque, cinque figli, anche se i miei fratelli sono più grandi di me, abbastanza, l'ultima sorella ha otto anni in più di me, mio fratello c'è n'ha quindici in più di me. Però c'è sempre stato un rapporto di buona... armonia diciamo in casa, io sono stata più coccolata, l'ultima figlia, sì, sì, più coccolata.

*Claire* C'era più di gente a Montorio ma c'era anche... la gente era più diversa, no, allora o era già cominciato...

- FB6* Ma sì, al periodo mio sì, già erano... cioè gli emigrati già erano andati tutti, anche mio padre è stato emigrato due o tre anni, prima che io nascessi, è stato in America, non ricordo bene se... due anni è mezzo, tre anni, mi pare. È solo che lui è un tipo un po' particolare, lui preferisce mangiare pane... qui si dice pane e cipolla a casa sua che non stare qua, poi è tornato subito a casa, non ha voluto rimanere più a lungo. Ha fatto grossissimi sacrifici nel tornare, perchè non è che... in tre anni non è che abbia potuto fare gran che in America per poter far migliorare la situazione economica. E è qui che voleva tornare lo stesso.
- Claire* Ma si sentiva allora il fatto che una grande parte della gente aveva emigrato, voglio dire che non era soltanto un paese di agricoltori ma gli altri gruppi sociali come si vede... Prima c'era un orificeria a Montorio e adesso non c'è. C'era più di mestieri a Montorio, o era già cominciato un po'?
- FB6* Ma, quello che ricordo io, sì, l'orificeria per esempio c'era. Pero in effetti non è che c'era molto più di quanto ci sia adesso, non tanto, non è... Che io ricordi non c'era un gran che insomma, sono poi trent'anni fa insomma, non è molto, voglio dire, non...
- Claire* Qual è stato il ruolo della scuola? Prima si giocava tra bambini poi la scuola, qual è stato il ruolo?
- FB6* Ma quello, io credo che sia rimasto un po' invariato, come ruolo diciamo, perchè molti bambini qua, tranne pochi, ma insomma, molti bambini hanno lasciato quel fatto di giocare, di cosa e la scuola comunque... Che quella mezza giornata si va a scuola così, non la prendono ne troppo sul serio, ne troppo... forse adesso è un po' meno educativa, rispetto a prima, nel senso che i ragazzi... la prendono un po' sotto gamba, diciamo, non... Anche prima era un po' così esclusa della vita dei ragazzi, diciamo, era una cosa marginale pero adesso forse ancora di più, e non dovrebbe essere così pero... per alcuni ragazzi è così. Non so perchè.
- Claire* Allora per esempio i legami d'amicizia erano...
- FB6* Penso che erano molto più forti prima, io credo che erano più forti prima. Prima facevamo i compiti insieme, per esempio io, Maria-Teresa, c'erano altre due ragazze, eravamo molto amiche, nel pomeriggio ci ritrovavamo a casa dell'una o dell'altra e facevamo i compiti insieme. Era già un modo di continuare a stare insieme, questo poi si riscontra in tutte le cose, in giocare insieme, a casa dell'una o dell'altra, adesso c'è una cosa... il giocare insieme non esiste più, noi fino a quattordici anni, *Claire*, quattordici anni dico eh, noi giocavamo con le bambole. Ancora, davanti casa di Maria-Teresa o a casa mia, o a casa di altre amiche, giocavamo così a fare le... ma bambine proprio, quattordici anni, adesso le ragazze di quattordici anni hanno tutto un altro modo di vedere. Ma non devono arrivare a quattordici anni perchè già a dieci, hanno finito di fare i compiti, pensano alla passeggiata, a altre cose, voglio dire non è più il ritrovarsi per giocare e stare insieme. Non c'è più tanto... io almeno quello che vedo io, eh, posso anche sbagliare, non lo so. Quel fatto dell'insieme, della cosa comunitaria, era molto ma molto più forte, più sentita prima. Questo senza proprio... escluderlo. Sicuramente era così, in tutte le cose, in tutte le cose. Più disinteressato anche, nelle amicizie, nelle... in tutto. Adesso anche se c'è un'amicizia o qualsiasi altra cosa vedo che è molto più interessato, è per interesse che si fa una cosa, si sceglie quest'amico perchè può darti questo, e si sceglie questo... Non lo so, ma in tutti i campi io credo, si è venuto a creare un po' questa... e non credo sia una cosa solo di Montorio, penso che sia poi in generale, la società in generale che ha questo, non da niente senza ricevere niente. E nel momento in cui si accorge che non riceve niente lascia perdere, ti esclude. Credo questo sia un po' in generale, non è ne una questione italiana, ne americana, cioè è una questione di, la popolazione in generale ha creato, si è creato questa situazione, secondo me, forse è un po' pessimistica, abbastanza pessimistica, pero, io purtroppo lo sono per carattere così quindi...

*Claire* Poi dopo la scuola, sei andata a Larino?

*FB6* Sì, dopo le medie siamo andate a Larino, anche lì è stato un ripiego perchè io avrei voluto fare come anche Maria-Teresa a questo tempo, volevamo fare il liceo artistico perchè eravamo portate per questa materia un po', eravamo bravine in disegno insomma, pero a questo tempo a Campobasso non c'era il liceo artistico, e quindi abbiamo ripiegato diciamo, abbiamo preso il liceo scientifico siamo andate a Larino. Quindi è stato un ripiego volevo dire, benché poi il liceo scientifico è stato sempre una scuola abbastanza formativa come... io non ero una cima, eh, non sono mai stata una prima della classe, no, proprio no. Maria-Teresa è molto brava, invece, io non tanto, comunque, è sempre stato una buona scuola devo dire, anche come formazione, voglio dire uno deve uscire, incontrare altri ragazzi, altre situazione fuori, benché è a dodici chilometri, pero c'era una grande diversità, abbiamo trovato grosse difficoltà a l'innizio. Perchè come ti dicevo noi siamo... eravamo proprio a quattordici anni delle bambine, bambinissime, calzettoni, tieni presente, proprio bambine bambine. Arriviamo lì, c'erano delle ragazze che fumavano, si truccavano, che... per noi è stato un impatto proprio violentissimo, dell'uscire dal guscio e trovarsi (perse) completamente. Figurati che il primo giorno di scuola, quando siamo andate nel pullman, ci siamo seduti io, Maria-Teresa, erano dei posti a due, ci siamo messi io Maria-Teresa e un'altra ragazza, tutti tre insieme come... Cioè proprio, eravamo un po' imbrunate si dice, sinceramente. Mi sa che ci guardavano un po' come bestie rare, sinceramente.

*Claire* Tutta la differenza tra Montorio...

*FB6* È dodici chilometri di distanza ma una differenza enorme, noi abbiamo avuto veramente abbiamo subito uno shock, i primi giorni per noi quelle erano delle cose inverosimili. Il modo di vestire, il fatto di truccarsi, noi dopo di che ci siamo dovute un po' adeguare, i calzettoni gli abbiamo lasciati, pero insomma a malincuore, noi, abitate così, eh... Cioè ci sentivamo le campagnole che arrivano in città, che ne so, insomma. Dopo di che ci siamo dovuto un po'... Abbiamo trovato delle difficoltà abbastanza, io almeno noi perchè eravamo anche abbastanza timide, per cui è anche questione di carattere, la timidezza... Per me era e forse è ancora adesso una cosa quasi patologica, quindi insomma, è stato difficile (ingranare), abbastanza.

*Claire* Ma come era sentirsi, è l'età un po' difficile per una ragazza, no, ma come nella famiglia poi, ma quale era il ruolo della ragazza e della donna allora, quale era la tesa a Montorio per quanto riguarda...

*FB6* Ma le cose rispetto a cinquant'anni fa insomma erano già cambiate nel senso che non è che si aspettasse che la donna aspettava i venti anni o i venti-cinque anni per sposarsi, la famiglia, eccetera eccetera. C'era già il fatto che dovesse scegliere per conto suo una vita... perchè ti sto dicendo non è che stiamo parlando di tanto tempo fa. Comunque in fondo in fondo, voglio dire almeno per i genitori o per alcuni genitori penso che era ancora quella l'aspettativa principale, quella che arrivato a un certo punto, uno si sistemasse, avesse la famiglia, eccetera eccetera. Pero, devo dire che anche la carriera poteva essere un'aspettativa, non credo che insomma... te l'ho detto, il fatto della famiglia, della sistemazione era più un fatto di anni adietro, più adietro, perchè già era diverso insomma alla nostra età, già era... quello lì deve studiare, continuare.

*Claire* Le sorelle per esempio nella famiglia, c'erano differenze forse tra loro?

*FB6* No, a casa mia no, a casa mia non tanto, devo dire che non abbiamo mai incontrato questo tipo di problema. Anche se, anche se, che ti devo dire, non è che si potesse uscire di sera o... non lo so, guarda, quello poi è una cosa che... certe cose vengono inculcate, nel senso che ti sembrano che sono delle scelte fatte da te, quando invece ti vengono imposte da altri, e tu le assimili a tal punto che non chiedi neanche. Quando sai che una cosa è impossibile, non la chiedi, e infatti non abbiamo dato nessun problema a mio padre proprio per questo motivo, perchè quando sapevamo che lui non poteva o non voleva o non ci avrebbe mai dato il permesso per fare una cosa, eravamo talmente inquadrare in un certo senso che non

li chiedevamo proprio. Si va alla gita? No, non mi va. A tal punto che noi ci credevamo. Credevamo di non volere andare, eh. Ancora adesso, dico no, a me le feste non mi piaciono, non mi sono mai piaciute, così. E in realtà poi non è proprio così, perché da ragazza magari potevo uscire solo la festa, e non mi andava, perché avrei voluto uscire anche altri giorni come facevano gli altri, no. Allora non uscivo solo la festa, era una questione mia, non volevo uscire solo, solo la festa assolutamente, come... Poi, poi mi sono sposata e purtroppo ho incontrato una persona che con il lavoro che ha la festa per me... E allora, "no, non mi piaciono le feste assolutamente, non mi piaciono le feste!" È stata una scelta forzata, e ci credo anche, alla fine ci credi anche perché se non vai mai in una festa, no, non mi piace, ma se tu non l'hai neanche assaggiato come fai a poter scegliere? Sono le scelte forzate, e ci credi anche tu, che tutto vada così, in effetti non è sempre così. Può darsi che... non lo so.

*Claire* Questo è nella famiglia ma si sentiva che era anche importante davanti al paese, la comunità, di stare attenti, di essere... era qualcosa di pensare alla gente, era più pesante per una figlia...

*FB6* Ah, il pensare, cioè il giudizio degli altri, sì, questo sicuramente, sicuramente il giudizio degli altri sulle ragazze è pesato sempre di più, sicuramente, ma questo fino a pochissimo tempo fa. Ma se andiamo a guardare bene ancora adesso.

*Claire* Ancora adesso?

*FB6* Sì. Se andiamo a guardare bene... Si noi la parità *Claire*, non è ancora venuta. Non credo, ci sta ancora un bel po' di strada da fare. Benché le belle parole, le belle cose, sì, siamo uguali, non è ancora così. Non ancora.

*Claire* Ma la comunità veramente come ruolo, uno sguardo,...

*FB6* Sì, la comunità è ancora... si è presente, come ti devo dire, si da ancora molto... si da ancora molto peso a quello che dice la gente. Ancora molto peso giustamente.

*Claire* C'erano altre istituzioni sociali, come la religione anche aveva un ruolo a giocare.

*FB6* Sì, prima sì, sì, sì. In effetti prima sì questo c'era. La domenica ci si riuniva anche nel pomeriggio a parte il cosiddetto catechismo che c'era durante la settimana, c'erano delle persone che si occupavano del resto aspetto religioso così. Si andava in chiesa, e poi la domenica, nel pomeriggio ci si riuniva ancora, si giocava, sì... Si faceva prima una lettura magari di vari testi religiosi, delle interpretazioni personali si davano, così, e poi si giocava anche. Era un mezzo anche per ritrovarsi, perché anche... quanti anni fa, beh si insomma intorno a anche venti anni fa, qui non è che si potesse uscire ragazzi e ragazze insieme eh, qui era ancora ognuno separati, anzi era un po' drammatico incontrarsi. E comunque lì era un mezzo anche per trovarsi insieme ragazzi e ragazze, così, senza fare, eh cosa si poteva fare, in un ambiente così. Però si giocava insieme, si stava insieme, era un mezzo per ritrovarsi, sì, sicuramente. Tu pensa che, a proposito del fatto che si stesero separati, anche a scuola, quando siamo andati noi a scuola a Larino, c'era una saletta dove ci stavano solo ragazze, i ragazzi dovevano aspettare giù quando suonava il campanello per entrare, proprio era separato anche a scuola. Anche se le classi erano miste, alla fine erano miste, però nel aspettare il suono del campanello c'erano una saletta a parte per le ragazze. E stiamo parlando di pochi anni fa, insomma non pochissimi, ma non è neanche di secoli indietro eh. Devo dire che è un po' innanziato con la nostra generazione, proprio con la nostra generazione quello di dovere stare insieme, c'è stata una signorina che si è data molto da fare in questo senso qua, Mena, Mena Bucci, penso che ti hanno parlato anche di lei. Non lo so, comunque si dedicava a questi, questi farci incontrare, a fare queste cose religiose anche oppure direi di cose anche non religiose diciamo, ci incontravamo così, e si è battuta molto per questo fatto, che i ragazzi potevano stare benissimo con le ragazze, perché non succedeva niente insomma. Era una cosa piuttosto buona che non... insomma da lì, ma si tratta, sì, con la nostra generazione in pratica siamo cominciati a uscire insieme, ma ce ne siamo sentiti di tutti i colori, eh, che la gente è stata dura, molto dura all'inizio, molto molto dura.



*Claire* E quale era la loro paura?

*FB6* Eh, la paura... Non lo so, che si potesse fare qualche cosa, quel qualcosa di male che in effetti... ma cioè loro vedevano questo male anche nel solo passeggiare insieme, ecco che cosa era, non era... Non lo so... forse i genitori avevano paura che gli altri dicessero "ho visto tua figlia con un Tizio, con Caio." Visto che l'hai visto tu, cioè non poteva succedere gran che di male, visto che stavano in piazza, cioè... Eri costretta, erano costretti prima di noi, erano costretti a vedersi fuori, quindi nascondersi, ma non perchè fosse un loro... loro volontà di andare in un posto nascosto, era che la società li costringeva che per vedersi dovevano andare per forza a nascondersi. Quando poi piano piano hanno capito che in realtà era peggio proibire, perchè naturalmente i ragazzi da sempre fin da che il mondo è mondo si sono sempre incontrati, io credo, se tu proibisce di vedersi in piazza è chiaro che si vedono in un altro posto. E anche più pericoloso nel senso in cui pensavano loro, eh, anche più pericoloso. Facevano un male invece che un bene, perchè se tu insisti nel dire con tua figlia stai in piazza con il tuo ragazzo, è molto meglio che proibirlo allora ci vanno lo stesso, si vanno a nascondere e succedera anche altre cose.

*Claire* Ma quale era l'immagine della donna perfetta?

*FB6* Ma la donna perfetta era la donna era la donna di casa, la donna che ha imparato a fare... a lavare, a stirare, a mantenere bene la casa, ricamare... L'ho detto, già la nostra generazione era un po' cambiata, pero sono delle cose che valgono ancora adesso, se sai fare questo, sei migliore che un'altra.

*Claire* Si imparava allora più della madre ma anche della scuola...

*FB6* Ma la maggior parte vale... No, non credo la scuola, la scuola ha avuto sempre un ruolo marginale io credo, imparavi a casa in pratica, dipendeva molto come dipende d'altra parte sempre dall'andamento che si fa in casa, dell'educazione che ti danno i genitori. Oppure, come ti dicevo prima dai vicini di casa che hanno avuto un ruolo molto importante, allora. Adesso non tanto più, pero prima avevano un grande ruolo. I vicini di casa ti potevano dare veramente un aiuto.

*Claire* Erano legami d'amicizia con i genitori o erano gli altri bambini, ragazzi della stessa età?

*FB6* Era l'uno e l'altro, era una cosa... in effetti gli amici dei genitori poi era di conseguenza che i figli fossero amici, e così era una conseguenza.

*Claire* Allora un ragazzo poteva andare dai vicini così e parlare, chiedere una cosa...

*FB6* Sì sì, sì, penso di sì. Ma affinché erano ancora dei ragazzini, poi a un'età maggiore già era perso.

*Claire* Ma siamo a quattordici anni circa, come viveva una ragazza la sua sessualità, si pensava, non si pensava, si cambia un po' il ruolo...

*FB6* Rispetto... ma questo parla di quanto tempo, di adesso?

*Claire* No...

*FB6* Della mia età, quattordici anni?

*Claire* Sì.

*FB6* Ma quattordici anni, quando io avevo quattordici anni, come ti dicevo io, eravamo proprio ancora delle bambine, proprio bambine. Potevi pensare, si ti piaceva il ragazzino, pero non arrivavi neanche solo a immaginare, forse ma... adesso non ricordo proprio bene, pero io penso che non sapevamo neanche bene cosa fosse la sessualità.

*Claire* Ah, OK, non si parlava...

*FB6* No, no, no, no con i genitori proprio mai. Mai, proprio mai. No, un tasto proprio toccato mai.

- Claire* Per esempio le mestruazione non si parlava...
- FB6* Ah, questo per me non è stato un gran problema per il fatto che io ho avuto delle sorelle, più grande, allora per me non è stato un problema. Però per già le mie amiche è stato un grande problema perchè... ci sono state delle ragazze pensavano di avere delle malattie gravissime, perchè avevano avuto le mestruazione e non sapevano neanche che cosa fosse. Oppure... insomma, io non ho avuto questo problema per fortuna, perchè avevo le sorelle, insomma già mi avevano anticipato che... Anche perchè poi le ho avuto abbastanza tardi quindi... proprio quattordici anni, insomma, non prima, adesso le ragazze sono precocissime, dieci anni sono già... e sanno già tutto, e sanno... Ma forse, forse è meglio adesso, in questo senso qua, sapere il giusto e... Cioè io penso che ci doveva essere una, uno colloquio con i genitori, un... ci hanno fatto aspettare troppo. Poi impari dall'esterno e non sai se impari bene, cioè quello che ti arriva non so se è sempre giusto. Io non mi piace questo, a casa nostra non chiudiamo mai, noi al bagno non ci chiudiamo mai, perchè mi è rimasto quel fatto che in casa mia invece era come un tabù, non... io davanti al nostro padre non siamo uscite mai nuda, sempre vestite abbastanza, non... eppure nostro padre è stato un po'...
- FB6* No, non si parlava mai. Di sesso non si parlava mai in casa, assolutamente.
- Claire* Poi si sentiva che tutte le scelte erano possibile, che se una ragazza voleva andare a l'università o lavorare...
- FB6* Non in tutti i casi, non in tutti i casi, sinceramente. C'era chi aveva questa possibilità di poter scegliere, di poter... ma non in tutti in casi, ci sono stati veramente dei casi proprio qui a Montorio dei casi in cui le ragazze erano anche abbastanza brave, abbastanza in gamba a scuola fino alla terza media, proprio promettevano bene, purtroppo in alcuni casi ci sono state quelle che... che la sorella maggiore non aveva potuto studiare, di conseguenza neanche l'ultima, anche se la generazione era cambiata, però insomma per fare le cose pari, per fare le cose uguali, che poi non era stato per niente così, cioè non l'ha avuto la prima, non l'ha neanche la seconda e neanche la terza. Anche se eh... visto che insomma le cose cambiano... Anche delle ragazze che promettevano molto bene a scuola, sono state... così... Le hanno proibito di andare a scuola insomma. Addirittura non andare anche a Larino voglio dire, non è a l'università che magari è un posto lontano, proprio fermata alla terza media.
- Claire* E si mandava a lavorare o...
- FB6* Eh, il fatto di uscire da Montorio, già chi andava a Larino, prendere il pullman, andare insieme ai ragazzi così, era già delle ragazze, non dico poco serie ma quasi. Capito, già, eh, quasi poco serie. E quindi se si escludeva il fatto di andare a scuola si escludeva anche quello di andare a fare un altro corso di qualsiasi genere fuori, c'erano delle maestre che magari venivano qui a fare il corso di taglio, oppure, capito, venivano qui sul posto, dove potevano andare solo ragazze naturalmente, a fare questi corsi di taglio o qualcosa, il mestiere diciamo. Lo potevi fare in casa tra l'altro. Oppure per esempio mia sorella ha fatto la parrucchiera, è andata... ma già il fatto che lei si è dovuto andare a Larino, insomma era l'avanguardia, che ha dovuto andare a Larino, quindi col pullman, quindi andare da sola, e quindi... Capirai, dodici chilometri... insomma eppure era già... Poi come dappertutto c'era gente più a l'avanguardia, questo anche cinquant'anni fa, ma anche cento anni fa, c'era gente di ( ) e gente che ancora adesso, ancora adesso da delle proibizione, fa delle cose alle ragazze. Ancora adesso. Questo dipende dall'educazione ricevuta, nonni, bisnonni, e così via, dal carattere in sé anche.
- Claire* Allora dopo la scuola che cosa poteva aspettare una ragazza, una giovane, andare all'università secondo i gusti, quale erano le possibilità, lavoro, scuola, le scelte erano facile?
- FB6* Chi aveva avuto la possibilità di andare a studiare aveva sicuramente anche questa possibilità di poter scegliere quello che... sicuramente. Per noi non c'è stato nessun problema, alla fine della scuola a Larino. Io non ho incontrato... con tutto che... insomma la mia famiglia non è stata neanche quella delle più permissiva, ma non ho incontrato nessun problema, cioè mio padre ha detto fai quello che ritieni il più giusto, e così insomma mi ha mandato

tranquillamente a Bologna, non ho avuto nessun tipo di problemi. Quando poi ho deciso io di tornarmene, sono tornata, non ho avuto grossi problemi. Neanche le mie amiche insomma. Il fatto era quello di ingranare, che era poi anche... perchè ci vogliono cinque anni per fare il liceo, quindi già erano passati quei cinque anni critici chi ti avevano fatto... eh, era cambiato già qualcosa in cinque anni. Perchè i passi più forti sono stati fatti proprio in dieci anni, un cambiamento forte c'è stato.

*Claire* Come è successo questo...

*FB6* Ma non lo so, forse... C'è stato un poco quel periodo di trasgressione che tutti si parlavano dell'uno dell'altro, quella ragazza lì, quella ragazza... Poi c'è stato uh bocciare, bocciare, bocciare, e alla fine si sono abituati, che tutti hanno continuato così, e gli ragazzi che sono cresciuti hanno continuato anzi, cioè hai capito.

*Claire* Era il tempo dove gli ragazzi erano d'accordo ma sono... c'erano...

*FB6* No, ma è venuto da sé io credo, è venuto da sé. Si si è venuto da sé, non è che ci sia stato uno sprone da altri, anzi, se tu vedi Montelongo è a cinque chilometri da Montorio, in effetti questo cambiamento è stato così forte, proprio si è fatto in brevissimo tempo, però qui, già qui a Montorio ma molto più lentamente a Montelongo, loro ci guardavano già come delle ragazze un po' eh, diverse da loro, sono state sempre un passo indietro a noi, in questo senso qua. Ancora adesso, ancora adesso.

*Claire* Ah, per esempio è più tradizionale.

*FB6* Sì, eppure c'è molta più gente, più giovani, lì è pieno di giovani e di laureati, di cose. Però la mentalità dei loro dei genitori, loro insomma sono stati fuori, quindi chiaramente hanno... c'è una mentalità più aperta, però noi siamo stati un po' più trasgressivi. Non parlo neanche tanto di me che io sono un tipo piuttosto calmo e tranquillo in questo senso qua, però dico come generazione, siamo stati una delle più trasgressive.

*Claire* E questo era per le ragazze ma che succedeva per i ragazzi?

*FB6* Per i ragazzi era più o meno lo stesso, cioè voglio dire per loro era diverso nel senso che potevano uscire tranquillamente perchè i ragazzi, se lo potevano permettere, non avevano molti problemi, però avevano il problema che poi se non c'erano le ragazze, questa unione di... ma, confronto di pensieri non c'era lo stesso perchè si potevano incontrare solo fra di loro, capito. Ah ecco un'altra cosa che poteva essere a sto tempo un punto di ritrovo era la biblioteca, aveva un ruolo molto importante.

*Claire* Ah sì?

*FB6* Sì, la biblioteca era molto importante, in questo senso qua, era l'unico posto in cui ti permettevano di andare e di incontrarsi insomma, tranquillamente anche se c'erano dei ragazzi. Ma anche lì, grossa battaglia, il giudizio degli altri... vedevano la biblioteca come un ritrovo poco... poco serio, hai capito. Già lì eh... cioè i genitori ti mandavano perchè c'era la signora che... cioè come se fosse in buone mani diciamo, quindi tranquillamente ci potevi andare, oppure c'era la scusa o non scusa di dovere prendere dei libri o di studiare su dei libri perchè poi in effetti ti davano anche a scuola delle ricerche da fare, e non era come adesso che abbiamo tutti i tipi di enciclopedia, o varie cose. Lì, se dovevi fare una ricerca dovevi andare solo là a trovare insomma. Ma certe volte erano anche delle scuse per potere uscire di casa alle sei di sera quando altrimenti dovevi stare a casa proprio. Allora con la scusa del libro parlavi con altra gente insomma. Ma anche lì molto criticati, molto criticati veramente. Sì, siamo stati bersagliati abbastanza.

*Claire* Allora le attese per il, non so, l'amore, il matrimonio, hanno cambiato anche loro, no?

*FB6* Eh, sì, questo è venuto di conseguenza, è stato una cosa così. Sì, forse quello che si pensava a quattordici anni erano molto idealizzato perchè come ti dicevo non avevi, non sapevi neanche che cosa volesse dire vivere con un uomo, proprio non... si era tutto così fantastico, tutto un po' nelle fantasia, non c'erano delle basi. Poi crescendo, chiaramente, con anche le prime esperienze, le prime... ma anche le prime esperienze sono state delle esperienze

troppo... troppo pudiche, troppo... cioè esperienze nel senso che il bacio era di cioccolato. Anche lì insomma. È stato... io poi mi sono sposata a venti-sei anni, ma fino a venti-quattro, venti-cinque anni, proprio delle vere ( ), il primo ragazzo è stato mio marito insomma. Cioè, voglio dire, sono stata con altri ragazzi, ma è stato sempre un rapporto molto... così, fondato su... su niente, la letterina, le cose così, no.

*Claire* Ma prima era più severo no?

*FB6* Ma tanto severo, ah, questo sicuramente. Ma anche adesso, cioè anche quando mi sono sposata io, io mi sono sposata a venti-sei anni, e allora, intanto prima ci vedevamo di nascosto così, un po' perchè c'era ancora il fatto delle famiglie, il figlio di tizio, il figlio di Caio, quella così, non da parte dei miei genitori. Però, mi avevano messo paura perchè la gente diceva, ma come, lei la figlia di Alladino, non perchè mio padre chissà chi fosse, non era proprio nessuno e non è nessuno, però, per la gente del paese, c'era una diversità come... le due famiglie, cioè come se mio padre non avesse mai voluto permettere, potuto permettere che io sposasse Enzo, non so per quale motivo insomma.

*Claire* Qui mi sembra che le classe sociale erano forse chiuse, no?

*FB6* Eh, molto chiuse, molto chiuse, molto chiuse, ti sto dicendo questo si tratta di pochissimi anni fa, io mi sono sposata nove anni fa eh. Io avevo il terrore di dire a mio padre che avevo intenzione di sposare mio marito, avevo il terrore non perchè... forse non conoscevo abbastanza mio padre, però avevo paura perchè la gente mi aveva messo nell'orecchio che mio padre mi avrebbe che ne so ammazzata addirittura, era una cosa impossibile, allora io insomma avevo abbastanza paura, nel dirglielo. Ma non sarà mai possibile, ma allora se tutti la pensano così, "ma non dirglielo neanche a tuo padre, ma non ci pensare neanche." E io più testarda, testarda, ma perchè mai era così. E dopo di che insomma, un bel giorno glielo detto, eh. Mio padre contentissimo. Io non ci credevo proprio, sinceramente non ci credevo che fosse vero. Però la gente, vedi, la gente aveva questo... io non potevo mai e poi mai sposare mio marito. Per troppo di dislivello. Ma di che non ho capito di che cosa, non è che io fosse un Don che. No, non avevo nessun titolo, non ho mai avuto nessun titolo. Forse il fatto che avevo studiato, o forse... ma non lo so che cosa, ma proprio il fatto dice no, la figlia di Alladino zse dev togliere u figlio di Nicoletto. Non ho capito, era proprio una questione di non poteva essere.

*Claire* Ma non si sposa per esempio tra contadini, o forse esagero un po'?

*FB6* Ma questo, questo... molto indietro negli anni, no, no, questo è molto più indietro negli anni. Comunque, se tu vai in fondo in fondo, adesso ancora c'è. Ma questo non credo sia solo una cosa di Montorio, forse qui si vede di più, qui si vede di più, perchè siamo in pochi, ci conosciamo tutti, e allora si fanno queste... Si dice, e mo non ci sta più differenza, e mo non ci sta più differenza, però in fondo in fondo, si preferisce che la figlia si prende un avvocato, o un ingegnere, o... la professione. Si bada poco al fatto che uno si possa innamorare, non ho capito il fatto che... se uno si si sposa è per che cosa, quando si vuole bene a una persona io credo, io credo e sono ancora di questo parere, forse sarò l'ultima a crederlo, io credo sia per questo. Però, insomma, c'è ancora... un po' d'apertutto però credo no? Qui si vede, qui si vede, si conosce la famiglia. Ah, in fatti, se per esempio viene una ragazza e porta il suo ragazzo da fuori, non è che stanno lì a (scervelarsi) ma quello che... cioè si anche, chiedersi un po', però il fatto che tu conosci la gente, dice eh, ma quello...

*Claire* La generazione...

*FB6* Eh, si sì, il figlio di Tizio e Caio, qui c'è ancora il Don, eh, persone che... Don Guido, noi chiamiamo Guido lo chiamiamo Don Guido ancora, ma questo è una cosa inverosimile. Non per lui, perchè poi era una brava persona questo qua, però voglio dire, c'è ancora questo strascico di cosa, hai capito.

*Claire* Eh si chiama dal titolo qui, è molto importante.

*FB6* Ehi, meh... è un titolo che...

*Claire* Ma la professione, voglio dire.

*FB6* Ma, sì, allora ascolta, se fosse per la professione d'accordo, perchè se uno è un dottore ti chiamo dottore, pero... Ma forse anche anche (administrare) ti posso chiamare avvocato pero voglio dire, il Don è una cosa diversa, il Don si da ai preti, eh, i Don stanno solo ai preti, quello è una cosa che...

*Claire* Pensavo che era un titolo di una grande famiglia.

*FB6* Sì, appunto ti sto dicendo, allora era così, pero in effetti, anticamente. Ma come vedi, lo strascico c'è ancora. Perchè c'è ancora Don Tizio, Don Caio, Don eh... Finche c'è ancora questo vuol dire che le radici di una certa concezione, di un certo è rimasto ancora.

*Claire* Potevi parlare di queste cose con tua madre per esempio, diverse cose come non so per esempio, i tuoi amori o le mestruazione o problemi, c'era un legame...

*FB6* No, il fatto... Dunque, ti posso dire, il fatto delle mestruazione, delle cose, te l'ho detto non ho avuto nessun problema perchè le sorelle erano molto più grande di me, c'ho una sorella che ha dodici anni di più di me, quindi... Mi è venuto da sé insomma questo fatto così. Poi ho avuto, per esempio io a quindici anni, già avevo l'esperienza di stare a l'ospedale per badare la notte le mie sorelle che avevano partorito. Quindi già a quindici anni, cioè se non sei pronta per sapere delle mestruazione non sei pronta neanche per stare in un ospedale a cudere una partoriente, che... forse non mi spettava neanche pensandoci bene adesso. Quindi su questo caso proprio non ho avuto nessun problema, nessun tabù in questo senso qua. Invece nel l'altro campo, il fatto delle sì, forse mi piace quel ragazzo, così, pero non mi potevo sbilanciare più di tanto.

*Claire* Neanche con le sorelle, o con qualcuno di più vicino?

*FB6* Sì, forse con le sorelle, ma questo un po' più avanti perchè già prima... sempre su quattordici-quindici anni mi era difficile anche con loro, poi insomma, mi sono cambiati anche i rapporti con le sorelle. Pero a l'innizio... io, te l'ho detto, sono stata sempre un tipo molto timida, molto riservata, quindi era pure una questione personale di carattere, insomma, che mi (teneva) così. Pero era più tra le amiche, tra le amiche sì, avevamo molto complicità devo dire. Molta complicità, in fatto è rimasta ancora.

*Claire* Poi come è successo andare a Bologna, l'università?

*FB6* E poi è successo, niente, abbiamo finito il liceo, allora ho pensato di andare a Bologna per vedere, veramente avrei voluto fare sempre questo fatto del disegno quindi volevo iscrivermi all'academia delle belle-arte, ma lì era molto difficile perchè era numero chiuso, allora ci volevano le raccomandazione, erano delle cose che io non ho ne mai avuto, ne mai voluto, quindi venii esclusa (a priore). Per ripiego ho preso lingue, per ripiego, pero, un po' il fatto che non era la mia materia, che preferivo, poi il fatto di stare un po' lontano mi è pesato abbastanza, anche se è stato un esperienza molto bella, io mi sono rimasta proprio affascinata da Bologna, è proprio un ricordo bellissimo, vorrei tanto tornarci, perchè è una città... almeno come era dieci anni fa, dodici anni fa. Un ricordo molto bello. Pero poi insomma, non potendo fare quello che volevo sono tornata a casa. Avevo provato, avevo fatto anche un esame per poter fare disegno anatomico, proprio come ripiego, sempre sul fatto del disegno, del disegno che mi appassionava, e lì invece è andata male, è andata male sempre sul fatto che era numero chiuso, dovevano scegliere delle persone.

*Claire* È stata una delusione.

*FB6* Una delusione, pero una delusione quasi... aspettata. Nel senso che tu se partecipi a un esame in cui ci sono un infinità di concorrenti, sai che ci vuole per forza la raccomandazione... Poi alla fine mi hanno mandato anche la lettera, dicendo non è stata scelta non per demerito del lavoro svolto ma per mancanza di posti. Questo da un lato mi ha anche dato soddisfazione perchè voglio dire, se uno mi avesse detto non ha raggiunto il puteggio voluto per entrare, sarei rimasta più delusa. Anche perchè c'era una ragazza, cioè ti rimangono delle cose che nelle vita poi le ripensi ogni tanto, tanto per darti uno sprone per andare

avanti certe volte. C'erano un paio di ragazze, una seduta proprio vicino a me e una avanti, che dovevano fare, sostenere quest'esame, dovevano fare, dovevano copiare un (teschio) su un libro, dal vivo, e niente, abbiamo preso questo e alla fine io commincio a disegnare normalmente così. Allora la ragazza che è accanto ha chiamato quella che stava più avanti, diceva guarda che tipo di disegno fa questa ragazza. E dice ah, va bene, allora si sono alzate, dice no, non possiamo competere, e se ne sono andate. Se ne sono andate, ma non è possibile, ma tu incominci a... no, noi non siamo di questo livello e se ne sono proprio andate. Ma mi ha fatto... cioè mi ha dispiaciuto per loro ma mi ha fatto piacere nel senso... oh Dio, a me il lavoro, a me il lavoro.

*Claire* Allora dopo come ha vissuto il ritorno qui, c'erano possibilità di, non so, lavorare, quale erano le tue...

*FB6* No, io tornando qua, in effetti non avevo proprio... poco niente, come ben vedi, anche qui una laureata non ha molto spazio, figuriamoci una non laureata. Vieni proprio... Poi non mi sono neanche molto preoccupata di fare domande, ero un po' delusa, allora mi sono bloccata, sinceramente mi sono bloccata. Dopo di che, niente, è cominciata questa storia con mio marito, e quindi, proprio c'è stato l'innerzia totale. Mi sono bloccata lì e basta, poi pensavo solo al fatto che volevo sposare, e così... la famiglia sinceramente mi è sempre piaciuta, devo ammettere che è stato una scelta... mia, una scelta mia. E quindi non posso prendere... E poi, avendo lui il suo lavoro, sapevo bene che se c'era da fare qualcosa, cioè lo avevo già, nel senso che avrei potuto aiutare lui nel suo lavoro, quindi non dovevo andare cercare fuori, avevo già qualcosa da poter fare. Benché non è il mio lavoro, sinceramente, quello è un lavoro che io faccio perché... cioè vieni costretta in un certo senso, ti senti in obbligo, ti senti in dovere, come ti devo dire, sai che per la famiglia lo devi fare, ma non è il lavoro che mi piace, sinceramente, no, no, proprio no. Non è certo una fatica in sé per sé che mi da fastidio, perché io anche a casa mia, avendo la macelleria, cioè allora dovevamo fare salsiccia, dovevamo fare cose, cioè sempre lavorare lo stesso, proprio materialmente voglio dire.

*Claire* Gli ragazzi aiutavano nel commercio?

*FB6* Sì, devo dire che noi, in casa nostra, abbiamo aiutato abbastanza, sì, tutte le mie sorelle e anch'io ho aiutato abbastanza.

*Claire* Ma sarebbe qualcosa che ti piacerebbe fare un giorno, più davanti...

*FB6* Ehh... è difficile da dire, difficile, molto difficile da dire. Eh, non lo so, penso che... forse non lo trovo il tempo di fare grande cose in futuro, perché avrò la famiglia sempre che mi pressera. Ho degli esempi che mi dicono che non sarà un altro anno, non sarà un altri due, ma la famiglia ti occuperà per sempre. Sì, ho esempi che mi dicono questo. Che c'ho una sorella... cioè io sono l'ultima sorella, c'ho un bambino che ha un anno l'ultimo mio figlio. C'ho la prima sorella che ha un figlio sposato con due nipoti, e so che anche lì deve dare il massimo, e allora ho paura che avrò da fare per ancora parecchio. Non avrò molto tempo per me purtroppo, cioè purtroppo da un lato, cioè io sono anche contenta, però, vieni limitata abbastanza come... cioè vorrei avere anche uno piccolo spazio per me, sinceramente mi manca, in questo momento mi manca. Come vedi, come vedi, mi manca un piccolo spazio. Anche di mezz'ora, ti manca un piccolo spazio così

*Claire* Ma, ogni donna no pensa così?

*FB6* Ci sono dei momenti in cui... infatti ogni tanto vengono delle idee strane, si adesso lascio tutto, mi vado a fare una doccia, mi vado a truccare, mi vado a vestire, mi vado a profumare e me ne vado uscire per conto mio no do rette a nessuno, poi ti trovi il bambino che ti chiama, io devo fare la merenda, io devo uscire, io devo vestire, io devo andare a scuola, e vieni bloccata comunque. Ci vorrebbe un po' di aiuto anche purtroppo, così poi limiti anche quelle persone che stanno intorno. Perché se chiedi aiuto a tua madre, vuole dire che tua madre che ha settant'anni ancora non finisce neanche di accudirti. Allora si pretende un po' troppo anche dagli altri.

- Claire* Ma qui adesso la donna puo avere la scelta libera, o stare a casa o lavorare, ho visto ce ne sono molte che lavorano.
- FB6* Sì, sì, sì, anzi viene ben vista la donna che lavora perchè quando arrivano due milioni a casa in più, fanno conto anche. Voglio dire, è cambiato, è cambiato un bel po', non del tutto nel senso che la donna che lavora vedi viene sfruttata doppiamente nel senso che, si lavora, si accetta... ben venga il nuovo stipendio, ben venga il fatto che la donna esce di casa, e così accetto anche se non è tutto perfettamente in ordine in casa. Però, alla fine i lavori di casa sono sempre suoi.
- Claire* È la doppia giornata.
- FB6* Ci sono... anche qui, vedi il discorso non è mai proprio definitivo e assoluto, perchè ci sono dei casi in cui ci sono delle mogli che tolgono il marito la sera dopo la giornata di lavoro, e ti fanno i piatti, e ti aiutano a fare qualsiasi cosa in casa benché la moglie non lavori. Ci sono anche questi casi in cui la moglie sfrutta il marito. Però la maggior parte, cioè parliamo in generale, il discorso è questo, la moglie e il marito escono la mattina per andare a lavorare, però nel tornare a casa, la moglie si accorcia le maniche, e ti cucina, ti lava, stira, cresce i figli, eccetera eccetera. E quindi la sua giornata non finisce mai.
- Claire* Ma prima era riconosciuto come un lavoro, ma forse mi sbaglio, no? Mi sa che prima c'era questa divisione perchè per i contadini c'era la terra e poi c'era la casa.
- FB6* E anche prima era la stessa cosa nel senso che si usciva la mattina e si lavorava insieme, le moglie andavano in campagna, veramente quasi nessuno stava in casa, andava la moglie andava insieme al marito a lavorare in campagna, e tante volte lavorava anche più degli uomini, e quando tornava a casa, non era neanche come adesso che si va a comprare la pasta, e si cucina, allora, parte, eh poco denaro che si aveva e soltanto quelli più benestanti che avevano gli animali in casa, un maiale, galline, chi aveva l'oglio, chi... però a parte questi il benessere in generale in famiglia, la donna doveva tornare a casa, impastare il pane, fare il pane per mangiare, doveva fare la pasta di casa, perchè la pasta si comprava soltanto alle feste, e quindi era un lavoro triplicato. Anche allora era così, l'uomo tornava a casa, si lavava, e se ne usciva, è stato sempre così, oppure rimaneva in casa e non aiutava certo la moglie. In generale questo sempre, parlo sempre in generale per quello che sono le esperienze mie nel vedere, quello che ho sentito dire dai racconti di nonni o di persone anziane, e così. Chiaramente non ho ne vissuto quel periodo, però so che la maggior parte era così, la maggior parte era così. La donna aveva sempre il doppio ruolo. Veniva un po' sottovalutato il lavoro della donna perchè si pensava che l'uomo avendo più forza facesse più lavoro che la donna, e non era sempre così. Eh no.
- Claire* Ma oggi si riconosce come un lavoro il fatto di stare a casa, di fare le faccende?
- FB6* Non sempre, non sempre, ancora no, ancora non tanto. Ancora non tanto perchè non è retribuito, e allora... viene... no, non è ancora riconosciuto abbastanza, per me, non è ancora riconosciuto abbastanza. Si dice, sì la donna lavora, però quando si è in casa, eh in effetti che fai, cioè non è ancora riconosciuto. Perchè almeno quando gli uomini provono a farlo, quando si accorgono che in effetti è dura, abbastanza dura anzi, allora poi magari ci pensano due volte prima di dire una frase, ma quando... finché non è retribuito secondo me... non ci sarà mai questa... questa cosa. Non penseranno mai che il lavoro di casa fosse più che altri faticoso. Sicuramente è così.
- Claire* Allora c'è forse un po' più di scelte, di libertà oggi o no, è difficile da...
- FB6* No, la scelta in più c'è sicuramente, le cose sono cambiato in un modo grandissimo, anche da quello che posso...
- FB6* Il cambiamento l'ho notato, però la strada è ancora aperta, è abbastanza lunga per arrivare a una vera parità, a una vera... secondo me.
- Claire* E l'amicizia continua a avere un ruolo importante?

*FB6* L'amicizia dovrebbe... per fortuna dovrebbe avere ancora un ruolo molto importante, anche qui è una cosa molto personale, perchè vedo per esperienza personale che le amicizie vecchie durano molto più che non quelle fatte in anni recenti. Molto di più. Se hannio una base fondata nella giovinezza, nella prima giovinezza, forse anche solo il ricordo ti fa superare dei momenti di crisi, dei momenti di, di cose. Pero il legame rimane. Quelle più recenti sono sempre un po'... insomma, non so, non molto durature, o più superficiali, più... Più interessate, più interessate, purtroppo, purtroppo questo... c'è sempre la mia base di pessimismo, sono molto... Nelle nuove amicizie ci credo ancora, ma non troppo, vado con i piedi di piombo, varie esperienze mi dicono di andare cauta nella... perchè sono un tipo che do sempre molto, quasi tutto, pero poi ti accorgi, è meglio di no. Allora ultimamente sinceramente vado molto cauta nelle amicizie. Molto, molto cauta, mi dispiace molto perchè non ero così, ero molto ma molto...

*Claire* Hai un appoggio con gli amici...

*FB6* Io... non la vedo molto. Non la vedo molto, no. Vedo che ti ho detto, ripeto, vedo una cosa, se c'è una base di fondo creata precedentemente, penso che rimanga un minimo nel momento del bisogno, nel momento che vuoi parlare con qualcuno, ti vai a ritrovare amici che forse non vedi da anni. Perchè le cerchi, telefoni anche in America per sentire la voce di una ragazza che se ne andata dodici anni, che non vedi da allora magari. Più difficile esprimerti, dire i fatti tuoi con una persona si insomma conosciuta da poco, per lo meno... meno apertura comunque. Ma questo è una cosa mia, io sto parlando per me. e comunque il fatto stesso che anche altre mie amiche alla fine quando ci si ritrova, e si parla dei bei tempi, così, e anche di cose nostre adesso, attuale. Ci ritroviamo sempre le stesse persone, non è certo un caso che ci ritroviamo a parlare di cose serie o di cose, soltanto quelle tre o quattro, è possibile che parliamo di queste cose sempre solo noi, come mai, c'è un motivo, c'è un motivo di fondo che è quello che, quell'amicizia fondata in quelli anni è duratura, quella più recenti non tanto. Sfortunatamente probabilmente.

*Claire* E adesso per una donna è più... forse prima, la comunità e la famiglia si aspettava che la donna si sposa, poi oggi c'è la stessa cosa?

*FB6* No, non c'è... non è la sistemazione dello sposarsi, ti ho detto, forse adesso si basa un po' più sulla posizione economica nel senso che se trova un buon lavoro, se trova una buona sistemazione economica va bene anche se non si sposa. Cioè non c'è questa richiesta come una volta, cioè una pressione che arrivata a venti, venti-due, venti-tre anni, venti-cinque anni eri già una donna che potevi rischiare di rimanere zitella. Adesso... sì, sì, eh, si parla di venti-cinque anni, era una cosa incredibile. Adesso assolutamente no, anzi insomma i genitori hanno capito che insomma... tranne qualcuno che è rimasta attaccata alle tradizioni, ma sono proprio poche sinceramente, non credo che...

*Claire* Si vive con la famiglia o è possibile vivere da sola, una persona non sposata, o è una scelta di...

*FB6* Può essere anche una scelta ma non è ancora vista in un modo... tranne se si trova un lavoro fuori, cioè chi lavora a Roma, o a Milano o a Torino, e chiaro che non puoi vivere più con i tuoi genitori. Pero se stai nei dintorni a lavorare, insomma vivere da sola proprio non è ancora accettato completamente. Comunque quasi... quasi completamente. Devo dire si lascia i figli che stiano per conto loro, abbastanza, ci sono parecchi casi, ragazzi che vivono da soli, perchè hanno il lavoro insomma.

*Claire* Parlando di lavoro, quando eri giovane hai vissuto un po' l'impatto dell'emigrazione su Montorio, si sentiva che...

*FB6* Ma io non l'ho sentito molto, nella mia giovinezza, forse non riuscivo neanche a capire bene, tranne dei casi sporadici di persone che vivevano fuori e tornavano soltanto proprio saltuariamente, e vedevo... pero insomma erano poche ancora quelle persone. C'erano, c'erano due o tre famiglie, questo qui Molino per esempio che vivono vicino a casa mia, e questa qui l'ho vissuta anch'io come una cosa... è un po' dura come vita, nel senso che questa



persona tornava non più di due o tre volte l'anno, e stava in Germania, e insomma io sapevo che la moglie e i figli in effetti... non tanto la moglie perchè... ma i figli vivevano il ritorno del padre come il ritorno di una persona estranea, insomma. Poi, per lo meno da parte del figlio maschio cioè è stato una cosa... un attaccamento direi morboso a questo fatto che il padre lì è sempre mancato, era sempre assente, proprio adesso lo venera, benché sia morto il padre, lo venera proprio come una persona che ha fatto un sacrificio enorme, perchè effettivamente ha fatto un sacrificio enorme, perchè quando è tornato qui a Montorio, è vissuto ancora qualche mese e poi è morto. quindi proprio una vita terribile, di grossi sacrifici, di vita solitaria, quindi con tutto quello che comporta, una vita di una persona sola che sta fuori, che non consuma neanche la dieci mila lire per nessun tipo di svago perchè lo stipendio come lo prende lo manda alla famiglia, cose inaccettabile per me, era inconcepibile che una famiglia potesse vivere in quelle condizioni, pensavo ma perchè non andate anche voi.

*Claire* E questo che ha diviso...

*FB6* Questa divisione non l'ho mai accettata, non l'ho mai accettata. Ah, sì, ci sono stati anche dei casi... Mio padre per esempio è stato del parere che... lui per esempio è andato soltanto per vedere se si trovava bene, perchè poi, insomma traslocare la famiglia, intera di parecchie persone, allora erano quattro figli, ancora non c'ero, io sono nata quando lui è tornato dall'America. E però non avrebbe fatto una vita intera così, lui separato dalla famiglia, non l'avrebbe mai fatto. Assolutamente, come carattere dico, non avrebbe mai accettato una situazione del genere, se avesse deciso di rimanere in America avrebbe sicuramente fatto andare anche tutta la famiglia. E ci sono state molte famiglie di questo genere, famiglie veramente divise in modo assurdo, per me è inconcepibile una cosa del genere.

*Claire* È partire anche per tornare, no, uno vuole stare in Germania, tornare...

*FB6* Tornavano proprio... ma erano contatti ti giuro *Claire*, non più di due o tre volte l'anno. Forse per risparmiare anche quel misero viaggio che... è terribile. Ma insomma io personalmente non l'ho vissuto, voglio dire la mia famiglia...

*Claire* Ma ne eri consapevole.

*FB6* Ma la vedevo più come una cosa... cioè non ci davvo molto peso, questo peso che poi io ci ho dato, ce lo do adesso che ho trenta-cinque anni, forse anche dieci anni fa, ma non al momento, io vedevo beato te che ritorna tuo padre con la valigia piena di cioccolato, di cose, cioè era la cosa, papa che ritorna, tutti contenti, così. Non ci davvo certo il peso che aveva, insomma, di una famiglia che veramente, ma anche la moglie che... sì, l'affetto, tutto quello che vuoi ma che unione potava esserci con un marito che non vedi mai. Due o tre volte l'anno ma guarda che... quindici giorni, un mese forse in un anno, facendo i calcoli così e si vedevano un mese. Cioè una trentina di giorni l'anno. E ma eh...

*Claire* Durante venti-cinque anni, è poco.

*FB6* Eh ma è terribile. Terribile veramente.

*Claire* Ma allora quando... dopo la scuola hai sentito che c'era una mancanza di lavoro, che le tue scelte erano limitate?

*FB6* Ristrette, limitate, questo sicuramente, anche se come ti dicevo, sicuramente lì per lì avrei voluto anche lavorare, tutto quanto. Per mia fortuna o disgrazia non lo so, poi mi sono subito imbarcato in questo cammino di niente, lascio perdere, e basta. Quindi mi sono fermata. Comunque adesso capisco benissimo, c'ho anche i figli, ma a parte quello, se non fosse per la questione personale voglio dire, guardandoti intorno sai che insomma... le risposte di lavoro sono poche, pochissime, direi nulle.

*Claire* E anche tutti voi della stessa età l'avete vissuto, no, questa mancanza di lavoro...

*FB6* Certamente, anche se il fatto, per esempio le mie amiche o i miei amici, i miei coetani insomma, hanno studiato, Maria-Teresa si è laureata adesso, e anche le altre persone si sono laureate tre, quattro, cinque anni fa, quindi non potevano pretendere di lavorare prima ancora che finissero gli studi, hai capito, quindi è una cosa più recente, è di adesso diciamo, poi

ognuno ha preso la sua strada, chi sta a Roma, chi sta a Campobasso, chi sta... voglio dire si sono persi un poco i... hanno trovato anche il loro lavoro diciamo. Chi ha trovato il lavoro, chi vive fuori... cioè è rimasta fuori dopo avere preso la laurea, è rimasta nel posto in cui studiava, piccoli lavori per il momento, poi secondo come andò il lavoro effettivo oppure, non lo so. Si sono persi anche un po' i contatti, non so neanche bene che fine abbiano fatto insomma. Chi si è sposato, e continua a lavorare fuori, chi a Roma, chi insomma. Quindi in realtà non abbiamo sentito tanti anni fa questo problema, questo era un problema più attuale, perchè studiando fino a pochissimi anni fa, è chiaro che il lavoro non lo puoi pretendere prima, no.

*Claire* Ma ha anche un impatto ancora, per esempio sulla tua vita, perchè c'è tutto questo con la scuola, se non c'è gente non ci sono clienti.

*FB6* Questo sicuramente, eh al livello personale e generale anche. Certamente, c'è una ripercussione pazzesca in questo senso qua, che ti accorgi che, chiaro, che se non c'è lavoro, la gente viene ad allontanarsi, volente o nolente, perchè purtroppo se devi andare fuori devi andare fuori, non c'è... E questo va tutto a discapito di quei pochi che vogliono rimanere, o forse saranno anche molti ma sono costretti ad andare fuori. E chiaro che c'è una ripercussione, grandissima ripercussione. Questo sarà un guaio per i nostri figli. Perchè oggi c'è il problema che non ci sarà più l'asilo, poi non ci sarà più l'elementare, non è una cosa lontana, è una cosa... abbiamo dovuto lottare per farlo rimanere quest'anno. Quindi è una lotta che si sta facendo adesso, una lotta che non so fino a quando tempo si può portare avanti perchè finché ci sono tredici, quattordici bambini che vanno a l'asilo... Ma se si fermano qui le nascite, fra tre o quattro anni l'asilo si deve chiudere per forza, non ci sono più bambini, come si fa ad aprire un asilo senza bambini. Per le scuole è lo stesso, le scuole se tu pensi che... cioè raggruppando le classi delle elementare saranno più o meno venti bambini. Il numero di una classe in pratica. Non puoi pretendere che inventino delle maestre alla disposizione di venti bambini. Per cinque classi. È un po'... Le medie poi le medie non ne parliamo perchè sarà una cosa proprio... imminente, se non è quest'anno è l'anno prossimo la toglieranno sicuramente. Adesso c'è ancora qualche piccola speranza perchè viene ancora qualcuno da Montelongo, per aiutare, se no in effetti quest'anno la prima media era una sola bambina. Non puoi pretendere che il professore, tante materie insomma per una sola bambina. Per fortuna ce ne sono altre due o tre che vengono da Montelongo, quindi si è raggiunto questa classe. Questa classe, immaginare, perchè saranno tre quattro ragazzi insomma.

*Claire* Ma c'è qualcosa che potrebbe cambiare la situazione?

*FB6* Non lo so se c'è, se in effetti potrebbe esserci qualcosa.

*Claire* Ma si sente che... Montorio si sente un po' abbandonato?

*FB6* Questo sicuramente, è un po' esclusa diciamo come paese. Però la volontà anche manca, anche nelle persone che stanno qui, perchè finché si fanno solo chiacchieri, eh sì, quello è un paese che muore, un paese così, però in realtà se non fai qualcosa di vero, cioè non è che puoi pretendere... È questo è una cosa, io parlo anche per me eh, dico che sono gli altri, siamo un po' tutti, perchè parliamo sì, però in effetti così, però alla fine non fai niente, e quando non fai niente non puoi pretendere che le cose ti cadono dal cielo, no. Bisogna che uno si dia una mossa, se si può usare questo termine. Fare di più, ma avere la volontà di fare veramente qualcosa, perchè finché sono solo le parole, si passa solo alle cose burocratiche, di fare, delegare a questo per fare questo per delegare a questo per fare quell'altro, non si combina niente, questo puoi stare tranquillissima, non si fa proprio niente. Oppure adesso il merito va a questo, invece dovrebbe andare a l'altro, ma questo è competente, questo è più competente.

*Claire* È un po' come una sopravvivenza...

*FB6* Bisogna avere, bisognerebbe che ognuno, nel suo campo, perchè non si può pretendere che un avvocato faccia l'imbianchino e vice versa, però ognuno nel suo campo può dare un con-

tributo, il commerciante nel suo campo, e quindi nel momento in cui arrivano i turisti il commerciante può dare una buona, una buona impressione sul paese, e attirare della gente, volendo. Oppure anche... Cioè, ognuno nel suo campo. Potrebbe fare qualcosa. Poi naturalmente ci vogliono delle sovvenzioni, chiedere delle sovvenzioni, per il turismo, per... Almeno incrementare il turismo che sarebbe l'unica cosa. Che è già avviato, e potrebbe avere uno sbocco immediato. Perché in altre cose già è più difficile, per esempio aprire posti di lavoro, eccetera. Questo sì ma già è più difficile ingranare perché bisogna proprio partire da zero, parlo dell'industria o delle cose, no di cui industrie non ne voglio neanche quelle industrie inquinanti, al livello così, piccole, piccole cose, maglieria, per dire. Piccole imprenditoria, piccole imprenditoria. E per dire, una cosa così.

*Claire* Perché qui a Montorio il turismo, questo ritorno degli italiani...

*FB6* Potrebbe essere,

*Claire* Eh, già è importante, potrebbe...

*FB6* Si deve soltanto sviluppare, quindi essendo già una base, si potrebbe battere su una cosa che già esiste, perché partire da zero è più difficile, poi finanziariamente, anche lì nel campo del turismo altre che sovvenzioni che ci vogliono, sicuramente, però è già un discorso avviato, che potrebbe avere un buon riscontro insomma. Facendo delle... ristrutturando delle case per poterle affittare decentemente a persone che vengono e chiaramente non puoi mandare della gente che vive in città in delle topaie perché non è più una vacanza neanche per loro poi. Non prenderle alla gola chiedendo delle cifre esorbitanti come se fosse Rio de Janeiro perché non lo è, e insomma. Invogliare piuttosto che fare cadere le braccia, essi sono venuti quest'anno, l'anno prossimo non verranno sicuramente. Eh, a questo punto la gente la fai scappare, non la chiami certo, no.

*Claire* Perché la gente si stanca e va da un'altra parte.

*FB6* Eh, dove c'è... perché qui si il riposo, tutto quello che vuoi, però poi in effetti in fondo in fondo qua... cioè non viene dato niente agli ospiti. Se tu proprio lo vuoi vedere che c'ha una cosa bella, ma è nessuno che lo mette in risalto. E proprio quello il bello, nel mettere in risalto quel poco di buono che c'è, se poco, che non è neanche poco, ma messo in risalto è parecchio ma tenuto così passa inosservato, è logico. La gente che è venuta qui, tutte le cose che ha elencato Maria-Teresa, quelle non le sa neanche, ha visto soltanto che c'è la buona aria, che è un paese dove si si riposa, e nient'altro. Non ha visto certo porta San Sebastiano che... l'ha notato solo qualcuno, voglio dire non è messo in risalto quel aspetto del paese.

*Claire* È stato la mia prima immagine di Montorio, ho salito dalla campagna e sono arrivata sulla via là e ho visto questa porta, un ricordo...

*FB6* Già per una persona che insomma, ha una certa preferenza per delle cose. Certe altre, vanno stimolate a farle interessare a certe cose, se no non le vede neanche. Invece se tu glielo fai vedere, come allora alla mostra degli uccelli, se nessuno ti avesse indicato che in quella casa c'era la mostra, ma a chi veniva in mente di andare a vederla, giusto? Già il fatto che uno ti dice lì ci sono gli uccelli, tutti sono andati a vederla insomma. È logico, se nessuno ti indica, nessuno ti propone delle cose, se nessuno ti dice sui colli c'è questo tipo di storia, ma che ne so io che Annibale è passato lì, ma che ne so io. Lo posso sapere io ma non lo può sapere una persona che viene da fuori. Così le fontane che sono chiuse sotto le erbe, ma che ne so io che fontana è quella, insomma. Non puoi pretendere dagli altri, se non ce ne accorgiamo noi che stiamo qui, abbiamo perso di vista tutti i tipi di valori, di questi tipi di valori.

*Claire* C'è un patrimonio naturale, storico, ma c'è anche molto gente qui che possono dare molto a Montorio e anche loro non si sfruttano nel senso proprio, no.

*FB6* Nel senso pratico.

*Claire* Pratico.

*FB6* Nel senso pratico, perchè finché uno parla, non realizzi niente in effetti. Puoi avere anche delle bellissime idee, delle bellissime cose pero, se in fondo in fondo non fai niente rimane sterile quello che tu pensi. Che io parlo e parlo e ti dico bisognerebbe fare questo, bisognerebbe fare quell'altro, pero insomma, tu che fai, niente, non ti muovi? Eh, se non ti muovi non fai niente. E io sono fra queste, nel senso che cioè faccio poco niente, niente diciamo, proprio niente.

*Claire* E che succedera, quale è la storia?

*FB6* Ah! Questo, questo, non lo chiedere a me! Per favore non lo chiedere a me che non te lo so poi dire proprio. Non lo so proprio guarda, non lo so proprio, spero molto che... si arrivi a un accordo tra le persone che sono competenti, che c'è ne sono di persone competenti, potrebbero fare molto, almeno loro insomma. Aiutate anche le persone che hanno buona volontà solo come me per esempio, come altre persone che hanno solo buona volontà ma non sono competenti in certe cose. Si dovrebbe togliere un po' questo (aschio) che si è venuto a creare. Già si sta smossando un po', pero si è venuto a creare un certo aschio fra correnti di persone che bloccano invece di aiutare. Blocca. Prima non era molto così, ultimamente, sono una decina d'anni pure, perchè sono parecchie volte insomma che con queste votazione, con queste cose. Sinceramente si è venuto a creare un clima... assurdo, di divisione nette fra persone che si guardano in cagnetti. Non tanto adesso, qui è smossato adesso la cosa ma se tu venivi proprio nel culmine del... è stato un periodo tragico veramente. Perchè persone che si guardano incagniscono proprio con i dispetti a vista d'occhio. Brutissimo, si sono venuto a creare delle brutte situazione. Adesso ti sto dicendo si stanno smossando un po' queste cose ma non del tutto, bisognerebbe che un certo accordo si venisse a riprendere insomma. Solo l'unione, come si dice l'unione fa la forza, è vero, è una frase fatta ma è una cosa vera. Anche perchè qui, siamo talmenti in pochi che... cioè se ci si divide anche quei pochi allora non puoi assolutamente... Se si va in accordo, tutti insieme, così, chi fa una proposta, bisogna anche bocciarle queste quando non vanno, giusto? Quindi non sempre devi andare in accordo, devi anche controbattere, vedere quale è la proposta migliora, le cose da farsi, pero alla fine dopo un buon dibattito sereno, senza troppe, bisogna trovare una via in commune per lavorare insieme, perchè finché si lavora separati non si combina niente, perchè si va contro corrente, sempre. Se questo gruppo fa questo tipo di cosa, quest'altro gruppo per prevaricare l'altro fa una cosa e magari ci aggiunge una cosa per essere migliore e vice versa, insomma non si puo andare avanti. No non si conclude, di certo, bisogna riprendere, lavorare insieme. Quando si raggiungera questo pensiero di poter lavorare insieme, credo che qualcosa si potrebbe fare, si potrebbe raggiungere. Ma è difficile ancora.

*Claire* Di Montorio si vede inserito nell'Italia,

*FB6* Povero Montorio!

*Claire* No, nel senso di che sta succedendo adesso, l'economia dell'Italia, c'è qualcosa, succede troppo lontano, che non tocca Montorio?

*FB6* Ma le cose di legge chiaramente tocca sempre pure Montorio perchè è logico, le cose di legge vanno così. Pero siamo sempre un po' ovattati, le cose le sentiamo un po' ovattate. In fatti quando succede qualcosa di importante, che sentiamo giornalmente che succedono in Italia giustamente, e poi magari sentiamo che è una cosa molto vicina, cioè è successo qui vicino, a Santa-Croce, oppure insomma nei paesi intorno, o addirittura quando succede qui a Montorio, è una cosa, è una cosa, fuori dal commune, fuori del normale, come quando è successo che c'era uno brigadista rossa che era di Montorio. È stato un colpo terribile, non si parlava non si parlava d'altro, era è stato un colpo proprio incredibile, questo per dire. Come qualsiasi cosa importante, che succede giornalmente, quotidianamente in altri posti, che insomma ti sfiorano, le senti pero insomma... Poi quando succede qui e allora... siamo anche noi nel giro.

*Claire* Eh sì, siamo vicino a noi, perchè è un paese d'agricoltura ancora, succedono tante cose adesso con gli accordi di Maastricht, sembra molto lontano. E quale è l'immagine che ha di Montorio oggi, come, un'impressione?

*FB6* È una risposta difficile, perchè... Non lo so, lo vedo come un paese che ha ancora poco da vivere, purtroppo. Lo vedo su una brutta piega, vorrei che non fosse così, però sinceramente la mia idea è questa.

*Claire* Ma è anche una scelta di rimanere.

*FB6* Ah, sì quello purtroppo. Quella scelta è già fatta, mio marito se ne sarebbe andato già da un bel po', e io invece sono attaccata a queste pietre qua, troppo. Non riuscirei a ricominciare altrove, proprio no.

*Claire* Ma è un bel posto, si capisce.

## HA1

### Sommaire du récit : données sociologiques

*Cet homme est né dans les années 1920. Il a terminé la cinquième année d'études primaires. Il a émigré, a vécu à l'étranger pendant plus de 15 ans et est revenu au pays où il fait toujours de l'agriculture. Le couple a trois enfants, un fils et deux filles, qui sont mariés. Le fils a quitté le village de façon définitive. (Le répondant est décédé en 1995.)*

*HA1* ... l'accento nelle lingue, tutti quelli che imparano un pò a un età è più difficile, mentre i ragazzi non lasciano trace. È un età molto tenera, rimane meglio, praticano di più, poi i ragazzi giocono, parlano a scuola, dell'uno e dell'altro si perfezionano. Mentre l'anziano è un pò più chiuso, come per esempio io, stando in Canada non potevo fare la vita che facevano i giovani, perchè se no i soldi da parte come campava la famiglia qua poi. E io ho avuto queste due ragazze femmine che stavano ( ) ai quei tempi si pagava cento mila lire al mese, e cento mila lire al mese era pesante averle. Poi non basta solo quelle, perchè quelle era mangiare e dormire, ma poi le spese che in quei tempi il governo italiano non dava aiuto come oggi, oggi ci stanno i libri, gli autobus, i trasporti, non paga, ci sono molte agevolazione. Naturalmente io dovevo rendere conto delle spese che sopportavo, primo ire là, perchè dovevo pagare l'affitto di casa, dovevo mangiare, dovevo vestire, e spese per andare sul lavoro, ho lavorato lontano, e con quattro ticket al giorno, andavo quasi come qui Termoli, la mattina dovevo alzarmi alle quattro, per poi trovarmi alle sette sul lavoro, dovevo camminare a piedi dove non c'era il trasporto comunale nella città. Allora si faceva casa e lavoro.

*Claire* Ma come è successo che lei ha deciso di andarsene in Canada?

*HA1* E per questo, ho deciso di andare in Canada perchè non c'era il liquido, i soldi, perchè qui i contadini in genere, le risorse per vivere, per mangiare c'è l'hanno tutti, quindi non è che soffrivono di fame, che sono dei produttori. E allora questo grano e altre cose si trasformava in natura per mangiare, come pane, facevamo pane a casa, maccheroni e poi c'hai i polli, i conigli, allora c'avevamo ancora le pecore, c'era l'agnello quindi come mangiare tutto pero soldi, non ce n'erano. Quindi era una cosa un pò, crisi di soldi. Differente di oggi, oggi sono le pensione, allora i vecchi di pensione non ce n'erano. E come si fa. E ho deciso di emigrare per aiutare questi figli se permettevano allo studio, e di fatto poi così è successo che si sono messi a studiare, e devono completare, e io ho dovuto rimanere là. Se no poi sono andate all'Università, la stessa cosa, l'Università costava allora, perchè dovevano comprare i libri, e stai fuori di casa, l'affitto di casa dove vai a abitare, vanno a essere pagato. E la stessa cosa, viaggi di treno, e sono rimasto ancora fin quanto questi ragazze avesse completato gli studi. Nel frattempo il figlio maschio Diodato ha deciso di venire anche lui in America, aveva già 19 anni, faceva le scuole qua secondo anno di liceo, è venuto là, e l'ho dovuto inscrivere a scuola. In Canada il governo non riconosce la chiesa cattolica, non paga, quindi bisognava pagare, se no bisognava andare nelle scuole così. Allora ho pensato di mandarlo all'Università è ho dovuto pagare gli otto mesi di scuola, pagavo cento dollari al mese. E quindi hai fatto un'altra spesa di otto cento dollari. Poi doveva mangiare, si doveva vestire, frequentava lo sport, mo ci volevano le scarpe da ski, ma è necessario per un giovane praticare lo sport. E poi si pratica la gente, si impara a parlare. E quindi ho dovuto aspettare un altro due anni e mezzo circa, quando ha finito le scuole, poi se ne venuto a Montreal. E là ha cominciato a fare qualche lavoro come giornalista dello sport, faceva parte dello sport, poi è uscito la radio, gli hanno dato un posticino alla radio, e ha cominciato a non più avere bisogno di me. Marialina si era laureata, è rimasta solo Leonilde, poi ti fai un pò anziano, la gente i (portanti) non gli volevano tenere più perchè non ne avevano bisogno.

La padrone di casa disse a me voi qua ci potete stare, nessuno vi caccia fuori, pero io vi do soltanto le lenzuole, la rimanenza per pulizie di casa, rifare i letti, dovete fare tutto voi. Naturalmente mi si è aggravato il lavoro, il sabato che non lavoravo col la compagnia, mi toccava fare spese, pulizie di casa, preparare la cucina, è legato sempre al lavoro perchè voi sapete che le case là sono un pò, non li puoi tanto trascurare perchè c'è il legno, si formono gli insetti, e allora tutte le settimane, con uno straccio bagnato col (...pine), dovevo pulire il pavimento, tutte cose cosi. E poi la famiglia naturalmente non la potevo più trasferire in quanto erano fatti tutti grande qua. Voi sapete bene che in caso voi volete trasferirvi qui, se sapete la lingua, come avete la coltura forse è facile avere qualche posticino, perchè conoscendo altre lingue, è facile che qualche ditta vi assuma, come interprete, cioè. Pero per imparare una lingua, portarla al livello culturale, ci vuole il tempo. Allora uno già è anziano, poi si mette a studiare un'altra lingua, e chi ti dice che non si stanca e non fa ne l'uno ne l'altro. E così ho pensato di ritornare, e stare qui. Ma se no, mi ci ero quasi abituato, nel clima e cosa, mi ci trovavo abbastanza bene, se avesse avuto la famiglia stavo bene perchè avevo un lavoro fisso, e quando uno c'hai un lavoro fisso uno si regola alle spese, quello che puoi, quello che non puoi fare, e stai bene. Tanti i miei compaesani, stanno bene là. Il clima se l'hanno, come si dice, si sono ambientati. È freddo, eh va bene, ti metti u capotto.

*Claire* Lei conosceva qualcuno prima di partire, c'è qualcuno che l'ha aiutato?

*HAI* Sì, sì. C'avevo un fratello di mio padre là, pero quello che si è interessato di me è stato mio cognato, l'altro che ha sposato a la sorella di mia moglie, il padre di Maria, quella che è venuta con te. Lui già, è emigrato da giovane, aveva già un bel posto perchè da giovane era andato un pò a scuola, parlava bene l'inglese, si è imparato il lavoro, e lui m'ha fatto l'atto di richiamo.

*Claire* Era necessario averne uno.

*HAI* Sì, ci voleva in quei tempi uno che ti garantiva il posto di lavoro, un altro che ti garantiva per la casa, per apogiarti a dormire se no, diventavi poi gente che dovevano restare fuori di strada. Là, non è come in Italia, magari se dormi fuori, ma là fa freddo no. Perchè il governo canadese a fino un anno, non assumeva nessuna responsabilità di quest'emigrante se si ammalava, bisogna di ospedale o qualcosa, niente, non dava soccorso di niente. Dopo di un anno, si cominciava ad avere i diritti, secondo le legge. Non c'era disoccupazione, in quei tempi non c'era disoccupazione là, cioè non pagavano la disoccupazione perchè i disoccupati ci stavano. Ma ci stavano quelli... gente un pò parassiti, gente che non vogliono lavorare, ci stava una mensa, per questi gente che non lavoravano, e vedevo giovani che andavano a fare la fila per pilliare un pò di pasta calda. Se lavoravano i nostri, è vero che noi abbiamo lavorato come si dice, quello lavoro che non hanno voluto fare loro, pero ci stavano tante cose che loro non potevano fare. Allora era facile trovare lavoro, allora sì, nel '51 il Canada aveva molti lavori aperti, basta vedere soltanto nella costruzione hanno fatto dei paesi nuovi, figurati quanta gente veniva impegnata. Il governo sulla ferrovia dove stavo io ha rinnovato tutta la linea ferroviaria, e non solo quando ha terminato quello di Toronto-Montreal che per loro è considerato linea principale, perchè prendi due grande città, allora hanno pensato di rinnovare tutta sta linea. Dove stavo io eravamo trecento operai, figurati che posto, che poi via facendo sono usciti i macchinari, il lavoro camminava. Ma di canadese non veniva nessuno.

*Claire* Chi lavorava con lei?

*HAI* Italiani, pochi greci, jugoslavi sì, polacco, ucraini, russi, queste erano gente come noi, più adatto al lavoro, i greci non troppo. Poi altri reparti di lavoro migliore come i break-men, quelli che formavano i treni, quelli lì ci voleva un pò di scuola, ci doveva capire bene, allora capace di vedere qualche giapponesi o cinesi, raramente pure. E gli altri erano tutto quasi canadese oppure quelli che venivano dall'Inghilterra, oppure quelli che venivano delle colonie inglese come gli irlandesi, trovavano quelli lavori là e erano pagati un pò di più, più di noi.

*Claire* Perché?

*HA1* Perché sono lavori un pò diversi, più specializzati, e lavoravano meno di noi, ma purtroppo l'operaio operaio, senza mestiere va sempre un poco male, lavoro pesante e pochi soldi. Comunque poi mano mano, gente che si è impegnato come per esempio io, ho fatto un pò di sacrifici sono andato alla scuola serale, per imparare l'inglese. L'Ontario il francese non lo parla neanche gli francesi stessi, perchè io cercavo di... anche perchè andavo a Montreal spesso perchè c'era una zia, la sorella di mia madre, e avessi voluto capire qualcosa. Capivo le parole che si avvicinano a l'italiano, ma questo non è che puoi... quando uno comincia a conversare la lingua allora puoi dire qualcosa. Per esempio voi siete al livello di poter conversare con tutto l'italiano perchè vi spiegate molto bene. Ora questo sciogli-lingua giorno per giorno va sempre meglio, pero vi dovete impegnare, non si impara raccogliendo soltanto parole per strada, magari è necessario incontrare qualcuno che sa l'italiano. (...) Ma io col francese so zero. Faccio qualche parole così, che ci fai con una parola. E i stessi francesi, c'era un ragazzo Gianni, (...) Inglese andando a scuola, là si scrivevano le parole, e mano mano si è cominciato a imparare. E allora si comincia a leggere qualche libro, per esempio a scuola ci davano certi libri del Canada, dove c'era tutto i laghi, le risorse del territorio e del sottosuolo, la popolazione, 17 milioni ieri. Poi ho lasciato con 19 milioni e si era fatto la bandiera. Sotto Pearson, liberale. E per dire come sono le cose, che per avere una vita migliore, è necessario capire la lingua dove si rissiede. Allora puoi avere qualche comodo, posso avere fiducia perchè hai capito. Quindi io dopo tre anni so riuscito a farmi capire. Anche per telefono, perchè io sai che facevo poi, viene chiamato track worker, lungo la linea come fosse Larino fino alla stazione di Ururi. Quella linea là, la mattina andavo col treno, e poi me ne dovevo scendere a piedi, controllare, gli scambi, gli switch, quelle deve essere perfette se no fai il dirailamento.

*Claire* Quale è stato il primo lavoro sulle ferrovie?

*HA1* Io sono stato sempre là pero non facevo quel lavoro perchè non riuscivo a parlare bene, e non te lo fanno fare perchè è pericoloso. Là un anziano canadese ha fatto succedere un incidente (...) E l'hanno tolto il lavoro, era canadese, un pò anziano. Allora prima di fare questo lavoro ti fanno un esame, ti danno u time-paper, l'orario dei treni perchè tu vai lungo la linea devi sapere se viene qualche treno se no, te ne vai, bisogna camminare contro traffico, che là è tutto doppio binario. Sempre guardare il treno, non avere il treno alle spalle, non vedi e quindi forse succede qualcosa. E per fare questo bisogna capire un pò quello che ti dicono, se ti fanno l'esame, bisogna sapere rispondere alle domande. E come se fai una scuola guida. E quindi stava anche bene come posto di lavoro perchè non ero più sotto un altro, il capo-squadra, che là si chiama il boss. Indipendente, pero devi sapere quello che fai. Quindi mi era bene come posto di lavoro, poi con il trasporto non pagavo il treno se andavo a Montreal, avevo due passe all'anno per girare il Canada addirittura, nelli Stati-Uniti, potevo viaggiare.

*Claire* Erano le ferrovie che pagavano il corso d'inglese?

*HA1* No, no. L'aiuto era il centro assistenza emigrante, come qui c'è il centro assistenza ( ) di guerra. Allora il governo canadese si girava apresso questa cosa che poi per noi è stato la chiesa cattolica a fare questo. Pero forse il centro assistenza emigrante avrà dato qualche cosa per pagare l'insegnante, noi pagavamo soltanto l'iscrizione cinque dollari. Se li volevi riprendere indietro te li davano pure, ma molto di noi l'ha rimasto alla chiesa come offerta. Quindi qualche cosa il governo l'ha fatto per l'emigrazione, pero sono stati il nostro popolo che stava là che ha creato questo centro assistenza, chi voleva andare a scuola poteva andare. (...Gli polacchi in Italia in autobus che vendono cose) Qua in Italia non c'è lavoro per loro, nazione vecchie non hanno... è piccola, l'Italia è piccola di fronte al Canada, il Canada fa sei volte l'Europa, non si scherza. E per dire che il Canada c'è molto da scoprire, e allora quella gente che sta là, non sembra niente di fronte alla nazione, 27 milioni si ma per quella cosa là che sono. Stanno i popolo assai, comincia un pò Niagara Falls, poi viene Hamilton,



è la seconda città industriale, poi c'è Toronto naturalmente che è una metropoli, e poi questi paesi così come Kingston...

*HA1* Sono tutti villaggi di 250 famiglie, abitanti, poco, come di Montorio, Montorio Montelongo, paesi così. E buona parte di loro contadini. In questi paesi cominciando da Hamilton verso (Grandford), tutti contadini. Ma belle terre però, eh, belli terreni, ciliege, mele, queste cose qua. Anche nel Quebec fanno queste cose qua, mele, ciliege. Ma là stavano provando (? agrario), per fare maturare il grano, e a fin quando sono stato io facevano le prove, cercavano di colpire un clima più adatto per la maturazione, ma pare che non ancora riuscivano... perchè mettevano ogni quindici giorni facevano (...) Ogni farma ha 25 ettari, non mi viene in mente come si chiamava questo frazionamento, ma parlavano perchè il governo faceva una farma di 50 acri, faceva a casa, a barn come io ho la stalla là, e dava un pò di aiuto. E io ho parlato con diversi contadini quando lavoravo lungo la linea, ho conosciuto abbastanza la zona del sud del Ontario.

*Claire* Li sarebbe piaciuto forse comprare una terra là?

*HA1* Se stavo là sì, sì perchè mi piace il mestiere mio, era quello, purtroppo sono rimasto fermo in quanto non ho avuto la famiglia con me, e allora non puoi fare niente.

*Claire* Costavano molto queste terre?

*HA1* No, no, là si pagava ai tempi miei, come spese in tutto un paio di dollari per ogni acri, due dollari, ma non li volevano nessuno però, nessuno li comprava, erano terre ricche ma nessuno li comprava, i canadesi, nessuno di loro li comprava. Tutti quelli che ho incontrato nella campagna erano italiani, tedeschi, danimark, quelli ce n'erano molto, e questi russi, polacchi, la zona nord dell'Europa, come ukraina. Quelli si erano appassionati e io li trovavo là e mi dicevano chi era da Danimarka, chi era della svezia. Ma no inglesi, qualche inglese aveva il possedimento, grandi terreni. Ma questo era che qualche inglese lavorava in ufficio e aveva questo possedimento. Tasse so poche, in Canada sui terreni si paga poco, si paga poco oppure niente. E quindi se avevo la famiglia l'avrei fatto anch'io, perchè è una bella zona, da Toronto andando verso Niagara Falls è una bella pianura, terreni puliti.

*Claire* Ma lei pensava che era meglio partire da solo?

*HA1* Eh ma, si capisce, appena mi sono arrangiato io, io ho dovuto dormire dentro i wagoni di treno, letti a castello, sul posto di lavoro, non solo io ma i due-trecento che eravamo, hanno usato tutti i wagoni di treno, hanno messo i letti a castello, ci stavamo otto persone, una stufetta in mezzo, perchè là era necessario il calore. Poi che succedeva, appena la sera era un pò freddo, poi si portava la stufetta dentro, si riscaldava e durante la notte era un sudore, non si poteva dormire, non si stava bene. L'acqua per esempio veniva portata con le cisterne, auto-cisterne con un rubinetto, e ci dovevamo lavare dentro una bacinella, e quindi è stato duro i primi tempi in questa situazione per dormire, pulizie. Per esempio io facevo pure il barbiere là, tagliavo i capelli se no ci facevamo i capelli lunghi.

*Claire* Ma dopo quando lei ha avuto un affitto a Toronto il tempo si faceva più lungo...

*HA1* Sì, poi che successo, molti italiani che avevano la famiglia hanno avuto più problemi, perchè non davano le case in affitto quando avevano i figli, perchè sai i ragazzi come fanno. Quelli hanno sofferto molto di più di me perchè io stavo dentro un wagone di treno che era uomini mi sono rassegnato e va bene, però uno che c'ha la famiglia come può fare. E molti sono andati a finire in campagna, che poi naturalmente erano quelle case abbandonate, per metterle a posto lo stesso andavano facendo la legna per riscaldarsi, e i ragazzi che hanno lasciato un clima hanno trovato un altro, la donna la casalinga per esempio abituata in un modo si vedeva abbandonata dentro una campagna... Allora quelli sono stati i primi, che sono rischiatati hanno comprato la casa, poi è andata bene. In quei tempi una casa discreta si pagava quattro o cinque mila dollari, una casa discreta. In tanto, un pò hanno fatto loro, un pò se l'hanno fatto prestare dai parenti che conoscevano là, mettevano due mila dollari, si mettevano dentro la casa, e allora cercavano di pilliare a uno come me, solo, e noi poi

eravamo contento perchè sempre dentro una casa ci stava, c'era la donna che puliva, stavamo più meglio, l'acqua calda si faceva sopra i carboni, ma stavamo già un pò discreti e loro con i soldi nostri pagavano per esempio la luce, il telefono, pagavano non so, un pò di queste spese della casa. E l'altro pagavano il morgage, che poi questo morgagio era aperto, non come prima. Prima mi dicevano che il morgage era chiuso, per esempio ti davano sta casa, non so il governo, la banca, pero dovevi dare al riscatto tanto al mese. E era meglio come administratione perchè quando uno puo pagare la casa in tre anni, la banca ha già ritirato i soldi per investirli da un'altra parte, se no, che fai. Ma hanno fatto bene così, allora i lavori si sto stati, dopo hanno aumentato un pò la paga, i case sono aumentate, i guadagni sono aumentati e hanno pagato la casa. Si sono trovati bene quelli. Quelli che stavano male, male male, poi si sono trovato bene bene. Poi hanno cambiato la casa, per esempio quella lì faceva tre mila l'altra l'hanno fatta cinque mila, sette mila, e si compravano un'altra più nuova. In Canada l'emigrazione si muove, il popolo si muove per categorie, per esempio nella zona dove stavano gli italiani, prima ci stavano gli ebrei, dopo del ebrei sono venuti gli italiani, dopo l'italiano la nuova emigrazione è portoghese. Quando sono stato io, saranno dieci anni non ricordo esattamente, sono tornato là per visita, tutta la zona dove so stato io tutto portoghese. E allora si gira perchè quando hanno lasciato quella zona gli ebrei, che hanno fatto le case nuove, chi se la poteva comprare la casa nuova, chi teneva i soldi. Poi per andare fuori ci vuole la macchina, mentre loro gli ebrei avevano la casa e avevano la macchina, e se ne sono andati. Con la differenza che vendevano quella casa vecchia 17 000\$, andavano a comprare casa nuova per 18 000\$. Ma come fai a comprare questa casa là e poi vai a piedi? Il povero ha bisogno di avere il trasporto comunale, per la città. E così gli ebrei che avevano più soldi si sono trasferiti. Quanti soldi se l'hanno fatto pure gli italiani, hanno fatto pure loro lo stesso, e sono venuti i portoghesi poveretti, emigrati. E così in Canada si fa un giro, il popolo si muove secondo le possibilità, pero è una bella affare, case nuove. (...)

*Claire* E così lei è stato sempre in affitto?

*HA1* Sì.

*Claire* E come era, lei poteva mangiare con la famiglia, lei aveva un pò di compagnia?

*HA1* Io ho mangiato un pò in famiglia, pero non andava bene perchè si doveva aspettare il padrone di casa per mangiare. Allora io che lavoravo otto ore in ferrovia, alle quattro e mezza ero a casa, mentre questo padrone di casa che non aveva il lavoro come me, una volta faceva una straordinaria, e si presentava alle sette, le otto a sera di questi giorni. Allora io aspettavo, aspettavo, ma siccome io non sono troppo capace a cucinare, ho resistito un pò, poi ho chiesto alla padrone di casa, ho detto vedete la situazione qui per me non è buona perchè io torno alle quattro e mezza, anche alle sei va bene perchè ti cambi, ti lavi, passa il tempo allora anche le sei va bene, dico mi cucino per conto mio ma non sapevo troppo fare, m'arrangiavo. E così dice sì, ma sotto dovevo andare, mi dovevo arrangiare con una stoffarella, poi mi cucinavo io quando volevo. E che vuoi fare, questo era, ti davano una stanza per dormire, facevano una pulizia, cambiavano lenzuole, ti facevano il letto la mattina, e pulivano, la padrone di casa. Quello che poi non l'hanno fatto più, mi diceva la padrone di casa a me mi conviene più andare a lavorare, ma la casalinga è un mestiere che sembra che vale poco, ma è pieno di sacrifici, sta sempre dentro, e non si finisce mai di lavorare, è vero? Allora questi qui come si sono fatti i figli un pò grandi, andavano a scuola, si erano fatto autonomi, a mamma poteva ire a lavorare, li preparava qualche cosa u lunch, andavano a scuola, e quelli che stavano vicino dovevano andare a casa a mangiare, e la signora ha cercato di andersene a lavorare ha detto mi sento meglio. Stai in compagnia, il tempo passa migliore. Magari doveva lavorare di più perchè quando era fine settimane si doveva mettere a lavare, stirare. Tutti i lavori.

*Claire* Ha vissuta sempre nella stessa famiglia?

*HA1* No. So stato con mia nipote Nenella, quando lavoravo verso ( ) nella città, esse c'aveva una casa là so stato con esse. Un paio d'anni, poi avevo qualche trasferimenti di lavoro, cercavo di essere più vicino al lavoro. La mattina mi dovevo alzare troppo presto per trovarmi alle sette sul posto di lavoro. (...) E così ho cambiato diversi posti della città. (Se stavi in un posto dove c'era molta emigrazione, stavi male perchè stavi a quattro o cinque in una piccola stanzetta. Se andavi dove c'erano tutti inglese, tenevano le stanze vuote, poi quelli erano piuttosto razzisti, se sapevano che eri italiano, non ti davano una stanza. E allora ti dovevi stare insieme agli italiani, e male come stavi.) Ci siamo addattati. Anche perchè la legge aiutava, dice è meglio se stanno riparato, se poi devono stare fuori. È autorizzato, se no la sanità, il controllo della salute, non permette queste cose qua, in una stanza ci deve essere una persona, specialmente se è piccola. Davono l'autorizzazione, arrangiatevi voi, come potete fare, non è che la sanità proibiva alla padrone di casa, dice tu questi non puoi tenere qua, uno e no cinque, no, no, nessuno diceva niente. E poi se ci stava qualche vecchio emigrato italiano che se n'era andato fuori zona, si iva là e si stava meglio, che non c'erano altri emigranti. Io so stato una volta, verso Oshawa, ha avuto una stanza solo per me, e pagavo lo stesso come se ero in cinque. Pero un pò al di fuori della comunità, io per vedere i paesani, gli amici, la domenica partivo di là e me n'andavo alla chiesa nella parrocchia di Santa Agnese per rivedere i paesani. Mi sentivo qualcosa così, ero troppo solo. Là per esempio se uscivo facile potevo trovare un altro italiano, ci mettevamo a parlare. Avevano messo a posto molte cose, mi piaceva, andavo là, gli ragazzi giocavano a pallone, noi facevamo pure una scoparella con i carte così, stavano i tavolini.

*Claire* Ma è necessario avere amicizie.

*HA1* Eh, sì, mentre là dove ero andato stavo bene perchè il bagno lo trovavo sempre libero, mentre là no, il silenzio, erano poca gente, arrivavano a una certe ora tutti zitti, si riposava mentre là, chi si ritirava a un orario, chi... si capiva poco. Specialmente il sabato sera, che poi veniva la domenica che era giorno di riposo, poi ogni tanto arrivava uno accendeva la luce, spegneva la luce, non si dormiva. Poi io non uscivo, se uscivo mi ritiravo presto, che non andavo a posti come andavano gli altri, andavano a divertirsi, perchè pensavo alla famiglia. Là quando si esce si spendono i soldi, per non spendere i soldi devi andare al cinema, io me n'andavo al cinema, pagavo un dollaro. E poi facevo pure questa specolazione, se entravi al cinema verso le tre, pagavi non un dollaro ma 0.75\$, ci usciva pure per ti pilliare una bevanda dentro il cinema, ti portavano quelle pepsi-cola, coca-cola, questi cose così. E spendevo un dollaro tutta la serata. Mentre quelli là spendevano un dollaro soltanto per bere un bicchierino di whisky così, costava un dollaro. Poi si mettevano un pò allegro e... i soldi se ne vanno. Io non lo potevo fare, non lo facevo. Piuttosto eravamo uniti con altri come me, suonavamo, c'era uno che suonava il mandolino, un altro la chitarra, io suonavo il fisarmonica, allora i stessi italiani che ci conoscevano facevano qualche feste in famiglia, compleanni e cose, andavamo, e ci divertivamo così, sopra la terrazza. Non è che ci pagavano, no, si mangiava qualcosa così e si passava la serata. Questo sì, questo lo fatto quasi quasi tutte le fine settimane, facevo questo coso qua, eh unito dentro una famiglia. Pure in mezzo a questi polacchi, ucraini, lavoravamo insieme, e m'invitavano. Là c'è gente che quello che guadagnano in cinque giorni, lo spendono in una sola sera. Stavano un giovane ucraino che lunedì mattina mi chiedeva un dollaro a me oppure li dovevo pagare un caffè. E come fa? Giocava. E era sempre giusto giusto, andava a comprare un vestito a rato, li davano in anticipo poi pagava alla settimana. Stava sempre a zero. Io questo non lo potevo fare, la famiglia qua come campava. Quando vai in questi bar allora spendi soldi. Ci sono posti dove non si usa bicchieri si usa bottiglie, e una bottiglia se io la comprava mi costava 0.13\$, in quei tempi naturalmente, pilliavo una cassa di birre, e me la tenevo là se veniva qualche amico. U padrone di casa qualche volte ci facevamo un bicchiere amichevole, una volta una mia bottiglia e un'altra volta una sua, e passavamo tempo così, ma ti veniva tredici soldi, e là costava un dollaro, una sola bottiglia, un dollaro solo che c'avevi una cassa.

*Claire* Ma si facevano le feste come si fanno qui, le feste italiane?

*HA1* Sì, la comunità... il sistema nostro fa queste proiezioni, loro specialmente nell'Ontario, a Montreal è un po' più a tipo europeo, e la gente quando vedeva quella folla o quella sfilata, qualche d'uno si mettevano a ridere, sembrava furioso. Visto come facciamo a Montorio, giriamo il paese con il santo, e così si faceva là, nelle parrocchie italiane naturalmente, nelle parrocchie italiane ci stavano i santi, per esempio io facevo parte di una parrocchia dopo di sant'Agnese, San Giuseppe, dove stava Nenella, c'era un giovane prete italiano che era molto bravo, m'ha dato un po' di consigli pure per mio figlio a scuola, hai bisogno, hai bisogno di qualcuno che conosce, che sa. E via facendo per esempio quando sono andato in questa scuola che Diodato ha frequentato, addirittura un professore era di origine italiana, e quello mi ha dato buoni consigli perché io avessi voluto metterlo (al "pensionnat" ma questo professore mi ha detto che lui non sopporterebbe la disciplina, che lui andava a Larino e tornava a Montorio.) (problème de son)

*HA1* Naturalmente i capi ti volevano bene, poi stando sempre quella vita ti impari altre cose e passi a un altro lavoro. Se lasci quello dove vuoi andare, forse c'erano pure, ma magari eri lo stesso canadese che eri conoscenza della lingua, conoscenza del posto, poteva fare pure un corso da saldatore lo poteva fare benissimo se voleva. Presso la stessa compagnia ci stavano aperti dei posti, ma ci vuole sempre un po' di scuola, quindi l'emigrante non può farlo. Potevano andarci loro, però buona parte di loro non erano interessati diciamo no. L'emigrante che era interessato non poteva farlo per mancanza di studi, di lingue, tutte ste cose, erano difficoltà. Quelli che lo poteva fare, bevevano e quei posti così non ci davano. E si perché quel deffettuccio ce l'avevano da bere, e la legge non permetteva stu fatto qua, sul posto di lavoro non dovevano bere, però erano tutti fra loro, si coprivano uno l'altro. Il capo-squadra diciamo così se beveva facevi finta di non vederlo, fin quanto magari si era ubbriacato e dimostrava effettivamente di non essere più di dono al lavoro, e allora non lo potevano aiutare più. Ma se ti vedevano bere per esempio, si coprivano, si coprivano uno l'altro.

*Claire* Quanto tempo lei ha lavorato in Canada?

*HA1* Quindici.

*Claire* Quante volte è tornato in Italia mentre stava là?

*HA1* Due volte. Avevo lo scontro del 25% sulla nave.

*Claire* Ma all'inizio quando lei è partita non se l'aspettava di restare così a lungo.

*HA1* No, ma quando si parte, si parte con un principio che poi via facendo si cambia il programma. Sono andato per un po', poi si sono cambiati le cose perché i figli si facevano grandi, che fai? Io che ho avuto quella esperienza che mi ci sono trovato male quando in mezzo a tanta gente non capivo niente, questa è una umiliazione. Naturalmente quando i figli si sono fatti un po' grandi, per dire la verità, non lo creduto più di trasferirli, per non farli trovare alla stessa cosa che hai vissuto io, questa umiliazione, mentre se venivano da piccoli come sono andati tanti nostri connazionali, che hanno portato la famiglia piccoli, subito a scuola, e i figli facevano da interprete per i genitori. Perché il figlio dopo di qualche anni parlava l'uno e l'altro. Allora andava da una parte per fare spese o una cosa, il ragazzo interpretava quindi la mamma capiva che cosa, eh. Questo ragazzo non ha sofferto a impararsi la lingua perché portato a scuola ha trovato gli amichetti e non l'ha dispiaciuto, anzi si è trovato in vantaggio in quanto ha conservato le due lingue. A fin quanto alla scuola elementare quelli che sono venuti a nove, massimo dieci anni si sono trovati tutti bene. Dopo quell'età hanno trovato difficoltà. Perché erano fatto grandicelli, si vergognavano, so timida a scuola, paura che dice una parola non bene, tutti sti cose qua. E non è buono a una certa età, così pensavo pure io. Poi mio figlio ha deciso così, che cosa vuoi fare, non bisogna interrompere la volontà. Ce li ho detto, che prima di venire che ci avesse pensato, ha detto ci ho pensato, spontaneo, ha voluto così, e vieni qua, che non bisogna fermare la volontà di una persona. Ma i femmine che non hanno detto niente non l'ho detto niente. Lui ha voluto venire, ha trovato a me, è andato a scuola, ha trovato un posto per dormire, ha trovato chi lo dava da

mangiare, chi lo vestiva, quindi non ha avuto problemi, non ha avuto pensieri. Ma gente come lui che è andato in Canada perchè l'ha mandato a chiamare un zio, una cosa altra non ha dovuto tanto lavorare. E allora se l'hanno visto un pò diversa. Eh, sì, devi ire a lavorare, non capisci la lingua, pochi soldi, lavoro che questi ragazzi qui come mio figlio che non ha fatto mai niente, solo studiare.

*Claire* E come è successo che lei ha deciso di tornare qui?

*HA1* È perchè non ho potuto trasferire la famiglia, per questa ragione. N'hai avuto decidere io di ritornare.

*Claire* È stato difficile lasciare il Canada dopo tanti anni.

*HA1* Eh, so stato parecchi anni, avevo molti amici, mi ci trovavo bene come lavoro. Come casa, pure stavo bene, dormivo sotto il tetto, naturalmente d'estate si riscaldava, pero stavo bene in quanto non ero disturbato da nessuno. Stavo bene da una parte, male dall'altra. E così via facendo sono deciso di tornare, non si può fare quella vita da solo per molti anni, perchè poi viene l'età, e io per esempio cominciavo, la sera quando tornavo a casa che mi trovavo lontano così, una mezzoretta pero all'orario di punta, pero gli autobus tutti i stop doveva fermare, perchè molta gente, e arrivavo a casa ci mettevo un ora, il doppio del tempo, e sapete che mi pilliava la sonnolenza. Poi dovevo tornare a casa, pensare se dovevo comprare qualcosa perchè ero solo, mica tenevo il frigorifero, io non c'avevo niente. La padrona di casa mi diceva metti qualche cosa, ma ci mettevo solo il latte, tutta la spese era alla giornata, compravo e cucinavo. Lo stesso per il pranzo, mi portavo il lunch, come si usa là, con la lunch-box, mi facevo gli sandwich, portavo un pò di latte e caffè. Ma il giorno non era... è la sera che volevo la minestra, ci voleva qualcosa, poi mangiare asciutto tutte le volte. E dovevo fare quel altro lavoro. Poi dovevo pensare alla cura della lavanderia, la laundry, ne facevo troppo per l'età che mi cominciava a venire adosso. E me ne sono tornato.

*Claire* E come era riprendere il lavoro della terra?

*HA1* No, qui non ho trovato problemi, a me mi piace, e se avesse avuto la famiglia con me l'avrei comprato pure là i terreni. Avrei fatto il lavoro delle otto ore, sabato e domenica mi facevo la campagna. Perchè mi piace.

*Claire* Ma l'agricoltura aveva cambiato, no?

*HA1* Sì nel frattempo ha cambiato perchè prima noi lavoravamo a trazione animale, vacche, cavalli, mule, asino, così si lavorava allora. E molto lavoro a braccia. Adesso poi si è cambiato, perchè i governi quando vogliono aiutare, quando vogliono fare qualcosa possono farlo. Allora l'Italia, tutti hanno emigrato fuori, i terreni stavano tutti abbandonati. E hanno pensato che era necessario per lavorare questi terreni dare il trattore. Ma i trattori come si compravano, non avevano soldi, e ha cominciato a dare i prestiti, ha cominciato a dare i conti perduti, l'ha aiutato. E oggi ci troviamo con l'agricoltura avanzata, io da anziano continuo ancora a lavorare molti terreni, un pò d'aiuto sì, ma diciamo d'inverno sono sempre io quello che... devo dare gli ordini, se no faccio io, se no faccio io. Non ci sono stati problemi per qua, i problemi sono stati là i primi tempi. Quello che mi sentivo un pò troppo solo che non capivo. Una volta a lavorare sono venuti due ragazzi di scuola così, mi domandavano, e io non sapevo cosa dicevano, se ne sono messi a ridere e se ne sono andati. Io non dicevo neanche una parola, non capivo niente. Una volta ci stava u time-keeper, quello che segnava il ( ), e mi diceva, ci trovavamo al posto di prendere l'autobus, in quei tempi c'erano i tram, "good morning". Io pensavo, che l'unica parola che mi avevano insegnata era la moneta la chiamavano money, sono rimasto così, n'hai risposto niente diceva good morning diceva belli soldi in italiano, dico questo ma che cazzo dice. E poi via facendo hai capito che era buongiorno, good morning. Ah, che brutta cosa quando non si capisce.

*Claire* Ma lei ha imparato l'inglese velocemente.

*HA1* Beh, forse di fronte agli altri perchè mi sono impegnato veramente. Ascoltavo molto, mi rimaneva pure. Quando per esempio a scuola, il maestro che ci dava questo insegnamento

teneva presente, e poi parlava da solo, e se qualche d'uno... che poi là, una parola, chi la diceva di un modo, chi di un altro, non sapevo come regolarli. Ma poi via facendo mi ha detto il maestro non raccogliete parole per strada, perchè qua una buona parte del popolo è straniera e ognuno dice a parola a modo suo. Queste cose qua per lo straniero lo fa imbrogliare un poco, non sai come ti devi comportare. E questo incide molto nel conversare, che hai paura di dire una parola, non sei sicuro. E quindi è necessario prima seguire la grammatica, e poi via facendo si capisce le altre parole. (...)

*Claire* Lei andava spesso a Montreal, ha conosciuto bene la comunità?

*HA1* Beh, c'era mio figlio, c'era mia zia, e non pagavo, punto uno, non pagavo il viaggio. Allora facevo un pò di sacrificio perchè lasciavo il lavoro la sera il venerdì, e tornavo a casa, mi facevo la doccia, mangiavo, mi cambiavo, avevo tempo ancora di andare alla stazione, alle 11:40 partevo, la notte, la mattina mi trovavo a Montreal. Come scendevo a Windsor, l'inter-station, ci stava un tram che mi portava a Papineau, alle otto mi trovavo sopra a Jean-Talon, e allora quello che avevo fatto di riposo sul treno la notte, quando c'era posto, perchè noi avevamo l'ordine che se c'è molti passeggeri dovevamo dare (il posto), chi pagava... E questo succedeva a Natale, per le feste natalizie, tutti i francesi dell'Ontario tornavano a Montreal o altri paesi loro, e ho visto che ci stavano molti francesi, non si dormiva, erano molto vivaci come noi. (Il francese è vicino all'italiano...) E allora mi toccava stare in piedi. (...) Io con me non avevo nessuna valigia, non portavo niente, solo una borsa a mano. Ma andavo molto spesso a Montreal, e mi era pure facile camminare a Montreal con i pullman. Andavo solo alla chiesa San Giuseppe, e poi me n'andavo a piedi sulla montagna, il monte della croce là, iavo camminando, mi piaceva vedere, poi là sopra sulla montagna c'era uno spazio ci stavano i cavallucci con le carrozzelle, come si usa noi a Napoli, a Roma le carrozze. E si vedeva tutto Montreal sotto, bello panorama, mi piaceva vedere. E quindi me ne andavo pure solo, perchè a Montreal pigli un servizio pubblico, e ti porta dritto, mentre a Toronto c'era la (transfert), l'autobus va per diverse strade, e è un pò più difficile per chi non conosce la città. (...)

*HA1* (...) Mi piaceva St-Denis, i negozi... ma più che mi piaceva era il sistema da gente, più contentata e cosa, mentre a Toronto è tipo inglese molto... Là domenica è città morta. La domenica è proprio un lutto diciamo noi, è mortuario. Ma purtroppo so stato fortunato ne di stare a Montreal, ne di imparare il francese, che mi piaceva veramente, sapevo un pò di francese, non troppo.

*Claire* È per quella ragione che lei non si è trasferito a Montreal con Diodato?

*HA1* Ci stava il lavoro, io stavo bene che avevo acquistato fiducia nel lavoro, e i superiori che mi conoscevano, ci rispettavamo, non ho comesso mai un infrazione. Sono stato sempre rispettoso, ho cercato sempre il mio meglio. Non ho dato fastidio anche se qualche cosa non fosse andato... ho cercato modo come rimediare me stesso sotto tutte le mie forze, ma mai ho dato fastidio. Quando mi dicevano di fare una cosa cercavo il meglio che potevo fare senza dare fastidio, quando venivano trovavano e dicevano "ma come hai fatto?" Quindi ci stavo molto bene, con i superiori, col lavoro, perchè dovevo poi andare a Montreal, cominciare di nuovo... Era il fatto che io ricominciavo di nuovo a conoscere la lingua, perchè Montreal è internazionale, si parla italiano, si parla francese, si parla inglese, è una città un pò europea. Ma il posto di lavoro, io per riacquistare una fiducia, una conoscenza, ci volevano anni, mentre ero già pronto tutto, perchè dovevo lasciare il lavoro. E che cosa potevo fare differentemente quando io avessi lasciato Toronto per andare a Montreal, quale era il mio vantaggio. Per stare col figlio, ma mio figlio è meglio che stava solo, perchè se stava con me si faceva troppo comodo, e io poi cucinavo, io facevo spese, se l'ha visto lui. E si è sposato. Si è visto un pò... e si è cercato di sistemare e sta bene. Sta bene così, perchè la vita solo manche va troppo bene, per dire la verità, non va troppo bene. Quindi se si trova, è buono che uno si unisce, si forma una famiglia, se vuoi fare una cosa c'è consiglio. Che è necessario.

## HA2

### Données sociologiques :

*Le répondant est né en 1932 dans une maisonnée de paysans moyens. Il a terminé la cinquième année d'études primaires. Son père a émigré au Canada et il est revenu après quelques années. Le répondant est parti à son tour et ne revient que pour les vacances. Il était employé dans l'industrie du textile et il est aujourd'hui à la retraite. Le répondant est marié et le couple a deux fils.*

*Claire* Quel est votre métier?

*HA2* J'ai travaillé dans la confection pour homme, j'ai travaillé presque toute ma vie là-dedans. J'ai commencé au commencement, comme tout le monde, et j'ai monté jusqu'au poste de contremaître dans une usine à Montréal. J'ai travaillé comme contremaître à Friedman et à d'autres places comme ça, toujours dans le vêtement.

*Claire* Parlez-moi de Montorio quand vous étiez jeune?

*HA2* Les structures sociales étaient divisées en quatre ou cinq groupes. Il y avait les professionnels, les médecins, les notaires, les professeurs, il y avait les artisans, il y avait des cultivateurs qui ne possédaient pas de terre. Ils travaillaient dur. Chez nous, mon père avait une ferme et on engageait ces gens-là pour travailler. Il y avait aussi des circoli. Des circoli, ce sont des associations de personnes de même métier, qui se fréquentent se rassemblent et parlent de mêmes choses. C'est pas tellement pour diviser les gens, mais pour se rencontrer et discuter. Les habitants ne sont pas divisés parce qu'ils ne peuvent pas aller à l'autre place, mais ils discutent entre eux des choses qu'ils ont en commun.

*Claire* Ça inclut les grands propriétaires fonciers?

*HA2* Les propriétaires riches étaient moins nombreux et leurs propriétés n'étaient pas tellement grandes.

*Claire* Est-ce qu'il y avait une grande différence entre les classes sociales? Les cultivateurs étaient-ils autonomes? Il y avait des différences dans le mode de vie? Ils se côtoyaient?

*HA2* On se mariait avec quelqu'un de sa classe sociale. Les professionnels vivaient ensemble, les paysans ensemble, mais en général, on vivait par catégorie de classes sociales. Les professionnels étaient à l'aise. Ils avaient le frigidaire. Ma famille aussi était à l'aise. Le producteur direct travaillait pour son propre compte. Personne pouvait lui dire quoi faire. Il ne se sentait pas différent des professionnels.

*Claire* Et les classes paysannes? Quelle était la grandeur moyenne des terres?

*HA2* La grandeur des terres était entre quinze et dix hectares...On était pas riche, mais on avait tous de l'argent. On s'habitue à cette catégorie... Comme moi, j'ai une situation élevée socialement, mais par rapport à qui? Mais il y en a d'autres, dont les terres ont été divisées. Il y avait l'artisan qui travaillait en plus chez ses parents. Il y a des propriétés aussi qui portent plus de fruit, comme celle de DC.

Avant, c'était ne sorte de polyculture. On trouvait tous les fruits et légumes imaginables. Le blé aussi. Il y avait des arbres fruitiers. C'était plein, plein. (Le revenu est resté) proportionnel. De 30 à 40 millions de livres, de 30 000 à 40 000\$, dans les poches.

Il y avait des bergers, des hommes qui travaillaient pour le propriétaire terrien. Il y avait des troupeaux de chèvres, de moutons et de vaches. Il y avait des moutons pour faire du fromage. Des troupeaux comme ça, il y en avait cinq ou six. Je ne sais pas le nombre exact, mais je sais que quand je suis parti, ça commençait à diminuer. Je me rappelle qu'il y en

avait cinq ou six. Puis après, il y en avait ici et là qui avait un plus petit troupeau. Certains troupeaux donnaient beaucoup de fromage, des vaches de lait. Ce dont je me rappelle.

Il y avait près de 3 000 habitants à Montorio. Que je me rappelle. C'était le maximum. Le plus que je me rappelle, C'était rendu, quand moi j'étais jeune, à 1 700 quelque chose.

*Claire* Comment se déroulait la vie sociale, les fêtes suivaient-elles le cycle agricole?

*HA2* Les fêtes? On commençait à Pâques. Ça commençait par la vigile pascale. On la faisait ensemble. C'était le temps de Vatican II, quand j'étais jeune. C'était le Vendredi Saint. On faisait la procession avec les musiciens. Et après Pâques, c'était la fête de l'Ascension. On faisait toutes les fêtes l'une après l'autre. La fête de San Costanzo, c'est changé, parce que, pour avoir la musique, ils ont déplacé le jour de la fête. Il y avait, après ça, le commencement du soleil, le lever du soleil, le coucher du soleil, tout un folklore qui accompagnait l'été. Ils commençaient après la Toussaint. À partir du 9 août, il y avait presque rien. Ils commençaient avec la Toussaint, ils récoltaient, après ils faisaient une neuvaine. ... Après Noël ou le Jour de l'An, on prenait le couvercle des chaudrons, on allait derrière une porte, on jouait des rythmes. En janvier, c'était des fêtes de famille. Toutes les familles tuaient un cochon. Ils tuaient un cochon et avec ça, ils faisaient toutes sortes de choses, des saucisses, des côtelettes de lard. Je me rappelle que ma mère faisait, avec le sang du cochon, le vin, des amandes, des écorces d'orange. On faisait bouillir, je ne sais pas comment ils faisaient, c'était comme une marmelade : sanguinacio. Il y en a d'autres qui appelaient ça du sang de cochon pas raffiné, avec des amandes et des écorces d'orange. Et le soir, dans une cuisine, la moitié d'ici, plus que la moitié, tout le monde s'assoit autour de la table. Les femmes faisaient à manger. C'était l'hiver. Les paysans ne travaillaient pas. Après, les tra aux recommençaient.

*Claire* Et les activités étaient réparties selon les groupes d'âge? Les jeunes, les adolescents jouaient entre eux?

*HA2* Il y avait cinq groupes, cinq *circoli* qui se réunissaient sous l'église. C'était la place où avaient lieu les activités catholiques. Il y a un arbre, avec des trous dedans pour faire sortir la sève dedans. Il y avait des petites tiges qu'on faisait rentrer dedans et ça faisait un bruit fort – poc. Comment on appellerait en français, . On faisait un cercle comme ça et il y en avait d'autres qui sautaient dedans. On faisait un cercle. Il y a un petit crochet en bas. . Des jeux comme ça. Il y avait une autre chose. Les vieux qui allaient jouer aux cartes. Et quand on arrivait à 18 ans, on rentrait dans le circolo. (...) C'était les jeux des jeunes garçons.

*Le circolo* marquait une transition. On sortait de l'adolescence). À 18 ou 19 ans, on avait l'examen médical, on faisait le service militaire et on passait de l'adolescence à l'âge adulte.

La famille avait un rôle important. En grandissant, on sort de notre cercle. Quand on est jeune, on est plutôt comme un troupeau dirigé par nos pères et nos mères, mais en grandissant, le côté social, la vie sociale, prenait de l'importance. Un aime lire, l'autre aime la musique ...

*Claire* Est ce que la religion - bon, on a parlé des fêtes religieuses - mais est ce que la religion a joué un autre rôle dans la vie des gens?

*HA2* Il y avait un théâtre. À toutes les années, je m'en rappelle, il y avait un prêtre, on jouait au ballon ensemble, il faisait un théâtre et il préparait le programme tout l'hiver. Il commençait au mois de novembre, quand il y avait moins de travail dans les champs. Dans cette chose là, il avait du talent. Il était doué pour le théâtre.

Et le côté musique. Parce que avant ça, on avait un ensemble de 55 musiciens dirigé par quelqu'un. Il s'appelait Garbacite. Il y avait des musiciens qui jouaient un peu du trombone, du violon, des accordéonistes, des tambolines, des violons. Il y avait beaucoup de musiciens ici. Maintenant, c'est l'orchestre qui vient et qui fait le tour. C'est changé. Avant, il y avait plus de musiciens ici. Ils sont partis au point où il n'y en a plus ici pour former un ensemble. Mais avant, il y avait l'ensemble à Montorio. Quand moi j'étais jeune, il



comprenait cinq ou six personnes. Ils paradaient et ils chantaient à l'église. Quelque chose comme ça ...

*Claire* Quel était le lien entre Montorio et les autres villages, la région?

*HA2* Le village était alors replié sur lui-même. C'était fermé sur lui-même. Si on les regarde aujourd'hui, c'est très ouvert. Même quand j'étais jeune, c'était pas si ouvert que ça. On te dévisageait pour savoir qui t'était. Aujourd'hui, c'est beaucoup plus ouvert que quand moi j'étais jeune, c'est sûr, et, encore là, plus que dans le temps de mon grand-père. Le village était autonome en tout. Nous autres, ici, on était autosuffisant. Il y avait le cordonnier qui faisait les souliers du début à la fin. Quand moi j'étais jeune, les souliers étaient fabriqués à la maison. Mes parents faisaient venir le cordonnier. Il achetait le cuir, il achetait tout, il faisait les souliers chez nous pendant , deux ou trois jours, puis il s'en allait chez lui. Ça c'était dans le temps de la guerre C'est comme ça que ça marchait.

*Claire* On visitait, on se rendait ailleurs ou la famille était plutôt concentrée dans le coin?

*HA2* À l'extérieur? Alors oui, on y allait souvent, parce qu'il y avait toujours une foire au mois d'octobre, des foires agricoles, des foires commerciales, des choses comme ça. Toutes sortes de choses. C'était vraiment agricole.

*Claire* Les produits de la terre, les vendait-on?

*HA2* Les commerçants arrivaient et ils demandaient combien un paysan vendait. L'autre disait, « je vends tant, comme ça». Y'avait pas de prix. «Je veux tant.» L'autre disait «Je ne veux pas donner tant.» Jusqu'à ce qu'ils arrivent à un compromis. Aujourd'hui, il y a des grossistes. Eux viennent chercher les récoltes dans les champs. Avant, ça n'était pas pareil. Tout le monde avait des places pour mettre leur marchandise. Il y avait des commerçants qui achetaient la récolte de l'année. Alors ils payaient par cent kilos. C'est comme ça que ça allait, grosso modo.

*Claire* Est-ce qu'il y avait d'autres organisations qui influençaient la vie, ici, à Montorio. Les organisations politiques, par exemple.

*HA2* C'est une question très, très difficile. Les gens étaient illettrés. Ils avaient un peu d'instruction, mais pas assez. Alors, celui qui parlait plus était écouté, ou celui qui parlait pour les agriculteurs. Mais pour dire que la vie était politisée avec tous ces partis-là, c'était pas comme aujourd'hui. Il y avait la monarchie, le code civil, mais il n'y avait pas ces partis-là. Il y avait le Roi d'Italie, avant Garibaldi. Ils ont unifié l'Italie. L'un la parole, l'autre l'action pour unir, pour conquérir. Ils ont unifié l'Italie, en 1861. Ils ont unifié l'Italie mais, avant ça, c'était divisé en contrées, en provinces, la Sicile; le Latium, on avait Florence et la Toscane, on avait les Marches, on avait le Piémont. ... Celui qui vivait ici, c'était dans le Molise. Du point de vue politique, d'après moi, c'était pas si mûr que ça, parce le fascisme est arrivé. Ça commence en 1919, entre la monarchie, la démocratie et le communisme, qui s'inspire du christianisme, si on veut. Et on a d'inspiration chrétienne, globalement, des gentilshommes honnêtes. Le communisme d'inspiration chrétienne. Les partis, c'est ça. Tutti scambianont. ... entre le matérialisme de gauche et le communisme de Karl Marx. Ils ont toujours dilué un petit peu, à dedans : noir - rouge, rouge - noir. C'est de là que ça part. C'est à dire, que l'un encourage la lutte de classe : le socialisme, le communisme. L'autre encourage la propriété. C'est des maçons, des francs maçons, des feudataires qui veulent égorger le peuple. Les libéraux ici, ce sont pas des libéraux. Ils prennent ce qu'ils veulent. Ils veulent prendre la place de ceux qui possèdent et les autres ils font tout ce qu'ils peuvent pour les empêcher. .. Il n'y a pas d'autre chemin. Je le crois vraiment. Le système politique s'inspire toujours de celui qui possède et de celui qui n'a pas et qui voudrait prendre. Pas pour le diviser, mais pour prendre la place de l'autre, ... Il n'a pas réglé le problème. Il change seulement le mal de place. Le problème n'est pas qui possède, et qui ne possède pas, parce que celui qui travaille 14 heures par jour a tout ce qu'il faut. Il mange, il peut faire l'amour avec une femme. Il n'est pas un parasite. Peut-être qu'il ne veut rien faire. Il y a une nuance là-dedans, une très grande nuance.

- Claire* Est-ce qu'il y avait d'autres organisations qui influençaient la vie, ici, à Montorio. Les organisations politiques, par exemple.
- HA2* L'école, l'école. Le fascisme ici, pendant que j'allais à l'école, je ne dis pas que le fascisme nous a trompé, mais il nous a fait voir des choses qui n'étaient pas réelles. C'est comme quelqu'un qui voudrait escalader une montagne. L'autre qui n'est pas expérimenté, il essaie. Mais l'autre qui est expérimenté, s'il est honnête, lui dit « Tu ne peux pas escalader une montagne avec les moyens que tu as. Tu vas tomber ». Alors, nous autres, avec les moyens qu'on avait, on pensait que c'était possible. Les autres pays essayaient de s'en débarrasser. Et ceux, qui étaient, comment je dirais, plus ouverts, plus réalistes, voyaient la vérité telle quelle, mais les autres devaient se taire. L'histoire et la politique, ça va ensemble. Chacun la raconte à sa manière. Après, quand on a fini, il y a des choses qui ont été oubliées.
- Claire* Que vous disait-on du fascisme à l'école?
- HA2* Eh bien, on nous disait, mettons la France, ils en avait contre la France, car, mettons, ils ont laissé tomber l'Italie. Après le canal de Suez, quand ils ont passé, ils voulaient se faire payer en or. L'Angleterre aussi. L'influence politique qu'on a eue avec le fascisme, c'était contre la France l'Angleterre et les États-Unis
- Claire* Est-ce qu'on a connu le fascisme ici, à Montorio? Les chemises noires?
- HA2* Ah oui, ah oui. Moi, j'étais jeune, mais j'ai porté la chemise noire avec le bérêt et le pompon noir.
- Claire* Qui s'occupait de ça?
- HA2* Le secrétaire politique était là pour discipliner, diriger, presque endoctriner. Telle idée, ce que ça doit être. La patrie, la dictature. On sait ce que c'est. Hitler, c'était très très doux en Italie comparé à ça. Ça rien à voir avec ça.
- Claire* Vous avez connu le fascisme dans les années 1920?
- HA2* Oui, dans les années 1920. Avec quelques années de retard. Il est rentré en 1922,. Oui, avec quelques années de retard. Il y avait les chemises noires et ils nous faisaient marcher : la discipline, cette manière là de marcher. ...
- Claire* Même les adultes?
- HA2* Les adultes, non. Les adultes, ils marchaient jusqu'à 18 ans avant d'aller dans l'armée. Les jeunes garçons marchaient comme les militaires, le samedi, pour se préparer à l'armée. ... Comme ça, ils étaient préparés quand ils allaient dans l'armée.
- Claire* Comment a-t-on vécu le fascisme?
- HA2* Il y en avait d'autres qui travaillaient pour le parti mais moi, non. Mais ça, c'était bien personnel. Il y en a qui étaient socialistes, il y en a qui étaient fascistes.
- Claire* Même ici à Montorio?
- HA2* Ah, il y avait un d'ailleurs, qui vivait pas loin d'ici. Lui était socialiste, jusqu'aux oreilles. Le soir, il m'appelait pour jouer du trombone. Il me disait « Viens jouer du trombone pour le défilé ». Les fascistes et les socialistes, ils se connaissaient.
- Claire* Y a-t-il eu des luttes, des confrontations?
- HA2* Parfois, ils se frappaient dessus et ils cassaient des têtes. D'autres ont été empêchés de faire des carrières à cause des mauvaises recommandations, des lettres qui parlaient contre eux, on sait bien. Les noms je ne les connais pas, mais il y a eu des confrontations.
- Claire* Mais ça a quand même brassé les affaires un peu?
- HA2* Oui. Moi, je ne l'ai pas vécu, parce que j'étais jeune. C'était en 1943, j'étais jeune, je n'ai pas pu le vivre. Ils nous faisaient marcher, on récitait des poèmes, des choses dans ce sens-là.
- Claire* Comment vous présentait-on cela?

*HA2* C'est très difficile. Le fascisme va trouver tous les arguments pour avoir raison. Les socialistes pourraient tous les argumenter. Lui aussi pourrait avoir raison. Des avocats, ils pourraient nous contester. Le paradis, pour nous faire vivre ensemble. Le chef de parti, même s'il n'a pas la vérité, va pour nous faire marcher selon sa vérité. Est-ce que ta vérité est meilleure que la mienne? Non, il n'y a personne qui est parfait. Moi, je défends ma thèse. Si on pense comme ça aussi. Il y a des côtés négatifs.

Ça mal été. Parce que, avec la monarchie, l'école n'était pas obligatoire. Il est arrivé puis il a rendu l'instruction obligatoire. La médecine n'était pas universelle, mais il est arrivé et il y a donné un meilleur accès à l'instruction. Plus de subventions, parce que la monarchie, c'était de grandes familles de rois avoir, alors, y'avait fait beaucoup de riches. Ça fait enrager les grandes familles des feudataires, les grandes familles des francs maçons, c'est sûr. Vous voyez, celui qui l'autre, on est contre.. Si lui est rouge, lui est noir, forcément. C'est les enfants de la même mère, ça, la Révolution française. La même mère. L'une a mis un manteau rouge, l'autre a mis un manteau noir. Les autres, les fascistes, sont du côté de l'Église, de l'établissement, du capital, de l'action. Le côté rouge, eux autres, ils s'identifiaient à Moscou. Ils se sont toujours battus. Ils sont allés se battre en Espagne. Ils se sont battus partout. Ils ont la même mère, la même mère. Les rouges, les noirs, c'est elle qui les a enfantés.

*Claire* La tradition socialiste, ici, à Montorio, ça remonte à ...

*HA2* Ça remonte à Gioletti, le gouvernement socialiste, quand il y avait un gouvernement socialiste, avant, même Hitler. Le marxisme, le socialisme a commencé par Marx et Hegel. C'est eux autres qui ont commencé, eux autres, la révolution russe d'octobre. Nous, ici en Europe, le fascisme, ça a commencé avec la guerre coloniale en 1922. Les socialistes, ils ont commencé en 1917. Le fascisme, c'est un contre-coup. Le fascisme a duré moins longtemps. Le socialisme a duré plus longtemps. Ce sont les enfants de la même mère.

*Claire* Que s'est-il passé ici pendant la guerre?

*HA2* Pendant la guerre, qu'est-ce qui s'est passé, c'était ... Quand le fascisme est tombé en 1943, le 17 juillet 1943, l'Italie était divisée en deux. Ceux qui étaient pro-fascistes, pro-monarchie, ils se battaient. Quand ils ont arrêté de se battre, on était en 1946.

*Claire* Est-ce qu'il y a autre chose que vous voulez dire de la vie à Montorio? Est-ce qu'on parle un peu de votre famille? J'aimerais commencer avec les grands-parents, pour connaître l'histoire de la famille.

*HA2* Moi j'ai la généalogie de 10 générations. Ma nièce a tracé la généalogie de deux familles. Elle a remonté jusqu'aux années 1500, à peu près. Mais avant 1534, le peuple n'était pas enregistré dans les registres paroissiaux. C'était seulement les nobles. Alors, avant 1534, on n'était pas enregistré. Ma nièce a été trouvée ça. Ça commence à partir de 1534 ...

C'est une famille d'agriculteurs. On a toujours été agriculteurs et ça a continué jusqu'à moi. Avec moi, c'est fini, parce que j'ai pas été agriculteur, moi. Quand j'étais jeune, j'allais avec mon père. Je savais faire un peu, mais on peut pas prétendre qu'un jeune garçon de 16-18 ans puisse être considéré tel, ou tel. C'est pas vrai. De mon côté de la famille, du côté grec, on commence à peu près en même temps. Du côté DM, à peu près dix générations, du côté G, à peu près dix générations. Depuis toujours, depuis que je me rappelle. Ils n'étaient pas enregistrés à la paroisse.

*Claire* Votre grand-père avait émigré?

*HA2* Il avait émigré en 1907. Il y avait émigré. Il y en avait beaucoup moins en ce temps-là. Ils ont commencé vers 1870-1895. Dans le temps de mon grand-père, il y en avait peut-être cinq ou six du village qui avaient émigré ensemble. Il est mort à Montréal en 1905.

*Claire* Combien d'années a-t-il vécu à l'étranger?

*HA2* Pas beaucoup de temps. Un an à peu près.

- Claire* Alors, toute sa famille est partie ou est-il parti seul?
- HA2* Non, non. Dans ce temps là, les femmes n'allaient pas avec eux. Ils étaient cinq frères et quatre soeurs et la propriété est divisée. Il est mort, Il n'est jamais revenu.
- Claire* On parle toujours de quatre vagues d'émigration à Montorio. Les années 1890, les années 1920, les années
- HA2* Il y a eu quatre vagues d'émigration. Avant 1920. En 1890, ça commence, avant la guerre, la Première Guerre mondiale puis la dernière a eu lieu, après la Deuxième Guerre. Les années importantes sont les années 1889, les années 1910-1911-1912-1917. Après la Première Guerre mondiale, les années 1920. ça continué.
- Claire* Après 1950?
- HA2* 1950, 1950-1960. Après 1960, il y en a presque pas.
- Claire* En 1890, on allait surtout vers l'Amérique du Sud, il me semble?
- HA2* En 1890, De l'Amérique latine, ils ne sont jamais revenus. Presque pas. Ça l'air que le change était bas. Le peso était bas. C'était pas tellement favorable. Alors, je sais que la vague des années 1920 a été très importante. Mais avant, moins. Pas tellement ...
- Claire* Alors, c'est comme ça que votre grand-père est parti pour Montréal?
- HA2* Il est resté un an. C'est sa femme, avec quelqu'un qui l'aidait, qui s'est occupée de la terre. Ils ont fait ce qu'ils ont pu.
- Claire* Pour quelle raison est-il parti?
- HA2* La raison, c'est simplement ce que je viens de dire. Ils ont divisé les terrains. Il y avait une petite propriété et peut être, voulaient-ils acheter les terres autour. Alors, les premiers sont partis. Il y en a un qui est parti à Montréal, l'autre à New York. C'était le temps du développement, de la construction. Ils allaient travailler là un an, deux ans, trois ans. Ils auraient pu partir à d'autres places, mais ils avaient des amis qui étaient là puis c'est comme ça que ça commence. C'est comme l'émigration interne au Canada. C'était comme en Gaspésie et au Nouveau-Brunswick, dans les villages autour. La famille de ma femme, les Beaudoin, ils habitaient un petit village et ils sont venus à Montréal. Le monde ici se connaissait et au lieu de se diriger ailleurs, ils se sont dirigés en Amérique. Parce qu'il y avait quelqu'un qui avait été là avant eux. .
- Claire* Nous voici arrivés à l'histoire de votre grand-père. A-t-il émigré lui aussi?
- HA2* Lui a émigré à 18 ans; il avait 18 ans. Mon grand-père, mon oncle a été appelé à la guerre. Les deux frères et les deux soeurs sont restés ici, à Montorio. Après, mon oncle est parti aux États-Unis parce que mon grand-père n'avait pas agrandi la propriété, car il est mort jeune. .. Comme conséquence, mon père et son frère sont partis. Alors il est venu à New York. Mon père a travaillé 6 ou 7 ans à New York. Il est revenu ic. Il avait un peu de propriété. Il a acheté. Il s'est marié. La propriété, il l'a agrandie, lui aussi. Mon oncle aussi il a agrandi. Ils ont continué. Ils se sont bâti une maison l'un à côté de l'autre.
- Claire* Alors a travaillé la terre?
- HA2* Oui, il n'a pas voulu rester à New York. C'était vraiment la manière de faire dans ce temps là. La vague de 1950, non. Ça a changé.
- Claire* On vivait bien à cette époque?
- HA2* Non, non. Si quelqu'un n'avait pas de propriété, peut être était-il pauvre, oui. Mais, avec la propriété, il n'y a pas de pauvreté. Au contraire. Moi, quand je compare au passé...
- Claire* On parle de combien d'hectare?
- HA2* Comme je vous ai dit tout à l'heure, de 10 à 15, entre 12 et 15 hectares, 16 ou 17. Ils ont acheté d'autres propriétés, ils agrandissent. Ils ont agrandi beaucoup. Nous autres, on n'a pas agrandi parce que moi j'ai pas voulu. Papa est venu à Montréal et il m'a dit « Là, c'est les temps d'agrandir ». Moi, j'avais d'autres idées.

*Claire* Vous étiez déjà parti?

*HA2* Moi, je suis parti à 17 ans.

*Claire* Qu'est-ce qui vous a amené à partir?

*HA2* La motivation, je vais vous dire ce que c'est. Ah, c'est une, .c'est quelque chose de ..., comme un rêve. C'est comme quelqu'un qui pense qu'ailleurs, c'est mieux que chez soi. Sans tout évaluer les choses. Ici, c'est le petit village. Tout le monde rêvait des grandes villes. Papa était parti en 1948 parce qu'ici, quand la guerre était finie, le monde qui venait travailler pour nous sont tous partis au Canada, en Belgique, en France. Toute la main-d'oeuvre qu'il y avait eu ici qui travaillait sur des fermes est toute partie. Alors, il travaillait tout seul. Il n'y avait pas de main-d'oeuvre. Papa a dit, « On va louer » comme d'autres ont fait. Il y en a qui avaient plus de force, ils se sont arrangés ils ont continué dedans. Papa a dit « Va faire un tour là-bas ». Quand ça sera le temps de retourner là-bas, je reviens. Moi, quand je suis parti, tu sais comment c'est, bah, bah, bah, qu'est ce que tu peux faire? J'ai été là, j'ai été là. J'aimais la grande ville, et ci, ça. Quand sont passés 3 ou 4 ans, Papa est revenu, il a dit « Reviens, on peut agrandir, il y a des terres qui se vendent, on va acheter des moteurs, on va faire ci, on va faire ça avec. » Mais, moi, je ne voulais pas. Il y en a qui ont des idées, il y en a qui ont d'autres idées. Moi, je travaillais dans une usine de vêtements, je continuais, j'avais ma paie, j'allais danser, je sortais avec les filles, comme les autres, c'était normal. ... Ils étaient bien ici aussi. Surtout aujourd'hui. Ils font des milliers, des milliers de dollars. C'est pas des noix, ils sont bien.

*Claire* Vous êtes allé rejoindre votre père. Quelle impression avez-vous eu?

*HA2* Moi, je suis parti par bateau. Je suis parti par train jusqu'à Paris, puis par bateau à Halifax et Montréal. Mais, à cet âge là, on est inconscient. C'est pas comme quand on a 30 ans. Il laisse sa nation et puis, c'est fini. Dans le bateau, c'est fini. J'étais pas tout seul. Quand je suis arrivé là, j'ai pas eu à affronter la vie. Il y avait mon père, les cousins à mon père, il y avait des gens d'ici que je connaissais. J'ai travaillé, il m'a amené partout. Il me nourrissait. Partout où j'allais, j'étais englobé dans la société. Il y avait la radio, il y avait le journal, il y avait la communauté italienne, il y avait la paroisse. J'étais libre

*Claire* Vous avez trouvé un emploi aisément?

*HA2* Le jour après, j'ai été travailler. Après j'ai changé d'emploi et j'ai choisi ce que je voulais faire. Ça a commencé là. J'ai rentré dans le textile.

*Claire* Comment apprenait-on le français? Y avait-il des cours?

*HA2* C'est fait en travaillant. Après, j'ai pris des cours. Quatre ans. Quand on est jeune, ça va plus vite. Si tu voulais de l'avenir, t'apprenais le français. Sept ou huit ans, mais sans diplôme, sans certification, j'ai pris des cours de théologie. Avec Vatican II. Le français, la théologie, j'ai fait 7 ou 8 ans, je me suis enrichi, avec ma femme, on avance.

*Claire* La vie était très différente?

*HA2* Même si les coutumes, la vie et autres choses étaient différentes, nous autres on se plaît. Il y avait une forte communauté italienne, je faisais à manger. Après, je me suis marié. Comment dire, je ne suis jamais sorti de la communauté, je suis toujours resté, même si je vivais le jour avec toute sorte de monde, le soir, en rentrant, il y avait d'autres habitudes, d'autres manières de faire, il y avait la communauté, le clan. Je suis tout le temps resté dans la communauté.

*Claire* Garde-t-on son identité...

*HA2* Toujours. L'identité, la langue, la religion, la culture. Intégration, assimilation. Je suis toujours resté moi même. Je me suis jamais endormi. C'est pas que les autres s'endorment. Je ne peux pas me lamenter, ça ne serait pas juste.

*Claire* Vos souvenirs de Montréal dans les années 1950?

*HA2* Ah, pour moi, ça a été une belle expérience. Le monde vivait différemment. C'est pas que c'était pire, mais moi j'aimais ça. Il y avait les Anglais d'un côté, il y avait les Français de l'autre côté. On s'affirmait. Les autres étaient tous des unités plus petites. Les Allemands et les autres. Ils disparaissaient vite. Mais nous autres, les Italiens, ça se voit, 7 ou 8 paroisses, 3 ou 4 missions.

*Claire* Les centres culturels, les écoles?

*HA2* Maintenant c'est changé. Vous savez ce qui arrive à Montréal.

*Claire* Plus fragmenté, vous voulez dire?

*HA2* Avant, avant, c'était les Français et les Anglais. Il y avait d'autres groupes, des Polonais, mais c'était plus fragmenté. J'ai pas à me lamenter. J'ai pas eu de problème, ni de travail, ni social, ni d'intégration.

*Claire* Il y avait beaucoup d'Italiens dans le secteur du textile?

*HA2* Dans le secteur du textile, les patrons sont des Juifs et tous les dessinateurs, tous les contremaîtres et tous les travailleurs, c'étaient des Italiens. Maintenant ce sont les Grecs qui sont venus les remplacer, mais pas avec la même densité.

*Claire* Ça fonctionnait comment?

*HA2* Ça fonctionnait que le patron était Juif, le gérant pouvait être des fois Juif, le dessinateur, qui dessinait les habits, le contremaître, qui dirigeait les travailleurs, en majorité, c'étaient des Italiens. Il y avait quelques Polonais.

*Claire* C'était un travail difficile à faire, on était bien payé?

*HA2* Ah oui. Ça dépend. Après, c'est diminué. Les paies que je faisais là-dedans, dans les années 1960, je faisais 100\$ par semaine. Cinq cent dollars aujourd'hui. Je faisais la finition, je touchais les modèles. Dans l'industrie du vêtement, c'est une spécialisation. Aujourd'hui, dans les boutiques qui font des vêtements, c'est plus pareil, car il y a la machinerie. Ils n'iront pas mettre la finition. Même s'il travaille dans une boutique, ça prend un qui fait les poches, qui fait le pressage en dernier.

*Claire* Comment apprenait-on le métier? C'était très hiérarchisé?

*HA2* On apprend le métier en montant. Moi, avant de devenir contremaître, j'ai travaillé 15 ans et demi. En montant d'année en année.

*Claire* C'est un secteur qui a été durement touché?

*HA2* Oui, durement touché. Ça a commencé à donner des durs coups ..

*Claire* Y avait-il beaucoup de mobilité?

*HA2* Regarde, c'est comme dans toute société, tout métier. On se connaît tous, on sait qui a les capacités, en qui on peut avoir confiance. Quand je suis devenu contremaître, il y avait l'association des contremaîtres. On se connaissait tous. Cette association, cette union, on échange des idées, Naturellement, telle place, combien tu veux d'argent, on se connaît. On se connaît tous. C'était l'association des contremaîtres.

*Claire* Je pensais aux fermetures d'usines...

*HA2* Ça a commencé à fermer dans les années 1980. Moi, j'ai fini de travailler, ça fait trois ans.

*Claire* *Pouroccuper vos journées?*

*HA2* Je fais des habits, je fais de la musique, j'enseigne le catéchisme à la paroisse ... Je n'ai jamais manqué d'ouvrage.

*Claire* On pouvait réaliser ses rêves, acheter une maison?

*HA2* J'ai acheté une maison en et elle est payée. On travaillait et comme j'ai dit, je faisais une bonne paye.

*Claire* Montréal a changé : la crise, la désindustrialisation...

- HA2* Montréal a changé. Il y a toute une classification. Il y a trop de différences. C'est mon opinion. On était Français, Anglais ... On parle de Montréal. Sont parties 200 000, 230 000 personnes qui créaient de l'ouvrage, des capitaux. Il faut les remplacer. Vous savez comme moi qui les a remplacés. Une bonne partie sont venus de l'Afrique... C'est pas de la discrimination dire ça. ...
- Claire* Ça n'a pas affecté le type d'emploi auquel vous aviez accès, l'échelle de salaire, les promotions?
- HA2* Non, pas par rapport à moi, parce que quand le contremaître qui travaille est Italien, le gérant est Italien, le dessinateur est Italien, il ne peut pas y avoir de discrimination. On a occupé le secteur de l'habillement, le secteur de la construction et maintenant c'est le commerce, le culturel, la vie professionnelle – les avocats. La vie politique aussi. On a des sénateurs. On en a un à Ottawa, un au Québec et un en Ontario. Il y a plusieurs générations.
- Claire* Y a-t-il un sentiment d'appartenance au sein de la communauté, des liens culturels?
- HA2* Celui qui aime le sport est dans le sport, celui qui aime la vie culturelle est dans la culture, l'autre est chasseur, l'autre se regroupe avec des musiciens. Les artistes, les écrivains, le théâtre. On en a plusieurs ici qui viennent de Montorio qui sont professeurs et qui font la même chose que vous, qui écrivent et qui font de la recherche. Professeur à l'Université de Montréal. Comment s'appelle-t-il? On a dîné ensemble... C'est un Italien qui est né à Montorio et qui a émigré au Canada, à Montréal... Il est professeur... Il est venu ici pour étudier certaines choses, des choses différentes... Il s'appelle Philippe Salvatore. Professeur. Il n'est pas de Montorio, mais d'un village pas loin.
- Claire* Alors c'est un rêve qui s'est réalisé : émigrer, se faire une vie?
- HA2* Oui. Il y a des choses qui se sont faites toutes seules. J'avais pas gradué et je m'attendais à un résultat... Les choses se sont faites toutes seules. Moi, je n'ai jamais pensé que je deviendrais contremaître dans une manufacture d'habillement. Et que j'épouserai une Française. Et que je jouerais le baryton dans l'orchestre. J'ai joué de la trompette. Ce sont des choses qui sont arrivées.
- Claire* Quand vous êtes parti à 17 ans, pensiez-vous rester si longtemps ou était-ce un séjour indéfini?
- HA2* Je voulais connaître la grande ville. Je l'ai fait. Puis, après, avec les années qui ont passé, j'ai décidé à mesure, mais je n'ai jamais décidé si je vais rester ici ou non. J'ai ma maison, j'ai commené à jouer de la musique, j'avais de l'ouvrage, j'avais une bonne paye, j'ai acheté la maison, je m'habillais. Je vivais bien, je ne manquais de rien. Après, je me suis marié et le temps a passé vite.
- Claire* Vous revenez assez souvent à Montorio?
- HA2* Ça fait 20 ans, 22 ans que je viens. Les derniers 10-12 ans, je suis venu souvent, souvent, presque toutes les années.
- Claire* Qu'est-ce qui a changé?
- HA2* Qu'est-ce qui a changé ? Le mode de vie ... Le travail, la mécanisation, la manière de faire l'agriculture. Le côté social aussi. Il y a beaucoup de choses qui ne sont pas qui se faisaient avant, des choses qui se font moins. Il y a un va et vien continuellement. Au point de vue des coutumes, il y a les relations jeunes filles qui sont toutes nouvelles. Ça beaucoup changé. À 20 ans, j'avais peur des jeunes filles. J'allais me cacher derrière les arbres. Mon âge est passé. Les jeunes filles ne pouvaient pas sortir quand j'étais jeune. C'est une illusion. Ça ne change pas. Seulement, l'hypocrisie. Ça ne change pas.
- Claire* Votre avis sur le Molise. On parle beaucoup de marginalisation, d'une région qui a été mise à l'écart, qui n'a pas eu droit au même développement. C'est une question politique?
- HA2* Avant, ici, c'était une région très fermée et très isolée. Les voies de communications, les routes, la civilisation, la mécanisation, les 25 dernières années, ça c'est ouvert. Ça a changé

beaucoup, beaucoup. Il y a 40 ans et aujourd'hui, c'est le jour et la nuit, le Moyen Âge et les temps modernes.

*Claire* Malgré un certain développement de l'infrastructure, pensez-vous que le Molise demeure une région plus marginalisée que le nord de l'Italie?

*HA2* Si on compare avec le nord de l'Italie, qui était beaucoup plus développé que nous, le nord, on peut considérer que ce n'est pas au même niveau que nous, au point de vue consumismo, de consommation, parce que au point de vue essentiel, c'est pareil. Mais au point de vue civilisation et plus, c'est sûr qu'on est en arrière. Marginalisé là, on peut pas comparer le Piémont avec le Molise. Il n'y a pas de comparaison.

*Claire* Les jeunes peuvent-ils s'attendre à trouver une emploi ou devront-ils partir?

*HA2* Les jeunes ici, de ce village ici, ceux qui sont agriculteurs, qui héritent une propriété de leur père, qui l'achètent, trouveront un emploi ici. Il y aura toujours de la place ici. Les professionnels, ils font jusqu'à la septième année ici. Après les professeurs, il faut qu'ils aillent enseigner à Larino, il faut qu'ils aillent enseigner à Termoli parce qu'il n'y aura jamais de la place ici. Le village est petit. Il y a un pharmacien et il va travailler ailleurs.

*Claire* On peu dire somme toute que l'émigration continue, même si c'est à l'intérieur de l'Italie?

*HA2* Oui, parce que le village petit; comme ça, il n'y a pas la place pour les professeurs qui veulent enseigner ...

*Claire* Et les très jeunes?

*HA2* Ils peuvent rester et être menuisiers. Il y a des constructeurs qui travaillent. Faut pas s'attendre qu'ils vont vouloir des extensions. Il y a du travail. C'est pas placé pour faire ces choses là. C'est à peu près comme ça. Il fait à peu près 1 000, mais il ne peut s'attendre qu'il fait 1 000 et que dans 10 ans, il va faire 10 000.

*Claire* Diriez-vous que l'émigration a eu un impact énorme sur votre vie si on songe à votre père et à votre mère qui est restée seule au pays?

*HA2* Oh, pas tellement longtemps, parce que papa est parti un an et il est revenu. Il a assumé la gestion de la terre et elle a assumé les responsabilités de la maison. Ça c'est passé comme ça. L'impact, c'est difficile à évaluer.

*Claire* Si vous pensez à vos parents?

*HA2* Ça c'est une chose très difficile. Si j'étais resté ici, je ne peux pas prévoir ce que j'aurais pu faire. C'est difficile de même comparer. Quand on fait un raisonnement hypothétique, peut être.

*Claire* Est-ce que cela a été difficile pour vos parents? Et vous?

*HA2* Il y avait des avantages. C'est difficile à expliquer. Moi? Moi, ça n'a pas été difficile. Peut-être que un autre à côté. Peut-être que l'autre, ça été difficile, différentes circonstances, différentes occasions, tant de choses, tant de choses. Une journée, ou seulement une porte au lieu de l'autre, ça change la vie. Devenir musicien, étudier l'électronique. Je ne sais pas. Ça arrive comme ça.

*Claire* Voulez-vous ajouter quelque chose? Pensez-vous qu'on puisse freiner l'émigration, qu'il y a un manque de volonté politique?

*HA2* L'émigration interne, c'est pas possible. À l'extérieur, c'est déjà arrêté, ça fait très longtemps, mais à l'interne, c'est très difficile. Je vous l'ai dit, les professeurs et les pharmaciens... Il y a déjà un pharmacien ici. Alors, c'est inévitable; à l'interne, c'est inévitable.

*Claire* Est-ce que les autres villages dans les environs ont connu la même situation? Peut-on généraliser?

*HA2* Oui. Il y a des villages qui sont plus gros que d'autres et qui ont plus d'opportunités, comme Larino, une ville plus commerciale qui a 10 000 habitants.

*Claire* Pensez-vous que Montorio disparaîtra?

*HA2* Jamais Montorio ne disparaîtra. Oh, ça non. Le village est ici depuis plus de 1 000 ans et j'espère qu'il continuera pour l'éternité. \*



## HA3

### Données sociologiques

*Paysan pauvre né en 1939 fermier. Instruction : la cinquième année d'études primaires. Il a émigré pour une brève période et il est revenu au village où il pratique l'agriculture. La maisonnée comprend cinq personnes, à savoir le répondant, son épouse et leurs trois enfants, deux filles et un garçon.*

*HB3* Quindi noi siamo emigrati in '65 a Montréal. Quando sono venuto lì si viveva d'illusione. Perché allora si diceva sempre l'America, l'America, perché la gente che è spopolata di qua, che ha emigrato di qua, è andata a Montréal, a Toronto. Equa c'è stato u spopolamento verso il cinquanta, del cinquanta fino al '64-'65 e dopo è finito l'emigrazione. E c'è stato tutte le settimane dei pullman interi che partivano a Napoli a prendere la nave per emigrare in Canada. Dopo mano mano il paese è tutto spopolato. E quindi adesso qua ci sono solamente i vecchietti, fa sei- settecento abitanti il paese, non fa di più. E io quando sono venuto là a Montréal in 1965, avevano inniziato l'Expo, e il lavoro ce n'era molto di lavoro, nella costruzione io lavoravo in costruzione. Facevo la ceramica, lavoravo la ceramica, camere da bagno, rifiniture, toalette, tutte questi lavori. Ho arrivavo a lavorare una ventina d'ore, su 24 ore, notte e giorno lavoravo. E visto di così mi sentivo un po troppo annoiato. Perché sempre a lavorare, a lavorare, a lavorare, e quindi, un bel momento ho pensato qua non mi va, non mi piace, e me ne so ritornato di nuovo in Italia, dopo di quattro anni. Quindi sono immigrato in '65 e sono tornato in '69, sempre con tutta la famiglia. Dopo mano mano qua mi sono rinviato di nuovo a lavorare, e tuttora mi trovo molto bene, qui in Italia e no in Canada. Ho cambiato attività. Dopo quando sono ritornato qua compravo le bestie, e quindi una cosa qua e un'altra la si è tirato avanti. E quindi adesso lavoro solamente la campagna perché altri lavori so quasi tutto finito, ognuno si è attrezzato. Ci facciamo ognuno per fatti nostri. Questo lavoro che ho svolto in America, come sono tornato ho comprato questa casa. Dopo mano mano ho comprato i terreni. Una cosa alla volta, oggi per oggi lavoro per conto mio. Mi trovo molto più buono in Italia e no al Canada perché al Canada, quando sono arrivato io, di lavoro ce n'erano abbondantissimo, perché con l'Expo che hanno aperto lì c'è stato un afflusso di lavoro chi non voleva lavorare. Quindi io so trovato giusto so trovato che ero giovane quindi la compagnia dove lavoravo mi poteva benissimo sfruttare che era giovane e (redevo). Ho lavorato nel paviglione russo, nel paviglione inglese, francese, italiano. Ho svolto una frega di attività pero sempre lavorando la ceramica. Lavoravo la "tuile".

*Claire* Ma lei è partita una volta e poi è tornata.

*HB3* Sì, c'avevamo giusto Filomena, la prima, lei è nata qui. Aveva due o tre mesi quando siamo emigrati. Dopo mano mano è venuto Donato, che è nato a Papineau-Jean-Talon, nell'ospedale.

*Claire* Qual erano le ragioni perché lei è partita?

*HB3* Qua non c'era lavoro allora, il lavoro ci stava buono pero non rimpensava, non veniva pagato l'operaio. Quindi in Canada uno che aveva un pizzico di fortuna e trovava un lavoro, veniva rimpensato tutte le settimane. Il venerdì sera quindi avevi il "cheque". Ed era tutta un'altra vita, tutto un altro ambiente perché uno che lavora e viene pagato il suo sudore di lavoro quindi...

*Donna 2* Pero era difficile trovare lavoro o già avevi l'appoggio...

*HB3* No per me no il lavoro me lo trovavo da me, il lavoro me l'ho trovato. Appunto io quando sono venuto lì in Canada, lavoravo prima e so stato un mese con u (fornaciaio), si intende

dire lavoravo intorno ai case di quiste juif, mettevo l'erba, i fiori, tagliavo, il giardiniero facevo. Io il lavoro me lo trovavo subito perchè dopo di venti-cinque giorni, u padrone faceva caldo l'ultimo giorno di giugno, ha detto "Antonio mi dispiace ma il lavoro è finito" ho detto O.K. non ti preoccupare, me lo trovo da me. La sera, mo devo dire pure quest'altro particolare, quando sono ritornato a casa, con u cheque, a busta da paga a chiamano là, ho detto con mia moglie proprio adesso vame a prendere u vestito che me ne devo andare in Italia subito, il viaggio c'è l'ho, e me ne vado.

*Donna 1* Se ne voleva veramente venire, è stato un mese!

*HB3* Pero per la rabbia, dopo, sono uscito, e sono andato a via della sventura, la sera stessa di lavoro, e sono andato a lavorare U Bell telephone, su Sherbrooke Parc avenue. E lì facevo roba di pulizia, pero la paga era poco, erano 70\$ la settimana insomma era poco e non mi soddisfaceva. Dopo di là ho trovato il lavoro che ho lavorato otto-nove mesi notte e giorno. Il giorno andavo a lavorare ca tuile, e la notte facevo le pulizie. Quando ho visto di così, se ne andava la salute, i soldi li facevo, ma la salute... Perchè non avevo riposo.

*Donna 1* Se ne voleva fare l'america, con due o tre anni.

*HB3* Perchè non mi è piaciuto l'America, solamente mi piaceva perchè ci stavano i dollari, i dolori come dicevano. Pero i dolori pieno di sudore, sempre a lavorare, lavorare, lavorare.

*Donna 2* Ma a lei piaceva?

*Donna 1* (la moglie di F.A.) Sì, a me piaceva. (...) Ma lui soffriva perchè non parlava ne inglese, ne francese e di italiani non ce n'erano. E lui è uno che parla, e non poteva parlare. Tutte le sere diceva domani me ne vado, domani me ne vado.

*HB3* Sì, stavo sempre nervoso perchè la vita non poteva avere (sfuogo), quindi uno che sa leggere e sa scrivere, va in un'altra terra straniera non sa nè leggere sei un sordo-muto, quando uno non sa la lingua.

*Claire* Ma lei ha imparato un po di francese

*HB3* Sì, u francese sì. U francese insomma bene capivo. Dopo insomma mano mano, quando sono tornato qui, camminavo sempre col camion, m'avevo fatto fare u camion, e ce l'ho tuttora, e stavo sempre in giro a fare viaggi da una parte all'altra, come ho lavorato in America ho lavorato qua. Ho lavorato sempre, sempre, sempre. E tuttora u lavoro è molto di meno perchè qua in campagna si svolge tutto automatizzato. E quindi è cambiato anche qua.

*Claire* Voi siete arrivato a Montréal senza conoscere a qualcuno?

*HB3* Ci stava mia cognata. C'è stato mio cognato che mi ha fatto l'atto di richiamo. E quindi dopo poco di tempo che mi ha fatto le carte io ho avuto subito questa possibilità di andare a mettere il (visto) a Roma e me l'hanno concesso e sono emigrato in Canada. Pero sempre si viveva d'illusione, perchè chi sa che cosa vado incontro andando in Canada. Invece là si andava incontro al lavoro. Se lavoravi era buono e se no era male. E quindi io so stato fortunato che era giovane, e u lavoro mi è sempre piaciuto ho lavorato, quindi mi sono trovato molto buono con questi quattro anni, ho risolto tanti e tanti problemi.

*Donna 1* Li ha risolti perchè è arrivato proprio ad un momento dove ci stava tanto lavoro perchè ci stava preparando l'Expo.

*HB3* L'Expo là è stato una cosa infinita, è stato un certo periodo di tempo. Dopo che hanno fatto l'Expo, è incominciato u Metro. E quindi il metro anche è andato benone perchè il lavoro ce n'erano abbondante e abbiamo lavorato sempre sempre sempre. E i soldi, hai fatto pure i pezzi. I dolori, ho fatto anche i dolori. E quindi quando ho visto una certa cosa ho detto adesso mi posso dominare, creare un attività per fatti miei, ho pensato di ritornare in Italia. Se no altrimenti quelli otto nove diecimila dollari che c'avevo, mi comperavo nu bungalow a Montréal a facevo ancora debiti per diecimila-diecimila pezzi che il bungalow costa ventidue mila ventitre mila pezzi, in quei tempi, il 66-67. Ho visto e considerato ho detto è meglio con questi soldi che mi vado a ripiazzare in Italia, almeno non sono più un

sordo-muto pero so sempre un cittadino italiano, e lavoro per fatti miei. Ho svolto un attività quando sono ritornato qua per i fatti miei. E quindi mi sono trovato molto molto benone.

*Donna 2* Quindi con questo capitale che avevi ti conveniva più investire in Italia che là.

*HB3* Di fatto a Montréal mi compravo un bungalow di venti-due mila dollari e la banca mi doveva subvenzionare. Invece qua in Italia tre milioni di lire, tremila dollari, ho comperato una (regia) di casa qua. Questo era pure un parente di vostri, Costanzo Zappone. Il proprietario di questa casa non c'aveva i figli, e quando sono ritornato insomma giusto giusto dice la padrona che aveva questa casa si deve vendere, e io me la so comprata subito. Queste viene tre milioni di lire. E mi so trovato molto contento e molto buono, perchè il posto è buono, poi c'ha un bel pezzo di terreno di sotto.

*Claire* Allora il motivo per emigrare era il miglioramento con la speranza di tornare

*HB3* Ma il motivo l'abbiamo detto, che qua era poco lavoro, e quel poco lavoro che si trovava veniva poco pagato, il sudore non veniva pagato. Quindi venivi emigrante in Canada, quindi alla mi sono trovato molto buono perchè ogni settimane là, pagavano. Il venerdì sera non andavo a casa senza cheque e quindi l'andava a cambiare e uno faceva tutti i lavori che servono nella casa. Eh, si faceva spese, si mangiava, si metteva qualche cento dollari da parte, insomma un gruzzoletto. Mano mano, con quattro anni mi sono messo a posto. Per sempre, se tutto va bene.

*Claire* Come era la vita là ogni giorno?

*HB3* Eh, per me era molto dura, perchè lavoravo sempre.

*Claire* C'era la comunità italiana...

*HB3* La mia comunità italiana era sul posto di lavoro. Parlevamo qualche parole, italiano oppure qualche parole di francese.

*Claire* I contatti sociali, quali avevi

*Donna 1* Oh, c'aveva poco tempo, sempre lavorava.

*HB3* Sempre lavoravo. La domenica c'avevamo qualche contatto. La domenica O.K. Andavamo prima a messa alla chiesa a Jean-Talon-Papineau e dopo a pomeriggio si usciva un pò dai parenti, oppure al parco, portevamo tutti i due i ragazzi Filomena e Donato, e questo è tutto. Ma se no tutti i santi giorni dal lunedì al sabato adihop adihop, e shut up si diceva, silenzio sul lavoro. È stato una vita di battaglia. Lo scopo di fare qualche due soldi e di tornare in Italia. (...) Ma là è l'ambiente è l'atmosfera è l'aria che ti porta sempre di così. Che là ce ne stanno una frega di gente proprio di Montorio che ha emigrato, ci sta quello che ha fatto fortuna, e ci sta quello che vorrebbe ritornare qua a vedere la patria sua, suo paese, e non può ritornare, perchè li manca le scarpe, li mancano i soldi, e quando uno non c'ha i soldi non ti puoi muovere in giro a vedere, e quindi... Il 80% che non ha fatto fortuna e non possono venire qua rimangono, là in Canada si lavora tutta la vita per una casa. Non solo il marito che deve lavorare, deve lavorare il marito, la moglie, i figli, per portare questo contributo per pagare questa casa in Canada. Invece qua in Italia è tutto diverso. Equa, ripeto, quando sono ritornato qua mi sono comprato la casa, ho preso tre milioni ed è stato finito il ragionamento con il pagamento della casa. Invece là in Canada non si finisce mai. Quaranti anni, devi pagare sempre la casa. E quindi questo è l'ambiente di questa tarre che ha scoperto Cristoforo Colombo.

*Claire* Ma lei sapeva cosa l'aspettava qui prima di ritornare, che ci sarà lavoro, che le cose avevano cambiato, qui in quattro anni che cosa è successo per sperare che le cose avevano cambiato...

*HB3* Ma... nel frattempo le cose si cambiano, tutto automatizzato giorno per giorno. Io quando sono andato lì... qua un pò di capitale c'era, un poco niente, perchè senza casa, senza quel altro senza niente. Pero sempre in cerca della fortuna si dice che allora per u Canada si andava matto, perchè ritornavo un americano qua, dice che è americano, è andava vicino a una

signorina e diceva: "lo vuoi a quel americano" e subito subito diceva si sposavano per andare, lo scopo, al Canada. Pero era tutto un'illusione, perchè si pensava tanto la gente, dice chi sa dove va a finire. Invece quando andavi a finire là era molto peggio era, per trovare un posto di lavoro dovevi tenere pure qualche d'uno che ti indirizzava, diceva vieni con me, e vediamo se con la compagnia ti vuoi conciare a lavorare oppure no. Quindi è stato tutto un'illusione. Quello che ha avuto veramente il lavoro buono, è stato pagato profumatamente, e ce stato tanta gente che non hanno avuto la possibilità di avere un posto di lavoro, fesso è andato è fesso è restato a tuttora che sono passati trenta o quarant'anni. Questo è insomma la sincera verità che ho costatato da me stesso. L'Italia è la più bella nazione che esiste perchè profumano i fiori. Pero in Canada i fiori ce ne sono, pero non hanno nessun odore, è giusto o no?

*Claire* Nel mio paese i fiori profumano! (risate)

*HB3* E che paese è, e no, no, no... Io ho lavorato i fiori, quindi in principio quando sono venuto in Canada, hai lavorato con un fornaciaio, che si chiamava Domenic Giloramo, per Outremont, verso la montagna San-Giuseppe e quindi elà i piantavamo i fiori, e non c'avevano nessun odore. È l'aria, credo, è l'atmosfera, ma i fiori là non profumano. Non hanno il profumo di qua in Italia.

*Donna 1* Comunque li piace l'Italia, e non ci puoi fare nulla.

*HB3* È perciò sono ritornato, se no, sono emigrati più di tremila persone, penso che non era più bello o più cosa a ritornare in Italia, no.

*Claire* Qua dipende del periodo se c'è il sviluppo o la crisi...

*HB3* Qua c'era una forte crisi in Italia. Pero da vent'anni da questa parte in Italia è diventato una metropoli. Vai in giro in giro tutto palazzine di lusso. La ceramica non ce l'hanno solo dentro nelle case ma ce l'hanno fin'anche di fuori. Se vuoi andare verso Termoli, Vasto, Pescara, Francavilla, là ci sono dei posti veramente meravigliosi. E queste so fatte tutte da vent'anni da questa parte. Ci sono fatti tutti quanti questi progressi, l'autostrada, di superstrada, di ponte, e prima non ci stavano di tutte quante queste bellezze qua dent'u Molise. Ma adesso il Molise è veramente... tu prendi qua che hanno fatto u grande lavoro, a diga du ponte du (Riccione), è una meraviglia è un spettacolo. So trenta o quarant'anni che ha emigrato là a u Canada oppure nel Argentina, nei Stati Uniti, e ritorna qua e vede nu lavoro del genere e dice "come hanno fatto", a fare tutto quanto questo lavoro. L'Italia ha fatto un grande progresso, da vent'anni da questa parte, ha fatto un grandissimo progresso.

*Claire* E che succede oggi per quanto riguarda i più giovani, c'è la possibilità per loro di lavorare?

*HB3* Ma il lavoro qua la possibilità di trovare il lavoro da vent'anni ognuno di noi ha cercato di far prendere la laurea, insomma un posto di lavoro molto migliore di quello che svolgevamo noi. Tutte laureate, ognuno studia, è stato fatto un grande progresso, dello studio, a vent'anni da questa parte. Perchè ognuno ha cercato di fare studiare i propri figli. Di essere più intelligenti per trovare un posto di lavoro. Purtroppo il posto di lavoro penso quando uno prende una laurea, adeva pure trovare il suo posto di lavoro. Equa ora si usa con le tangente con i (mizzete), che li dai i venti trenta cinquanta milione di lire milione a qualche d'uno, di chiste lazzarone che stanno al potere, e trovi un posto di lavoro. E se non si fa di così il posto di lavoro non si ottiene mai.

*Donna 1* So poche persone che si trovano un lavoro.

*HB3* Quelli pochi che si trovano un lavoro so quelli che già hanno un papà, una mamma che sta già al potere, che hanno un lavoro buono e quindi lo fanno avere anche a i figli. Ma uno che non c'ha no mamma e no padre diciamo ce l'hanno e non ce l'hanno perchè è difficile trovare il posto di lavoro. Per i nostri figli speriamo che le cose si cambiano ma non credo io, viene il peggio e no il buono. E chi sa i tempi si cambiano minutamento, non solo in Canada, ma i tempi si cambiano anche qua in Italia. Come c'è stato tutto questo progresso da vent'anni da questa parte, può venire anche il reprogesso. È questo è.

*Claire* Che cosa ha cambiato qui, a Montorio?

*HB3* Montorio ci sta giusto l'agricoltura, non c'è una fabbrica.

*HB3* Non c'è nessuna speranza, qua a Montorio. Perché per i posti di lavoro ci vuole sempre qualche fabbrica, qualche compagnia che si allarga, che (sberce) a roba que fa...

*Donna 1* Solo l'agricoltura si può fare

*Donna 2* È sempre stato un paese agricolo

*HB3* Questo è vissuto, è nato agricolo, e agricolo muore. Queste non è dice che ci sta l'industria qua. L'industria progredisce un po' equa nei piani di Larino, verso il zuccherificio, verso Termoli, ci sta qualche posto di lavoro. E sempre buono anche per noi. Oggi o domani, qualche d'uno che ha studiato, c'ha volontà di lavorare, può ottenere questo posto di lavoro. Però sempre a 7,8,10 chilometri, 15 chilometri, dovrà fare al massimo venti chilometri, per andare sul posto di lavoro. Se no equa a Montorio l'agricoltura (e nata), l'agricoltura ci sta e non ci sta niente più.

*Claire* Ma i più giovani...

*HB3* I più giovani se ne vanno.

*Claire* Andare nell'agricoltura ce ne sono pochi...

*HB3* No, no, queste l'agricoltura viene scomparsa completamente, penso con gli anni che vengono. Perché il lavoro che facciamo uno di noi non ci viene sovvenzionato di soldi, non ci viene pagato il sudore. Si lavora per sfamare il mondo intero e senza soldi. So stato un periodo di tempo che è andata l'agricoltura, è andata perché abbiamo avuto molto più appoggi. Il grano, due o tre-quattro anni dietro, era arrivato a 50 000 lire un quintale. Adesso, ce ne vogliono quasi due quintale per ottenere 50 000 lire. Quindi invece di andare avanti andiamo indietro. E quindi i nostri figli, questo lavoro è difficile che lo prendano. I terreni, se la fanno un'altra volta tutti abbandonati. Non vale la pena più di lavorare.

*Donna 1* Non vale la pena perché i genitori essi già hanno fatto tanti sacrifici n'gopp'agricoltura e ci fa fare pur i figli. Perché i figli mo par esempio sta iniziando il lavoro. Lui si deve quasi ritirare. E ormai non può fare niente più. Però un giovane che si deve impiantare, con l'agricoltura, non conviene proprio.

*F.A.* Ma non vale la pena perché il lavoro non viene pagato

*Donna 1* Per garantire una famiglia ci vogliono molti soldi.

*Donna 2* Forse o c'hai un'azienda medio grande che ti ammortizza un po' i costi o pure...

*HB3* Ma l'azienda grande...

*Donna 2* Perché la piccola proprietà qui non può...

*HB3* L'azienda grande c'ha anche le spese grande, non è che c'ha le spese ridotte. Come l'azienda uno lavora dieci ettari di terra e c'ha le spese per dieci ettari di terra uno lavora ottanta ettari di terra e c'ha le spese per ottanta ettari di terra. Perché quando vai per vendere il tuo prodotto non viene pagato, lo stato, queste è insomma il mercato comune, come viene chiamato, e ci troviamo male. Sì l'azienda grande, sì l'azienda piccola. Certe l'azienda piccola deve scomparire. Per tutto, deve scomparire. L'azienda grande se si mantiene un'altro anno, due anni, tre anni, però anche quella lì va male, perché il suo prodotto, lo stato no ce lo paga, e, se va a finire male.

*Claire* Lei per esempio quanti ettari ha di terra

*HB3* Io una ventina d'ettari. Venti ettari però non viene... Si deve fare sempre economico. Quando uno... molte economie sia di u (mentica) uno compra, di vestiare, il mangiare. Diciamo di no perché si deve mangiare OK... Per tenere un po' di salute. Però, si devono fare tante cosette, che gli dovresti fare, e non gli puoi fare perché ti devi mantenere sul filo di rasoio diciamo. Se no, non ci riesci, ecco.

- Claire* Lei pensa che è la stessa cosa nel Molise, nel sud dell'Italia, tutto l'agricoltura
- HB3* Ma il sud dell'Italia, che il nord dell'Italia e tutto un'altro lavoro, anche l'agricoltura là ci sono delle risaie, delle risaie, barbabietola da zucchero, e quindi e, sta tutto l'irrigazione diciamo, e qua non c'abbiamo irrigazione se no con venti ettari di terra, quindi si potrebbe anche cambiare la cultura anche qua. Ma e qua ... è la qualità (del terreno) poi c'è tutt'un altro ambiente, è tutto diverso.
- Donna 2* In fatti venti, trenti quaranti anni fa erano terreni piu grandi cioè molta pastorizia, no?
- HB3* Allora ci stavano molti animali, pecore, capre, mucche. Adesso la gente è emigrate e queste masserie so restate tutte abbandonate.
- Donna 2* Quindi c'era un economia pastorale che sfruttava anche le alte quote. I terreni che sono abbandonati erano tutti coltivati poi usati come pastori.
- HB3* Io quand'ero proprio giovane prima di sposare, eravo sempre con tuo nonno, Pietrangelo Carfagnini, eravamo insieme, lui teneva u muro. E quindi facevamo una settimana da lui e un'altra settimana da la nella mia zia diciamo. Allora i motori non ce n'erano, se ne parla di 35 anni dietro, mica oggi. Appunto Zii Pietrangelo a sera quando noi tornevame la sera aqua a Montorio diceva con quello, u che teneva lui u (barzenauer) che guardava queste pecore: "barzena bona ser, bona ser" noi ritornevamo a qua u paese, e quello povero cristo stave dent ietate dent'a masserie dent u nellone de a pila la, che la ci teneva paure solo u iourne, (quando ci passavamo noi ) e no vide a nessuno. E là la masseria è pure caduta.
- Donna 2* Oggi, pero mi diceva mia madre che in campagna non viene che...
- HB3* Sì, prima ci stava a gente, pero la è come un remotagio, perche la gente ci stava equa per u valle, equa intorno verso il cimitero, molta gente, l'(harmonia) chi cattava chi diceva chi... quindi veramente dietro... io quando scendevo la mattina là, mo si fa la sera là mo si fa la notte, tenevo paura, quando è vero cristo. Elà era una cosa era un deserto, perchè veniva poca gente, e chi veniva? ( ) Bucci, u compare Salvatore ( ), quello non ci veniva quasi mai
- Donna 2* ( ) questa collina verso Casacalenda
- HB3* E, verso Girione. Quindi tempi allora che ci stavano questi (quadrubali) lavoravamo. Adesso è tutto cambiato ci sono questi trattori, pero il cambiamento che ci è stato ci troviamo una (via) ci troviamo tutti bene, perchè facciamo poco lavoro. Ma prima era tutto un lavoro di sudore, e prima si sudava perchè della mattina alla sera dietro di u muro, a camminare da una parte all'altra come nu pazze, e u lavoro a sera ti giravi dietro e u lavoro veniva poco niente, ma giorno d'oggi con questi trattori tu vieni a mattina fino alla sera finisci un paio d'ettari o chiù di terra quindi, a sera quando ti giri hai fatto tutto un lavoro dici "che c'è stato qui u terremoto?". Adesso si lavora tutto insomma automatizzato. Pero si lamenta che il nostro prodotto, (non ciu pare).
- Claire* Ma c'è qualcuno che ascolta questi problemi?
- HB3* C'abbiamo questi capi di governo diciamo, che dominano insomma tutto quanto questo mercato commune diciamo, sono loro i dominatori che dominano pero al nostro lagio, vediamo che le cose invece di andare avanti vanno indietro.
- Donna 2* Ma la regione non è che è presente ( )
- HB3* La regione si ognuno si vuole impegnare per farci stare meglio, per vivere meglio, pero, sto a vedere che...
- Donna 2* Io non li vedo proprio
- HB3* É perciò, a tuttora, non si vede nessun progresso, nessun beneficio
- Claire* Non è stato il movimento nelli trenta dei coltivatori a fare qualcosa per frenare questo movimento...
- HB3* Ma questo movimento che ci sta a parlare, il fatto del commune europei, il MEC, che il Canada, dallo quello qualche cosa che c'ha il Canada manca all'Italia e l'Italia service il

Canada con qualche cosa che gli manca e quindi facciamo scambiaroba. Scambiamerçe, scambia qualsiasi genere di merce. Penso che le cose non si vedono più chiare perchè... Non so, la Russia dice che ci sta una fame che (diecine liberi) e noi equa mandiamo questo frumento questa roba per mangiare in Russia. A Russia ci manda qualche cosa, insomma, scambiamerçe. Prendete qua la Molisana in Italia, la pasta Molisana, viene in Canada, 0.99\$ la libra, non so un kilo so due libre, 0.99\$. Noi qua la produciamo, questa pasta qua, nel Molise, ce la fanno pagare 2 500 lire al kilo, di più del doppio. 99 soldi, la pasta Molisana, che noi la mandiamo al Canada. 99 soldi al kilo, che là sono due libre.

*Donna 2* Non so se ho capito bene se per esempio per i vostri problemi o per fare sentire la voce dei coltivatori vi siete organizzati

*HB3* Sì, facciamo sempre sciopero, tutti gli anni si va a Roma a parlare di sciopero, al livello internazionale perchè qua al livello locale qua ognuno per fatti nostri perchè l'ambiente è riportato in quello sistema. Pero ci sono dei paesi che fanno molto movimento di quest'ordine, di sciopero.

*Donna 2* Pero per esempio qua mai c'è cooperative, no, le poche cooperative che sono nate qualche anni fa poi si sono sciolte. Cioè non si riesce a lavorare insieme come nell'Italia settentrionale.

*HB3* L'alta Italia è tutto diverso di queste cooperative. Là se lavori dent'una stalla, tua moglie lavora con me e io lavoro con tua moglie, mia moglie lavora con tuo marito, e non ci si guarda a tante picioleze. Invece qua ci si guarda. Equa, è gente molto più... come si dice...

*Donna 2* Qua non si riesce a lavorare insieme.

*HB3* E no, non si riesce perchè ci sta l'oddio, l'invidia, e quindi... L'alta Italia è tutto diverso. È l'ambiente, l'atmosfera, l'aria che è diverso. Equa a fare queste cose, formare queste cooperative, viene sempre il reprogresso dopo di poco tempo, si finisce quel po di mudo che da lo stato, la regione, e dopo si fa la bancarotta. Come già sono successo con tutte le cooperative che hanno piazzato qua.

*Donna 2* Anche ( ) sarebbe la carta vincente per potere superare la crisi

*HB3* Si ma purtroppo non si va d'accordo. Il pieno accordo qua ognuno dobbiamo lavorare per fatti nostri. Se no altrimenti hanno formato delle cooperative erano tredici soci, e dopo tre o quattro anni è andato a bancarotta. Perchè, non andavano d'accordo fra loro e loro. Chi prima arrivava la mattina andava a rubare. Non si andava con quello scopo di dire, ehi, noi equa dobbiamo portare quest'attività avanti, l'interessi di tutti quanti. Invece là chi più poteva rubare, a lavorare dietro più che se la poteva squagliare. E quindi la cooperativa non va avanti di così. È come una famiglia, un padre di famiglia va avanti se il (concesso) della mamma, della moglie e dei figli vanno tutto in pieno accordo, allora questa famiglia va avanti, ma se no questa famiglia va a bancarotta lo stesso. Perchè chi prende una strada chi prende un'altra ognuno per fatti nostri e non è più una famiglia ma una bancarotta, diventa. E questi servizi sono di così. E come pure diciamo sempre ripetiamo il fatto del Canada, il Canada, ci sta quello che c'ha avuto fortuna, che gli è piaciuto u lavoro, no solo il padre, il capo famiglia, pero tutto quanti insieme con la moglie e con i figli. Hanno fatto molto progresso, de farsi le case più grande, de farsi qualche farma, camparsi pure qualche fabbrica più di qualche italiano so state ietate pure là in Canada dent' i fabbriche, perchè vanno d'accordo, tutto la moglie i figli il capo famiglia vanno tutto d'accordo. Ma qua è la bassita di dove ci troviamo noi dent'u Molise è tutto diverso è. È l'ambiente è l'aria che non si va d'accordo tra fratello e fratello diciamo. Tu per i fatti tuoi e io per i fatti miei. Questo è il peggiore che può avvenire dentro una famiglia, oppure dentro una cooperativa perche quando si progredisce andiamo bene tutti quanti, si va bene, pero quando non si progredisce tu fai un lavoro e non la fai quella attività, non la svolgi in piena soddisfazione, e quindi si va male. U lavoro invece di andare avanti andiamo indietro, e quando andiamo indietro tutti quanti questa cooperativa formata da tredici o quindici persone, o venti persone, andiamo male tutti quanti a cooperativa va allo sfascio. Vengono solamente centinaia e centinaia di

milliardi, di milione di miliardi, vengono sperzi di così e non si ritiene nessun (guadambio). E tuttora la cooperativa di Montelongo, di Montorio là ci stanno spese di miliardi di lire là, un mezzo miliardo là ci sta spese. È un peccato è.

*Claire* Ah tutti i coltivatori investono

*Donna 2* La cooperativa è nata dieci anni fa.

*HB3* Perché tutto quanto questa carne che si produceva dent'a queste cooperative, queste mucche, quindi era buono, che il progresso stava dent'u Molise equa, è una grande cosa. Che invece u vitello de venire dell'Argentina, a carne, ma se noi ce l'abbiamo qui. Perché dobbiamo fare tutto a vice-versa. Invece, quella lì si paga, dell'Argentina oppure della Russia o da tante parte qua intorno de altre nazione, viene esportata questa carne e quindi questo lo potessi fare pure noi, potessimo fare questo lavoro, pero, non andiamo d'accordo, e quindi. E non ci possiamo permettere di fare un lavoro del genere per una persona sola, perché pure in questi lavori grandi ci vogliono molta manutenzione di lavoro, la gente, ci vuole u lavoro senza lavoro non si fa niente. Quando uno va d'accordo, in pieno accordo è una grande cosa. Ma quando non si va d'accordo, queste cooperative vengono a bancarotta tutte quante. E queste centinaia di miliardi che da lo stato vanno tutte a fondo perduto.

*Claire* Poi adesso con la nuova Europa 92 che pensa che succedera con l'agricoltura qua?

*HB3* Beh l'agricoltura penso che va peggio, peggiore. Penso che è peggiore perché il motivo è questo perché viene molta roba, scambiaroba, si fa scambiaroba e quindi penso che una cosa buona non è. Che il nostro prodotto qua, specialmente il granoduro, che ci facciamo la pasta, che ci facciamo le paste, ci facciamo una cosa di tutti. Questo è un grano che è molto buono. Invece altre nazione c'hanno il grano che è tenero, e per fare la pasta, il pane, non è adatto.

*Donna 2* Pero anche ... (pezzo sulle qualità di grano, u capiello, etc)

*HB3* E quindi, insomma qua l'ambiente era molto cambiato, molto buono perché il progresso da vent'anni da queste parte c'è stato, abbondante c'è stato. Solamente siamo arrivato ad un punto che il governo ha (scapenate) i buoi, e che adesso li vuole riprendere questi buoi, pero so restate solamente le corne, i buoi so finiti. Adesso ci sta mettendo tutte a precipizio a tutti, di nuovo invece di andare verso il pello si va verso il peggio.

*Claire* Di nuovo la crisi

*HB3* Sì.

*Claire* E che si dovrebbe cambiare?

*HB3* Si dovrebbe cambiare, dovremmo cambiare i governanti. Quelli che governano. Che dovrebbe fare anche i conti nostri, dice l'agricoltura per mantenere un'azienda ci vogliono i milioni giorno d'oggi. E se poi questi milioni l'azienda quando vende il suo prodotto non gli ricava, va male tutto. Va male si l'azienda e si il popolo, va male tutto perché ci si sfama il popolo, senza soldi quindi l'azienda invece di andare avanti va sempre indietro. E le cose peggiorano e non vanno bene più. Quest'è il ragionamento. Pero tutte le nazione vanno diciamo a ondate. Ci stanno dei periodi che vanno molto bene e dei periodi che invece di andare indietro si riva indietro

*Donna 2* Adesso è un momento un pò di crisi per tutto

*HB3* Ma la crise, io mi ricordo che c'è sempre stato la crise. La mattina quando si ragiona ognuno di noi deve vedere che strada deve prendere. Se no la crise ce la facciamo noi stesso. La mattina uno quando esce, si lava a faccia, si fa la croce, dice fa mandare a svolgere quel tipo di lavoro, e lo vai a fare. Quindi la sera, pure se non ricavi diciamo a cinquanta mila Lire, ricavi a trenta mila Lire, pero qualche cosette l'hai acivolate e riporti a casa qualche cosa. Ma se tu non ci vai a fare qualche tipo di lavoro, la crisi viene giorno per giorno. E di così è tutto. Qua, ripeto, il lavoro che ci sta è uno che lo fa, ben (polenteroso), la sera, riporta sempre qualche cosa a casa. Devi lavorare, fare sempre qualche attività, e ti trovi



bene pure che vai male. Se non fai niente, vai a precipizio non vai buono. Pure na u Canada me lo dice tante e tante gente proprio a Toronto a Montreal dice che ci sta una crise proprio che fa spavento, proprio a Toronto. Come dicono, perchè ritorna a gente qua, ci sono quacheduno che ritornano, e parlano, dicono che ci sta una crisa enorme. E quindi non è solo in Italia, ci sono parecchie nazione che vanno male. U fatto dell'Italia che manda agnelli, che fa tutte queste macchine e gli manda nel l'estero. U Giappone, a China dice che sta primi in classifica per u fatto di queste macchine. Proprio fa l'esportazione verso il Canada e insomma dice che ci stanno molte macchine, di più di queste italiane. E quindi ci sta una concorrenza enorme. Ci sta quello che se la salva, e quello che va male. C'ha diecimila operai, e questi diecimila operai se non (sberce) a roba, quest'azienda grande gli operai li manda a casa.

*Claire* Lei ha alcuni operai qui?

*HB3* No, no, l'azienda che faccio io me la svolgo tutta con la mia attività. Gli operai non ne ho. E non si possono tenere, la mano d'opera costa perchè c'hanno i sindacati, questi sindacati l'appoggio ce l'hanno molto gli operai. Quindi quando hanno fatto un mese di lavoro, e il padrone deve pagare questo qua, e il padrone deve pagare questo qua un milione e mezzo, due milione a secondo, e il padrone non ha dove prendere questi 1500\$ a valore inglesi. Non ce li ha un milione e mezzo e quindi quest'operai si deve trovare un altro posto di lavoro. L'azienda agricola qua in Italia, poche persone di questa azienda agricola possono assumere l'operai, solo l'azienda grande può, di duecento, trecento ettari, allora si, che non fanno solamente questi trecento ettari di terreno, ma fanno altre... Non solamente a lavorare questi terreni, per il granoduro, pero c'hanno le bestie, mucche, pecore, maiali. Come Di Memma, quello ha trecento cinquanta (350) ettari di terra, da solo non può fare e quindi deve tenere per forza l'operaio. Queste piccole aziende, dieci, venti ettari di terreni, ce la portiamo avanti diciamo due in famiglia solamente, il capo famiglia e la moglie. L'azienda grande purtroppo deve tenere quache d'uno per i lavori, ma è molto duro perchè alla fine del mese li devi pagare a questo qua.

*Claire* E la vendita dei prodotti come funziona?

*HB3* Ma la vendita dei prodotti qua funziona tutta automatizzata giorno d'oggi, a l'indomani, fra un mese che si trebbia qua, va a mettitrebbia, va il camion dietro, facendo subito mentre si trebbia dritto dentr'i capannoni, a depositare questo grano. Dopo quando facciamo i conti, quello che ci vogliono dare, ci danno, e noi non siamo più padroni, di questo sudore di un'annata. E perciò ci troviamo male perchè prima ognuno di noi quel poco di lavoro, di grano che si faceva, questi tanti tipi di cereali, ce le mettevamo dent'a casa di ognuno di noi. Dopo venivano i compratori, e insomma ti mettevi d'accordo e vendevi questo tuo prodotto. Ci stavano i magazzini e dentro ci stava u frumento, e dopo quattro o cinque mesi, verso il mese di marzo venivano i compratori. Ora è tutto diverso, come si raccoglie, direttamente a i grandi capannoni, e quindi... Vanno i camionisti la autotreno caricano e dritto dent'a i magazzini dove fanno la pasta, sii la Molisana, sii Carlone sii quello ci stanno tante che svolgono quest'attività. E i fessi siamo sempre noi che produciamo, senza soldi.

*Claire* Ma adesso si parla di pagare per non coltivare la terra...

*HB3* Eh, adesso è uscito un altro articolo di questa legge che è andata in vigore, (...) viene chiamata. Danno sei o settecento mila a ettaro, senza lavorare. Pero, come dicono tutti, il campo deve stare pulito. Ci sono i controlli, ingegneri che vanno in giro a controllare se ce l'hai in ordine pulito oppure abbandonato, oppure che fai una froda allo stato, dici che ce l'hai a (nome della legge) e tu ci hai messi i girasoli. Viene svelato e multato dallo stato.

*Donna 2* Qui c'è qualcuno che ce l'ha.

*HB3* E ma se andiamo con questo passo ci rimango pure io con la ( ).

*Claire* Pensa che è stato una cosa buona l'emigrazione?

*HB3* Ma l'emigrazione qua per Montorio ha fatto cose grosse. Quest'emigrazione Montori invece di andare al meglio è andata al peggio. Perché è venuto veramente tutto abbandonate. Le migliore proprietà le hanno abbandonate per emigrare diciamo al Canada oppure altre la Francia, la Svizzera, la Germania...

*HB3* ... qui ci stava molta harmonia. Adesso delle volte esce uno, ci vogliamo fare una camminata non trova neanche un amico per parlare più. Questo è veramente un disastro. Invece di venire il bello è venuto il peggio per l'emigrazione. Perché tanta gente se ne andata chissà che cosa andavi in cerca di trovare, ha trovato la strada cattiva. (...) È la vita, tutte le nazione vanno contate.

*Claire* C'è qualcosa in più che lei vorrebbe aggiungere?

*Donna 1* La mia vita è stata molto semplice. Quando ero giovane, stavo sempre in casa, dopo mi sono sposata e mi sono ritirata. In America non mi sono imparato la lingua per niente perché non uscivo. Stavo sempre dentro con i bambini.

*Claire* Non andavano a scuola?

*Donna 1* No, c'avevano quattro anni quando siamo ritornati. La domenica quando uscivamo insieme, andavamo al parco, dai parenti, sempre italiani a parlare italiano. Quindi dove andavo a fare le spese erano pure italiano che io non sapevo parlare. Quindi la mia vita è stata propria casalingha, sempre con i bambini, fare i servizi di casa.

*Claire* C'erano alcune differenze tra la vita in Italia prima di partire e la vita a Montreal?

*Donna 1* No, proprio per niente. Perché se io andavo a lavorare, magari incontravo degli amici, parlavo, passavo quel modo diverso. Per me è stato sempre uguale perché dentro stavo qua, e ci sto tuttora. Sto dentro mi piaciono fare le cose mie, pulire o cucirmi qualcosa. Ma per andare in giro... (...) Adesso ci stanno pure i nipotini in più, che mia figlia è andata in America. È andata in vacanza, mercoledì ritorna.

*Claire* La ringrazio molto.

## HB4

### Données sociologiques

*Cet homme est né dans une maisonnée de paysans moyens dans les années 1940. Il a fait des études universitaires et aujourd'hui, il est un professionnel qui a quitté le village de façon définitive. Son père avait émigré, pour une longue période. La maisonnée comprend quatre personnes, à savoir le répondant, son épouse et ses deux filles.*

*Claire* E quando ha deciso di partire da Montorio?

*HB4* Avevo l'età di 24 anni, diplomato, e non avevo... Cioè ho provato a lavorare a Napoli pero anche lì c'era la solita storia della camorra, della mafia, è quindi l'ambiente non mi piaceva e me ne sono uscito. Ho vissuto un piccolo periodo qui a Montorio, di quattro o cinque mesi, dedicandomi sempre a dipingere, a fare sculture, pero non era l'ambiente adatto, no. Ho sentito troppo stretto con l'ambiente, non capivo bene quale erano le mie aspirazione, volevo misurarmi con me stesso, cos'ero, cosa facevo, cosa volevo fare, dove potevo arrivare, e ho deciso di andarmene. Da solo, centomila lire e una valigia di cartone, come dicono qui in Italia.

*Claire* Puoi parlare un pò della tua famiglia, dei tuoi genitori? Tuo padre quanti anni aveva quando tu sei nato?

*HB4* Sono nato nel 44, forse poteva avere l'età di 35 o 40 anni mi pare.

*Claire* E la sua occupazione?

*HB4* Lui era agricoltore. Viveva di agricoltura ma non riusciva più a mettere assieme il bilancio familiare per cui è emigrato in Canada, ed è stato 25 anni lì.

*Claire* E quando è partito?

*HB4* Subito che sono nato io, nel dopoguerra, è partito nel 45 o 46. È stato 23-25 anni per il minimo perchè quando è tornato aveva 62 anni.

*Claire* Dov'è stato in Canada?

*HB4* A Toronto.

*Claire* E ritornava?

*HB4* Ritornava una volta a l'anno, una volta tutti i due anni. Perchè una volta non c'erano gli aerei veloci, c'erano soltanto le nave, quindi bisognava fare la traversata, cioè lui impiegava molto tempo. Giorni di vacanza erano pochi, per cui lo vedevamo una volta in due anni, per poco tempo. Cioè in pratica io posso dire che sono vissuto in una assenza completa di mio padre, non lo mai conosciuto bene. Lo conosciuto, un pò, soltanto quando è tornato che era andato in pensione, ma sarà vissuto due anni qua. Pero io ero emigrato a Milano quindi non ci siamo quasi visti mai.

*Claire* E quale lavoro aveva in Toronto?

*HB4* Era operaio sulla linea ferroviaria.

*Claire* Lì conosceva Donato?

*HB4* Sì.

*Claire* E tua madre quanti anni aveva quando tu sei nato?

*HB4* È del 13, nel 44, differenza... 35 anni, una cosa del genere.

*Claire* È stata sola, è rimasta in Italia?

*HB4* Sì, sola. È rimasta in Italia perchè c'era mio nonno. Mio nonno era vivo, l'usanza qui molte volte quando vengono questi matrimoni e che non si hanno abitazione, questo problema si

risolveva con una volta che la moglie andava a vivere a casa del marito, e c'erano i suoceri. Mio nonno non era morto, mio padre è emigrato e mio nonno conduceva questa azienda agricola, lavorava i terreni, e mio padre il guadagno che faceva in America lo spediva in Italia. Quindi mia madre era sola con una famiglia di tre figli. Due maschi e una femmina. Si viveva in questa società contadina, si viveva dei prodotti della campagna, trent'anni fa, nel 1945. Si doveva seminare il grano, miettere, magazzinarlo, cioè, adesso si vende, oggi prima bisognava magazzinarlo, macinarlo, settacciarlo, fare il pane, fare la pasta di casa, tutte queste cose qua. Allevare del bestiame in casa per soddisfare le esigenze familiari. Anche perchè i super mercati non c'erano insomma. Si viveva appunto di questi prodotti, non si comprava quasi nulla. Quello che si guadagnava soddisfaceva i bisogni di vestiario, il vivere insomma, risolvere i problemi economici. Era questo il senso di quello che ho vissuto. Per studiare bisognava andare in una città grossa come Napoli, Roma, e di conseguenze tu devi pagare o le spese di una pensione, o comprare un appartamento per vivere lì e per pottere studiare.

*Claire* E quale era lo scopo di emigrare allora?

*HB4* Io penso che la molla che ha fatto scattare l'emigrazione era un po' il bisogno della famiglia perchè era povera, cioè vivere dei prodotti della terra a molto volte è molto povera, e poi dopo non ci sono i soldi per acquistare le scarpe, i vestiti. Va bene non c'era il trattore, non c'era la macchina, il frigorifero, non c'era tutte queste bollette da pagare. Però mancava questa disponibilità liquida, perchè è scattata una svalutazione al livello monetario nella politica italiana, quindi se uno aveva dei soldi da parte, dopo non valevano più nulli, non c'era più un reddito continuo. Molte persone, molti capi di famiglie sono emigrate per avere un ( ) liquido e per farsi che i figli non diventassero più agricoltore, cioè cambiare la mentalità, cambiare la struttura sociale. Non volevano che facessero più i falegnami, i contadini. Volevano che studiavano e diventano laureati, cioè medici, tecnici, ingegnere, architetti, professori.

*Claire* Non era per comprare più di terra.

*HB4* No, non credo. Qualcuno ha detto questo che è andato, emigrato per comprarsi un pezzo di terra non ci credo, io penso che anch'io farei nello stesso modo, emigrare per la mia famiglia per dare loro un avvenire, ai figli, darli l'educazione scolastica. Visto che si va avanti in questa società sempre più evolute, non si può rimanere fuori. Farli rimanere inseriti, non lasciarli con la quinta elementare, oppure addirittura analfabeti. L'analfabetismo in Italia nel 1940-45 era molto alto, c'era gente che non sapeva né leggere né scrivere. Io mia madre ha fatto la quinta elementare ma molti non hanno fatto la quinta elementare, per cui non sapevano né leggere né scrivere, e potevano essere manipolati come si vuole. Per cui è una forma di reazione secondo me, dicono io sono stato manipolato, però voglio che mio figlio non rimanga ignorante. E ci siamo riusciti in Italia finalmente nell'epoca moderna.

*Claire* E i tuoi nonni avevano emigrati?

*HB4* Il mio nonno sì, quello aveva emigrato. Negli anni 20-30. Però lui forse avrà fatto pochi anni di emigrazione, forse un decennio, diciamo anche cinque anni, e poi è tornato.

*Claire* E tu sai perchè tuo padre ha deciso di tornare, di non trasferire la famiglia?

*HB4* Il problema di trasferire la famiglia, alcuni ci sono riusciti di Montorio, perchè una volta che è emigrato il capo famiglia, di conseguenza hanno tagliato la testa al collo, quando le famiglie erano piccole cioè si sono spiantate completamente vendendo quel poco che avevano, una camera o due camere, un pezzo di terra, e hanno richiamato ai loro familiari. Questi parenti qui c'è ne sono molti, quelli che hanno fatto questa decisione specialmente quando i bambini erano piccoli in modo che potessero essere più facilmente ambientabili. E invece io ho vissuto il fatto che una volta noi eravamo nelle scuole elementare, tra me e mia sorella più grande c'era molta differenza ci sono dieci anni di differenza, per cui questo fattore di studi ha inciso un po' perchè c'erano queste discussioni perchè non ci trasferiamo, però nonno era in vita e quindi lottava, diceva no, mi abbandonate qui da solo, io non ci vengo, i bambini stanno studiando, adesso comincia la media, poi comincerà le superiore, poi

si deve cominciare l'Università, gli esami, la laurea, per cui mio padre è rimasto sempre da solo. Lui è arrivato a l'età pensionabile, è rientrato, è basta insomma. Ma io ero sul rischio, io ero l'unico che appunto, mio padre mi disse che almeno io dovevo andare, almeno per fare il cantoniere, no. Io dovevo fare il servizio militare, e quando sono andato all'ufficio di (leo) per avere il nullaosta di passaporto me l'hanno negato, perchè dovevo fare il servizio militare. Quindi mio padre ha dovuto tornarsi un'altra volta in Canada solo insomma.

*Claire* Ma tu saresti partito con lui?

*HB4* No, non sarei partito. Perchè già allora avevo un'idea ben precisa, perchè io devo emigrare, cioè io sono nato nel sud dell'Italia, ho studiato in una scuola italiana perchè devo andare all'estero a lavorare, quando posso essere benissimo utile alla mia famiglia o alla società italiana, cioè non mi sentivo di emigrare. Era chiaro e non era chiaro. Se emigravo l'avrei fatto esclusivamente per assecondare mio padre, per non vederlo solo, per fargli compagnia. Ma a malincuore pensavo perchè devo emigrare.

*Claire* Quale sono i tuoi ricordi qui a Montorio delle tua gioventù?

*HB4* C'era molto artigianato, c'era molto sviluppo commerciale al livello dei bestiame, l'agricoltura era differente, cioè c'erano più vigneti, c'erano più bestiami, allevamenti, le campagne erano più piene di persone, l'agricoltura era a misura d'uomo diciamo. Si viveva di quello che si produceva, come cereale, come frutta, come ortaggi, come bestiame, come carne. Per cui il paese era più ricco di persone, però c'era molto disagio, molta fame. Fame e c'era classismo sociale proprio anche.

*Claire* C'era una grande differenza tra le classe.

*HB4* Sì, c'era del classismo sociale che era insopportabile per me, non ammettevo che c'era questi livelli sociali.

*Claire* Che erano le classe?

*HB4* Era diviso in classe sociale, c'erano gli artigiani, gli agricoltori, i braccianti, i ricchi, c'era una mezzadria, poi c'era i professionisti, cioè i medici, avvocati, e i latifondisti cioè quelli grossi proprietari terrieri. Queste classe non si dovevano mescolare fra di loro, era una specie di razzismo, cioè non ammettevano che un bracciante doveva frequentare la famiglia di un nobile, discendente di un marchese, insomma queste vecchie discendenze del passato italiano. Oppure la figlia di un professionista non poteva sposare un agricoltore, doveva avere una laurea, ma anche se era laureato era figlio di un contadino lo stesso veniva mollato. Era un gradino sbarrato, insomma, cioè si doveva viaggiare secondo il proprio livello. E anche nelle feste, anche nelle riunioni, anche nei circoli, qualsiasi manifestazione al livello sociale, molte volte certe persone non venivano perchè venivano altre persone di un altro livello sociale, cioè si ostrudevano in questo modo, che non trovo giusto insomma. Io non ci vengo perchè ci viene il figlio del falegname, e io sono il figlio del dottore, del notaio.

*Claire* E i coltivatori, quale era l'azienda tipica, quanti ettari erano necessari per fare vivere una famiglia?

*HB4* Ma io penso che il reddito possa essere più o meno uguale, se oggi per vivere in Italia occorrono due milioni al mese, da un'attività agricola tu devi per ricavare due milioni al mese devi avere circa 25-30 ettari di terreni, oggi. In passato, anche se ci vogliono cento mila lire al mese, perchè una volta c'erano gli stipendi di cento mila lire al mese, lo stesso era sempre quello, 20-30 ettari di terreno. Dieci ettari, cinque ettari è una condizione di fame insomma, è una condizione di poca vita. Poi chi ne aveva 50, chi ne aveva 100 ettari di terreno, 200, era un ricco insomma. C'erano i latifondisti, latifondismo è chi ha una grossa estensione di terreno, cioè ha 100 ettari di terreno, 300 ettari di terreno.

*Claire* E chi era latifondista?

*HB4* C'era la famiglia Vincelli, la famiglia Carfagnini, c'erano altre famiglie che adesso non ricordo bene il nome. Poi si sono perse queste cose qui. Sono nomi più o meno latifondisti, che sono sempre stati un po' bastonati dalla popolazione. Perchè c'era anche il brigandaggio a

Montorio, un secolo fa c'era il brigandaggio. Perché c'erano sempre condizione di manovranza e di latifondismo. Poi sono sorti i piccoli proprietari, erano quelli appunto di cinque ettari, dieci ettari di terreni, riuscivano a fare una vita autonoma. (...) Questi vecchi latifondisti di una volta erano determinato dal medio evo, dal periodo borbonico. Quindi come vita agricola se si aveva una buona azienda, si riusciva a vivere, un aziende di venti, trenta ettari. Meno di venti non riesci a viverci. Anch'io sto constatando, anch'io con questi terreni che c'ho sto facendo delle prove, mica perché mi diverto, mica perché sono un nostalgico, no, voglio provare a vedere, cioè un azienda di dieci ettari di terreni non ti da da vivere, non riesci a vivere. Cioè se vuoi fare proprio quel lavoro di agricoltore non riesci a avere uno stipendio di due milioni al mese. Qui in Italia, in paese due milione forse sono un pò, ci si vive molto bene, perché si ha una casa, non si pagano tante spese, si riesce a vivere abbastanza bene, ma a Milano due milioni al mese, solo uno stipendio è un pò, si riesce a vivere ma no a avere comodità. Se lavora anche la moglie saranno quattro milioni, con quattro milioni si riesce un pò più a vivere insomma. Lavorando in due.

*Claire* Vorrei capire quale era l'azienda tipica di allora?

*HB4* Ne più ne meno di oggi. Cioè più ettari di terreno... dieci venti era la media (statistica) perché quelli che avevano grosse estensione erano poche famiglie.

*Claire* E c'era l'agricoltura più tradizionale, la policoltura, diverse colture per la sussistenza...

*HB4* Sì, sì, era soltanto per la famiglia, non riuscivi a organizzarti con non lo so, non era un agricoltura industrializzata. Tu avevi un pezzo di terra come questa camera, possa essere trenta metri quadri, e ci facevi un posto dove ci mettevi un pò di melanzane, un pò di peperoni, un pò di cipolla, un basilico, spezie, queste cose qui, orto, insomma, gli ortaggi. Poi facevi un altro pezzo ci mettevi una casetta e ci mettevi i polli. E quindi cercavi di produrre per la tua sussistenza. Poi manchava l'assistenza medica, che non riuscivi a pagare.

*Claire* E come era il livello di vita per la gente a Montorio?

*HB4* Il livello di vita, cioè questi che erano piccoli proprietari di terreni, che avevano non so un ettaro, due ettari, cinque ettari, dodici ettari, erano costretti a lavorare ancora per agricoltori che avevano venti ettari di terreni, dovevano fare giornate di lavoro per guadagnare un salario, per riuscire a sostenere una famiglia. Molte volte in una casa, in un locale come qui, o due locali, senza il sopra, senza il sotto, ci viveva l'asino, e la famiglia, il cammino, e si faceva da mangiare. Erano condizione pessime. Però erano queste, non erano molto diffusa come popolazione, non era molto diffusa, perché la casa del contadino era distribuita in questo modo, sotto a piano terra c'era la stalla dove c'erano i bui che servivano per arare questi terreni, una coppia di bui oppure di cavalli. Poi dopo sopra abitavano le persone, avevano una cucina un pò decente, e poi ancora sopra, si come è un paese in montagna quindi non si può estendere in superficie, non è possibile, non è in pianura quindi si va in altezza, tante scale e tante cose, poi alla fine si va nelle camere da letto insomma. Cioè era questa la vita del contadino medio, organizzata in questo modo, cioè funzionava granaio, persone, cucinare, mangiare, poi dopo andare a dormire. Invece quelli che non avevano queste possibilità vivevano in due stanze a piano terra, e c'era l'asino, le galline, le persone, in condizione igieniche pessime, perché non c'era l'acquadotto, non c'era la fognatura.

*Claire* Da giovane hai dovuto lavorare sulla terra?

*HB4* Sì, da ragazzo, io a l'età di dieci anni aiutavo mio nonno

*Claire* Quali erano i lavori dei giovani sulla terra?

*HB4* Non lo so per gli altri ma per quello che io ho fatto e l'età di dieci anni erano (menzioni) di supplemento, cioè si vendemiava la vigna, quindi caricavano i muli con l'uva e io la portavo a casa, e poi qui c'era l'uomo che la spremeva, faceva il mosto. Io tornavo giù con il mulo, lo ricaricavano di nuovo e io lo riportavo a casa. Cioè erano questi... poi dopo non lo so, trasportare il grano, caricavano sempre gli adulti. Io facevo il conducente insomma. Poi dopo siccome non c'era la mietitrebbia come oggi bisognava organizzare l'aia per

trebbiare il grano, per trasformare questi covoni. Quindi aiutavo mio nonno a trasportare dentro l'aia. Lo aiutavo quando lui non stava bene, aveva la febbre, non c'è la faceva a mettere il medicinale nel vigneto, con la pompa che si mette a tracollo. C'è la faceva allora lo facevo, riuscivo a fare questo, questi piccoli lavori così.

*Claire* Anche tuo fratello?

*HB4* No, mio fratello no, mia sorella no.

*Claire* Ma già si sentiva parlare di emigrazione a Montorio, si vedeva che la gente era partita?

*HB4* Sì, era costante proprio.

*Claire* Come reagiva la gente?

*HB4* Io lo vissuto quasi come una tragedia, perchè mio padre è emigrato, mio zio Donato è emigrato, poi ti parlo dei parenti più stretti ma c'erano anche gli amici di mio padre, anche altre persone, anche i zii più lontani, che erano cugini di mio padre. Quindi era strano che anche loro emigravano, qui è una strada piena piena di della famiglia Di Maulo che sono emigrati. Io lo visto come una sorta di tragedia perchè partivono la mattina all'alba, allora venivano tutti i parenti, si sedevano in giro per la stanza per salutare questa persona che se n'andava. Usciva con tutti, lo si accompagnava fino alla corriera, quasi tutti i parenti insomma, i bambini. Va bene quando partiva mio padre lo sentivo con più dispiacere, poi quando partiva mio zio lo andavo a salutare, c'era sempre questa forma di (commiato) perchè si partevano un periodo lungo che non si sapeva quando si ritornava, era questa la ( ) della partenza.

*Claire* Ma si parlava di fare qualcosa, per evitare, o era così, il destino?

*HB4* Ma quello che mi ricordo io sì, insomma, bisognava andare e si andava. Cioè come io parto da Milano per fare certe cose, qui a Montorio l'ho fatto, sono partito da Montorio per andare a Milano. E un trasporto. Non era possibile uscirne perchè... secondo me era dettato dalle esigenze economiche, perchè non si riusciva a fare fronte. Si riusciva a fare fronte semplicemente se c'è una volontà politica del paese a sviluppare certe cose, cioè l'artigianato, l'industrie, le scuole, le fiere, le mostre, le autostrade, allora forse non c'era tutto questo sviluppo. Non c'era questa forma di sbocco, questa boom economico insomma, per cui qui a Montorio non c'era altro che prendere e andare. Perchè non c'era un'altra fonte di guadagno.

*Claire* E tu quando sei partito per la prima volta?

*HB4* Avevo 24 anni.

*Claire* La prima prima di tutto era per studiare?

*HB4* Sì per studiare, ci siamo trasferiti a Napoli tutta la famiglia. Cioè mio fratello doveva studiare, io dovevo studiare, mia madre ha detto beh, trasferiamoci tutti.

*Claire* E chi s'occupava della terra, cosa è successo con la terra?

*HB4* Era in affitto.

*Claire* Poi la seconda volta era per il servizio militare?

*HB4* No, vivevo a Napoli, dopo ho dovuto fare il servizio militare. Dopo sono tornato a Napoli, e ho cominciato a lavorare a Napoli. Però un ambiente che non mi piaceva, ho trovato il lavoro però mi sono licenziato, me ne sono andato. E c'era poca prospettiva di lavoro, non lo riuscivo a trovare più, e sono tornato a Montorio, ho vissuto un periodo di quattro-cinque mese a Montorio, poi sono andato a Milano.

*Claire* Perchè Milano?

*HB4* Non lo so.

*Claire* E c'erano altri della tua età che sono partiti?

*HB4* No.

*Claire* E che cosa ti aspettava a Milano?

- HB4* Mi aspettava appunto questo senso misurarmi con me stesso, cos'ero, cosa volevo fare, cosa valevo. Cioè valutare le mie forze. Volevo valutare me stesso, perchè vivere così da vitellone, non so se riesci a capire vitelloni, cioè la mamma ti da le dieci mila lire, e tu vai a spasso, fai la corte alle ragazze, senza fare niente, questa vita qui non mi andava di farla. Mi sentivo un fallito insomma, mi sentivo una vita da fallito.
- Claire* Allora era una scelta di partire per trovare qualcosa.
- HB4* Cioè come anche fare lo studente a vita universitaria come ci sono, che fanno la vita fino a trent'anni, fanno sempre esami, vanno fuori corsa, per chi c'è la pensione, cioè la mamma che lo pensa, il papà che lo pensa, lo vesti, li da la macchina tutto. Questa forma di vita non mi andava, volevo essere indipendente economicamente e... volevo essere me stesso insomma.
- Claire* Quando sei partito pensavi di ritornare?
- HB4* No, no, sono partito con l'idea di fare tavola rasa. Cioè di dimenticare completamente ciò che avevo vissuto e dove avevo vissuto. Però non mi è riuscito perchè dopo un anno ho detto boh forse è meglio che dopo tutto torno dove sono nato, rivedere i miei genitori, hanno vissuto per me, mi hanno cresciuto, fatto studiare, tutto, vivere, assistito, tutto, perchè dimenticare certe cose. Ma ero partito con l'idea di cancellare tutto insomma, rivenirci il meno possibile. Una cosa strana, cioè io ho vissuto i miei migliori anni della mia vita, cioè dieci anni, dall'età di dodici-tredici anni fino a l'età di 23-24 anni a Napoli, dieci anni, l'adolescenza insomma, la giovinezza, che si allaccia alle mie migliore amicizie, mi sono divertito molto, mi divertivo moltissimo. Sono tornato a Napoli dopo un anno che ero a Milano e poi dopo non so, non mi piaceva più la città di Napoli, era troppo disordinata, troppo disorganizzata, troppo chaotica, troppo confusionale. Mia madre, mio fratello vivevano ancora a Napoli e io (ho detto) io Napoli non ci vengo più. Cioè lì ho cancellato, anche se ho vissuto molto, dieci anni. Cioè qui non ci vengo più, se ci vogliamo vedere veniamo a Montorio. Di fatto sono venuti qui, e tuttora non ci vado, non mi interessa. Perchè forse Milano è un pò più ordinata, un pò più precisa come città, più silenziosa, eh, silenziosa, non tanto, c'è sempre la vita chaotica e frenetica nella città. Cioè uscire da una città a un'altra città non ha senso insomma. Per cui Napoli l'ho dimenticata, a Montorio non riesco a cancellarlo. Se mi dico di cancellare Milano ci riuscirei, ci riuscirei di più, anche se sono venti anni che ci sono.
- Claire* Quando sei arrivato a Milano conoscevi qualcuno?
- HB4* No, non conoscevo nessuno.
- Claire* Come hai fatto per trovare un lavoro, sistemarti?
- HB4* Te l'ho detto, sono partito, cioè io un giorno ho detto, non lo sapeva nessuno, non lo sapeva mia madre, mio fratello, miei zii, né i miei amici, che a Montorio avevamo formato una specie di gruppo, di club, no, la gioventù cerca sempre di formare un gruppo in cui si identifica, noi avevamo fatto un gruppo che volevamo abbattere certe barriere sociali che era appunto questo classismo che abbiamo parlato prima, cioè volevamo che tutti i giovani di Montorio erano tutti uguali e organizzare un locale dove potersi riunire e parlare, parlare dei propri problemi, scambio d'idee ragazze e ragazzi perchè una volta i sessi erano ben distinti, le donne dovevano stare da una parte e i maschi da un'altra parte, cercare un pò più la promiscuità senza questo classismo malizioso. Abbattere le barriere insomma. Abbiamo fatto un gruppo così e questo movimento l'abbiamo chiamato il club 55 insomma, negli anni sessanta era così. Eravamo molti di noi, funzionava e non funzionava, ci si incontrava e non ci si incontrava. E quando sono partito io non ho mai detto nulla a nessuno di questi miei amici, cioè era ormai un gruppo un pò folto, ci si riuniva, ci si trovava bene, ci si ritrovava, però a me, loro forse erano un pò più giovane di me, la novità piaceva a tutti, ragazzi e ragazze, ma non bastava, erano di compagnia ma io volevo un lavoro, volevo essere indipendente, non volevo chiedere sempre a mia madre cento lire per le sigarette o per quello che è, per uscire con una ragazza. E quindi io me ne sono andato senza avisare a nessuno, sono quasi scappato insomma diciamo. Durante il viaggio, durante la notte, ho fatto il viaggio di notte,



pensavo l'unico modo per trovare un lavoro devo consegnare la valigia al deposito di bagaglio della stazione centrale, prendere un giornale, cercare una pensione prima un letto per dormire, poi dopo che ho trovato questa pensione prendere la valigia, portarla lì, non so perchè proprio lo (rimarginato) tutto la notte. Portarla nella pensione, dopo di che cercarmi un lavoro. Sempre con il giornale. Ho fatto vari (lavori) ma erano più o meno quasi le stesse cose, venditore di libri, venditore di asciugacapelli, queste cose qua. Io volevo fare arredamento, ho trovato una ditta, hanno detto no, lei non è molto esperta. Poi ho trovato uno (...) e ho fatto le cucine componibile. I disegni che aveva visto di scuola gli hanno piaciuto. Poi dopo del negozio, purtroppo come esperienze vetrinista... cioè a scuola ti fanno studiare il mobile, studi tutti gli stili classici e poi anche quelli moderni, ma un negozio il problema di una vetrina non lo riuscivo a fare, tanto meno che ho avuto una paura tremenda, dice ma lascio tutto e me ne torno a Montorio. Poi ho trovato scuse, mi mancano delli atrezzi, mi mancano dei fili, e nel frattempo ho visto delli altri negozi in giro, come erano disposti gli abiti, manechini, e lì mi sono ingegnato un pò. Gli è piaciuto, è riuscito e sono andato avanti insomma. E così mi sono inserito insomma.

*Claire* Quanto tempo hai avuto questo lavoro?

*HB4* Per due anni l'ho fatto. Poi volevo fare il vetrinista per conto mio, perchè ci sono i vetrinisti come libera professione a Milano che fanno vetrine nei grossi negozi, cioè io ammiravo molto questi grossi negozi, La Rinascente, Standa... come oggi Valentino, Trussardi, (...). Queste grosse industrie di vestitari, che erano dei grossi negozi a Milano, e cercavo di introdurre in quel campo lì, pero era un ambiente un pò, come devo dire, di professionisti. Quindi volevo allacciare la porta con questi grossi negozi, pero lì c'era dei grossi professionisti già. E io vivevo la mia vita d'impiegato sempre, cioè loro mi davano uno stipendio e io dovevo fare le mie lavorative, quindi il lavoro extra che trovavo, altri negozi, come la merceria, la sartoria o un negozio di elettrodomestici gli dovevo fare la domenica, pero il numero delle ore era quello, fatto quello non potevo fare di più, non avendo un appoggio familiare, non avendo una certa sicurezza per arrivare alla fine del mese perchè il guadagno era poco, erano poche ore, avrebbe dovuto aumentare sempre la quantità, non riuscivo a prenderne di più. E poi dopo il lavoro di vetrinista si me lo sono inventato pero dopo ho visto era monotono insomma. Cioè mi piaceva all'inizio, ma dopo un paio d'anni... Pero vedovo che i vestiti messi in un certo modo, anche ci mettevai dei fiori, anche ci mettevai dei alberi per abbellirle, ma di più non c'è più. E mi affascinava sempre di più l'edilizio e l'arredamento, mi sono licenziato, avevo avuto la promossa di laurea in arredamento, per i studi che avevo fatto, disegno, tutto. Quando mi hanno detto che mi prendevano ho abbandonato questo lavoro e mi sono dedicato all'arredamento, e ho sempre vissuto così insomma.

*Claire* E come era vivere a Milano, trovare una casa, incontrare amici?

*HB4* Ah trovare una casa era un'avventura a Milano tanto tempo fa, cioè adesso è ancora più un'avventura perchè non ci sono più case di affitto, e si vendono soltanto. Quindi non si riesce neanche più a sposarci cioè una coppia che vuole decidere di metterci assieme non può andare in affitto deve comprarsi...

*HB4* ...L'economia la vedono sempre lo stesso perchè in Italia non ci sono ricchezze, non c'è petrolio, non ci sono diamante, non c'è oro, non c'è ferro, non c'è molto carbone. Per qui noi... penso che noi siamo abili nel trasformare queste cose. Cioè importiamo, trasformiamo, e rivendiamo. Io penso che sarà sempre qui il turismo. La politica, l'economia italiana sarà sempre questa. Anche penso, mi auguro che si diventa così, che non parlano manca di questi mali sociali che sono la mafia, la droga, la delinquenza, la corruzione, la disoccupazione. Cioè ingegnarsi sempre con quello che si è sempre fatto, cioè costruire delle buone (scarpe), dei buoni vestiti, delle buone tavole da disegno, delle buone macchine, dei buoni prodotti anche agricoli, cioè, dobbiamo inquinare tutto per fare soldi.

*Claire* E nel Molise che succedera, delle persone che dicono che fra pochi anni Montorio dovrà sparire...

*HB4* Non ci sono nascite. Ma non credo che sparirà del tutto.

*Claire* Quali sono i problemi del mezzogiorno?

*HB4* I problemi del mezzogiorno sono questi, cioè... non abbiamo industrie. Il territorio è montuoso, per cui i scambi commerciali sono sempre stati difficoltosi. Anche adesso ci sono possibilità, mezzi, meccanici per potere costruire delle strade migliori, spero che il ( ) è molto lento, insomma questo è il (nomento) delle strade. Però il traffico aumenta sempre di più, qualche industria viene messa, qualche zona turisticamente viene un pò cambiata, un pò più lentamente però sempre un pò più lente avrà sempre la stessa (andanza). Cioè se trent'anni fa, non c'era turismo, non c'erano macchine, c'erano solo mule e asini, e invece adesso c'è qualche strada in più, c'è un'industria in più, c'è più commercio di cereali. Ci sono i mezzi meccanici per produrre di più. Secondo me forse andrà in questo modo.

*Claire* Ma c'è una speranza per i più giovani?

*HB4* Per me sì. Io ho delle ragazze che qui se si vogliono educare... Purtroppo il Molise è una regione agricola. Cioè i giovani dovrebbero pensare un mondo piccolo. Ecco perché c'è stata quella disparità, potrà essere stata giusta o no. La scelta della (generazione) passata i nostri genitori ci hanno fatto studiare a costo di sacrifici, chi l'ha fatto diventare, chi dottore, chi architetto, chi ingegnere, chi geometro, chi giudice, chi avvocato, ci sono, eh, è migliorata la società. Però, si sono abbandonati i paesi e le campagne. Quindi io non lo so se è stato uno sbaglio o una cosa giusta, una forma di rivolta insomma, una regione che ha sofferto grossi sforzi, grossa fatica, per migliorare collettivamente. Però ci sono molte persone disoccupate. Cioè non si può essere tutti... c'è bisogno anche del tappezziere, c'è bisogno anche dell'artigiano. Cioè quindi se tu vedi a Montorio sono tutti diplomati e laureati, oggi. Dieci anni fa, vent'anni fa, no. Sarà stato un salto di qualità, ma è troppo però. Bisogna (perso) nuove forze. Con queste (genesione) fa ricredere un pò i giovani. E i stradali che, affare che organizzarsi a fare un ( ) come una falegnameria, ben organizzata, cioè tu costruisci mobili.

*Claire* Mi hanno parlato di una cooperativa agricola, che è successo?

*HB4* Sì, erano molti proprietari di terreni che si erano consociati, in fatti c'hanno ancora la struttura, secondo me bisognerebbe cercare anche lì cioè una struttura che sarebbe riciclabile. Dovevano fare un allevamento di bestiame, e però dopo per dei motivi forse d'interesse, dei motivi lavorativi, eh, secondo me devono avere litigato. E si è sfasciato tutto. Cioè il solito problema, può arrivare... (...)

*Claire* Ma pensi che i giovani possono stare qui nel paese?

*HB4* Sì, se si danno da fare sì. Se si danno da fare sì e se lo capiscono sì. Io se l'avrei capito o me l'avrebbero fatto capire, o non ci si doveva essere quel famoso fatto del clientelismo, che è mettersi appresso un politico per avere la raccomandazione, quindi andare a lavorare nella regione oppure insegnare, entrare in una struttura pubblica per avere il famoso posto, qui si dice il lavoro. Però ingegnarsi in altri tipi di attività, non solo questa cioè l'impiego pubblico. (...) Bisogna... secondo me essere imprenditori, essere manager dell'azienda. Essere dei buoni manager di se stessi. Il prodotto viene confezionato solo quasi al livello familiare, poi si potrebbe vendere qualcosa, e cioè guadagnare quel qualcosa. Ma non pensano di industrializzarle e lanciarlo sul mercato.

*Claire* Cioè non ci sono servizi, industrie di trasformazione...

*HB4* Questo si deve pensare qua, cioè trasformare il proprio prodotto e produrlo abbastanza per soddisfare una richiesta del mercato. Però trovare questo mercato, cercarlo, o in Italia, o all'estero, o a Roma o a Milano. Penso che si potrebbe fare. Qualsiasi (campo) per me è buono insomma. Ma ci vuole chi... come i nostri genitori ci hanno mandato a scuola, noi dovremmo dire ai nostri figli ora la ( ) non è necessaria. Prima si diceva tu devi lavorare, tu devi studiare, se no ti prendo a botte. Era un ricatto insomma, costrizione proprio. Costrizione

morali. I nostri genitori che dovevano appunto sostenere questo figlio a l'Università, e quando si lavorava era tutto rose e fiori. Ma non è la realtà. Molte volte si è rimasto disoccupato per dieci anni.

*Claire* C'è qualcosa di più che vorresti dire?

*HB4* No, mi sembra ( . ) che quello che mancava appunto in Italia al livello sociale era quello cioè qua nel Molise era questo cioè nel senso che c'è stato un grosso sacrificio, nella generazione passata, ha voluto trasformare la propria condizione economica e sociale. Volevano uscire da un classismo, in un altro modo. Come regione volevano uscire da un classismo a nostro modo, cioè ribellarci, non facendo casino ma cercando di tutti i giorni di commu- narci insomma no. E anche loro di riuscire un classismo da certe direzioni economiche, e da una ignoranza e, farsi che i figli erano un pò più di livello superiore. Il salto di qualità c'è stato, sì. Però è troppo forte. Mancano le altre strutture insomma. Mentre si poteva benissimo organizzarsi con una piccola azienda agricola, embe ci sono pochi terreni, mettiamo le api, non so, mettiamo solo pomodori, produciamo salami, produciamo pasta, non lo so. I (fermieri) dovevano organizzarsi un pò di più, stringere magari un pò di più i denti, e produrre non solo la pasta ma fare anche qualche mobile. Piazzarlo, non solo a Montorio, girare un pò per il paese. Poi rientra un pò il motivo politico, organizzare fiere, mostre, fare delle ricerche appunto tradizionali, (...). Affare, i prodotti vengono trasportati, le strade ( . ). Anche ancora oggi non è che sono proprio belle le strade di Montorio. Quindi li scambi commerciali sono lenti, non ci sono. Le aziende funzionano ancora tradizionalmente. Perché io vedo che per un figlio di contadino che vuole fare l'architetto non riuscirà mai a fare l'architetto, riuscirà solo a fare l'impiegato. E se riesce a fare qualche lavoro in privato, a organizzare qualche piccola camera come studio, forse il figlio se fa architettura forse quello lì riesce a fare l'architetto. Perché io sono convinto che appunto, però penso forse sto contraddicendo il classismo di prima, ma il notaio secondo me potrà avere un figlio che farà il notaio, se il figlio vorrà fare il notaio perché ha già uno studio avviato. Il dentista che c'ha già lo studio di dentista, il figlio potrà fare il dentista. A un punto di vista cioè un ragazzo che si diploma in medicina per esempio oppure altro dovrà fare dieci anni di lavoro duro per avere la sua attività di dentista, di avvocato o da, no.

*Claire* Per esempio a quale ti aspetti per le tue figlie, avranno la stessa vita?

*HB4* No, non è che avranno la stessa vita, però se mia figlia vuole studiare architettura io mi largo le conoscenze che ho come architettura non vedo che lì (...). Però se io volevo fare l'agricoltore, se mio padre era agricoltore e aveva la sua azienda, potevo diventare benissimo agricoltore, perché ero figlio di agricoltore. Ma non potevo a un certo punto diventare un bravo tappezziere, fare dei divani bellissimi, partecipare alle fiere, andare addirittura a Londra o a New-York, è una vita un pò più lanciata questa insomma. Che per farla ci (vogliono almeno vent'anni).

*HB4* Quindi ho smesso di lavorare, mi sono licenziato della ditta dove lavoravo per mettere a conto mio. Ho trovato però dopo un anno o due che si vive di stenti, che si vivuccia non avere più nulla, né una casa, niente, ho visto che la società non mi capiva più. Diventavo strano.

*Claire* Il mondo dell'arte è duro.

*HB4* Si deve lavorare molto. Lavorare molto significa che due o tre, quattro o cinque anni senza nessun compenso. Per cui io lavoravo, e anche se preparavo materiale per conto di certe ditte (...) mi sentivo un pò escluso di questo mondo, non mi davano rete. Ho detto lasciamo perdere, mi rimetto un'altra volta a fare l'impiegato, mi pagheranno, avrò una casa, una macchina, una televisione... Cioè una casa grande che vivevo in un soffitto. E un modo di fare un lavoro che non riesci mai a fare, se sei da solo, non hai appoggi familiari. Forse se rimanevo qui, avrei dovuto rimanere qui a Montorio, nel seno della famiglia, a disegnare, fare qualche mostra, se c'era un pò di cultura qua in giro... Ecco perché queste tentativi di vivere di arte come intendo io, non fare un lavoro che ti dà da vivere, cioè arredamento,

disegnare per imprese di costruzione, (...) Pieni di impegni e poi, poco tempo libero. Cosa pesante e che mi ha dato delle delusione che tu lavori, hai solo uno stipendio, pero poi dopo, quando volevo venire a Montorio occuparmi della casa, dei terreni, era impossibile. Per (due) anni sono stato bloccato con impegni del genero.

*Claire* Ma adesso con il lavoro autonomo...

*HB4* No, sono un pò fermo.

*Claire* Ma è possibile fare le cose che ti piacciono?

*HB4* Non lo so se riusciro. Pero è possibile di prendere il mio lavoro, insomma, (...), disegnare mobbili. Mi interessa anche il restauro pero a Milano non c'è una scuola di restauro. Restauro di mobbili oppure pitture o sculture. Non è proprio arte vero. C'è solo a Firenze in tutta l'Italia.

*Claire* È difficile la scelta.

*HB4* La scelta è già fatta, nel senso che la vita normale non è la vita di artista, la vita normale è quella di uno che lavora e soddisfa tutti i problemi di famiglia, la casa, il riscaldamento, il frigorifero... È un pò tragico, no forse sono io che sono tragico, cioè per me dipingere non significa perdere tempo a stare la domenica, significa studiare. O (posi), o niente. Forse è un pò troppo tragico come decisione, o mi dedico o niente, non so come dirlo. (...) Volendo disegnare per me, dovrò fare dieci anni di non guadagno. (...) Ma qualcosa un pò realizzo. Il lavoro lo trovo, e ho progettato e disegnato le mie case. L'azienda piccola che ho non è molto grande come quella di zio Donato, sono dieci ettari di terreni, zio Donato ne avra trenta o quaranta, tre o quattro volte più grande della mia. Pero io se ho un altro lavoro, quello che faccio fare a gli altri lo faccio fare no perchè non ho voglia di farlo, ma penso che un'altra persona, un'altra famiglia può vivere. Mentre qua molte volte si pensa più si può fare di persona propria, e più si guadagna. Cioè l'egoismo insomma. Io ci vedo un pò di egoismo. Per cui anche se io voglio trasformare questa piccola azienda che a me non mi da nessun guadagno, non è che io sono abbagliato da un guadagno maggiore, forse sarò più indipendente, posso dedicare più alle mie cose, pero ci saranno più persone che potranno lavorare con me e che magari potranno vivere. Perchè un impegno del genere, trasformare un'azienda a ulivetto e un impegno molto forte. Capitale che non ho da investire. Ci sono i fondi, te li danno. E questo è un sviluppo. (...) È qualcosa che si potrebbe fare. Solo un pò di pigrizia c'è anche.

*Claire* A Siena ho visto che si faceva molto agriturismo.

*HB4* Il posto qua è bello ma non c'è un'azienda ( ). In Toscana ci sono aziende che hanno secoli, cioè che la famiglia ha conservato un bene, lo ha sviluppato, lo ha tramandato, lo ha migliorato, per quelli di oggi, che trenta anni fa l'agriturismo non c'era, ma poi il Molise certe volte è indietro di trent'anni fa. Ma se invece certe famiglie molisane conservavano certi beni, gli trasformavano, gli aggiustavano, gli miglioravano, come per esempio la fattoria di zio Donato, quello l'agroturismo andrebbe benissimo, può ospitare due famiglie, tre famiglie. Ma la mentalità ci vuole pero, devi essere un gestore di quasi un ristorante, una pensione, commercialmente devi ingegnare. È purtroppo qua là mentalità è un pò quella del latifondismo, l'antico proprietario. Una persona un pò per bene, che non si piega al commercio. È un pò umiliante. Se tu hai una fattoria, la devi trasformare in ristorante con delle camere, e queste camere devi fornire a materasso, lenzuolo, fare da mangiare, farli trovare i cavalli pronti, i bagni sempre puliti, ci vuole personale insomma. Ci vuole una certa mentalità che qui non c'è molto. A Montorio non c'è l'ha nessuno, un buon ristorante a Montorio non c'è. Cioè l'immagini di un'azienda, devi attirare perchè devono arrivare, non vengono da Larino, non potranno mai arrivare da Montelongo, devono arrivare da Milano, devono arrivare da Roma, devi attirarli, devi creare un'immagine, anche a l'estero. Sarebbe possibile se ci fosse persone adatte, ma non ci sono, io non me la sento di fare un lavoro del genere. Io mi sento di fare l'agricoltore e mi sento di fare l'artista. Per le mie arte culinarie, che per cucinare qui ce l'abbiamo organizzato delle feste a Montorio, riuscirei anche a farlo. Me l'hanno anche propos-

to, la volevamo anche fare, ho parlato con Teddy, ma manca la deteminazione. Cioè la grinta, volemo fare, volemo realizzare. Io presente sono una persona mancante, ce ne sono in molto qui a Montorio delle persone mancante. Non c'è la persona giusta, il numero di persone giusto per creare un gruppo. Infatti l'ho ideato molte volte, l'ho pensato molte volte, cioè se uno fa il percorso che si faceva anticamente quando si lavorava i terreni con i muli, con gli animali, non c'erano i trattori una volta, soltanto le bestie e l'uomo che lo percorrevano, e la racorsa principale si potrebbe ricostruire. Le campagne sono disseminate per cui organizzando un percorso di cavallo tu passi da una fontana all'altra, e ti rialacia veramente a una storia. Cioè le persone lavoravano nei posti in qui c'era l'acqua, cioè la prima cosa che cercavano di trovare era l'acqua, non la benzina, non il petrolio, era l'acqua la ricerca principale. Eco perchè molte volte l'acqua è sacra, rispettata, e ci sono queste fontane sparse, non so se le conosci tutte le fontane di Montorio. La fontana Nuova, San Michele, San Maulo, San Marco. Era una via, un percorso obbligato per chi non aveva acqua nei propri terreni, non riusciva a trovare un pozzo per dissetarsi, e alla mattina o alla sera doveva fare provviste d'acqua, doveva passare per quei posti. Era acqua pubblica. Non c'era l'aquedotto a Montorio, bisognava andare a prendere l'acqua per lavarsi, fare da mangiare. Oltre il lavoro c'era anche le esigenze da maestro insomma. So tutti scompensi che poi hanno portato a l'emigrazione. Perchè le case non erano acogliente, non c'erano comodità, per avere un secchio d'acqua dovevi fare due o tre chilometri.

*Claire* Questa è la seconda cosa che è bella a Montorio è l'architettura.

*HB4* Si è spontanea. Dovrebbero evitare di rinnovare, purtroppo questo lo vedo anch'io. Ci rifletto da due o tre anni, ma perchè intonaccare i muri delle case, il commune dovrebbe incoraggiare i cittadini a non intonaccare. È brutto, e sotto c'è la pietra. (...) Ci vuole sempre una persona che pensa a l'arte, come pensavamo per il turismo, per il sviluppo, anche per l'arte. Dovrebbe dire non intonaccare le facciate. (...) Non l'abbiamo capito tanti anni fa

*Claire* Non c'è un urbanista?

*HB4* Abbiamo regolatore a larghe..., un quadro molto largo, non è dettagliato. Ci vuole una persona che si occupa di problemi estetici, cioè questa è un problema estetica. (...)

*Claire* Ma ci sono rissorse qui che ho incontrato l'archeologa, che ha tutte queste idea ma non c'è nessuno per ascoltare.

*HB4* E chi sarebbe?

*Claire* Maria-Teresa Occhionero. Laureta in storia antica, archeologa. Ha cercato di essere sul comitato nel municipio ma non l'hanno bloccata.

*HB4* Per me è sempre mentalità, cultura. Un paese agricolo come Montorio è legato estremamente a l'agricoltura, e storicamente solamente a l'agricoltura. Il commercio, lo sviluppo per me Montorio è negato. E anche dal punto di vista artistico Montorio... se c'è qualcosa è stato fatto in passato, forse i nostri antenati dal punto di vista artistico, spontaneo erano più coraggiosi, più per le cose da vedere. Cioè io voglio un portone in pietra, quello che mi costa mi costa. Per qui come architettura, è spontanea ma ci sono al livello artigianale delle belle cose. Anche come mobili ci sono delle belle cose. Quindi commercialmente lo vedo un pò tagliato fuori, lo vedo solo agricolo. Ecco perchè tutte le iniziative che vengono prese, come sviluppo, movimento artistico, agriturismo, non trova il terreno giusto. Io lo vedo migliore rispetto a Larino come sviluppo del agriturismo, Larino potrebbe essere più commerciale come mentalità, si sviluppa, costruisce, fa negozi, fa tutto, va avanti in questo senso. Qui invece non c'è questo sviluppo, è rimane solo col l'agricolo, qua si parla solo di grano e di girasole, insomma. È un peccato che basta avere un pò di iniziativa è qualcosa potrebbe funzionare. Ma ci vuole molta forza, molta impegni. Perchè qui a Montorio c'erano degli artigiani che lavoravano il legno, che erano molto bravi. Se uno volesse costruire una falegnameria, fare mobili dell'epoca contadina, ci sarebbe una storia da raccontare su questo, di come era arrivata. Di come funzionava la casa dei contadini, cultura contadina insomma.

*Claire* Hanno parlato di un museo (...)

*HB4* Questo mobile lì è stato fatto a Montorio. (...) C'è un certo bagaglio, perchè artigiani c'erano e c'erano tante attività, ma tutti sono andati fuori. Quello che faceva il lavoro qui aveva magari una buona mano, emigrato, non ne ha neanche più fatto. Si è perso completamente insomma. Il filo delle generazioni si è bloccato, sono rimasti quelli pochi che vivono di agricoltura. (...)

*Claire* Quello che hanno le stesse idee vengono bloccati...

*HB4* Vengono bloccati per motivi politici, per motivi economici, per motivi di buste, corruzione. Ma molte volte secondo me gli ostacoli si possono anche girare. L'ho provato io. Succede anche in altri posti del mondo penso, anche a Milano. Ma Milano è un pò più vasto, cioè quello che vuoi fare lo riesci a fare. Qua è un pò più limitato. La politica è un pò sfatica. È un peccato perchè bisogna andare sempre in quel canale, se si va col canale va bene, se si esce fuori si viene bloccato. Io penso che la regione Molise da dei fondi anche per l'artigianato.

*HB4* Non so in Canada come è la situazione ma...

*Claire* Ma in una grande città è possibile affittare, no?

*HB4* No, non c'è ne sono proprio di case in affitto, in affitto adesso niente, zero. Invece ai miei tempi venti anni fa era più facile, pero era più difficile perchè c'era un pò di razzismo, adesso è diminuito un pò a Milano. Io mi ricordo cercando casa... alla pensione ho resistito tre mesi, perchè c'era solo un letto per dormire, dovevi uscire la mattina alle otto e rientrare alle dieci, non potevi farti la doccia, dovevi andare ai bagni pubblici. Facevo le mie telefonate e mi dicevano "ma lei non è meridionale?" si riconosceva l'accento, no. "Noi ai meridionali non affittiamo appartamenti." Allora ho cercato di pulire un pò il mio italiano, che ero appena arrivato a Milano da due o tre mesi, quindi avevo un pò l'accente troppo forte. Ho cercato di parlare un italiano un pò più perfetto, e non riconoscevano se ero meridionale dicevano "ma lei è sposato o scapolo" Io sono scapolo, "no ai scapoli non affittiamo l'appartamento perchè poi lei ci porta le donne, ci porta gli amici, ci fa un casino." È vero. Prossima telefonata, "lei è sposata o scapolo?" Dico: "No, sono sposato." "Lei ha bambini?" "Sì, ho un bambino." "No, se è sposato con un bambino non affittiamo la casa, perchè voi ci rovini la tapiserie, i mobili, queste cose qua." Poi dopo alla fine sono riuscito a trovare in un condominio un mono-locale, per conto mio. (...)

*Claire* Hai trovato degli amici?

*HB4* Per le amicizie, quando avevo trovato la casa e un lavoro poi mi sono detto bene mi devo cercare delle amicizie. E allora ho girato i locali, le discoteche. Così, cercando di fare amicizia. Perchè a Milano era facile, cioè non è che era facile, è una grande città per cui ci sono dei locali dove non solo dovevi andare con la ragazza ma c'erano dei locali dove le ragazze andavano da sole a ballare. E quindi tu li potevi conoscere, dove sbarare un pò la timidezza

*Claire* È lì dove hai incontrato Franca, posso chiedere?

*HB4* No. Lì è dopo dieci anni che ho incontrato Franca. Dopo dieci anni, ma gli approci erano quelli. Ci è voluto molto perchè sai, abituati a una (situazione) del tipo meridionale, quando si va in questi locali da ballo dove ci sono delle ragazze da sole e vai a invitare una ragazza, ti dice di no e rimani deluso. (...) Ci vuole un pò per riprenderti, poi ti riprovi di nuovo. (...) Era questo il modo per conoscere, appunto era una città nuova, poi Milano è una città che non ti concedono molto amicizie, ognuno fa per i fatti propri. Non è come in un paese chi sei, cos'hai fatto, dove sei, invece niente, dicono solo buongiorno, buonasera. Puoi lavorare dieci anni con una persona, la conosci a fondo perchè molte volte le persone ti raccontano tutta la loro vita, e ci vai a mangiare assieme, ti invitano a casa, pero se tu ti licenzi da questo posto lavoro, da quel momento lì è come se non ti avesse mai conosciuto. Ne ti vengono a cercare, ne tu vai a cercare loro. Si è legato al lavoro, a zone proprio anche. Colleghi di lavoro e basta.

*Claire* E nel frattempo tornavi a Montorio spesso?

*HB4* Sì, tornavo per mia madre, per gli amici, a Natale, a Pasqua e d'estate.

*Claire* Tua madre era tornata a Montorio?

*HB4* No, mia madre viveva sempre a Napoli, come adesso mio fratello vive a Napoli, viveva sempre a Napoli, veniva a Montorio d'estate, veniva a mese di giugno e andava via a mese di settembre-ottobre.

*Claire* Per quanto riguarda la tua giovinezza, che c'è dietro questa onda di emigrazione, è l'economia, si pensa che lo stato fosse stato assente...

*HB4* No, io penso che la causa principale per risolvere dell'ambiente in cui abbiamo vissuto era quello di come ho detto di misurarsi con se stesso, cosa si è insomma. Lo studio che si è fatto, è la prova se si può fare qualcosa, i risultati che si possono ottenere nella vita professionalmente, e anche economicamente, anche l'indipendenza economica. È legato al fatto che a l'età di 24-25 anni tu non puoi chiedere a tua madre dieci mila lire, cinque mila lire per comprare le sigarette. Poi c'è il fatto di fondo sociale, questa non poteva essere risolto qua a Montorio, cioè l'indipendenza economica e il mondo del lavoro, cioè le mie aspettative professionale non le potevo misurare qua a Montorio, cioè chi è che mi viene a comprare un progetto di bagno, oppure di un mobile, di una casa, non veniva nessuno insomma. Mentre a Milano c'è il problema di arredarsi una casa. Quindi dal mio punto di vista era un pò difficile, poteva trovare più facilità un dottore tanto per dire, perchè (ci sono problemi) di salute, anche un architetto, anche un ingegnere, venti anni fa non aveva... forse un geometra che si occupava di misurazione di terreni, dove va sconfinato, qua poteva risolvere. Quindi c'era questo qua. Poi c'era il problema sociale, nel senso che nella vita, cioè a venti anni, c'è questa voglia di vivere, cioè una città ti attira, ti attira perchè vuoi essere libero, libero economicamente, libero di avere un appartamento per conto tuo. Non è che tu hai una cosa contro i tuoi famigliari, cioè nel senso almeno nel mio punto di vista, perchè ci sono tanti giovani qua a Montorio che hanno 40 anni, 50 anni e che vivono con la madre e con il padre tranquillamente insomma. Ma io invece avevo la mia voglia di vivere, la voglia di avere un appartamento, una casa, un buco per conto mio dove io potevo leggere, studiare, avere una ragazza, avere un'amicizia, quello che è. E poi dopo c'era un problema sociale che qui a Montorio si era molto più educati, cioè si è molto... i rapporti uomo donna erano difficili. Mentre a Milano tu conoscevi una ragazza potevi avere la tua vita sentimentale normalmente, i rapporti sessuali non erano tanti facili insomma. Questa vitalità.

*Claire* Erano rapporti più tradizionali.

*HB4* La vitalità che tu hai a venti anni che tu vai a frontare la vita per conto tuo in una maniera indipendente tu non vuoi che ti dicono eh quello lì è così, eh questo qui, cosa state combinando, cioè tutte queste storie qui, di ballare, di andare a mangiare la pizza. Volevo essere indipendente, erano tre cose fondamentali, un lavoro, l'indipendenza economica, e una vita sentimentale un pò, senza dar retta che ti dovevi sposare, ti dovevi fare la casa, dovevi promettere a una ragazza. Questi impegni per me erano difficile a prendere, anche perchè volevo avere tante prove nella vita, volevo provare tante cose, e le ragazze aspettano un discorso un pò serio. Cioè puoi starci un anno, due anni, tre anni fidanzati, dopo di che ti dicono cosa facciamo? È seria la cosa oppure siamo scherzando? Io non mi sentivo di dire sì, va bene, è una cosa seria, questo vuol dire avere un buon lavoro, una casa dove vivere, andare a casa dei genitori a parlarci, responsabilità che non me la sentivo di prendere insomma. Pesante, insomma, mi sentivo sinceramente pesante, mentre a Milano non ti chiedono questo.

*Claire* Tu hai trovato la vita alla quale ti aspettavi?

*HB4* Sì, questo si posso dirlo (...).

*Claire* E se tu potresti lavorare nella regione, ti piacerebbe tornare?

*HB4* Si mi piacerebbe ritornare, e ci sarei tornato anche volentieri perchè come ti ho detto la città da giovane ti affascina, è bella, sei libero, puoi realizzare te stesso. Cioè ho realizzato me stesso, pero l'appartamento in affitto lo puoi avere, te lo pulisci, te lo arredi. Sembra che quanto ho smesso di fare l'artista appunto ho comprato la macchina, la casa, il frigorifero, la televisione, tutto, guidare ragazze al ristorante, al cinema, a ballare senza problemi, sono quasi tutto realizzate, cioè fare la vita sociale, quella che appare, non quella che desideri veramente. Riesci a farlo. E quindi questo da giovane riesci a farlo, la città ti attira, e te lo può dare se riesci a trovarlo, se lo vuoi fare, può anche capitare mai. Ma una volta sposato, fai casa e lavoro insomma, fai casa e lavoro, e come ti ho detto Milano è una città un pò chiusa, poco sociale, poca amicizie, allora ti senti di nuovo un trapiantato. Una sposata ti senti di nuovo un trapiantato perchè non hai la struttura sociale, non hai il fratello, la sorella, il parente che vai a trovare, vai a discorserci, sei esci ti vai a comprare il giornale, fai il giro del palazzo e poi te ne vai a casa. Quello che passeggia passeggia come te, non ti conoscono. E torni a casa, quindi fai casa e lavoro, casa e lavoro in città come Milano, come Roma, come Napoli, puoi farlo benissimo anche qui. Mancherebero le solite strutture sociale per le figlie, ci sarebbe di nuovo il problema di questo genere qui dovrebbe forse affrontare una nuova emigrazione dei figli. Ma una vita di coppia, se io vado a lavorare a Larino e loro vanno a Montorio, una volta a casa, e come una ( ), si percorrono le stesse distanze, ci sono gli stessi problemi di fare la spesa, di portare i figli a scuola, di lavarli, di pulirli, vestirli, uscire. Qua forse è una vita un pò più ( ) perchè esci di casa, trovi un amico, ci fai (una chiacchierata) e torni a casa. Lì invece, sei da solo a girare.

*Claire* Ancora oggi è difficile avere amici...

*HB4* Sì, io a Milano vivo così. Qui invece ci sono dei ragazzi del Molise, anche di Montorio che però ci dobbiamo programarci un pò, fra una settimana ci vediamo andiamo a mangiare una pizza. Si fa così. Mentre qua forse non sentiamo il bisogno di telefonarci due o tre di noi ueh fra una settimana andiamo a mangiare una pizza.

*Claire* E che ne penserebbe tua famiglia di trasferirsi da Milano?

*HB4* Adesso no, solito problema dell'emigrazione, adesso no, dieci anni fa forse sì.

*Claire* E cosa è diventata la terra?

*HB4* Non è stata abbandonata perchè, come t'ho detto, mio padre l'ho conosciuto poco, mio nonno forse è un pò più quello che mi ha fatto da padre nei primi anni di vita, e quindi mio padre non è che mi ha messo proprio una coltura contadina, per cui non mi sento un agricoltore. Poi dopo lui se ne andato, cioè è morto, è stato qui due anni della pensione in Italia quindi non aveva piacere, lo giudicava pesante come lavoro, lo giudicava non redditizio, anche perchè lui non gli conduceva perchè erano in affitto, mia madre era lo stesso modo, io la penso in questo modo, cioè sono cose di famiglie, ereditate, e alla conservazione di queste cose qui, nel migliore dei modi, cerco di tenerli in piedi, di conservarli, staticamente. Questa non era una casa, era una stalla una volta, lo ripulita tutta, lo rimessa nuova per abitarci. E quindi le conduco non perchè mi illudo di guadagnarci di viverci, perchè non ci vivo insomma. Anche adesso ho trebbiato i piselli ma non è uscito nulla come prodotto, quindi non potrei essere un agricoltore. E così mia madre non voleva che queste cose venissero distrutte, forse appunto mia madre aveva questa abilità anche lei di conservare le cose, di non farle distruggere, non farle cadere, mantenerle in vita, e anch'io cerco di fare così. Poi non lo so, se avro la forza di continuare, magari un giorno mi stanco e qualcosa succederà, cambiero vita, non lo so.

*Claire* E che succede oggi in Italia per quanto riguarda il lavoro dell'agricoltura, per esempio quale sono le scelte dei giovani, sono gli stessi problemi oggi che alcuni anni fa, di lavoro...

*HB4* Non lo so perchè ho perso un pò contatto con i giovani, sia di Milano che di Montorio. Montorio mi sembra che rimane sempre questa stessa mentalità del emigrazione. A Milano le scuole in Italia sono sempre le stesse, bloccate no, io sono un pò appartenuto al periodo del 68 quando c'era il periodo della contestazione. In effetti la scuola per me è una scuola



troppo antica, troppo vecchia, l'abbiamo contestata, cioè al mio periodo l'abbiamo contestata, facevamo sciopero, non andavamo a scuola, (...), però la scuola è troppo teorica, non è molto pratica, cioè il mondo del lavoro è diverso, è troppo diverso dalla scuola. Quando ci vai alla scuola, hai una base, hai un diploma, ma quasi nessuno ti vuole a lavorare e quelli che ti prendono a lavorare ti danno quattro soldi. Cioè l'ingegnere molte volte non sa fare l'ingegnere, devi impararlo ancora, l'università non serve a nulla. L'ingegnere se si laurea a trent'anni, a quarant'anni sarà un ingegnere. Un psicologa a quarant'anni sarà un psicologa. Un ragioniere, un geometra, a quarant'anni forse saranno. Ma quello diplomato non è un geometra. Perché non esiste insomma, si studiano le solite nozioni così, al liceo, alle medie, io penso che dovrebbe essere un po' più professionale la scuola. Cioè ti dovrebbe preparare un po' di più al mondo del lavoro. Come anche l'agricoltura, dovrebbe dare di più delle risposte sicure.

*Claire* E che succederà allora con la nuova Europa, che pensi succederà in Italia?

*HB4* L'Europa io non ci credo, per me è una utopia. Perché se ci sono già le leghe, se ci sono già i meridionali, settentrionali, se ci sono i marochini non dovrebbero essere in Italia, cioè non potrebbe forse arrivare un'Europa unita.

*Claire* Ma non unita ma economicamente...

*HB4* I gruppi etnici sono... io mi (collego) sempre al fatto dell'emigrazione, che per me non è giusto che un popolo emigri, deve uscire dalla propria nazione, e queste cose perché succedano, perché gli italiani sono gli italiani, perché gli settentrionali sono gli settentrionali, perché gli siciliani sono gli siciliani, perché poi gli molisani sono gli molisani, perché quelli di Campobasso sono di Campobasso e quelli di Montorio di Montorio. Con quelli di Larino ce l'hanno, capisci? Si spezzetta il gruppo del uomo, perché forse l'uomo all'inizio della preistoria era un gruppo di 15, 20, 30 persone che si identificavano a quel gruppo lì. Gli altri appena gli vedevano erano... Quindi se i settentrionali sono i settentrionali, se i meridionali sono i meridionali, (...) non lo so, non ci vedo molto.

## HB5

### Données sociologiques

*Le répondant est né dans une maisonnée de paysans pauvres. Il a terminé l'école secondaire pendant le séjour de ses parents au Canada. La famille est revenue au village après 3 ans. Cet homme est aujourd'hui propriétaire d'un commerce. La maisonnée comprend cinq personnes, à savoir le répondant, son épouse et ses trois fils.*

*Claire* Quante volte sei partito?

*HB5* Cioè partito per il Canada, dell'Italia, una volta sola, ero bambino, nel 68. So stato poco, so stato fino al 70'. Quasi tre anni.

*Claire* E conoscevi qualcuno là?

*HB5* Mio padre, c'era già mio padre, era andato un anno prima. Però ci stava il fratello. Ci stava lì da molti anni. Quando siamo andati noi c'era la casa già tutto pronto.

*Claire* E trovare un lavoro?

*HB5* E no, mio padre lavorava, mio padre e mio fratello, che era più grande di me. Noi, io mio fratello e una (sposarella), andavamo a scuola.

*Claire* Come era imparare la lingua?

*HB5* Per dire la verità è stato molto facile, anche perchè eravamo ragazzini, tenavamo tredici o quattordici anni. Poi durante la scuola davanno pure lezione, per imparare no. Invece di proseguire con gli altri, un oretta al giorno separati con un maestro e insegnava la lingua.

*Claire* La prima impressione di arrivare in un altro paese?

*HB5* Non mi ha fatto niente, solo di lasciare qua i amici. Anche perchè dopo c'è stato poco tempo, dopo di quindici giorni siamo andati a scuola, quindi non è che uno ci pensava più. Non che non pensava più al paese, ma abbiamo incontrato altri amici. Ci siamo integrati facilmente. Cioè per noi, per me e per i miei fratelli, ma per mio padre e mia madre non penso. Loro erano anziani, e sì, loro c'avevano cinquant'anni. Quindi non è stato possibile, a cinquant'anni integrarsi è difficile.

*Claire* Hai lavorato?

*HB5* No ho solo studiato. A quindici anni stavo qua.

*Claire* E come era, quale impressione, era così facile traslocare?

*HB5* Non mi ha fatto un gran che, da bambino è facile integrarsi, a farti amici, non pensi a niente.

*Claire* E chi ha deciso di tornare?

*HB5* I miei genitori.

*Claire* E come era il ritorno?

*HB5* Eravamo ( ), non è, quindici anni... Poi poco tempo, due anni, due anni e mezzo, non era tanto difficile a...

*Claire* E che dicevano i tuoi genitori della loro esperienza, perchè hanno deciso di ritornare?

*HB5* Non si sono integrati, erano abituati con la vita qua che esci per la piazza trovi gente che conosci, mentre là, quando lavori poi la sera stai a casa, dove vai. Non ci sono ritrovi come qua mentre qua, esci in piazza, nei paesi piccoli trovi tutto. Era difficile pure dialogare con la gente che, mia madre non sapeva parlare, quindi dovevano essere con qualcuno che parlava italiano.

*Claire* C'è una grande comunità là di italiani?

- HB5* Abbastanza, no. No dalle nostre parte poche, pero erano più calabresi, calabresi ci stanno. Pero di molisani... Ce n'eranno abbastanza di italiani.
- Claire* Allora la gente si incontrava, si conosceva...
- HB5* Noi li incontravamo solo se andavamo a qualche matrimonio, festa così. I miei genitori avevano cinquant'anni, se vai da giovane forse. Si rimaneva là non è che si faceva... non si faceva niente.
- Claire* E dopo quando siete tornati?
- HB5* Quando siamo tornati abbiamo ritrovato quello che abbiamo lasciato. Andare via al Canada e tornare qua non è stato tanto dispiacevole. Ho ritrovato gli amici.
- Claire* Da quando sei qui la vita è cambiato a Montorio?
- HB5* La vita cambia solamente per quelli che sono giovani, quelli che adesso hanno trenta o quarant'anni. Ma quelli che sono vecchi, che hanno settanta, ottant'anni, come erano vent'anni fa so pure adesso. Niente, non so cambiato niente. (...)
- Claire* Si parla molto qui a Montorio di questi problemi dei giovani, dell'immigrazione...
- HB5* Qua i giovani ( ), a parte il lavoro, che il lavoro se vai fuori lo trovi, se vai a Termoli ci sta. Non c'è niente qua, in paese. (...) Non traslocanno, vanno con la macchina o c'è pure il pullman. Una città più grande secondo me, non una città troppo grande come Roma no, pero una città di 50 000 abitanti. Qua a Montorio non ci sta niente.
- Claire* E quando c'era più gente qua...
- HB5* Sì, cinquant'anni fa! Pero cinquant'anni fa non ci stava... non ci stava soldi, non ci stava niente. Fino al settanta, dopo il settanta l'emigrazione e non ci sta più nessuno. (...)
- Claire* I tuoi genitori avevano la terra?
- HB5* Ma ne avevano poco. Quasi niente, un paio d'ettari. Non basta, andavano a (giornare), non avevano niente.
- Claire* Poi che è successo?
- HB5* Poi è andato lì a lavorare mio padre, poi a casa non mancava niente. Prima la carne la mangiavamo una volta alla settimana, quella con le ossa che costa meno di tutti, a differenza di quando siamo andati via, che là in Canada ce l'avevamo tutti i giorni.
- Claire* Hanno emigrato per risparmiare, comprare la terra...
- HB5* Sì, per quello, per comprare qualcosa. Quando siamo tornati con due o tre anni là non è che potevi fare gran che.
- Claire* E che volevano per voi i ragazzi, volevano studi, altri mestieri...
- HB5* (...) La scuola era pure difficile non era tanto facile come adesso. Se non stavi bene finanziariamente andare fuori non te lo potevi permettere.
- Claire* E nessuno è rimasto in Canada?
- HB5* No. Un mio fratello (...)
- Claire* Quale sono i problemi, c'è qualcosa che si potrebbe fare per creare lavoro?
- HB5* La gente non la riesci mai a accontentare, non si accontentano di fare un lavoro qualsiasi, cioè tutti vogliono un lavoro sicuro, fisso. Un lavoro fisso è difficile da trovare, (...) Cercano di avere un lavoro sicuro che nu cacciano. A differenza da America dove ti cacciano. Equa, una volta che entri in una fabbrica non ti cacciano più. Pero cercano tutti di avere posti sicuri. Le piccole imprese semi-artigianale si lasciano, se vedi a Montorio non esistono più. Perché tutti cercano il posto sicuro senza impegni, senza niente, e nessuno vuole rischiare.
- Claire* C'è qualcosa che il municipio potrebbe fare, creare lavoro?
- HB5* Non ho mai visto, non so...
- Claire* Ci vuole la macchina, no.

*HB5* Eh, scusi, senza la macchina non si fa niente.

*Claire* E che si pensa della gente che ritorna a l'estate?

*HB5* Sì, ma è tutta gente anziana che ritorna, secondo me quando muiono quelli i figli o i nipoti non torneranno più. O qualche giorno così solo per vedere il paese dei genitori. Verrà proprio diminuito.

*Claire* Hai mai pensato partire di nuovo o hai avuto il bar?

*HB5* L'abbiamo aperto quasi subito, dopo di un paio d'anni. No prima sono andato io a Milano. Allora sai quando hai un attività, è difficile che cominci di pensare di andare via. Ci stiamo bene, è inutile che cerchi di andare altrove che non sai quello che puoi trovare.

*Claire* Ma Milano è il posto dove un pò tutti vanno.

*HB5* Sì, e chissà che s'aspetta, quando uno va in una città grande chi s'aspetta chissà che.

*Claire* E stato difficile trovare un lavoro a Milano?

*HB5* Quando sono andato io nel settanta il lavoro ce n'era abbastanza, potevi trovarlo facilmente, pero se vai adesso no. Allora era ancora facile trovare un lavoro.

*Claire* Qui non li piaceva...

*HB5* Non è che non mi piaceva, un uazione di seddici anni, diciasette anni, non pensava a niente, quello che ti guadagnavi te lo consummavi subito.

(conversation avec les enfants Antonio et Fabrizio)

## HB6

### Données sociologiques

*Cet homme est né dans une maisonnée d'ouvriers agricoles. Il a terminé ses études universitaires et il est un expert-conseil pour les paliers régionaux. Son père a séjourné à l'étranger pendant plus de 20 ans. La maisonnée comprend trois personnes, à savoir le répondant, son épouse et leur nouveau-né.*

*Claire* Penso che possiamo cominciare. Quale sono i tuoi ricordi dei nonni? Hanno vissuto con te, quando eri giovane, no?

*HB6* No io sono stato quasi sempre diciamo con i nonni da parte di mia madre, mio nonno e mia nonna che sono ancora viventi. C'hanno circa ottant'anni ognuno, no. Invece i nonni paterni, gli ricordo quasi come un sogno. Mio nonno lo ricordo pochissimo, e anche mia nonna. Pero mi è rimasto un ricordo bellissimo, infatti a questo ricordo sono legato moltissimo. Anche affettivamente, no.

*Claire* E qual è questo ricordo?

*HB6* Li ricordo, li scopro con le persone anziane che le hanno conosciuti, certe volte scopro un pò del loro modo di vivere, di essere e sento delle imagine molto positive, per quanto riguarda sia mio nonno che mia nonna. Quindi erano dei lavoratori, ottimi lavoratori, erano delle persone onestissime, amavano molto la famiglia c'avevano quattro figli.

*Claire* Erano coltivatori?

*HB6* Sì.

*Claire* Poi i tuoi genitori, quale anno si sono sposati?

*HB6* 56' mi pare.

*Claire* A quale età si sono sposati?

*HB6* Mio padre c'aveva diciamo 28-29 anni e mia madre 24-25.

*Claire* E tuo padre quanti anni aveva quando sei nato?

*HB6* Ah quando sono nato, c'aveva trent'anni.

*Claire* Qual era la sua occupazione?

*HB6* Lui a Montorio faceva il bracciante agricolo. E poi è emigrato. C'ha lavorato quasi sempre all'estero. Prima in Svizzera e poi per più di vent'anni in Germania. E tornava periodicamente una volta due all'anno.

*Claire* E quale anno ha deciso di emigrare?

*HB6* Era, diciamo, 57... 60-61.

*Claire* Per quali motivi se ne andato?

*M.A.* Eh, povertà...

*Claire* Non era possibile lavorare qua...

*HB6* Ma, si lavorava ma si guadagnava pochissimo.

*Claire* Qui non aveva un pezzo di terra

*HB6* No

*Claire* Era per ragione economiche...

*HB6* No per ragione economiche, si perchè c'era proprio la miseria, no.

*Claire* Che voleva trovare sua famiglia?

- HB6* Eh voleva trovare una situazione migliore, per se, per la moglie e per i figli, no, dandole possibilità in più, di quello che lui ha avuto. L'educazione, scuola, tutto quanto. Però naturalmente si pensava che questa emigrazione dovesse durare pochissimi anni, e poi stare meglio economicamente e ritornare al paese. Questa era la speranza di chi emigrava, non solo mio padre ma un pò tutti. Naturalmente poi, questo non si è avverato, perchè le condizioni in Italia, fino a gli anni ottanta, settanta-ottanta, sono rimaste un pò sempre le stesse, soprattutto per i braccianti agricoli. Poi specialmente nell'Italia meridionale, nel Molise, una condizione di ristrettezze proprio economiche, ancora diciamo sentiamo i sintomi di questa storia qui, no.
- Claire* Lui non pensava partire così tanti anni. E quindi le ha parlato della sua esperienza là, come ha vissuto il fatto di essere partito così tanti anni?
- HB6* No eh, niente ha vissuto cioè lui mi diceva sempre se qualcuno li avesse detto che doveva stare fuori lontano per venti-cinque anni lui non avrebbe accettato mai. Però, poi è successo così, è rimasto fuori venti, venti-cinque anni. Però era un continuo rinnovare, diceva faccio un altro anno, un altro anno... Forse si cambia qualcosa e poi torno al paese mio. Non ha mai pensato di emigrare insieme alla famiglia, anche perchè vedeva gli altri emigranti che avevano portato la famiglia si ritrovavano malissimo. Cioè la donna andava a lavorare in fabbrica, i bambini dovevano essere lasciati la mattina presto dalle baby-sitter o altre cose del genere, le situazioni economiche non è che erano proprio brillantissime, quindi lui non voleva a sacrificare anche la sua famiglia. Cioè voleva fare dei sacrifici da solo, senza... sacrificandosi lui almeno stavano bene gli altri. Invece in questo modo... pensava che se fossero emigrati tutti naturalmente al sacrificio dovevano partecipare tutti, soprattutto la moglie.
- Claire* Come era la vita di tua madre qui a Montorio durante questi anni, perchè si è trovata sola...
- HB6* La vita di un punto di vista affettivo insomma era una bella prova di sacrificio, no, perchè la lontananza... Specialmente dove una persona che si ama molto, insomma costa molto. Però dal punto di vista delle soddisfazioni economiche si sono avute, indipendenza anche economica, con pochi anni si è raggiunta quindi naturalmente non si facevano più debiti, si è cominciato a comprare una piccola casa, mi ha dato la possibilità di frequentare le scuole, poi anche di frequentare le scuole superiori, l'Università.
- Claire* Si pagava durante gli studi?
- HB6* Ah, ma insomma pure se io sono stato nella ( ) dello studentato, stare a Roma costa sempre molto.
- Claire* Capito. Allora che faceva tua madre durante questi anni?
- HB6* Eh, niente, lavorava anche lei, faceva la bracciante agricola, raccogliere le olive, eh, non lo so, altri lavori dei campi. Aiutava anche un pò i suoi genitori perchè c'avevano un piccolo pezzetto di terra. Quindi la vendemmia, la raccolta del granturco, insomma queste cose qui.
- Claire* poi c'era anche la casa, i bambini... quantosiete?
- HB6* Due, io e mia sorella.
- Claire* E lei parlava dell'emigrazione, l'impatto sulla sua vita di vedere suo marito lontano?
- HB6* No niente, forse lei li sarebbe piaciuto anche a lei emigrare, andarsene via, però naturalmente mio padre diceva che lei non conosceva bene questa vita a l'estero che era molto piena di sacrifici insomma. Forse più di quanto se ne poteva farsene qui. Bisognava alzarsi presto, verso le quattro le cinque, e i bambini non stavano bene che non stavano ne con il padre ne con la madre proprio venivano affidati a terzi. Oggi l'abbiamo di più (aperta) questa mentalità no. Ma chi ha vissuto in una società contadina dove la famiglia è ben salda, è unica c'ha i vincoli proprio dell'unione, quindi non riesce a convivere che la famiglia vive tutta la giornata ogni membro separato dall'altro. Quindi questo non veniva neanche concepito da una mentalità contadina. Qua naturalmente con l'avvenimento della società industriale anche in Italia nel meridione dell'Italia si comincia a saporare i ritmi di vita industriale. Poi naturalmente oggi non si fa neanche più caso, però all'inizio quando c'è stato proprio

questa separazione da un ritmo di vita contadino dove l'unità familiare esisteva ancora a una vita proprio... dai ritmi industriali che dividono proprio la famiglia, no. La fa vivere lontano dal posto di lavoro, quindi il lavoro non si svolge più in casa propria, nel terreno proprio ma si svolge altrove. Svolge un lavoro per conto di terzi, fuori dal proprio abitato, dal proprio paese, dalla propria zona.

*Claire* Quale imagine hai di tuo padre?

*HB6* Eh, molto belle. E sempre stato lontano, pero quei pochi contatti che siamo riusciti a avere, un grosso modello di vita. Grossissimo...

*Claire* E della tua madre?

*HB6* ...di insegnamento straordinario, di coraggio e di un uomo che ha saputo affrontare qualsiasi tipo di sacrificio per la sua famiglia. Che le cose li vedeva abbastanza bene, cioè che riusciva a vedere bene le cose, anche oggi penso che vivere in quello modo lì sarebbe stato addirittura peggiore. Forse non avremo avuto neanche il contatto diretto con mia madre se fossimo immigrati all'estero. Lo stesso per mia madre, insomma mia madre ha avuto un doppio ruolo, no. Cioè sia come madre, tenera, affettiva così ma anche ( ) di polso perchè doveva rimpiazzare un pò mio padre. Quindi c'aveva questo doppio compito da svolgere quindi era più pesante anche per lei. Pero devo dire che mi ha aiutato moltissimo. Sia nel primo che nel secondo ruolo cioè perchè io ero un tipo un pò particolare e lei ha saputo riprendermi, moderare i miei difetti, insomma le mie esuberanze proprio.

*Claire* E durante questi anni chi viveva con voi nella stessa casa?

*HB6* Ci stavano le vicinanze insieme a i miei parenti cioè mio nonno, mia nonna, mia zia, le strette vicinanze.

*Claire* Quale sono i tuoi ricordi della vita a Montorio, quando eri giovani?

*HB6* Dei ricordi bellissimi. La vita era molto diversa, innanzitutto il paese era più popolato. C'avevo molto più amici, adesso sono quasi tutti andati via pure loro, c'è un flusso migratorio che non si è mai interrotto. Anzi continua a spopolare ancora oggi, siamo quasi alle soglie del 2000, e nel Molise qui non si è riuscito a bloccare il flusso migratorio. Quindi perdura ancora, anche se diciamo ha cambiato caratteristiche, assorbe non più le braccia ma assorba diciamo le forze intellettuali. Esportiamo cervelli oggi. Prima forza di lavoro, oggi cervello.

*Claire* Sono molti della tua età che sono partiti?

*HB6* Sì, sono in città, insomma hanno fatto l'Università e poi sono rimasti. Durante il periodo delle scuole superiori erano molto più numerosi. Amicizia, poi ci organizzavamo bene, facevamo delle feste, e c'erano sempre buoni rapporti, sempre ragazzi tra ragazzi.

*Claire* C'era una grande differenza tra le classe sociali allora?

*HB6* Sì, c'era qualcosa, ma non troppo marcato. Può darsi che si poteva creare... Insomma... cioè tra i giovani ci si frequentava, no, poi così qualche problema poteva esistere con le famiglie se si creavano dei rapporti più stretti.

*Claire* Ma i giovani non si pensava all'emigrazione, la vita era abbastanza facile..

*HB6* No, non è che non si pensava, purtroppo questo era un fatto quasi (carnavea), la gente nel nostro territorio cioè una cosa... quasi non si riesce a sfuggire. Pure oggi, dobbiamo per tutto, anche per i servizi, l'Università, l'ospedale, per tutto dobbiamo fare riferenze a altre regione d'Italia. A Roma, Bologna, questi sono circa un pò i nostri punti di riferimento.

*Claire* Per quanto riguarda l'agricoltura quale tipo di proprietà era dominante?

*HB6* Piccola azienda, così, qui ci sono delle piccolissime aziende non ci sono delle grande aziende. Specialmentete ( ), frazionamenti vari. E il tipo di coltura cereali.

*Claire* E quale è che non poteva sostenere la popolazione?

*HB6* Ma infatti poi il nostro territorio è povero, l'agricoltura non è che da dei grossi profitti, quindi i grandi proprietari terreni anche loro dopo la seconda guerra mondiale sono emigrati. Tuo zio, che era un proprietario terreno, quello lì è emigrato insieme agli altri proprietari di Montorio, no. Cioè stava male anche il piccolo proprietario. Allora i braccianti stavano proprio peggio, stavano malissimo. Quindi sia uno che l'altra categoria sono dovuto emigrare. Chi stava un pò bene diciamo questi signoroti del paese, diciamo due o tre-quattro famiglie e basta. E gli altri erano tutti in condizione molto ristrette. Anche i proprietari terreni cioè condizione di vite ristrettissime, non è che si potevano permettersi chi sa che cosa. Poi anche tenore di vita era simile a quello del bracciante agricolo. No è che il piccolo proprietario si facesse le vacanze al mare, andava a fare la settimana bianca oppure godesse a casa chi sa quale benessere no. Pero diciamo al limite c'aveva la campagna, c'aveva un pò più di, eh, quindi a casa poteva fare il pane, perchè c'aveva un pò più di farina che lui stesso produceva, di mele, di pere, di oliva, di frutta, di uva, di vino, un sacco di cose qui. Poi pero di denaro liquido circolava pochissimo.

*Claire* Era in gran parte per la sussistenza l'agricoltura.

*HB6* Sì, sì, ancora oggi. Infatti si cercano queste forme integrative di reddito che si chiamano appunto agroturismo. Integrazione di reddito perchè qua che si deve a fare molto con l'agricoltura.

*Claire* E tu hai lavorato sulla terra?

*HB6* Sì, andavo certe volte nella campagna di mio nonno oppure altre degli amici così da una campagna. Durante l'estate quando non andavo a scuola facevo sempre dei lavoretti o con i muratori, cameriere.

*Claire* E come si viveva nel paese il fatto dell'emigrazione, era una realtà accettata, la gente diceva che cosa?

*HB6* La gente, diciamo queste categorie di persone, i proprietari, i braccianti agricoli, non si poneva neanche il problema dell'emigrazione, il problema di risolvere questa situazione non si poneva nemmeno, non è che loro potessero risolvere un problema del genere. Certe scelte politiche sono state fatte a monte, e ancora oggi purtroppo zone interne rimangono zone interne. Oggi si fa la terza, la quarta, la quinta Università a Roma, è nel Molise non c'è Università oppure se c'è si limita a qualche facoltà. Oggi si fanno dieci politecnici a Roma, Milano, Bologna etc e le zone interne non si fa niente. Cioè quindi si è fatto una politica di accentramento e non di decentramento, non a cosa le nostre città le nostre città sono diventate metropoli. E i paesi si stanno spopolando no, il fenomeno dell'urbanizzazione.

*Claire* E quali sono stati i movimenti qui a Montorio per avere servizi dello stato?

*HB6* Qui si sono fatte anche delle piccolissime cose pero sono uscite anche al livello nazionale, internazionale, quindi, e poi il Molise c'ha una forza molto limitata perchè conta appena 350 000 persone, anche di meno, 329 000 abitanti. È un piccolo quartiere di una grossa città. Adesso si stanno avendo un pò di sviluppo sulla zona costiera, a ingrandirsi un pò, Termoli, che è una città sulla costa Adriatica, qualche cosa insomma. Qualche anno fa non si vedeva proprio niente. Il problema delle strutture primarie, ospedali, scuole, tutte queste. Il problema dell'economia e del lavoro. Ancora oggi nel Molise ci sono trenta mila disoccupati.

*Claire* E allora quando eri più giovani quale erano le attese per il lavoro?

*HB6* Le attese, più o meno... c'era un pò l'ambizione, che era il segno dei genitori, cioè l'ambizione di fare qualche cosa, che veniva pure vissuta dal figlio. Cioè anche lui sperava di fare delle cose. Ci sono delle persone che hanno avuto degli ottimi posti, si sono realizzati, qualche lavoro come medico o avvocato. Ma naturalmente pochi sono stati quelli che sono rimasti nella regione. Oppure c'è stata una concentrazione in due centri urbani, Termoli e Campobasso. Nell'alto Molise Isernia. Qua nei piccoli paesi si va o a Campobasso o a Termoli.

*Claire* Pensavi emigrare anche tu?



*HB6* No, niente io sono stato fuori per il periodo del Università, poi mi sono sposato qui a Montorio, mia moglie lavorava a Montelongo. Pensavo di fare qualcosa qui nella regione.

*Claire* È stato difficile trovare un lavoro?

*HB6* Eh, insomma è sempre difficile.

*Claire* È una scelta di rimanere qui?

*HB6* L'unica città dove mi sarebbe piaciuto vivere sarebbe stato Roma. Poi naturalmente, mia moglie lavorava a Montelongo, ci sono anche dei problemi di trasferimento.

*Claire* Oggi che succede a Montorio nel Molise, che ha cambiato durante questi anni?

*HB6* È cambiato pochissimo, solo è cambiato... ci sono pochissime innovazioni, soprattutto di carattere tecnologico. Cioè naturalmente esiste un motore più grosso, esiste tecnologia nuova, ma non è che si è cercato di cambiare tipo di coltura. Qualche azienda ci ha provato per le alternative sono state limitate e difficoltose.

*Claire* L'agricoltura oggi non è più inserita nel mercato?

*HB6* La situazione oggi forse è drammatica anche nel passato. Specialmente l'agricoltura. Diciamo c'hanno parecchie difficoltà, cioè i prodotti vengono pagati poco anche perché ci sono in competizione i mercati europei, esteri. Il grano viene pagato pochissimo, il latte gli allevatori non riescono a piazzare il latte sul mercato. L'agricoltura molisana non è riuscita a piazzare il suo prodotto, a formare delle cooperative di trasformazione.

*Claire* E i giovani si aspettano a trovare lavoro o vogliono partire?

*HB6* Qua i giovani sono molto pochi che il Molise c'ha una popolazione... un'anzianità molto alta, perché sono rimasti tutti i vecchi e i giovani andavano via.

*Claire* Quelli che hanno 20-25 anni anche loro devono partire?

*HB6* Eh, niente, qualcosa pure si trova qui, no. Però con molte difficoltà.

*Claire* Pensa che è possibile fare qualcosa?

*HB6* Io sono sempre ottimista, credo che forse fra venti trent'anni le cose cambieranno. Anche perché ci sarà un (universalità) di tendenze, cioè il cambio succederà al livello nazionale. Oggi si sta sperimentando che non è più possibile vivere nelle nostre città. Quindi bisogna, vuoi o non vuoi fare il discorso di decentramento. Si è costretto a farlo. Mentre prima si faceva il discorso di acentrare, quindi la corsa a riempire le città, oggi forse si deve fare l'inverso una corsa a riempire i paesi. E si vuole vivere un po' più tranquillo, lontano dalle preoccupazioni di una stress, un po' queste cose qui no. Che hanno rovinato diciamo anche la qualità di vita anche nelle città. Che oggi non si riesce più a vivere nelle città. La qualità della vita si rovina, che quando ci sono dieci milioni di abitanti non si riesce più a vivere. E neanche nei piccoli paesi la qualità di vita si perde quando si scende al di sotto dei duemila abitanti. E quindi c'è un discorso negativo da ambedue le parti. Secondo me si dovrà cercare un equilibrio tra la città e la campagna. Anche la popolazione si deve distribuire sul territorio, non concentrare da una parte e spopolare un'altra.

*Claire* Si parla un po' della nuova Europa? La vita cambierà per il Molise?

*HB6* Io credo che dei cambiamenti ci sono anche perché viviamo in un'epoca dove i cambiamenti (...). Quindi i cambiamenti ci saranno, anche con quello che è successo in Europa, nell'este dell'Europa. Quindi naturalmente succede anche da noi, con l'apertura dei mercati, anzi già vediamo che alcuni mercati della C.E.E. hanno dei problemi. Però io penso che possiamo tirarne vantaggi, che ci sono i ( ), può valorizzare di più il nostro territorio. (...)

*Claire* Ma c'è un dialogo cominciato?

*HB6* Sì, c'è ma purtroppo noi sappiamo in che stato è caduta la politica, no. Se noi avessimo veramente degli ottimi amministratori, penso che l'Italia sarebbe un grandissimo paese. Purtroppo insomma i nostri amministratori sono un po' sporchi, politicamente, no.

*Claire* Ma dopo la guerra c'eranno politiche che l'industrializzazione doveva avere la priorità, oggi è la stessa cosa?

*HB6* Lo stato italiano ha fatto delle scelte buone, per esempio dopo la guerra ha fatto la scelta di fare diventare l'Italia un paese industriale, e ha fatto bene. Perché l'Italia non ha delle grosse estensione, proprio come terreno, cioè al nord ci stanno le Alpe, poi ci sono tutte le Appennine, e cioè ci sono montagne e colline. Le pianure sono limitatissime. Tranne il tavolino delle Puglie, e la pianura (pagana), poi il territorio italiano è montuoso, no. Quindi si fa anche fatica a fare l'agricoltura. Quindi non può essere l'agricoltura il settore primario, a fare una scelta industriale, proprio il nostro governo a fatto bene. E tanto abbiamo avuto anche degli ottimi risultati, oggi siamo la quinta o la sesta potenza mondiale. Però naturalmente, se tutto venisse gestito bene, con coscienza, da una persona che non, insomma che è pulita, quindi allora andrebbe tutto per il meglio. Che se si cercasse meno di fare per il suo proprio interesse, si cercasse di portare avanti dei progetti, di sviluppo, appunto per le zone interne, cioè (rimangiare) anche queste caratteristiche queste... Anzi forte economie interne non sono state mai sfruttate quindi sarebbe anche il momento di farlo, che noi abbiamo delle grosse potenzialità, sii al livello territoriale, ambientale, anche al livello diciamo proprio paesagistico, così abbiamo delle grosse strutture, cioè delle grosse potenzialità. Però naturalmente, bisogna dare... fare degli interventi, dare una mano, no.

*Claire* Che è un tipo di aiuto della parte dello stato?

*HB6* Sì, ci sono anche dei progetti però (stendono) a andare avanti proprio per questi fatti qua. Perché molte volte ci sono dei bellissimi progetti da realizzare purtroppo ci s'infiltra dei politici dentro, e si comincia... si corrompe no. Tra i politici, gli imprenditori, gli progettisti, tutti quanti. Poi i progetti che potrebbero essere subito realizzati vedono la propria realizzazione dopo vent'anni, trent'anni. Perché fa uscire fuori dai tempi e dopo venti o trent'anni quella progettazione non è più attuale, è stata superata. E quindi non si cammina con i ritmi della società.

*Claire* E se la gente lascia le città tra vent'anni e ritornano nelle regione, che cosa potrà vivere?

*HB6* E non lo so, ci sono tante cose. Anche perché io non dico solamente di riportare le persone ai paesi, ma naturalmente di portare un pò tutto, di distribuire bene tutte le risorse. Quindi un industria invece di concentrarla nelle zone industriale a Milano, etc, come sta facendo adesso la ( ), di concentrarsi anche nelle nostre zone. Per esempio le Università abbiamo detto prima invece di metterne cinque o sei a Roma, mettessero pure qualcuno, che funziona benane nel Molise. Quindi naturalmente con questo è importante. Il molisano che deve emigrare, andare a lavorare in fabbrica a Torino o a Milano, se mettessero l'industria nel Molise resterebbe nel Molise. Quindi potrebbe vivere sia di agricoltura, sia d'industria, che di terziare. E anche di quaternario.

*Claire* E in Molise si sente la voce di ( )

*HB6* E già si sente il ( ) rispetto alla tradizione. Anche se diciamo la regione... più al nord del sud.

*Claire* Insomma c'è qualcosa che ha cambiato durante questi vent'anni?

*HB6* Qua si cambia sempre.

*Claire* C'è ancora difficoltà per i più giovani, non possono stare qui?

*HB6* Sì c'è sempre qua perché quando non c'ha i servizi un territorio ti devi dirigere altrove, quindi il problema ci sono sempre. Fino a quando non si fa una politica di portare i servizi su tutte le arie. Allora la gente non va più a emigrare.

**ANNEXE II**  
**CARTES**

# CARTE DE L'ITALIE



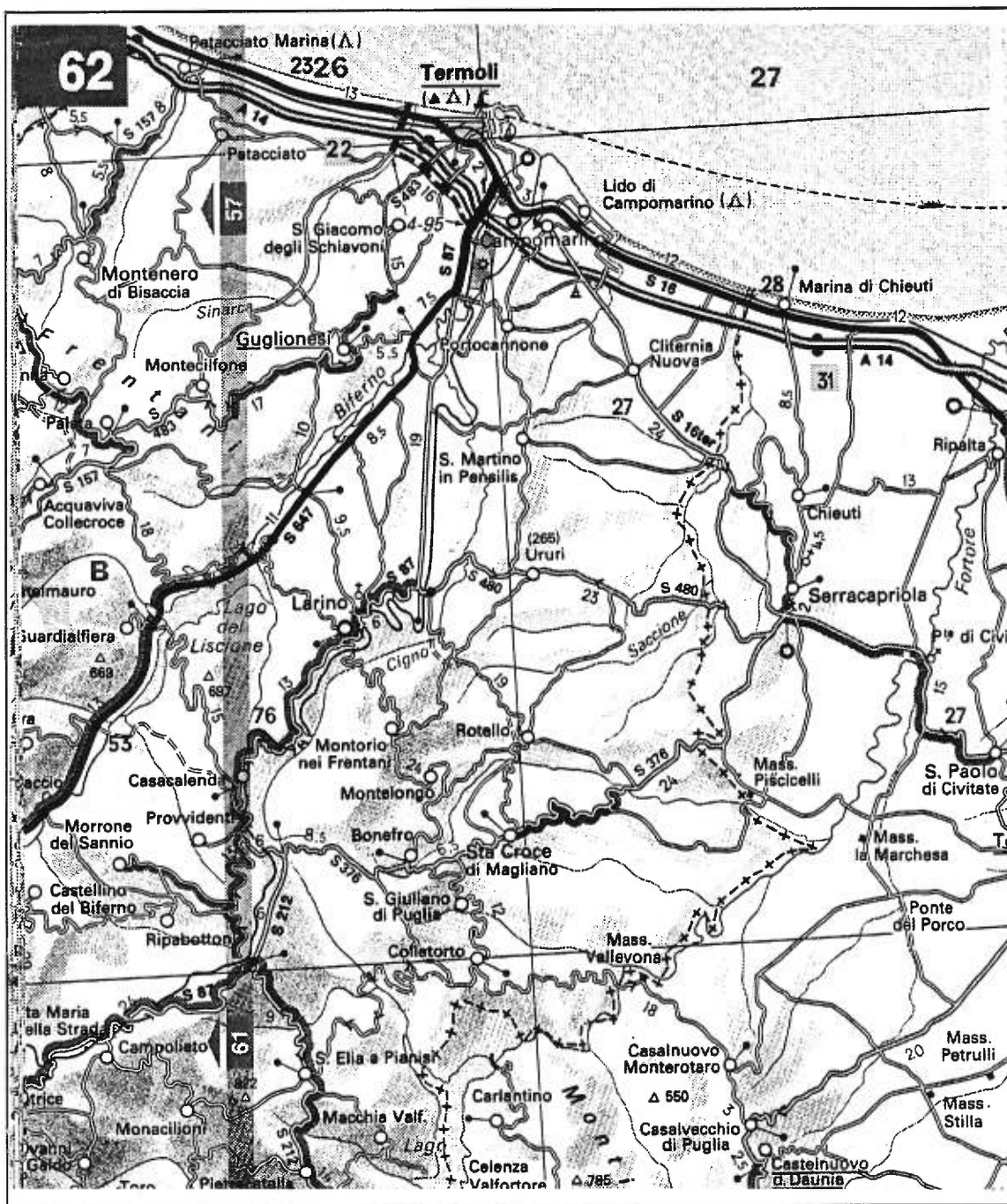
Tirée de *Italie*. Michelin, Paris, 1991

## CARTE DU MOLISE



Tirée de *Oxford Hammond Concise Atlas*, Oxford, Toronto, 1994

# CARTE DE LA RÉGION DE MONTORIO NEI FRENTANI



Tirée de *Atlas routier Italie*, Michelin, Paris, 1995

**ANNEXE III**  
**PHOTOS**

## MONTORIO NEI FRENTANI



© Claire D. Belanger



## LA FÊTE DU BLÉ



© Claire D. Belanger

## MÈRE ET FILLE : LA TRANSMISSION



© Claire D. Belanger